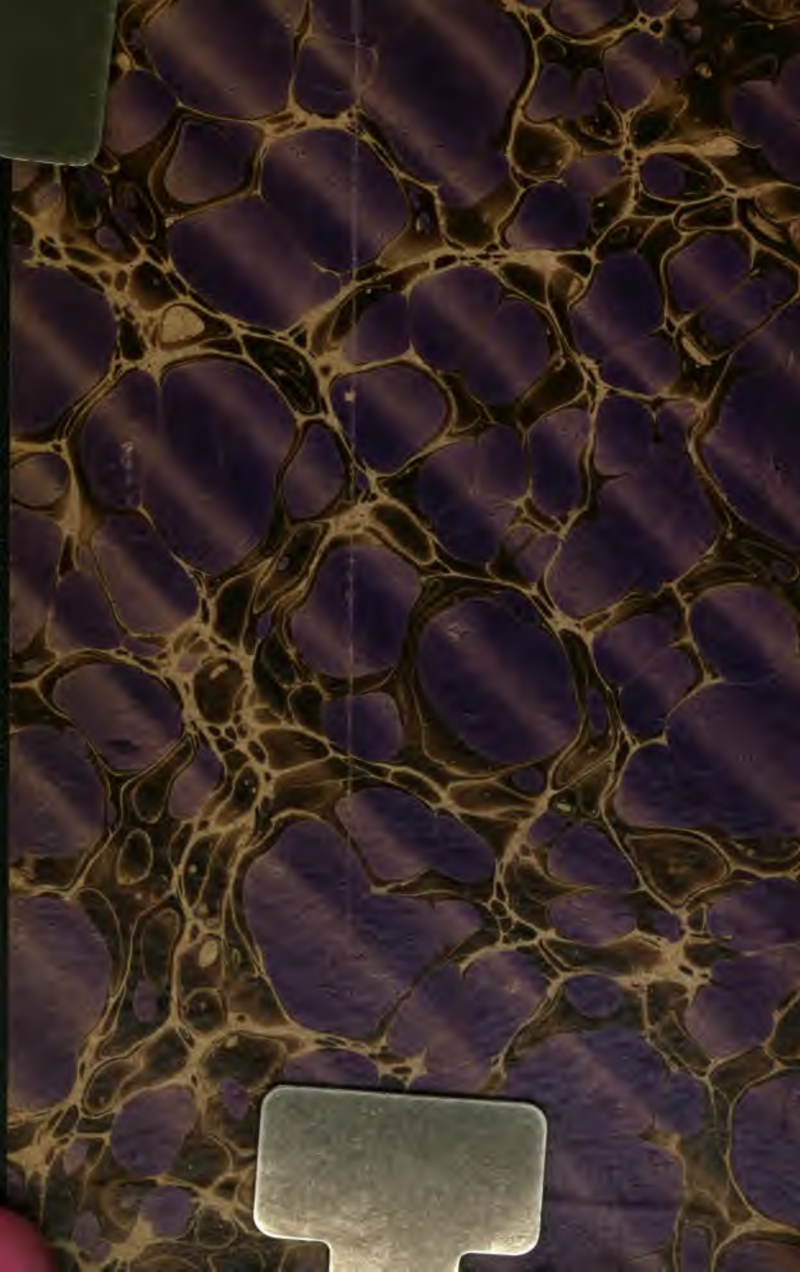




2211

HISTOIRE UNIVERSELLE

HISTOIRE ANCIENNE

II

Paris —Imprimé chez Bonaventure et Ducessois, 55, quai des Augustins

HISTOIRE

ANCIENNE

COMPRENANT

L'Histoire des Egyptiens, des Mèdes,
des Perses, des Juifs, de la Grèce, de la Sicile, de Carthage
et de tous les autres Peuples de l'antiquité

PAR

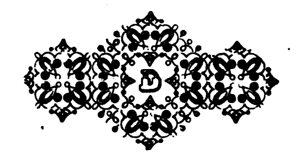
M. LE COMTE DE SÉGUR

de l'Académie française

Adoptée par l'Université

Nouvelle édition.

II



PARIS

DIDIER ET C°, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES AUGUSTINS

1858


BODLEIAN
D
30 OCT 1957
LIBRARY

HISTOIRE

ANCIENNE.

SUITE

DE L'HISTOIRE DE LA GRÈCE.

TROISIÈME AGE.

AUTRES ÉVÉNEMENTS DE LA GRÈCE.

(An du monde 3599. — Avant Jésus-Christ 405.)

Description de l'île de Chypre. — Règne d'Évagore. — Commandement de Conon. — Victoire d'Évagore. — Sa défaite; sa mort. — Règne de Nicoclès. — Exploits de Datame; sa mort. — Commandement de Dercilidas. — Célébrité de Mania, femme de Zénig; sa mort. — Trêve avec les Perses. — Règne d'Agésilas; son caractère. — Sacrifice troublé par les Béotiens. — Trêve entre Tissapherne et Agésilas. — Conspiration de Lysandre contre Agésilas. — Rupture de la trêve. — Mort de Tissapherne. — Conférence entre Pharnabaze et Agésilas. — Prétexte des premières hostilités. — Mort de Lysandre. — Condamnation et fuite de Pausanias. — Victoire de Conon. — Bataille de Coronée. — Témérité imprudente d'Agésilas. — Son retour à Sparte. — Reconstruction d'Athènes par Conon. — Disparition de Conon. — Mort de Thrasybule. — Exploits d'Iphicrate. — Traité d'Antalcide.

Les rois de Perse, profitant de la discorde qui régnait parmi les Grecs, augmentaient leur puissance. La même division qui la favorisait dans la Grèce étendait leur domination dans l'île de Chypre.

Cette île, que les anciens nommaient aussi *Vénus*, avait dans leur opinion une origine fabuleuse; ils la disaient formée de l'écume de la mer : selon leur récit, la déesse de la beauté s'y était établie avec les Jeux et les Amours, et Bacchus la combla de bienfaits. La beauté de son climat et sa fertilité expliquent ces allégories : on y trouve de

l'huile renommée, du miel excellent, des vins fameux ; elle était très-riche en mines de cuivre.

Les Phéniciens la découvrirent et y fondèrent une colonie. Les Égyptiens, les Athéniens, les Arcadiens s'y fixèrent aussi, et y portèrent leurs différentes mœurs. Les Cypriotes, amollis et adonnés aux voluptés, ne se mêlèrent que fort tard aux querelles sanglantes qui agitaient l'Europe, l'Asie et l'Afrique.

L'île, partagée en plusieurs petits royaumes, ne montrait point d'ambition, n'attirait que le commerce, et n'offrait aux étrangers que des plaisirs. Ce fut en Chypre que vécut le fameux statuaire Pygmalion : la fable dit qu'il avait fait une statue si belle, qu'il en devint amoureux. Vénus, prenant pitié de son délire, anima cette statue. Pygmalion l'épousa, et son fils fut le premier roi de Chypre.

L'an du monde 3599, le roi de Perse, comptant que tous les petits princes de Chypre, désunis, ne lui opposeraient aucun obstacle, voulut ranger cette île au nombre de ses provinces.

Onésile, l'un de ses rois, les confédéra, se mit à leur tête, et, avec l'appui des Grecs, entreprit de résister aux Perses ; mais il fut tué dans un combat. Le grand roi devint souverain de l'île, et la laissa partagée entre neuf princes qui lui payaient un tribut.

Évagore, roi de Salamine, soutenu par les Athéniens, se révolta : malgré plusieurs victoires, il fut obligé de se soumettre.

Lorsque les successeurs d'Alexandre le Grand se partagèrent son empire, Chypre passa sous la domination des rois d'Égypte ; enfin, l'un d'eux, nommé Alexandre, légua cette île au peuple romain, et depuis elle tomba sous la domination des musulmans.

Pendant ce long espace de temps, l'histoire n'a consacré dans ses éloges que les noms de deux princes qui méritèrent leur célébrité par leurs vertus.

Le royaume de Salamine avait été usurpé par un tyran. Évagore, prince de la famille détrônée, était au berceau : on le sauva seul du massacre de ses parents. Devenu grand, il osa, n'étant accompagné que de cinquante sujets fidèles, attaquer l'usurpateur : le succès couronna son audace ; il remonta sur le trône.

Sa justice, sa douceur, ses lumières accrurent sa réputation. Ce fut chez lui que le fameux général athénien Conon chercha un asile après la défaite d'Ægos-Potamos.

Conon ne s'occupait que de l'espoir de relever les murs d'Athènes et de la délivrer du joug de Sparte ; l'amitié d'Évagore lui en donna les premiers moyens ; il parvint à engager aussi les Perses à faire la guerre aux Lacédémoniens. On le chargea de commander les flottes de Perse et de Chypre, et quelques succès brillants prouvèrent à Lacédémone qu'Athènes sans murailles gardait encore des défenseurs redoutables.

Évagore voulut se servir des forces qu'il avait rassemblées pour s'emparer de toute l'île de Chypre, afin d'en faire un État puissant et respectable ; mais les princes cypriotes, qu'il prétendait ranger sous sa loi, appelèrent à leur secours Artaxerce Mnémon, dont l'intérêt s'opposait à la réunion des différents États de Chypre en un seul royaume.

Évagore, secouru par le roi d'Égypte, ne put réunir que quatre-vingt-dix galères et quatre-vingt mille hommes. Artaxerce avait envoyé contre lui trois cent mille hommes et trois cents galères. Malgré cette inégalité de forces, le courage et l'habileté d'Évagore rendirent quelque temps la fortune incertaine ; il remporta par mer et par terre plusieurs victoires sur les Perses. Mais ses troupes s'affaiblissaient par ces combats ; ses ennemis recevaient sans cesse des renforts ; enfin, battu et assiégé dans Salamine, après une longue résistance il capitula ; son royaume fut réduit à la seule ville de Salamine, et on l'assujettit à payer le tribut accoutumé. Depuis cet événement il passa

le reste de ses jours en paix, chéri par ses sujets et respecté par ses ennemis. Il mourut en 3632.

Nicoclès, son fils, lui succéda. Le célèbre orateur Isocrate composa l'éloge funèbre d'Évagore ; dans ce discours il le représenta comme le modèle des guerriers, des rois et des citoyens. Le but d'Isocrate était de donner à Nicoclès des leçons indirectes : ce prince en profita ; et s'il n'est pas compté au nombre des conquérants et des dévastateurs de la terre, il eut la gloire plus rare de faire passer son nom à la postérité, avec le titre du prince le plus juste, le plus sage et le plus fidèle à ses engagements.

Lorsque Artaxerce eut terminé la guerre de Chypre, il porta ses armes contre les Cadusiens. Cette guerre serait peut-être totalement oubliée si elle n'avait fait briller le caractère d'un de ses généraux nommé Datame, si fécond en ruses, et si audacieux dans ses entreprises, que Cornélius Népos le compare à Annibal.

Un guerrier féroce, nommé Thyus, profitant de la rébellion des Cadusiens, avait fait révolter la Paphlagonie contre le roi de Perse, et s'en était rendu le tyran. Sa bravoure repoussait tous les généraux d'Artaxerce ; son habileté et la terreur qu'il répandait faisaient avorter tous les complots tramés contre lui. Datame, plus heureux que ses prédécesseurs, le battit ; et, entrant dans son palais sous le déguisement d'un chasseur, il s'empara de sa personne, de sa femme et de ses enfants. Sans quitter ce costume de chasseur, il se rendit à Suze, et présenta au roi son captif, dont la figure colossale et hideuse inspirait encore l'effroi : il le conduisait chargé de chaînes comme une bête féroce. Le peuple, en foule sur son passage, admirait à la fois la stature gigantesque du vaincu et l'intrépidité du vainqueur.

Un autre usurpateur, nommé Aspis, s'était emparé de la Cappadoce ; Datame le défit et le livra au roi, qui le nomma, pour prix de cette victoire, général en chef de toutes ses armées. Les courtisans, qui ne pouvaient égaler

la gloire de Datame, devinrent jaloux de sa fortune; la calomnie est toujours l'arme des envieux; on noircit le héros dans l'esprit du roi; on lui supposa le projet d'usurper la puissance souveraine. Artaxerce, trop crédule, ordonna sa mort.

Datame, indigné, s'échappa de Suze, rassembla ses amis et des soldats dévoués; par leur secours il s'empara de la Paphlagonie et de la Cappadoce.

Le roi fit marcher contre lui Antophrade avec deux cent mille hommes. Datame n'en avait que vingt mille: le talent supplée au nombre; il manœuvra si habilement, qu'il défit les Perses, les mit en déroute, et força Artaxerce à traiter avec lui.

Une dangereuse maxime des cours est de regarder comme nulle toute convention faite avec des rebelles, principe qui rend les révoltés plus opiniâtres et la foi des rois moins sacrée. Artaxerce, n'espérant plus réussir par la force, employa la ruse: Mithridate, fils d'Ariobarzane, exécutant ses ordres, surprit la confiance de Datame et l'assassina.

Dans le même temps le roi de Perse, irrité des secours que les villes grecques d'Asie avaient donnés au jeune Cyrus, menaçait de ses armes l'Ionie.

Nous avons dit que Thymbron le Spartiate, rejoint par Xénophon et ses héroïques guerriers, s'était préparé à le combattre; mais il se conduisit si mollement, que Sparte le rappela et lui donna pour successeur Dercilidas.

Celui-ci, plus actif, s'empara de la province de Pharnabaze, reprit les villes d'Ionie dont les Perses s'étaient rendus maîtres, et força le roi à conclure une trêve.

Ce fut dans cette guerre qu'une femme, nommée Mania, se rendit célèbre par son courage et par sa valeur; son mari Zénig, gouverneur d'Éolie sous l'autorité du satrape Pharnabaze, ayant été tué dans un combat livré contre Thymbron, elle demanda et obtint son gouvernement, commanda elle-même les troupes, enflamma les esprits

par son exemple, gagna des batailles, et défendit avec succès l'Éolie contre les Grecs.

Cette femme héroïque, qui avait résisté au glaive de ses ennemis, succomba sous le poignard de son gendre Midias. Cet homme perfide, jaloux de sa gloire et de son autorité, l'assassina, et fit périr son fils ; mais il ne sut pas conserver par sa valeur le pouvoir acquis par un crime ; Dercilidas le battit, le dépouilla de son bien et de son rang : une mort honteuse punit ses forfaits.

Dercilidas, vainqueur, fit fortifier l'isthme de la Chersonèse et conclut une trêve avec les Perses. Ainsi Lacédémone, après avoir renversé les murs d'Athènes et vaincu le roi de Perse, se trouvait parvenue au plus haut degré de gloire et de puissance ; mais l'orgueil aveugle les États comme les hommes ; ils s'enivrent des faveurs de la fortune, et l'abus qu'ils en font cause leur ruine.

Sparte devait protéger la Grèce : elle employa ses forces à la tyranniser. Les Éléens venaient de s'allier avec les villes d'Athènes et d'Argos ; le roi de Lacédémone, Agis, les punit de cet usage légitime de leurs droits, ravagea leur pays, et les força de se soumettre. Un tel abus de la victoire excita la haine des Grecs contre Lacédémone, dont le joug plus pesant que celui des Athéniens devait paraître insupportable à des peuples jaloux de leur liberté ; ce fut alors que Conon se joignit à Tissapherne, à Pharnabaze et au roi de Perse pour attaquer les Lacédémoniens. Leurs troupes réunies combattirent avec succès Dercilidas, et le forcèrent d'évacuer la Carie. Une trêve conclue entre eux n'eut pas une longue durée ; Sparte, généralement haïe, vit lever contre elle, de tous côtés, des armées qui la mirent peu après dans un tel danger, qu'elle aurait éprouvé le sort d'Athènes si dans le même temps le hasard ne lui eût donné pour roi un grand homme, dont le génie se trouva proportionné au péril qui la menaçait.

Agis venait de mourir ; et, quoiqu'il eût reconnu Léotychide pour son fils, un prince de la famille royale, le

célèbre Agésilas, soutint que cet enfant était un fils naturel d'Alcibiade.

Les imprudences indiscrètes de la reine Timéa et le crédit de Lysandre, parent d'Agésilas, décidèrent l'opinion publique. Léotychide fut exclu du trône, qu'on donna, ainsi que ses biens, à Agésilas.

Ce prince, élevé conformément aux lois de Lycurgue et aux coutumes de Lacédémone, était sobre, patient, simple, humain et populaire. Son habileté pour la guerre, la gaieté de son esprit, son aversion pour la flatterie, son attachement aux lois de son pays et sa déférence pour les éphores, dont les autres rois s'étaient toujours montrés jaloux, lui attirèrent tous les cœurs; il se fit tellement aimer, que les éphores le condamnèrent à l'amende pour avoir réuni sur lui seul l'affection de tous les citoyens. Aucun éloge ne vaut une telle condamnation.

La nature ne l'avait pas bien traité, il était boiteux et de petite taille; aussi ne voulut-il pas qu'on fît sa statue ou son portrait. Il disait que ses actions lui tiendraient lieu de monuments. Son règne commença par un acte de modération : au lieu de jouir des biens de Léotychide qu'on lui avait donnés, il les partagea entre les citoyens.

Il monta sur le trône au moment où Sparte, attaquée par les Perses et menacée par la haine des Grecs, voulait éloigner du Péloponèse les armes de ses ennemis en portant les siennes dans l'Asie.

Le succès des dix mille Grecs qui avaient traversé l'empire d'Artaxerce en bravant toutes les forces du grand roi faisait concevoir l'espérance de conquérir cet empire avec une armée plus considérable; Sparte tenta cette entreprise, dont la réussite était réservée par les destins au grand Alexandre.

Les Lacédémoniens envoyèrent en Asie Agésilas; Lysandre et trente capitaines spartiates commandaient sous lui les troupes de la république.

Le roi étant arrivé dans le port d'Aulide, où les Grecs

s'étaient autrefois embarqués pour faire la conquête de Troie, un fantôme lui apparut la nuit, et lui dit qu'étant le premier roi, depuis Agamemnon, que les dieux eussent placé à la tête des peuples de la Grèce pour marcher en Asie, il devait faire le même sacrifice que le ciel avait exigé du malheureux roi d'Argos.

Agésilas, plus sensible qu'Agamemnon et moins superstitieux, ne crut pas devoir sacrifier sa fille pour obéir à un songe ; il se contenta d'immoler à Diane une biche, comme la victime qui devait être la plus agréable à cette déesse. Le sacrifice venait de s'achever, lorsque les Béotiens, irrités de voir le roi de Sparte faire un acte de souveraineté dans leur pays en y ordonnant un sacrifice, accoururent en tumulte, chassèrent les pontifes, et dispersèrent les membres de la victime immolée.

Cette insulte resta gravée dans l'âme d'Agésilas, et le ressentiment qu'il en conserva contribua peut-être beaucoup aux malheurs dont Thèbes et Sparte furent tour à tour la proie.

Le satrape Tissapherne, cherchant à écarter l'orage qui allait fondre sur lui, trompa Agésilas par une feinte soumission ; il négocia secrètement avec lui pour surprendre sa marche, et se donna par ce moyen le temps de lever des troupes et de faire venir les secours qu'il attendait de Suze.

Agésilas crut pouvoir le gagner et avancer ainsi sa conquête sans combattre. Après lui avoir accordé un délai, il parcourut les villes d'Asie pour relever le courage des alliés et pour détacher d'autres villes du parti d'Artaxerce. La simplicité de ses vêtements, sa petite taille, le firent d'abord regarder avec mépris, tandis que la hauteur de Lysandre, le souvenir de ses exploits et sa brillante renommée lui attiraient tous les hommages.

Le roi voulut en vain l'engager par ses conseils à montrer plus de modestie ; Lysandre, accoutumé à commander partout, redoubla d'insolence. Agésilas alors, usant de son

autorité pour le remettre à sa place, le traita avec fierté, et, afin de l'humilier davantage, le chargea des emplois qu'on ne donnait qu'aux subalternes ; il le nomma commissaire des vivres.

Le superbe Lysandre, indigné de ce mépris, retourna à Sparte, et porta son ressentiment au point de tramer une conjuration pour renverser le gouvernement. Comme il descendait d'Hercule, il espérait qu'une révolution lui ouvrirait le chemin du trône, et il s'assura du secours de la prêtresse de Delphes pour y parvenir.

Un jeune homme d'une rare beauté, nommé Silène, devait paraître dans le temple comme fils d'Apollon, et annoncer aux Grecs les ordres de ce dieu pour couronner Lysandre ; mais, au moment marqué pour exécuter ce dessein, Silène disparut : la conspiration échoua. Toute cette intrigue ne fut découverte qu'après la mort de Lysandre.

Cependant Tissapherne, qui avait profité de la trêve pour rassembler toutes ses forces, leva le masque, et ordonna aux Grecs de sortir de l'Asie. Agésilas réunit ses troupes, et feignit de vouloir entrer en Carie. Tissapherne y marcha promptement pour le prévenir ; mais le roi de Sparte, changeant tout à coup de direction, s'empara de la Phrygie, qui était presque sans défense, et y fit un grand butin.

Après avoir exercé quelque temps ses troupes à Éphèse pour y rétablir l'ordre et la discipline, il répandit le bruit d'un projet d'invasion en Lydie. Tissapherne, croyant que c'était encore une ruse, marcha de nouveau vers la Carie ; mais Agésilas entra promptement en Lydie, et s'approcha de Sardes, où se trouvaient tous les trésors du satrape.

Celui-ci, craignant de perdre ses richesses et la capitale de son gouvernement, accourut si précipitamment pour les défendre qu'il laissa derrière lui la moitié de son armée. Agésilas, profitant de cette faute, tomba brusquement sur ses troupes, en fit un grand carnage, pilla son camp,

le força lui-même de se renfermer dans Sardes, et leva des contributions dans toute la province.

Tissapherne fut accusé de trahison à la cour de Perse; son malheur y parut un crime. Artaxerce lui dépêcha un officier, nommé Trithaüst, qui le surprit dans le bain, le poignarda et envoya sa tête à Suze.

Trithaüst demanda ensuite la paix à Agésilas : ce prince n'accorda qu'une trêve, voulant attendre les ordres de Sparte; il consentit seulement à s'éloigner de Sardes et à recevoir trente talents pour son armée, qui s'établit en Phrygie.

Les Lacédémoniens refusèrent la paix aux Perses, et ajoutèrent au commandement confié au roi de Sparte celui de l'armée navale: jamais avant lui personne n'avait commandé à la fois sur terre et sur mer les forces de la république.

Agésilas aurait dû laisser sous ses ordres l'armée navale au général qui l'avait dirigée jusque-là avec succès; mais les plus grands hommes ont leurs faiblesses : le roi de Sparte, entraîné par des affections de famille, qui devraient toujours céder à l'intérêt public, mit à la tête de la flotte Pisandre, son beau-père, homme vain comme tous ceux à qui la faveur tient lieu de mérite et de talent.

Le satrape Pharnabaze, voyant la Phrygie ruinée par l'armé grecque, vint trouver Agésilas, et obtint de lui, en offrant de fortes contributions, qu'il sortirait de cette province.

On remarqua dans leur conférence le contraste du luxe asiatique et de la simplicité spartiate. Pharnabaze s'y montra à la tête d'un superbe cortége; il était couvert d'étoffes somptueuses, éclatantes de pierreries; on étendait sous lui des tapis magnifiques. Il trouva le roi de Sparte vêtu comme un simple citoyen, armé comme un soldat, et couché sur l'herbe au pied d'un arbre. Du temps de Plutarque, on voyait encore la lance de ce roi : elle n'avait rien qui la distinguât des lances communes, et ne brillait

que par l'éclat de la gloire du héros qui l'avait portée.

L'esprit, le courage et la modestie d'Agésilas excitaient l'admiration générale. Les alliés s'attachaient à lui avec enthousiasme, et dans tous les lieux où il passait, on se disposait à embrasser son parti. Son armée se grossissait chaque jour, et il se préparait à marcher au centre de l'Asie pour faire trembler le roi de Perse dans son palais de Suze, et pour l'empêcher de jamais troubler le repos de la Grèce ; mais Artaxerce, qui connaissait la valeur des Grecs et comptait peu sur le fer et sur la force pour les arrêter, employa l'adresse et l'or à les désunir ; il n'ignorait pas à quel point l'orgueil de Sparte irritait les différentes villes de la Grèce, et il profita des divisions de ce pays pour sauver le sien.

Timocrate, chargé de l'exécution de ses ordres et de la distribution d'une somme d'argent considérable, parcourut toute la Grèce, s'efforçant de gagner les magistrats des principales villes et de les soulever contre Lacédémone.

Les Thébains secouèrent les premiers son joug ; les Athéniens firent alliance avec eux, et leur promirent des secours.

Conon vint alors à la cour de Perse pour l'engager à joindre ses armes à celles de la ligue thébaine.

Le succès de la négociation ne pouvait être douteux, puisque cette guerre était l'ouvrage de la politique d'Artaxerce.

Le prétexte des premières hostilités fut une querelle entre les Phocéens et les Locriens, qui se disputaient la propriété d'un terrain. Les Spartiates chargèrent l'un de leurs rois, Pausanias, de rejoindre Lysandre, qui était avec des troupes en Béotie, et d'appuyer les prétentions des Phocéens.

Les Thébains se décidèrent alors à commencer la guerre, et à attaquer Lysandre pour empêcher sa jonction avec Pausanias ; ils remportèrent une victoire complète ; Lysandre périt dans le combat.

Ce guerrier, justement célèbre, avait renversé Athènes et élevé Lacédémone sur toute la Grèce; ses nombreux succès prouvent son habileté; mais, s'il porta au comble la gloire de sa patrie, il prépara son abaissement en la rendant insatiable de richesse et de pouvoir. Comme il avait dépouillé beaucoup de villes de leurs trésors, on le crut longtemps avare. Il mourut pauvre, et, après sa mort, on reconnut que l'ambition avait été sa seule passion : elle développa sans doute ses grands talents, mais comme elle était immodérée, elle lui fit commettre beaucoup de violences et de perfidies.

Je crois qu'on a eu tort de le compter au nombre des grands hommes : on n'est digne de ce titre qu'en unissant la justice à la gloire; et peut-on l'accorder à celui qui, abusant de sa victoire pour détruire la liberté, soumit Athènes à l'odieux pouvoir de trente tyrans?

L'histoire, plus juste, devrait réserver pour la vertu le titre de *grand*, et ne donner que celui de *célèbre* à ceux dont la renommée est souillée par des injustices et tachée par des vices.

Sparte, apprenant les défaites de Lysandre, en accusa la lenteur de Pausanias : ce roi fut condamné à mort, et se déroba au supplice par la fuite.

Les éphores écrivirent à Agésilas de revenir en Laconie avec son armée; cet ordre lui arriva au moment où il se croyait certain de conquérir la Perse; il obéit modestement, prouvant par là qu'à Lacédémone les lois commandaient aux hommes, et non les hommes aux lois; mais, comme il attribuait la guerre civile qui le rappelait à l'or répandu dans la Grèce par Artaxerce, dont une monnaie portait le titre et l'effigie d'un *archer*, il dit en raillant : « Toutes les forces des Perses ne m'auraient pas fait quit- « ter l'Asie, mais trente mille archers m'en ont chassé. »

Avant son retour, les Athéniens, les Thébains et les Corinthiens, réunis au nombre de vingt-quatre mille hommes, marchèrent contre les Spartiates. Les armées se rencon-

trèrent près de Sicyone. Le combat fut long; les Lacédémoniens remportèrent l'avantage. Les Athéniens se retirèrent en bon ordre; mais les alliés prirent la fuite.

Dans le même temps, Conon, à la tête de cent vaisseaux de Perse et d'Athènes, fit voile vers la Chersonèse, et rencontra vis-à-vis de Cnide, ville de Carie, la flotte lacédémonienne, forte de cent vingt vaisseaux. Pisandre eut d'abord l'avantage; mais il périt dans le combat. La flotte de Sparte prit la fuite, et Conon, victorieux, s'empara de cinquante galères.

Agésilas, débarqué en Grèce, était près d'arriver en Laconie. Les éphores lui firent dire de se rendre en Béotie pour y prendre le commandement de l'armée campée dans la plaine de Coronée. Les Orchoméniens s'étaient joints à elle; d'un autre côté les Thébains, unis aux Argiens, arrivèrent aussi à Coronée. Agésilas leur livra bataille. Xénophon, qui était présent, en parle comme de la plus furieuse et de la plus disputée qu'il eût vue.

Les Thébains furent enfin forcés de se retirer; mais Agésilas faillit perdre la victoire en voulant la compléter. Par une marche rapide il avait tourné les Thébains, et leur coupait la retraite. Ceux-ci, désespérés, firent de toute leur infanterie une masse qui renversait tout obstacle et que les Lacédémoniens ne purent jamais percer. Agésilas, s'y précipitant pour l'enfoncer, fut entouré et blessé de plusieurs coups de pique; cinquante jeunes Spartiates, par des prodiges de valeur, le tirèrent de ce danger. Revenu au gros de sa troupe, il ouvrit ses bataillons pour faire un passage aux braves Thébains, qu'il se contenta de harceler quelque temps dans leur retraite.

Malgré ses blessures, il ne voulut rentrer dans sa tente qu'après avoir vu relever les morts et les avoir fait placer sur leurs boucliers. Lorsqu'il eut rempli ce devoir, il dressa un trophée dans la plaine, et revint à Sparte, où il jouit des transports qu'excitait sa victoire. Ce qu'on admira autant que son courage, ce fut cette antique simplicité lacé-

-démonienne qu'il avait conservée intacte au milieu des faveurs de la fortune et du luxe de l'Asie.

La modestie n'est pas incompatible avec la fierté. Comme on donnait un jour devant lui le titre de grand roi au roi de Perse, il répondit : « Comment ce prince serait-il plus « grand que moi s'il n'est pas plus vertueux ? » Son âme élevée aimait sans doute un peu trop la gloire qu'on achète à la guerre au péril de sa vie ; il se plaisait même à la lutte et aux exercices du corps, qui préparent aux fatigues militaires en augmentant la force ; mais il se moquait des triomphes olympiques, et, pour en faire sentir la vanité, il engagea sa sœur Cynisca à envoyer son char en Élide. Elle y gagna le prix de la course. Il apprit par là aux Grecs que cette gloire ne prouvait d'autre mérite que celui de la richesse.

Ce fut peu de temps après son retour à Sparte qu'il découvrit, dans les papiers de Lysandre, le complot tramé par celui-ci pour s'emparer du trône ; il y trouva même un discours qu'il devait prononcer pour séduire le peuple, et qui avait été composé par l'orateur Cléon. Agésilas, irrité, voulait communiquer au sénat tous les détails de cette conspiration ; mais un éphore lui dit : « Au lieu de « déterrer Lysandre, je vous conseille d'enterrer ses let- « tres et sa harangue. » Il sentit la sagesse de ce conseil et le suivit.

Après quelques jours de repos il retourna à son armée, et attaqua la ville de Corinthe par terre, tandis que Téleutius, son frère, la bloquait avec sa flotte.

Cependant Conon, victorieux, poursuivant le cours de ses triomphes, obtint de Pharnabaze cinquante talents pour rétablir les murs du Pirée. Il parcourut d'abord avec sa flotte les côtes de la Laconie, qu'il ravagea, et revint à Athènes, où il fut reçu en triomphe comme le restaurateur de sa patrie. Il se servit de l'or de Pharnabaze pour en relever les murs ; ainsi Athènes, autrefois brûlée par les Perses, fut alors rebâtie avec leur argent.

On ne peut exprimer la douleur et la rage des Spartiates lorsqu'ils apprirent la résurrection d'Athènes : on craint toujours ceux qu'on a opprimés. Lacédémone voyait dans la renaissance de cette république la perte de sa souveraineté sur la Grèce et l'annonce d'une vengeance prochaine.

La colère est à la fois le plus aveugle, le plus violent et le plus vil des conseillers : Sparte se vengea bassement de Conon, et sacrifia les intérêts de la Grèce à ses ressentiments. Elle envoya Antalcide à Sardes pour négocier avec le satrape Théribaze aux dépens de la liberté des villes ioniennes. Conon, chargé par Athènes de croiser cette funeste négociation, n'y put réussir. Les Spartiates l'accusèrent auprès d'Artaxerce d'avoir trahi les intérêts de ce prince en employant ses trésors à relever une ville ennemie; ils lui supposèrent le projet d'enlever aux Perses l'Éolie et l'Ionie; enfin ils vendirent à Artaxerce les villes grecques d'Asie pour acheter la perte d'un héros.

Théribaze ne conclut pas encore la paix; mais il envoya des secours en argent aux Lacédémoniens; et, après avoir fait arrêter Conon, il fit conduire cet homme célèbre à Suze. On croit qu'il y fut décapité; l'histoire n'en donne aucune certitude : ce qu'on sait, c'est qu'il disparut et ne laissa derrière lui que la trace brillante de ses exploits et de ses vertus.

La chaîne dont Sparte avait lié la Grèce était rompue; la discorde se montra partout pour alimenter le feu de la guerre; Corinthe se trouvait divisée par des factions; les Spartiates en profitèrent pour y pénétrer. On y commit d'affreux massacres; mais les Argiens et les Béotiens battirent les troupes lacédémoniennes, et les forcèrent à la retraite.

La république de Rhodes, qui avait longtemps vécu sous la protection d'Athènes, était alors agitée par les querelles sanglantes de la démocratie et de l'oligarchie. Sparte, pour soutenir les oligarques, envoya Téleutius à Rhodes avec

vingt-sept vaisseaux; il y débarqua, et renversa la démocratie, qui triomphait dans cette île.

Les Athéniens, voulant la relever, chargèrent Thrasybule d'y marcher ; mais, comme il était en route, quelques paysans maltraités par ses soldats l'assassinèrent : ainsi l'indiscipline athénienne fit périr le libérateur d'Athènes.

Cette ville voyait tomber ses héros. Cependant un jeune guerrier, Iphicrate, donnait à vingt ans l'espoir de les voir revivre en lui; chargé, malgré son âge, du commandement d'un corps d'armée, il battit à Léché les troupes qu'Agésilas y avait placées, et força les Spartiates à laisser en paix les Thébains. Pour prix de ce succès, Athènes lui donna le commandement général, jusque-là confié à Thrasybule. Son habileté justifia ce choix; il défendit avec succès toutes les villes de la côte de l'Hellespont, et défit, dans une embuscade, le Spartiate Anaxibias. Mais, tandis qu'il remportait ces avantages, un corps de troupes d'Égine et de Lacédémone ravageait l'Attique. Chabrias marcha contre elles, et les repoussa. Son absence avait dégarni Athènes ; Téleutius en profita, entra de nuit dans le Pirée, prit, détruisit plusieurs vaisseaux, et jeta l'alarme dans la ville.

Enfin, l'an du monde 3617, Athènes et Sparte, lasses de se déchirer mutuellement, firent la paix et la conclurent aussi avec la Perse. Ce traité, que Plutarque appelle avec raison la ruine et le déshonneur de la Grèce, prit le nom du Spartiate Antalcide, qui l'avait négocié et signé.

Par cette paix, les villes d'Asie rentrèrent sous la domination des Perses, ainsi que l'île de Chypre. Les Athéniens ne conservèrent de souveraineté que sur Lemnos et Scyros ; la domination de Lacédémone se réduisit à la Laconie et à la Messénie. Le reste de la Grèce recouvra son indépendance, et fut délivrée du joug de Sparte, d'Athènes, de Corinthe et de Thèbes.

Ce fut ainsi que les rois de Perse, tant de fois vaincus

par l'union des Grecs, devinrent victorieux par leurs discordes. Soixante ans auparavant, le fameux Cimon avait dicté la loi au roi Artaxerce Longue-Main, et la Grèce la reçut d'Artaxerce Mnémon par le traité d'Antalcide.

La honte de cette paix fut généralement attribuée à Sparte, qui l'avait provoquée, et cette humiliation excita contre elle une haine qui ne tarda pas à éclater.

NOUVEAUX TROUBLES DANS LA GRÈCE.

(An du monde 3626. — Avant Jésus-Christ 378.)

Renouvellement de la guerre. — Révolution à Thèbes. — Exil de quatre cents citoyens. Pélopidas au nombre des exilés. — Caractère de Pélopidas et d'Épaminondas. — Ils conspirent ensemble. — Succès de cette conspiration. — Victoire de Chabrias. — Le bataillon sacré. — Victoire de Pélopidas. — Armement à Sparte. — — Bataille de Leuctres. — Victoire d'Épaminondas. — Défense de Sparte assiégée. — Conspiration déjouée par Agésilas. — Mort courageuse d'Ischolas. — Emprisonnement et jugement de Pélopidas et d'Épaminondas. — Leur acquittement. — La bataille *sans larmes*. — Éducation de Philippe à Thèbes. — Révolution en Thessalie. — Gouvernement d'Alexandre de Phères. — Sa tyrannie. — Emprisonnement de Pélopidas. — Nouveau commandement d'Épaminondas. — Pélopidas mis en liberté. — Sa victoire sur Alexandre. — Sa mort cause une grande affliction aux Thébains. — Mort d'Alexandre. — Trait de courage du soldat Isadas. — Victoire d'Agésilas. — — Bataille de Mantinée. — Mort d'Épaminondas. — Traité de paix. — Expédition d'Agésilas; sa mort. — La guerre des alliés. — Mort de Chabrias. — Commandement de Charès. — Exil de Timothée. — Témérité d'Iphicrate. — Repos d'Athènes.

Les passions qui avaient mis toute la Grèce en armes ne furent point éteintes par ce honteux traité, ouvrage de la lassitude et non de la raison. Un court repos leur rendit leurs premières forces.

Thèbes et Corinthe étaient mécontentes de la paix d'Antalcide, qui avait affranchi les villes de leur dépendance, tandis que Sparte, après avoir diminué leur autorité, conservait la sienne sur la plus grande partie du Péloponèse.

L'ambition lacédémonienne donna bientôt à la haine de nouveaux aliments; sous un léger prétexte, les Spartiates firent la guerre aux Olynthiens, et s'emparèrent de Potidée, leur alliée. Une entreprise plus audacieuse porta l'exaspération au plus haut point.

La ville de Thèbes était agitée par deux partis, que leurs intérêts opposés rendent en tout temps inconciliables, lorsqu'un troisième pouvoir ne les comprime pas ; ces deux partis étaient celui de la démocratie et celui de l'oligarchie.

Le premier veut l'égalité, et mène presque toujours à l'anarchie ; l'autre, sous prétexte de conserver l'ordre public en plaçant le gouvernement dans les mains des hommes les plus riches, les plus instruits et les plus distingués, conduit souvent à la tyrannie.

Ces deux factions étaient alors fort animées l'une contre l'autre ; le général spartiate Phébidas profita de leurs divisions, promit d'appuyer les oligarques, et s'introduisit dans la citadelle, dont il s'empara.

Le parti populaire, abattu, se vit livré aux vengeances de ses ennemis, qui en proscrivirent tous les chefs ; quatre cents citoyens se bannirent eux-mêmes, et cherchèrent un asile dans la ville d'Athènes, toujours favorable à la démocratie.

Au nombre de ces exilés on remarquait Pélopidas, déjà connu par des exploits guerriers, et dont le noble caractère promettait un libérateur et un héros à sa patrie. Épaminondas, digne de partager sa gloire, et qui devait même la surpasser, était lié avec lui d'une amitié qu'aucune rivalité ne put affaiblir ; elle se soutint également dans le malheur et dans la prospérité ; mais, quoique Épaminondas fût du même parti que son ami, il ne l'accompagna pas dans sa fuite, et resta tranquille à Thèbes ; son amour pour la littérature et pour la philosophie, le faisant croire exempt d'ambition, le mit à l'abri de la haine d'un gouvernement soupçonneux et jaloux.

Il était évident que Phébidas, en s'emparant de Cadmée en pleine paix, avait fait une infraction au droit des gens, qui devait alarmer toutes les villes libres. Le sénat de Sparte prouva plus dans cette occasion sa mauvaise foi que sa justice ; il condamna Phébidas à l'amende ; mais il

conserva la citadelle de Cadmée, et fit mettre à mort Isménie, général thébain et l'un des chefs du parti populaire.

Cet acte de violence rendit la haine de Thèbes irréconciliable : les proscriptions civiles ne sont que des malheurs; celles qu'exerce l'influence étrangère sont des affronts.

Rien n'aveugle comme l'ambition : Agésilas lui-même défendit Phébidas, disant que, si son entreprise n'était pas juste, elle était au moins très-utile. Son orgueil pour sa patrie lui faisait oublier cette maxime, bien plus vraie, sortie de sa bouche : « La justice est la première de tou-« tes les vertus, puisque si tous les hommes étaient justes, « on n'aurait pas besoin de lois. »

Au reste, Sparte ne tarda pas à éprouver la vérité d'une autre maxime qu'on perd trop souvent de vue : c'est que tout ce qui est injuste devient à la longue plus nuisible qu'utile. Tout parut dans les premiers moments justifier les fautes de Lacédémone.

Les Olynthiens, qui s'étaient révoltés et qui avaient tué le général Téleutius, furent vaincus par Agésilas et obligés de se rendre. Le gouvernement thébain, protégé par les Spartiates, se trouvait forcé de suivre leurs lois. Athènes et Corinthe redoutaient leurs armes. La domination de Sparte sur la Grèce paraissait établie ; la décadence suit de près une grandeur excessive ; et la fière Lacédémone, qui devait bientôt l'éprouver, était loin alors de prévoir que deux simples citoyens de Thèbes fussent destinés par le sort à renverser sa puissance.

Ces deux hommes étaient Pélopidas et Épaminondas : leur vertu fit leur grandeur ; l'amour de leur patrie et le désir de la sauver furent leur seule ambition.

Tous deux, également célèbres par leurs succès militaires, brillaient par des qualités différentes : Pélopidas, riche, généreux, uniquement occupé des affaires publiques, excellait dans tous les exercices du corps, ses seuls amusements.

Épaminondas, pauvre, désintéressé, refusant les secours même de l'amitié, exempt d'ambition, n'aimait que les lettres et la philosophie, et ne put être arraché à ses études favorites que par les extrêmes dangers de sa patrie. Excellent citoyen, juste dans ses actions et franc dans son langage, tout mensonge, même en riant, lui paraissait un crime. Resté à Thèbes dans le temps de la tyrannie aristocratique et de la domination étrangère, il attendait impatiemment l'occasion de briser cette double chaîne.

L'orgueil de Lacédémone lui en donna les moyens. On doit ménager les ennemis vaincus: l'opprimé qu'on pousse au désespoir devient redoutable. Le sénat de Sparte, qui voulait tout faire ployer sous sa volonté, ordonna aux Athéniens de chasser les bannis de Thèbes réfugiés chez eux. Cette persécution les détermina à tenter l'entreprise la plus audacieuse. Pélopidas les arma, et conçut le projet de rentrer à leur tête dans sa patrie et d'y renverser le gouvernement aristocratique.

Il confia le plan de cette conspiration aux amis qu'il avait laissés à Thèbes. Épaminondas les excitait à la favoriser. Pélopidas, avec douze de ses compagnons, entra de nuit dans la ville : déguisés en paysans, ils se cachèrent dans la maison de Charron, dont la fidélité leur était connue. Quarante-huit autres bannis vinrent les y joindre. Le greffier des principaux magistrats de la ville, Philidas, un des conjurés, invita tous les chefs du gouvernement à un grand festin pour les éloigner de leurs fonctions et pour les livrer tous réunis à la vengeance de leurs ennemis.

Comme ils étaient à table et dans la chaleur du festin, un courrier d'Athènes arriva ; il apportait des lettres qui révélaient le plan de la conspiration dans tous ses détails. Archias, chef de l'oligarchie, ivre de plaisir et de vin, prit les dépêches sans les lire, les jeta sur son lit, et dit en riant : « A demain les affaires sérieuses. » Il se livra de nouveau à la joie qui animait les convives.

Cependant les conjurés se mirent en marche, et se divisèrent en deux troupes : l'une, commandée par Pélopidas, força la maison du gouverneur Léontide, qui périt après avoir vendu chèrement sa vie ; l'autre, introduite chez Philidas, entra dans la salle du festin et massacra tous les magistrats.

Les conjurés, s'étant ensuite tous réunis, forcèrent les prisons, enfoncèrent les boutiques des fourbisseurs, et se répandirent dans toute la ville en criant : « Liberté ! liberté ! » Épaminondas les seconda par son éloquence et par son épée.

Le reste des bannis, qui était déjà retourné à Athènes, croyant la conspiration découverte et manquée, accourut promptement en apprenant ce succès inespéré. Une armée athénienne les suivit : les villes de Béotie envoyèrent des secours. Le peuple, enthousiasmé par le courage et les harangues de Pélopidas, le proclama son libérateur.

Les Lacédémoniens se renfermèrent dans la citadelle, et ils y furent assiégés par Pélopidas et Épaminondas, déjà à la tête de douze mille hommes ; la garnison, dépourvue de vivres, ne put attendre le secours de Sparte, et capitula. Le sénat de Lacédémone, toujours inflexible, fit punir de mort les généraux qui avaient signé cette capitulation.

Cependant le roi de Sparte, Cléombrote, entré en Béotie, la ravageait. Son invasion effrayait Athènes ; à peine relevée de ses ruines, cette république sentait le besoin du repos, et se décidait à rompre son alliance avec Thèbes ; mais Pélopidas, aussi habile que brave, trouva le moyen de compromettre les Athéniens et de les forcer à déclarer la guerre à Sparte.

Connaissant le caractère présomptueux de Sphodrias, général spartiate qui commandait des troupes dans l'Attique, il lui fit conseiller sous main de s'emparer du Pirée. Ce général malhabile tenta cette entreprise et échoua. Athènes se plaignit vivement de cette hostilité, et deman-

da le châtiment de Sphodrias. Agésilas, cédant aux prières de son fils, lié d'amitié avec ce général, le fit absoudre. Un tel déni de justice irrita au dernier point les Athéniens, qui renouèrent leur alliance avec Thèbes.

Chabrias, commandant l'armée d'Athènes, arrêta par d'habiles manœuvres la marche d'Agésilas. S'étant embarqué, il combattit les Spartiates sur mer, près de Naxos, les défit complétement, leur prit trente-deux vaisseaux et rentra triomphant dans le Pirée.

Une autre flotte athénienne, commandée par Timothée, fils de Conon, ravagea les côtes de Laconie, s'empara de Corcyre, et battit une flotte lacédémonienne. Le général spartiate Mnésippe périt dans cette bataille.

Sparte avait obtenu des secours du roi Denys, alors tyran de Syracuse ; ce prince lui envoya dix galères ; mais elles furent prises en route par Iphicrate, qui remplaçait Timothée dans le commandement de la flotte athénienne.

Le roi Agésilas, malgré toute son habileté, ne put jamais forcer Pélopidas à livrer bataille : l'adroit Thébain, manœuvrant avec agilité, évitait toute affaire décisive, et réduisait la guerre à des affaires de poste, qui lui donnaient le temps et le moyen d'exercer et d'aguerrir ses troupes.

Agésilas fut blessé dans un de ces petits combats, où Antalcide lui reprochait en riant d'apprendre la guerre aux Thébains.

Ils prouvèrent bientôt qu'ils savaient profiter de ses leçons. Le premier combat important eut lieu près de Tégire. Pélopidas avait formé un corps de jeunes gens, unis par les liens d'une amitié inviolable et d'une confraternité d'armes qui ne leur permettaient, dans aucune circonstance, d'abandonner leurs compagnons ; ce corps, devenu si fameux sous le nom de *bataillon sacré*, s'illustra, pour la première fois, au combat de Tégire.

Pélopidas, à la tête de ces braves guerriers, enfonça une phalange lacédémonienne, la mit en fuite, et décida

ainsi la victoire. Cet avantage accrut d'autant plus la gloire de Pélopidas, que jamais, avant ce jour, les Lacédémoniens n'avaient été battus par un ennemi inférieur en nombre.

La guerre qui troublait la Grèce ne convenait point pour le moment à la politique d'Artaxerce, parce qu'elle occupait nécessairement une partie de l'argent et des forces qu'il voulait alors employer uniquement contre l'Égypte; il se servit donc de son influence pour ramener la paix dans une contrée où ses intrigues avaient semé la discorde.

Chaque parti voulant se ménager son appui, on renouvela, comme il le désirait, le traité d'Antalcide, et les villes grecques, reprenant leur indépendance, chassèrent toutes les garnisons placées par les Lacédémoniens.

Ce mouvement excita quelques troubles qu'Iphicrate sut apaiser. Il passa ensuite avec vingt mille Grecs au service d'Artaxerce, qui les envoya en Égypte; cette expédition n'eut point le succès que le roi de Perse en avait espéré.

Lacédémone se trouvant abaissée à son tour comme Athènes l'avait été, la Grèce jouit de quelque repos et de quelque liberté; mais cette tranquillité fut bientôt troublée par l'ambition de Thèbes.

Cette république, à peine délivrée, voulut dominer à son tour. Les exemples les plus récents de la vengeance qui suit l'oppression et de l'humiliation qui punit l'orgueil n'empêchèrent pas les Thébains de vouloir enlever aux républiques voisines la liberté qu'ils venaient de reconquérir eux-mêmes si miraculeusement.

Ils déclarèrent la guerre aux habitants de Platée et de Thespies, et détruisirent ces deux villes. Athènes voulut en vain employer sa médiation en leur faveur; on lui répondit avec tant de fierté, qu'elle rompit son alliance avec Thèbes.

Sparte reprit les armes; mais, avant de commencer les hostilités, on ouvrit des conférences pour terminer ces différends par un accord.

Dans une de ces assemblées, Agésilas déclara aux Thébains que la guerre était inévitable s'ils ne voulaient pas exécuter ponctuellement le traité et rendre la liberté aux villes de la Béotie. Épaminondas, que les vœux de ses concitoyens avaient enlevé aux lettres et placé à la tête du gouvernement, répondit vivement que Sparte devait commencer par affranchir les villes de la Laconie et de la Messénie avant de plaider pour les autres contrées de la Grèce.

Agésilas, irrité, effaça du traité le nom de Thèbes, rompit la conférence et déclara la guerre.

Sparte fit marcher promptement en Béotie onze mille Lacédémoniens et treize mille alliés sous les ordres du roi Cléombrote. Ce prince envoya des hérauts aux Thébains pour les sommer de rebâtir Platée et Thespies, et, sur leur refus, il marcha vers Leuctres, où se trouvait alors leur armée.

Les forces de Thèbes ne se montaient qu'à six mille hommes; mais ils avaient à leur tête Épimanondas et Pélopidas.

Épimanondas commandait l'armée. Employant dans cette circonstance une nouvelle tactique, il porta presque toutes ses forces à son aile gauche, et ne laissa au centre et à l'aile droite qu'une ligne très-mince qu'il étendit pour déborder Cléombrote.

Lorque celui-ci aperçut ces dispositions, il voulut changer son ordre de bataille; mais Pélopidas, à la tête du bataillon sacré, l'attaqua pendant son mouvement, et mit les Spartiates en désordre. Épimanondas alors s'ébranla avec l'aile qu'il avait fortifiée, et décida la victoire.

Cléombrote se défendit en vain avec une valeur digne de Sparte; il fut tué, ainsi que son fils Cléonyme, ses principaux officiers et l'élite de ses soldats.

Il y eut une mêlée terrible autour de lui; on se battait de part et d'autre avec acharnement pour s'emparer de son corps et pour le défendre. Épaminondas, voyant que ce stérile point d'honneur prolongeait seul le combat,

laissa les Spartiates enlever leur roi ; il porta ensuite toutes ses troupes sur l'autre aile, et la tailla en pièces.

La cavalerie thébaine, enfonçant tout ce qui se présentait devant elle, rompit tous les rangs, et changea la retraite en déroute complète. On vit dans cette journée combien cette cavalerie était supérieure à celle de Sparte. Les riches Spartiates, en entrant en campagne, donnaient leurs chevaux à des soldats neufs qui ne savaient pas les conduire. La cavalerie thébaine était longtemps exercée.

Avant la bataille, on vint dire à Épaminondas que les augures ne paraissaient pas favorables ; il répondit en citant ce vers d'Homère :

Défendre sa patrie est le meilleur présage.

Les Lacédémoniens perdirent dans cette journée quatre mille hommes, et Thèbes quatre cents.

Épaminondas, toujours simple dans ses mœurs et pur dans ses sentiments, ne s'enivra pas d'un si grand triomphe, et dit seulement qu'il était heureux de la joie que sa victoire donnerait à son père et à sa mère.

Sparte montra dans cette circonstance son austère fierté : on célébrait les jeux lorsque la nouvelle arriva ; les éphores ne permirent pas qu'ils fussent interrompus. On félicita les parents des morts ; les survivants furent reçus avec mépris : leurs mères et leurs femmes osaient à peine les regarder ; on devait même, suivant la coutume, les bannir des repas publics, les obliger à raser à moitié leur barbe, et les forcer à se couvrir de vêtements grossiers ; mais comme le nombre des fuyards était trop considérable, le roi Agésilas décida que l'indulgence devenait nécessaire, et dit : « Laissons dormir aujourd'hui la loi ; « demain nous la réveillerons. »

Thèbes, victorieuse, trouva partout des alliés : les Éléens, les Phocéens, les Locriens, les Eubéens, embrassèrent son parti. La cause qui l'emporte paraît toujours la meilleure : le succès ne fait que trop souvent l'opinion.

L'aristocratie qui gouvernait dans Argos, craignant de perdre son pouvoir protégé par Lacédémone, voulut comprimer les partisans de la démocratie ; mais ils soulevèrent le peuple, qui massacra les riches et les grands.

L'armée d'Épaminondas et de Pélopidas, grossie par ces nouveaux alliés, se trouva bientôt forte de soixante mille hommes. Elle traversa l'Eurotas malgré la résistance des ennemis, qui lui tuèrent beaucoup de monde. L'ancien proverbe, qui disait que jamais femme de Sparte n'avait vu la fumée d'un camp ennemi, fut cette fois démenti.

Épaminondas entra dans ses faubourgs. Agésilas, au milieu d'un si grand danger, ne perdit ni le sang-froid ni l'espérance : il mit en liberté et arma six mille Ilotes, garnit tous les postes d'hommes intrépides, se retrancha sur une hauteur avec le gros de l'armée, et, malgré les murmures des citoyens et les provocations de l'ennemi, évita prudemment tout combat général, dont le mauvais succès aurait pu entraîner la ruine totale de la république.

Dans ce moment périlleux, où Lacédémone avait besoin de tant de courage et d'union pour se sauver, il se forma une conspiration dont l'objet était de changer le gouvernement. Deux cents conjurés s'étaient déjà saisis d'un poste important : le sénat voulait les faire attaquer et tuer ; Agésilas regarda ce moyen violent comme d'autant plus dangereux qu'on ignorait le nombre des complices. Il alla seul trouver les rebelles, et leur dit : « Camarades, ce n'est pas là où je vous avais envoyés. » Et il leur indiqua les lieux où ils devaient se rendre. Étonnés de son audace, et croyant que leur complot n'était point découvert, ils obéirent.

Un Lacédémonien, nommé Ischolas, imita pendant ce siége le dévouement héroïque de Léonidas : chargé de défendre un étroit passage qui couvrait la ville, et, voyant qu'il était tourné, il renvoya au camp les plus jeunes soldats, et, ne gardant près de lui que quelques vieux guerriers, il défendit son poste jusqu'à la mort.

Épaminondas aurait pu prendre Sparte; mais ce grand homme, que la fortune n'aveuglait pas, sentit que la ruine de Lacédémone exciterait la jalousie des Grecs et les armerait tous contre Thèbes; il se contenta d'humilier l'orgueil de Sparte, et de la forcer, par un traité de paix, à rendre la Messénie à ses anciens maîtres.

Les Messéniens, apprenant cette nouvelle inespérée, accoururent en foule de Sicile, et se partagèrent ces terres regrettées qu'avaient possédées leurs pères et qu'ils n'avaient jamais cru revoir.

L'amour de la liberté rendait dans la Grèce les lois si sacrées, que la gloire la plus brillante ne trouvait point d'égide contre elle. Épaminondas et Pélopidas pouvaient s'attendre à être reçus dans Thèbes en triomphe : on les mit en prison, et on les appela en jugement pour avoir gardé le commandement de l'armée au delà du terme prescrit par les lois.

Pélopidas employait en vain son éloquence pour se justifier; Épaminondas triompha par sa noble audace. « Citoyens, dit-il, je ne cherche point à me défendre : je « mourrai content si vous déclarez dans votre arrêt que « j'ai vaincu les ennemis à Leuctres, assiégé Sparte, affran- « chi Messène, rendu Thèbes l'arbitre de la Grèce, et que « toutes ces actions glorieuses je les ai faites sans l'aveu « des Thébains. » Cette fermeté réussit : il fut absous.

Tout gouvernement malheureux est attaqué : une nouvelle conspiration éclata dans Sparte. Agésilas perdit patience; et, d'accord avec les éphores, il marcha contre les conspirateurs, s'en saisit, et les fit tous périr sans les juger.

La fière Lacédémone, abaissée, implora le secours des villes qu'elle avait précédemment opprimées. Athènes et Corinthe, jalouses de Thèbes, consentirent à faire une ligue avec Sparte, à condition qu'une parfaite égalité existerait entre elles.

Le poids de cette ligue ne put maintenir la tranquillité :

les Arcadiens s'emparèrent de Pallène : les Thébains se déclarèrent pour eux, et bien que Chabrias, à la tête de vingt-deux mille hommes, défendît avec vigueur l'entrée du Péloponèse, Épaminondas, après un vif combat, força ce passage, s'empara de Sicyone, et mit le siége devant Corinthe.

Mais Chabrias, fortifié par de nouveaux secours, le contraignit de se retirer. Thèbes, trop accoutumée au succès, ôta le commandement à Épaminondas : ses affaires en souffrirent, et elle fut bientôt obligée de le lui rendre.

La haine qui animait les Grecs les uns contre les autres les aveuglait toujours au point d'appeler l'intervention du roi de Perse dans leurs querelles, et de solliciter honteusement l'appui de l'ennemi naturel, qui ne désirait que leurs discordes et leur ruine.

Rien n'est plus opposé au bon sens que la passion. Lacédémone avait envoyé demander des troupes à Artaxerce : elle n'avait obtenu que deux mille mercenaires ; mais elle traitait encore, et espérait de plus grands secours.

Pélopidas se rendit en Asie pour traverser cette négociation. La gloire le précédait ; la fortune le suivit : aussi habile en politique qu'en guerre, il obtint ce qu'il voulut. Artaxerce fit alliance avec Thèbes, garantit l'indépendance de Messène, et promit de maintenir l'équilibre entre Athènes, Sparte, Thèbes et Corinthe.

Pendant ce temps Denys, tyran de Syracuse, envoya quelques troupes aux Lacédémoniens ; et Archidamas, fils d'Agésilas, remporta une victoire complète sur les Arcadiens et les Argiens réunis. Comme aucun Spartiate n'y périt, on appela cette bataille la *bataille sans larmes.*

Ce fut alors que la Macédoine commença à fixer l'attention de la Grèce. Perdiccas et Ptolémée, fils d'Amyntas, s'y disputaient la couronne. Pélopidas, choisi par eux pour médiateur, termina leur différend, et emmena en otage à Thèbes un troisième fils d'Amyntas, appelé Philippe, qui devint dans la suite doublement célèbre par ses talents et par le génie de son fils Alexandre.

Ce prince, élevé à Thèbes, y apprit l'art de la guerre et du gouvernement. Thèbes nourrit ainsi dans son sein celui qu'elle instruisait à devenir le dominateur de la Grèce.

Vers l'an 3634, la Thessalie fut le théâtre d'une révolution qui lui coûta beaucoup de larmes et de sang. Un homme audacieux et cruel, Alexandre de Phères, après avoir assassiné Polyphron, qui commandait vingt mille Thessaliens aguerris, s'attira par sa bravoure l'affection des soldats, et se fit le tyran de son pays.

Il abusa de son pouvoir et commit beaucoup d'injustices et de violences : sa barbarie était si excessive, qu'il couvrait ses prisonniers de peaux de bêtes et les faisait chasser et dévorer par les chiens. Les Thessaliens opprimés implorèrent la protection de Thèbes. Pélopidas, envoyé pour les secourir, s'empara de Larisse, força Alexandre à signer la paix, et employa tous ses efforts à lui persuader de consolider sa puissance en lui donnant pour base la justice.

Il n'en obtint que de vaines promesses ; Alexandre s'abandonna plus que jamais à son penchant pour la débauche et à l'emportement de son caractère.

Perdiccas, roi de Macédoine, périt dans ce temps. Pélopidas voulait empêcher Ptolémée de lui succéder ; mais celui-ci gagna les Thébains par sa soumission et par ses présents.

Les nouveaux malheurs de la Thessalie y rappelèrent encore Pélopidas. Une révolte dans son armée arrêta ses progrès : il voulut punir les rebelles ; la fuite les déroba à sa sévérité. Cette désertion l'affaiblit. Suivi d'un seul homme, il s'avança pour conférer avec Alexandre ; mais ce prince perfide, le voyant sans gardes et sans défiance, le fit prisonnier et le conduisit à Phères.

Il fut jeté dans un cachot : là, couvert de haillons, privé de vivres, couché presque nu sur la paille, et chargé de chaînes, il bravait dans les fers l'orgueil du tyran, le me-

naçait d'une prochaine vengeance, parlait au crime le langage de la vertu, et semblait défier avec mépris le poignard suspendu sur sa tête.

Thébé, femme d'Alexandre, avait en horreur ses débauches et ses cruautés : honteuse de la misère d'un héros qu'opprimait son indigne époux, elle visita secrètement Pélopidas dans son cachot, et répandit de généreuses larmes sur ses malheurs.

Cependant l'armée thébaine ne faisait aucun progrès ; les soldats, fatigués de l'ignorance de leurs chefs qui les conduisaient sans art et les compromettaient sans nécessité, les déposèrent et donnèrent le commandement à Épaminondas, qui ne servait alors que comme simple volontaire.

Tout changea dès qu'il reparut : la victoire reconnut sa voix ; mais il n'osait compléter ses succès et précipiter sa marche, parce qu'il craignait d'exposer la vie de son ami. Cet intérêt, si puissant sur son cœur, le décida à négocier ; et, profitant de la frayeur d'Alexandre, il lui accorda une trêve de trente jours, à condition qu'il rendrait la liberté à Pélopidas.

Le tyran, toujours incorrigible, redoubla de violences et de cruautés. Les villes de Thessalie, indignées, demandèrent toutes qu'on les délivrât de ce joug odieux. Pélopidas, à peine revenu dans ses foyers, reçut l'ordre de marcher contre Alexandre. Sa femme, éplorée, le conjurait d'écouter la prudence et de se conserver : « Voilà, « répondit le héros, ce qu'il faut recommander aux jeunes « gens ; mais on ne doit demander au général que de « conserver les autres. »

Lorsque son armée fut en marche, une éclipse de soleil effraya et arrêta les Thébains. Pélopidas, n'ayant pu les rassurer, leur reprocha cette lâcheté, et continua témérairement sa route avec trois cents cavaliers : peu de temps après, cinq mille Thébains, honteux d'abandonner leur chef, le rejoignirent à Cynocéphale, où il campait.

Ce lieu était environné de collines; Alexandre, à la tête de vingt mille hommes, s'en empara et attaqua les Thébains. Leur cavalerie eut d'abord l'avantage; mais l'infanterie, effrayée, recula. Pélopidas, à force d'exhortations et de reproches, la ramena au combat, et parvint à mettre l'ennemi en fuite : mais, irrité par les affronts qu'il avait reçus, le désir de se venger l'emporta sur sa prudence; comme il poursuivait impétueusement Alexandre dans le dessein de le tuer, il devança tous les siens; il fut entouré par des cavaliers ennemis, renversé et percé de coups.

Les Thébains, furieux, taillèrent en pièces les troupes d'Alexandre. L'armée ressemblait à une famille en deuil: les soldats, accablés de douleur, coupèrent leurs cheveux et la crinière de leurs coursiers. Les généraux ne purent obtenir d'eux qu'après de longs efforts de prendre quelque nourriture; l'armée entière voulait mourir.

On porta le corps de ce grand homme à Thèbes. Sa marche fut un triomphe funèbre : dans toutes les villes qui se trouvaient sur son passage, de nobles trophées rappelaient ses victoires, et les gémissements de tous les citoyens rendaient hommage à ses vertus; chacun pleurait en lui le libérateur d'une patrie qu'il avait tirée de la servitude pour l'élever au-dessus de toute la Grèce.

Alexandre, vaincu, se vit obligé de restituer toutes ses conquêtes, et de payer un tribut à Thèbes. Peu d'années après, ce tyran, qui devenait de jour en jour plus odieux au peuple, fut massacré par les ordres de sa femme Thébé.

La Grèce jouit alors d'un calme passager, que troubla en 3641 une nouvelle querelle entre les Arcadiens et les Mantinéens. Épaminondas, qui occupait alors la place de béotarque, accusa les Arcadiens de favoriser Sparte, et d'agir sous son influence. Il voulut se rendre l'arbitre de ce différend. Athènes, Lacédémone, et plusieurs autres peuples, se liguèrent contre les Thébains, et leurs troupes réunies s'approchèrent de Mantinée.

Épaminondas, les trompant par une course rapide,

marcha droit à Sparte pour la surprendre. Quelques-uns de ses soldats pénétrèrent même la nuit au milieu de la place publique.

Un intrépide Spartiate, Isadas, s'éveille au bruit des armes, sort nu de sa maison, l'épée à la main, immole les premiers guerriers qu'il rencontre, appelle à grands cris ses concitoyens, les anime, et chasse l'ennemi hors des murs.

Le sénat lui décerna une couronne, digne prix de sa vaillance, et le condamna à l'amende pour avoir enfreint les lois en combattant sans son bouclier.

Cependant Agésilas, instruit de la marche de l'ennemi, accourut avec ses troupes, et arriva à temps pour sauver sa patrie : il fit, malgré sa vieillesse, des prodiges de valeur. Archidamas, son fils, digne d'un tel père, à la tête des plus braves Spartiates, traversa l'Eurotas, et mit en pleine déroute les alliés de Thèbes, qui se croyaient déjà vainqueurs.

Épaminondas, par cette défection, obligé de se retirer, dirigea sa marche sur Mantinée, que les Athéniens couvraient avec six mille hommes.

Les Lacédémoniens et leurs alliés les rejoignirent, et portèrent leurs forces à vingt-deux mille hommes. Épaminondas, ayant réuni les siennes, leur opposait trente-deux mille guerriers. On se livra bataille, et la plaine de Mantinée fut le théâtre où le sort des armes décida cette grande querelle, dont le dénoûment devait fixer le sort de Sparte et de Thèbes.

L'armée alliée s'étendait dans la plaine au pied du mont Parchémus; les Thébains se déployaient sur le penchant de la montagne. Au moment où l'on s'attendait à combattre, Épaminondas, changeant tout à coup son ordre de bataille, remonta sur les hauteurs, s'y arrêta, et fit mettre bas les armes à son infanterie.

Les ennemis, croyant, d'après ce mouvement, qu'il voulait éviter la bataille et camper dans cette position difficile

à attaquer, quittèrent leurs rangs. Épaminondas alors, profitant de ce désordre, fit reprendre les armes, et descendit brusquement dans la plaine.

Les alliés, quoique surpris, se formèrent promptement en phalanges, et placèrent à leurs deux ailes les cavaleries de Sparte et d'Athènes.

Épaminondas avait mis l'élite de ses troupes à l'aile qu'il dirigeait; il attaqua obliquement les Lacédémoniens, et sa colonne, qui se renouvelait sans cesse, enfonça leur aile droite. Le centre fut plus difficile à renverser; on s'y battait corps à corps avec acharnement, et la fortune paraissait encore incertaine. Épaminondas, à la tête du bataillon sacré, décida la victoire, et fit un grand carnage des ennemis, qui prirent la fuite.

Mais il les poursuivit trop vivement, sans s'apercevoir que la troupe qui l'accompagnait dans sa course diminuait à chaque pas.

Les ennemis, ralliés, se précipitèrent alors sur lui : environné par eux, il repoussa d'abord intrépidement avec son bouclier la foule de traits qu'on lui lançait; mais enfin un Spartiate, nommé Anticrate, lui enfonça sa lance dans la poitrine. Les Thébains, accourus, dégagèrent leur général, et massacrèrent les ennemis qui l'entouraient.

Épaminondas fut rapporté dans sa tente : les chirurgiens trouvèrent sa blessure mortelle, et déclarèrent que probablement on le verrait expirer au moment où on lui arracherait le fer qui était resté dans la plaie.

Épaminondas regrettait la perte de son bouclier : on le lui présente; le héros embrasse ce compagnon de sa gloire. Il demande ensuite où étaient les ennemis; on lui répond qu'ils sont en fuite et que la victoire est complète. « Eh « bien ! dit-il, ma vie est assez longue; je meurs sans avoir « été jamais vaincu : arrachez-moi ce fer. »

Un de ses amis le plaignait de mourir sans laisser d'enfants qui donnassent l'espoir de le voir revivre en eux. « Vous vous trompez, répliqua ce grand homme; je laisse

« après moi deux filles immortelles, les victoires de Leuc-« tres et de Mantinée. Ne regardez pas ce jour comme le « dernier de ma vie ; c'est le premier de mon bonheur et « le comble de ma gloire, puisqu'il rend Thèbes triom-« phante, Sparte humiliée et la Grèce libre. »

Il demanda ensuite à parler à deux généraux thébains, Déiphante et Iolidas, qu'il croyait capables de lui succéder ; on lui apprit qu'ils avaient péri : « Conseillez donc aux « Thébains de faire la paix. » Après ces mots, il arracha lui-même le fer de sa plaie, et il expira.

Ce grand capitaine et l'illustre Pélopidas, son ami, prouvent évidemment à quel point l'influence du génie peut changer la destinée des nations. La Béotie avait été longtemps l'objet des mépris de toute la Grèce, la simplicité et la pesanteur de ses habitants étaient passées en proverbe chez les Grecs ; on dédaignait leur amitié ; on ne craignait point leur haine, et leurs forces n'avaient aucun poids dans la balance politique des États. Pélopidas les tira de leur oisiveté; il éclaira leur ignorance, disciplina leurs troupes, et fit des Thébains un peuple de soldats, qui se montra bientôt capable de disputer aux autres la souveraineté de la Grèce.

Épaminondas perfectionna l'ouvrage de son ami. Son habileté dans une tactique qu'il créa, son amour pour les sciences et pour la liberté, sa gloire et sa simplicité le firent regarder universellement comme l'un des premiers philosophes et des plus grands capitaines.

On veut imiter ce qu'on admire; ses compatriotes se montrèrent, sous sa conduite, vertueux citoyens et habiles guerriers; et, guidée par un tel chef, Thèbes triompha de la bravoure athénienne et terrassa l'orgueil de Sparte.

Il disait lui-même en riant qu'il avait appris aux Spartiates à allonger leurs monosyllabes.

Peu d'hommes ont joui d'une renommée sans tache : on dirait que le ciel unit toujours de grands défauts aux plus grandes qualités; mais la gloire d'Épaminondas se

montra pure et sans ombre; son incorruptible vertu fut toujours à l'abri du reproche et même du soupçon. Son génie n'eut à rougir d'aucune défaite, et son âme d'aucune faiblesse. Son audace et son habileté forcèrent la haine et la rivalité à lui rendre le plus éclatant hommage.

Au moment où Agésilas voyait le général thébain traverser intrépidement l'Eurotas, grossi par la fonte des neiges, il s'écria : « Quel homme, et quel prodige ! »

Un prodige peut-être plus rare encore est d'unir la simplicité à la puissance et la modestie à la gloire; il descendit sans murmure des plus hauts emplois aux plus subalternes, pour obéir aux lois de son pays. Il mourut pauvre après avoir gouverné l'État. On lui demandait un jour pourquoi il s'était enfermé; il répondit : « C'était « pour faire blanchir mon manteau. » Athènes, Sparte, Mantinée regardèrent la mort d'un tel ennemi comme un si grand avantage, qu'elles se disputèrent la funeste gloire d'y avoir contribué. Gryllus d'Athènes, fils de Xénophon, Machérion de Mantinée et Anticrate de Lacédémone se vantèrent à l'envi d'avoir terminé les jours de ce héros.

Les Thébains sentirent toute l'étendue de cette perte; ils proposèrent la paix aux alliés vaincus. Elle fut honorable : on convint que chacun garderait ce qu'il possédait. Agésilas seul refusa d'y souscrire; il ne voulut point que Sparte reconnût par ce traité l'indépendance des Messéniens. Son avis était trop conforme à l'orgueil de ses compatriotes pour ne pas entraîner leur opinion; mais on le blâma généralement dans toute la Grèce d'avoir sacrifié le repos public à son ambition. Agésilas, à quatre-vingts ans, aimait encore la guerre avec autant d'ardeur que dans sa jeunesse; la guerre de Lacédémone contre Thèbes devenant de plus en plus languissante, il en chercha une autre qui pût lui procurer plus de périls et plus de gloire.

Tachoz, roi d'Égypte, demandait à Lacédémone un secours contre le roi de Perse; on vit avec surprise un monarque octogénaire s'offrir pour commander cette expédi-

tion; Agésilas partit à la tête d'un corps de troupes, et arriva en Égypte. Les Égyptiens, qui ne le connaissaient que par ses exploits, s'attendaient à voir sa personne brillant d'un éclat pareil à celui de sa gloire; ils virent avec étonnement un petit vieillard boiteux, vêtu grossièrement; la simplicité de ses mœurs et son langage laconique changèrent d'abord en mépris l'admiration de ces barbares.

Il commandait les troupes de terre, et l'Athénien Chabrias la flotte. Le roi Tachoz n'eut aucun égard pour les conseils d'Agésilas, qui voulait lui persuader de rester sur la défensive; il marcha en Phénicie; une révolte éclata pendant son absence, et Nectanébus s'empara du trône.

Agésilas embrassa le parti du rebelle. La politique lacédémonienne trouva cette conduite habile; la postérité, toujours juste, la taxa de trahison.

Un nouveau concurrent à la royauté s'éleva en Égypte: Nectanébus, plus docile que Tachoz, suivit les conseils d'Agésilas, et avec son secours il battit son rival et le fit prisonnier. Ce fut le dernier exploit du roi de Sparte; il s'embarqua pour retourner à Lacédémone; mais une tempête le rejeta sur la côte d'Afrique; il y tomba malade et y mourut, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans.

Sa sobriété, son esprit, sa bravoure, son habileté dans l'art de la guerre, son respect pour les lois de son pays immortalisèrent son nom; et rien n'aurait manqué à sa renommée, si sa partialité pour ses amis et pour sa patrie, et son amour pour la guerre, ne lui avaient pas fait enfreindre quelquefois les règles de la justice.

Un an après l'expédition d'Agésilas en Égypte, Artaxerce Mnémon, roi de Perse, mourut sous le poids des chagrins que lui causaient les crimes de ses enfants. Le plus coupable d'entre eux, Ochus, monta sur le trône: ce monstre ne fut célèbre que par son horrible cruauté. L'assassinat de ses deux frères lui avait donné la couronne; dès qu'il devint roi, il fit mourir tous les princes de son sang, et les grands qui excitaient sa méfiance.

Artabaze, l'un des satrapes, se révolta pour éviter la mort. Charès le secourut avec quelques troupes athéniennes; ils battirent les Perses; mais les menaces d'Ochus déterminèrent Athènes à rappeler son armée.

Cinq mille Thébains, commandés par Pammène, donnèrent encore au satrape le moyen de vaincre l'armée royale; mais, Ochus ayant obtenu à prix d'argent le rappel des Thébains, Artabaze quitta l'Asie, et se réfugia chez Philippe, qui venait de monter sur le trône de Macédoine.

Ce fut dans ce même temps, l'an 3646, que les Athéniens eurent à soutenir une guerre que l'on appela la guerre des alliés. Les îles de Chio, de Cos et de Rhodes avaient fait une ligue afin de se soustraire à l'autorité d'Athènes; et cette ville employa toutes ses forces pour les soumettre.

Au siége de Chio, Chabrias, après avoir forcé l'entrée du port, fut entouré par les galères ennemies, et périt avec son navire.

Ce général s'était distingué dans les guerres d'Athènes contre Sparte par une heureuse intrépidité. Le corps qu'il commandait se trouvant entouré par l'armée lacédémoniene, il avait fait serrer ses soldats l'un contre l'autre; couverts de leurs boucliers, un genou en terre, et présentant leurs piques, ils repoussèrent la masse d'ennemis qui les attaquait et qui ne put jamais les entamer.

Le siége de Chio fut abandonné. Charès, qui succéda à Chabrias, n'eut pas plus de succès, en attaquant Samos et Byzance. Ce chef présomptueux voulait livrer bataille dans une mauvaise position et en bravant un vent violent qui lui était contraire. Timothée, fils de Conon, et Iphicrate s'y opposèrent; leur sagesse épargna une défaite à leur patrie.

Charès les accusa devant les Athéniens. Ce peuple, qui se montrait toujours avide de gloire et ingrat pour ceux qui la lui donnaient, condamna Timothée à l'amende. Cet habile général punit son pays en s'exilant et en cessant

de le servir. Marchant sur les traces de son père, il avait rendu à sa patrie la domination des mers. Comme on l'accusait cependant d'un peu de lenteur, les Athéniens, railleurs et légers, le firent représenter dormant, tandis que la Fortune, assise à côté de lui, prenait des villes dans ses filets.

Timothée en voyant ce tableau, se contenta de dire : « Si je prend les villes tout endormi, que ne ferai-je pas « éveillé ! »

Son collègue Iphicrate ne se soumit pas aussi facilement aux caprices de la multitude : appelé comme lui en jugement, il parut dans l'assemblée du peuple entouré d'une troupe de jeunes gens qui portaient des poignards, dont l'éclat menaçant intimida les juges. Il fut absous. Comme ses amis lui reprochaient sa témérité, il répondit : « Après « avoir, pendant toute ma vie, employé mes armes à la « défense de mes concitoyens, je serais bien fou si je ne « m'en servais pas pour me défendre moi-même. »

Un pays est bien près de sa décadence dès qu'on y voit les magistrats violer la justice et les citoyens braver les lois.

Iphicrate et Timothée furent les derniers généraux qui répandirent quelque gloire sur leur patrie. Iphicrate était doué d'une force si prodigieuse, que, dans un combat de mer, étant venu à l'abordage, il saisit un ennemi entre ses bras, l'enleva et l'emporta tout armé sur son vaisseau.

Son habileté dans les évolutions militaires faisait reconnaître facilement les soldats exercés par lui, et pour les distinguer des autres on leur donnait avec éloge le nom d'*Iphicrates*.

Un de ses accusateurs, descendant d'Harmodius, et fier de cette illustre origine, lui reprochait la bassesse de sa naissance, il répondit : « La noblesse de ma famille com- « mence à moi ; celle de la vôtre finit en vous. »

Charès, qui avait voulu perdre deux héros, ne les remplaça point ; aucun succès ne couronna ses entreprises.

L'orateur Isocrate conseilla la paix aux Athéniens. La crainte des ressentiments du roi de Perse fut plus efficace encore que l'éloquence du philosophe : Athènes posa les armes, et laissa jouir Rhodes, Byzance, Cos et Chio de leur indépendance.

GUERRE CONTRE PHILIPPE, ROI DE MACÉDOINE.

(An du monde 3646. — Avant Jésus-Christ 358.)

État de Thèbes, de Sparte et d'Athènes. — Civilisation de la Macédoine. — Éducation de Philippe. — Sa fuite de Thèbes et sa régence en Macédoine. — Formation de la phalange macédonienne. — Règne de Philippe. — Époque de Démosthène. — Commencement des hostilités. — Exploits de Philippe. — Prise de Cnide. — Naissance d'Alexandre le Grand. — La guerre sacrée. — Origine du nom de *mausolée*. — Vengeance et adresse de l'archer Aster. — Traité de paix entre Philippe et les Phocéens. — Entreprises de Philippe contre la Grèce. — Harangue de Démosthène. — Armement des Athéniens. — Prise de la ville d'Olynthe par trahison. — Ambassade d'Athènes à Philippe. — Mauvaise foi de Philippe. — Assemblée des amphictyons présidée par lui. — Premiers exploits d'Alexandre le Grand. — Harangue de Démosthène. — Armement des Athéniens. — Ambassade de Démosthène à Thèbes. — Bataille de Chéronée. — Victoire de Philippe. — Honneurs rendus à Démosthène. — Exil de l'orateur Eschine. — Insulte d'Alexandre envers son père. — Sa fuite en Épire. — Mort de Philippe. — Sa nécrologie.

Après la mort d'Épimanondas, Thèbes jouit peu de temps de l'influence que ses succès lui avaient donnée sur les affaires de la Grèce, et elle retomba promptement dans l'obscurité dont le génie de deux grands hommes l'avait fait sortir. Sparte, fatiguée d'une guerre qui lui coûtait ses plus braves soldats et une partie de sa renommée, songeait plus à réparer ses pertes qu'à les venger. Athènes, heureuse d'avoir recouvré son indépendance et de voir Sparte abaissée, n'était plus aussi jalouse de Thèbes, depuis que celle-ci avait perdu les deux guerriers qui faisaient sa gloire ; elle ne pouvait rien craindre des armes du roi de Perse. Les monarques de l'Orient, renonçant à toute idée d'invasion dans la Grèce, connaissaient le vrai moyen de vaincre les Grecs sans les combattre ; parvenus à les diviser, à les corrompre, à les amollir, ils

s'étaient plus servis contre eux de l'or que du fer, et l'intrigue leur avait été plus utile que la force.

Argos, Corinthe, Mycènes, l'Élide, l'Arcadie conservaient l'indépendance que leur assurait la paix d'Antalcide. Les arts, les talents, la philosophie profitaient de cette époque pacifique, et donnaient une autre direction aux esprits. Le bruit des armes avait presque partout cessé de se faire entendre; il était remplacé par celui des applaudissements des théâtres, des disputes des rhéteurs et des courses de chars d'Olympie.

Les héros n'existaient plus; la gloire semblait presque oubliée; la volupté remplaçait l'ambition; les poëtes, les peintres, les musiciens, les courtisanes changeaient rapidement les mœurs, inspiraient l'amour du luxe et du repos, et absorbaient la plus grande partie de la richesse particulière et publique. Les Athéniens surtout s'étaient tellement livrés à cet amour immodéré des arts et du plaisir qui dut sa naissance à Périclès, qu'on les vit, après la guerre de Thèbes, consacrer aux jeux publics et aux théâtres l'argent qu'une loi expresse réservait pour l'armement annuel des vaisseaux et pour la défense de la patrie.

Mais, tandis que la Grèce, amollie, perdait ainsi peu à peu ses illustres guerriers, sa discipline et son énergie, un peuple jusque-là barbare s'éclairait, s'agrandissait et se préparait à dominer l'Europe et l'Asie.

Tant que la Grèce avait été peuplée d'hommes d'État et de héros, la Macédoine, sauvage et méprisée, s'était vue tour à tour tributaire d'Athènes, de Sparte et de Thèbes. On avait refusé à l'un de ses rois, Alexandre, l'entrée des jeux olympiques, et il ne put y être admis qu'après avoir prouvé qu'il était Grec, originaire d'Argos et descendant d'Hercule.

Amyntas, fils d'Alexandre, eut de sa femme Eurydice trois enfants, nommés Alexandre, Perdiccas, Philippe et un fils naturel appelé Ptolémée. Après la mort d'Amyntas,

Alexandre monta sur le trône, combattit les Illyriens, fit la paix avec eux, et leur donna pour otage Philippe son second fils, qu'ils lui renvoyèrent lorsque les conditions du traité furent remplies.

Le règne d'Alexandre ne dura qu'un an; il mourut. Perdiccas devait lui succéder, mais un des princes du sang, Pausanias, se mit à la tête d'une faction et s'empara de plusieurs places. Iphicrate se trouvait alors sur la frontière avec une armée athénienne. La reine-mère, Eurydice, le pria de venir dans son palais; elle plaça entre ses bras son fils aîné Perdiccas et mit sur ses genoux Philippe, le plus jeune de ses enfants. « Souvenez-vous, « seigneur, lui dit-elle, qu'Amyntas, ami des Athéniens, « s'est fait honneur autrefois de vous adopter et de vous « traiter comme son fils : aujourd'hui le ciel vous envoie « pour nous sauver. Un rebelle veut détruire la famille « de votre ami; accordez à mes enfants le secours de vos « armes et la protection d'Athènes. »

Iphicrate était généreux : touché des larmes d'Eurydice, il fit avancer ses troupes, chassa l'usurpateur, et rétablit Perdiccas sur le trône.

Ce jeune roi eut bientôt une nouvelle guerre à soutenir; Ptolémée, son frère naturel, l'attaqua; malgré l'illégitimité de sa naissance, un grand parti se déclara pour lui. Leurs forces étaient à peu près égales, et leurs succès balancés; ils prirent pour arbitre Pélopidas, qui prononça en faveur de Perdiccas.

Le général des Béotiens emmena en otage à Thèbes le jeune Philippe. A sa prière, Épaminondas le logea dans sa maison, et le fit élever par un célèbre pythagoricien. Ce fut là que ce jeune prince, réservé à de si hautes destinées, doué d'un grand courage et d'un esprit aussi pénétrant qu'audacieux, étudia les lois des nations civilisées pour réformer la sienne, l'art des grands capitaines pour les égaler, et les mœurs des peuples libres pour les soumettre.

Dix ans après, Perdiccas périt dans un combat livré aux

Illyriens; il ne laissait pour lui succéder qu'un enfant en bas âge, nommé Amyntas. Dès que Philippe apprit cette nouvelle, il se sauva de Thèbes, arriva en Macédoine, et s'empara de la régence.

Pausanias renouvelait ses prétentions au trône ; les Thraces l'appuyaient. Un autre prince, appelé Argée, disputait aussi la couronne ; les Athéniens le soutenaient. Les Illyriens infestaient la Macédoine ; le trésor était vide, le peuple divisé, l'armée sans chef et sans ordre, la cour pleine d'intrigues. Ce chaos annonçait la ruine de l'État ; Philippe se montra au-dessus de toutes ces difficultés.

A peine eut-il pris les rênes du gouvernement, tout changea de face ; son éloquence ranima le peuple ; son audace subjugua ses courtisans ; sa fermeté rétablit la discipline ; quelques actes de rigueur réprimèrent les séditions ; son habileté trouva des ressources ignorées. Respecté des officiers qu'il éclairait, adoré des soldats qu'il appelait ses camarades, et qu'il précédait dans les dangers, il donna bientôt à son armée l'apparence et la force de cette armée thébaine dans les rangs de laquelle il avait été nourri.

Le bataillon sacré de Thèbes fut le modèle sur lequel il forma cette fameuse phalange macédonienne qui subjugua la Grèce, conquit l'Asie et fit chanceler le colosse romain.

Elle avait mille hommes de front sur seize de profondeur ; ses soldats portaient des piques nommées *sarisses*, longues de vingt et un pieds. Ce corps d'élite, parfaitement exercé, impénétrable à toute attaque, protégeait les retraites, décidait les victoires, et renversait tout ce qui se trouvait sur son passage. Le seul inconvénient de cette masse était de ne pouvoir manœuvrer que dans les plaines vastes et unies, et d'être inutile dans les pays coupés.

Philippe, avec une incroyable activité, chassa les Illyriens, força les Thraces à lui livrer Pausanias, et défit le corps athénien qui protégeait Argée.

Aussi adroit que vaillant, il renvoya généreusement à Athènes les prisonniers qu'il avait faits, et négocia avec la

républi[illegible] témoignant le plus vif désir d'obtenir son amitié.

Les Macédoniens, fiers des succès de Philippe, déposèrent le jeune Amyntas, son neveu, et lui donnèrent la couronne.

Aussi actif en administration qu'à la guerre, Philippe établit le plus grand ordre dans l'État ; il grossit ses troupes, augmenta ses revenus, embellit sa capitale par des monuments, fit régner la paix par la justice, introduisit dans le royaume les sciences, les lettres, les arts, attira par sa générosité dans sa cour des philosophes célèbres, d'illustres étrangers; envoya partout des ambassadeurs, en reçut de toutes les contrées, et se mit bientôt en état d'étendre au loin la puissance d'un pays qu'il avait sauvé d'une ruine presque inévitable, et qui, par le pouvoir de son génie, sortait de la plus profonde nuit pour jeter tout à coup l'éclat le plus vif et le plus inattendu.

Dans le même temps, pour rehausser sa gloire, le sort lui préparait un rival digne de lui ; ce rival n'était point un roi puissant, un guerrier fameux, c'était le célèbre orateur Démosthène. Il prouva, par tous les obstacles qu'il parvint à opposer au génie de Philippe, que la parole vaut souvent une armée, que l'éloquence a ses foudres comme la guerre.

Il avait deux ans de moins que le roi de Macédoine : son père possédait des forges dont le revenu assurait l'indépendance de son fils. Le jeune Démosthène avait étudié aux écoles de Platon et d'Isocrate ; le succès éclatant d'un discours de Callimaque excita son enthousiasme et fit naître sa passion pour un art où il devait surpasser ses rivaux et ses maîtres. Mais la nature favorisa plus son esprit que son organe ; il bégayait et ne pouvait prononcer certaines lettres qu'avec la plus grande difficulté : que ne peut une volonté ferme ! elle renverse toutes les barrières qui cherchent à l'arrêter.

Démosthène fut accueilli par des huées la première fois

qu'il parut à la tribune. Indigné de cet affront, mais non découragé, il jura de vaincre la nature, et il y parvint; s'exerçant à parler à haute voix avec de cailloux dans la bouche, sur le bord de la mer, au bruit des vagues irritées, il s'accoutumait ainsi à braver les murmures et l'agitation des flots du peuple.

L'irritabilité de ses nerfs lui donnait dans les épaules un mouvement convulsif désagréable, et contraire à la dignité qui doit accompagner l'orateur; pour triompher de cette habitude, il parlait dans un tribune étroite, au-dessus de laquelle était suspendue une pique dont la pointe arrêtait le mouvement involontaire qu'il voulait réprimer.

Loin d'imiter l'imprudence et la négligence de ses rivaux qui se fiaient à leur talent pour improviser, et croyant qu'on ne peut soigner avec trop de respect ce qu'on doit dire devant une assemblée imposante, et sur les affaires qui intéressent l'État, il s'enfermait souvent dans une retraite souterraine pour y préparer, composer et corriger ses harangues; il se rasait même à moitié la tête, afin [illegible] dans l'impossibilité de sortir.

Aussi l'orateur Démade prétendait que les discours de Démosthène *sentaient l'huile*, pour faire allusion à la lampe qui éclairait son travail.

L'éloquence de cet homme célèbre, qui lui donna un si grand empire sur ses concitoyens, était grave, impétueuse, sévère, véhémente; ce fut toujours par des reproches, et non par des flatteries, qu'il domina le peuple. Il lui rappelait sa gloire passée, sa corruption présente, donnait des éloges piquants aux talents, à l'activité de l'ennemi, et savait réveiller à propos les Athéniens de leur mollesse par des apostrophes foudroyantes.

Tantôt il invoquait les dieux pour secourir sa malheureuse patrie contre les dangers d'une destruction prochaine; tantôt, pour enflammer les courages, il évoquait les mânes des héros de Salamine, de Marathon et de Platée. Mais ce qui donna surtout la plus grande force à ses paro-

les, ce fut un amour brûlant pour sa patrie, que rien ne pouvait endormir, effrayer ni corrompre.

Au moment où Démosthène voyait avec inquiétude les progrès rapides de la puissance de Philippe, Athènes fut alarmée par la nouvelle des préparatifs immenses que faisait le roi de Perse pour quelque entreprise dont on ignorait l'objet. Les Athéniens croyaient qu'il projetait une invasion en Grèce, et voulaient la prévenir en l'attaquant. Démosthène, qui voyait un danger plus certain du côté de la Macédoine, persuada à ses concitoyens de se contenter d'armer une flotte, et d'éviter avec soin toute démarche imprudente qui pourrait irriter la Perse.

Sparte commençait alors à se relever de ses défaites, et à menacer les Thébains privés de leurs illustres généraux. Démosthène persuada aux Athéniens que, malgré leur alliance avec Lacédémone, ils ne devaient pas souffrir qu'elle s'emparât de Mégalopolis. Athènes suivit ses conseils, et envoya trois mille hommes au secours de cette ville, afin de tenir la balance égale entre les Spartiates et les Thébains.

La puissance de Philippe augmentait alors comme son audace. Après avoir défait en bataille rangée les Illyriens, il prit Amphipolis, colonie athénienne : comme il ne voulait pas encore inspirer trop d'ombrage aux Athéniens, il déclara cette ville indépendante ; mais il eut soin d'y laisser des hommes adroits et dévoués, qui engagèrent peu de temps après les habitants à se donner à lui.

Encouragé par ce succès, il poussa plus hardiment ses entreprises, réduisit sous son joug les Péoniens, et s'empara même de Potidée, d'où il renvoya une garnison athénienne.

Démosthène, qui le suivait d'un œil inquiet, s'efforçait alors vainement de rendre ses compatriotes sensibles à cette injure ; l'habile Philippe trouvait moyen d'endormir leur méfiance en flattant leur amour-propre ; il leur faisait de magnifiques promesses, et recherchait leur alliance en même temps qu'il attaquait leurs alliés.

Ses artifices réussirent si parfaitement auprès des différents peuples de la Grèce, que, loin de s'opposer à ses progrès, ils le rendaient l'arbitre de leurs querelles. Une de ses plus importantes opérations fut la prise de [illegible]nide; la conquête de ce pays lui donna des mines d'or, dont il tirait annuellement trois millions, somme qui dépassait les revenus d'Athènes.

Cette nouvelle source de richesse augmenta ses troupes, lui valut partout des espions et des amis, et lui ouvrit l'entrée de beaucoup de villes : aussi disait-il qu'il ne regardait aucune forteresse comme imprenable, dès qu'il y pouvait faire monter un mulet chargé d'argent.

Au lieu de traverser ses desseins, Athènes et Thèbes s'occupaient de leurs propres différends, et alimentaient par leurs secours la discorde excitée alors dans l'île d'Eubée par deux factions opposées.

Cette guerre de peu d'importance fut terminée par l'arrivée d'une flotte athénienne; elle débarqua des troupes dans cette île, et en chassa les Thébains.

Ce fut l'an 3648, trois cent cinquante-six ans avant Jésus-Christ, que la reine Olympias, femme de Philippe, devint mère d'Alexandre le Grand.

Il naquit le même jour où l'insensé Érostrate mit le feu au temple d'Éphèse pour immortaliser son nom. On méprise la folie d'Érostrate, qui ne brûla qu'un temple; on admire celle d'Aléxandre, qui incendia le monde.

Au moment où Philippe reçut la nouvelle de la naissance de son fils, ses dépêches lui apprirent qu'il avait gagné le prix aux jeux olympiques, et que Parménion, l'un de ses généraux, venait de remporter une grande victoire sur les Illyriens. Il écrivit en ces termes au fameux philosophe de Stagyre, Aristote : « Je vous apprends « que j'ai un fils. Je remercie les dieux moins de me l'a-« voir donné que de l'avoir fait naître de votre vivant. « J'espère que par vos soins j'aurai un successeur digne « de moi. »

En 3649, la Grèce vit éclater une guerre religieuse, d'abord partielle, et depuis nationale : on l'appela la *guerre sacrée*; elle dura dix ans.

Les Phocéens avaient labouré un champ appartenant au temple d'Apollon; on les accusa de sacrilége; les amphictyons les condamnèrent à une forte amende. Philomèle, chef des Phocéens, s'opposa à l'exécution de l'arrêt; s'appuyant sur la foi d'un vers d'Homère, il soutint que le temple de Delphes dépendait de la Phocide, et devait être sous la surveillance de son gouvernement.

Courant aux armes avec ses concitoyens, il battit d'abord les habitants de Locres, entra ensuite dans le temple, déchira le décret des amphictyons, et, par ses menaces, obtint de la prêtresse d'Apollon un oracle favorable.

Les amphictyons ordonnèrent aux Grecs de faire la guerre aux Phocéens. Ceux-ci furent soutenus secrètement par Athènes et Sparte. Les Thébains, les Thessaliens prirent le parti des amphictyons. Philomèle, qui n'avait point de trésor pour payer ses troupes, pilla le temple de Delphes, dont il soutenait que la protection et la surveillance devaient lui être confiées.

La guerre devint cruelle, parce qu'elle était religieuse. Dans d'autres querelles on combat ses ennemis sans les haïr; mais dans celles où l'on croit le ciel offensé, les passions s'enflamment, chacun pense venger les dieux et déteste son adversaire comme coupable de sacrilége.

Les Thébains massacraient leurs prisonniers; ils défirent dans un combat les Phocéens, et Philomèle, entouré par l'ennemi, se tua pour échapper au supplice.

Onomarque, son frère, lui succéda, ranima ses troupes et combattit avec succès.

A peu près dans ce temps, en 3650, Artémise, reine de Carie, se rendit célèbre par sa tendresse conjugale. Mausole, son époux, avait touché son cœur par son amour; il était aimé dans sa famille, mais détesté de ses sujets, qu'il traitait avec dureté. Il avait conquis Rhodes

et Cos, qui perdirent sous son règne leur repos et leur liberté; la mort termina promptement le cours de ses exploits. Artémise fut inconsolable; la magnificence du tombeau qu'elle lui érigea fit donner par la postérité à ces monuments funèbres le nom de mausolées. Elle n'y renferma point cependant ses débris; elle voulut ensevelir dans son sein tout ce qui lui restait d'un objet si cher, et mêla journellement dans sa boisson des cendres sacrées pour elle. Ses larmes, qui ne tarirent point, l'immortalisèrent. Elle décerna un prix à l'orateur qui ferait l'éloge le plus éloquent de Mausole. Théopompe disputa cette couronne avec Isocrate, et fut déclaré vainqueur.

Artémise remplit ses devoirs de reine comme ceux d'épouse. Les Rhodiens, la croyant abattue par son affliction, se révoltèrent et voulurent la détrôner; ils furent appuyés par Démosthène, qui se déclara contre cette héroïne. Elle soutint leur attaque avec fermeté, et les défit complétement; mais ne pouvant vaincre de même le chagrin qui la consumait, elle mourut deux ans après Mausole.

La guerre sacrée continuait toujours avec fureur. Philippe en profitait sans y prendre part; et, tandis que les Grecs s'affaiblissaient par leurs combats, il étendait ses conquêtes dans l'Illyrie et dans la Thrace.

Lorsqu'il assiégeait Méthone, un archer d'Amphipolis, nommé Aster, vint lui offrir ses services, et l'assura que sa flèche ne manquait jamais un oiseau. Philippe lui dit, en le raillant, qu'il se servirait de lui quand il aurait la guerre avec les hirondelles.

Aster, blessé de ce mépris, se jeta dans Méthone; et lorsqu'il vit le roi s'approcher des remparts, il lui lança une flèche sur laquelle étaient écrits ces mots: « A l'œil droit de Philippe. » Le trait rapide et fidèle perça l'œil du monarque. Le roi fit rejeter cette flèche avec cette inscription: « Philippe fera pendre Aster. » Il prit la ville, et tint parole.

A cette époque Lycophron, beau-frère et successeur

d'Alexandre de Phères, souleva contre lui par sa dureté une partie de la Thessalie. Le roi de Macédoine protégea les rebelles, et commença ainsi à se mêler de la guerre sacrée.

Onomarque, vainqueur dans différents combats, venait de prendre plusieurs villes aux Thébains; tournant ensuite ses armes contre Philippe, il remporta d'abord un avantage assez marquant sur lui; mais enfin, ayant livré à ce monarque une bataille générale, il fut vaincu et tué.

Six mille Phocéens périrent ; on en prit trois mille. La cavalerie thessalienne contribua beaucoup à cette victoire. Elle soumit à l'influence du roi de Macédoine tous les peuples de la Grèce qui combattaient pour soutenir les privilèges du temple d'Apollon. Ainsi la religion concourut à l'asservissement de la Grèce et à l'accroissement de la puissance macédonienne.

Cependant les Phocéens continuèrent quelque temps à combattre avec le courage du désespoir. Phaille, frère d'Onomarque, et Phalécus, son fils, signalèrent leur vaillance par quelques succès; mais ils succombèrent enfin sous le fer des Macédoniens.

Les Thébains étaient épuisés, la Phocide ravagée et détruite. Le temple de Delphes perdait plus de dix mille talents par cette guerre entreprise pour sa conservation. La lassitude amena la paix : le peu de Phocéens qui restaient montrèrent des remords tardifs ; ils obtinrent du roi de Macédoine la liberté de chercher asile dans le Péloponèse, et Philippe partagea leurs terres avec les Thébains.

La fortune, constante dans sa faveur pour le roi de Macédoine, empêchait alors le roi de Perse de profiter des discordes des Grecs et de tourner ses armes contre eux. La Phénicie révoltée avait embrassé le parti de Nectanébus, roi d'Égypte. Memnon de Rhodes, qui se fit connaître par de grands talents pour la guerre, chassa les Perses de Tyr et de Sidon, et les princes de Chypre entrèrent dans cette ligue.

D'un autre côté, huit mille volontaires grecs, sous le commandement de deux Athéniens, Phocion et Évagore, fils de Nicoclès, offrirent leurs services au roi de Perse. Nectanébus mécontenta, par son ingratitude, le général Memnon : celui-ci s'en vengea promptement, embrassa le parti d'Ochus, et lui livra la ville de Sidon. Les Sidoniens, au désespoir d'être abandonnés à la fureur de leur implacable ennemi, brûlèrent leur ville et périrent dans les flammes qui la consumaient.

Toute la Phénicie fut soumise : son malheur entraîna celui de l'île de Chypre, qui ne put résister au vainqueur.

Ochus, profitant rapidement de ses succès, entra en Égypte, battit un corps de Grecs près de Péluse, marcha sur Memphis, mit en fuite Nectanébus, qui se retira en Éthiopie, et conquit complétement tout son royaume, qu'il inonda de sang et couvrit de ruines.

Après avoir dispersé les archives, renversé les temples, détruit les lois, outragé la religion et pillé les villes, Ochus, de retour à Suze, se livra aux plus honteuses débauches, et abandonna le gouvernement de l'empire à l'eunuque Bagoas, son favori.

Cet homme, né en Égypte, était ambitieux, ingrat, cruel et superstitieux ; il empoisonna son maître pour venger le bœuf Apis, immolé par les ordres de ce prince.

Ce traître fit périr la famille royale, et mit sur le trône Arsès, le plus jeune des princes de cette maison, dont il croyait gouverner la faiblesse : mais bientôt, mécontent de son indocilité, il trancha ses jours, et donna le sceptre à un parent éloigné du roi, Darius Codoman, qui découvrit enfin ses crimes, ses nouvelles conspirations, et le punit de ses forfaits par un juste supplice.

Ces révolutions en Orient, la faiblesse de Sparte, l'épuisement de Thèbes, le sommeil des Athéniens, que Philippe endormait par ses trompeuses promesses, firent croire à ce prince qu'il pouvait enfin accomplir les projets de son ambition, et conquérir la Grèce : il dirigea toutes ses

troupes du côté des Thermopyles, voulant s'emparer de ce passage important.

La vigilance de Démosthène pénétra ses desseins. Sentinelle infatigable de la liberté, l'orateur monte à la tribune, reproche avec véhémence aux Athéniens leur mollesse, leur annonce leur ruine inévitable s'ils ne s'arrachent aux plaisirs pour courir aux armes

Dans ces discours impétueux, sa rapide éloquence dévoile l'ambition de Philippe, et peint à grands traits cet habile monarque.

Tantôt, pour effrayer ses conciteyens, il vante la force, la prodigalité, la vaillance, l'activité de Philippe; il le représente comme un guerrier indoptable, couvert de blessures et de gloire. C'est un héros qui se multiplie, il ne connaît ni repos, ni différence de saison; il s'élance au milieu des dangers; il brave le sort, renverse les obstacles, achète ceux qu'il ne peut vaincre, et se sert de l'or comme du fer: c'est un prince aussi heureux qu'habile, et la fortune oublie pour lui son inconstance.

Tantôt, pour exciter la colère d'Athènes et pour réveiller ses espérances, il montre à ses yeux Philippe comme un imprudent qui mesure ses projets non sur ses forces réelles, mais sur les chimères de son ambition. C'est un téméraire qui creuse lui-même le tombeau de sa puissance: il ne s'agit que de le pousser dans le précipice qu'il ouvre sous ses pas; c'est un fourbe dont la grandeur colossale n'a que la mauvaise foi pour base, un perfide usurpateur dont rien ne peut légitimer le pouvoir. Ce tyran cruel a soulevé contre lui le ciel par ses parjures, les hommes par ses vices; ses violences ont lassé la patience de ses sujets: c'est un impie abhorré que les dieux sont prêts à frapper par les mains de celui qui osera les servir.

L'orateur ajoute à ces tableaux les reproches les plus piquants sur la dépravation, l'engourdissement, la mollesse et l'incurie de ses compatriotes.

« Jusqu'à quand, dit-il, vous endormant toujours au mi-

« lieu d'un si grand péril, vous promènerez-vous sur la « place, demandant nonchalamment ce qui se passe de nou- « veau ? Eh ! quoi de plus de nouveau qu'un Barbare, un « Macédonien devenu le vainqueur d'Athènes et l'arbitre de « la Grèce ! »

Les Atheniens, électrisés par les foudres de cette éloquence, se réveillèrent enfin : faisant trêve aux voluptés, ils armèrent leurs troupes, équipèrent leurs flottes, et envoyèrent des forces suffisantes en Thessalie et sur les frontières de la Macédoine. Philippe, vaincu cette fois par Démosthène, qu'il regardait comme plus dangereux pour lui que les armées de ses ennemis, trouva les Thermopyles gardées, se retira et suspendit l'exécution de ses grands desseins.

Quelque temps après, il s'approcha avec son armée de la ville d'Olynthe, et trompa la jalousie d'Athènes par ses lettres artificieuses. Eschine, Démade et d'autres orateurs, gagnés par ses largesses, faisaient l'éloge de ses intentions pacifiques, et s'opposaient aux conseils vigoureux que donnait constamment Démosthène.

Les Olynthiens voulaient résister aux armes de Philippe : sa force aurait peut-être échoué devant leur courage ; mais la trahison les lui livra. Deux des principaux citoyens d'Olynthe, Euthycrate et Lasthène, introduisirent ses troupes dans la ville. Le roi la laissa piller par son armée, et vendit comme esclaves la plus grande partie de ses habitants.

Il payait et méprisait la trahison : les deux lâches qui lui avaient sacrifié leur patrie vinrent se plaindre à lui des soldats macédoniens. « Ces insolents, dirent-ils, nous in- « jurient et nous appellent traîtres.—Ne prenez pas garde, « répondit Philippe, aux propos de mes soldats ; ce sont « des gens grossiers, qui ont l'habitude d'appeler chaque « chose par son non. » Des hommes si détéstés et si mal protégés ne pouvaient échapper à la vengeance de leurs ennemis ; ils les massacrèrent.

Tout concourait alors à seconder l'ambition de Philippe :

les Thébains, que la guerre soutenue par eux contre les Phocéens avait épuisés, craignaient les armes de Sparte, et se placèrent sous la protection de Philippe ; ils implorèrent ses secours, et formèrent ainsi la premier anneau de la chaîne qui asservit la Grèce.

Isocrate, âgé alors de quatre-vingts ans, avait plus de vertu que de connaissance des hommes : croyant que son éloquence pouvait arrêter un conquérant, et que l'ambition écouterait la justice, il adressa une longue harangue à Philippe pour l'exhorter à donner la paix aux Grecs. Il lui représentait tous les avantages de la modération, qui lui donnerait une gloire plus pure que celle des conquêtes ; il l'engageait à tourner ses armes contre l'ennemi commun, le roi de Perse. « Les Athéniens, lui disait-il, sont alarmés « de vos projets ; ils blâment mon admiration pour vous, « et craignent vos artifices ; mais jamais je ne pourrai « croire qu'un descendant d'Hercule veuille ravir à la « Grèce sa liberté. »

Athènes, de plus en plus alarmée des entreprises du roi de Macédoine, lui envoya des ambassadeurs pour le faire expliquer sur ses projets : ce prince les trompa et les gagna tous, excepté Démosthène ; mais il eut l'avantage de le déconcerter tellement par l'adresse et par la force de ses discours, que cet éloquent orateur ne put lui répondre.

Les promesses et les traités n'étaient que des jeux pour Philippe : il avait coutume de dire qu'on trompe les enfants avec des hochets, et les hommes avec des serments. Dans cette occasion, il promit aux Athéniens de leur abandonner l'entière possession de l'Eubée, en indemnité d'Amphipolis, de rompre avec les Thébains, et de rebâtir Thespie et Platée.

Eschine crut à la bonne foi de Philippe ; Démosthène annonça qu'il ne tiendrait pas sa parole : en effet le roi de Macédoine poussa ses avantages, s'empara des Thermopyles, ravagea la Phocide, rassembla les amphictyons, et obtint la présidence de cette auguste assemblée, qui, par cette

déférence, légalisa en quelque sorte son pouvoir sur la Grèce.

A cette nouvelle, les Athéniens ouvrirent les yeux, prirent les armes, fortifièrent le Pirée, et répandirent l'alarme dans le Péloponèse. Philippe, aussi prudent lorsqu'il le fallait que téméraire lorsqu'il le jugeait utile, s'arrêta tout à coup : il craignait d'exaspérer les esprits qu'une longue habitude de liberté rendait difficiles à soumettre. Paraissant se contenter de l'honneur d'avoir terminé la guerre sacrée, il retourna dans ses États, et demanda à tous les peuples de la Grèce la confirmation du décret des amphictyons.

Athènes, irritée de voir un Macédonien à la tête de la confédération grecque, ne voulait pas sanctionner ce décret ; mais Démosthène fit sentir à ses concitoyens le danger d'un refus qui attirerait sur eux seuls le poids des armes de la Macédoine ; il leur prouva la nécessité d'augmenter leurs forces pour repousser celles de Philippe, mais sans donner aucun prétexte légitime à son ambition.

Le roi de Macédoine n'était pas homme à se contenter de la présidence honorifique des amphictyons : son repos n'était que simulé ; ses démonstrations pacifiques n'avaient pour objet que d'endormir ses ennemis ; et quand il cessait de les attaquer de front, il les tournait avec habileté.

Tandis que ses lettres aux Spartiates et aux Athéniens ne parlaient que de justice, de paix, d'amitié et d'alliance, ses armes s'étendaient dans la Thrace ; il s'assurait de la Thessalie, et finit par attaquer la Chersonèse. Cette presqu'île, après avoir reconnu tour à tour les lois d'Athènes, de Sparte et des princes ses voisins, était devenue indépendante, à l'exception de la ville de Cardie, dont Cotys, fils du roi de Thrace, s'était emparé récemment. Philippe défit ce prince ; mais Diopithe, qui se trouvait près de là avec un corps de troupes athéniennes, s'avança en Thrace, battit quelques détachements macédoniens, et s'empara de plusieurs villes.

Philippe, qui ne respectait les droits de personne, reprochait toujours aux autres de blesser les siens ; il se plaignit

au peuple d'Athènes, et accusa Diopithe d'avoir enfreint les traités. Les orateurs vendus appuyèrent cette accusation. Démosthène prit la défense de Diopithe, démasqua avec sa véhémence ordinaire la politique astucieuse de Philippe, et fit absoudre l'accusé.

Dans ce même temps, Sparte, qui avait perdu ses grands hommes, sa renommée et l'austérité de ses mœurs sans renoncer à son ambition, attaqua les Argiens et les Messéniens. Ceux-ci, d'accord avec les Thébains, implorèrent la protection de Philippe : il fit rendre par les amphictyons un décret qui ordonnait à Lacédémone de respecter la liberté d'Argos et de Messène ; et, pour appuyer ce décret, il marcha lui-même avec le dessein d'entrer en Laconie. Sparte, effrayée, demanda des secours à la république d'Athènes. Sa négociation fut appuyée par Démosthène. Philippe écrivit aux Athéniens pour s'opposer à cette alliance, et suspendit sa marche ; mais il continuait toujours à pratiquer des intelligences dans l'île d'Eubée. Ses troupes prirent la ville d'Orée. Phocion fut alors envoyé contre lui avec une armée athénienne : disciple de Xénocrate, austère comme son maître, marchant nu-pieds dans toutes les saisons, son éloquence était remarquable, non par ses ornements, mais par la force de sa logique et par sa concision. Avec peu de mots il réfutait de longs discours. Démosthène l'appelait *la cognée de ses paroles*.

Ce général, qui rappelait à la fois les talents et les vertus d'Épaminondas et d'Aristide, défit en bataille rangée Plutarque d'Érétrie, chef des partisans de Philippe ; et, après cette victoire éclatante, se rendit maître de l'île d'Eubée, qu'il conserva ainsi à sa patrie.

Le roi de Macédoine se plaignait vivement aux Athéniens, regardant cette défense légitime de leurs droits comme une infraction à la paix que sa politique invoquait et violait toujours.

Il porta de nouveau ses armes dans la Thrace pour priver Athènes des vivres qu'elle en tirait : à la tête de trente

mille hommes, il assiégea Périnthe ; et comme les Byzantins voulaient secourir cette ville, il envoya la moitié de son armée sur le territoire de Byzance.

Cette audacieuse entreprise répandit l'alarme dans la Perse, et réveilla les Athéniens. Ce fut alors qu'Alexandre, âgé de quinze ans, signala pour la première fois son courage dans l'armée macédonienne.

Tandis que les armes de Philippe menaçaient tant de contrées, ses lettres artificieuses reprochaient aux Athéniens les précautions qu'ils prenaient contre lui ; et, à l'instant même où il attaquait leurs colonies, il osait les blâmer de chercher des alliés.

« Au temps de nos ruptures les plus déclarées, leur écri-« vait-il, vous vous contentiez d'armer contre moi des na-« vires, d'arrêter et de vendre les négociants qui voulaient « commercer avec la Macédoine ; vous vous borniez à fa-« voriser mes ennemis et à faire des courses sur mon « territoire : aujourd'hui, que nous sommes en paix, vous « poussez la haine jusqu'au point d'appeler les armes du « roi de Perse contre moi. Lorsque ce monarque était trou-« blé lui-même dans ses États, lorsqu'il n'avait encore sub-« jugué ni la Phénicie ni l'Égypte, vous m'invitiez à me « réunir à vous et à tous les Grecs contre cet ennemi com-« mun : à présent votre animosité vous entraîne à faire une « alliance avec lui. Souvenez-vous de vos ancêtres : ils « proscrivirent le fils de Pisistrate pour avoir appelé les « Perses dans la Grèce. Cette trahison fut regardée par eux « comme un crime impardonnable, et vous ne rougissez pas « de vous premettre une action qui a rendu odieuse à ja-« mais la mémoire de vos tyrans ! »

Les orateurs vendus au roi répétaient, commentaient ces paroles, vantaient la bonne foi de Philippe, et conjuraient le peuple de ne point courir à sa perte en recommençant sans nécessité une guerre si dangereuse.

Démosthène, enflammé de colère, monte à la tribune, adresse aux Athéniens les plus violents reproches sur leur

engourdissement et sur leur crédulité ; il cherche à leur démontrer que Philippe leur fait réellement la guerre, tandis qu'ils s'obstinent à rester en paix avec lui : pour les mettre en garde contre ses artifices, il leur rappelle qu'il a déjà trompé plusieurs peuples.

« Attendrez-vous, dit-il, qu'il avoue clairement son agres-« sion ? C'est le comble de la folie. Il ne l'avouerait pas « même au moment où il marcherait contre l'Attique et « contre le Pirée. Mais vous voulez être flattés ; vous n'é-« coutez que ce qui vous entretient dans le repos ; vous lais-« sez aux étrangers, et même aux esclaves, la liberté de « dire partout ce qu'ils pensent ; et cette liberté de la pen-« sée, dont vous êtes si fiers et que vous poussez jusqu'à la « licence, vous l'avez exclue de la tribune ; enfin vous vous « endormez, tandis que le cours des événements vous en-« traîne dans les derniers périls.

« Examinez la conduite de Philippe avec les autres peu-« ples : ce fut à quarante stades d'Olynthe seulement qu'il « déclara nettement sa volonté aux habitants de cette ville. « *Il faut*, leur dit-il alors, *que vous quittiez Olynthe, ou* « *moi la Macédoine*. Jusque-là si on l'accusait de méditer « leur perte, il regardait ce soupçon comme une offense, « et leur écrivait pour se justifier. Avant de détruire la « Phocide, il y entra comme allié et comme ami, accom-« pagné de députés phocéens qui soutenaient que cette ex-« pédition ne serait funeste qu'aux Thébains. Dernièrement « encore il se présentait comme protecteur de la Thessalie, « et s'emparait de la ville de Phères. Les habitants d'Orée, « qu'il a réduits sous son joug, ont cru qu'il leur envoyait « des troupes pour apaiser leurs dissensions. »

L'orateur accumule ensuite les plus forts arguments pour persuader au peuple qu'au lieu de perdre son temps à délibérer sur la Chersonèse et sur Byzance, il doit voler à leur secours.

« On n'a déjà, dit-il, que trop fait de concessions à Phi-« lippe : on lui a accordé un droit dont l'apparence seule

« suffisait autrefois pour soulever toute la Grèce, celui d'en-
« vahir les États et de les asservir.

« Vous, Athéniens, vous fûtes les arbitres de la Grèce « pendant soixante-treize ans ; les Lacédémoniens jouirent « de cette suprématie pendant vingt-neuf ; et les Thébains, « après la bataille de Leuctres, obtinrent quelque supé- « riorité : cependant on n'accorda jamais, ni à vous, ni « aux Thébains, ni aux Lacédémoniens, une pareille do- « mination ; loin de la souffrir, tous les Grecs, ceux même « qui n'avaient pas de sujet légitime de plainte contre « Athènes, se liguèrent contre vos ancêtres, quoiqu'ils « n'eussent à vous reprocher que votre prééminence. Les « Lacédémoniens éprouvèrent le même sort lorsqu'ils ten- « tèrent d'opérer par leur influence quelques changements « dans les républiques ; et cependant leurs erreurs et nos « fautes n'étaient rien en comparaison des entreprises que « depuis treize ans Philippe forme contre la Grèce.

« Sans parler d'Olynthe, de Méthone, d'Apollonide, de « trente-deux villes de Thrace qu'il a tellement détruites « qu'à peine retrouve-t-on quelques vestiges de leur exis- « tence ; sans rappeler la ruine des Phocéens, voilà l'état de « la Thessalie ! N'a-t-il pas démantelé ses villes et changé « son gouvernement ? L'Eubée, cette île voisine de Thèbes « et d'Athènes, ne l'a-t-il pas livrée à des tyrans ? Quel or- « gueil dans ses lettres ! *Je ne suis en paix*, écrit-il, *qu'avec « ceux qui veulent m'obéir !* Ce qu'il dit, il le fait ; et nous, « nous le laissons s'agrandir, croyant que le temps qu'il « emploie à la destruction des autres est un temps gagné « pour nous ! Personne cependant ne peut ignorer que Phi- « lippe, semblable à une fièvre contagieuse, fond sur celui- « là même qui paraît le plus éloigné du péril.

« Si un enfant de la Grèce la ruinait ainsi, on lui repro- « cherait de piller de la sorte son patrimoine : que dirons-nous « donc des invasions, des dévastions de Philippe, qui n'est « point Grec, qui n'a rien de commun avec les Grecs, qui « n'est pas même un Barbare illustre, qui n'est en un mot

« qu'un misérable Macédonien, sorti d'une contrée d'où,
« jusqu'à présent, il ne venait pas même un bon esclave ? Et
« voyez cependant jusqu'où va son insolence : peu content
« des villes qu'il a prises, des honneurs qu'on lui accorde
« aux jeux pythiques qu'il fait présider par ses esclaves, maî-
« tre des Thermopyles, protecteur du temple de Delphes,
« il préside les amphictyons à notre préjudice, gouverne la
« Thessalie, établit des tyrans à Érétrie, dans Orée, enlève
« Ambracie et Leucade aux Corinthiens, Naupacte aux
« Achéens, et menace aujourd'hui Byzance.

« Quelle est donc, Athéniens, la source de ce désordre ?
« comment tous les Grecs, autrefois si jaloux de leur li-
« berté, se montrent-ils à présent si disposés à la servitu-
« de ? C'est qu'il existait alors dans le cœur de tous les peu-
« ples un sentiment qui maintenait la liberté et garantissait
« la victoire. Ce sentiment, c'était le mépris de l'or, c'était
« la haine contre ceux qui se laissaient corrompre. On n'a-
« chetait alors ni les orateurs ni les généraux ; on ne ven-
« dait ni la concorde qui doit régner entre les Grecs, ni la
« défiance qui doit exister entre les tyrans : de nos jours
« tout cela se vend comme au marché. Nous sommes main-
« tenant plus puissants que jamais en troupes, en vais-
« seaux, en finances ; mais la corruption paralyse toutes
« nos forces, et rend toutes nos ressources inutiles.

« Faut-il vous prouver comment se conduisaient nos an-
« cêtres ? Je le ferai, non par des paroles, mais en vous
« rappelant l'ancienne inscription gravée sur une colonne
« de bronze ; la voici : *Soit diffamé Arthmius, fils de Pytho-*
« *nax, de Zélie, et regardé comme ennemi des Athéniens*
« *lui et sa race, pour avoir apporté de l'or des Perses dans*
« *le Péloponèse, et que celui-là meure qui est noté d'infa-*
« *mie !*

« Punissez donc les traîtres ; courez aux armes ; sécou-
« rez la Chersonèse ; donnez l'exemple ; avertissez, pres-
« sez, réveillez la Grèce : voilà ce qui est nécessaire pour
« votre salut, et ce qui convient à votre dignité. »

Les Athéniens suivirent ces conseils et s'armèrent. L'intrigue prévalut encore pour le choix du général : Charès fut chargé de conduire la flotte; mais comme sa cupidité était connue, toutes les villes lui fermèrent leurs ports.

Phocion le remplaça, et répondit à l'estime publique par de grands succès: il battit les Macédoniens, et força Philippe à lever le siége de Byzance.

Le roi de Macédoine, qui savait reculer comme avancer à propos, trompa de nouveau les Athéniens par des promesses et des démonstrations pacifiques qui les empêchèrent de former contre lui une ligne active et puissante.

Ses négociations durèrent deux ans. Pendant ce temps il marcha en Scythie, et y enleva beaucoup de chevaux, de grains et de troupeaux.

A son retour, les Triballes lui livrèrent une bataille sanglante. Le roi, entouré et blessé, était au moment d'être pris. Alexandre, son fils, âgé de dix-sept ans, fit des prodiges de valeur pour arriver jusqu'à lui et le délivra.

Après cette expédition, il profita habilement d'une entreprise des Locriens sur les terres de Delphes pour se faire appeler en Grèce par les Thébains et par les Thessaliens. On avait maltraité à Locres les commissaires des amphictyons; ceux-ci donnèrent à Philippe le titre de généralissime des Grecs, et l'invitèrent à venger la religion.

Il entra rapidement en Phocide, et s'empara d'Élatée. Cette nouvelle répandit l'alarme dans Athènes. Démosthène proposa d'envoyer à tous les peuples des ambassadeurs, et de les appeler au secours de la liberté. Il fut lui-même chargé d'aller à Thèbes.

Philippe nomma pour le combattre un orateur distingué, appelé Python, qui parla avec beaucoup d'adresse aux Thébains, et employa fort habilement tous les moyens de force et de séduction propres à persuader à ce peuple, depuis longtemps jaloux des Athéniens, qu'il devait seconder le roi pour conquérir l'Attique, ou rester au moins neutre dans cette guerre.

Cette lutte mit le comble à la gloire de Démosthène, qui se surpassa dans cette circonstance. Inspiré par la liberté, il démasqua la tyrannie, et démontra que la prise d'Élatée était le présage de la ruine de Thèbes : son éloquence l'emporta; les Thébains, oubliant leur antique haine, entrèrent dans les vues des Athéniens, et acceptèrent leur alliance. Démosthène regardait le succès de cette négociation comme son plus beau triomphe.

Philippe, avant de combattre ouvertement cette ligue, voulut encore essayer la ruse : il proposa la paix aux Athéniens, et fit parler en sa faveur l'oracle de Delphes. Démosthène se moqua de ce stratagème, et dit que la Pythie *philippisait.*

Les Athéniens refusèrent la paix. Le roi entra en Béotie avec vingt-deux mille hommes. L'armée grecque égalait la sienne en nombre et en courage; mais les intrigues de Charès lui firent obtenir le commandement; il eut pour collègue Lyziclès, aussi médiocre que lui. Phocion fut exclu. Ainsi la jalousie contre les grands hommes amène la ruine des États.

La bataille eut lieu l'an 3666, dans la plaine de Chéronée. Philippe commandait l'aile droite, et Alexandre l'aile gauche des Macédoniens. Alexandre enfonça d'abord le bataillon sacré des Thébains; mais, pendant ce temps, Lyziclès mit en déroute le centre de l'armée royale. Fier de cet avantage, il le poussa trop loin, et poursuivit les fuyards en criant qu'il ne s'arrêterait qu'aux frontières de la Macédoine. Philippe vit cette faute, et en profita. « Les « Athéniens, dit-il, ne savent pas vaincre. » Alors, sans perdre de temps, il marcha à la tête de sa phalange, prit en queue les Athéniens, les mit en déroute complète, et rejoignit l'aile victorieuse de son fils.

Démosthène, qui avait jusque-là vaillamment combattu, partagea, dit-on, la terreur générale; il jeta ses armes, s'enfuit rapidement, et, se sentant arrêté par un buisson qu'il prenait pour un ennemi, il lui demanda la vie.

Athènes perdit dans cette bataille trois mille hommes, et Thèbes davantage. La renommé de ces deux républiques avait jusqu'alors conservé tant d'éclat, que Philippe, après les avoir vaincues, se livra aux transports de la joie la plus indécente : on le vit sur le champ de bataille insulter les morts, danser et chanter en parodiant le décret que Démosthène avait fait rendre contre lui.

Un prisonnier athénien, Démade, indigné de ces excès, le rappela sévèrement à sa dignité en lui disant qu'il lui semblait voir Agamemnon jouer le rôle de Thersite. Le roi, loin de s'en offenser, lui donna la liberté, et renvoya les prisonniers athéniens sans rançon. Il conclut ensuite la paix avec Athènes ; mais il ne voulut point pardonner aux Thébains, qui avaient abandonné son alliance.

Démosthène, appelé en justice pour avoir conseillé une guerre si malheureuse, fut absous et comblé d'honneurs, ce qui fait qu'on peut révoquer en doute l'anecdote de sa fuite.

Les Athéniens continuèrent à suivre ses avis. On le chargea de prononcer l'éloge funèbre des guerriers morts à Chéronée ; il leur fit ériger un tombeau avec une inscription honorable. Au milieu d'une fête publique, un héraut conduisit sur la place les enfants de ces braves guerriers, et cria : « La guerre a rendu ces enfants orphelins ; mais « ils retrouvent dans le peuple d'Athènes un père qui pren« dra toujours soin d'eux, et qui les convie à mériter les « premiers emplois de la république. »

Démosthène fournit de ses propres biens une somme destinée à réparer les murs de la ville. Le peuple lui décerna une couronne d'or. L'orateur Eschine s'opposa à ce décret. L'éloquence de son discours, qui nous a été conservé, justifie sa célébrité ; mais Démosthène le terrassa. Sa harangue, terminée par une belle apostrophe aux Athéniens, est un chef-d'œuvre l'éloquence. Eschine, vaincu, fut exilé à Rhodes. Au moment de son départ, Démosthène le contraignit à accepter une somme d'argent. Il la

reçut, et s'écria : « Comment ne regretterais-je pas une « patrie où je laisse un ennemi si généreux, que je n'es-« père pas trouver ailleurs des amis qui lui ressemblent ! »

Il tint une école d'éloquence à Rhodes, et lut devant les Rhodiens sa harangue et celle de Démosthène. On applaudit la sienne, et encore plus celle de son adversaire. Alors il dit : « Le discours de Démosthène vous enthousiasme ; « que feriez-vous donc si vous l'aviez entendu le prononcer lui-même ? » Cependant l'éloquence d'Eschine avait tant de charme, que les Athéniens donnèrent les noms des Grâces à ses trois principales harangues.

Lyziclès fut comdamné à mort. Lycurgue, son accusateur, lui adressa ces paroles : « Vous commandiez, et « mille citoyens ont péri ! Vous commandiez, et la Grèce est « asservie ! »

Charès, aussi coupable, mais plus riche, fut absous.

Dans cette grande circonstance, les Lacédémoniens, dégénérés, ne firent aucun effort contre Philippe. On convoqua l'assemblée générale des Grecs ; on y décida la guerre contre les Perses. Philippe obtint le commandement de toutes les troupes de la Grèce. Une plus belle gloire s'offrait à lui, et il s'occupait des dispositions à prendre pour se faire précéder en Asie par Attale et Parménion ; mais sa fortune était à son terme ; la discorde divisa sa famille, et une vengeance privée termina ses jours.

Il avait répudié la reine Olympias, dont il ne pouvait supporter l'humeur jalouse et vindicative. Il épousa Cléopâtre, nièce d'Attale ; une violente querelle troubla la noce. Attale, dans l'ivresse, demanda aux dieux que la nouvelle reine donnât bientôt un successeur légitime au roi. Furieux de cette insolence, Alexandre lui jeta sa coupe à la tête en s'écriant : « Eh quoi ! misérable, me prends-tu « pour un bâtard ? » Philippe courut sur son fils, l'épée à la main, pour le percer ; mais, comme il était boiteux, il tomba. Alexandre, le raillant sur sa chute, dit : « Voilà un « roi bien capable de marcher en Asie, lui qui ne peut

« aller d'une table à l'autre ! » Après avoir prononcé ces paroles coupable, il se sauva en Épire avec sa mère.

Un sage Corinthien, nommé Démarate, qui exerçait alors beaucoup d'influence sur Philippe, l'engagea bientôt à rappeler son fils et à lui pardonner. Le roi se préparait toujours à son expédition contre les Perses ; il consulta l'oracle sur le succès de la guerre, et en obtint cette réponse équivoque : « Le taureau est couronné et au moment d'être immolé. » Philippe interpréta cet oracle en sa faveur. L'événement ne tarda pas à prouver que le roi de Perse n'était pas la victime désignée.

On célébrait en Macédoine les noces d'Alexandre, roi d'Épire et frère d'Olympias, qui épousait Cléopâtre, fille de Philippe. Le roi de Macédoine avait invité à cette fête tous les personnages distingués de la Grèce. On lui envoya de toutes parts des hommages, des couronnes, des orateurs et des poëtes ; ils voulurent faire jouer devant lui une tragédie, dans laquelle on le faisait paraître comme le vainqueur de l'Asie. Philippe sortit de son palais pour se rendre au théâtre avec le cortége le plus pompeux : on portait devant lui douze statues, dont l'une le représentait sous la figure d'un dieu ; il marchait entouré des grands du royaume, et suivi d'une garde aussi brillante que nombreuse : les acclamations universelles célébraient sa gloire. Ainsi la fortune se plaît souvent à parer de toutes ses faveurs celui dont elle va consommer la ruine ; dans ce moment un jeune Macédonien, nommé Pausanias, récemment insulté par Attale, et qui n'avait pu obtenir justice du monarque, se fait jour à travers la foule, se précipite sur le roi, le poignarde et le laisse expirant sur la place (avant Jésus-Christ 336). La garde furieuse égorgea le meurtrier. On crut qu'Olympias n'était pas exempte de complicité dans ce crime ; il faut avouer qu'elle donna beaucoup de force à ces soupçons en faisant inhumer avec honneur l'assassin de son époux, et en massacrant le fils de Cléopâtre entre les bras de sa mère.

La mort de Philippe répandait dans toute la Grèce une joie égale à la terreur qu'il inspirait ; le peuple d'Athènes se couronna de fleurs, orna les temples de guirlandes, et Démosthène ternit peut-être sa gloire en remerciant les dieux de la mort d'un homme.

Philippe mourut à l'âge de quarante-sept ans ; son règne en avait duré vingt-quatre.

Ce prince fut un des plus habiles rois dont l'histoire nous ait conservé le souvenir. Il tira la Macédoine de l'obscurité, et lui fit jeter le plus grand éclat. Son pays était pauvre, il l'enrichit ; son peuple ignorant, il l'éclaira ; l'armée macédonienne, sans discipline et sans renommée, devint sous ses ordres supérieure à toutes les autres. Ses prédécesseurs payaient des tributs aux républiques d'Athènes, de Sparte et de Thèbes, et en peu d'années il devint le chef de la Grèce.

Si la conquête de l'Asie fut l'ouvrage d'Alexandre, Philippe en conçut le projet et en prépara tous les moyens ; et c'est peut-être avec raison que Cicéron, jugeant ces deux hommes illustres, disait : « Le fils est plus plus célè-« bre par ses exploits ; mais le père était un plus grand « homme. »

Le roi de Macédoine offrait un mélange rare de vertus et de vices. Quelquefois généreux, souvent cruel, toujours dissimulé, il était infatigable à la guerre, livré à la débauche dans son palais, constant dans ses amitiés privées, tyran dans sa famille, impénétrable dans ses desseins, fourbe dans sa politique, et aussi audacieux dans ses projets que souple pour arriver à son but.

On ne peut rien ajouter, pour faire connaître son intrépidité, à l'éloge sorti de la bouche de son plus implacable ennemi. Démosthène disait : « Je l'ai vu, ce même Philippe « à qui nous disputons l'empire de la Grèce, je l'ai vu cou-« vert de blessures, privé d'un œil, ayant la clavicule bri-« sée, une jambe et une main estropiées, toujours déter-« miné à braver les périls et à livrer à la fortune telle autre

« partie de son corps qu'elle voudrait choisir, pourvu « qu'avec le reste il atteignît la gloire. »

On vit toujours en lui un mélange de Grec et de Macédonien, qu'il tenait de sa naissance et de son éducation. A la folie, à la dureté, aux passions violentes des Barbares de son pays, il joignait les lumières, la finesse, l'éloquence qu'il avait puisées à Thèbes ; et toute sa vie on reconnut au milieu de ses vices et de ses défauts quelques traces des vertus qui avaient frappé son enfance dans la maison d'Épaminondas.

On lui conseillait un jour d'exiler un homme qui avait médit de lui : « Voulez-vous donc, répondit-il, qu'il répète « ailleurs ce qu'il dit ici ? »

On s'étonnait des bienfaits qu'il accordait à un Grec nommé Nicanor, qui s'était aussi montré très-caustique contre lui. Depuis ce temps, Nicanor fit partout son éloge. « Vous voyez bien, dit Philippe, qu'il est au pouvoir des « rois de se faire aimer ou haïr. »

La vérité hardie lui plaisait. Une pauvre femme, qu'il avait souvent repoussée en alléguant qu'il n'avait pas le temps de l'écouter ni de lire sa requête, lui dit : « Cessez « donc d'être roi ! » Il fit droit à sa demande.

Une autre, contre laquelle il venait de prononcer un jugement au sortir d'un festin, s'écria : « J'en appelle !... — « A qui donc ? répondit le roi. — A Philippe à jeun. » Il examina de nouveau l'affaire, reconnut son injustice, et la répara.

Dans une circonstance critique on lui reprochait de s'être livré au sommeil. « Il est vrai, dit-il, je dormais ; « mais Antipater veillait. »

C'est avec de telles paroles, plus qu'avec tous ses trésors, qu'un monarque est sûr d'avoir des ministres et des généraux dévoués.

On racontait devant lui que chacune des dix tribus d'Athènes nommait tous les ans un nouveau général. « Les « Athéniens sont bien heureux, reprit le roi ; ils trouvent

« dans leur ville, tous les ans, dix bons généraux, et moi « je n'ai pu trouver, dans toute ma vie, que le seul Par- « ménion. »

Le souvenir des leçons d'Épaminondas lui faisait craindre de se laisser enivrer par la flatterie, et il avait chargé un de ses serviteurs de lui dire chaque matin : « Philippe, « souvenez-vous que vous êtes mortel. »

Les plus grands génies ne sont pas toujours à l'abri de la superstition : on prédit à Philippe qu'un char serait cause de sa mort ; il en défendit l'usage dans les lieux qu'il habitait. On prétendit, probablement pour maintenir la crédulité, qu'on avait trouvé un char gravé sur le poignard qui trancha ses jours.

Nous nous sommes beaucoup étendus sur le règne de Philippe, parce que son génie changea la face de la Grèce, prépara les triomphes d'Alexandre, et fut la première cause de cette grande révolution qui détruisit la liberté en Europe, renversa le trône de Cyrus, livra le monde aux Macédoniens, et contribua sans doute à la grandeur future des Romains par l'anéantissement des forces d'Athènes et de Sparte.

CONQUÊTES D'ALEXANDRE LE GRAND.

(An du monde 3668. — Avant Jésus-Christ 336.)

Portrait d'Alexandre. — Son admiration pour Homère. — Son cheval Bucéphale. — Gouvernement d'Alexandre. — Ses entreprises au dehors. — Ses premières conquêtes. — Révolte en Grèce. — Siége, prise et destruction de Thèbes. — Ambassade d'Athènes à Alexandre. — Harangue de Démosthène. — Clémence d'Alexandre pour Athènes. — Force de son armée. — Sa marche vers l'Asie. — Bataille du Granique. — Conquête de l'Asie Mineure. — Conspirations excitées par Darius contre Alexandre. — Le nœud gordien. — Maladie d'Alexandre. — Marche de l'armée de Darius. — Bataille d'Issus. — Défaite et fuite de Darius. — Générosité d'Alexandre envers la famille de son ennemi. — Suite de ses conquêtes. — Prise de la ville de Tyr. — Propositions de paix de Darius. — Respect d'Alexandre pour Jérusalem. — Conquête de l'Égypte. — Bataille d'Arbelles. — Défaite et fuite de Darius. — Entrée triomphale d'Alexandre dans Babylone. — Honteux excès de ce roi. — Mort de Darius. — Révolte des Lacédémoniens. — Mort de Philotas et de Parménion. — Suite des conquêtes d'Alexandre. — Mort de Clytus. — Remords du roi à ce sujet. — Conquête de l'Inde. — Bataille d'Hydaspe. — Porus est prisonnier. — Révolte et re-

traite de l'armée d'Alexandre. — Témérité de ce prince. — Son mariage avec la fille de Darius. — Mort et funérailles d'Éphestion. — Retour d'Alexandre à Babylone. — Sa mort.

Alexandre, le plus fameux et le plus extraordinaire des héros qui aient brillé sur la terre, et doué par la nature des plus rares qualités, en reçut en même temps le germe des vices les plus dangereux. Son tempérament fougueux le disposait à la violence; l'élévation de son âme le portait aux sentiments généreux. Philippe lui légua son ambition sans bornes; Aristote imprima dans son cœur le principe de plusieurs vertus.

Ses traits étaient réguliers, son teint frais et vermeil, son nez aquilin, ses yeux grands et pleins de feu, ses cheveux blonds et bouclés, sa tête haute, mais un peu penchée vers l'épaule gauche; il avait la taille moyenne, fine et dégagée, le corps bien proportionné et fortifié par des exercices continuels. On vantait sa légèreté à la course et l'élégance de sa parure.

Il joignait à un esprit très-vif un désir insatiable de s'instruire; il aimait et protégeait les sciences et les arts. Sa conversation était agréable et piquante, son amitié constante. Tout était grand dans ses sentiments comme dans ses pensées.

Le célèbre Aristote s'exprimait ainsi dans une de ses lettres, après la mort de son royal élève: « Alexandre de « Macédoine ne manquait ni d'habileté dans le conseil, ni « de valeur sur le champ de bataille, ni de grâce dans ses « bienfaits. Il manifesta quelquefois sa cruauté par des « supplices, quoiqu'il se montrât souvent clément pour « ceux qui l'avaient offensé. Personne ne fut plus intrépide « dans les combats, plus libéral dans les récompenses. Son « discernement brillait dans les affaires épineuses, et son « courage augmentait en proportion du péril. »

Cet éloge mérite d'autant plus de croyance qu'Alexandre, à la fin de sa vie, s'était brouillé avec ce philosophe, que la calomnie rangea au nombre des complices de sa mort.

Alexandre fit connaître dès sa plus tendre jeunesse la fierté de son caractère et l'ardeur de son ambition. On lui proposait d'aller disputer le prix aux jeux olympiques ; il répondit : « J'irais si je devais y trouver des rois pour ri-« vaux. »

Lorsque le roi Philippe faisait la conquête de quelque ville, loin de s'en réjouir, il disait : « Hélas ! mes amis, « mon père ne nous laissera rien à faire. »

Aristote lui avait appris les mathématiques, la philosophie, l'histoire, la logique ; il devait à ses leçons une éloquence convenable à un prince, un style plus grave que fleuri, et plus rempli de pensées que de mots. Aussi, voulant exprimer sa reconnaissance pour son instituteur, il répétait souvent qu'il devait à Philippe de vivre, et à Aristote de bien vivre.

Son admiration pour Homère allait jusqu'à l'enthousiasme ; il le préférait à Hésiode. « Celui-ci, disait-il, est le « poëte des bergers, et l'autre celui des rois. »

Après la bataille d'Arbelles, il enferma l'*Iliade* dans la cassette d'or de Darius, et il fit faire de ce poëme une édition qui s'appelait l'*édition de la cassette*.

Les grands talents donnaient des droits certains à son amitié. Son peintre favori, le fameux Apelle, devint amoureux de la belle Campaspe, dont le roi lui-même était fort épris. Alexandre découvrit leur intelligence secrète, triompha de sa colère, leur pardonna et les unit.

Lorsqu'il sortait à peine de l'enfance, le roi Philippe reçut en Macédoine des ambassadeurs du roi de Perse. Alexandre, au-dessus de son âge, ne les questionna pas sur les jardins suspendus de Babylone, sur la richesse des palais de Suze ; il écouta avec indifférence ce qu'on disait du magnifique platane et de la vigne d'or, chargés d'émeraudes et de rubis, sous lesquels le roi de Perse donnait ses audiences ; mais il leur demanda quels chemins conduisaient dans la [illegible] Asie, quelle était la population des Perses, la force [illegible]que de leurs armées, la conduite du roi à

l'égard de ses sujets. Aussi l'un des ambassadeurs s'écria : « Ce jeune prince est grand, le nôtre est riche. »

On avait amené en Macédoine un superbe cheval de Thessalie, qu'on nommait *Bucéphale*, parce que sa tête offrait la forme de celle d'un bœuf. Les plus hardis écuyers voulurent en vain monter ce coursier fougueux ; il les renversa tous. Le jeune prince, voyant qu'on voulait s'en défaire, dit vivement : « Quel excellent cheval ils perdent par « leur maladresse et leur timidité ! » Philippe, pour corriger l'orgueil de son fils, lui permit de le monter. L'intrépide Alexandre, après avoir évité de l'exposer comme les autres au soleil, et de l'effrayer par l'ombre de son corps, le flatta quelque temps, s'élança sur lui avec agilité, résista fermement à ses bonds impétueux, et le dompta si complétement, que depuis ce temps Bucéphale, qui écartait tout autre écuyer, se laissait conduire docilement par lui, et fléchissait les genoux pour le recevoir sur son dos. Bucéphale sauva la vie d'Alexandre dans les Indes, en le dégageant d'une mêlée où sa témérité l'avait précipité. Ce combat fut le terme des travaux et de la vie de ce coursier fameux, et le roi donna son nom à une ville qu'il fit bâtir sur les bords de l'Hydaspe.

Avant de monter sur le trône, Alexandre avait prouvé au roi Philippe son héroïque vaillance en lui sauvant la vie en Illyrie. Il ne lui fit pas moins évidemment connaître l'indomptable violence de son caractère, lorsqu'aux noces de Cléopâtre il viola le respect qu'il devait à son monarque, à son père.

Insatiable de toute espèce de gloire, il aurait voulu être le plus savant des hommes comme le plus grand des rois ; aussi reprocha-t-il à Aristote d'avoir publié pendant son absence un traité de métaphysique dont il désirait avoir seul la possession ; il lui écrivit : « Il faut que vous sachiez « que j'aimerais beaucoup mieux surpasser les autres hom- « mes par la science des choses sublimes que par l'étendue « de mon pouvoir. »

Son père, digne de l'apprécier, prévit le premier ses grandes destinées ; et, lorsqu'il l'eut vu dompter Bucéphale et prouver tant l'audace dans un âge si tendre, il lui dit : « Mon fils, cherche un autre royaume plus digne de toi ; la « Macédoine ne te suffit pas. »

Cependant, lorsque tant d'indices, plus sûrs que les oracles, annonçaient un maître à la Grèce, un conquérant à l'Asie, un héros au monde, on ne s'occupait en Perse, dans le Péloponèse, dans la Béotie, dans l'attique et chez les Barbares de la Thrace et de l'Illyrie, qu'à secouer un joug qu'on croyait déjà brisé par la mort de Philippe.

Les factieux renouaient leurs intrigues à la cour de Macédoine ; Olympias croyait régner ; les grands voulaient partager l'empire ; les Illyriens prenaient les armes ; les orateurs de la Grèce, déclamant contre la tyrannie, injuriant l'ombre de ce même Philippe qu'ils avaient naguère entouré d'hommages, méprisaient la jeunesse d'Alexandre, qui n'avait alors que vingt ans ; et personne ne se doutait que ce prince, qu'ils regardaient encore comme un enfant, dût se montrer si rapidement pour eux le plus redoutable des hommes.

Loin de paraître étonné des obstacles qui embarrassaient sa marche et des périls qui entouraient son trône, il fit sentir promptement son autorité à sa cour, sa bienfaisance à ses peuples, et sa vigueur à ses ennemis. Il punit les assassins de son père, déchargea les Macédoniens des impôts excessifs qui pesaient sur eux, et leur fit par là supporter plus facilement les levées militaires dont il avait besoin. Il distribua des récompenses aux compagnons de gloire du feu roi ; et par un habile mélange de douceur et de fermeté, il se concilia l'affection de ses sujets. Mais en même temps il ternit cette aurore de gloire en laissant Olympias exercer une cruelle vengeance sur Cléopâtre et sur son fils, ainsi qu'en ordonnant le supplice d'Attale, général expérimenté, dont il avait eu autrefois à se plaindre et qu'il soupçonnait d'intelligence avec ses ennemis. Cependant Attale,

pour regagner la confiance du roi, lui avait livré les lettres de Démosthène, qui voulait l'engager dans le parti du roi de Perse.

Après avoir rétabli en peu de temps dans son royaume l'ordre public et consolidé son autorité, Alexandre s'occupa de calmer la fermentation de la Grèce. Les Acarnaniens, les Ambraciotes, les Thébains et les Arcadiens, qui avaient chassé les garnisons macédoniennes de leur pays, venaient de déclarer qu'on ne devait pas reconnaître Alexandre pour général des Grecs. Les Argiens, les Éléens, les Lacédémoniens proclamaient leur indépendance ; Athènes fomentait tous ces mouvements. Les peuples plus voisins de la Macédoine se préparaient à rendre la défection générale, tandis que les Barbares du septentrion menaçaient la Macédoine de leurs armes.

Alexandre employa pour dissiper ces troubles l'audace et l'adresse ; il effraya quelques-uns de ses ennemis par des menaces, et gagna les autres par des promesses. Les Thessaliens le reconnurent les premiers pour leur chef ; les amphictyons, rassemblés, lui donnèrent le commandement général dont ils avaient revêtu son père.

Autorisé par ce décret, il se présenta inopinément aux portes de Thèbes, qui cessa pour le moment de lui opposer aucune résistance. Les Athéniens, déconcertés par sa rapidité, lui envoyèrent des députés pour apaiser son courroux. Démosthène était du nombre de ces envoyés. On prétend qu'il n'osa pas se présenter devant le roi : probablement il ne le voulut pas ; cette démarche lui paraissait trop humiliante pour son caractère et pour sa patrie. Eschine lui reprocha, peu de temps après, d'avoir trahi les intérêts des Grecs en faveur des Perses, leurs éternels ennemis ; mais il se justifia victorieusement.

Alexandre, après avoir comprimé par sa présence la coalition qu'on voulait former contre lui, retourna en Macédoine, et marcha contre les Barbares. Les Gètes, méprisant sa jeunesse, s'étaient révoltés ; il les battit et ravagea

leur pays. Le passage du mont Hémus, qu'il franchit malgré la difficulté des lieux et le nombre des ennemis, fit connaître avec éclat son audace et sa fortune.

En peu de temps il subjugua les Péoniens, les Thraces, les Triballes et les Illyriens; et, sur le bruit de ses exploits, les Celtes lui envoyèrent une députation pour l'assurer de leur amitié. Alexandre, se croyant déjà redouté par ces peuples, leur demanda quel était le sujet de leur crainte. Ils répondirent fièrement : «Nous ne craignons que la chute «du ciel.» Il rit de leur bravade, et conclut cependant une alliance avec eux. Ses victoires sur les Illyriens le conduisirent au delà de l'Ister. Pour éviter que ces Barbares ne se portassent, pendant son absence, à de nouvelles révoltes, il exigea des princes et des rois vaincus qu'ils le suivissent en Asie avec leurs principaux officiers, ne laissant ainsi dans leurs pays que des chefs sans talents et sans considération.

Tandis qu'il terminait si glorieusement cette guerre, Démosthène et Lycurgue firent courir le bruit qu'il avait été défait et tué par les Triballes. A cette nouvelle, la fermentation recommença de nouveau dans la Grèce. Les bannis de Thèbes, excités par les Athéniens à recouvrer leur liberté, revinrent dans leur patrie, rentrèrent la nuit dans la ville, égorgèrent deux officiers macédoniens, et s'emparèrent du pouvoir.

Alexandre, informé de cette révolution, repassa l'Ister et le mont Hémus, rentra en Macédoine, traversa en six jours la Thessalie, franchit les Thermopyles, et arriva à Oncheste en Béotie. Là il dit à ceux qui l'accompagnaient : « Démosthène m'appelait *enfant* quand j'étais chez les « Triballes, *jeune homme* quand j'arrivai en Thessalie : je « veux lui prouver, aux portes d'Athènes, que je suis un « *homme fait.* »

Avant de se venger des Thébains, il employa d'abord les conseils et la douceur pour leur donner le temps de réfléchir aux dangers de leur entreprise. Un héraut promit

en son nom la liberté et la sûreté à tous ceux qui passeraient dans son camp, ou qui reconnaîtraient son pouvoir ; et il exigea, pour toute satisfaction, qu'on lui livrât Phœnix et Prothut, principaux auteurs de la révolte.

Les Thébains, loin de déférer à ces ordres, demandèrent qu'Alexandre leur livrât Philotas et Antipater, deux de ses principaux généraux ; ils firent même publier, du haut d'une tour, qu'on recevrait comme ami tout soldat macédonien qui prendrait le parti des Thébains et du roi de Perse, ligués pour délivrer la Grèce d'un tyran odieux.

Toute négociation se trouvant rompue, Alexandre forma le siége de Thèbes. Ses armes étaient favorisées par une garnison macédonienne qui occupait encore la citadelle nommée Cadmée. Ptolémée, témoin de ces événements, rapportait que les assiégés, s'étant avancés trop loin dans une sortie, furent enveloppés et attaqués si vivement par la phalange macédonienne, qu'elle entra pêle-mêle avec les fuyards dans la ville.

Diodore raconte le fait autrement, et dit que pendant cette sortie Perdiccas s'empara d'une porte qui livra l'entrée de la ville aux troupes macédoniennes.

Les Thébains, dans ce désastre, montrèrent un courage digne des héros de Leuctres et de Mantinée ; aucun ne fléchit devant le vainqueur. Les Platéens, les Phocéens et les Thespiens, qui servaient alors dans l'armée d'Alexandre, et dont les villes avaient été détruites autrefois par les troupes thébaines, vengèrent avec atrocité leurs anciennes injures et la ruine de leur patrie ; ils n'épargnèrent ni les femmes ni les enfants ; ils égorgeaient leurs victimes jusqu'au pied des autels. Les Lacédémoniens montrèrent la même fureur. Cet affreux massacre dura toute une journée : six mille Thébains périrent ; on en vendit trente mille. Les dames thébaines, prisonnières, se virent réduites en servitude. Enfin Thèbes fut totalement détruite.

Alexandre fit seulement respecter les temples, la maison

du poëte Pindare et celles des familles thébaines qui avaient donné l'hospitalité à lui et à son père.

Rien ne peut justifier la cruauté : vainement Alexandre s'efforça d'excuser sa barbarie par la nécessité de satisfaire ses alliés ; les ruines de Thèbes pesèrent toujours sur son âme. Il en parlait souvent avec regret ; et depuis, lorsque les Thébains échappés au massacre lui demandèrent quelque grâce, il la leur accorda sur-le-champ. Ses barbares soldats voulaient détruire les tombeaux des Thébains morts à Chéronée : le roi leur ordonna de respecter ce monument dédié au malheur et au courage.

Lorsqu'on apprit dans Athènes la destruction de cette vaste cité, la consternation fut générale ; on interrompit les grands mystères. Démosthène, Eschine, Stratocle déplorèrent éloquemment les malheurs de Thèbes. Les Athéniens donnèrent asile aux Thébains sauvés de ce désastre ; mais en même temps ils envoyèrent des ambassadeurs à Alexandre ; le prétexte de cette ambassade était de féliciter le roi sur ses succès, et le but réel de fléchir sa colère.

Alexandre fit un accueil favorable à ces envoyés ; mais il exigea que le peuple athénien lui livrât ses ministres et ses orateurs, Démosthène, Lycurgue, Hypéride, Polyeucte, Charès, Charidème, Éphialte, Diotime et Mérocle.

Démosthène monta à la tribune pour persuader à ses concitoyens de rejeter cette dangereuse proposition ; il rappela ingénieusement l'apologue des bergers qui perdirent leur troupeau, parce que, traitant avec les loups, ils leur avaient livré leurs gardiens vigilants, leurs chiens fidèles. L'intérêt personnel de Démosthène était trop évident dans cette circonstance pour convaincre les esprits effrayés ; mais l'orateur Démade, plus désintéressé, le soutint avec adresse, et fit rendre un décret par lequel Athènes priait le roi d'abandonner au peuple la punition des coupables. Il sollicitait en même temps sa clémence pour les Thébains fugitifs.

Le sang répandu à Thèbes avait éteint l'ardeur d'Alexandre pour la vengeance. Démade, envoyé près de lui par Athènes, obtint tout ce qu'il voulait. Le roi se contenta de faire exiler Charidème. Ses dispositions changèrent même à tel point qu'il se réconcilia complétement avec les Athéniens ; il leur recommanda de surveiller les affaires de la Grèce pendant son absence, et les désigna pour la gouverner s'il venait à mourir.

Tout se trouvant ainsi pacifié, il revint en Macédoine, où il fit célébrer des jeux publics en l'honneur de Jupiter et des Muses. Quelque temps après, il se rendit à Delphes pour consulter l'oracle sur la guerre d'Asie. La Pythie refusait de monter sur le trépied ; Alexandre la prit dans ses bras et l'y porta malgré elle. Alors la prêtresse s'écria : « Mon fils, on ne peut te résister. » A l'instant Alexandre la quitta en disant : « Je n'ai pas besoin d'autre oracle. »

Tous les Grecs furent ensuite convoqués par lui à Corinthe ; ils le nommèrent de nouveau généralissime. Le roi, dans cette assemblée, déclara que toutes les villes grecques resteraient libres, et leur défendit de rappeler les bannis et de reconnaître des tyrans.

Le moment d'exécuter ses grands desseins étant arrivé, il rassembla son armée ; elle était composée de douze mille Macédoniens, sept mille alliés, cinq mille mercénaires, tous gens de pied aux ordres de Parménion ; cinq mille Triballes et Illyriens, quinze cents cavaliers macédoniens, sous le commandement de Philotas ; quinze cents cavaliers thessaliens, conduits par Calas, et six cents Grecs par Érygius ; enfin de neuf cents hommes de troupes légères de Thrace et de Péonie, sous les ordres de Cassandre. La plupart de ces officiers étaient âgés de plus de soixante ans ; leur assemblée avait la gravité d'un sénat. Le trésor du roi ne montait qu'à soixante talents (360,000 fr.) ; l'armée n'était approvisionnée de vivres que pour un mois. Ses généraux les plus distingués étaient Parménion, Philotas et Nicanor ses fils, Clytus, Éphestion, Cassandre,

Ptolémée, Calas, Perdiccas, Cratère, Cœlus, Philippe fils d'Amyntas.

Alexandre laissa le gouvernement de la Macédoine et la surveillance de la Grèce à Antipater, qui jouissait alors de toute sa confiance.

Avant de passer en Asie, il distribua ses domaines à ses amis; et Perdiccas lui demandant ce qu'il gardait pour lui, il répondit : *L'espérance.*

Parvenu en vingt jours à Sestos, où cent cinquante bâtiments l'attendaient, il s'embarqua, et voulut faire lui-même les fonctions de pilote. Après avoir traversé l'Hellespont, il arriva dans la plaine de Troie, fit un sacrifice à Minerve, lui consacra ses armes, et prit dans le temple celles qu'on disait avoir appartenu au grand Achille, un de ses aïeux maternels. Il posa sur la tombe de ce héros une couronne de fleurs. Éphestion, son favori, en mit une semblable sur le tombeau de Patrocle.

Cependant les Perses, méprisant l'avis sage de Memnon de Rhodes, qui leur conseillait d'éviter toute action décisive, et de se retirer devant les Grecs pour les envelopper s'ils pénétraient trop imprudemment dans le pays, rassemblèrent une armée de cent mille hommes sur les bords du Granique, pour en défendre le passage.

Ptolémée, à la tête de la cavalerie macédonienne, commença l'action avec intrépidité, mais sans succès. Alexandre et Parménion, accourant à son secours, franchirent le fleuve. La phalange décida la victoire. Les mercenaires grecs, qui combattaient avec les Perses, furent taillés en pièces après une opiniâtre résistance.

Alexandre, dans cette bataille, fit des prodiges de valeur; il combattit corps à corps, et blessa un frère de Darius. Au moment où un cavalier persan, le cimeterre levé sur sa tête, allait trancher ses jours, Clytus lui sauva la vie en tuant le Barbare.

Le roi fit faire par Lysippe des statues qui représentaient vingt-cinq de ses compagnons d'armes tués dans

cette journée : on les vit longtemps à Dium, en Macédoine ; dans la suite, on les porta à Rome.

La conquête de toute l'Asie Mineure fut le fruit de cette grande victoire. Alexandre rétablit la démocratie dans Éphèse, prit Milet d'assaut, arriva en Carie, et s'empara d'Halicarnasse, malgré la courageuse défense de Memnon.

Après ces exploits, il permit à ceux de ses soldats qui étaient mariés d'aller passer l'hiver en Macédoine. Cette mesure inspira une grande confiance, et lui valut de fortes levées d'hommes que Ptolémée lui ramena.

La faiblesse compte plus sur le poignard que sur l'épée ; Darius paya plusieurs conspirations contre Alexandre : il lui semblait plus facile de le tuer que de l'arrêter dans sa marche rapide.

Alexandre, fils d'Ærops, dont les frères étaient entrés dans la conjuration de Pausanias contre Philippe, se laissa corrompre par le roi de Perse, et voulut assassiner son maître. Alexandre se souvenant que, dans le moment de son avénement au trône, il s'était un des premiers déclaré pour lui contre les factieux, lui pardonna son crime. Cet acte de clémence porta l'admiration des Grecs jusqu'à l'enthousiasme.

Dès que le printemps fut arrivé, le roi conquit la Phrygie. On voyait dans la capitale de ce pays le char d'un ancien roi, nommé Gordius, dont le timon était lié par des nœuds inextricables. Un oracle avait promis l'empire d'Orient à celui qui le dénouerait. Alexandre, ayant tenté d'inutiles efforts pour y parvenir, coupa ce nœud avec son sabre, et crut ainsi accomplir l'oracle. Il marcha ensuite en Cappadoce.

Dans ce même temps, Memnon faillit à renverser tous ses desseins. Darius lui avait permis de faire une diversion dans la Grèce, qui aurait forcé les Macédoniens d'y revenir. Il marchait à la tête d'une forte armée ; sa flotte s'approchait de l'île d'Eubée ; mais la fortune, qui favorisait Alexandre, le délivra de cet habile adversaire.

Memnon mourut, et Darius, dans son vaste empire, ne trouva personne qui pût remplacer ce général sage, courageux et digne de combattre un héros.

Débarrassé de la crainte de cette diversion, Alexandre continua sa marche. Il devait, pour pénétrer en Asie, passer les deux défilés de Cilicie et de Syrie. Rien n'était plus facile que de l'écraser dans ces étroits passages; mais, soit négligence, soit trahison, il les trouva libres, et arriva sans obstacles à Tarse. Il y commit l'imprudence de se baigner dans le Cydnus, dont les eaux froides le saisirent. Il tomba malade, et si violemment, que sa mort paraissait certaine. Son grand courage éclata dans cette circonstance. Parménion lui écrivit que son médecin Philippe, payé par Darius, voulait l'empoisonner.

Le roi, rempli d'une confiance généreuse, donna la lettre à Philippe, et, pendant qu'il la lisait, prit et but tranquillement sa potion. Son attente ne fut pas trompée, et une prompte guérison prouva l'innocence de l'accusé.

Darius, se réveillant enfin au bruit des progrès de son ennemi, rassembla une armée plus nombreuse que forte, et plus brillante que brave. Le monarque de l'Asie étalait dans sa marche pompeuse tout le luxe de l'Orient; partout l'éclat de l'or et des diamants se mêlait à celui des armes. Ses équipages, remplis de femmes, encombraient les routes. Le trône de Darius, entouré de prêtres et parfumé d'encens, annonçait plutôt un dieu qui vient recevoir des hommages, qu'un guerrier qui va combattre pour le salut de son pays.

Les dix mille immortels qui défendaient la personne du prince portaient des lances dorées, plus éblouissantes que dangereuses, et leurs bras, énervés par la mollesse, devaient mal seconder leur fidèle et inviolable dévouement, dont ils ne donnèrent des preuves qu'en mourant pour un roi qu'ils ne purent rendre vainqueur.

Alexandre n'avait que quarante mille hommes à opposer à six cent mille Perses; mais ses soldats étaient aguerris

aux dangers, durs aux fatigues, ses officiers expérimentés ; et l'on devait facilement prévoir quelle serait l'issue du combat livré par la force à la mollesse, par la tempérance au luxe, et par le génie à l'inexpérience.

Le roi de Macédoine attira habilement son ennemi dans une plaine étroite, près d'Issus, où il ne pouvait profiter de l'avantage du nombre.

Cependant les Grecs qui étaient à la solde de Darius enfoncèrent d'abord les Macédoniens. Alexandre rétablit le combat, et renversa tout ce qui se trouvait sur son passage ; une blessure qu'il reçut ne put l'arrêter. Les immortels résistèrent quelque temps à la cavalerie thessalienne ; mais enfin ils furent détruits et mis en déroute. Darius lui-même, craignant de tomber dans les mains d'Alexandre, prit la fuite, laissant au vainqueur son camp, sa mère, sa femme, sa fille et ses richesses.

Le roi victorieux éleva trois autels qu'il consacra à Minerve, à Jupiter et à Hercule. Maître du camp des Perses, il traita la famille de Darius avec humanité, et ces temps étaient tellement barbares, qu'on lui fit un titre de gloire d'une vertu si commune aujourd'hui. Le respect pour la vieillesse, pour le trône, pour la pudeur, et l'accomplissement des devoirs les plus sacrés, passaient alors pour de l'héroïsme. Mais ce qu'on doit trouver véritablement digne d'éloges, c'est qu'il ne se borna pas à épargner la vie et à respecter la vertu de la famille de son ennemi ; il montra constamment à l'égard de sa mère et de sa femme la plus grande générosité, leur laissa tous les officiers qu'elles voulurent garder, toutes les richesses qui leur convinrent ; enfin elles ne perdirent rien, dans leur infortune, de la splendeur de leur rang.

Ayant poursuivi quelque temps Darius sans pouvoir l'atteindre, Alexandre se rendit en Syrie et s'empara de Damas. Cette ville aurait pu l'arrêter, mais on la lui livra, ainsi qu'un trésor considérable qui y était renfermé. Il trouva dans ce lieu des députés que Thèbes, Athènes, Lacédémo-

ne, avaient envoyés au roi de Perse. Il pardonna au premier, par pitié pour Thèbes ; au second, parce qu'il était fils du fameux Iphicrate, et se montra plus sévère pour Lacédémone, qui ne lui avait point fourni de troupes dans cette guerre. Le Spartiate Eutyclès fut longtemps en prison ; mais, dans la suite, le roi lui fit rendre la liberté.

Poursuivant le cours de ses conquêtes, il s'empara de la Phénicie, prit la ville de Sidon, et lui donna pour roi le sage Abdolonyme, prince d'une branche éloignée de la famille royale, qui vivait pauvre, ignoré, et cultivant de ses mains un petit jardin. Alexandre eut plus de peine à triompher de la résistance de ce prince philosophe pour l'élever sur le trône qu'à vaincre Darius pour le faire descendre du sien.

La ville de Tyr, célèbre par sa richesse et par sa puissance, résista sept mois aux armes macédoniennes. Si l'on juge du mérite d'une conquête par sa difficulté, la destruction de cette républiqne fut un des plus grands exploits d'Alexandre.

Il eut à combattre à la fois les hommes et les éléments. Ses infatigables soldats domptèrent la mer par une digue qu'ils construisirent en combattant toujours, et que les assiégés renversèrent plusieurs fois.

Toutes les forces de Carthage devaient venir au secours des Tyriens ; mais Syracuse, déclarant alors la guerre aux Carthaginiois, les empêcha de sauver leur mère-patrie.

Il prit enfin cette ville d'assaut. Son sort fut peu différent de celui de Thèbes, et la rigueur d'Alexandre était peut-être alors encore moins excusable, car il n'avait aucune ancienne injure à venger ; il poussa même la cruauté jusqu'à faire mettre en croix deux mille braves guerriers qui s'opiniâtraient à combattre sur les débris de leur patrie. Huit mille hommes périrent dans cette journée. La plus grande partie des habitants furent vendus, quelques-uns se réfugièrent à Sidon.

Le roi reçut encore de nouvelles propositions de paix de

Darius, qui lui offrit sa fille en mariage avec la moitié de son empire. Le sage Parménion voulait qu'il acceptât, et lui dit qu'à sa place il signerait le traité : « Je le ferais « aussi, reprit Alexandre, si j'étais Parménion. »

Les Juifs, fidèles à leur serment, avaient refusé de combattre contre Darius. Le roi de Macédoine porta ses armes contre eux. Il s'attendait à trouver des ennemis plus intrépides et des dangers plus grands qu'en Phénicie ; mais on ne lui opposa que des prières : il ne rencontra que des prêtres et des lévites. La solennité du culte d'Israël frappa son esprit ; sa fierté fléchit devant la majesté divine, et, loin de se montrer en vainqueur à Jérusalem, il y entra en ami, et offrit un sacrifice dans le temple de Salomon. Les Hébreux prétendaient qu'un fantôme, sous les traits du grand prêtre Jaddus, lui était apparu autrefois en Macédoine pour lui prédire ses hautes destinées.

La ville de Gaza refusant de se sommettre à lui, il se vit obligé de l'assiéger. Ce siége fut meurtrier ; Bétis la défendit avec opiniâtreté.

Après avoir pris la ville, le roi, voulant imiter Achille, fit attacher le corps de Bétis à son char, et le traîna autour des murs de Gaza. Il oubliait qu'on ne doit imiter des grands hommes que leurs vertus.

On dit qu'il envoya de Judée en Macédoine à Léonidas, l'un de ses gouverneurs, pour cent talents de myrrhe. Il se souvenait que, dans son enfance, cet homme sévère, lui reprochant un jour de prodiguer l'encens dans un temple et de le verser à pleines mains, lui avait dit : « Prince, « soyez plus économe, et attendez, pour dissiper avec une « telle profusion cet encens précieux, que vous ayez con- « quis le pays qui le produit. »

Toujours avide de combats et de gloire, Alexandre fit, dit-on, une incursion sur les terres des Arabes. S'étant avancé presque seul la nuit, avec sa témérité ordinaire, près du camp des ennemis, il y entra audacieusement, aisit une bûche enflammée dans un de leurs postes, et,

revenu près de ses troupes, il fit allumer une grande quantité de feux qui effrayèrent les Barbares et les mirent en fuite.

Dans sa marche, il s'était vu près de périr en voulant tirer de danger et porter sur ses épaules le vieux Lysimaque, un des gouverneurs de sa jeunesse, qui l'avait suivi dans cette expédition. Le cœur d'Alexandre offrait le plus étonnant et le plus continuel mélange d'orgueil et de bonté. Vices et vertus, tout était excès dans cette âme ardente.

La conquête de l'Égypte, qui, depuis tant d'années, coûtait une si prodigieuse quantité d'or et d'argent au roi de Perse, ne fut qu'un voyage pour Alexandre. Les Égyptiens détestaient le joug asiatique ; tout conquérant, pourvu qu'il ne fût pas Perse, leur semblait un libérateur. Déjà un officier grec du parti de Darius, et qui s'était sauvé avec quelques troupes de la bataille d'Issus, avait levé en Égypte l'étendard de la révolte. Tout le peuple se déclara pour lui; mais il ne sut pas profiter avec prudence de ses premiers avantages, et se laissa surprendre par un corps ennemi. Alexandre, sur ces entrefaites, fut reçu comme un roi qui serait entré pacifiquement dans ses États.

Il se concilia tous les cœurs par son respect pour les lois, pour les mœurs, et surtout pour le culte égyptien. Sa marche jusqu'à Memphis ne fut qu'un triomphe, et sa puissance y fut aussitôt consolidée qu'établie.

Ce qui paraît inconcevable, c'est l'apathie et la lâcheté des habitants de l'immense empire des Perses. Non-seulement ils s'étaient laissé vaincre par une armée si peu nombreuse, mais ils n'osaient pas même se soulever tandis que leurs téméraires vainqueurs s'éloignaient d'eux pour s'enfoncer dans les sables de l'Afrique.

Une telle mollesse diminue beaucoup le prodige de la conquête. Il ne suffit pas de compter les hommes, il faut mesurer les courages; et depuis longtemps les Thermopyles, Marathon, Salamine, Platée, la retraite des dix mille et les succès d'Agésilas, avaient prouvé que quelques

milliers de Grecs intrépides pouvaient braver et subjuguer sans peine des millions d'Asiatiques.

Alexandre, qu'aucun danger n'effrayait, résolut alors d'aller dans la Libye visiter l'oasis et le temple de Jupiter-Ammon. L'exemple de Cambyse, qui perdit presque toute son armée dans ces sables brûlants, ne l'intimida pas. Il fut au moment d'éprouver le même sort. Un vent impétueux et des tourbillons de sable menaçaient de l'engloutir; une soif dévorante épuisait les forces de ses infatigables guerriers. Sa fortune le tira de ce péril : le ciel se couvrit de nuages ; une pluie abondante, et presque inconnue dans ce triste climat, éloigna la mort.

Il arriva enfin dans cette fameuse oasis, dans cette île de verdure placée, comme un port favorable, au milieu d'un océan de sable. On raconte que le grand prêtre d'Ammon le déclara fils de Jupiter, et lui promit l'empire du monde. D'autres disent qu'il écrivit à Olympias qu'il avait reçu du pontife des réponses secrètes, dont elle serait instruite quand il la reverrait.

Plutarque rapporte que le grand prêtre, voulant l'appeler *mon fils* en langue grecque, qu'il parlait mal, au lieu de se servir du mot *O paidion*, prononça *O pai-Dios*, ce qui signifiait *fils de Jupiter ;* et que cette méprise, qui fit sourire Alexandre, donna lieu à toutes les fables débitées sur cet oracle. Ce qui est certain cependant, c'est que, depuis ce voyage, le roi, dans tous ses actes et dans toutes ses lettres, ajouta à ses titres celui de fils de Jupiter.

Au reste, sans rendre cette prétention si injurieuse pour sa mère, il pouvait la soutenir, d'après la croyance du temps, d'une manière plus convenable, puisqu'il descendait, par son père, d'Hercule, que tous les Grecs reconnaissaient pour fils de Jupiter. Alexandre, de retour en Égypte, fonda la ville d'Alexandrie, qui remplaça Tyr, et devint le centre du commerce des trois seules parties du monde alors connues. Il en traça lui-même les plans, et en confia la construction à un architecte qui avait rebâti le temple d'Éphèse.

L'Égypte était trop habituée à changer de gouvernement et de dynasties pour en confier la surveillance à un seul homme, qui aurait pu tenter de s'en rendre maître. Alexandre la divisa en provinces, dont les gouverneurs lui rendaient directement compte de leur administration.

Après avoir pris ces sages mesures pour assurer la tranquillité de cette contrée, il revint à Damas. Statira, femme de Darius, venait d'y mourir. Le roi de Perse, apprenant cette nouvelle, crut qu'elle avait péri victime des insultes du vainqueur ; mais, informé par un de ses confidents de la conduite généreuse de son rival, il demanda aux dieux, s'ils lui enlevaient le trône de Cyrus, de ne le donner qu'à Alexandre.

La conquête de l'Égypte avait laissé le temps au roi de Perse de rassembler une nouvelle armée. On assure qu'elle se montait à plus de six cent mille hommes. Alexandre, réunissant toutes ses forces pour le combattre, passa l'Euphrate à Thapsaque, et s'avança, avec sa célérité ordinaire, près du Tigre. Ce fleuve était rapide et facile à garder ; mais la négligence de Mazée, qui arriva trop tard pour le défendre avec la cavalerie persane, en livra le passage aux Macédoniens.

Les armées se trouvèrent bientôt en présence, dans une vaste plaine, près du bourg de Gangamelle et de la ville d'Arbelles. On conseilla à Alexandre d'attaquer la nuit ; il dit qu'il ne voulait point dérober la victoire. L'approche d'un si grand danger ne l'empêcha pas de dormir paisiblement, et, comme ses amis se montraient surpris de sa sécurité, il répliqua : « Comment ne serions-nous pas tran« quilles, lorsque l'ennemi vient lui-même se livrer entre « nos mains ! »

Une éclipse de lune, qui survint alors, alarmait ses soldats : il leur fit dire par le devin Aristandre que le soleil était l'astre des Grecs et la lune celui des Perses, et que ce phénomène présageait la ruine de l'ennemi.

Le succès de cette bataille demeura quelque temps in-

certain : l'aile gauche des Macédoniens fut enfoncée par les Perses et repoussée jusqu'auprès de leur camp. Mais la fortune, toujours constante pour Alexandre, seconda son impétuosité ; il mit en déroute tous les corps qui le combattaient successivement, et se fit jour jusqu'au char de Darius. Ce malheureux monarque, voyant sa garde écrasée et toute défense inutile, quitta son char, s'élança sur un coursier, et chercha son salut dans la fuite.

Alexandre, sans se laisser entraîner par une ardeur imprudente, revint délivrer Parménion et son aile gauche des forces qui l'accablaient. La déroute des Perses fut alors générale, et ce jour décida de l'empire.

Après ce grand triomphe, Alexandre, reconnaissant des services de ses alliés, écrivit de nouveau dans la Grèce pour confirmer l'indépendance de toutes les villes de la confédération. Il envoya de riches dépouilles à Crotone, en mémoire de l'athlète Phayllus, qui, dans le temps de la guerre de Xerxès, arma une galère pour secourir les Athéniens et les Spartiates, lorsque tant de peuples, tremblants devant le grand roi, les abandonnaient.

C'est en montrant dans toutes les occasions cet amour ardent pour la gloire des Grecs qu'Alexandre se faisait pardonner par eux sa domination.

N'ayant plus d'ennemis à vaincre, il continua paisiblement sa marche, ne trouvant partout que des sujets soumis et des hommages empressés. On dressait des autels sur son passage ; l'air était embaumé de parfums et d'encens, les chemins jonchés de fleurs. Il entra en triomphe à Babylone, n'y permit aucune violence, aucun désordre, montra de l'estime aux savants chaldéens et de la vénération pour le culte des mages. Cette grande ville redoutait un conquérant ; elle ne vit qu'un monarque pacifique, occupé d'embellir cette capitale de son nouvel empire, et d'en faire un monument de sa gloire.

Après tant de dangers, les soldats macédoniens reçurent de justes et magnifiques récompenses, et les plus

braves obtinrent des prix proportionnés à leurs actions.

Alexandre, voulant achever sa conquête, marcha vers la Perse. Ariobarzane, qui gardait les défilés de Suze, défendit vaillamment ce poste, et lui fit éprouver beaucoup de pertes. Il tourna ces montagnes, traversa l'Araxe, et arriva à Persépolis, où toutes les richesses des anciens rois de Perse étaient réunies.

La vue de l'antique capitale d'un pays autrefois si redouté rappela aux Grecs l'invasion de Xerxès, les anima à la vengeance, et leur fit commettre un grand nombre de cruautés.

Le vieillard Démarate, qui s'y trouvait alors, versait des larmes de joie, et regrettait que tous les habitants de la Grèce ne pussent pas jouir du plaisir de voir un guerrier grec assis sur le trône de Xerxès.

Jusque-là le roi de Macédoine, sobre, tempérant, frugal et continent, avait fait autant admirer sa sagesse que son courage; mais le vainqueur de la Perse fut enfin vaincu lui-même par la volupté. Enivré de gloire, de puissance et d'encens, il prit les mœurs, le costume et les vices des vaincus. Il se livra aux plus honteuses débauches, et à la suite d'un festin, entouré de flatteurs et de courtisanes, il suivit l'une d'elles, nommée Thaïs, dont il partageait le délire et l'ivresse, et, la torche à la main, il réduisit en cendres le palais dont la conquête était un des plus beaux titres de sa gloire.

Tandis qu'il éprouvait le sort des rois victorieux que la flatterie empoisonne et que l'orgueil corrompt, Darius, comme tous les princes malheureux, se voyait trahi et abandonné.

Bessus et plusieurs satrapes qui l'accompagnaient dans sa fuite formèrent une conspiration contre lui, et le chargèrent de chaînes. Une seule troupe de sa garde, composée de Grecs et commandée par Patron, lui resta fidèle : perdant l'espoir de le sauver, elle se sépara des conjurés.

Alexandre, s'arrachant aux délices de Persépolis afin de

poursuivre Darius, était près de l'atteindre. Bessus et ses complices abandonnèrent leur maître après l'avoir percé de flèches. Ce prince mourant fut secouru dans ses derniers moments par le Macédonien Polystrate.

Aussi touché de la générosité de ses ennemis qu'indigné de l'ingratitude de ses sujets, son dernier vœu fut pour Alexandre. Il mourut en lui souhaitant le trône du monde. Ainsi finit l'empire des Perses, fondé par Cyrus : il avait duré deux cent six ans, sous treize rois.

Alexandre, après avoir vaincu les traîtres et soumis plusieurs peuples, vengea Darius, et livra Bessus à la juste fureur de Sisygambis.

Pendant qu'il consommait, au milieu de l'Asie, cette grande révolution, les Lacédémoniens, ayant appris qu'Antipater faisait la guerre aux peuples de la Thrace, voulurent secouer le joug des Macédoniens. Ils soulevèrent le Péloponèse, et rassemblèrent une armée de vingt-deux mille hommes. Antipater marcha contre eux avec quarante mille guerriers.

Les deux armées se livrèrent une bataille sanglante. Le général macédonien, ne pouvant enfoncer les Spartiates, les attira par une feinte retraite dans une plaine où toutes ses forces pouvaient se développer : là, s'arrêtant tout à coup, il les déborda, les entoura, et les battit complétement. Le roi Agis, après des prodiges de valeur, fut tué. Cette journée coûta trois mille hommes à Sparte et détruisit sa puissance.

Antipater rendit à Alexandre un compte très-modeste de sa victoire pour ne pas exciter sa jalousie.

Cette réserve prudente était nécessaire : le temps et le succès augmentaient les défauts d'Alexandre et atténuaient ses vertus.

Philotas, l'un des généraux les plus distingués de l'armée macédonienne, montrait un orgueil qui accompagne trop souvent la gloire militaire. En vain le vieux Parménion, son père, lui disait : « Mon fils, fais-toi plus petit, » il hu-

miliait ses rivaux par sa jactance, et frondait même souvent les opérations et les actes du roi.

Ses ennemis profitèrent de ses imprudences pour le rendre suspect; ils l'accusèrent de conspiration. Alexandre, oubliant ses services, le fit mourir.

Il est rare qu'un crime n'en enfante pas d'autres : il craignit que Parménion ne vengeât son fils. La vertu, la vieillesse, la fidélité, les talents militaires de cet illustre général, loin d'arrêter la violence du roi, l'affermirent dans sa barbare résolution de se défaire d'un grand homme dont il redoutait le crédit sur l'armée.

Les moyens furent aussi odieux que l'action : Parménion commandait dans une grande province; les trésors de l'armée étaient commis à sa garde; il fallait le surprendre, et le roi déguisa ses projets comme aurait fait un vulgaire conspirateur.

Il lui envoya un officier avec une dépêche remplie d'expressions amicales; et, tandis que ce noble vieillard lisait la lettre et adressait des vœux au ciel pour la conservation du roi, il fut poignardé.

Ainsi le caractère d'Alexandre changeait comme ses mœurs, et les vieux soldats disaient avec raison qu'il était devenu semblable aux satrapes de Darius; mais ce qui ne changea jamais en lui, ce fut son ardeur pour les conquêtes et son infatigable activité.

La Sogdiane se révolta : il la soumit. La Bactriane, dont les peuples guerriers lui opposèrent une plus longue résistance, finit par reconnaître ses lois. Arrivé aux extrémités septentrionales de l'empire, il bâtit une ville sur le fleuve Yaxarte, et lui donna son nom.

Les Scythes, inquiets de son approche, lui envoyèrent des ambassadeurs, qui lui firent une harangue devenue célèbre par sa franchise hardie, noble et simple. « Toi qui « te vantes, lui dirent-ils, d'exterminer les brigands, tu es « le plus grand de tous : tu combats les peuples qui ne t'atta- « quent point, tu pilles les nations vaincues. N'est-il pas permis

« à ceux qui vivent dans nos forêts d'ignorer qui tu es et « d'où tu viens ? Si tu es un dieu, fais du bien aux mortels ; « si tu n'es qu'un homme, respecte les droits des hommes. »

Alexandre répondit avec fierté et concision qu'il userait de sa fortune. Il franchit le fleuve, battit les Scythes ; et comme ces peuples avaient été jusque-là invaincus, cette victoire fit regarder les Macédoniens comme invincibles.

L'honneur du triomphe était le seul but de cette agression. Alexandre, satisfait de l'avoir remporté, conclut la paix avec les Scythes.

Il reçut alors un renfort de seize mille hommes de la Macédoine, et acheva de soumettre tous les peuples de l'empire de Perse. Les Massagètes furent les derniers vaincus. Lorsqu'il était dans leur pays, il signala son courage et sa force en tuant un lion qui s'élançait sur lui.

Après tant de travaux, on aurait plus loué que blâmé un repos nécessaire ; mais il rendit le sien honteux par les débauches auxquelles il s'abandonna.

Dans un festin où le vin troublait sa raison, Clytus, son compagnon d'armes, son ami, et frère de la femme qui l'avait allaité, dénigra ses exploits, élevant ses propres actions au-dessus de celles du roi. Alexandre le reprit aigrement de cette insolence. Clytus, irrité, lui reprocha son ingratitude, rappelant imprudemment les services et le sort de Philotas et de Parménion. Le roi, qui pouvait à peine se contenir, lui ordonna de sortir de table, et l'appela traître et lâche. Alors Clytus, perdant toute mesure : « Ce sont cependant, lui dit-il, ces hommes que vous appelez lâches « qui vous ont fait remporter toutes vos victoires ; c'est « cette main même que vous insultez qui a sauvé vos jours « sur les borde du Granique, lorsque vous présentiez le dos « au fer de Spitridate : mais vous n'êtes pas fait pour en« tendre la vérité ; vous ne devez vivre qu'avec les Bar« bares qui vous adorent, et qui se prosternent devant votre « robe persane. »

En vain à ces mots les courtisans voulurent s'opposer à

la fureur d'Alexandre, il saisit une javeline, et la plongea dans le corps de Clytus en s'écriant : « Va trouver maintenant Attale, Philippe et Parménoin. »

Le crime commis dissipa tout à coup l'ivresse : le roi, voyant Clytus mort, fut saisi d'horreur ; il se jeta sur son corps, et voulut se percer de la javeline qui l'avait tué. Ses amis l'emportèrent dans son palais ; il y resta deux jours couché sur la terre, faisant retentir l'air de ses cris, de ses sanglots, et décidé à se laisser mourir de faim.

Le devin Aristandre lui rappela les oracles des dieux et les hautes destinées qu'il devait accomplir. Callisthène, parent d'Aristote, s'efforça d'opposer à un désespoir inutile les principes de la sagesse. Le philosophe Anaxarque employa pour le consoler une odieuse et basse flatterie, en lui disant qu'un roi était la loi vivante de son peuple et le maître absolu des jours de ses sujets. Enfin les Macédoniens, trop touchés peut-être de son repentir, se rendirent complices de ce meurtre en déclarant par un décret que Clytus avait mérité son châtiment.

L'ambition, plus puissante que la flatterie sur l'âme d'Alexandre, pouvait seule le distraire de son juste chagrin ; et, pour fuir ses remords, il ne s'occupa qu'à étendre sa gloire ternie : il résolut donc la conquête de l'Inde.

Son armée, en partant pour cette expédition, quitta la simplicité grecque pour étaler le luxe oriental : les boucliers des soldats étaient garnis de lames d'argent ; l'or brillait sur leurs cuirasses et sur les brides des coursiers.

Peu satisfait d'être adoré par les Barbares, Alexandre voulut engager les Grecs à lui rendre les honneurs divins ; mais le philosophe Callisthène repoussa avec fermeté ses insinuations, refusa d'imiter les Perses, soutint que, s'ils adoraient des mortels, les vainqueurs ne devaient pas se soumettre aux lois des vaincus, et qu'on devait suivre l'antique usage de la Grèce, qui n'avait décerné les honneurs divins à Hercule et à Bacchus qu'après leur mort.

Le noble courage de Callisthène ne tarda pas à être pu-

ni ; on l'enveloppa dans une conspiration formée contre Alexandre, qui ordonna sa mort.

Dès que le roi entra dans les Indes, les petits princes de cette contrée se rangèrent sous ses lois : cependant quelques villes lui résistèrent. Au siége de Mazague, atteint d'une flèche, il avoua que la douleur lui faisait sentir qu'il n'était pas un dieu.

Taxile, un de plus grands rois du pays, acheta l'amitié d'Alexandre aux dépens de l'honneur de son trône, et lui soumit ses États et son armée. Porus, plus courageux, défendit son indépendance, et se présenta avec de nombreuses troupes sur les bords de l'Hydaspe pour combattre le conquérant de l'Asie.

Alexandre employa d'abord la ruse afin de triompher de cet ennemi : il fit revêtir de son armure Cratère, un de ses officiers ; ce faux Alexandre, suivi d'un grand cortége et de quelques troupes, fixait l'attention de Porus sur un point du fleuve, tandis que le roi, à la tête de sa cavalerie, le traversait dans un autre endroit. Une affreuse tempête rendit ce passage très-périlleux, et ce fut alors qu'Alexandre, au moment d'être englouti par les flots, ou jeté au milieu des ennemis, s'écria : « Athéniens, pourriez-vous « croire que je m'expose à tant de dangers pour mériter « vos éloges ? »

Les Grecs vainquirent l'orage et le fleuve ; leur armée, déployée dans la plaine, attaqua vivement les Indiens. Ceux-ci opposèrent vainement leur foule intrépide, mais sans ordre, à la tactique savante et à la discipline des Macédoniens ; les éléphants, qui faisaient leur principale force, blessés par les traits des Grecs, retournaient avec furie dans les rangs des Barbares, qu'ils écrasaient sous leurs pieds.

Après un affreux carnage, la déroute devint complète. Porus combattit le dernier. Le sort trompa son courage : il voulait mourir ; il fut blessé et pris. « Comment veux-« tu, lui dit Alexandre, que je te traite ? — En roi ! » répliqua le fier Indien. Cette noble réponse lui valut la restitution de ses États et l'amitié d'Alexandre.

Après ce triomphe, le héros macédonien satisfit sa curiosité en s'instruisant des lois de ces peuples et de la religion des brachmanes.

Ils ne mangeaient point de chair, ne buvaient que de l'eau, priaient jour et nuit, croyaient à la création et à la fin du monde, à l'immortalité de l'âme et à la métempsycose. L'un deux, Calanus, s'attacha à la fortune du roi, et le suivit.

Le monde ne suffisait point aux désirs d'Alexandre ; mais le terme de la patience des Grecs et des Macénoniens était arrivé ; ils refusèrent de le suivre plus loin : tout avait cédé à son courage ; son armée seule l'arrêta. En vain il employa tour à tour les prières et les menaces, la révolte devint génerale, et d'autant plus difficile à vaincre, qu'on lui opposait, non des armes, mais des larmes.

Tous étaient décidés à résister ; aucun n'osait élever la voix ; enfin un vieux guerrier prit la parole avec une noble hardiesse, et fit un tableau si pathétique des travaux et des fatigues de ses braves compagnons, qui montraient en soupirant leurs nombreuses cicatrices, qu'Alexandre, vaincu, obéit au vœu général, et ordonna la retraite.

Il descendit l'Hydaspe, et soutint encore beaucoup de combats avant d'arriver sur le bord de la mer. Aussi impétueux que dans sa première jeunesse, il franchit seul les remparts de la ville des Oxidraques : adossé à un arbre et combattant seul une foule d'ennemis, il tomba percé d'un coup de lance, et allait périr victime de sa témérité, lorsque ses soldats furieux enfoncèrent les portes de la ville, et l'arrachèrent à ce péril imminent.

Néarque, d'après ses ordres, ramena la flotte en Perse. Pour lui, à la tête de son armée, il revint dans la Babylonie par la Gédrosie et la Carmanie. La fatigue et l'intempérie du climat détruisirent les trois quarts de ses troupes.

De retour dans son empire, il imita dans sa marche le triomphe de Bacchus. On avait placé sur des chars des tentes ornées de guirlandes et de fleurs ; il y passait les jours

et les nuits en festins. Des arbres ployés en berceaux ombrageaient sa route, couverte de tapis et de branchages. Des tonneaux de vin défoncés étaient placés devant toutes les portes des maisons. Un grand nombre de bacchantes, les cheveux épars, accompagnaient la marche ; l'air retentissait de leurs cris et du son des instruments.

Pendant l'absence du roi, les gouverneurs des provinces avaient commis de grands excès : il prouva sa justice et satisfit le peuple en les punissant. Mais d'un autre côté, livré aux conseils de l'eunuque Bagoas, il fit périr sans jugement le satrape de Posagarde, accusé faussement d'avoir pillé le tombeau de Cyrus. L'Indien Calanus, las de la vie, se brûla dans cette ville : on prétendit qu'il avait annoncé la mort prochaine du roi, qui, pour célébrer ses funérailles, donna un grand festin, où quarante convives moururent de leurs excès.

Ce fut dans ce temps qu'Alexandre épousa Statira, fille de Darius : il avait précédemment pris pour femme Barsine, veuve de Memnon, et Roxane, fille d'un satrape. Comme il voulait consolider l'union et la tranquillité des divers peuples soumis à son obéissance, il fit épouser à ses officiers les filles des meilleures familles de Perse.

Il passa en revue trente mille jeunes Persans, armés, disciplinés comme les Macédoniens, et qu'il destinait à remplacer ses vieux soldats. Après avoir rétabli l'ordre dans les provinces, il reprit la route de Babylone.

Harpalus, chargé de ce gouvernement, et qui s'était enrichi par ses exactions, craignit un juste châtiment ; il se sauva à Athènes avec cinq mille talents. Antipater exigeait qu'on le lui livrât. Harpalus offrit à Phocion cinq cents talents pour obtenir son appui : il fut refusé avec dédain.

Plusieurs historiens prétendent que Démosthène, qui devait parler contre lui, se laissa séduire par l'offre d'une coupe magnifique et de vingt talents. Un mal de gorge violent lui servit, dit-on, de prétexte pour ne pas monter à la tribune. L'un de ses rivaux le railla sur cet accident

soudain, et se servit d'un jeu de mots signifiant que la coupe, et non l'esquinancie, l'empêchait de parler. Démosthène, disent ces historiens, craignant le courroux du peuple, s'exila à Trézène, Pausanias révoque ce fait en doute. La noble résistance de cet orateur contre la puissance de Philippe et d'Alexandre réfute encore mieux cette fable.

Alexandre voulut envoyer les Macédoniens dans leur patrie : cette faveur leur parut une injure ; ils se révoltèrent, et le roi eut besoin de toute sa fermeté et de quelques actes de rigueur pour étouffer la sédition.

Antipater donnait de l'ombrage au roi ; il le rappela de Macédoine, et lui préparait peut-être le sort de Parménion : jamais pourtant il n'aurait dû lui paraître plus nécessaire de conserver ses anciens amis. Le plus cher de tous, Éphestion, mourut en ce temps à Ecbatane. La douleur du roi fut excessive comme toutes ses passions, et lorsqu'il revint dans sa capitale, il ordonna des jeux en son honneur, et lui fit faire des funérailles qui surpassèrent en magnificence celles des plus grands monarques. Son catafalque avait cent quatre-vingt-quinze pieds de haut ; la dépense s'éleva à trente-six millions ; et non content d'immortaliser son ami, il lui éleva des temples et voulut le faire adorer comme un dieu.

Aux portes de Babylone, il fut arrêté par les prédictions des Chaldéens, qui lui annonçaient que cette ville serait son tombeau. Les âmes les plus fortes ne sont pas toujours à l'abri des faiblesses de la superstition ; et c'était un étrange spectacle que de voir le conquérant du monde, troublé par des terreurs, effrayé par des oracles, errer incertain autour de Babylone, et craignant de s'exposer à la mort qu'il avait tant de fois bravée.

Enfin le désir de jouir des hommages qui l'attendaient dans cette capitale l'emporta sur la crainte. Arrivé dans son palais, il y reçut des ambassadeurs de presque tous les peuples de l'Europe et de l'Asie. Les députés de Corinthe lui offrirent, au nom de cette ville, le droit de bourgeoisie.

Cette offre le fit d'abord sourire ; mais comme il apprit qu'Hercule seul avait obtenu ce privilége avant lui, il accepta avec joie.

Après s'être quelque temps occupé de l'exécution de ses plans pour l'embellissement de Babylone, il fit des préparatifs pour de nouvelles conquêtes. Ses mémoires, trouvés après sa mort, prouvent qu'il voulait porter ses armes en Italie, en Sicile, dans les murs de Carthage, et jusqu'aux colonnes d'Hercule.

Le succès de Néarque et le souvenir des découvertes des Phéniciens lui avaient même, dit-on, inspiré le désir de faire avec sa flotte le tour de l'Afrique ; mais le sort arrêta tout à coup ses projets en terminant ses jours.

Au milieu d'un grand festin, après avoir vidé plusieurs fois la coupe d'Hercule, qui tenait plusieurs pintes, il perdit connaissance, et fut attaqué par une fièvre dont la violence résista à tout l'art des médecins. Réduit en peu de jours à l'extrémité, il donna son anneau à Perdiccas, et fit défiler devant son lit tous ses vieux soldats.

Leurs gémissements furent la plus éloquente oraison funèbre. On lui demandait à qui il laissait l'empire : « Au « plus digne, répondit-il, et je prévois que vos discordes ho« noreront ma mémoire par d'étranges jeux funèbres. — « Quand voulez-vous, lui dirent ses généraux, qu'on vous « rende les honneurs divins ? — Lorsque vous serez heureux. » Après avoir prononcé ces derniers mots, il mourut, l'an du monde 3683, la première année de la 114e olympiade.

Plusieurs historiens assurent qu'Antipater, rappelé par Alexandre, et craignant sa rigueur, le fit empoisonner par Cassandre et par Iolas, ses fils. D'autres soutiennent que sa mort fut le fruit naturel de ses excès ; pour appuyer leur opinion, ils rapportent que, malgré la chaleur du climat, son corps resta plusieurs jours exposé sans se corrompre.

Les Macédoniens regrettèrent son génie, les Perses sa douceur. Tous frémirent des troubles que devait exciter

le partage de sa succession. Sisygambis, plus affligée de sa mort qu'elle ne l'avait été de celle de Darius, refusa toute consolation, et se laissa mourir de faim.

Nul homme ne répandit plus d'éclat sur la terre. Son nom célèbre a traversé les siècles. Sa magnanimité, la force de son courage, l'étendue de son esprit et son extrême audace excitent encore l'admiration. En vain Tite-Live, qui ne voulait pas qu'un Grec eût acquis plus de gloire que les Romains, attribue la plupart de ses succès à la faiblesse et aux fautes de ses ennemis ; on ne peut refuser à Alexandre les plus grands talents et une habileté égale à son ambition. L'excès fut le défaut de ses grandes qualités.

Alexandre offre au jugement de l'histoire deux hommes différents et presque opposés. Avant la prise de Babylone, elle peut louer un prince prudent, libéral et tempérant, philosophe, clément, protecteur de l'indépendance des Grecs, et vengeur de leur gloire ; mais lorsque, enivré par la fortune, assis sur le trône de Xerxès, il se fut revêtu de la robe des Perses, de l'orgueil des satrapes et des vices des courtisanes, elle ne nous montre plus qu'un roi ingrat, qu'un despote sanguinaire, qu'un homme faible et superstitieux, et qu'un insensé dont la ruine du monde n'aurait pu satisfaire la folle ambition.

TABLEAU LITTÉRAIRE DE LA GRÈCE

PENDANT LE TROISIÈME AGE.

Hommes illustres de la Grèce. — Pindare. — Eschyle. — Sophocle. — Euripide. — Aristophane. — Anaxagore. — Empédocle. — Hérodote. — Thucydide. — Ctésias. — Xénophon. — Platon. — Aristote. — Xénocrate. — Diogène. — Zénon. — Épicure. — Pyrrhon. — Aristippe. — Ménandre. — Phidias. — Méton. — Polygnote. — Zeuxis. — Protogène. — Praxitèle. — Polyclète. — Apelle. — Lysippe.

Nous avons vu la Grèce, dans ce troisième âge, briller de l'éclat de sa jeunesse, déployer la force de sa maturité, et nous montrer enfin de tristes signes de sa vieillesse, et de funestes présages de sa décadence.

Puissantes par leurs vertus, riches par leur industrie, invincibles par leur amour pour la liberté, toutes les républiques grecques, rivales de gloire, et réunies par leur dévouement à la commune patrie, bravèrent, défirent les armées des deux plus grands monarques de l'Asie ; et la Grèce prouva qu'elle contenait plus de héros que Suze, Persépolis et Babylone ne renfermaient de satrapes, de courtisans et d'esclaves.

Tout était légitime dans la cause, tout fut grand et pur dans le triomphe ; mais l'orgueil de la victoire fit naître l'ambition. Athènes et Sparte, ne sentant plus le besoin de se défendre, conçurent le désir de dominer. La discorde, la jalousie, la haine détruisirent l'esprit public. La richesse, produite par les conquêtes, corrompit les mœurs. Les Grecs, non-seulement souffrirent, mais appelèrent l'intervention de l'ennemi commun dans leurs différends ; et les rois de Perse remportèrent par l'intrigue et par la corruption des victoires que n'auraient pu obtenir leurs armes.

Cependant les talents, les sciences, les arts firent toujours de rapides progrès; mais ils contribuèrent à l'amollissement des mœurs; et comme les vertus mâles des anciens temps s'affaiblissaient de jour en jour, on sacrifia les devoirs aux plaisirs ; on ne rivalisa plus de gloire, mais de luxe. La vanité remplaça la fierté ; la passion pour les jeux et pour les théâtres devint telle, qu'on y sacrifia les besoins des armées et les trésors des États.

L'amour de la patrie retentissait encore à la tribune dans les harangues des orateurs, mais on ne courait plus avec la même ardeur pour la défendre.

Lorsque la monarchie macédonienne, se levant tout à coup, menaça la liberté de la Grèce, les craintes, les jalousies empêchèrent la réunion des peuples. Le fer de Philippe rencontra peu d'obstacles ; son or trouva partout des partisans. Le souvenir de l'ancienne gloire et la haine de l'oppression firent tenter quelques efforts partiels ; mais

une seule défaite découragea les descendants des héros de Salamine, de Marathon et de Platée ; et toute la Grèce, soumise à la domination réelle d'Alexandre, reçut avec transport l'ombre de la liberté que lui laissait un vain décret en échange du sacrifice de son indépendance.

Tandis que le conquérant de l'Asie parcourait l'Orient, les Grecs jouirent d'un profond repos. Sparte leva seule un moment l'étendard de la liberté ; mais on le vit aussitôt abattu qu'arboré ; et la Grèce ne fut, pendant le règne du héros macédonien, que le théâtre paisible des arts, des sciences, des lettres, des jeux et des plaisirs.

Cette dernière partie du troisième âge était encore brillante ; la puissance avait disparu, la renommée restait ; on avait moins de grandeur, mais plus de repos. La Grèce avait cessé de porter au loin ses armes ; mais de toutes parts on accourait dans cette heureuse contrée pour assister à ses jeux, pour admirer ses poëtes et ses artistes, pour consulter ses philosophes et pour s'enrichir de ses lumières. C'est ainsi qu'elle se préparait une nouvelle domination qui survécut longtemps à sa ruine : elle devint l'école du monde, le centre des lumières et de la civilisation ; et les Grecs se firent admirer par leur urbanité, par leur philosophie, par leur éloquence et par leurs chefs-d'œuvre, autant qu'ils l'avaient été jadis par leurs vertus et par leurs exploits.

Mais, avant de parvenir à cet empire si doux, ils eurent à soutenir de longs et de terribles orages : ils avaient perdu leur puissance ; la mort d'Alexandre leur enleva leur tranquillité.

Les tyrans qui lui succédèrent, sans le remplacer, ne respectèrent plus le fantôme de liberté que le héros macédonien leur laissa ; ils violèrent tous les droits et renversèrent toutes les institutions : leurs discordes sanglantes répandirent sur ces belles contrées tous les maux de la guerre civile et de la tyrannie. Quelques étincelles de liberté éclatèrent encore au milieu de ces excès ; mais cette

lueur passagère s'éteignit bientôt sous les foudres romaines.

Les nouveaux maîtres du monde rendirent enfin la tranquillité à la Grèce : ces fiers conquérants respectèrent l'antique gloire du peuple conquis, et les vainqueurs devinrent les disciples des vaincus ; ils adoucirent leur joug, et leur conservèrent les formes de la liberté.

Avant de passer à l'histoire de ce quatrième âge, qui vit périr l'indépendance des Grecs, jetons encore un dernier regard sur l'époque glorieuse que nous venons de parcourir. Les événements nous ont fait connaître les guerriers et les orateurs qui l'illustrèrent ; donnons à présent quelque idée des poëtes, des philosophes, des historiens et des artistes qui contribuèrent autant qu'eux à immortaliser leur patrie.

Pindare, de Thèbes, fut le premier des poëtes lyriques; il est encore le plus fameux ; personne ne l'égalait en force, en élévation, en harmonie. Couronné souvent dans les fêtes de la Grèce, son génie recevait les hommages qu'on n'accorde ordinairement qu'à la puissance. Aux jeux publics de Delphes, on lui avait assigné une place distinguée ; il s'y asseyait sur une sorte de trône, et charmait l'assemblée par les accords de sa lyre.

Ce grand poëte eut cependant un rival redoutable ; ce fut une femme thébaine, nommée Corinne, qui lui disputa cinq fois le prix. Malgré leur admiration pour Pindare, les Thébains le condamnèrent à l'amende pour avoir célébré dans ses vers la gloire d'Athènes, leur ennemie. Il vivait du temps de Xerxès.

Eschyle, d'Athènes, perfectionna la tragédie que Thespis avait inventée. Nous en avons déjà parlé, parce qu'il brillait dans le second âge.

Sophocle, d'Athènes, naquit vingt-sept ans après Eschyle et quatorze ans avant Euripide ; il se distingua d'abord

dans les emplois civils et militaires, et son génie tragique l'immortalisa. A quatre-vingts ans, accusé par un fils ingrat qui voulait le faire interdire et le disait privé de sa raison, il lut devant le peuple sa tragédie d'*Œdipe à Colone*, nouvellement achevée. Les juges, indignés, reconnurent ses droits, et le reconduisirent en triomphe chez lui.

Son rival Euripide, qui lui avait disputé constamment la palme tragique, mourut avant lui. Sophocle, au-dessus de la jalousie, parut dans l'assemblée publique en habits de deuil.

A l'âge de vingt-huit ans, il avait concouru avec Eschyle pour le prix de la tragédie. Les juges et les spectateurs, divisés, ne pouvaient se réunir pour prononcer l'arrêt. Cette lutte dégénérait en tumulte : le célèbre Cimon et dix généraux, qui venaient de remporter une grande victoire, furent choisis pour arbitres, et donnèrent le prix à Sophocle. Eschyle, ne pouvant se consoler de sa défaite, s'exila en Sicile. Sophocle termina ses jours à quatre-vingt-onze ans.

Euripide fut aussi l'ornement d'Athènes, sa patrie. Ce serait peut-être assez pour sa gloire de dire qu'il était l'ami de Socrate et le digne rival de Sophocle. On trouve moins de force et d'élévation dans ses écrits que dans ceux de son antagoniste, mais son style a plus de grâce et de délicatesse. Sa morale était pure comme son langage; il disait en beaux vers de grandes vérités aux rois et aux peuples, ainsi que son ami le poëte Agathon.

Celui-ci rappelait à Archélaüs qu'un roi doit principalement se souvenir de trois choses : « Qu'il gouverne les « hommes; qu'il doit les gouverner suivant les lois; qu'il « ne les gouvernera pas toujours. »

Le roi de Macédoine Archélaüs fit des reproches à Euripide, parce qu'il n'était pas venu, le jour de sa naissance, lui offrir, selon l'usage, quelques présents. Euripide, qui

ne sollicitait jamais de grâce, lui dit : « Quand le pauvre « donne, il demande. » Il mourut à soixante-seize ans, en Macédoine. Ses concitoyens demandèrent qu'on transportât son corps à Athènes ; mais Archélaüs voulut le garder, et lui fit élever un magnifique tombeau.

Après la mort de ces trois grands poëtes tragiques, Aristophane, leur contemporain, supposa, dans une de ses comédies, qu'aux enfers on trouvait un trône destiné aux poëtes les plus célèbres, mais qu'ils étaient obligés de le céder lorsqu'il survenait un talent supérieur. Eschyle occupait ce trône tragique : Euripide veut s'en emparer ; Sophocle le leur dispute. Les concurrents combattent avec les traits de la satire : Bacchus, descendu dans cet instant aux enfers avec l'intention de ramener sur la terre le meilleur auteur tragique et de consoler Athènes des mauvaises tragédies dont son théâtre se voyait inondé, juge le différend, assigne à Eschyle le premier rang, le second à Sophocle, le troisième à Euripide, et, conformément à cet arrêt, ramène Eschyle à la lumière.

Ce jugement d'Aristophane, souvent combattu depuis, était alors conforme à l'opinion des Athéniens. Ce qui paraît certain, c'est qu'Eschyle avait plus d'élévation, de force et d'enflure ; Sophocle plus de perfection ; Euripide plus de naturel. « Le premier, dit Aristote, peignait les « hommes plus grands qu'ils ne peuvent être ; Sophocle, « comme ils devraient être ; Euripide, tels qu'ils sont. »

Aristophane, le plus célèbre, le plus mordant et le plus licencieux des poëtes comiques, vivait à Athènes dans le beau siècle de Périclès. Il fit oublier ses prédécesseurs, Magnès, Cratinus, Cratès, Eupolis. Il tempéra le fiel de Cratinus par la grâce d'Eupolis : traitant dans ses allégories les intérêts les plus importants de la république, il attaquait dans ses satires les intrigues du sénat, la corruption des magistrats, la jalousie des généraux, l'orgueil des philosophes et la versatilité du peuple.

Quelquefois on voulut réprimer la licence du théâtre, mais la passion populaire l'emporta souvent sur l'autorité. Les poëtes comiques furent enfin ramenés à la bienséance par l'exemple d'Anaxandride, condamné à mourir de faim pour avoir parodié insolemment des vers d'Euripide. Le poëte tragique avait dit : « La nature donne ses ordres, et « s'inquiète peu des lois qui la contrarient. » Anaxandride appliqua au peuple d'Athènes ce qu'Euripide disait de la nature.

ANAXAGORE, disciple de Thalès, enseigna le premier la philosophie aux Athéniens : il distingua l'esprit de la matière, et reconnut positivement une intelligence suprême qui organise, anime et conserve tout. Il fut exilé comme impie, pour avoir dit que la lune n'était pas une divinité, mais une terre semblable à la nôtre.

EMPÉDOCLE, d'Agrigente, orna les matières les plus abstraites du charme de la poésie. Sa patrie lui offrait la couronne ; il lui préféra la liberté, et il établit l'égalité parmi ses concitoyens. Il disait aux Agrigentins : « Vous courez « après les plaisirs comme si vous deviez mourir demain, « et vous bâtissez vos palais comme si vous ne deviez ja- « mais mourir. » Son talent le rapprochait d'Homère. Il illustra sa patrie par ses lois, et la philosophie par ses écrits. Son poëme de *la Nature* fut son plus bel ouvrage : il y dit que Dieu, intelligence suprême, source de la vérité, ne peut être conçu que par l'esprit.

HÉRODOTE, d'Halicarnasse, regardé comme le père de l'histoire, en fit le premier une générale. Les temps barbares qu'il décrivit présentaient d'affreux tableaux : partout il avait à peindre le crime triomphant, la vertu persécutée, la liberté opprimée, et la terre inondée de sang par la tyrannie ; il adoucit l'horreur de ces peintures par les charmes de son style ; et son ouvrage, couronné aux jeux

olympiques, occupa presque le même rang que l'*Iliade* parmi les chefs-d'œuvre de l'esprit humain.

Les troubles de sa patrie et les discordes des Grecs le forcèrent à finir ses jours en Italie.

THUCYDIDE, plus jeune de treize ans qu'Hérodote, commanda les armées athéniennes avec gloire, et lutta contre la puissance de Périclès; mais, n'ayant pu prévenir la surprise d'Amphipolis, dont s'emparèrent les Lacédémoniens sous les ordres de Brasidas, il fut banni. Nous devons à cet exil de vingt ans l'histoire de la guerre du Péloponèse.

La sagesse, l'austère gravité de l'auteur et son amour pour la vérité se montrent dans cet ouvrage. Thucydide aimait mieux instruire que plaire : on ne trouve point dans son histoire les images et les grâces de celle d'Hérodote; mais aussi jamais la vérité ne s'y montre altérée par des fables.

Son style concis est quelquefois trop dur; mais, ce qui est digne de remarque, c'est que dans son livre il ne dit qu'un mot de son exil, sans se défendre et sans se plaindre.

CTÉSIAS, de Cnide, autre historien célèbre, fut le médecin d'Artaxerce. Il raconta les événements dont il avait été témoin, et ce qu'il avait lu dans les archives de Suze. La clarté du style était son principal mérite. Aristote doutait de la vérité de ses récits.

XÉNOPHON, Athénien, célèbre par la retraite des dix mille comme par ses écrits, se montra constamment aussi vertueux citoyen qu'habile général. Il n'écrivit sur la politique qu'après avoir observé les gouvernements, étudié les lois, dirigé les affaires; sur l'art militaire, qu'après avoir commandé; sur la morale, qu'après avoir pratiqué les vertus qu'il enseignait.

Son but était de rendre les hommes meilleurs en les éclairant. Peu de temps avant la bataille de Mantinée, il se re-

tira à Corinthe, et revint ensuite finir ses jours à Scillonte.

Platon, disciple de Socrate, voyagea en Égypte. Les prêtres lui firent connaître leur histoire, leur philosophie et leurs antiques lois. On croit qu'il avait connu aussi les livres de Moïse.

Son vaste génie embrassa toutes les parties de la philosophie. Il croyait à l'existence d'un Dieu suprême, à l'éternité de l'âme, aux récompenses et aux punitions après la mort. Sa morale était remplie de vérité, sa métaphysique d'imagination, sa législation de chimères sublimes.

Son esprit brillant, son style pur et vraiment attique, la sagesse de ses principes, l'élévation de ses sentiments et l'aménité de son caractère, excitèrent l'admiration universelle et lui firent donner le surnom de *Divin*

Il ne prit point part aux affaires publiques, et leur préféra les lettres. Plusieurs rois, et entre autres Denys, tyran de Syracuse, l'appelèrent près d'eux pour s'éclairer de ses lumières. Il donnait ses leçons à l'extrémité d'un faubourg d'Athènes, dans le jardin d'Académus, d'où son école prit le nom d'*Académie*.

Ses disciples formèrent deux sectes : les académiciens, qui continuèrent à enseigner dans son jardin; et les péripatéticiens, qui donnèrent leurs leçons dans le Lycée.

Aristote, de Stagyre en Macédoine, fut le chef des péripatéticiens. A l'âge de dix-sept ans, il étudia la philosophie à l'école de Platon. Retourné dans la Macédoine, il y jouit d'un grand crédit près du roi Philippe, qui le chargea de l'éducation d'Alexandre. Après l'avoir achevée, il revint ouvrir son école dans le Lycée d'Athènes.

Son génie était d'une vaste étendue : il perfectionna la dialectique; son immense érudition est prouvée par ses nombreux ouvrages, qui embrassent toutes les sciences. Sa philosophie, traversant les siècles et survivant aux ruines d'Athènes et de Rome, fut longtemps la seule doctrine re-

que dans les écoles modernes. Ses préceptes étaient regardés comme des oracles, et on s'exposait à être traité comme hérétique en combattant ses erreurs sur la physique, que tant de découvertes nouvelles ont fait reconnaître.

Aristote avait acquis trop de gloire pour échapper à l'envie : on l'accusa d'impiété. Il fut cité en justice par Eurymédon ; et, craignant le sort de Socrate, il se retira dans l'île d'Eubée, où il finit ses jours.

L'indignation que lui causa la mort de Callisthène et son amitié pour Antipater le firent soupçonner de complicité avec les meurtriers d'Alexandre ; mais les plus graves historiens révoquent en doute l'empoisonnement de ce prince, et traitent de calomnie l'imputation faite à son instituteur.

Xénocrate, l'un des successeurs de Platon, professait les mêmes principes que son maître, mais avec trop d'austérité dans sa doctrine et de sécheresse dans son style. Platon l'exhortait souvent à sacrifier aux Grâces. Philippe et Alexandre voulurent gagner ce philosophe par leurs largesses ; mais ils le trouvèrent incorruptible. On avait une si haute idée de sa probité, qu'étant appelé en témoignage dans une affaire, les juges le dispensèrent du serment et se contentèrent de sa parole. Il aimait la retraite et se montrait peu en public. Dans un siècle corrompu, sa vertu fit une telle impression qu'elle arracha au vice quelques jeunes Athéniens.

Diogène, contemporain d'Alexandre, était de la secte des cyniques, dont Antisthène, disciple de Socrate, fut le chef. Ces philosophes menaient une vie dure, n'avaient pour habit qu'un manteau, et portaient une besace, un bâton et une écuelle ; ils faisaient consister le bonheur dans l'indépendance, et celle-ci dans la pauvreté. Diogène outra leur système ; il méprisait non-seulement les richesses, mais les lois, les bienséances et les usages de la société ; ce mépris s'étendait sur tout le genre humain. Ses raille-

ries étaient mordantes, et son effronterie sans bornes. Il marchait nu-pieds, et couchait dans un tonneau.

Lorsque Alexandre arriva à Corinthe, tous les philosophes vinrent lui présenter leurs hommages, Diogène s'en dispensa. Ce monarque alla le voir et lui demanda ce qu'il désirait de lui. « Que tu t'écartes, dit le cynique : ne me « cache pas mon soleil. » Les courtisans se montraient irrités de cette insolence. Le roi sourit et dit : « Si je n'étais « Alexandre, je voudrais être Diogène. » Leurs vanités s'entendaient.

Ce cynique, plus fou que philosophe, persuadé qu'il était supérieur à l'humanité parce qu'il la dédaignait, se promenait en plein jour avec une lanterne. On lui demanda ce qu'il cherchait : « Un homme, » répondit-il.

Comme il se vantait de fouler aux pieds les tapis et l'orgueil de Platon, celui-ci répliqua : « Oui, tu foules mon « orgueil avec plus d'orgueil encore. »

On donnait à ces prétendus philosophes le nom de *cyniques*, parce qu'ils aboyaient comme les chiens après tout le monde, et n'épargnaient personne.

ZÉNON, stoïcien, avait été d'abord disciple de Cratès le cynique ; mais choqué de l'impudence de cette secte, dont il garda cependant toujours un peu la dureté, il s'attacha à l'école de Xénocrate.

Ses principaux disciples furent Cléante, Chrysippe et Possidonius. On les nomma *stoïciens*, parce qu'ils donnaient leurs leçons sous des galeries ou portiques, en grec *stoa*. Ils méprisaient la volupté, bravaient la douleur, et ne faisaient consister le bonheur que dans la vertu ; ils appelaient *souverain bien* la conformité avec l'ordre, et *mal* ce qui lui était contraire. Leur doctrine pure et sublime entretint la vigueur et l'esprit public chez les peuples qui l'adoptèrent ; elle était cependant trop austère et trop au-dessus de l'humanité.

ÉPICURE donnait ses leçons à Athènes dans un jardin. Il

ne nous reste rien de ses nombreux ouvrages; mais sa grande renommée dure encore. Lucrèce et Cicéron nous ont fait connaître son système, développé dans les temps modernes par Gassendi. Opposé aux stoïciens, il faisait consister le mal dans la douleur, et le bonheur dans la volupté. Il attribuait la formation du monde au hasard, et ne croyait pas que les dieux s'occupassent de la terre. Le souverain bien se trouvait, selon lui, dans le repos et dans l'absence des peines : aussi fit-il de cette impassibilité l'attribut des dieux.

Sa conduite était austère et sa doctrine relâchée. Pour éviter les maux qui suivent les excès et les peines qui dérivent des vices, on le vit toujours vertueux, tempérant et frugal.

On n'imita point ses vertus ; on abusa de son système : et il est bon de remarquer que sa philosophie amollit les mœurs, et corrompit les peuples qui abandonnèrent la doctrine de Zénon pour suivre la sienne.

PYRRHON, citoyen d'Élis. Sa doctrine était celle du doute; son école fut appelée *sceptique*. Ce philosophe soutenait qu'il n'existait rien de certain, et qu'on devait toujours suspendre son jugement. Les conséquences de ce système sont très-dangereuses, puisqu'il fait douter de la justice et de la vérité, de l'honnêteté et de l'infamie ; et que, conformément à ces principes, la justice et l'injustice dépendent, non de l'ordre éternel établi par Dieu, mais de l'intérêt et des conventions des hommes. Ce système conduisait nécessairement à l'indifférence pour le bien et pour le mal, et à la destruction de tout esprit public; car il ne peut exister de bons citoyens là où l'on ne croit pas fermement à la vertu.

ARISTIPPE, disciple de Socrate, fut accusé par les stoïciens et les académiciens d'être novateur, et de vouloir établir une alliance monstrueuse entre la vertu et la volupté. Faisant consister le bonheur dans une suite d'im-

pressions douces, il rapportait tout à lui, et ne tenait à l'univers que par son intérêt : les devoirs ne lui paraissaient que des échanges ; il enseignait à respecter les lois pour n'être pas inquiété, et faisait du bien pour en recevoir.

Selon sa doctrine, on devait oublier le passé, ne point craindre l'avenir, et ne penser qu'au présent.

Sa complaisante philosophie lui valut la faveur du tyran de Syracuse, qu'il flatta bassement ; et comme on lui reprochait de s'être mis aux genoux de Denys, afin d'obtenir une grâce pour un de ses amis, il répondit : « Est-ce « ma faute si cet homme a les oreilles aux pieds ? »

MÉNANDRE était un poëte athénien, qui, selon le jugement de Quintilien, effaça ses prédécesseurs, et se montra aussi comique qu'Aristophane, avec un goût plus fin et plus délicat.

PHIDIAS. Cet artiste est immortel comme les monuments d'Athènes qu'il dirigea. Ses ouvrages avaient un si grand caractère que, selon la remarque de Quintilien, il réussit mieux à représenter les dieux que les hommes.

La statue de Minerve, haute de vingt-six coudées, fut son chef-d'œuvre. Il voulait la construire en marbre, et dit au peuple qu'en la faisant ainsi elle durerait plus et coûterait moins. La vanité du peuple, choquée de cette économie, lui ordonna de se taire, et on décida que la statue serait en or et en ivoire.

Son génie fut la victime de l'envie : on l'accusa de vol et d'impiété ; la puissance et l'amitié de Périclès ne le sauvèrent pas de la mort.

MÉTON, célèbre astronome, dix mois avant la guerre du Péloponèse, ayant observé le solstice d'été, produisit une période de dix-neuf années solaires, qui renfermaient deux cent trente-cinq lunaisons, et ramenaient le soleil et la lune à peu près au même point du ciel.

Les auteurs comiques l'attaquèrent vainement dans leurs satires ; il obtint un succès éclatant. Les Athéniens gravè-

rent les points des solstices et des équinoxes sur leurs murs, et fixèrent le commencement de l'année, ainsi que le renouvellement des archontes, à la lune qui suit le solstice d'été.

POLYGNOTE employa son talent à consacrer la gloire de la Grèce : il fut remercié par un décret des amphictyons pour avoir peint dans un portique d'Athènes les événements de la guerre de Troie ; on décida qu'il devait être partout nourri gratuitement.

ZEUXIS surpassa peut-être tous ses rivaux en force et en coloris : il disait avec fierté qu'il donnait ses ouvrages, parce qu'on ne pouvait pas les payer.

PROTOGÈNE acquit aussi beaucoup de gloire par ses pinceaux. Il était ami d'Aristote.

PRAXITÈLE fut l'un des plus habiles sculpteurs : son chef-d'œuvre était un Cupidon, dont il fit présent à la courtisane Phryné. Cette femme, célèbre par sa beauté et par ses vices, s'était engagée à payer la reconstruction de la ville de Thèbes, pourvu qu'on y mît cette inscription : « Alexandre a détruit Thèbes ; Phryné l'a rebâtie. »

POLYCLÈTE se distingua par la beauté de ses statues d'airain.

APELLE, dont le nom retrace la gloire, perfectionna la peinture par ses écrits autant que par ses tableaux : il fit plusieurs portraits d'Alexandre ; le plus admiré était celui qui le représentait un foudre à la main.

Lorsqu'il vint à la cour de Ptolémée, roi d'Égypte, l'envie se déchaîna contre lui ; ses ennemis voulurent le perdre. Revenu à Éphèse, il s'en vengea en composant son fameux tableau de la Calomnie. On dit que sa Vénus sortant de la mer était la plus belle de ses productions.

LYSIPPE, immortel parmi les sculpteurs, fut un des or-

nements de Sicyone, sa patrie. Alexandre avait défendu à tout autre qu'à lui de faire sa statue, comme à tout autre qu'à Apelle de peindre son portrait.

Son chef-d'œuvre fut une statue en bronze de ce héros, que dans la suite Néron eut le mauvais goût de vouloir faire dorer.

Nous ne comprenons point dans ce tableau les orateurs célèbres, tels que Périclès, Alcibiade, Démosthène, Eschine, Lycurgue. Dans ces siècles de liberté, l'éloquence était le premier moyen pour arriver à la tête des gouvernements; et tous les hommes qu'on vient de nommer se trouvent acteurs principaux dans les événements politiques : ils ont paru assez souvent sur la scène de l'histoire pour n'en pas faire mention dans cette notice.

Le célèbre Pythagore appartient aussi aux mêmes époques; mais, comme législateur et philosophe, il trouvera sa place lorsque nous parlerons de la Grande-Grèce.

QUATRIÈME AGE DE LA GRÈCE.

(An du monde 3683. — Avant Jésus-Christ 321.)

SUCCESSEURS D'ALEXANDRE.

Événements après la mort d'Alexandre. — Ses funérailles. — Règne d'Aridée, frère naturel d'Alexandre. — Régence de Perdiccas. — Sa mort. — Règne d'Antipater. — Armement des Athéniens. — Rappel de Démosthène. — Guerre contre Antipater. — Fuite de Démosthène. — Sa mort. — Soumission d'Athènes à Antipater. — Régence de Polysperchon. — Retour de la reine Olympias en Macédoine. — Accusation contre Phocion. — Sa mort. — Honneurs rendus à sa mémoire. — Gouvernement de Démétrius de Phalère. — Crimes de la reine Olympias. — Sa mort. — Reconstruction de Thèbes par Cassandre. — Troubles à Athènes, causés par Démétrius Poliorcète. — Siége de Rhodes. — Invention d'une machine de guerre. — Bataille d'Ipsus. — Partage de l'empire d'Alexandre. — Prise d'Athènes par Démétrius. — Caractère et exploits de Pyrrhus. — Défaite, fuite et mort de Démétrius. — Arrivée de Pyrrhus à Athènes. — Son départ pour l'Italie. — Sa victoire sur les Romains. — Ses propositions de paix rejetées par le sénat romain. — Son expédition en Sicile. — Son retour en Italie. — Sa défaite et son retour en Épire. — Événements en

Macédoine en l'absence de Pyrrhus. — Victoire de Pyrrhus sur les Gaulois. — Guerre de Pyrrhus contre Lacédémone. — Courage des femmes de Sparte. — Armement général de Sparte. — Assaut général. — Mort de Pyrrhus blessé par une femme. — Magnanimité d'Antigone

---

Lorsque Alexandre, après avoir traversé la Grèce, la Syrie, la Phénicie, l'Égypte, la Perse et la Médie, se précipitait sur les provinces de l'Inde avec la rapidité d'un torrent, et semblait regarder l'empire du monde comme le prix de la course aux jeux olympiques, plusieurs brachmanes qui se trouvaient sur son passage frappèrent tour à tour la terre de leur pied. Alexandre leur ayant demandé la raison de ce mouvement, ils répondirent : « Quelque « ambitieux, quelque puissant que soit un homme pendant « sa vie, il ne peut occuper sur la terre, après sa mort, « qu'une place égale à la mesure de son corps. » On dut se rappeler cette sage réponse dès que le sort eut terminé les jours du conquérant de l'Asie : ce héros, qui remplit l'univers de sa gloire, qui laissait un si grand vide dans le monde, demeura quelques jours isolé sans pouvoir posséder le cercueil qu'il devait occuper ; à peine le son de sa voix eut-il cessé de se faire entendre, déjà ses dernières volontés étaient méconnues ; déjà sa famille, méprisée, passait sous la dépendance de quelques généraux ambitieux, prêts à dévorer ses dépouilles ; et le maître de l'Orient, naguère si terrible, ne présentait plus que la triste image d'un tison éteint au milieu du vaste embrasement qu'il avait causé.

Les dynasties renversées par lui n'existaient plus ; les républiques, ployées sous le joug militaire, avaient perdu l'habitude et le prestige de la liberté ; Alexandre en mourant laissait les parties de son immense empire sans maître légitime, sans lois certaines et sans union. Les anciens droits détruits, les nouvelles prétentions élevées, l'orgueil des vainqueurs, la faiblesse des vaincus, la vaillance même des troupes et leur dévouement à différents chefs égaux en talent, en ambition et en courage, ouvraient un champ

sans limite à cette anarchie militaire, à ces discordes sanglantes qu'Alexandre avait prévues, et qu'il nommait si justement ses jeux funéraires.

On devait, suivant ses derniers ordres, porter son corps au temple de Jupiter Ammon; mais Antipater le réclamait au nom de la Macédoine; et comme un oracle promettait les plus hautes destinées à la ville qui posséderait ces restes d'un héros, chacun des généraux prétendait les placer dans la partie de l'empire soumise à son pouvoir. Sans cet oracle, qui excitait l'ambition, on se serait plus occupé du trône d'Alexandre que de son tombeau.

Après plusieurs jours d'incertitude et de débats, on se décida à suivre les intentions du monarque: on convint que son corps serait conduit en Libye. Les préparatifs de ces pompeuses funérailles durèrent deux années: le char qui le portait et le catafalque eurent une magnificence proportionnée à l'étendue de sa puissance et à l'éclat de sa gloire.

Ptolémée, qui commandait en Égypte, vint le recevoir à la tête d'une armée; mais au lieu de l'envoyer en Libye, il le garda dans la ville d'Alexandrie, pour profiter, ainsi que l'Égypte, des promesses de l'oracle.

Aucun des compagnons d'Alexandre n'avait assez de modération pour souffrir un maître, ni assez de prépondérance pour forcer les autres à lui obéir: dans cette position, en attendant que le sort des armes décidât de leurs prétentions, ils convinrent de reconnaître pour roi Aridée, frère naturel d'Alexandre. Ce prince était devenu imbécile par l'effet d'un breuvage que lui avait donné dans sa jeunesse la jalouse et cruelle Olympias, femme du roi Philippe. Perdiccas eut le titre de régent pour gouverner sous le nom de ce fantôme royal, et le régent lui-même n'obtint qu'une puissance fort limitée, et qui devint illusoire par le partage que les généraux se firent des provinces de l'empire, dont ils furent plutôt les maîtres que les gouverneurs.

Nous avons vu dans l'histoire de la Perse les dispositions de ce premier partage, les troubles qui en furent la suite :

jamais l'histoire n'offrit de guerres plus cruelles, de traités plus fréquents, d'alliances plus souvent formées et rompues; les peuples infortunés, combattant pour le choix des tyrans, changeaient à chaque instant de lois, de limites et de maîtres. Plusieurs généraux, compris dans le premier partage, disparurent de ce théâtre ensanglanté. Perdiccas périt en faisant la guerre contre Ptolémée. Eumène tua, dans une bataille, Python et Néoptolème, et en peu de temps toutes les prétentions diverses furent obligées de céder à la force de quelques chefs plus éminents en richesses, en fortune et en capacité. Ainsi les concurrents se trouvèrent réduits à un petit nombre de princes qui formèrent enfin quatre grandes monarchies. Les nouveaux maîtres de l'Orient étaient Ptolémée en Égypte, Séleucus, Eumène, Léonat, Antigone, Lysimaque et Cratère, qui se disputaient l'Asie.

Antipater gouvernait la Macédoine, et voulait commander à la Grèce. Le titre de régent, qu'il avait obtenu après la mort de Perdiccas, lui faisait même espérer qu'il parviendrait à étendre sa domination sur tous les États d'Alexandre.

Le roi Aridée, qu'on nommait aussi Philippe, vivait sous sa tutelle à Pella. Alexandre laissait plusieurs femmes qui, loin de trouver de puissants protecteurs parmi ses sujets, ne rencontrèrent que d'implacables ennemis. Statira pouvait être enceinte, et donner naissance à un fils qui aurait réuni dans sa personne les droits d'Alexandre et de Darius; Roxane la fit mourir. Roxane elle-même venait de mettre au jour un fils qu'on appela Alexandre; il partagea avec Aridée le titre de roi.

Cette illustre et malheureuse famille n'eut dans ce temps de crimes qu'un appui fidèle; ce fut Eumène, le plus brave, le plus expérimenté, le plus vertueux des généraux macédoniens. Tant qu'il vécut, les enfants d'Alexandre ne restèrent pas tout à fait orphelins; mais la guerre leur enleva bientôt cette dernière ressource.

Lorsqu'on apprit dans la Grèce le trépas d'Alexandre, cette nouvelle ressuscita les espérances des amis de la liberté (av. J.-C. 323) : les Athéniens, toujours prompts et légers, se livrèrent à la joie, se crurent indépendants, et, malgré les conseils prudents de Phocion, levèrent une armée, équipèrent une flotte, et suivirent les avis impétueux de Léosthène, qu'ils nommèrent général de leurs troupes.

Démosthène, rappelé de son exil, fut reçu en triomphe; la tribune retentit encore de sa voix éloquente; il exhorta le peuple à soulever toute la Grèce pour défendre son indépendance contre l'ambition d'Antipater. Vainement Phocion lutta contre Démosthène; vainement il voulut faire sentir l'impossibilité de vaincre, avec des forces si peu nombreuses et si divisées, les armées redoutables et aguerries des généraux d'Alexandre; la passion n'écoute pas la sagesse; la guerre fut résolue.

Presque toutes les villes du Péloponèse prirent le parti d'Athènes, et Léosthène se trouva à la tête d'une armée considérable.

Antipater, instruit de ces événements, crut que, sans attendre des renforts d'Asie, il devait, par sa rapidité, dissiper cette insurrection dès sa naissance; il entra en Thessalie n'ayant que treize mille Macédoniens et six cents chevaux : sa flotte, de cent dix galères, suivait la côte. Léosthène lui livra bataille et le defit (av. J.-C. 321). L'année suivante, les Athéniens lui firent encore éprouver un échec, et le forcèrent de se renfermer dans la ville de Lamia qu'ils assiégèrent. Ayant reçu un secours conduit par Léonat, il tenta de nouveau le sort des armes : les Grecs remportèrent la victoire. Léonat périt; Antipater capitula, rendit Lamia aux alliés, et, se retirant avec ses troupes, évita prudemment toute action jusqu'à l'arrivée de Cratère, qui venait d'Asie à son secours.

Ces avantages enivraient d'orgueil le peuple athénien. Phocion seul, prévoyant les suites de cette guerre, disait souvent : « Quand cesserons-nous donc de vaincre? » Ces

craintes ne tardèrent pas être justifiées ; les forces d'Antipater s'élevèrent, par l'arrivée de Cratère, à quarante-huit mille hommes ; les alliés n'en avaient que vingt-huit mille. Malgré cette supériorité, ils attaquèrent l'ennemi avec courage, mais sans discipline. La terrible phalange rompit leurs rangs et les mit en déroute. Ils proposèrent la paix : Antipater, aussi rusé que brave, répondit qu'il voulait traiter séparément avec chaque ville. L'union seule faisait la force des alliés ; cet artifice la rompit. Les intérêts se divisèrent ; chaque ville rappela ses troupes, et ne s'occupa plus qu'à obtenir pour elle-même des conditions favorables. Antipater s'approcha successivement de toutes ces cités, qui s'accommodèrent avec lui et livrèrent Athènes à sa vengeance.

Les Athéniens, abandonnés, passèrent, selon leur coutume, de l'arrogance à l'abattement. Antipater était parti de Thèbes et s'avançait sur eux ; ils lui envoyèrent Phocion, qu'il estimait, et le chargèrent de désarmer son courroux. Phocion sauva sans doute Athènes d'une ruine qui paraissait inévitable ; mais ses efforts ne purent empêcher Antipater d'exiger de dures conditions. Ce prince lui disait : « Je ferai pour vous, Phocion, tout ce qui ne sera pas in-« compatible avec ma sûreté et même avec la vôtre, mais « il faut bien garantir mon autorité et votre vie de l'in-« constance de ce peuple remuant. » Il exigea donc qu'on lui livrât Démosthène et Hypéride, qu'on rétablît l'aristocratie dans Athènes, qu'on reçût dans la citadelle une garnison macédonienne, et qu'on payât les frais de la guerre.

Démosthène et Hypéride, instruits de leur sort, prirent la fuite. Archias, envoyé à leur poursuite, trouva Hypéride à Égine, l'arracha du temple où il s'était réfugié, et le remit dans les mains d'Antipater qui le fit mourir

Démosthène, arrivé dans l'île de Calaurie, cherchait un asile près des autels de Neptune : Archias l'engagea vainement à se confier à la clémence d'Antipater ; cet homme

illustre, démêlant l'artifice, voulut mourir libre et s'empoisonna.

Les Athéniens décrétèrent que l'aîné de sa famille serait toujours nourri dans le Prytanée aux dépens du public. Ils élevèrent une statue à cet orateur célèbre, et firent écrire au bas ces paroles : « Démosthène, si ta force eût égalé « ton génie et ton éloquence, jamais le Mars macédonien « n'eût triomphé de la Grèce. »

Athènes se soumit au pouvoir d'Antipater. Phocion fut chargé de la gouverner; il adoucit ce joug par ses vertus : sévère et juste, il rappela les bannis, mit en place les citoyens honnêtes, comprima les factieux; et, s'il ne put rendre la liberté à sa patrie, il la fit jouir des avantages de l'ordre et de la paix.

On sentit alors le vif regret de ne l'avoir pas écouté lorsqu'il combattait les projets de Léosthène. « Ces orateurs « superbes et présomptueux, disait Phocion, ressemblent « aux cyprès ; ils sont hauts et ne portent point de fruits. » Et comme on lui demandait dans quelles circonstances plus favorables il conseillerait la guerre, il répondit : « Je la « conseillerai quand je verrai les jeunes gens décidés à « garder leurs rangs, les riches à contribuer volontaire« ment, et les orateurs à ne pas se laisser corrompre. »

La discorde existait toujours entre les successeurs d'Alexandre, et leurs arrangements passagers étaient sans cesse troublés par de nouveaux incidents (av. J.-C. 320). Antipater, sentant sa fin s'approcher, désigna pour régent de l'empire Polysperchon, le plus ancien des capitaines d'Alexandre : il croyait par ce choix assurer la tranquillité publique et satisfaire l'amour-propre de ses rivaux, qui devaient supporter plus facilement la prééminence d'un vieux capitaine que celle de Cassandre, son propre fils ; car celui-ci se faisait à la fois craindre et mépriser par son ambition et par ses vices. Ce sacrifice d'un intérêt de famille à l'intérêt public était digne d'éloges ; mais Cassandre ne put s'y résigner : dès que son père fut mort, il forma dans la

Grèce un parti contre Polysperchon, engagea dans ses intérêts Ptolémée, gouverneur d'Égypte, et Antigone, qui commandait dans toutes les provinces de l'Asie Mineure.

Cette nouvelle division fut d'abord favorable aux Grecs. Polysperchon, dans l'intention de s'attirer leur appui, rappela les exilés, et rendit aux villes leur ancienne indépendance. Olympias, depuis longtemps retirée en Épire, revint alors en Macédoine pour fortifier par l'éclat de son nom le parti royal et la régence de Polysperchon.

Eumène, toujours fidèle aux jeunes rois, soutint leur cause en Asie. Athènes était dans ces circonstances un point trop important pour qu'on ne s'empressât pas de s'en assurer : Alexandre, fils de Polysperchon, accourut pour s'en saisir et pour y rétablir la démocratie ; mais Nicanor, par les ordres de Cassandre, s'était déjà rendu maître du Pirée. La présence de ces deux forces ennemies remplit Athènes de troubles et de factions. Les Athéniens, animés par l'espoir que Polysperchon donnait à toutes les villes de rétablir la démocratie, accusèrent Phocion de trahison ; ils lui reprochèrent de s'être entendu avec Nicanor et Cassandre pour maintenir l'oligarchie, dont il se montra toujours partisan.

Phocion voulut en vain plaider sa cause : l'assemblée était tumultueuse et composée de tous les hommes les plus factieux et les plus dépravés de la ville ; ils refusèrent de l'écouter. L'accusé, suivant l'usage, pouvait prononcer sa peine ; il dit : « Citoyens, je me condamne à mort ; mais « vous devez absoudre tous ceux que vous menacez avec « moi du supplice ; ils sont innocents : ils n'ont fait qu'o- « béir à leur chef. » Sa générosité fut inutile. On traîna à sa suite les infortunés qu'il avait voulu sauver. Ce grand homme, qu'on appelait universellement *l'homme de bien*, s'avança froidement vers son cachot, entouré de quelques citoyens vertueux qui versaient des larmes, et d'une tourbe insolente d'hommes sans aveu qui l'insultaient.

Conservant son noble courage jusqu'au dernier moment, il but tranquillement la ciguë, et fit dire à son fils d'oublier l'injustice de sa patrie (av. J.-C. 310). Tel fut le sort de l'un des plus grands hommes d'Athènes, qui avait commandé quarante-quatre fois les armées.

Disciple de Platon, Phocion avait pratiqué ce que son maître enseignait. Ennemi du luxe, désintéressé, inflexible lorsqu'il s'agissait de l'intérêt public, austère pour lui, indulgent pour les autres, il faisait la guerre avec gloire, il aimait la paix par principe : elle devait, selon son opinion, être le but de tout gouvernement. Souvent il disait que les guerres les plus justes affaiblissaient toujours les États. Sa femme était digne de lui par sa modestie et par ses vertus. Une dame ionienne, lui reprochant sa simplicité, étalait devant elle ses parures et ses bijoux. « Pour « moi, dit la sage Athénienne, mon plus bel ornement, « c'est mon époux, qui commande nos guerriers depuis « vingt ans. »

L'éloquence de Phocion était forte comme sa vertu, et sage comme sa raison : il ne la chargeait point d'ornements superflus, et il connaissait trop la légèreté de la multitude pour ne pas dédaigner ses éloges. Un jour même, comme son discours excitait de nombreux applaudissements, il se tourna vers un ami en lui disant : « Aurais-je proféré « quelques paroles imprudentes ? » Chabrias l'ayant chargé de partir avec six galères pour toucher le tribut que devait une colonie, il lui dit : « Vous me donnez trop « de monde si vous m'envoyez à des amis, et trop peu si « je vais trouver des ennemis. » Son austérité déplut souvent à la légèreté athénienne; et comme on lui reprochait le froncement de ses sourcils, qui annonçait une humeur sévère, il répondit : « Athéniens, le froncement de mes « sourcils ne vous a jamais fait de mal, tandis que le sou- « rire de vos flatteurs vous a souvent fait pleurer. »

Loin d'imiter les orateurs verbeux, il regardait la concision comme le plus grand mérite d'un discours. On lui de-

mandait un jour à quoi il rêvait, il dit : « J'examine les « moyens de retrancher quelque chose de ce que j'ai à « dire au peuple. » Un harangueur, puissant à la tribune et faible aux combats, l'insultait parce qu'il s'opposait à la guerre. « Tu vois bien, reprit Phocion, que je n'agis point « par intérêt ; car s'il y a la guerre, je te commanderai, « et s'il y a la paix, tu me commanderas. »

Indigné des transports que faisaient éclater les Athéniens en apprenant la mort de Philippe, il leur reprocha cette bassesse. « Songez, ajouta-t-il, que l'armée qui vous a « vaincus à Chéronée n'est diminuée que d'une tête. »

Philippe, triomphant de toute la Grèce, échoua devant ce grand homme. Phocion défendit contre lui l'Eubée ; il lui enleva Mégare, et le défit en bataille rangée. Alexandre avait forcé le monde à lui obéir ; il ne put contraindre Phocion à recevoir cent talents qu'il lui envoya comme à l'homme qu'il estimait le plus. Phocion répondit en refusant : « Si le roi estime ma probité, il doit me permettre « de la garder. » Le conquérant s'irrita, et dit qu'il ne pouvait considérer comme amis ceux qui refusaient toute grâce de lui. Alors Phocion lui en demanda une : c'était la liberté de deux Corinthiens et d'un citoyen d'Imbros ; il l'obtint, et le roi chargea Cratère de lui donner en souveraineté une ville d'Asie. Phocion, aussi peu ambitieux que cupide, le refusa de nouveau. Cette grandeur d'âme fit une telle impression sur Alexandre que, dans le temps même où, enivré d'orgueil et se croyant plus qu'un homme, il supprimait dans ses lettres adressées aux plus grands personnages le mot χάριν, qui veut dire *joie et salut*, il conserva toujours cette formule d'égard en écrivant à Phocion.

La fierté de cet homme d'État n'aveuglait jamais sa prudence, et comme les Athéniens voulaient refuser d'envoyer leur contingent en Asie à l'armée d'Alexandre, il dit : « Son- « gez qu'il faut être ou les plus forts, ou les amis du plus « fort. » Le peuple athénien, dont l'ingratitude acquit autant

de célébrité que ses illustres victimes eurent de gloire, ne se contenta pas dans sa fureur d'avoir immolé Phocion; il fit porter son corps hors de l'Attique, et défendit à tout citoyen de lui rendre les honneurs funèbres. Les habitants de Mégare lui dressèrent un bûcher: une dame de cette ville, qui assistait à la cérémonie, éleva sur le lieu même un cénotaphe (ou tombeau vide); elle recueillit les ossements du héros, et les enterra sous son foyer, en lui adressant ces paroles: « Foyer sacré, je te confie les précieux « restes d'un homme vertueux; conserve-les fidèlement; tu « les rendras au tombeau de ses ancêtres quand les Athé- « niens seront devenus justes et sages. »

Son vœu fut exaucé; le repentir succéda au crime: on rapporta dans Athènes ces débris d'un grand homme, si religieusement conservés par les soins d'une étrangère. Le peuple éleva une statue en bronze à Phocion, et punit de mort ses accusateurs.

Les Athéniens, privés par la retraite d'Alexandre, fils de Polysperchon, du secours qu'ils espéraient, reçurent la loi de Cassandre. Il laissa des troupes dans la citadelle, et leur donna pour tyran Démétrius de Phalère. Cet homme, très-estimé à Athènes par son éloquence, sa sagesse et son courage, s'était hautement déclaré pour l'indépendance de la république, et contre la domination d'Alexandre dès le temps même d'Harpalus. Il devint doublement célèbre comme philosophe et comme homme d'État: sa justice et sa fermeté maintinrent la tranquillité dans la ville; il augmenta les revenus, diminua les dépenses, fit respecter les lois, soulagea les pauvres, et se montra si juste que, pendant son administration, qui dura plus de dix ans, la république ne s'aperçut pas qu'elle avait un maître.

Polysperchon vint assiéger Athènes, et ne put s'en emparer. La guerre, qui continuait toujours avec acharnement entre les successeurs d'Alexandre, amena des événements funestes pour la famille de ce monarque (av. J.-C. 313). Le vertueux Eumène, après une grande vicissitude

de succès et de revers, fut vaincu et pris par Antigone, qui le fit périr : il protégeait seul les jeunes rois. La reine Olympias, dont l'ambition sans bornes n'était effrayée par aucun crime, crut qu'elle parviendrait au pouvoir absolu en se délivrant de tous ceux qui lui portaient ombrage. Eurydice, femme du roi Aridée, balançait sa puissance ; Olympias les fit assassiner tous deux. Nicanor, frère de Cassandre, et plusieurs grands personnages du royaume, périrent aussi par ses ordres. Si les rois n'entendent pas la voix de la vertu, ils devraient au moins écouter celle de l'expérience, qui prouve par mille exemples que la cruauté, loin de diminuer le nombre des ennemis, les multiplie, et que toute injustice mine la base du pouvoir.

Les fureurs d'Olympias soulevèrent le peuple contre elle (av. J.-C. 314). Cassandre accourait sous prétexte de venger le roi, mais dans l'intention réelle de s'emparer de la Macédoine. Tout se déclara pour lui : la tyrannie ne trouve point de défenseurs dès qu'elle est malheureuse.

La reine, assiégée dans Pydna, fut obligée de se rendre à discrétion : les parents de ses victimes convoquèrent l'assemblée des Macédoniens, et demandèrent son châtiment. Olympias se défendit avec fierté. Un arrêt la condamna à mort : les soldats chargés de l'exécution refusèrent de porter la main sur la mère du héros qui les avait si souvent conduits à la victoire; mais les fils des infortunés morts victimes de sa barbarie, n'écoutant que leur désespoir, se précipitèrent sur elle et tranchèrent ses jours.

Cassandre, aussi ambitieux, aussi féroce qu'Olympias, mais plus dissimulé, déguisa quelque temps ses intentions criminelles sous le masque de la vertu. Les ruines de Thèbes, autour desquelles erraient ses anciens habitants, étaient à la fois pour les Grecs un monument de douleur et d'humiliation. Cassandre entreprit de la rebâtir : toutes les villes de la Grèce, et surtout Athènes, contribuèrent à sa réédification; en peu d'années cette illustre cité reprit son ancienne splendeur.

Cassandre, après s'être ainsi concilié l'affection des Grecs, s'empara d'Argos et de la Messénie. Il redoubla d'activité pour rendre sa puissance égale à celle d'Antigone, dont la domination s'étendait chaque jour en Asie; de Ptolémée, dont l'Égypte et la Palestine reconnaissaient les lois; et de Séleucus, qui venait de s'emparer de Babylone, de la Perse et de la Médie.

Mais, tandis que tous se disputaient les débris de ce vaste empire, les Macédoniens, fatigués de leurs divisions, élevèrent la voix en faveur du jeune roi Alexandre, fils d'Alexandre le Grand et de Roxane : ce prince était âgé de quatorze ans. Partout les vieux soldats de son père faisaient entendre leurs murmures sur sa captivité, et le demandaient pour maître. Cassandre alors, cessant de voiler son ambition, fit empoisonner ce jeune monarque avec sa mère.

Polysperchon parut d'abord disposé à le venger. Il fit venir dans son camp un autre fils d'Alexandre, nommé Hercule, que ce monarque avait eu de Barsine, veuve de Memnon; il s'avança pour combattre Cassandre : mais bientôt, rapprochés par la crainte de perdre leur pouvoir, ils se réconcilièrent, et le malheureux Hercule périt victime de leur perfidie.

Polysperchon ne jouit pas longtemps du fruit de ses crimes : il mourut ainsi que son fils, et laissa Cassandre maître de la Macédoine.

Ptolémée voulait donner un titre plus légitime à ses prétentions à l'empire, et se disposait à épouser Cléopâtre, sœur d'Alexandre le Grand et veuve du roi d'Épire. Antigone en fut informé; et, au moment où cette princesse allait partir de Sardes pour se rendre en Égypte, il la fit assassiner. Ainsi la passion de dominer, portant à tous les crimes ces indignes successeurs d'un héros, causa la destruction de sa famille, moissonnée tout entière par les ingrats qui lui devaient leur fortune et leur gloire : mais presque toujours l'ambition n'a pour toute jouis-

sance que des rêves courts et cruels; en peu d'années ces brigands disparurent de la terre. Séleucus et Ptolémée, princes justes et cléments, furent les seuls qui établirent des empires durables : la violence, semblable au torrent, ravage et passe; la modération seule fertilise, produit et conserve.

Tandis que la Macédoine et l'Asie étaient agitées par ces violents orages, Athènes jouissait d'un profond repos sous le sage gouvernement de Démétrius de Phalère; mais ce bonheur ne fut pas d'assez longue durée : dans ce temps, Démétrius, fils d'Antigone, et qu'on nomma depuis *Poliorcète* (preneur de villes), commençait à se faire connaître par un brillant mélange de nobles qualités et de funestes défauts : sa beauté, sa bravoure, sa magnificence, l'étendue et la vivacité de son esprit, sa générosité après la victoire, sa fermeté dans les revers qui lui faisait trouver toujours de nouvelles ressources, son habileté dans l'art des siéges, l'heureuse invention de ses machines de guerre et son infatigable activité, excitaient une juste admiration : mais tout ce mérite était terni par un amour excessif pour les voluptés, par une ambition sans bornes et par une inconstance que rien ne pouvait fixer.

Son père Antigone, peu content de posséder la moitié de l'Asie, voulait dominer dans la Grèce (av. J.-C. 306). Démétrius, son fils, chargé d'exécuter ses ordres, arriva tout à coup avec deux cent cinquante voiles dans le port d'Athènes, où l'on ne s'attendait pas à cette attaque. S'étant rendu maître du Pirée, il proposa aux Athéniens de rétablir la démocratie : on reçut cette proposition avec transport. Démétrius de Phalère connaissait trop le peuple athénien pour livrer une nouvelle victime à son ingratitude; il demanda au vainqueur de l'envoyer à Thèbes : Démétrius l'estimait, et lui permit de partir. L'événement justifia sa prévoyance : ces mêmes Athéniens, qui avaient porté l'admiration pour sa justice et sa sagesse au point de lui élever autant de statues qu'il y avait de jours dans

l'année, le condamnèrent à mort par contumace, renversèrent ses statues, prodiguèrent sans mesure les plus grands honneurs à Antigone et à Démétrius, leur donnèrent les noms de rois et de dieux sauveurs, et firent porter leurs images avec celles des autres divinités aux fêtes de Minerve.

Démétrius de Phalère, apprenant les outrages des Athéniens, dit à ses amis : « Les ingrats peuvent détruire mes « statues, mais ils ne pourront effacer les vertus qui me « les ont méritées. » Il se réfugia d'abord chez Cassandre, et ensuite en Égypte, près de Ptolémée Soter : il trouva dans ce prince plutôt un ami qu'un protecteur. Démétrius avait honoré sa vie par la justice de son administration ; il illustra sa retraite par de bons ouvrages que malheureusement le temps ne nous a pas conservés.

Démétrius Poliorcète, poursuivant le cours de ses exploits, descendit dans l'île de Chypre, parvint, à l'aide des machines qu'il inventa, à s'emparer de Salamine, et défit en bataille rangée la flotte de Ptolémée. Son père Antigone, transporté de joie et d'orgueil, lui envoya le diadème, et lui donna dans ses lettres le titre de roi. Les Égyptiens accordèrent la même dignité à Ptolémée. Séleucus, Lysimaque et Cassandre, ne voulant pas leur être inférieurs, se décorèrent aussi de la couronne. Ainsi les soldats d'Alexandre montèrent audacieusement sur les trônes que leur maître avait conquis.

Démétrius, avec quarante mille hommes, attaqua l'île de Rhodes (av. J.-C. 304). Ce siége fameux fit un égal honneur aux assiégeants et aux assiégés. Les Rhodiens s'étaient acquis une grande considération par l'étendue de leur commerce, par l'industrie de leur agriculture, par la magnificence de leur ville ; ils avaient des lois justes, une liberté sage, des citoyens courageux et des marins habiles. Leur défense fut opiniâtre : les travaux étaient aussitôt détruits qu'achevés ; les femmes signalaient leur courage comme les hommes. Démétrius, de son côté,

redoublait d'audace et d'activité ; il inventa dans ce siége une redoutable machine de guerre, nommée l'*hélépole*, la plus grande qu'on eût encore vue : elle avait neuf étages : chaque étage était garni de catapultes et de balistes, ainsi que de deux béliers armés de fer, que poussaient les bras de mille guerriers. Une mine, creusée par les Rhodiens sous le chemin que devait parcourir cette machine, la fit écrouler. Enfin, après un an d'efforts inutiles, Démétrius se vit obligé de lever le siége, et de laisser Rhodes jouir de son indépendance.

Au milieu du tumulte des combats, des assauts, des sorties, le célèbre peintre Protogène achevait paisiblement l'un de ses plus beaux tableaux. Démétrius, après la conclusion du traité, voulut le voir, et lui exprima sa surprise d'une tranquillité si profonde à l'approche d'un si grand péril. Le peintre répondit : « Je savais que vous aviez « déclaré la guerre aux Rhodiens et non aux arts. »

La délivrance de Rhodes était due en partie à une attaque que faisait alors Cassandre contre Athènes. Démétrius revint le combattre et le chassa de l'Attique. On logea le vainqueur au temple de Minerve. Démétrius profana ce lieu sacré par ses débauches. Bravant les dieux et déifiant ses courtisanes, il leur éleva des autels. Pour comble d'humiliation, les Athéniens se virent forcés de lui donner cinq cents talents, dont il fit présent à Lamia sa maîtresse.

Enivré par ses succès, et se croyant destiné à jouer le rôle d'Alexandre, il se fit déclarer à Corinthe généralissime des Grecs. Cette démarche dévoila ses prétentions à l'empire ; déjà Antigone et lui montraient ouvertement l'intention de conquérir la Macédoine. Cassandre, irrité, s'unit étroitement contre eux avec Lysimaque, Séleucus et Ptolémée. Cette ligue puissante attira tout l'effort de la guerre en Asie. Démétrius, d'abord battu, remporta ensuite une victoire. Après une longue alternative de succès et de revers, l'armée des alliés et celle d'Antigone et de Démétrius se rencontrèrent à Ipsus en Phrygie (av. J.-C. 303),

et se livrèrent une bataille décisive. Antigone y périt; son armée fut mise en déroute. Démétrius, enveloppé, se fit jour au travers des ennemis : il sauva sa vie par sa bravoure, que secondait l'audacieuse intrépidité du jeune Pyrrhus, roi d'Épire, alors son ami, et qui devint depuis si célèbre.

Démétrius perdit ses troupes, ses richesses, ses États, tout enfin, hors l'espérance, qui ne l'abandonnait jamais.

Les vainqueurs firent après cette victoire un partage définitif de l'empire d'Alexandre: Ptolémée eut l'Égypte, la Libye, l'Arabie et la Palestine; Cassandre, la Macédoine et la Grèce; Lysimaque, la Thrace, le Pont et la Bithynie; Séleucus, toute l'Asie jusqu'au fleuve Indus. Ce dernier royaume prit le nom de royaume de Syrie, dont Antioche fut la capitale.

Démétrius, errant et suivi de quelques guerriers fidèles, vint chercher un asile dans Athènes. Les Athéniens, qui l'avaient traité comme un dieu lorsqu'il était vainqueur, le regardèrent comme un vil banni après sa défaite : ils avaient offert un temple à sa fortune; ils fermèrent les portes à son malheur.

Depuis la bataille d'Ipsus, Cassandre possédait paisiblement la Macédoine, et dominait dans la Grèce. Pour rendre ses droits plus respectables aux yeux des Macédoniens, il s'était marié avec Thessalonice, sœur d'Alexandre le Grand : favorisé par le destin, il n'eut plus d'ennemis que ses remords. On le haïssait, on le méprisait; mais on lui obéit. Un trône acquis par tant de crimes ne devait pas être solide. Cassandre mourut. Il laissait trois fils, nommés Philippe, Antipater et Alexandre. Philippe survécut peu à son père; ses deux autres frères se disputèrent la couronne. La reine Thessalonice voulut vainement les rapprocher; ils coururent aux armes. Antipater, irrité des reproches de sa mère, l'assassina. Ce meurtre révolta la plus grande partie de ses sujets. Pyrrhus, roi d'Épire, prit le parti d'Alexandre et entra en

Macédoine. Antipater périt ; la vie d'Alexandre fut de courte durée : de sorte qu'il ne resta sur la terre aucun rejeton de la famille du conquérant de l'Asie.

La mort de Cassandre laissait à la Grèce quelque espoir de liberté ; l'active ambition de Démétrius ne lui permit pas d'en jouir : ce prince détrôné se réconcilia avec Séleucus, obtint d'assez grandes possessions en Asie, leva des troupes, arma des vaisseaux, revint en Grèce, entra dans l'Attique et s'empara d'Athènes. Le peuple s'attendait à une juste vengeance ; la terreur régnait dans la ville ; elle fut au comble lorsque tous les citoyens, rassemblés par les ordres du roi au théâtre, se virent environnés d'une foule de soldats armés. Démétrius, satisfait d'avoir puni leur bassesse et leur ingratitude par quelques heures d'effroi, leur pardonna.

Il partit ensuite pour se rendre maître du Péloponèse. Les Spartiates lui résistèrent ; il les battit, et défit complétement le roi Archidamus, près de Lacédémone. Le courage des habitants et les nouvelles qu'il reçut des troubles de Macédoine l'empêchèrent de prendre cette ville. En s'éloignant, il traversa la Grèce, entra dans les États d'Alexandre pour le soutenir contre Antipater ; mais il trouva que Pyrrhus l'avait déjà prévenu. Alexandre, vainqueur de son frère, céda plusieurs villes au roi d'Épire pour reconnaître ses services, et acheva la conquête de son royaume sous la protection de Démétrius. N'ayant plus besoin de secours, il voulut se délivrer d'un protecteur dont il redoutait la domination. Démétrius, informé de ses complots, le tua et se déclara roi de Macédoine. Cet accroissement de puissance excita la jalousie de Lysimaque : il rassembla une armée pour entrer en Macédoine, et Pyrrhus même, n'ayant pu amener Démétrius à aucun accommodement, s'arma contre lui.

Nous avons vu précédemment que le roi d'Épire avait sauvé la vie de Démétrius dans la bataille d'Ipsus : mais l'ambition des princes écoute rarement la voix de l'amitié

et de la reconnaissance ; sous le nom de gloire, l'intérêt prend trop souvent chez eux la place de toutes les vertus.

Le sort avait destiné Pyrrhus aux aventures les plus romanesques ; les orages de sa vie commencèrent avec sa naissance. Il était à la mamelle lorsqu'un usurpateur détrôna son père Éacide ; échappé au poignard des rebelles, on le porta en Illyrie chez le roi Glaucias. Ce monarque, craignant la vengeance de Cassandre, roi de Macédoine, voulait lui livrer cette innocente victime ; mais le jeune enfant, saisissant sa robe avec ses mains, le toucha par son sourire et par ses caresses. Le roi le prit sous sa protection, l'éleva, et lorsqu'il fut grand, un parti de sujets fidèles le rappela en Épire. Il y rentra et monta sur le trône.

Quelques années après, étant allé en Illyrie pour assister aux noces d'un fils de Glaucias, ses sujets se révoltèrent de nouveau, et donnèrent le sceptre à Néoptolème, son grand-oncle. Pyrrhus, dépouillé de sa puissance, se rendit en Asie ; ce fut le premier théâtre de sa gloire : il fit des prodiges de valeur à la bataille d'Ipsus. Après cette fatale journée, il alla en Égypte : sa renommée, son esprit, sa douceur, lui concilièrent l'amitié du roi et de la reine Bérénice. Cette princesse lui fit épouser Antigone, sa fille. Ptolémée lui donna une flotte et des subsides : avec ce secours il rentra en Épire, battit les rebelles, et conclut avec Néoptolème un traité en vertu duquel ils devaient régner conjointement. Leur bonne intelligence dura peu. Le perfide Néoptolème corrompit quelques officiers de Pyrrhus, et les décida à l'empoisonner. Antigone découvrit le complot et en avertit son époux. Pyrrhus, dissimulant son ressentiment pour assurer sa vengeance, invita Néoptolème à un festin, le fit assassiner, et resta seul maître de l'Épire.

Quelque temps après il porta ses armes en Macédoine, comme nous l'avons dit précédemment (av. J.-C. 293). Alexandre et Antipater étant morts, il déclara la guerre à

ce même Démétrius, époux de sa sœur Déidamie, et dont il avait sauvé la vie au péril de ses jours

Tandis qu'il entrait dans la Macédoine, Démétrius, par une autre route, pénétra dans l'Épire et la livra au pillage. Pyrrhus cependant rencontra une seconde armée macédonienne, commandée par Pantauchus, qui passait pour un des plus braves et des plus habiles généraux de la Grèce. La bataille fut sanglante et longtemps douteuse : au milieu de la mêlée Pantauchus, défiant le roi d'Épire, le cherchait et l'appelait partout à grands cris. Pyrrhus, volant à sa rencontre, le combattit avec intrépidité, reçut une légère blessure, et renversa son ennemi. Sa défaite entraîna la déroute des Macédoniens. Cette victoire accrut beaucoup la renommée de Pyrrhus; on disait qu'il ressemblait à Alexandre par son génie, par sa figure et par son audace, tandis que les autres rois n'imitaient ce héros que par leur luxe, leur garde et leur orgueil.

Ce jeune guerrier se faisait adorer des soldats en leur attribuant modestement sa gloire. Ayant su qu'ils le surnommaient *l'aigle de l'Épire,* il leur dit : « Si je suis un « aigle, vous êtes mes ailes ; car ce sont vos armes qui « m'ont élevé si haut. »

Sa douceur égalait son courage. On lui amena un jour quelques jeunes officiers qui, dans un festin, s'étaient permis des propos outrageants contre lui. Leur ayant demandé s'ils avaient réellement proféré ces paroles indiscrètes : « Oui, seigneur, répondit l'un d'eux, et nous en aurions « bien dit davantage si le vin ne nous eût manqué. » Il rit de cette saillie et leur pardonna.

Satisfait de son triomphe et des avantages que lui offrait Démétrius, Pyrrhus conclut une trêve avec lui. La paix en aurait été la suite; mais Démétrius lui fit une nouvelle injure. Le roi d'Épire venait d'épouser Lanassa, fille d'Agathocle, tyran de Syracuse ; elle lui avait apporté en dot l'île de Corfou. Cette princesse, mécontente des procédés de Pyrrhus, qui lui préférait d'autres femmes, se retira à

Corfou, et entretint des intelligences secrètes avec Démétrius : celui-ci l'enleva et la prit pour femme. Pyrrhus, irrité, entra de nouveau dans la Macédoine, que Lysimaque attaquait d'un autre côté. Démétrius s'avança pour combattre; mais toute son armée se révolta et passa dans le parti de Pyrrhus. Abandonné par ses troupes, entouré d'ennemis, Démétrius, pour la seconde fois dépouillé de ses États, se sauva sous l'habit d'un pâtre, et chercha une nouvelle fortune en Asie. Séleucus et Ptolémée lui cédèrent la Phénicie et la Cilicie ; mais l'inconstant Démétrius, s'éloignant encore de ces riches provinces pour tenter d'inutiles conquêtes, succomba enfin sous les armes de Séleucus : ses troupes furent mises en déroute; après avoir erré quelque temps au milieu des montagnes, il se vit obligé de se rendre à discrétion, et Séleucus le retint dans un château, où la débauche termina ses jours.

Pyrrhus, vainqueur, n'avait pas voulu laisser au parti de Démétrius le temps de se relever; après avoir partagé la Macédoine entre lui et Lysimaque, il se rendit à Athènes, qui lui ouvrit ses portes.

Les Athéniens lui décernèrent de grands honneurs; et en reconnaissance de leur bon accueil, il leur donna le sage conseil de ne jamais laisser entrer dans leur ville aucun roi, pas même lui.

De retour en Macédoine, il trouva ce pays en fermentation. Les Macédoniens se trouvaient humiliés d'obéir à un roi d'Épire, autrefois vassal de leurs souverains. Lysimaque, profitant de ces dispositions, souleva toute la nation, et força Pyrrhus de rentrer dans son royaume. Quelques villes qui lui furent cédées le décidèrent à conclure la paix.

Le génie de ce prince était trop ardent pour se tenir longtemps renfermé dans les étroites limites d'un si petit royaume. Le sort lui offrit bientôt une occasion de porter ses armes en Italie : plus frappé de la gloire que des dangers de l'entreprise, il s'y précipita sans hésiter. Les ha-

bitants de Tarente, alors en guerre avec les Romains, ainsi que les Lucaniens et les Samnites, appelèrent le roi d'Épire à leur secours, et il résolut de remplir leur vœu.

Un de ses favoris, Cynéas, ministre habile et sage, s'opposant vainement à ce projet, en montrait toutes les difficultés, et demandait quel avantage on pourrait retirer d'une guerre si dangereuse dans un pays si éloigné. « Comment! lui dit Pyrrhus, vous ne voyez pas que, les Romains étant une fois vaincus, rien ne pourra nous résister, et que nous serons maîtres de l'Italie? — Eh bien! répondit Cynéas, après avoir conquis l'Italie, que ferez-vous? — La Sicile est divisée, reprit le roi, il sera facile de s'en emparer. — Sera-ce le terme de la guerre? — Non, nous passerons en Afrique : Carthage résistait à peine à Agathocle; elle nous offrira une victoire facile. — Je vois, seigneur, qu'avec tant de puissance vous pourrez revenir vous emparer de la Macédoine et de toute la Grèce; mais que ferons-nous ensuite? — Alors, mon cher Cynéas, nous nous reposerons, et nous passerons nos jours en festins et en plaisirs. — Eh! que ne commencez-vous donc par là? dit Cynéas. Pourquoi marcher à travers tant de périls, faire tant de malheureux, répandre tant de sang, pour courir, par de si longs et de si incertains détours, au but que vous pouvez toucher sans peine aujourd'hui? »

L'ambition ne peut comprendre le langage de la sagesse. Pyrrhus partit, et débarqua en Italie. Le bruit de ses exploits l'avait précédé, et grossit ses forces. Avant de combattre, il fit proposer aux Romains sa médiation pour conclure la paix : le consul Lévinus répondit que les Romains ne le voulaient point pour arbitre, et ne le craignaient pas comme ennemi. Les armées s'avancèrent, et furent bientôt en présence. Pour la première fois les Grecs combattirent les Romains. Pyrrhus, s'étant approché de leur camp pour le reconnaître, admira leur ordonnance, et dit : « Ces dispositions ne sont pas trop barbares pour avoir été faites

« par des Barbares ; il faut voir à l'épreuve ce qu'ils savent « faire. »

Jamais son courage n'avait encore rencontré d'adversaires si redoutables : leur opiniâtreté égalait son audace. Il revint sept fois à la charge contre eux ; enfin ses éléphants, jusque-là inconnus en Italie, rompirent les rangs des Romains et les mirent en déroute.

Après cette victoire, il envoya Cynéas à Rome pour proposer la paix. Appius Claudius décida le sénat à la refuser. Cynéas, frappé de la majesté de ce sénat, dit à son maître qu'il avait cru en y entrant se trouver dans une assemblée de rois. Les Romains envoyèrent Fabricius au roi d'Épire pour l'engager à se retirer. Pyrrhus voulut le gagner par de riches présents. Le fier Romain lui dit : « Conservez « votre or ; moi, je garde ma pauvreté et ma vertu. »

La campagne suivante commença par un combat de générosité. Le médecin de Pyrrhus, ayant formé le projet de l'empoisonner, en informa les Romains. Fabricius, qui les commandait, écrivit au roi pour l'avertir de ce complot. Pyrrhus, touché de cette générosité, renvoya les prisonniers sans rançon, et offrit de nouveau la paix, qui fut encore refusée.

Il livra bientôt une grande bataille aux Romains près d'Asculum : la nuit sépara les deux armées sans avantage décisif. Pyrrhus occupant le lendemain le champ de bataille parut vainqueur, mais il dit lui-même à ceux qui le félicitaient : « Encore une victoire semblable, et nous « sommes perdus. »

La difficulté de cette guerre, et les avantages plus faciles que lui faisait espérer une expédition en Sicile, le décidèrent à la tenter. Il laissa une garnison dans Tarente, et débarqua dans l'île avec trente mille hommes. Ayant vaincu en plusieurs rencontres les Carthaginois et les Mamertins, il se rendit le maître du pays, et s'y crut d'abord assez solidement établi pour donner le trône de Sicile à son fils Hélénus. Ses conquêtes et l'ivresse de la fortune

avaient changé son caractère : ce prince, si doux en Épire, ne montra qu'un tyran à la Sicile. Ses injustices produisirent leur effet ordinaire, des révoltes. Bientôt les Samnites et les Tarentins, vivement pressés par Rome, le conjurèrent de revenir en Italie. Lorsqu'il sortit de la Sicile, les Carthaginois et les Mamertins lui enlevèrent beaucoup de monde dans sa retraite. Sans cesse harcelé par eux, il dut un jour sa vie à sa force seule, car d'un coup de sabre il fendit en deux un Carthaginois dont le fer était levé sur lui.

Arrivé en Italie, il marcha contre les Romains, et les rencontra près de Bénévent, dans une forte position (av. J.-C. 274) : Manius Curius les commandait. Les deux armées s'attaquèrent avec furie. Cette journée fut fatale à Pyrrhus : ses éléphants, blessés par les traits des ennemis, se retournèrent et portèrent le désordre dans ses rangs. Le carnage fut grand, la victoire des Romains complète, et Pyrrhus, trompé dans ses projets, déchu de toutes ses espérances, retourna en Épire, où il ne ramena que huit mille hommes.

On rapporte qu'en quittant la Sicile il dit : « Je laisse « un beau champ de bataille aux Romains et aux Cartha- « ginois. » Son expédition dans cette île et en Italie avait duré six ans. »

Pendant cet espace de temps un nouveau maître s'était emparé de la Macédoine. Lysimaque, vaincu et tué dans une bataille contre Séleucus, laissait la Thrace et la Macédoine à la merci du vainqueur. Séleucus, arrivé dans la capitale de ses nouveaux États, s'y croyait en pleine sécurité ; Ptolémée Céraunus, banni d'Égypte, et comblé de ses bienfaits, l'assassina lâchement, et termina par cette perfidie les jours du plus grand et du dernier des capitaines d'Alexandre.

L'ambition de régner, qui avait porté Céraunus à ce crime, rencontrait encore d'autres obstacles, dont un nouveau forfait l'affranchit. Arsinoé, sa sœur, veuve de Lysi-

maque, venait d'être proclamée reine : le perfide Céraunus, la trompant par une feinte tendresse, l'épousa, et, dès qu'il se vit maître de sa personne, le barbare la poignarda ainsi que ses enfants. Alors, délivré de tous concurrents, il se fit proclamer roi de Thrace et de Macédoine. Le ciel ne lui permit pas de jouir longtemps du fruit de ses cruautés. Une armée innombrable de Gaulois, sortie des bords de l'Océan, après avoir traversé la Germanie et la Pannonie, entra en Macédoine sous les ordres de Belgius. Céraunus, aveuglé comme le sont les princes la veille de leur ruine, refusa le secours des Dardaniens, rejeta les propositions de paix des Gaulois, qui ne voulaient qu'un tribut, et, à la tête d'une faible armée, attaqua les Barbares, qui l'enveloppèrent, le firent périr sous leurs coups, mirent ses troupes en désordre, et pillèrent à leur gré ses États.

Dans cette crise un général macédonien, Sosthène, s'empara des débris du trône, et par son audace parut digne d'y monter. Il surprit les Barbares dans le désordre de la victoire, en fit un grand carnage, et les chassa de la Macédoine.

Peu de temps après, une autre colonne de Gaulois, sous les ordres de Brennus, se répandit encore dans cette contrée, et triompha de la valeur de Sosthène, qui périt dans un combat. Brennus s'avança en Thessalie : les Thermopyles l'arrêtèrent peu ; il tourna le défilé, et marcha vers Delphes dans l'intention de piller le temple d'Apollon, disant arrogamment que les dieux des Grecs lui devaient aussi un tribut.

Comme il s'approchait de ces lieux, un affreux tremblement de terre, renversant les arbres, fendant les rochers, ouvrant des abîmes sur la route, répandit la crainte et la consternation parmi les Barbares. Ce phénomène, que la crédulité prit pour un prodige, ranima le courage des Grecs, qui, se voyant secourus par les dieux, accoururent de toutes parts, se précipitèrent sur les Gaulois, et en dé-

truisirent la plus grande partie. Le reste quitta la Grèce, et, cherchant une autre fortune en Asie, s'y établit dans une province appelée depuis Galatie. Brennus, après avoir assuré leur retraite, ne pouvant survivre à sa défaite, se donna la mort.

La Macédoine, délivrée de ce fléau, devint le sujet d'une nouvelle guerre entre Antiochus, successeur de Séleucus, et Antigone, fils de Démétrius Poliorcète. Celui-ci, se trouvant alors en Grèce, prévint son rival, et s'empara du royaume. Le roi de Bithynie se déclarait pour lui. Antiochus l'attaqua, Antigone vint le secourir; cette lutte finit par un traité qui donnait à Antiochus toute l'Asie, et laissait à Antigone toute la Macédoine.

Telle était la position de cette contrée lorsque Pyrrhus revint en Grèce. Ni les fatigues ni les revers ne pouvant calmer son ambition, il entreprit de détrôner Antigone, entra dans ses États, et remporta sur lui une grande victoire. Antigone, avant de fuir, lui résista longtemps. Un corps de Gaulois, qui servait dans son armée, balança la fortune, et opposa aux efforts de Pyrrhus la plus opiniâtre intrépidité. Ce prince, fier d'avoir vaincu les hommes dont le nom répandait alors l'effroi en Grèce et en Asie, éleva un trophée dans le temple de Minerve, et y plaça cette inscription : « Pyrrhus, ayant défait en bataille rangée les indomptables Gaulois, a dédié à Minerve ces « boucliers qu'il leur a pris. Il n'est point étonnant qu'il « les ait vaincus, car la vaillance est héréditaire dans la « race des Éacides. »

Le roi d'Épire, habile dans l'art de vaincre, savait peu profiter de la victoire, et cherchait plus avidement une nouvelle gloire qu'un nouveau royaume : au lieu de poursuivre Antigone, de compléter sa défaite, et de réunir la Macédoine à ses États, il se laissa entraîner dans une guerre contre Lacédémone. Cette guerre, qui ne lui offrait d'autre avantage que l'espoir de triompher du peuple le plus célèbre par sa vaillance, exposait son royaume

aux invasions des Macédoniens; mais un nouvel ennemi était un attrait auquel Pyrrhus ne pouvait résister.

Cléonime, roi de Sparte, haï de ses concitoyens, qu'il révoltait par sa violence, se vit forcé par eux de descendre du trône. Son collègue Aréus, doux, sage et vaillant, se faisait généralement aimer. Cléonime éprouva dans le même temps un affront qui acheva d'aigrir son humeur impétueuse. Chélidonide, sa femme, rompit les liens qui l'unissaient à lui pour s'abandonner sans contrainte à la passion que lui inspirait Acrotatus, fils du roi Aérus. Cette double injure étouffa dans le cœur de Cléonime tout noble sentiment; et, décidé à trahir son pays pour assuser sa vengeance, il courut au camp de Pyrrhus, et détermina ce prince à défendre sa cause et à lui rendre son autorité.

Le roi d'Épire, toujours digne du surnom que lui donnaient ses soldats, entra dans le Péloponèse avec la rapidité d'un aigle. Rien n'était prêt pour repousser une attaque si imprévue; la terreur précédait Pyrrhus : on lui envoya des ambassadeurs pour négocier; il les amusa par des réponses vagues, continua sa marche, et arriva aux portes de Sparte sans qu'aucun obstacle pût l'arrêter. Les Spartiates effrayés, croyant leur ruine certaine et n'espérant que la mort, voulaient envoyer leurs femmes et leurs enfants dans l'île de Crète; déjà le sénat rédigeait l'ordre de leur départ. Tout à coup une dame lacédémonienne, nommée Archidamie, paraît dans l'assemblée, l'épée à la main, et, portant la parole au nom des femmes, elle dit : « Déchirez ce décret injurieux; nous n'obéirons point : « vous nous déshonorez en nous croyant assez lâches pour « vouloir survivre à notre patrie. Nous sommes toutes dé- « cidées à vaincre ou à périr avec vous. »

Leur courage obtint sa récompense; elles restèrent et combattirent comme les hommes.

On arma les esclaves; tous les habitants, sans distinction de sexe ni d'âge, portant à la fois le glaive, la bêche

et le pieu, creusaient des fossés, plantaient des palissades et combattaient. La reine Chélidonide, à la tête de ses compagnes, les conduisait, les encourageait par son exemple : elle portait un nœud coulant autour de son cou, prête à s'étrangler si Cléonime et Pyrrhus prenaient la ville.

Le roi d'Épire, accoutumé à tout vaincre, irrité d'une résistance qu'il croyait impossible, pressait et renouvelait sans cesse ses attaques. Acrotatus, fils du roi, le repoussait partout, et se distinguait par des prodiges de valeur : enfin Pyrrhus, réunissant toutes ses forces, donna un assaut général ; la mêlée fut terrible, le carnage affreux. Au milieu de ce péril, les femmes intrépides ne quittaient pas leurs époux ; la victoire flottait indécise. Dans ce moment le roi Aréus, arrivant de Crète, parut avec un renfort de deux mille Crétois. Ces troupes fraîches ranimèrent le courage des assiégés, refroidirent l'ardeur des assaillants, et les forcèrent à plier. Pyrrhus cherchait à rallier ses soldats ; mais son cheval, blessé par un javelot, l'emporta malgré tous ses efforts, et son armée, le suivant en désordre, s'éloigna des murs de Lacédémone.

Le roi de Sparte poursuivit chaudement l'ennemi, tailla en pièces son arrière-garde, et tua le jeune Ptolémée, fils du roi d'Épire. Pyrrhus, au désespoir, et terrible dans les combats comme Achille son aïeul, s'élance, renverse tout ce qui se trouve sur son passage, perce de son glaive le général de la cavalerie lacédémonienne, fait un grand carnage des Spartiates et les force à se retirer.

La résistance de Sparte avait ranimé le courage des villes du Péloponèse. Argos, révoltée et reprenant son indépendance, venait de secouer le joug du roi d'Épire. Pyrrhus y courut : Aristias, chef d'une faction qui lui était dévouée, lui ouvrit la nuit une porte de la ville et l'y fit entrer. Les Argiens, retirés dans la forteresse, appelèrent à leur secours Aréus et Antigone, qui arrivèrent rapidement. Pyrrhus, entouré d'ennemis et presque bloqué dans

une ville dont tous les habitants s'armaient contre lui, voulut en sortir au moment où Aréus y pénétrait. Poursuivi par une foule de combattants dans une rue étroite, il reçoit un coup de javeline d'un jeune soldat : furieux, il se retourne et lève le bras pour se venger. La mère du jeune Argien voyait le combat du haut de sa maison ; à l'aspect du danger de son fils, elle saisit à deux mains une tuile, et la jette avec fureur sur le casque du roi. Pyrrhus, grièvement blessé, tombe de cheval ; les ennemis se précipitent sur lui et lui tranchent la tête.

Son armée, sans chef, mit bas les armes, et se rendit à Antigone, roi de Macédoine. Alcyonéus, fils de ce monarque, lui porta la tête de Pyrrhus : le roi, indigné, le frappa, lui reprocha son inhumanité, honora par ses larmes le héros vaincu, et le fit inhumer avec pompe.

Quelque temps après, Alcyonéus rencontra Hélénus, fils de Pyrrhus, errant sans asile, ne portant d'autre vêtement qu'un manteau déchiré. Il le rassura, le consola, et le mena à son père. Antigone lui dit alors : « Cette « bonne action, mon fils, efface un peu la première, mais « elle n'est pas complète ; tu devais vêtir Hélénus, et lui « ôter ce manteau déchiré qui fait plus de honte au vain« queur qu'au vaincu. » Après ces mots il embrassa Hélénus, et lui rendit le royaume d'Épire. Le cœur, fatigué de tant de traits de barbarie, a besoin pour se reposer de rencontrer ainsi quelque action généreuse.

Pyrrhus emporta au tombeau la réputation d'un guerrier intrépide, d'un chef habile, mais d'un homme d'État sans plan, d'un ambitieux sans frein : nul ne sut mieux que lui commander une armée, et ne fut moins propre à gouverner un royaume. Son génie n'existait que pour la guerre, et personne ne le surpassa pour la science des manœuvres, le choix des positions, et le talent de s'attacher les soldats.

Scipion demandant un jour à Annibal quel était, selon lui, le plus habile des généraux, le Carthaginois donna le

premier rang à Alexandre, le second à Pyrrhus, et se plaça lui-même au troisième.

GUERRE CONTRE ATHÈNES ET SPARTE.

(An du monde 3736. — Avant Jésus-Christ 268.)

Entreprise d'Antigone. — Dévouement d'Aratus, banni de Sicyone. — Mort d'Aristippe, tyran d'Argos. — Révolution à Sparte causée par Agis et Léonidas. — Bannissement de Léonidas. — Son rappel. — Proscription et mort d'Agis. — Mort de Léonidas. — Règne de son fils Cléomène. — Ses exploits. — Proposition d'Aratus à Antigone. — Nouveaux exploits de Cléomène. — Bataille de Sélasie. — Défaite de Cléomène. — Mort d'Antigone. — Fuite de Cléomène en Égypte. — Entrée d'Antigone dans Sparte. — Mort de Cléomène à Alexandrie. — Règne de Philippe, fils d'Antigone. — Mort d'Aratus. — Expédition de Machanidas, tyran de Sparte. — Commandement de Philopœmen. — Mort de Machanidas. — Gouvernement tyrannique de Nabis. — Supplice de la statue. — Nouveaux exploits de Philippe. — Sa guerre contre les Romains. — Sa défaite. — Traité de paix. — Siége et reddition d'Argos.

Antigone, débarrassé d'un si redoutable adversaire, crut que l'instant était venu où il pouvait marcher sans obstacle sur les traces de Philippe et d'Alexandre, et rendre à la Macédoine l'empire de la Grèce : après avoir rangé sous son pouvoir les villes du Péloponèse que l'exemple de Sparte venait d'encourager à reprendre leur indépendance, il entra dans l'Attique. Athènes, accoutumée depuis longtemps à changer de maître, lui opposa une faible résistance ; il s'en empara, et y reçut les hommages que ce peuple léger prodiguait tour à tour à ses défenseurs et à ses ennemis.

Le roi de Macédoine croyait pouvoir ensuite triompher facilement de Sparte, affaiblie par la guerre qu'elle avait soutenue contre Pyrrhus et par les divisions qui l'agitaient nouvellement ; mais un peuple jusque-là peu connu ; l'arrêta dans ses projets ; ce peuple acquit bientôt une grande célébrité par son courage et par son amour pour la liberté.

Les Achéens formaient autrefois une petite république composée de douze villes : elle était faible, mais sage ;

obscure, mais heureuse. Une liberté réglée par les lois garantissait le repos public. Les Achéens n'aspiraient point à la célébrité ; cependant la réputation de leur union et de leur probité s'étendit tellement, que plusieurs grandes cités, comme Tarente, Sybaris, Crotone, empruntèrent leurs lois pour terminer les troubles qui les tourmentaient. Dyme, Patras, Élis, Léontium, furent les principales villes de cette union. Le gouvernement était démocratique et confié à un conseil composé des députés de chaque ville. Philippe et Alexandre détruisirent la liberté de cette confédération. Après leur mort, les Achéens restèrent sous la domination des Macédoniens : mais lorsque Pyrrhus parut dans le Péloponèse, les villes achéennes chassèrent les tyrans que leur avait donnés Antigone, reprirent leur liberté, et se formèrent de nouveau en corps de république.

A la même époque, Sicyone brisa les chaînes de Nicoclès, qui s'en était rendu maître. Un jeune citoyen, nommé Aratus, échappé dans son enfance au massacre de sa famille, conçut avec quelques bannis le généreux projet de rendre la liberté à sa patrie : escaladant, de nuit, les murs de la ville, il surprit la garde, la mit en fuite, appela les citoyens à la défense de leur indépendance. Le peuple, ranimé par le cri de liberté, se souleva, mit le feu au palais du tyran, rappela les bannis, et se réunit à la ligue des Achéens.

Aratus servit dans l'armée achéenne, et prouva par son obéissance à ses chefs qu'il respectait autant la discipline qu'il aimait la liberté : sa valeur et surtout sa sagesse lui méritèrent la confiance publique ; la ligue le nomma général des troupes qu'elle levait pour se défendre contre le roi de Macédoine et contre le tyran d'Argos. Aratus, loin de se borner à attendre et à repousser des ennemis si puissants, les attaqua. Corinthe était la barrière du Péloponèse ; avec quatre cents hommes seulement il entreprit de s'en emparer, et y réussit. La citadelle de Corinthe passait pour imprenable ; Aratus vendit ses champs et les

bijoux de sa femme pour payer un Corinthien qui lui indiqua un sentier taillé dans le roc, par lequel il parvint dans la forteresse, dont il se rendit maître. Il en chassa les Macédoniens, et y plaça une garnison achéenne.

La prise de cette ville donna tant de réputation à la ligue, que Mégare et plusieurs autres villes vinrent grossir sa force par leur alliance. Le roi d'Égypte, Ptolémée, voulut lui-même entrer dans la confédération ; il y fut admis : ce sage monarque n'effrayait point les républiques, car on le savait ennemi de toute tyrannie.

Ce fut dans ce temps que les Romains envoyèrent des ambassadeurs aux Achéens et aux Étoliens (av. J.-C. 226), pour les inviter à s'allier avec eux contre Teuta, veuve d'un roi d'Illyrie. Les Illyriens alors exerçaient la piraterie sur toutes les côtes de la Grèce et de l'Italie. Les Corinthiens, flattés de la démarche de Rome, admirent leurs députés aux jeux isthmiques. Les Athéniens, toujours extrêmes dans leur amitié comme dans leur haine, accordèrent chez eux le droit de cité aux Romains, et ne se doutèrent pas qu'ils ouvraient leurs portes à des maîtres.

Tous les tyrans de la Grèce, voyant dans Aratus le héros de la liberté, le craignaient et le détestaient. Aristippe, qui régnait dans Argos, tenta plusieurs fois de faire assassiner le général achéen. Aratus, sans gardes, n'avait pour défense que l'amour de ses concitoyens, tandis qu'Aristippe, rempli de terreur, se faisait entourer de soldats qui portaient toujours l'épée nue, regardant tout homme comme un ennemi, se méfiant de ses courtisans, et craignant même sa famille : on ne voyait pas d'escalier dans sa maison ; sa chambre, très-élevée, se fermait avec une trappe, par laquelle on passait une échelle pour y monter ou pour en descendre. Aratus, voulant se venger de ses lâches complots, marcha contre lui et le défit complétement : Aristippe perdit la vie dans cette bataille.

Peu de temps après, Aratus obtint un triomphe plus doux sur Lysiade, tyran de Mégalopolis ; il parvint, par

la force et la douceur de son éloquence, à lui persuader de déposer son pouvoir. Ainsi la ligue achéenne, fortifiée par tant de conquêtes et d'alliances, devint en peu de temps la puissance prépondérante en Grèce, et parut hériter de la gloire que Sparte, Athènes et Thèbes avaient perdue.

Dans le même temps, un roi vertueux, et digne des beaux jours de Lacédémone, faisait de vains efforts pour rétablir dans sa patrie les lois de Lycurgue et les mœurs antiques. Les Lacédémoniens montraient encore du courage dans les grands dangers ; mais cette république avait perdu ce qui faisait sa véritable force, son mépris des richesses et son amour pour l'égalité. Un éphore, Épitadéus, par haine pour son fils, fit passer une loi qui permettait de donner ou de léguer son bien à qui l'on voudrait : cette loi et l'introduction de l'or étranger, fruit empoisonné des conquêtes, corrompirent la république, et firent naître l'inégalité des fortunes ; les vices du luxe et de la misère divisèrent les esprits, amollirent les caractères, et hâtèrent la décadence. Peu à peu les richesses se concentrèrent au point qu'on ne comptait guère plus de mille Spartiates propriétaires ; le reste de la population se composait d'artisans et d'étrangers. Les riches opprimaient les pauvres, et les incarcéraient pour se faire rendre l'argent qu'ils leur avaient prêté. Telle était la situation de Sparte lorsque Agis et Léonidas montèrent sur le trône.

Léonidas, avare, fier et voluptueux, suivait le torrent du siècle. Agis, à vingt ans, offrait aux regards étonnés l'image d'un ancien Spartiate. Animé du double amour de la gloire et de la patrie, soumis aux lois, ami de la liberté, partisan des anciennes mœurs, profondément affligé de la corruption de ses concitoyens et de l'abaissement de son pays, il conçut la noble pensée de réformer la république, de ressusciter les anciens règlements, et de rendre à Lacédémone son lustre et sa force : communiquant ses projets à ceux qu'il croyait propres à le servir,

il trouva Lysandre, Agésilas, et un grand nombre de jeunes citoyens disposés à embrasser sa cause. Il était sûr des pauvres, c'est-à-dire de la plus grande partie du peuple, dont il soutenait les intérêts ; mais les vieillards défendaient obstinément leur fortune et leurs préjugés, et les femmes repoussaient avec effroi tout changement qui aurait détruit le luxe et troublé leurs plaisirs.

L'aïeule seule d'Agis, la vertueuse Archidamie, ainsi qu'Agésistrate, sa mère, approuvaient ses nobles desseins et l'encourageaient à les exécuter.

Agis, fortifié par leurs conseils, convoqua le peuple : il proposa sans détour le rétablissement des règlements, l'abolition des dettes et le partage des terres : Léonidas y s'opposa vivement. L'un invoquait les droits de propriété, le maintien de l'ordre public ; l'autre les antiques lois, les intérêts du peuple, et la gloire inséparable de la liberté. La lutte fut longue et violente : les riches avaient acheté les suffrages d'un grand nombre d'artisans ; la cupidité se défendit avec acharnement contre la justice ; enfin, la proposition d'Agis passa ; mais elle ne fut adoptée qu'à la majorité d'une seule voix ; et soit qu'on crût impossible de maintenir la tranquillité publique avec un roi si opposé aux lois qu'il devait faire exécuter, soit qu'on se laissât entraîner par cette violence qui porte toujours le parti du vainqueur à mal user de la victoire, on chassa du trône Léonidas, sous prétexte qu'il avait enfreint les lois en épousant une femme étrangère, et l'on mit à sa place Cléombrote, son gendre, ami d'Agis, et zélé partisan de la discipline antique.

Tous les titres des dettes furent apportés sur la place publique et brûlés, à la grande douleur des créanciers et à la grande joie du peuple et de la jeunesse, qui disaient n'avoir jamais vu un feu si beau ni si clair.

Le succès de la révolution semblait certain ; mais l'avarice de l'éphore Agésilas fit tout échouer. Cet homme artificieux persuada au roi Agis qu'il se ferait trop d'ennemis en exécutant à la fois les deux lois nouvellement adoptées ;

selon lui, un changement aussi brusque devrait produire un trop grand bouleversement ; c'était assez pour le moment d'avoir aboli les dettes, et la prudence exigeait qu'on différât le partage des terres, et qu'on l'opérât graduellement.

Agis le crut et se perdit. Ce délai mécontenta le peuple, dont l'inconstance naturelle se tourna du côté des riches, qui s'appliquaient alors à le séduire. Sur ces entrefaites, Agésilas et Lysandre étant sortis de place, d'autres éphores furent nommés : ces nouveaux magistrats, choisis dans le parti contraire, accusèrent Agis et Cléombrote d'avoir porté atteinte par leurs innovations à la tranquillité publique. Agis, soutenu de ses partisans, se défendit avec vigueur ; et, à la faveur d'une loi qui ôtait toute autorité aux éphores quand les deux rois étaient d'accord, non-seulement il triompha de l'accusation, mais il parvint même à faire déposer les éphores pour avoir violé cette loi en l'accusant.

Ce succès devait rétablir solidement son pouvoir ; mais, par malheur, la république s'étant alors alliée avec les Achéens contre les Étoliens, Agis se vit forcé de sortir de la ville, de prendre le commandement de l'armée, et de marcher au secours d'Aratus.

Pendant son absence, Agésilas, redevenu éphore, mécontenta tellement les citoyens par ses violences, par son mépris pour les ordres de Cléombrote et par les gardes dont il se faisait insolemment entourer, qu'on ne douta plus de son projet de parvenir à la tyrannie. Le peuple, aigri par les riches qui prodiguaient leurs trésors pour le soulever, rappela Léonidas, et cassa tous les décrets précédemment rendus.

Agis, n'ayant point trouvé l'occasion de combattre, revint à Sparte : il y vit la révolution faite et ses jours proscrits ; il se réfugia dans un temple pour mettre sa vie à l'abri de la fureur de ses ennemis. Cléombrote chercha aussi un asile près des autels des dieux ; mais il trouva un appui plus certain dans la tendresse courageuse de sa femme Chélonide, fille de Léonidas. Cette princesse ver-

tueuse, toujours fidèle au malheur, avait suivi son père dans l'exil, malgré les ordres de son mari; mais, dès qu'elle vit Léonidas sur le trône, et son époux près de l'échafaud, elle prit le deuil, et se déclara hautement pour Cléombrote : ses larmes, ses prières lui sauvèrent la vie; il fut banni, et Chélonide, toujours ferme dans ses devoirs de fille et d'épouse, le suivit dans l'exil, malgré toutes les instances de son père.

On n'osait employer la force pour arracher Agis de son asile. Léonidas, afin de le tromper, lui proposa de remonter sur le trône avec lui : il ne fut point dupe de cet artifice; mais il n'échappa ainsi à la puissance et à la ruse de ses ennemis que pour périr par la trahison des hommes dont l'amitié lui inspirait le plus de confiance. Ampharès et deux autres traîtres l'engagèrent à sortir quelquefois la nuit, sous leur escorte, pour se rendre au bain; et, comme il en revenait, ils se saisirent de lui et l'entraînèrent devant les éphores.

Dans ce péril imminent, sa fermeté ne se démentit pas; il soutint avec éloquence la justice de sa cause; mais sa perte était résolue : on le condamna à mort; et, voyant dans cet instant un soldat qui répandait des larmes, il lui dit : « Ne pleure pas la mort d'un citoyen vertueux; pleure « plutôt les méchants qui le condamnent. »

On le conduisit au cachot. Le peuple, informé de l'arrêt, se souleva, voulut forcer la prison et délivrer Agis. Les soldats, bravant un ordre injuste, refusèrent de porter la main sur leur roi. Ampharès, alors magistrat, craignant ce tumulte, le fit étrangler par le bourreau.

Archidamie et Agésistrate, perçant la foule, se présentèrent dans cet instant à la porte de la prison. Le cruel Ampharès leur permit d'entrer; et, après avoir joui des larmes qu'elles répandaient sur le corps de leur fils, il les fit tuer. Elles moururent en Lacédémoniennes. Agésistrate, présentant son cou au bourreau, dit : « Puisse au moins « mon malheur être utile à Sparte! »

Léonidas ne put saisir Archidamus, frère d'Agis, qui se déroba par la fuite à ses coups.

Il arrêta sa femme, et la força d'épouser son fils Cléomène. Cette princesse infortunée conserva toujours une haine profonde pour Léonidas ; mais elle se laissa toucher par les soins et par l'amour de son jeune époux, qui, dans la suite, fit briller sur le trône les vertus d'Agis.

Léonidas termina bientôt une vie souillée de crimes. Cléomène, son fils et son successeur, décidé à exécuter les grands desseins qu'Agis n'avait pu remplir, crut avec raison que la guerre pouvait seule lui donner les moyens d'acquérir assez de gloire et d'autorité pour faire la révolution qu'il méditait ; profitant du premier prétexte, il engagea la république à rompre avec les Achéens, se mit à la tête des troupes, montra son génie dès son début, prit Mantinée, et força Aratus à se retirer. Quelque temps après il remporta une grande victoire sur les Achéens, près de Mégalopolis. Certain alors de l'attachement des troupes et de l'affection du peuple lacédémonien, dont ses succès flattaient l'orgueil, il revint inopinément à Sparte, surprit à table les éphores qui conspiraient sa perte, et les fit tuer par ses soldats. Agésilas seul se sauva dans une chapelle dédiée à la Peur, et qu'on avait placée à la porte du tribunal, pour rendre plus sacrée la crainte salutaire des lois.

Cléomène bannit de la ville quatre-vingts citoyens du parti le plus contraire à l'ancienne discipline ; il rassembla le peuple, déplora le sort d'Agis, vanta ses vertus, réhabilita sa mémoire, remit en vigueur ses décrets, fit adopter la loi du partage des terres, donna le premier l'exemple en se dépouillant de ses biens, et, après avoir rétabli les repas publics et tous les règlements de Lycurgue, il revola à son armée pour consolider cette révolution par de nouveaux succès.

La fortune couronna encore quelque temps ses armes ; il s'empara de plusieurs places du Péloponèse, remporta

une nouvelle victoire sur les Achéens, et les força de lui demander la paix. Ils furent obligés de se soumettre aux conditions qu'il proposait, dont la première était qu'on le nommât général de la ligue achéenne.

Aratus, irrité, ne put se résoudre à perdre le commandement dont il jouissait depuis trente-trois ans; son ressentiment l'aveugla sur les vrais intérêts de sa patrie; il envoya des émissaires à Antigone pour lui faire entendre que Cléomène méditait la conquête du Péloponèse, dans l'intention de rendre les Lacédémoniens maîtres de la Grèce : on lui assurait que, s'il voulait s'opposer à l'ambition de Sparte, Aratus entrerait dans ses vues, et lui livrerait Corinthe comme place de sûreté. Bientôt Aratus, qui avait encore un grand crédit dans la ligue, décida les Mégalopolitains à solliciter ouvertement les secours du roi de Macédoine. C'est ainsi que les passions des Grecs les conduisaient à leur ruine.

La jalousie qui les divisait mit un terme à leur gloire en leur inspirant le fatal désir d'appeler d'abord dans leurs querelles les rois de Perse. L'or étranger perpétua ensuite la guerre et la discorde : toujours désunis, il ne purent opposer que de faibles obstacles à l'ambition de Philippe et d'Alexandre. Les mêmes rivalités les soumirent au joug du conquérant de l'Asie; et, au moment où la mort de Pyrrhus, l'heureuse révolution de Sparte et les succès de la ligue achéenne donnaient un juste espoir de faire revivre l'ancienne liberté, ces mêmes Grecs, loin d'être éclairés par tant de malheurs, commettent encore les mêmes fautes qui les avaient perdus. Les Achéens, les Étoliens, les Spartiates, les Thébains et les Athéniens, au lieu de s'unir indissolublement pour résister aux rois qui voulaient les asservir, se divisent de nouveau. Aratus même, qui avait mérité par son courage le glorieux titre de restaurateur de la liberté, sacrifie l'intérêt public à sa jalousie contre Cléomène, et court en aveugle au-devant du joug macédonien. Enfin, nous verrons bientôt ces peuples, incorrigibles dans leur

égarement, implorer tour à tour la protection de Romains, et forger de leurs propres mains les liens qui les enchaînèrent.

L'habile Antigone saisit promptement cette occasion de se mêler des affaires du Péloponèse : il accéda à toutes les propositions d'Aratus. Les Achéens, aigris contre Sparte par leur défaite, entrèrent dans l'aillance du roi de Macédoine, rompirent toute négociation avec les Lacédémoniens, et continuèrent la guerre.

Cléomène, sans s'effrayer de ces nouveaux obstacles, redoubla d'activité, et remporta de nouveaux avantages; mais Antigone, s'étant avancé avec vingt mille hommes, s'empara, malgré ses efforts, d'Orchomène, de Mantinée, et le réduisit à défendre la Laconie (av. J.-C. 225). Le courage du roi de Sparte s'accrut avec ses dangers : il affranchit, il arma les Ilotes, et, avec ce surcroît de forces, trompant les ennemis par sa célérité, il parut tout à coup devant Mégalopolis, et la prit d'assaut. Les habitants de cette ville aimèrent mieux s'exiler et abandonner leurs biens et leurs foyers que de reconnaître les lois de Sparte et de se séparer des Achéens. Cependant ceux-ci ne tardèrent pas à se repentir d'avoir appelé Antigone : il les traita non comme des alliés, mais comme des sujets; il les força de soudoyer ses troupes, releva les statues de leurs tyrans, et fit gémir Aratus du coup funeste qu'il avait porté à sa patrie.

Cléomène, profitant du moment où les Macédoniens étaient en quartiers d'hiver, tomba sur eux, les battit, et ravagea l'Argolide. L'été suivant, Antigone s'avança en Laconie avec trente mille hommes, Cléomène lui en opposait vingt mille. Les deux armées se rencontrèrent à Sélasie, près du mont Olympe (av. J.-C. 223). Le combat fut opiniâtre et la victoire longtemps indécise. Euclidas, frère de Cléomène, posté sur une hauteur, commandait l'aile gauche de l'armée lacédémonienne. Les Achéens et les troupes d'Antigone, qui lui étaient opposées, devaient, sui-

vant les ordres du roi, le contenir et non l'attaquer dans une position si forte. Le jeune Philopœmen, alors simple capitaine dans les troupes achéennes, apercevant dans l'armée ennemie un mouvement dont on pouvait tirer avantage, n'attendit aucun ordre, entraîna par son exemple ceux qui l'entouraient, et marcha sur les Spartiates. Les Achéens et les Macédoniens le soutinrent, s'emparèrent des hauteurs, enveloppèrent Euclidas, et détruisirent toute sa troupe : cet événement décida la victoire. Malgré tous les efforts du roi de Sparte, la phalange macédonienne, piques baissées, enfonça les Lacédémoniens. Il fallait les tuer pour les vaincre : six mille restèrent sur la place ; leurs auxiliaires périrent presque tous. Cléomène ne ramena à Sparte que deux cents hommes. Au moment où il vit son aile gauche enveloppée et son frère massacré, il s'écria : « Mon cher Euclidas, tu es perdu ! mais au moins tu meurs « en Spartiate ; ta mort sera donnée pour exemple à nos « enfants, et chantée par les dames de Lacédémone. »

Antigone ressentit une joie si vive d'avoir vaincu Cléomène et Sparte que, dans son transport, en s'écriant : « O « l'heureuse journée ! » il vomit le sang, et fut attaqué d'une fièvre lente qui le conduisit au tombeau. Ainsi les faveurs de la fortune sont souvent aussi funestes que ses rigueurs.

Dans ce grand désastre, Sparte montra son antique fermeté, et, au moment de sa ruine, parut digne de son ancienne gloire. On y déplora le malheur public, non les malheurs privés ; les vieillards enviaient le sort des jeunes guerriers morts pour la patrie.

Cléomène ne put soutenir la vue de Lacédémone près de subir le joug du vainqueur ; ayant perdu l'espoir de la secourir, il résolut de la venger, et s'embarqua avec sa famille pour l'Égypte, dont il espérait tirer de puissants secours.

Un vieillard lui reprocha sa fuite, et lui dit qu'un descendant d'Hercule devait plutôt mourir sous le glaive

d'Antigone que d'aller ramper dans la cour d'un successeur d'Alexandre. Cléomène répondit : « Quand on cherche la mort, il faut qu'elle soit utile et louable ; mais « mourir pour fuir l'adversité, c'est manquer de courage « et abandonner sa patrie. »

Antigone entra dans la ville de Sparte : satisfait de sa victoire et du départ de Cléomène, il ne commit aucun excès ; mais, s'il ne répandit point de sang, il porta un coup mortel à la république en abolissant les lois de Lycurgue. Il retourna ensuite en Macédoine, où il ne vécut que trois ans (av. J.-C. 222). Cependant Cléomène, arrivé à Alexandrie, fut reçu par Ptolémée avec les égards que méritaient son rang, sa gloire et son malheur. Le roi d'Égypte arma des vaisseaux et leva des soldats qui devaient rendre à Sparte son héros et sa liberté ; malheureusement la mort empêcha Ptolémée d'effectuer ses promesses.

Le nouveau roi n'hérita point de ses grandes qualités : injuste, cruel, livré aux débauches, la vertu de Cléomène l'importunait ; de vils flatteurs rendirent suspect à ses yeux ce grand homme, qui s'était attiré l'affection du peuple d'Alexandrie. Les tyrans croient coupables tous ceux qu'ils soupçonnent ; la crainte est inséparable de la cruauté. Cléomène est jeté en prison ; ses amis lui en ouvrent les portes. Le roi de Sparte, outré de cette injure, parcourt, les armes à la main, les rues d'Alexandrie en appelant le peuple à la liberté. Quelques braves Lacédémoniens l'entourent ; la multitude les suit, les plaint, mais ne les défend point. Les satellites du roi s'avancent, et les intrépides Spartiates, se voyant abandonnés, s'entre-tuent tous pour éviter la honte du supplice. Le roi d'Égypte ordonna sans pitié la mort de la mère, de la femme, des enfants de Cléomène, et fit attacher le corps de cet illustre prince à une croix.

A peu près dans ce temps, l'île de Rhodes, que n'avaient pu conquérir les rois de Perse, d'Égypte, ni même ce cé-

lèbre Démétrius vainqueur de tant de villes, fut presque détruite par un affreux tremblement de terre : il déracina les arbres, dévasta les champs, fendit les rochers, fit écrouler les édifices, et renversa ce fameux colosse placé à l'entrée du port, et qu'on admirait comme une des sept merveilles du monde.

Le courage des Rhodiens les avait défendus de leurs ennemis ; leur sagesse leur donna partout des amis. Les rois de Sicile, d'Égypte, de Syrie et de Macédoine prodiguèrent leurs trésors pour relever cette république, et Rhodes en peu de temps, par leur secours, reprit son ancien éclat.

Un peuple bien différent, les Étoliens, aussi brave, mais plus remuant, plus ambitieux, surtout plus avide, et qui ne vivait que de brigandages, agitait alors la Grèce (av. J.-C. 221). Profitant de la ruine de Sparte, de la retraite et de la maladie d'Antigone, ils ravagèrent le Péloponèse. Aratus, sur le bruit de leurs excès, rassembla les forces des Achéens, et marcha contre eux : le sort trompa son courage ; il fut battu à Caphies. Les Achéens, trop faibles pour résister à des ennemis dont les hommes sans aveu de tous les pays grossissaient journellement l'armée, implorèrent de nouveau le secours du roi de Macédoine.

Antigone venait de mourir ; Philippe, son fils, lui succédait. La jeunesse de ce prince, le succès des Étoliens, et l'espérance qu'on avait encore à Sparte de voir revenir Cléomène avec des secours d'Égypte, ranimèrent l'amour de la liberté. La jeunesse lacédémonienne courait aux armes ; les vieillards la rappelaient à la gloire ; les femmes l'excitaient à la vengeance : tout était en mouvement. Déjà un éphore du parti macédonien avait péri dans une émeute ; tout à coup on apprend la trahison du roi d'Égypte, la mort de Cléomène, la destruction de sa famille et de ses amis. On reçoit en même temps la nouvelle de l'arrivée de Philippe à Corinthe, de son alliance avec les Achéens et de la marche de ses troupes contre les Éto-

liens. Sparte alors passa subitement de la joie à la douleur, de l'espoir à la consternation ; le poids de ses chaînes lui parut d'autant plus insupportable qu'elle s'était crue plus près de les rompre.

Depuis ce moment, elle gémit sous le gouvernement de plusieurs tyrans que la peur du réveil de la liberté rendait sanguinaires et féroces. L'un d'eux, Chylon, fit égorger les éphores, et bannit ou tua tous les citoyens dont les vertus lui causaient quelque ombrage.

Philippe, en montant sur le trône, prouva promptement qu'il voulait imiter l'illustre père d'Alexandre, dont il portait le nom. Ambitieux, actif et brave, il aurait peut-être acquis la même renommée, si la fortune de Rome n'eût dominé la sienne.

Avant d'entrer dans le Péloponèse, il fit alliance avec plusieurs princes d'Illyrie, entre autres Démétrius de Phare, que les Romains venaient de chasser de ses États. Les Acarnaniens et l'Épire embrassèrent le parti des Achéens et du roi de Macédoine.

Dorimaque, général des Étoliens, entra dans l'Épire, qu'il dévasta. Philippe, sans être arrêté par cette diversion, pénétra en Étolie, s'empara des principales villes, et pilla l'Élide. Le favori de ce prince, nommé Apelles, abusant de son crédit, commit d'affreux excès dans les villes alliées, et se conduisit avec les Achéens comme le tyran le plus absolu. Tout tremblait devant sa puissance, et personne n'osait l'accuser : Aratus seul dit la vérité au roi, et lui fit entendre les justes plaintes des Achéens. Philippe, éclairé, répara ses injustices. Apelles s'en vengea en courtisan, et, après avoir cherché vainement à se défaire d'Aratus, il intrigua avec les ennemis du roi, et fit échouer plusieurs de ses opérations. Aratus, toujours les yeux ouverts sur lui, le démasqua enfin complétement, et Philippe, convaincu de ses crimes, ordonna sa mort.

Le roi de Macédoine, ayant battu ses ennemis et affermi son autorité en Laconie, conclut la paix avec les Éto-

liens par la médiation des républiques de Rhodes et de Byzance. Un plus vaste projet occupait alors son esprit: les Carthaginois, commandés par Annibal, étaient entrés en Italie, et venaient de gagner la bataille de Trasimène. Philippe crut la circonstance favorable pour attaquer les Romains, et pour fonder sa grandeur sur leur ruine. Un premier revers, qu'il essuya près d'Apollonie, aigrit son caractère, qu'altéraient déjà l'orgueil de la puissance et le penchant à la débauche. Il se vengea sur ses alliés de l'échec que ses ennemis lui avaient fait éprouver, chargea les Achéens de contributions, et ravagea la Messénie. Aratus, que l'éclat du trône ne pouvait intimider, lui reprocha hautement ses injustices. Le roi, importuné par ce rigide censeur, le fit empoisonner; mais, dans l'espoir de cacher un crime qui pouvait révolter toute la Grèce, le perfide chargé de cet ordre funeste lui administra un de ces poisons qui minent lentement le principe de la vie.

Aratus, mortellement atteint, n'ignorait point la cause du mal qui le consumait; il attendit une mort certaine avec fermeté, sans proférer de plaintes inutiles; et comme un de ses amis lui montrait de vives alarmes en le voyant cracher le sang avec abondance: « Tu vois, mon « cher Céphalon, lui dit-il, le fruit de l'amitié des rois. »

Tant que Philippe écouta les conseils de ce grand homme, il combattit avec succès et régna avec gloire; mais, dès qu'il se fut privé par un crime de cet appui salutaire, la victoire déserta ses drapeaux, la sagesse s'exila de ses conseils, son despotisme sans frein fit détester son autorité; et la plupart des Grecs, las de sa domination, volèrent au-devant du joug de la république romaine, qui consolait de leur défaite les nations conquises en les associant à sa grandeur et à sa liberté.

Aratus avait commandé dix-sept fois les Achéens; peu d'hommes célèbres l'égalèrent en vertus. Son seul défaut était un peu d'incertitude dans les affaires épineuses: son hésitation donna quelques avantages à ses ennemis; mais,

dès que le moment du danger arrivait, son talent se développait dans toute sa force. Sa mort causa un deuil général (av. J.-C. 211). Les Achéens voulurent lui élever un monument; Sicyone, sa patrie, leur disputa cet honneur. Ses funérailles furent magnifiques; on lui dressa des autels; et il emporta au tombeau le glorieux titre de libérateur des Achéens et de fondateur de la république.

Le roi de Macédoine, favorisé par ses alliés, venait de faire quelques progrès en Illyrie, et de prendre la ville d'Issus. Les Romains, dont la fortune s'était relevée depuis la reprise de Syracuse et de Capoue, se décidèrent à tourner toutes leurs forces contre le roi de Macédoine. Cette lutte sanglante partagea la Grèce : les Lacédémoniens et les Étoliens se déclarèrent pour Rome; les Acarnaniens et les Achéens suivirent le parti de Philippe.

Machanidas, alors tyran de Sparte, de concert avec les Étoliens, pénétra dans le territoire des Achéens (av. J.-C. 208). Philippe repoussa leurs efforts; et, malgré les secours qu'ils reçurent d'Attale, roi de Pergame, Philippe les battit encore. Sa puissance donnait de l'ombrage aux Rhodiens, aux Athéniens et au roi d'Égypte; ils craignaient de le voir conquérir toute la Grèce. Par condescendance pour eux, il proposa la paix aux Étoliens : ses offres furent rejetées. L'armée macédonienne, suivie de celle des Achéens, s'avança vers la ville d'Élis, dans l'intention de s'en emparer. Mais le proconsul Sulpicius y était arrivé avec quatre mille hommes : ce renfort animant le courage des habitants, ils se précipitèrent sur les ennemis, forcèrent les Achéens à se retirer malgré la valeur de Philopœmen, qui avait tué de sa main le général de la cavalerie des Éléens. La retraite de l'armée achéenne entraînait les Macédoniens : Philippe, furieux, se jeta au milieu de l'infanterie romaine. Le carnage fut grand des deux côtés : le roi, enveloppé, se tira avec peine de la mêlée par le secours de ses plus braves guerriers. Sauvé de ce péril, il se retira, et courut défendre la Macédoine,

attaquée par quelques princes illyriens alliés de Rome.

L'année suivante, Sulpicius et Attale s'avancèrent avec leurs flottes vers l'Eubée, s'emparèrent d'Orée, échouèrent devant Chalcis, et se rendirent maîtres d'Opunte dans l'Achaïe, que Philippe ne put secourir à temps.

A la même époque, Machanidas menaçait tout le Péloponèse, et faisait craindre aux Achéens la ruine de leur république. Dans ce grand danger, ils nommèrent Philopœmen général de la confédération : plusieurs exploits le désignaient déjà comme un digne successeur d'Aratus.

Philopœmen, né à Mégalopolis, fit ses études dans l'école d'Acésilas, dont la philosophie avait pour but d'inspirer aux citoyens l'amour de la patrie, et de leur enseigner la science du gouvernement. Dès son enfance, il prit Épaminondas pour modèle, et préféra à toute autre lecture les livres militaires d'Angélus et l'histoire d'Alexandre le Grand. Lorsque les soins de l'administration ou de la guerre lui laissaient quelque repos, il conduisait lui-même la charrue, et endurcissait son corps à la fatigue par le travail et par l'exercice de la chasse.

Nous avons vu à quel point son courage contribua à la victoire de Sélasie : dans cette grande bataille, s'élançant avec ardeur sur les ennemis, il eut les deux cuisses traversées par un javelot. On craignait en l'arrachant que le cuir attaché au dard n'empêchât l'extraction ou ne rendît la plaie incurable : il le rompit lui-même, en retira les tronçons, continua de se battre, et décida la défaite des Spartiates.

Après la bataille, Antigone, surpris de ce mouvement de son aile droite, auquel il devait la victoire, et qu'il n'avait point commandé, demanda à son général Alexandre comment il s'était ainsi décidé à marcher sans en recevoir le signal. Le général répondit qu'un jeune capitaine achéen, nommé Philopœmen, chargeant sans ordre avec sa troupe, avait entraîné par son ardeur toute l'armée. Alors le roi lui dit : « Ce jeune Achéen s'est conduit comme

« un grand général ; et vous, général Alexandre, vous « avez agi comme un jeune capitaine. »

Dans la suite, ce monarque voulut attacher Philopœmen à son service ; mais ce généreux citoyen aimait trop son pays et la liberté pour accepter les offres d'un prince étranger. Sa renommée s'accrut encore par la mort de Démophantus, chef des Étoliens, qu'il tua de sa propre main dans une charge.

Quand le vœu de ses concitoyens l'eut placé à la tête des armées de l'État, il changea la tactique des troupes, donna plus de profondeur à leurs bataillons, les accoutuma à marcher et à combattre sans rompre leurs rangs, et fit porter aux soldats des piques plus longues et des boucliers plus larges. Bannissant le luxe de la république, il rétablit l'ordre dans les finances, et ne permit de magnificence que celle des armes.

Toujours simplement vêtu et paré de sa gloire, on l'aurait plutôt pris pour un soldat que pour un général. Étant invité à dîner chez un de ses concitoyens, il ne trouva dans la maison que la maîtresse du logis qui ne le connaissait pas : elle le prit pour un domestique précédant son maître, et le pria de fendre du bois. Il quitta son manteau, et exécuta cet ordre sans rien dire. Le maître de la maison, arrivant alors, exprima sa surprise de le voir livré à une pareille occupation. Philopœmen lui dit : « Que voulez-vous ? je paye l'intérêt de ma mauvaise « mine. »

Après avoir fait toutes lès sages dispositions qui devaient assurer le succès de ses armes, il marcha contre Machanidas et lui livra bataille. Les Spartiates combattirent avec intrépidité ; ils enfoncèrent même l'aile droite des Achéens ; mais, tandis que Machanidas les poursuivait, Philopœmen prit son corps d'armée en flanc, le mit en désordre, et coupa la retraite au tyran. Celui-ci, se rencontrant sur son passage, voulait éviter son approche ; mais Philopœmen lui lança sa javeline avec tant de force,

qu'elle traversa sa cuirasse et son corps, et le renversa mort sur la place. Sparte perdit dans ce combat quatre mille de ses plus braves guerriers. La prise de Tégée fut la suite de cette victoire, et les Achéens, pour en conserver le souvenir, élevèrent une statue de bronze à leur général.

Peu de temps après on célébra les jeux néméens : Philopœmen, entouré de la brillante escorte de ses compagnons de gloire, y parut au moment où le musicien Pylade chantait ces paroles d'un ancien poëte : « C'est moi qui « couronne vos têtes des fleurs de la liberté. » A ces mots tout le peuple, se tournant vers Philopœmen, lui rendit hommage par de vifs applaudissements.

Nabis prit les rênes du gouvernement de Sparte : ce tyran surpassa son prédécesseur en cruauté ; il composa sa garde de troupes étrangères, envoya au supplice les hommes qu'il redoutait, bannit les citoyens les plus distingués, et s'empara de leurs richesses. Philippe mit en dépôt dans ses mains la ville d'Argos ; il y commit les plus grands excès : ingénieux dans sa férocité, il inventa une machine en forme de statue, qui ressemblait à la reine Apaga, sa femme. On la voyait revêtue d'habits magnifiques, qui cachaient les pointes de fer dont son corps et ses bras étaient hérissés. Si quelque riche citoyen lui refusait l'argent qu'il exigeait, il lui disait : « Je n'obtiens « rien de vous, mais j'espère que ma femme Apaga aura « plus que moi le talent de vous persuader. » Nabis approchait alors le malheureux de la statue ; elle ouvrait ses bras redoutables, l'embrassait fortement, et l'infortuné, percé de toutes parts, se hâtait de sacrifier sa fortune pour se soustraire au supplice.

Après la défaite de Sparte, les Étoliens et les Épirotes, faiblement secourus par les Romains, firent la paix avec Philippe. Chaque succès, loin de satisfaire l'ambition de ce prince, l'augmentait et la rendait plus insatiable : grossissant son armée et équipant une grande flotte (av. J.-C. 202), il déclara la guerre aux Rhodiens, et passa en

Asie pour combattre Attale ; il pénétra jusqu'à Pergame, et repoussé près de ses murs, il ravagea le pays. Les Rhodiens battirent sa flotte.

Philippe prit Scios en Bithynie : il massacra une partie des habitants, vendit le reste, et rasa la ville. Au siége d'Abydos, il refusa toute capitulation, et voulut qu'on se rendit à discrétion. Les habitants, désespérés, résolurent de périr sur leurs remparts : ils chargèrent cinquante citoyens, dès qu'ils verraient les Macédoniens approcher, d'égorger les femmes et les enfants renfermés dans le temple de Diane, de jeter dans la mer l'or et l'argent, et de mettre le feu à la ville. Ces horribles dispositions étant faites, ils se battirent avec fureur sur la brèche : la nuit suspendit le combat et le carnage. Les citoyens chargés du massacre des victimes et de l'incendie de la ville n'eurent pas la force d'exécuter ces ordres inhumains. Philippe franchit les remparts ; mais, malgré ses efforts pour arrêter la furie des habitants, ils immolèrent leurs familles infortunées et s'entre-tuèrent tous.

Peu satisfait de ce lugubre triomphe, Philippe, qui ne pouvait supporter le repos, repassa en Grèce, et entra dans l'Attique. Les Romains lui déclarèrent la guerre, et envoyèrent une flotte au secours d'Athènes. Les Athéniens combattirent le roi de Macédoine : il les défit, et les contraignit de rentrer dans la ville ; mais il ne put y pénétrer, et ses succès se bornèrent au ravage des champs.

Le roi, obligé de marcher contre les Romains, éprouva un échec, et ouvrit des conférences avec Quintius Flaminius pour traiter de la paix : l'orgueil de Philippe et la fierté romaine rendaient toute conciliation impossible ; on ne conclut rien.

Sur ces entrefaites, une flotte romaine arriva dans le port d'Athènes : à sa vue, les Athéniens firent éclater leur joie, et renversèrent les statues de Philippe. La tyrannie des rois de Grèce et d'Asie était si détestée, qu'on croyait devenir libre en changeant de maîtres.

Pendant ce temps, Nabis, tyran de la plupart des villes du Péloponèse, continuait à s'agrandir par la terreur et à s'enrichir par le pillage. Les Achéens avaient changé de général et de fortune : leurs troupes, privées du génie de Philopœmen, résistaient faiblement aux Spartiates. Plusieurs historiens reprochent à Philopœmen de s'être éloigné pendant la guerre, et de n'avoir pas voulu servir dans une armée qu'il ne commandait plus : il est plus probable qu'un homme aussi vertueux s'absenta, non par orgueil, mais par prudence, et dans la crainte que son crédit sur l'armée et sur le peuple n'inspirât de l'ombrage au nouveau chef de la république. Il voyagea en Crète, et prit part aux guerres civiles qui divisaient alors cette contrée.

L'île de Crète, gouvernée en république depuis Idoménée, se rendit célèbre et florissante par la sagesse de ses lois, par la modération de sa politique et par le courage de ses habitants : jamais attaqués, parce qu'ils étaient toujours prêts à se défendre, personne ne les haïssait, parce qu'ils étaient sans ambition. On ne les vit jamais armés en corps de nation, mais ils fournissaient de braves soldats et d'excellents archers indistinctement à tous les princes, ce qui exerçait leurs guerriers sans compromettre leur gouvernement.

De toutes parts on venait étudier leurs lois, leur discipline et leur tactique. Aratus dut une grande partie de son habileté militaire à leurs instructions, et sans doute Philopœmen vint aussi dans cette île pour y puiser de nouvelles lumières.

Pendant son absence, l'orage qui se formait contre Philippe grossit chaque jour. Le roi de Pergame, les Étoliens, Nabis et les Thébains entrèrent dans l'alliance de Rome. Après plusieurs mouvements sans résultat et quelques combats sans importance, l'armée romaine et celle du roi de Macédoine se rencontrèrent en Thessalie, sur des hauteurs appelées Cynocéphales (av. J.-C. 197) ; les forces de cha-

que côté montaient à vingt mille hommes. Quintius Flaminius choisit avec art ce champ de bataille, où l'inégalité du terrain empêchait la phalange de mouvoir sa masse et de faire usage de ses forces. Les Romains l'enfoncèrent, tuèrent huit mille Macédoniens, et en firent cinq mille prisonniers. La cavalerie étolienne contribua beaucoup à la victoire.

Philippe, complétement vaincu, demanda la paix, et se soumit aux conditions qu'il plairait au sénat de lui imposer. En attendant la conclusion du traité, on fit une trêve de quatre mois. Philippe paya provisoirement quatre cents talents, et donna en otage son fils Démétrius.

Le sénat nomma des commissaires pour régler toutes les affaires de la Grèce; ils conclurent un traité dont les dispositions étaient que les villes grecques en Asie et en Europe seraient libres, que Philippe en retirerait ses garnisons, qu'il rendrait les prisonniers et les transfuges, payerait mille talents, et laisserait Démétrius en otage à Rome.

On ignorait dans la Grèce les articles de la paix. Les jeux isthmiques se célébraient à Corinthe. Au moment où le peuple était assemblé dans le stade, un héraut paraît, demande le silence, et prononce à haute voix ces paroles (av. J.-C. 196) : « Le sénat, le peuple romain, et Titus « Quintius Flaminius, général, ayant vaincu Philippe et « les Macédoniens, délivrent de toutes garnisons et de tous « impôts les Corinthiens, les Locriens, les Phocéens, les « Eubéens, les Achéens, les Magnésiens, les Thessaliens, « les Perrhèbes, les déclarent libres, et veulent qu'ils se « gouvernent par leurs lois et par leurs usages. »

Le profond silence qui régnait dans l'assemblée fut prolongé quelques instants par la surprise. Les Grecs ne pouvaient croire ce qu'ils entendaient; ils demandèrent une seconde lecture de la proclamation. Alors les transports de joie éclatèrent de toutes parts : tous les Grecs, entourant Quintius, baisaient ses mains, ses vêtements, et le couronnaient de fleurs. On s'écriait : « Il existe donc une nation

« qui combat pour la liberté des autres peuples ! Elle n'est « arrêtée ni par la mer, ni par aucun obstacle, et cette « puissance généreuse, par la voix d'un héraut, abat la « tyrannie et délivre la Grèce et l'Asie ! »

La même proclamation fut publiée aux jeux néméens ; partout elle excita des transports d'admiration, de joie et de reconnaissance. Jamais Rome dans ses conquêtes n'acquit une gloire plus pure.

Philopœmen, de retour dans sa patrie, voyait avec satisfaction l'abaissement de Philippe, qui opprimait la Grèce, et dont les émissaires avaient voulu plusieurs fois l'assassiner : mais cet homme d'État, clairvoyant ami de la liberté, démêlait l'ambition de Rome à travers sa feinte modération ; il regardait comme peu solide une liberté qui n'était due qu'à la protection d'une puissance étrangère ; et comme dans le conseil des Achéens, Aristenète exhortait ses concitoyens à complaire en tout aux Romains, Philopœmen, ne pouvant se contenir, l'interrompit, et s'écria : « Aristenète, tu es donc bien pressé de « consommer la ruine de la Grèce ! »

On obéit partout aux ordres du consul ; Nabis seul refusa de rendre Argos. Le sénat ordonna à Quintius de l'y forcer, et les Romains marchèrent contre Sparte. Nabis, repoussé dans une sortie, offrit de rendre Argos. Quintius exigeait l'affranchissement des villes maritimes, cent talents et des otages.

La négociation fut rompue : Quintius, à la tête de cinquante mille hommes, pressa vivement le siége. Les Spartiates se défendirent avec intrépidité : malgré leur courage, les Romains franchissent enfin les remparts, pénètrent dans les rues. Les Lacédémoniens, furieux, mettent le feu aux édifices qui se trouvaient le plus près des murs : les flammes arrêtent l'ennemi, et les Romains, effrayés, se retirent.

Nabis rendit Argos, et la paix fut conclue. Quintius, satisfait d'avoir délivré l'Argolide, parcourut les villes de la

Grèce, rétablit partout l'ordre et la justice, rassembla les députés de tous les peuples grecs à Corinthe, rendit compte de ses opérations, déclara qu'il n'avait accordé la paix à Nabis que pour empêcher la ruine de Sparte; enfin, il exhorta les Grecs à l'union, et s'embarqua pour Rome, où il jouit des honneurs du triomphe le plus glorieux et le mieux mérité (av. J.-C. 195).

GUERRE CONTRE LES ROMAINS.

(An du monde 3813. — Avant Jésus-Christ 191.)

Haine des Étoliens contre les Romains. — Mort de Nabis par trahison. — Magnanimité de Philopœmen. — Défaite d'Antiochus. — Sa retraite en Asie. — Siége d'Héraclée. — Conquête de Sparte par Philopœmen. — Mort de Philopœmen à Messène. — Vengeance des Achéens. — Haine de Persée contre son frère Démétrius. — Défaite et mort de Persée. — Résistance des Achéens. — Dernier effort de la Grèce pour la liberté. — Commandement de Critaulaüs. — Sa mort. — Prise de Corinthe. — Réduction de la Grèce en province romaine, sous le nom d'Achaïe. — Siége, blocus et prise d'Athènes par Sylla.

Les Étoliens, ennemis de toute puissance qui s'opposait à leurs brigandages, haïssaient les Romains depuis qu'ils dominaient dans la Grèce, et, restant en apparence alliés de Rome, ils animaient secrètement Nabis contre elle, l'exhortaient à se venger, entretenaient des intelligences avec Antiochus, roi de Syrie, et l'invitaient à porter ses armes dans la Grèce.

Nabis suivit leurs conseils, souleva les villes maritimes et assiéga Githium. Rome envoya sur les côtes de la Laconie le préteur Acilius avec une flotte, et les Achéens, ayant donné le commandement de leurs armées à Philopœmen, déclarèrent la guerre aux Lacédémoniens.

Philopœmen arma quelques vaisseaux, qui furent battus par ceux de Nabis: il répara bientôt cet échec, défit le tyran en bataille rangée près de Sparte, et le força à se renfermer dans la ville.

La paix étant ainsi rompue, les Étoliens suivirent leurs projets plus ouvertement, contractèrent une alliance avec

Antiochus, et formèrent le dessein de s'emparer à la fois de Démétriade, de Chalcis et de Lacédémone. Trois généraux furent chargés de cette expédition : Dioclès surprit Démétriade ; Thos fut repoussé par les habitants de Chalcis ; Alexamène crut réussir par une trahison : feignant de vouloir secourir Sparte, il y introduisit mille hommes, que Nabis reçut avec joie comme un utile secours contre les Achéens. Alexamène, sous prétexte de conférer avec lui, l'éloigna de sa troupe, le saisit brusquement, le renversa de cheval et le fit tuer par ses soldats. Ce triomphe, dû à la perfidie, fut de courte durée : tandis que les Étoliens couraient au palais pour le piller, les Spartiates se précipitèrent sur eux, les taillèrent en pièces, et vengèrent la mort de Nabis par celle d'Alexamène.

Philopœmen, profitant de cette confusion, entra avec ses troupes dans la ville, rassembla le peuple, l'engagea à reprendre ses lois, sa liberté, et à se joindre à la confédération des Achéens. Il empêcha ses troupes de commettre les excès qui suivent presque toujours la victoire, refusa un présent de cent vingt talents que lui offraient les Lacédémoniens, et se couvrit d'une gloire brillante, qu'il dut plutôt à ses vertus qu'à ses armes.

Le roi de Syrie, attiré par les promesses des Étoliens, entra en Grèce, et s'empara de quelques villes. Il pouvait, en poursuivant ses succès avec rapidité, acquérir assez d'alliés et de forces pour se mettre en état de fermer ces belles contrées aux Romains ; mais il ne profita de ses premiers avantages que pour étaler aux yeux des Grecs son luxe asiatique : perdant un temps précieux, il passa ses jours en festins et en débauches. Le consul Manius Acilius, rassemblant ses forces, l'attaqua près des Thermopyles, tourna sa position et le battit complétement. Antiochus, vaincu, se retira en Asie, laissant ses alliés exposés aux vengeances de Rome.

Le consul conseillait aux Étoliens de se livrer à la clémence du sénat ; ceux-ci refusèrent de se soumettre. On

leur demandait de livrer aux vainqueurs les portes d'Héraclée, leur capitale. Cette humiliation leur parut insupportable; d'ailleurs, ils avaient trop offensé les Romains pour croire à leur indulgence. Toute négociation étant rompue, le consul forma le siége d'Héraclée. Les Étoliens combattirent avec le courage du désespoir: malgré leurs efforts, Acilius prit la ville d'assaut, la livra au pillage, et força la citadelle à capituler. Le reste de la nation se renferma dans Naupacte: le consul les y bloqua, et les réduisit bientôt à la dernière extrémité. Apprenant enfin qu'Antiochus, leur dernier espoir, plus malheureux encore en Asie qu'en Europe, venait d'être totalement vaincu à Magnésie par Scipion, ils se soumirent au peuple romain, qui les contraignit à payer mille talents et à livrer leurs chevaux et leurs armes.

Ce fut à peu près à cette époque que, le consul voulant s'emparer de Sparte, Philopœmen, ennemi de toute domination étrangère, et haïssant autant l'ambition de Rome que celle de Philippe, se jeta audacieusement dans cette ville, ranima le courage des citoyens, et força le consul à s'en éloigner. Mais, quelque temps après, Lacédémone mit ce même Philopœmen dans la nécessité de marcher contre elle.

Les Achéens protégeaient l'indépendance des bourgs maritimes, que Sparte voulait toujours asservir. Les Spartiates, croyant que les bannis, rentrés dans la ville depuis la paix, entretenaient des intelligences avec les Achéens et favorisaient la cause des villes maritimes, proscrivirent ces émigrés, en firent mourir trente, rompirent toute alliance avec les Achéens; et, aveuglés par leur ressentiment contre cette confédération, ils écrivirent au consul Fulvius, et lui offrirent de mettre la république dans la dépendance et sous la protection de Rome.

Les Achéens déclarèrent la guerre à Sparte, et les deux partis envoyèrent des députés à Rome pour rendre le sénat juge de ce différend. Sa décision fut ambiguë comme celle des oracles: les Achéens l'interprétèrent en leur faveur.

Philopœmen s'approcha de Sparte à la tête de son armée, et demanda le châtiment de ceux qui, au mépris du traité, venaient récemment de s'emparer du bourg maritime de Los. Les citoyens les plus distingués sortirent de la ville pour négocier; mais, au milieu de la conférence, les bannis de Sparte, qui se trouvaient dans le camp des Achéens, se précipitèrent sur leurs concitoyens et en massacrèrent quatre-vingts. Ce funeste événement répandit le trouble dans la ville : Philopœmen y entra presque sans résistance ; et ne regardant plus Sparte comme l'ornement de la Grèce, mais comme un trophée de Rome, il fit démolir ses murs, licencia ses soldats mercenaires, et porta le dernier coup à cette fameuse cité en abolissant les lois de Lycurgue, qui firent si longtemps sa force.

Le sénat romain, jaloux des progrès de la confédération achéenne, prit parti pour Lacédémone, cassa le jugement des Achéens, et ordonna que Sparte entrerait dans la ligue achéenne sans payer de tribut, sans recevoir de garnison, et en conservant son indépendance.

Depuis ce moment, les Romains favorisèrent constamment tous les peuples ennemis des Achéens. A leur instigation, les Messéniens se séparèrent de la ligue, lui firent même la guerre, et s'emparèrent de Coron. Philopœmen, quoique malade et âgé de soixante-dix-huit ans, commandait encore l'armée ; il marcha vers Messène, et battit d'abord les ennemis : mais ceux-ci, ayant reçu un grand renfort, l'enveloppèrent. Les Achéens, accablés par le nombre, prirent la fuite. Philopœmen, combattant à l'arrière-garde, faisait oublier sa vieillesse par des prodiges de valeur : mais son cheval tomba ; il fut blessé et pris (av. J.-C. 183). Dinocrate, général des Messéniens, l'exposa, chargé de chaînes, sur le théâtre, aux yeux du peuple de Messène ; ensuite il le jeta dans une prison, et le fit mourir. Lorsqu'on présenta au héros le poison qui devait terminer ses jours, il demanda au bourreau ce qu'étaient devenus les Achéens, et particulièrement un officier nommé Lycortas,

qu'il chérissait. On lui répondit que ses troupes, se faisant courageusement jour au travers des Messéniens, s'étaient retirées, et se trouvaient en sûreté : « Eh bien ! dit-il, je « meurs content, puisque l'armée achéenne est sauvée. »

La mort de ce grand homme rendit les Achéens furieux ; tous prirent les armes : le désir de la vengeance doublait leurs forces, ils ravagèrent la Messénie, s'emparèrent de la capitale, et la contraignirent à livrer les meurtriers de Philopœmen. Ils furent lapidés auprès de son tombeau. Dinocrate prévint son supplice en se tuant.

On porta les cendres du héros à Mégalopolis. Les peuples venaient au-devant du convoi, l'armée le suivait, et toute la Grèce en larmes semblait porter le deuil de sa gloire et de sa liberté. Cette année vit mourir trois grands hommes : Annibal, Scipion et Philopœmen.

Les Romains, profitant de la division des peuples et du despotisme insensé des rois, suivaient avec leur habileté ordinaire le projet de subjuguer entièrement les Grecs.

Philippe ne régnait plus en Macédoine ; avant la fin de ses jours, la discorde qu'il avait répandue dans la Grèce divisa sa maison. Persée, l'aîné de ses enfants, conçut une haine violente contre Démétrius son frère. Celui-ci, élevé par les Romains, pouvait un jour se rendre redoutable avec leur appui : Persée le crut et résolut de le perdre. Il l'accusa d'abord faussement d'avoir voulu attenter à ses jours dans une joute, et d'être venu la nuit avec des gens armés pour l'assassiner. L'innocence de Démétrius triompha de la calomnie. Persée ne se découragea point, et persécuta tellement son frère que ce jeune prince, voulant mettre sa vie en sûreté, profita d'une absence du roi pour tenter de s'échapper. Persée accompagnait alors Philippe ; il avait placé auprès de son frère un traître qui, sous l'apparence de l'amitié, épiait ses démarches, et méditait sa perte. Par ses perfides conseils Démétrius, dans l'intention de rendre sa fuite plus facile, écrivit au gouverneur d'une province des lettres qu'on livra au roi. Cette correspon-

dance fut regardée comme un crime. Philippe, accablé de chagrins, affaibli par l'âge et par les revers, et continuellement aigri par Persée, condamna Démétrius. Il périt, et son frère monta sans rivaux sur un trône ensanglanté, qu'il déshonora par sa lâcheté, comme il l'avait souillé par ses crimes.

Le nouveau roi de Macédoine, que ses flatteurs enivraient d'orgueil, se crut capable de renverser la puissance du peuple romain : il grossit son armée, envoya des émissaires dans la Grèce pour la soulever, et chercha partout des alliés. Eumène, roi de Pergame, trahit sa confiance, et découvrit ses projets à Rome. Persée, pour se venger, fit attaquer ce prince par des pirates à son retour en Asie. Eumène, blessé par eux, fut laissé sur la place comme mort. Secouru par des pêcheurs, il revint à la vie, et reprit son trône, dont Attale, son frère, s'était déjà emparé sur le bruit de son trépas.

Paul-Émile, à la tête d'une armée romaine, attaqua Persée : cet habile général enfonça la phalange macédonienne ; il la détruisit totalement, remporta une victoire complète, et conquit toute la Macédoine. Persée, qui ne savait ni vaincre ni mourir, fut chargé de chaînes, orna le triomphe de Paul-Émile, et termina ses jours dans la captivité.

Athènes soumise aux Romains, Sparte vaincue, les Étoliens détruits, l'Asie subjuguée, la Macédoine réduite en province romaine, n'offraient plus d'obstacles à l'ambition d'un sénat maître de tant de rois et de tant de peuples. Les Achéens seuls rappelaient encore, par leurs exploits et par leur indépendance, la puissance et la liberté de la Grèce ; Rome résolut leur ruine : elle sema d'abord la division parmi les villes de la confédération, et y acheta des partisans. Lorsqu'elle les vit désunies, et sans espoir de secours de la Macédoine ni de l'Asie, elle envoya des commissaires qui parlèrent en maîtres, traitèrent les Achéens comme des sujets révoltés, et firent des informations juri-

diques contre ceux d'entre eux qui avaient favorisé Persée par leurs conseils ou par leurs secours. Callicrate, indigne par sa bassesse du nom d'Achéen, vendit sa patrie, et dénonça tous ceux de ses concitoyens qui s'étaient le plus distingués par leur amour pour l'indépendance. On en arrêta mille, et on les envoya à Rome : le célèbre historien Polybe était de ce nombre. Le sénat, sans les entendre, sans les juger, les exila dans plusieurs villes d'Italie. Leurs compatriotes demandèrent longtemps leur liberté ; enfin, au bout de dix-sept ans, le sénat permit leur retour. La plupart étaient morts de chagrin et de misère, et trois cents seulement revirent leur patrie.

Quelques années après, la Grèce tenta un dernier effort pour recouvrer son indépendance : la liberté, semblable à une lampe qui s'éteint, y jeta une dernière lueur avant d'expirer.

Démocrite, premier magistrat des Achéens, attaqua Sparte que protégeaient les Romains, et pilla la Laconie. Rome envoya des commissaires à Corinthe pour se plaindre de cette infraction des traités. Les Grecs irrités reçurent avec mépris leurs remontrances. Critolaüs, général des Corinthiens, parcourait toutes les villes de la Grèce, et les excitait à combattre pour la liberté.

Le consul Métellus se trouvait alors en Macédoine. Il fit partir quatre députés pour Corinthe, et les chargea d'exhorter la ligue achéenne à ne pas s'exposer aux vengeances des Romains. Ces députés furent insultés et chassés.

Critolaüs disait hautement que, pour résister à Rome, il suffisait de le vouloir ; que tous les peuples, indignés contre sa tyrannie, n'attendaient qu'un signal, et qu'en montrant une noble audace, on serait soutenu par les rois d'Orient. Les passions croient facilement ce qu'elles désirent, et le vif regret de la liberté perdue faisait saisir avidement le plus léger espoir de délivrance.

Thèbes, l'Arcadie, l'Eubée et la plupart des Achéens

embrassèrent le parti de Corinthe. Métellus proposa de nouveau la paix, avec le sacrifice de quelques villes ; on refusa de l'écouter. A la tête de son armée, il marcha contre les Grecs, les mit en déroute, et fit plus de mille prisonniers.

Critolaüs, désespéré du mauvais succès d'une guerre dont il était l'auteur, prit la fuite et se noya. Diœus le remplaça et rassembla une armée de quatorze mille hommes. Métellus, poursuivant rapidement ses avantages, passa au fil de l'épée un corps de mille Arcadiens, entra dans la ville de Thèbes, qu'il trouva abandonnée par ses habitants, et s'avança sur Corinthe, où Diœus était renfermé.

Sur ces entrefaites, Mummius arriva avec de nouveaux renforts, et prit le commandement de l'armée romaine. Trois magistrats de la ligue achéenne, et dévoués à Rome, se trouvaient dans son camp. Il les fit entrer dans la ville pour engager les Achéens à se soumettre ; mais la faction de Diœus les jeta dans un cachot. Les assiégés firent ensuite une sortie vigoureuse, et forcèrent les Romains de s'éloigner.

Enflé de ce succès, Diœus offrit la bataille au consul : celui-ci, retenant l'ardeur de ses troupes, affecta une contenance timide pour enhardir l'aveugle présomption des Achéens. Ils s'avancèrent avec une confiance téméraire ; le combat eut lieu dans la partie la plus étroite de l'isthme. Le consul avait placé en embuscade sa cavalerie ; elle prit les Grecs en flanc, les mit en pleine déroute et leur coupa la retraite.

Diœus, perdant tout espoir de liberté, courut à Mégalopolis, sa patrie, tua sa femme, mit le feu dans sa maison, et s'empoisonna.

Les Achéens, sans chef, se dispersèrent. Une grande partie des habitants de Corinthe s'échappèrent pendant la nuit. Mummius entra dans la ville et la livra au pillage. On vendit les femmes et les enfants, on mit à part les statues et les tableaux ; toutes les maisons furent brûlées, et

les murailles détruites jusqu'aux fondements. Ainsi périt Corinthe, dans la même année qui vit détruire Carthage (an du monde 3857).

On démolit les fortifications de toutes les villes qui avaient pris part à l'insurrection. La violation du droit des gens dans la personne des ambassadeurs fut le prétexte, et la position importante de Corinthe le motif réel de cette vengeance atroce.

Le sénat envoya des commissaires dans la Grèce. Ils la déclarèrent réduite en province romaine, abolirent dans toutes les cités le gouvernement populaire, et y placèrent des magistrats chargés de les gouverner par leurs anciennes lois. Cette nouvelle province reçut le nom d'*Achaïe*, titre de gloire pour les Achéens, puisqu'il rappelait que ce peuple courageux avait défendu le dernier la liberté de la Grèce.

Sous la domination romaine, les villes grecques jouirent longtemps d'un profond repos. Gouvernées par leurs magistrats, elles n'eurent plus de héros, mais elles brillèrent de l'éclat plus doux des sciences, des lettres et des arts.

Lorsque, dans la suite, Mithridate souleva l'Asie et une partie de l'Europe contre Rome, Archélaüs, par ses ordres, s'empara d'Athènes, et la mit sous le gouvernement d'un Athénien nommé Aristion. Sylla, chargé par le sénat de combattre Mithridate, entra dans la Grèce à la tête de cinq légions. Toutes les villes lui ouvrirent leurs portes : Athènes seule, fidèle au parti de Mithridate, résista aux Romains. Sylla en forma le siége ; la hauteur des murailles et le courage des habitants arrêtèrent longtemps ses guerriers. Sylla, pour construire ses machines, coupa les arbres du Lycée ; et, comme il manqua d'argent, il pilla les temples de Delphes et d'Épidaure. De part et d'autre on combattit avec acharnement. Les sorties étaient aussi fréquentes que les assauts ; les tours et les machines de Sylla furent souvent renversées ; on employait avec succès, des

deux côtés, les mines. L'une d'elles ayant fait écrouler un grand pan de muraille, Sylla ordonna un assaut général. Les Romains firent vainement des prodiges de valeur; ils furent repoussés; et, pendant la nuit, les Athéniens fermèrent la brèche par un nouveau mur.

Sylla convertit le siége en blocus. Une horrible famine, plus meurtrière que les armes romaines, découragea les habitants, qui forcèrent Aristion à capituler.

Les députés d'Athènes, arrivés dans le camp romain, adressèrent au général un discours éloquent, dans lequel ils rappelaient avec fierté la gloire de leur patrie et les exploits de leurs ancêtres. Le farouche Sylla, les interrompant, leur dit : « Je ne suis pas venu avec une armée « pour écouter des harangueurs et pour entendre les Athé- « niens vanter leurs anciennes prouesses, mais pour châ- « tier des rebelles. Soumettez-vous donc, ou périssez. »

La conférence étant rompue, la nuit suivante il donna un nouvel assaut, prit la ville par escalade, l'abandonna au pillage, égorgea la plupart des habitants, fit vendre les esclaves à l'encan, et assiégea la citadelle, qui se rendit faute de vivres.

Aristion et ses partisans furent mis à mort; Sylla s'empara du Pirée, le démolit et brûla l'arsenal. Après avoir vaincu Mithridate près de Chéronée et d'Orchomène, il rangea de nouveau toute la Grèce et la Macédoine, ainsi que les villes grecques de l'Asie, sous la domination romaine.

Les Grecs, subjugués, firent encore éclater à différentes époques leur ardent amour pour la liberté. Dans le temps des guerres civiles, ils prirent le parti de Pompée contre César. Après la mort de ce dernier, bravant le courroux d'Octave, les Athéniens élevèrent des statues à Cassius.

Rome était devenue la maîtresse du monde; Athènes fut la capitale des lettres, des talents et des arts. On y venait de toutes parts étudier les sciences et prendre des leçons de goût et d'éloquence. Cicéron et son fils se formèrent

dans ses écoles. Titus et Marc-Aurèle confièrent à des maîtres grecs l'éducation de leurs enfants. On méprisait à Rome celui qui ne savait pas la langue grecque. Dans la décadence de l'empire, Basile, Grégoire, Chrysostome, puisèrent dans Athènes les lumières qu'ils répandirent sur l'Église chrétienne, et le despotisme seul des Musulmans parvint à détruire cette domination de l'esprit qui avait remplacé celle des armes.

TABLEAU LITTÉRAIRE DE LA GRÈCE

PENDANT LE QUATRIÈME AGE.

Hommes célébres dans les sciences, philosophes et historiens. — Panætius. — Démétrius de Phalère. — Denys d'Halicarnasse. — Diodore de Sicile. — Plutarque. — Coutumes. — Mariages. — Mœurs. — Funérailles. — Jeux. — Théâtres. — Commerce.

PANÆTIUS, philosophe stoïcien, était né à Rhodes, et vint faire ses études à Athènes. La sévérité de sa morale, la force de ses raisonnements et son érudition lui acquirent une grande réputation; elle s'étendit au delà de sa patrie, et il fut appelé à Rome. Le peuple romain, que les Grecs nommaient encore barbare dans le temps de l'expédition de Pyrrhus en Italie, n'aimait que la gloire des armes, et n'admirait que les vertus fortes qui maintenaient la liberté dans l'État, et conservaient le respect des lois et des mœurs. On méprisait alors à Rome la philosophie épicurienne, qui corrompt l'esprit public; et on vivait dans une telle ignorance des arts que, lorsque Mummius envoya en Italie les chefs-d'œuvre des plus grands peintres et des plus habiles sculpteurs de la Grèce, il ordonna que, dans le cas où le voyage détériorerait quelques tableaux ou quelques statues, l'homme chargé de les transporter en ferait faire d'autres à ses frais.

Les ouvrages des stoïciens furent les premiers que Rome accueillit : leur doctrine austère y obtint un plein

succès, parce qu'elle était conforme aux mâles vertus de ces fiers républicains.

Le philosophe Panætius introduisit un des premiers les lettres grecques dans la capitale du monde. Il devint l'ami de Lélius et de Scipion, et accompagna ce dernier dans tous ses voyages. Il avait composé un *Traité des Devoirs* dont Cicéron vantait le mérite, et dont il tira parti dans ses *Offices*.

Longtemps après, un autre stoïcien, Épictète, illustra sa secte en Italie. Grec de naissance, esclave à la cour de Néron, et ensuite affranchi, il partagea l'honorable exil des philosophes lorsque ce farouche tyran les chassa de Rome. Il résida à Nicopolis. Adrien le rappela en Italie. L'esclavage lui avait appris à aimer la liberté, la tyrannie à chérir la vertu, et le malheur à souffrir avec patience. Il pratiquait avec exactitude ce que les autres se contentaient souvent d'enseigner. Ses principes sublimes paraissent au-dessus de la faiblesse humaine, mais cette faiblesse même trouve un remède salutaire dans les maximes d'Épictète. C'est dans les temps d'abattement et d'adversité qu'on les lit avec plus de plaisir et de fruit. Elles aident à supporter les coups du sort; on se sent plus ferme après les avoir lues.

La soumission à la Providence, la nécessité de se conformer, pour être heureux, à l'ordre qu'elle a établi, la résignation dans l'adversité, la modération dans le bonheur, tel est le but et l'esprit de sa philosophie.

Démétrius de Phalère. Les événements que nous avons racontés ont fait connaître la sagesse de son administration et l'ingratitude des Athéniens. Comme orateur, il acquit une réputation brillante; mais son éloquence se ressentait de l'état de décadence de la Grèce. On y voyait plus d'adresse que de force, plus d'ornements que de vérités, et il s'occupait plus de plaire à ses auditeurs que de les convaincre.

Il fut disciple de Théophraste, dont le style passait déjà pour être trop orné, mais qui se distinguait par un rare talent pour peindre les vices et les passions.

Postérieurement, d'autres orateurs, tels que Basile, Grégoire, Chrysostome, jouirent d'une grande célébrité par leur imagination brillante, et par le mérite plus solide que donnait à leurs écrits la pureté de la morale chrétienne.

DENYS D'HALICARNASSE. Né en Carie (av. J.-C. 195); il vint en Italie dans le temps de la bataille d'Actium. Il fit de savantes recherches sur l'origine du peuple romain. Son livre des *Antiquités romaines* est fort estimé. Nous lui devons une connaissance exacte des premiers temps de Rome. Il cherchait la vérité, mais il négligeait de l'orner, et il est plus cité pour son érudition que pour son éloquence. On croyait avoir perdu une partie de ses ouvrages; elle vient de se retrouver dans la bibliothèque Ambroisienne.

DIODORE DE SICILE. Il vivait du temps de César et d'Auguste : sa *Bibliothèque historique* formait quarante volumes; il ne nous en est resté que quinze. Cet ouvrage comprenait l'histoire des temps fabuleux de la Grèce, celle des Perses et des Grecs, depuis l'expédition de Xerxès jusqu'à la mort d'Alexandre, ainsi que le récit des événements qui s'étaient passés sous les successeurs du conquérant macédonien. Son style est clair; ses réflexions sont judicieuses; mais on lui reproche d'avoir adopté légèrement les erreurs de Ctésias et les traditions des prêtres.

PLUTARQUE naquit à Chéronée en Béotie; son esprit brillant et fécond a suffisamment vengé ses concitoyens du reproche qu'on leur faisait de manquer d'imagination. C'est peut-être de tous les auteurs grecs celui qu'on relit à présent avec le plus de plaisir et d'utilité. Il vivait du temps de Néron, et fit plusieurs voyages en Italie sous le règne de Vespasien. Pour mieux peindre les hommes illus-

tres, il parcourait les différentes contrées qui les avaient vus naître.

Plutarque jouit d'une double célébrité comme philosophe et comme historien. Le temps nous a conservé une grande partie des *Vies des Hommes illustres* et ses *Œuvres morales*. Son chef-d'œuvre fut le premier de ces deux ouvrages. Admirable par la simplicité du récit et par l'originalité des portraits, à la fois peintre et historien, il ne se borne pas à raconter les actions des hommes fameux ; il dessine leur physionomie, peint leur caractère, fait entendre leurs paroles, donne une exacte connaissance de leurs habitudes et de leurs mœurs. Guide utile pour les jeunes amants de la gloire, il les fait vivre familièrement avec les modèles qu'ils doivent imiter. Peut-être se plaît-il à faire de trop grands détours et à raconter longuement ; mais il raconte si bien qu'il attache toujours. On trouve de la bonté dans sa force et de la grâce dans sa négligence ; ce qui lui donne un caractère dont la piquante originalité est inimitable.

Ses *Œuvres morales* offrent un mélange confus de beautés et de défauts, d'erreurs et de vérités, de pensées profondes et de préjugés populaires. C'est une mine féconde où l'on rencontre les métaux les plus précieux mêlés avec les pierres les plus communes.

Il est difficile de lire cet ouvrage de suite, mais il est impossible de n'y pas revenir souvent. Digne des beaux jours de la Grèce, il en est pour ainsi dire le tableau. On y voit de la liberté, de l'anarchie, du génie, de la superstition, beaucoup d'érudition, d'inconséquences, et le mélange d'une morale sévère avec une tolérance pour quelques vices, qui serait inexplicable dans tout autre pays et dans tout autre temps que ceux où les vices déifiés trouvaient tant d'appui sur la terre et tant d'exemples dans les cieux.

Plutarque se distingua de beaucoup de philosophes de son temps en se faisant estimer par sa conduite comme par

ses ouvrages : et si les étrangers admiraient le savant célèbre, l'écrivain éloquent, les habitants de Chéronée chérissaient et respectaient en lui un bon fils, un bon père, un sage magistrat et un excellent citoyen.

Arrien, Appien, Élien, Hérodien, sous le règne des empereurs, méritèrent quelque réputation comme historiens, mais dans un rang bien inférieur à celui des écrivains dont nous venons de parler.

Les Grecs vivaient dans un pays enchanté, véritable image de la jeunesse de la terre. Ne respirant que pour la gloire et les plaisirs, bercés par des fables, entourés de prestiges, se nourrissant d'illusions, leur imagination active les rapprochaît des dieux, en donnant à ceux-ci toutes les passions humaines ; d'un autre côté, elle animait toute la matière en divinisant la nature.

S'ils avaient une décision importante à prendre, Jupiter les éclairait par un oracle ; le vol des oiseaux leur annonçait les revers ou les succès. Marchaient-ils aux combats, Mars conduisait leurs guerriers. Couraient-ils après les voluptés, Vénus et l'Amour les attendaient sous des bosquets de myrtes. Apollon et les Muses, variant leurs plaisirs, faisaient retentir les théâtres d'accents harmonieux. Cherchaient-ils le repos et l'ombrage, les Dryades épaississaient pour eux l'obcurité des forêts, les Naïades rafraîchissaient dans une onde limpide leurs membres fatigués ; Pan veillait avec les bergers à la garde de leurs troupeaux ; Diane guidait à la chasse leurs meutes ardentes et rapides ; l'Hyménée recevait le serment des époux ; Lucine consolait les femmes dans les douleurs de l'enfantement ; d'autres divinités présidaient aux funérailles.

Les affections tendres, les passions haineuses s'entretenaient aux autels de l'Amour, de l'Hymen, de la Discorde et de la Vengeance. Rien ne se faisait dans la vie sans l'intervention de quelque divinité ; aussi tout dans la Grèce

était poétique, allégorique ; et tout dans les coutumes, dans les fêtes, dans les cérémonies, rappelait à l'esprit comme au cœur, par des images riantes, par des emblèmes ingénieux, l'alliance éternelle du ciel et de la terre.

Les époux, en se rendant au temple, marchaient couronnés de fleurs ; un prêtre leur présentait une branche de lierre, symbole de leur union ; ils offraient des sacrifices à Diane et à Minerve pour apaiser ces divinités chastes qui ne s'étaient point soumises aux lois de l'hymen ; à Jupiter et à Junon, comme modèles des éternels amours ; au Ciel et à la Terre, pour demander la fécondité ; aux Parques, qui décident de la durée de la vie ; aux Grâces, qui embellissent les époux ; à Vénus et à l'Amour, parce qu'ils leur devaient le bonheur.

Ils déposaient des tresses de leurs cheveux sur le tombeau des cultivateurs, afin d'honorer l'agriculture et d'encourager les travaux domestiques. Les parents des jeunes époux les unissaient ; ils se juraient fidélité, et retournaient dans leurs foyers, accompagnés de chœurs de musiciens et de danseurs. La maison était illuminée et ornée de guirlandes. En allant au temple, ils avaient placé des fleurs sur leurs têtes ; au retour on y posait une corbeille de fruits, douce image d'abondance et de prospérité.

On chantait des vers à l'honneur d'Hyménéus, jeune citoyen d'Argos, qui rendit autrefois la liberté à de jeunes Athéniennes enlevées par des corsaires, et qui reçut la main d'une de ces vierges pour prix de son courage.

On passait ensuite dans la salle du festin ; les poëtes chantaient les épithalames sur la lyre. Un jeune enfant, couronné d'aubépine et de feuilles de chêne, portait une corbeille de pain, et entonnait un hymne qui finissait par ce refrain : « J'ai changé mon ancien état contre un « état plus heureux. »

Un chœur de jeunes danseuses, parées de myrte, et formant des pas voluptueux, représentait les jeux, les caprices et l'ivresse de l'amour. Le père allumait un flambeau

nuptial, et conduisait sa fille chez son époux. En s'y rendant, elle portait un vase de terre destiné à cuire l'orge; une de ses femmes tenait un crible, et sur la porte on suspendait un instrument propre à piler des grains.

Tandis que ces emblèmes rappelaient les devoirs d'une vie laborieuse, toutes les personnes invitées à la fête chantaient et dansaient autour de la maison. Les amis de l'époux en défendaient l'entrée. Le jour suivant, on venait les féliciter par de nouveaux chants consacrés à l'Hymen.

Les mœurs de la Grèce offraient aux regards de l'étranger deux tableaux bien opposés. En arrivant à Corinthe ou dans Athènes, il ne voyait partout que le plaisir et la volupté; ses yeux étaient éblouis par l'éclat trompeur d'une foule d'élégantes courtisanes qui répandaient sur leurs cheveux de la poudre jaune, se noircissaient les sourcils, et se fardaient les joues avec du blanc et du rouge. L'or et les pierreries éclataient sur leurs vêtements; les guerriers célèbres, les poëtes, les orateurs couronnés déposaient à leurs pieds les palmes qu'ils avaient conquises. Les magistrats les consultaient; elles semblaient présider aux assemblées publiques. Tout présentait l'image de la licence et de la corruption.

Mais si, fuyant les plaisirs, cet étranger cherchait le véritable bonheur, il devait pénétrer dans l'intérieur des maisons et des familles. Là, il trouvait d'autres mœurs, un autre culte : l'image de la Vénus pudique excitait son respect; une tortue, placée par Phidias aux pieds de cette déesse, rappelait sans cesse à la beauté le devoir de se défendre, de rester dans ses foyers, et de ne pas prodiguer ses charmes aux regards indiscrets.

Ce n'étaient plus les conversations brillantes, les indécentes agaceries, les caresses perfides de Bacchis, de Lamia, de Phryné, de Laïs; mais la pudeur mystérieuse, le vertueux amour, la douce confiance, l'activité adroite et laborieuse : là enfin la volupté était sage, le désir modeste, le plaisir constant, et tout était ensemble devoir et bonheur.

Les Grecs, aussi sévères pour la vertu de leurs épouses qu'indulgents pour les vices de leurs courtisanes, exigeaient que les premières vécussent renfermées; elles ne paraissaient qu'aux fêtes religieuses et dans les cérémonies publiques, et toujours accompagnées de femmes et d'esclaves. Le magistrat veillait à la décence de leur maintien, à la simplicité de leur parure. Si une femme commettait quelque infidélité, elle se voyait exclue, par un arrêt sévère, des fêtes publiques; on lui fermait la porte des temples.

Si ce respect pour les vertus domestiques entretint longtemps dans la Grèce la force salutaire des mœurs républicaines, la passion des Grecs pour le théâtre et pour les courtisanes devint la principale cause de leur décadence.

Les femmes grecques semblaient étrangères à ces jeux, à ces plaisirs qu'idolâtrait le peuple; mais elles prenaient une part active aux travaux de leurs époux, à la gloire de leur patrie. Sparte surtout vit leur courage exciter celui des hommes, leur estime récompenser la vaillance, leur mépris punir la lâcheté.

Argos dut son salut à l'héroïsme d'une femme: cette ville allait tomber sous le joug des Lacédémoniens; elle venait de perdre dans une bataille six mille hommes, l'élite de sa jeunesse; le reste des habitants, consterné, renonçait à tout espoir de défense, et tendait les mains aux fers du vainqueur: dans ce moment, une dame argienne, Télésilia, qui avait déjà illustré sa patrie par ses écrits, rassemble les femmes qu'elle croit capables de seconder ses projets; elle leur retrace vivement les malheurs et les outrages qui les menacent, la ruine de leur cité, la honte de l'esclavage; elle leur distribue les armes dont elle a dépouillé les temples et les maisons des particuliers; elle court avec ses généreuses compagnes, les range sur les remparts, et repousse l'ennemi, consterné de cette résistance imprévue.

Le général lacédémonien, craignant qu'on ne lui reprochât la mort de tant de femmes s'il était vainqueur, ou la honte de sa défaite s'il était vaincu, se retire, conclut un traité et laisse aux Argiens leur territoire et leur indépendance.

On rendit les plus grands honneurs à ces vaillantes femmes; celles qui périrent furent inhumées le long du chemin d'Argos; on permit aux autres d'ériger une statue au dieu Mars. On plaça sur une colonne, en face du temple de Vénus, le portrait de Télésilia: on la voyait dédaignant de porter ses regards sur des livres placés à ses pieds, et fixant avec ardeur ses yeux sur un casque qu'elle semblait prête à poser sur sa tête. Enfin pour perpétuer le souvenir de cet événement mémorable, on institua une fête annuelle, dans laquelle les femmes paraissaient habillées en hommes et les hommes en femmes.

Les législateurs de la Grèce, attentifs à fortifier tous les liens de l'état social, en prolongeaient les devoirs au delà du tombeau; des lois sévères commandaient impérieusement d'honorer la mémoire des morts. Dans les premiers temps, on les inhumait; l'usage de les brûler prévalut ensuite: on recueillait leurs cendres dans une urne qui était déposée dans un tombeau; sur ce tombeau la douleur venait répandre des larmes, semer des fleurs et offrir des libations.

Dès qu'un citoyen mourait, on parfumait son corps, sa tête était couronnée de fleurs et couverte d'un voile; on plaçait dans ses mains un gâteau de miel pour apaiser Cerbère, et dans sa bouche une pièce d'argent pour fléchir Caron. Il restait exposé vingt-quatre heures aux regards de ceux qui venaient lui rendre les derniers devoirs: ses amis trouvaient à la porte un vase d'eau lustrale pour se purifier. Les hommes, vêtus de noir, précédaient le convoi en exprimant leur affliction par des chants lugubres; les femmes éplorées le suivaient, faisaient retentir l'air de leurs gémissements, et coupaient des boucles de leurs che-

veux pour les déposer en offrande sur la tombe. A la fin de la cérémonie, on disait un adieu éternel à l'être chéri qu'on quittait pour toujours, et souvent ces hommages funèbres se renouvelaient au jour de la naissance de celui qu'on avait perdu.

Dans ces tristes journées, les femmes oubliaient tellement le soin de leur beauté pour se livrer à leur douleur, qu'on fut obligé de faire une loi qui leur défendait de se frapper et de déchirer leurs traits. Une autre loi déclarait incapable d'occuper les emplois publics le fils qui négligeait de rendre les derniers devoirs à son père. Plusieurs généraux furent envoyés au supplice pour avoir omis, après leur victoire, d'enterrer les morts. Les guerriers qui périssaient en défendant leur patrie recevaient de magnifiques honneurs; une honorable inscription gravée sur leur tombe perpétuait le souvenir de leur nom et de leur courage: les orateurs les plus célèbres prononçaient leur oraison funèbre.

Les Grecs s'enflammaient pour tous les genres de gloire: les troubles civils, les factions populaires, les guerres sanglantes, les invasions ennemies ne pouvaient refroidir leur passion pour les jeux publics; ils y couraient en foule et suspendaient leurs divisions pour s'applaudir réciproquement. Ils déposaient à la porte du stade leur vengeance et leur haine, afin de se réunir, de se confondre et de se disputer paisiblement la palme tragique, celle de la lyre ou de l'histoire, et le prix de la course, de la lutte, du ceste ou du pugilat.

Les lieux où se célébraient ces jeux, semblables à un temple de la Paix qui s'élèverait au milieu d'un champ de bataille, étaient pleins de monuments dédiés à la mémoire des vainqueurs, ou consacrés par la reconnaissance; chaque ville y envoyait ses chefs-d'œuvre et y possédait un trésor; ils s'enrichissaient encore par les magnifiques présents des rois étrangers.

Les oracles qu'on y consultait grossissaient la foule de

ceux qu'attirait l'éclat de ces fêtes. Malgré l'obscurité des oracles, malgré la vénalité bien connue des prêtres, la superstition du peuple et la politique des gouvernements entretenaient la crédulité. Les convulsions de la pythie, ses regards égarés, ses cris plaintifs, la bouche écumante du prêtre et ses cheveux hérissés persuadaient au vulgaire qu'un dieu les agitait et dictait leurs réponses : ainsi l'on vit souvent des villes détruites et des États renversés pour un mot prononcé par un pontife corrompu ou par une vierge en délire.

En sortant de ces réunions générales de tous les peuples, les Grecs, retournant dans leurs cités, couraient aux théâtres, objet de leur passion favorite. Celui d'Athènes était immense ; il contenait trente mille personnes. On divisait l'avant-scène en deux parties ; les acteurs occupaient la plus élevée, et les chœurs la plus basse. L'orchestre restait vide ; on le destinait aux combats de poésie, de musique et de danse.

Les femmes assises dans l'amphithéâtre, se tenaient éloignées des hommes et des courtisanes ; on réservait aux magistrats, aux généraux, des places distinguées ; le reste se plaçait en tumulte, se promenait, disputait, faisait venir du vin, des fruits, des gâteaux, et y passait les jours et les nuits.

On représentait dans la même journée des pantomimes, des farces, des tragédies, des comédies ; les acteurs portaient des masques ; d'ingénieuses machines, tournant sur des roulettes, présentaient tour à tour l'extérieur ou l'intérieur d'une édifice ; d'autres servaient à opérer la descente des dieux, l'apparation des ombres, à imiter la flamme et le bruit du tonnerre.

Les places coûtaient d'abord une drachme par tête. Périclès, qui voulait occuper les Athéniens de leurs plaisirs pour les distraire de leurs affaires, réduisit ce prix à une obole ; il finit même par distribuer de l'argent aux pauvres pour leur en faciliter l'entrée. On se livrait avec fureur

que ce fut dans les charmantes prairies d'Enna que Pluton vit Proserpine, s'enflamma pour elle et l'enleva. Ces prairies sont tellement parsemées de violettes et d'autres fleurs que les chiens, dans cette terre embaumée, perdent la trace des animaux qu'ils poursuivent : elles sont situées au centre de l'île ; non loin de là on trouve une caverne souterraine, par laquelle Pluton retourna, dit-on, aux enfers, en enlevant la déesse. On raconte que Minerve, Diane et Proserpine, voulant garder leur virginité, vivaient retirées dans ces prairies et travaillaient à un voile de fleurs dont elles firent présent à Jupiter. On prétend qu'en consacrant l'hymen de Pluton, Cérès donna pour dot la Sicile à Proserpine. Cependant la ville d'Hymère fut particulièrement consacrée à Minerve, et Syracuse à Diane. On l'appelait Ortygie, nom qu'on attribuait aussi quelquefois à toute la contrée.

La fable rapporte que les nymphes, pour lui plaire, firent jaillir de la terre la fontaine Aréthuse ; et les poëtes disent que ce fut par l'ouverture d'une autre fontaine, appelée Cyanée, que Pluton descendit aux enfers.

Cérès apprit aux Siciliens l'art de l'agriculture ; ils lui durent leurs premières lois. L'historien Philiste, parent du roi Denys, écrit que les Sicaniens venaient d'Espagne ; mais comme dans ces premiers temps la navigation était peu connue, l'opinion de ceux qui font venir d'Italie les premiers habitants de la Sicile paraît la plus probable.

Les Sicaniens habitaient d'abord sur les montagnes, dans de petites bourgades gouvernées par différents princes ; ils possédaient toute l'île : l'embrasement de l'Etna et ses éruptions les chassèrent vers l'occident. Longtemps après, une colonie italienne, formée, comme nous l'avons déjà dit, des Sicules, vint occuper la partie de l'île abandonnée : les deux peuples se firent de longues guerres, dont les événements ne nous sont pas connus. Les Grecs, profitant de leurs divisions, s'emparèrent des côtes, et y établirent des colonies. Les Chalcidiens bâtirent Léonte et

Catane; les Mégariens, Mégare; les Messéniens, Messène; Archias de Corinthe fonda Syracuse, l'an 3295 du monde; d'autres colonies s'établirent en Calabre, ce qui fit donner à la Sicile et à la partie de l'Italie qu'elles habitaient le nom de Grande-Grèce. Les habitants de Mégare fondèrent Hybla; les Messéniens, Hymère; les Syracusains, Acre, Casmène, Camarine et Géla; ceux de Géla, Agrigente et Sélinonte.

Cette contrée, riche, étendue et fetile, défendue par la mer des attaques du dehors, et propre, par la quantité de ses ports, à devenir maritime et conquérante, aurait pu balancer la puissance des plus grands États de l'Europe, si ses habitants s'étaient réunis sous un seul gouvernement; mais la Sicile resta toujours divisée en différentes nations, gouvernées tantôt en républiques, tantôt en monarchies, cherchant toutes à s'étendre et se combattant sans cesse. Elles préparèrent ainsi une riche proie à l'ambition de Rome et de Carthage, et la Sicile devint la principale cause de leurs guerres et le théâtre de leurs luttes sanglantes.

CHAPITRE II.

GÉLON. — Ses exploits. — Son élévation au trône. — Sa victoire sur les Carthaginois. — Son sage gouvernement. — Sa mort. — HIÉRON ET THRASYBULE. — Règne de Hiéron. — Sa mort. — Règne tyrannique de Thrasybule. — Loi du pétalisme. — Victoire de Deucétius. — Son désespoir. — Son exil à Corinthe. — DENYS LE TYRAN. — Exploits d'Hermocrate. — Sa mort. — Description de la ville d'Agrigente. — Harangue de Denys. — Son pouvoir absolu. — Sa ruse pour accroître son pouvoir. — Sédition dans le camp de Denys. — Traité de paix entre Carthage et Syracuse. — Nouvelle révolte dans l'armée de Denys. — Préparatifs hostiles de Denys. — Guerre avec Carthage. — Harangue de Théodore. — Déclaration de Sparte. — Fermeté de Testa, sœur de Denys. — Victoires de Denys. — Son amour pour les lettres. — Sa mort. — Amitié de Damon et de Pythias. — Épée de Damoclès. — DENYS LE JEUNE. — Son règne paisible. — Arrivée de Platon à Syracuse. — Exil de Dion. — Retour de Platon à Athènes. — Son rappel à Syracuse. — Son retour en Grèce. — Haine de Dion contre Denys. — Sa descente en Sicile. — Prise de Syracuse. — Disgrâce de Dion. — Son rappel. — Son autorité. — Conspiration contre lui. — Sa mort. — Descente de Denys en Sicile. — Guerre entre Corinthe et Denys. — Caractère de Timoléon. — Son fratricide. — Ses exploits. — Exil de Denys. — Prise de Syracuse par Timoléon. — Ses nouvelles victoires. — Son jugement. — Sa retraite. — Sa cécité. — Fin de sa vie.

GÉLON.

(An du monde 3519. — Avant Jésus-Christ 485.)

Avant le règne de Xerxès en Asie et de Gélon à Syracuse, les anciens auteurs ne nous ont rien transmis de certain sur l'histoire de Sicile; nous savons seulement par eux que Cléandre, tyran de Géla, ayant péri sous le poignard d'un assassin, laissa la couronne à son frère Hippocrate, qui confia le commandement de ses armées à un citoyen nommé Gélon, d'une famille sacerdotale, et plus considérable encore par son mérite personnel que par sa naissance.

Gélon se concilia, par sa vaillance et par son habileté, la faveur du peuple et de l'armée. Il enleva Camarine aux Syracusains, et se distingua par beaucoup d'autres exploits. Hippocrate mourut et laissa deux fils. Un parti républicain, assez puissant dans Géla, refusait à ces princes le trône de leur père. Gélon parut s'armer pour eux; mais, s'étant emparé de vive force de la ville, il se fit déclarer roi par le peuple. Dans ce temps, Syracuse était gouvernée républicainement et déchirée par des factions: l'une d'elles, s'emparant de l'autorité, bannit un grand nombre de citoyens. Ceux-ci implorèrent la protection de Gélon: il les ramena à Syracuse, et défit leurs ennemis. Tous les citoyens, fatigués de l'anarchie et prévenus en faveur de Gélon par sa haute renommée, se soumirent à lui et lui donnèrent le trône avec un pouvoir absolu.

Les Carthaginois l'attaquèrent: repoussé d'abord par eux, il envoya demander des secours à Athènes et à Sparte; mais sans leur aide il parvint à triompher de ses ennemis, et augmenta tellement ses forces et sa puissance, que dix ans après, lorsque Xerxès attaqua la Grèce, Gélon offrit aux Athéniens et aux Spartiates deux cents galères, vingt mille hommes de pied, deux mille chevaux, deux mille archers et deux mille frondeurs: il proposait même de payer les frais de la guerre; mais il voulait le titre de généralissime de la Grèce. Les Grecs, désirant un allié et craignant

un maître, répondirent qu'ils avaient besoin de soldats et non de généraux. Leur méfiance n'était pas mal fondée; car, tandis que Gélon leur offrait des secours, il envoyait dans la Grèce Cadmus, chargé de riches présents, avec ordre de les offrir à Xerxès dans le cas où il serait vainqueur.

Dans le même temps le roi de Perse, aussi peu sincère, sollicitait l'amitié de Gélon, et, d'un autre côté, engageait les Carthaginois à l'attaquer. De nouveaux troubles survenus les y décidèrent.

Terrillus, tyran d'Hymère, venait d'être renversé de son trône par Théron, roi d'Agrigente. Celui-ci descendait de Cadmus, fondateur de Thèbes, et avait donné sa fille en mariage à Gélon. Les Carthaginois s'armèrent dans le dessein apparent de faire rentrer Terrillus dans Hymère, mais avec l'intention réelle de s'emparer de la Sicile.

Gélon leva une armée de cinquante-cinq mille hommes pour soutenir son beau-père. Le plus habile général de Carthage, Amilcar, à la tête de trois cent mille guerriers, forma le siége d'Hymère. Il y établit deux camps: l'un renfermait ses vaisseaux tirés sur le rivage et gardés par des troupes de mer; il avait placé dans l'autre son armée de terre. Ces deux camps étaient fortifiés.

Gélon, informé que l'ennemi attendait de Sélinonte un corps de cavalerie auxiliaire, donna ordre à un détachement de troupes à cheval de se présenter à l'heure désignée à la porte du camp ennemi: cette ruse réussit; les Carthaginois accueillirent cette troupe, croyant que c'était le corps allié qu'ils attendaient. Les Syracusains, entrés dans le camp, surprirent Amilcar faisant un sacrifice, le poignardèrent et mirent le feu à sa flotte. Au même instant, Gélon à la tête de son armée attaqua et prit de vive force l'autre camp.

Jamais victoire ne fut plus complète et ne fit autant de victimes: des trois cent mille Carthaginois la moitié périt; l'autre moitié tomba dans les fers. Vingt vaisseaux seuls

retournèrent en Afrique. Tous les tyrans de Sicile recherchèrent l'amitié du vainqueur. Carthage, craignant de le voir arriver à ses portes, demanda la paix. Gélon l'accorda, et la principale condition du traité fut que les Carthaginois ne sacrifieraient plus à Saturne de victimes humaines; trophée d'autant plus glorieux pour le roi de Syracuse, qu'il signalait non le triomphe de l'ambition, mais celui de l'humanité.

Après avoir terminé cette guerre avec tant d'éclat, Gélon voulait secourir les Grecs contre les Perses; mais il apprit dans ce moment la victoire de Salamine. Donnant alors un rare exemple de modération dans la prospérité, il cessa d'ambitionner la gloire des armes, et ne rechercha que la gloire plus douce et plus solide que donne une administration juste, sage et pacifique. Il ne pressait plus l'activité des arsenaux, mais il encourageait celle des ateliers; il cessa de se montrer à la tête des armées, mais on le vit à la tête des laboureurs.

De retour à Syracuse, il convoque le peuple, l'invite à se rassembler avec ses armes; il arrive sur la place seul, sans gardes, désarmé, rend compte aux citoyens de ses dépenses, de son administration civile et militaire, de la situation de l'État, rend la liberté à la nation, et lui propose de délibérer sur la forme de gouvernement qu'elle veut choisir.

L'admiration et la reconnaissance dictent des suffrages unanimes. L'amour d'un peuple libre lui rend la couronne, l'affermit, et ordonne qu'on lui érige une statue qui le représente en habit de citoyen.

Longtemps après, Timoléon, voulant détruire tous les emblèmes de la tyrannie, renouvela l'usage antique de l'Égypte, et fit faire le procès aux rois dont les statues devaient être brisées. Le peuple les renversa toutes, mais il défendit et conserva celle de Gélon.

Ce prince ne survécut que deux ans à cette action, plus célèbre que tous ses triomphes. Son convoi fut sans pompe,

comme il l'avait ordonné ; mais la reconnaissance publique lui bâtit un tombeau magnifique, environné de neuf tours, dans le lieu où sa femme Démarète fut inhumée. Depuis, les Carthaginois, par une basse vengeance, détruisirent ce monument ; mais, tant qu'on honorera la vertu, la mémoire de Gélon sera respectée.

Le père de Gélon était grand sacrificateur ; il avait quatre fils. Un oracle ayant prédit que trois d'entre eux parviendraient à la tyrannie, le pontife désolé s'écria : « Puissent plutôt mes fils être accablés des plus grands malheurs que d'acquérir une telle fortune aux dépens de la liberté ! »

L'oracle, de nouveau consulté par lui, répondit qu'il ne devait pas désirer d'autre châtiment pour ses enfants que le trône, et qu'ils seraient assez punis par les traverses et les inquiétudes inséparables de la royauté. La vertu de Gélon démentit cette prédiction, mais le sort de ses deux frères la vérifia. Ce prince fut peut-être le seul que la fortune rendit meilleur au lieu de le corrompre. Il s'empara d'abord injustement du trône de Géla ; mais il expia cette violence par sa sagesse, et rendit la liberté à Syracuse. Administrateur habile, il augmenta la population de cette ville en y transportant les habitants de Mégare et de Camarine. Par ses ordres et son exemple, les Syracusains sortirent de l'oisiveté ; et leur territoire devint si fertile, qu'ils furent en état d'envoyer une immense quantité de blé aux Romains que désolait une affreuse disette. Les Carthaginois captifs augmentèrent l'activité des travaux publics. Gélon, pour faire la guerre à Carthage, avait levé sur ses peuples un impôt considérable. On murmurait : le roi, toujours accessible aux plaintes, convertit l'impôt en emprunt, et le rendit fidèlement.

On lui reprochait de ne point aimer les arts. Peut-être négligea-t-il la musique et la poésie dans un temps où il trouvait Syracuse trop disposée à la mollesse ; mais il encouragea l'architecture, et employa les dépouilles des Car-

thaginois à bâtir deux temples en l'honneur de Proserpine et de Cérès.

Avide de tous les genre de gloire, il remporta le prix de la course des chars aux jeux olympiques. Son règne fut doux et juste, et les républicains ne purent lui reprocher que d'avoir fait trop longtemps aimer la monarchie.

HIÉRON ET THRASYBULE.

(An du monde 3526. — Avant Jésus-Christ 478.)

Hiéron, qui occupait le trône de Géla, succéda à son frère Gélon. Son amour pour les lettres faisait espérer un règne sage et doux, mais les courtisans, qui opposent presque toujours leurs intérêts privés à l'intérêt public, et qui corrompent les rois afin de les dominer, l'enivrèrent du poison de la flatterie, le rendirent avide pour enrichir sa cour, injuste en lui faisant préférer la faveur au mérite, et violent parce qu'ils lui firent envisager comme factieux ceux qui se plaignaient avec justice, ou qui disaient courageusement la vérité.

Les voluptés dérangèrent la santé de Hiéron : forcé d'écarter les plaisirs, ils laissèrent place à la réflexion. Ses entretiens avec Simonide, Pindare, Bacchylide et Épicharme éclairèrent son esprit et adoucirent ses mœurs. Simonide eut principalement la gloire de le ramener à la vertu, fait honorable qui nous est rappelé par un traité de Xénophon sur la manière de gouverner. Cet ouvrage portait le titre de *Hiéron;* c'est un dialogue entre ce prince et Simonide. Le roi déplore le malheur pour un monarque d'être privé d'amis; le poëte trace tous les devoirs des rois. On y trouve cette belle maxime : « La gloire d'un « souverain est, non qu'on le craigne, mais qu'on craigne « pour lui. Il doit disputer avec les autres rois, non à qui « courra le plus vite aux jeux olympiques, mais à qui ren- « dra ses peuples plus heureux. »

Hiéron fit la guerre avec succès; il prit Catane et Naxe et mourut après avoir régné onze ans. Thrasybule, son

frère, le remplaçait et parut n'hériter que de ses défauts : ses vices firent regretter plus vivement les vertus qu'avaient fait éclater ses deux frères. Esclave de ses favoris et de ses passions, il fut le bourreau de ses sujets, bannit les uns, dépouilla les autres, punit la vérité par l'exil, et la plainte par les supplices. Les Syracusains, excédés, appelèrent à leur secours les habitants des villes voisines. Thrasybule se vit assiégé dans Syracuse : presque tous les princes cruels sont lâches; il résista faiblement, capitula, quitta la ville, où il n'avait régné qu'un an, et se retira à Locres. On ne dit rien de la durée ni de la fin de sa vie. Syracuse l'oublia, reprit sa liberté, et prospéra sous le gouvernement populaire jusqu'au temps où Denys y rétablit la tyrannie. Cet intervalle dura soixante ans.

Pour consacrer le souvenir de la délivrance des Syracusains, le peuple érigea une statue colossale à Jupiter-Libérateur, et ordonna de célébrer tous les ans une fête solennelle, dans laquelle on devait immoler aux dieux quatre cent cinquante taureaux, qui servaient ensuite à nourrir les pauvres dans un festin public.

Quelques partisans de la tyrannie excitèrent depuis des troubles : ils furent vaincus; et pour réprimer l'ambition des ennemis de la démocratie, on fit une loi semblable à l'ostracisme d'Athènes. On la nommait *pétalisme*, parce que les citoyens donnaient leurs suffrages sur une feuille d'olivier.

Deucétius, chef des peuples qu'on appelait proprement Siciliens, les rassembla en corps de nation, et bâtit la ville de Polissa près du temple des dieux nommés *Palici*. Il servait d'asile aux esclaves maltraités par leurs maîtres. Ce temple jouissait d'une grande renommée; on croyait que les serments qu'on y prêtait étaient plus sacrés qu'ailleurs, et que leur violation attirait un châtiment certain. Deucétius soumit quelques villes voisines, et étendit sa puissance par plusieurs victoires : mais enfin, dans une bataille contre les Syracusains, il se vit abandonné par

toute son armée, qui prit la fuite. Ne consultant alors que son désespoir, il entra seul de nuit à Syracuse. Le lendemain matin, les habitants furent surpris, en arrivant sur la place, de voir prosterné au pied des autels ce prince, leur ennemi, jusque-là si redoutable et si souvent vainqueur, et de l'entendre déclarer qu'il leur abandonnait sa vie et ses États.

Les magistrats convoquent l'assemblée; les citoyens accourent en foule. Quelques orateurs véhéments excitent les passions du peuple, retracent les maux passés, et demandent, pour expier tant de sang répandu, la mort d'un ennemi public, que le ciel lui-même semblait livrer à leur vengeance. Cette proposition glaça d'horreur les anciens sénateurs : l'un de ces sages vieillards dit qu'il ne voyait plus dans Deucétius un ennemi, mais un suppliant dont la personne devenait inviolable; qu'écraser ainsi le malheur, ce serait à la fois une bassesse et une impiété. Il ajouta qu'en croyant plaire à Némésis, on s'attirerait son juste courroux, et qu'il fallait au contraire profiter de cet événement pour prouver la clémence et la générosité des Syracusains.

Tout le peuple se rangea à cet avis : on désigna à Deucétius, pour le lieu de son exil, Corinthe, métropole de Syracuse, et on lui assura dans cette ville une subsistance honorable.

Depuis que Syracuse eut recouvré sa liberté, jusqu'au moment où Denys la lui enleva, l'histoire ne nous a conservé le souvenir que d'un grand événement, celui de l'invasion des Athéniens, sous la conduite de Nicias : avec une armée nombreuse, ils formèrent le siége de Syracuse. Les habitants, secourus par plusieurs villes alliées, et commandés par le brave Hermocrate, résistèrent vaillamment; mais, malgré leur courage, ils se voyaient enfin réduits à capituler, lorsqu'une armée lacédémonienne, sous les ordres de Gylippe, défit la flotte des Athéniens, tua ou prit tous leurs soldats, et fit périr leur chef. Cette guerre

désastreuse, conseillée par Alcibiade, justifia son exil, et fut cause de la ruine de sa patrie (an du monde 3591).

DENYS LE TYRAN.

(An du monde 3598. — Avant Jésus-Christ 406.)

Les revers ralentissent, mais n'éteignent point l'ambition. Carthage avait réparé ses pertes et accru sa puissance : pour les États comme pour les hommes, la soif des richesses s'irrite en se satisfaisant, et la fertilité de la Sicile tentait sans cesse l'avidité des opulents Carthaginois : ils envoyèrent de nouveau dans cette île une forte armée. Le vaillant Hermocrate déploya contre eux le même courage qui l'avait fait triompher des Athéniens ; il combattit souvent avec succès, et défit en plusieurs rencontres ses nouveaux ennemis.

Un jeune homme destiné à opprimer sa patrie, Denys de Syracuse, la servait alors avec zèle ; il se faisait distinguer dans l'armée par son intelligence et son intrépidité : les uns lui attribuaient une noble origine, les autres une basse extraction.

La gloire des exploits d'Hermocrate excita la jalousie de ses compatriotes : l'ombre n'est pas plus inséparable du corps que l'envie ne l'est du mérite ; une faction le fit condamner à l'exil. Indigné de cette injustice, il voulut rentrer à Syracuse à main armée, et punir ses ennemis ; mais il périt dans le combat. Denys, qui l'accompagnait, fut blessé dans cette action ; et, pour apaiser la colère du peuple, ses parents répandirent le bruit de sa mort. Il ne reparut dans Syracuse que lorsque le temps, qui calme tout, eut assoupi les passions.

Les Carthaginois, profitant des dissensions de cette république, attaquèrent Agrigente, une des plus opulentes et des plus belles villes de Sicile. On y admirait un temple dédié à Jupiter, qui avait trois cent quarante pieds de longueur, soixante de largeur, et cent vingt de hauteur. Pour juger de la richesse de ses habitants, il suffit de savoir

qu'ils avaient creusé hors de la ville un lac d'un quart de lieue de tour, et profond de trente pieds. L'un de ses citoyens, Exenète, vainqueur aux jeux olympiques, rentra dans Agrigente avec trois cents chars attelés de chevaux blancs. Un autre, nommé Gillias, possédait un vaste palais ouvert en tout temps aux voyageurs. Cinq cents cavaliers, maltraités par un orage, se réfugièrent un jour chez lui ; il les défraya tous, et leur distribua des armes et des habits.

Les Carthaginois s'emparèrent de cette grande cité, et la chute d'Agrigente répandit la terreur dans toute la Sicile. Le peuple de Syracuse murmurait contre les magistrats qui ne l'avaient pas secourue ; mais, comme on les craignait, personne n'osait prendre la parole pour les accuser. Denys, sortant alors de sa retraite, s'élance à la tribune, et reproche aux chefs de la république leur coupable inertie. On le condamna d'abord à une amende comme séditieux ; ne pouvant alors continuer à parler qu'après l'avoir payée, un riche citoyen, l'historien Philiste, vint à son secours, et lui prêta sur-le-champ l'argent nécessaire.

Denys, après avoir satisfait à la loi, reprit la parole. Nourri dans l'étude des lettres, exercé à l'éloquence, il retraça pathétiquement la gloire et les malheurs d'Agrigente; il imputa tous les maux de la Sicile à la trahison des chefs de l'armée, à l'orgueil et à l'avidité des grands, enfin, à la vénalité des magistrats, corrompus par l'or des Carthaginois. Il indiqua pour unique remède la déposition des coupables et la nomination d'autres chefs, choisis dans le sein du peuple et dans les rangs des amis de la liberté.

Ce discours, qui plaisait aux passions, exprimait des désirs formés depuis longtemps par la multitude, mais comprimés par la crainte. Un applaudissement unanime y répondit : on déposa les chefs de la république, on en nomma de nouveaux, et Denys fut placé à leur tête.

Les généraux étaient plus difficiles à renverser. Il tra-

vailla par de sourdes et longues menées à les rendre suspects ; mais, fatigué de la lenteur de cette mesure, il prit un moyen plus prompt et plus efficace. Les troubles de Syracuse avaient fait exiler une foule de citoyens qui regrettaient amèrement leurs biens et leur patrie ; et, comme on devait alors lever de nouvelles troupes contre les Carthaginois, Denys représenta que ce serait une folie que de payer des soldats étrangers, quand il existait tant de Syracusains brûlant du désir de mériter leur réhabilitation par leurs services. Il obtint ainsi le rappel des bannis, qui grossirent et fortifièrent son parti.

Dans le même temps, la ville de Géla demandait qu'on augmentât sa garnison. Deux factions la divisaient alors, celle du peuple et celle des riches. Denys s'y rendit avec trois mille hommes. Le premier masque des tyrans est presque toujours populaire ; il se déclara contre les riches, les fit condamner à mort, confisqua leurs biens, doubla la solde de ses troupes, et paya la garnison, commandée par le Lacédémonien Dexippe.

Tout lui réussit dans cette entreprise ; mais il échoua contre l'incorruptibilité de Dexippe, qui refusa de s'associer à ses projets.

Denys, revenu à Syracuse, fut reçu en triomphe par le peuple ; mais, opposant alors à la joie publique un maintien triste et sévère, il dit à ses concitoyens : « Tandis « qu'on vous amuse par de vains spectacles pour vous cacher les dangers qui vous menacent, Carthage se prépare à vous attaquer. L'ennemi sera bientôt à vos portes, et la trahison est dans vos murs. Vos généraux vous donnent des fêtes, et laissent vos troupes manquer de pain. L'ennemi ne déguise plus ses perfides espérances ; le général carthaginois vient de m'envoyer un officier pour m'engager à suivre l'exemple de mes collègues, et pour m'inviter, sous l'appât des plus fortes récompenses, à trahir ma patrie en faveur de Carthage. Incapable de cette lâcheté, je prévois que les fautes de ceux

« qui partagent avec moi le commandement me rendront,
« en apparence, complice de cette infamie ; je renonce
« aux dignités que vous m'avez conférées ; j'aime mieux
« abdiquer le commandement que de me voir soupçonner
« d'intelligence avec des traîtres. »

A ces mots, le peuple, toujours enclin à la méfiance, devint furieux, et s'écria qu'il fallait agir comme du temps de Gélon, pour sauver la patrie ; et, sans prendre le temps de réfléchir, il proclama Denys généralissime, et lui donna un pouvoir absolu.

Denys sentit qu'il fallait se hâter d'achever son entreprise, de peur que le peuple, surpris de ce qu'il avait fait, ne s'aperçût qu'il s'était donné un maître. Il invita tous les citoyens au-dessous de quarante ans à se rendre, avec des vivres pour trente jours, à Léontium, ville remplie de déserteurs et d'étrangers, se doutant bien que la plupart des Syracusains, et surtout les plus riches, ne le suivraient pas. Il partit en effet avec peu de monde, et campa près de Léontium. Tout à coup, pendant la nuit, on entend au milieu du camp un grand tumulte excité par des émissaires de Denys. Il feint d'être effrayé, se lève à la hâte, sort du camp, et court se réfugier dans la citadelle de Léontium avec les soldats qui lui étaient le plus dévoués.

Au point du jour, il rassemble le peuple, se plaint de la haine que lui attire sa fidélité, assure qu'on a tenté de l'assassiner, et demande qu'on lui permette, pour sa sûreté, de prendre six cents gardes près de sa personne. La multitude fait rarement des conjurations, mais y croit facilement : elle lui accorde les six cents hommes qu'il désire ; il en prend mille, les arme, les paye magnifiquement, fait de grandes promesses aux soldats étrangers, renvoie à Sparte Dexippe dont il se méfiait, rappelle près de lui la garnison de Géla dont il était sûr, attire sous ses drapeaux tous les déserteurs, les gens sans aveu, les exilés, les criminels : avec ce cortége, digne d'un tyran, il rentre dans Syracuse. Le peuple, consterné, craignant à la fois Denys,

son escorte et les Carthaginois, baisse en silence la tête sous le joug.

Denys, pour affermir son autorité, épouse la fille d'Hermocrate, dont on chérissait la mémoire, donne sa sœur à Polyxène, beau-frère de ce général, fait sanctionner dans une assemblée publique toutes ses opérations, et envoie au supplice Daphné et Démarque, citoyens courageux qui seuls s'étaient opposés à son usurpation. Ce fut ainsi que de simple greffier il devint tyran de Syracuse.

Bientôt on apprit que les Carthaginois assiégeaient Géla : Denys la secourut faiblement, et se borna, sans combattre, à favoriser la fuite d'une partie des habitants qui en sortaient ; l'ennemi égorgea le reste. Cet événement fit soupçonner Denys d'intelligence avec Imilcon. Peu de temps après, les citoyens de Camarine abandonnèrent leur ville, pour éviter le sort des habitants de Géla.

La vue de ces victimes, ruinées par l'ennemi et si mal protégées par le tyran, excita une sédition dans son camp. Une partie de ses troupes l'abandonna et revint à Syracuse. Ces soldats furieux pillèrent le palais de Denys, outragèrent sa femme et la firent mourir par leurs violences.

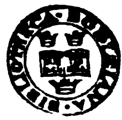
Les riches et les grands de Syracuse, saisissant cette occasion, se révoltent et envoient des cavaliers pour tuer le tyran. Ses soldats étrangers le défendent ; il arrive avec cinq cents hommes, met le feu aux portes de la ville, y pénètre, et fait massacrer tout le parti aristocratique qui lui en défendait l'entrée.

Sur ces entrefaites, Imilcon envoya un héraut à Syracuse pour négocier : on signa un traité par lequel Carthage accorda la paix à condition qu'elle garderait une partie de la Sicile et que Syracuse resterait sous le pouvoir de Denys. Cette convention confirma les anciens soupçons, et fit croire généralement que, pour régner, Denys avait vendu sa patrie. Cette paix fut conclue l'an du monde 3600, 404 ans avant Jésus-Christ, à l'époque de la mort de Darius Nothus.

Certain d'être haï, Denys ne crut pouvoir régner que par la crainte sur la majorité de ses sujets, qu'il regardait comme ses ennemis. Il immola les uns pour effrayer les autres, fortifia un quartier de la ville qu'on appelait l'Isle, le flanqua de tours, bâtit une citadelle, y logea de préférence les étrangers, fit construire dans cette enceinte beaucoup de boutiques, mit en place toutes ses créatures, donna les meilleures terres des proscrits à ses favoris, et partagea le reste entre les citoyens et les mercenaires.

Ayant assuré de cette sorte sa domination, il s'occupa à consoler les Syracusains, par un peu de gloire, de la perte de leur liberté. Il se mit à la tète de son armée, et subjugua plusieurs peuples qui, dans la dernière guerre, avaient donné des secours aux Carthaginois. Tandis qu'il assiégeait Herbérine, les troupes syracusaines qui étaient avec lui se révoltèrent, armèrent les bannis, et le forcèrent de se retirer à Syracuse avec ses soldats restés fidèles.

Les révoltés le suivirent, s'emparèrent de l'Épipole, lui fermèrent toute communication avec la campagne, mirent sa tête à prix, et promirent le droit de cité aux étrangers qui l'abandonneraient. Ils en gagnèrent beaucoup par ce moyen. Avec leur secours et quelques alliés, ils formèrent le siége de la citadelle. Denys, réduit à l'extrémité, avait tellement perdu l'espoir de se sauver, qu'il délibérait avec ses amis sur le genre de mort qui devait terminer ses jours. Dans cet instant Philiste lui reproche son désespoir, relève son courage, et le détermine à tenter encore la ruse et la force. Denys négocie; il demande aux rebelles la permission de sortir de la ville avec les siens : on le lui permet, et on lui accorde cinq vaisseaux. La nécessité de les équiper lui fait gagner du temps : les Syracusains, dans une fausse sécurité, désarment une partie de leurs troupes. Denys avait fait appeler secrètement des Campaniens en garnison dans les places appartenant aux Carthaginois.



Ils arrivent au nombre de quinze cents, forcent les portes, et s'ouvrent un passage jusqu'à la citadelle. Le découragement s'empara des Syracusains; Denys, saisissant le moment favorable, fait une sortie impétueuse, renverse ce qui se trouve sur son passage, disperse ses ennemis, et s'empare de la ville. Instruit par l'expérience du danger des excès, il arrête le carnage, promet l'oubli du passé, et congédie les Campaniens.

Dans ce même temps, les Lacédémoniens, qui venaient de ruiner la liberté d'Athènes, envoyèrent des ambassadeurs à Syracuse pour y fortifier la tyrannie.

Denys, craignant une nouvelle révolte, profita du moment où les citoyens étaient à la moisson pour fouiller toutes les maisons et pour enlever les armes. Revenant ensuite au projet d'illustrer sa patrie qu'il asservissait, il s'empara de Naxe, de Catane, de Léontium, enrichit Syracuse par ses trophées, et forma le dessein de se rendre maître de Rhège. Une sédition qui éclata parmi ses troupes le força d'y renoncer.

Apprenant alors que les garnisons carthaginoises étaient très-affaiblies par une maladie contagieuse, il crut le moment favorable pour chasser ces dangereux ennemis de la Sicile, et s'y prépara. On vit tout à coup Syracuse changer de face. Ce n'était plus cette ville occupée de fêtes, de cérémonies, de spectacles; elle ne paraissait plus qu'un vaste arsenal. Partout on fabriquait des armes, on construisait des machines, on équipait des galères, on exerçait des soldats. En peu de temps cent cinquante mille hommes furent levés et armés. Denys, métamorphosé lui-même, se montrait sage, doux et clément : on croyait voir un autre homme.

Voulant se faire des alliés, il demanda en mariage la fille d'un riche citoyen de Rhège, qui lui répondit qu'on n'avait que la fille du bourreau à lui accorder. Cette raillerie coûta cher par la suite aux habitants de Rhège. Mieux accueilli à Locres, il épousa Dorisque, fille d'un

homme puissant de cette ville. Il se maria aussi avec une Syracusaine nommée Aristomaque, fille d'Hyparinus et sœur de Dion, citoyen généralement considéré pour ses talents et pour ses vertus.

Ce double mariage était contraire aux mœurs d'Occident; mais Denys se plaçait au-dessus des lois. Il traita ses deux femmes avec douceur, parut les aimer également, et commanda à ses trésoriers de leur donner, ainsi qu'à Dion, tout l'argent qu'ils demanderaient.

Dion s'était formé à l'école de Platon. Espérant éclairer Denys par les lumières de la philosophie, et lui faire sentir l'évidente nécessité d'unir la morale à la puissance, pour son bonheur propre comme pour la félicité publique, il engagea Platon à venir à Syracuse, et fit entrer la sagesse dans le palais de la tyrannie.

Denys accueillit favorablement le philosophe, mais n'adopta pas ses principes. Un jour il se permit, en présence de Dion, des railleries sur le règne de Gélon. Dion lui dit : « Respectez la mémoire de ce grand prince. On vous a per« mis de régner, parce que Gélon a fait aimer la monar« chie ; et vous, qui la faites haïr, peut-être priverez-vous « d'autres princes du trône. »

Denys, ayant achevé ses préparatifs, rassembla le peuple, et lui proposa de déclarer la guerre à Carthage, assurant que c'était plutôt la prévenir que la commencer.

Le peuple approuva unanimement son dessein. Syracuse haïssait d'autant plus Carthage, qu'elle croyait lui devoir son tyran. Aussi la guerre commença avec la fureur de la haine : à son signal, la populace, dans toutes les villes, pilla et massacra les marchands carthaginois.

Denys se voyait à la tête de quatre-vingt mille hommes ; sa flotte montait à deux cents galères et cinq cents barques. Ses succès furent rapides; il prit la plupart des villes soumises aux Carthaginois ou à leurs alliés.

L'année suivante, Carthage envoya en Sicile une armée de trois cent mille hommes sous les ordres d'Imilcon; Ma-

gon commandait une flotte de quatre cents galères. Ils se rendirent maîtres d'Érix et de Messène : presque toute la Sicile abandonna Denys. Ce prince, ayant résolu d'attaquer l'ennemi, ordonna à son amiral Leptine de l'attendre à Catane. Cet officier n'obéit pas, fut battu et mis en fuite. Denys se trouva forcé de retourner à Syracuse, que Magon bloquait par mer. Imilcon l'y suivit, et plaça sa tente dans un temple de Jupiter, près de la ville.

Magon s'empara de deux petits ports; Imilcon se rendit maître du faubourg d'Achradine, pilla les temples de Cérès, de Proserpine, ravagea les champs et détruisit tous les tombeaux, sans épargner celui de Gélon et de Démarète. Mais bientôt Polyxène, beau-frère du tyran, lui amena des secours de Grèce et d'Italie. La flotte syracusaine défit la flotte ennemie.

Denys se trouvait alors absent pour rassembler des vivres. Les Syracusains, fiers de leur victoire, s'ameutèrent pour reprendre leur liberté. Comme ils étaient réunis, le tyran arrive, et veut d'abord féliciter le peuple sur sa victoire. Un citoyen nommé Théodore l'interrompt. « On nous fait, « dit-il, de vains compliments pour flatter notre orgueil; « on nous berce de l'espoir d'obtenir la paix et de nous « délivrer de nos ennemis; mais la servitude est-elle une « paix? et connaissons-nous de plus cruels ennemis que « notre tyran? Imilcon vainqueur ne nous imposerait qu'un « tribut; Denys s'enrichit de nos biens et se nourrit de « notre sang. Ses tours nous emprisonnent; ses satellites « étrangers nous outragent; ils irritent contre nous les « dieux en pillant leurs temples. Prouvons à Sparte et à « nos alliés que nous ne sommes pas indignes du nom « de Grecs, et que nous aimons la liberté comme eux. « Si Denys veut s'exiler, ouvrons-lui nos portes; s'il veut « régner, montrons-lui notre indépendance et notre cou« rage. »

Le peuple, ému, mais incertain, fixait en silence ses regards sur les envoyés de Sparte. Phérédice, Lacédémonien,

chef de la flotte, monte précipitamment à la tribune. Le nom de Sparte annonçait un discours énergique pour la liberté; mais quelles furent la surprise et la consternation publiques lorsque Phérécide déclara que sa république l'avait envoyé pour secourir Syracuse contre Carthage, et non pour faire la guerre à Denys et détruire son autorité !

Ce discours imprévu répandit le découragement ; et, la garde du tyran arrivant sur ces entrefaites, l'assemblée se sépara. Cette tentative infructueuse eut cependant un grand résultat. Denys effrayé de la haine qu'il inspirait, s'efforça de se rendre populaire, de gagner par des largesses ceux qu'il ne pouvait vaincre par ses rigueurs, et de se concilier les esprits par une bienveillance plus adroite que sincère.

On peut rarement vaincre son caractère. Denys, même lorsqu'il voulait gouverner en bon roi, laissait souvent apercevoir le tyran. Sur un simple soupçon, il menaça les jours de son beau-frère Polyxène ; celui-ci prit la fuite. Denys, furieux de voir échapper sa victime, fit de violents reproches à sa sœur Testa de ne l'avoir pas averti du départ de Polyxène : « Croyez-vous, lui répondit-elle, que je « sois assez lâche pour n'avoir pas accompagné mon époux, « si j'avais connu ses dangers et appris son départ ? Je l'i- « gnorais. Soyez certain que j'aimerais bien mieux être « nommée dans tout autre pays la femme du banni Po- « lyxène, que d'être appelée ici la sœur du tyran. »

Une si noble fierté força Denys à l'admiration ; et la vertu de cette princesse lui attira tant d'estime, que les Syracusains, après la destruction de la tyrannie, lui conservèrent les honneurs, le rang et le traitement de reine. Lorsqu'elle mourut, le deuil fut général, et tous les citoyens assistèrent à ses funérailles.

Tandis que la tyrannie opprimait Syracuse, un fléau qu'on peut lui comparer, mais plus rapide encore, la peste, fit de grands ravages dans l'armée carthaginoise. Denys

en profita: il attaqua les ennemis par terre et par mer, en fit un grand carnage, et détruisit presque toute leur flotte. Imilcon lui offrit cinq cents talents pour obtenir la liberté de se retirer. Denys accorda cette liberté aux Carthaginois et non à leurs alliés. Imilcon se retira précipitamment; les Barbares qu'il abandonnait furent tous tués ou pris. Les Ibériens seuls capitulèrent; on les incorpora à la garde royale. Ainsi Carthage vit son orgueil humilié au moment où elle se croyait maîtresse de la Sicile.

Denys étendit ses conquêtes dans toute la contrée. Il menaça ensuite Rhège, et tous les Grecs d'Italie formèrent une ligue contre lui. Les Gaulois, dont l'ambition convoitait l'Italie, offrirent leur appui au tyran de Syracuse. Magon revint en Sicile, fut de nouveau battu, et signa la paix. Cette guerre terminée, Denys porta ses armes en Italie, y gagna une grande victoire, et fit dix mille prisonniers. Il les renvoya sans rançon et conclut un traité avec ses ennemis. Rhège fut seule exceptée; il attaqua vivement cette ville, et reçut une blessure pendant le siége. Les habitants privés de vivres et réduits à la dernière extrémité se rendirent. Il donna la liberté à ceux qui se rachetaient, et vendit les autres. Phytta, qui avait engagé la ville à se défendre, éprouva toute la rigueur du tyran; il le fit attacher à un poteau et battre de verges. Pour aggraver son supplice, il lui apprit qu'on venait de jeter son fils dans la mer. « Mon fils, répondit ce père infortuné, est plus heu« reux que moi d'un jour. »

La vanité de Denys ambitionnait tous les genres de gloire; il voulait conquérir la palme des lettres comme celle des armes. Ce noble sentiment tempéra quelquefois ses vices, et lui arracha souvent des marques d'estime pour les généreux courages qui lui résistaient.

Il n'aimait pas la vertu, mais il admira et respecta celle de ses deux femmes. L'industrie et les talents recevaient de lui des encouragements et des récompenses; et s'il commit autant de cruautés que la plupart des tyrans, il

développa aussi de grandes qualités dont ils étaient privés.

Sa rigueur comme roi le fit haïr; sa vanité comme poëte le rendit ridicule. Il envoya à Olympie son frère Théaride, pour disputer en son nom le prix de la course et de la poésie. La magnificence de ses équipages, la voix sonore des lecteurs qu'il avait choisis, attirèrent d'abord un applaudissement général. Mais lorsqu'on entendit ses vers, ils excitèrent un rire universel. Ses chars, mal conduits, se brisèrent contre une borne, et la galère qui ramenait ses envoyés fut battue par une tempête et désemparée.

La flatterie de sa cour le consola des rigueurs de l'opinion publique. Cependant, ayant lu un jour au poëte Phyloxène une pièce de vers, celui-ci la critiqua librement. Le prince, irrité, l'envoya dans une prison qu'on nommait *les Carrières*. Quelques grands ayant intercédé pour lui, Denys le remit en liberté, et l'invita même à dîner. Pendant le repas, le roi lut encore des vers, et demanda à Phyloxène son avis. Celui-ci répondit en souriant: « Qu'on me ramène aux Carrières. » Cette plaisanterie demeura impunie.

Il fut plus sévère pour Antiphon. Le prince demandait quelle était la meilleure espèce d'airain; Antiphon dit que c'était celui dont on avait fait les statues d'Harmodius et d'Aristogiton: ce trait lui coûta la vie.

Un second échec littéraire à Olympie irrita tellement Denys, que plusieurs de ses amis périrent victimes de sa fureur. Pour se distraire de ses chagrins, il fit une expédition en Épire, et rétablit sur le trône Alceste, roi des Molosses. Une irruption en Toscane, et le pillage d'une ville et d'un temple, lui valurent quatre cents talents. Ayant entrepris une autre guerre contre les Carthaginois, il perdit une bataille où son frère Leptine fut tué, et il se vit obligé de céder plusieurs places en Sicile à ses ennemis.

De tous les triomphes de Denys, celui dont il jouit avec le plus d'ivresse fut le prix qu'il remporta dans Athènes aux fêtes de Bacchus. Il y avait envoyé une tragédie pour

le concours; on le proclama vainqueur. Il est impossible de peindre l'excès de ses transports; il ordonna de rendre de publiques actions de grâces aux dieux; il ouvrit les prisons, prodigua ses trésors; toutes les maisons étaient en fêtes; tous les temples fumaient d'encens : dans sa joie, il se livra tellement aux excès de la table, qu'une indigestion le mit à l'extrémité.

Il avait eu plusieurs enfants de ses deux femmes. Dion voulait qu'il préférât ceux d'Aristomaque, et disait que cette princesse, étant Syracusaine, devait l'emporter sur une étrangère. Un autre parti, puissant dans la cour, soutenait le jeune Denys, fils de la Locrienne Dorisque. Le tyran l'avait déjà désigné pour son successeur; mais, comme les conseils de Dion semblaient faire impression sur son esprit, les médecins, craignant qu'il ne revînt sur sa décision, lui donnèrent un narcotique qui le fit passer du sommeil à la mort. Il était âgé de cinquante-huit ans.

Ce prince respectait aussi peu les dieux que les hommes. Revenant à Syracuse avec un vent favorable, après avoir pillé le temple de Proserpine à Locres : « Vous voyez, dit-il, « comme les dieux favorisent les sacriléges. » Une autre fois, il dépouilla la statue de Jupiter d'un manteau d'or massif, assurant *que ce vêtement était trop lourd en été, et trop froid en hiver*. Il y substitua un manteau de laine, *propre à toutes les saisons*.

Il enleva à l'Esculape d'Épidaure sa barbe d'or, sous prétexte qu'il n'était pas convenable qu'un fils portât de la *barbe quand son père n'en avait pas*. Dans la plupart des temples on avait placé des tables d'argent avec cette inscription : *Aux bons dieux*; il s'en empara, voulant, dit-il, profiter de leur bonté. Ces dieux étaient représentés le bras tendu et portant à la main des coupes et des couronnes d'or : il s'en saisit, disant que c'était folie de demander sans cesse des biens aux dieux, et de les refuser lorsqu'ils étendaient la main pour les offrir.

La crainte, inséparable de la tyrannie, lui inspirait une

méfiance qui le rendait plus malheureux que ses victimes. Son barbier s'étant vanté de porter, quand il le voulait, le rasoir à la gorge du tyran, il le fit périr. Depuis ce temps, ses filles seules le rasèrent. Quand elles furent vieilles, elles lui brûlaient la barbe avec des coquilles de noix.

Il faisait fouiller les appartements de ses femmes avant d'y entrer. Son lit était environné d'un fossé profond ; un pont-levis en ouvrait le passage. Son frère et ses enfants ne pénétraient chez lui que visités et désarmés.

Quoiqu'il ne goûtât point les plaisirs de l'amitié, il en sentait le prix. Ayant condamné à mort un citoyen nommé Damon, celui-ci demanda un sursis et la permission de faire, avant de mourir, un voyage nécessaire. Pythias, son ami intime, offrit de se mettre en prison à sa place, et répondit de l'exactitude de son retour. Le temps prescrit était presque entièrement écoulé ; l'instant fatal approchait ; Damon ne revenait point. Tout le monde tremblait pour la vie de Pythias ; celui-ci, calme et serein, ne témoignait aucune inquiétude et disait que son ami arriverait au moment fixé. L'heure sonna ; Damon parut et se jeta dans les bras de Pythias. Denys, versant des larmes d'attendrissement, accorda la vie à Damon, et demanda comme faveur aux deux amis d'être reçu en tiers dans leur amitié.

Le roi ne s'aveuglait pas sur sa position. Un de ses courtisans, Damoclès, exaltait sans cesse le bonheur du prince, sa richesse, sa puissance, la magnificence de son palais et la variété des plaisirs dont il jouissait. « Puisque vous « enviez mon bonheur, lui dit Denys, je veux vous mettre « à portée de le goûter. » Il le plaça sur un lit d'or, lui fit servir un festin magnifique, et l'environna d'esclaves de la plus rare beauté prêts à exécuter tous ses ordres.

Damoclès, respirant les parfums les plus exquis, voyant à sa disposition les mets les plus délicats, paraissait dans l'ivresse de la joie ; tout à coup, en levant les yeux, il

aperçoit la pointe d'une lourde épée suspendue sur sa tête, et qui ne tenait au plafond que par un crin de cheval. Le plaisir disparaît ; la terreur le remplace ; il ne voit plus que la mort, et demande pour unique grâce qu'on le délivre promptement d'une volupté si menaçante et d'un bonheur si périlleux. Quelle effrayante image de la tyrannie, surtout quand elle est tracée par le plus habile et le plus fortuné des tyrans !

DENYS LE JEUNE.

(An du monde 3618. — Avant Jésus-Christ 386.)

Les exploits de Denys, sa popularité dans les derniers temps de sa vie, la richesse de l'État et l'habitude de l'obéissance semblaient avoir familiarisé les Syracusains avec la tyrannie. Denys le Jeune monta sans obstacle sur le trône et succéda paisiblement à son père. Il montra d'abord autant de douceur et de nonchalance que son prédécesseur avait déployé d'activité et de sévérité. Les talents de Dion pouvaient être très-utiles au roi, à qui il proposa d'aller négocier la paix en Afrique, ou, s'il préférait la guerre, de commander les armées et d'équiper à ses frais cinquante galères. Son zèle, bien accueilli par le roi et mal interprété par les courtisans, devint bientôt suspect. Ces lâches flatteurs, au lieu de louer sa générosité, firent craindre sa puissance. Dion ne partageait pas leurs débauches, et voulait préserver le roi du poison de leurs conseils. Ils le représentèrent à Denys comme un rival dangereux et comme un censeur importun. Il est vrai que la rigidité de ses formes effrayait la jeunesse et rendait sa vertu moins persuasive. Platon, son maître, lui reprochait la rudesse de son caractère, et parvint à l'adoucir.

Le roi aimait les lettres et les arts : bon et familier avec ceux qui l'approchaient, ses amis prenaient facilement sur lui un grand empire. Dion, qui le savait, lui inspira un vif désir de voir Platon. Ce philosophe résista longtemps à ses instances ; mais l'espoir de faire un grand

bien aux hommes en adoucissant la tyrannie le détermina.

Son arrivée à Syracuse répandit l'effroi parmi les courtisans, qui croyaient déjà voir la renaissance de la liberté et la réforme des abus. Ils lui opposèrent avec adresse Philiste l'historien, homme d'État habile, partisan des priviléges des grands et du pouvoir arbitraire : on le rappela de son exil.

Le roi reçut Platon avec honneur. Son esprit le charma, et en peu de temps son amitié pour lui devint une passion. Il ne pouvait plus vivre sans Platon, et ne voulait rien faire que par ses avis. La cour, changeant de décoration comme un théâtre, semblait transformée en académie.

Au milieu d'un sacrifice, le héraut ayant dit, selon la coutume : « Puissent les dieux maintenir longtemps la « tyrannie et conserver le tyran ! » Denys s'écria : « Ne « cesseras-tu jamais de me maudire ? » Cette exclamation consterna Philiste et ses amis. Ils s'appliquèrent à décrier Dion et Platon, et à miner leur crédit. « Autrefois les Athé« niens, disaient-ils au prince, n'ont pu prendre Syracuse « avec cinquante mille hommes, et aujourd'hui un seul « de leurs sophistes va vous détrôner et vous donner, en « échange d'une autorité réelle, un souverain bien chimé« rique que leur académie ne peut pas même définir. »

Le hasard vint au secours de leurs intrigues. On intercepta des lettres que Dion écrivait aux ambassadeurs de Carthage, et dans lesquelles il les invitait, pour parvenir à faire une paix solide, à ne pas négocier avec Denys, sans qu'il fût présent aux conférences : on fit envisager au roi cette correspondance comme une trahison.

Ce prince, ayant caché quelques jours son ressentiment, engagea Dion à se promener avec lui, le conduisit au bord de la mer, lui montra ses lettres, lui adressa de vifs reproches, et, sans vouloir attendre sa justification, le fit embarquer pour le Péloponèse.

Le bruit se répandit aussitôt qu'on devait faire mourir Platon ; mais Denys se borna à le loger et à le garder

honorablement dans la citadelle, afin de l'empêcher de rejoindre Dion ; car son amitié pour ce philosophe, loin d'être affaiblie, était mêlée de jalousie comme la passion la plus ardente, et il l'accablait tour à tour de caresses et de reproches.

Platon voulait profiter de cette amitié tyrannique pour obtenir la grâce et le retour de Dion. Le roi promettait son rappel, à condition qu'il ne le décrierait pas dans l'esprit des Grecs. Platon, fatigué de voir qu'on l'amusait par de vaines paroles, exigea et obtint enfin la liberté de retourner en Grèce. Arrivé à Athènes et nommé magistrat, son tour vint de faire les frais des fêtes et des spectacles publics ; Dion voulut en payer la dépense. Après avoir rempli ce devoir d'une généreuse amitié, il parcourut toute la Grèce, et conquit par ses vertus l'estime générale. Les Lacédémoniens lui donnèrent à Sparte le droit de cité.

Cependant le roi de Syracuse, toujours épris de la philosophie, malgré ses courtisans, appelait près de lui de toutes parts les sages les plus célèbres : leurs entretiens ne purent lui faire oublier Platon ; son absence irritait le désir qu'il avait de le revoir. Il lui écrivit que, s'il ne revenait pas, Dion resterait toujours exilé. L'amitié ramena le sage à Syracuse. Il y jouit, dans les commencements, d'une grande faveur ; mais, comme il sollicitait sans relâche le rappel de Dion, et que Denys, au lieu d'y consentir, faisait vendre ses terres, le roi et le philosophe se brouillèrent. Les gardes du tyran voulurent tuer Platon, l'accusant d'avoir conseillé au roi d'abdiquer. Denys lui sauva la vie et le laissa retourner en Grèce.

La sagesse s'exila avec lui de Syracuse ; Denys, privé de ses conseils, se livra sans réserve aux voluptés. L'injustice est compagne des vices ; ne gardant aucune mesure, il contraignit sa sœur Arète, femme de Dion, à épouser un de ses favoris nommé Timocrate. Dès ce moment, Dion, outragé, résolut de se venger et de détrôner le tyran.

S'occupant à lever des troupes, il comptait sur le secours

des bannis de Sicile, qui se trouvaient en grand nombre dans la Grèce. La peur de la tyrannie les retint ; vingt-cinq eurent seuls le courage de s'associer à son entreprise. Étant parvenu à rassembler dans l'île Zacinthe huit cents guerriers choisis, mûrs et éprouvés, il leur déclara son projet. Le danger d'une attaque avec si peu de monde contre un prince qui pouvait leur opposer cent dix mille hommes de troupes et quatre cents navires étonnait leur courage ; ils hésitaient et trouvaient ce dessein téméraire et insensé. L'éloquente fermeté de Dion dissipa leurs craintes et les entraîna. Ils s'embarquèrent, et, après de longues traverses et de violents orages qui les poussèrent sur les côtes d'Afrique, ils arrivèrent à Minoa, petite ville de Sicile. Denys était alors occupé à faire une expédition dans la Pouille, en Italie ; Timocrate commandait en son absence. Il envoya un courrier au roi ; mais, ce courrier s'étant endormi dans un bois, un loup emporta le sac qui contenait les dépêches, de sorte que Denys ne fut informé que longtemps après de la descente de Dion.

Cet illustre chef des bannis s'approcha de Syracuse ; les mécontents qui se joignirent à lui portèrent sa troupe à cinq mille hommes. Ils marchaient couronnés de fleurs. Le peuple, loin de leur résister, se souleva et tourna sa fureur contre les favoris du tyran. Timocrate, vivement pressé, n'eut pas le temps de se jeter dans la citadelle, et s'enfuit de la ville. Tous les citoyens volèrent au-devant de Dion, parés comme aux jours de cérémonies. On n'entendait dans les airs que le son des instruments et des cris de joie, et cette prise de Syracuse fut plutôt une fête qu'une victoire. Un héraut publia que Dion et Mégaclès étaient venus pour détruire la tyrannie et pour affranchir la Sicile.

Dion monta à la tribune pour exhorter le peuple à le seconder dans ce généreux dessein. On lui jeta des fleurs ; on le couvrit d'applaudissements ; des suffrages unanimes lui donnèrent, ainsi qu'à son frère, le titre de capitaines généraux, en leur adjoignant vingt citoyens.

Cependant Denys, informé de ces événements, arriva et entra dans la citadelle. Les Syracusains l'y assiégèrent. Il fit une sortie : Dion fut blessé ; ses troupes plièrent, et, malgré sa blessure, ce chef intrépide parcourut la ville, réveilla les courages, appela le peuple à son secours, rétablit le combat, repoussa l'ennemi et le força à se renfermer dans la forteresse.

L'artificieux Denys, connaissant la mobilité du peuple et sa disposition à la méfiance, écrivit à Dion, et lui fit adresser par sa femme des lettres adroitement rédigées, qui rappelaient son ancien zèle pour la conservation de la tyrannie : on fut obligé de lire ces lettres dans l'assemblée générale ; car le secret aurait augmenté les soupçons. Cette lecture ébranla la confiance des citoyens, qui donnèrent sur-le-champ le commandement de la flotte à Héraclide.

Dion se plaignit vivement de cette injustice ; mais, après avoir reproché à Héraclide ses intrigues, donnant le premier l'exemple de l'obéissance aux lois, il rendit au nouvel amiral les honneurs dus à sa charge.

Peu de temps après, Philiste, arrivant de la Pouille au secours de Denys, fut vaincu, pris et mis à mort. Denys offrit alors de rendre la citadelle pourvu qu'on lui permît de se retirer en Italie. Le peuple n'y voulait pas consentir ; le prince, profitant d'un vent favorable, s'enfuit sur un vaisseau chargé de ses trésors.

On blâmait généralement Héraclide de l'avoir laissé passer ; mais le peuple oublie ses intérêts les plus réels quand on flatte ses passions. Héraclide, pour se populariser, proposa le partage des terres et la suppression de la solde des étrangers ; Dion s'y opposa fortement : les Syracusains, irrités, le destituèrent, et nommèrent vingt-cinq nouveaux généraux, à la tête desquels ils placèrent Héraclide.

Ceux-ci cherchèrent à séduire les soldats étrangers pour les engager à abandonner Dion ; ils demeurèrent

fidèles et le défendirent. On voulut les attaquer, mais Dion s'avança intrépidement contre ses ennemis, les effraya, les dispersa et se retira dans les terres de Léontium.

Les Syracusains attaquèrent la flotte royale et la défirent; mais comme, dans la joie de ce succès, ils se livraient la nuit à la débauche, Nyptius, qui commandait dans la citadelle, fit une sortie, surprit les guerriers dispersés, les massacra, livra la ville au pillage, enleva les femmes et les enfants et les enferma dans la forteresse.

Le malheur des Syracusains mit fin à leur ingratitude; on résolut unanimement de rappeler Dion. Les députés du peuple vinrent le trouver, se jetèrent à ses pieds en le suppliant d'oublier l'injustice de ses concitoyens.

Dion rassembla ses soldats; il leur dit, en versant des larmes : « Péloponésiens, vous pouvez délibérer sur la « demande qui vous est faite; quant à moi, puisque ma « patrie est en danger, l'hésitation ne m'est plus per« mise, je la sauverai avec vous, ou je périrai avec elle. « Souvenez-vous seulement que je n'ai pas abandonné « mes alliés dans le péril, et que je ne les quitte que pour « secourir mes compatriotes dans l'infortune. »

Tous les étrangers demandèrent à grands cris qu'on les menât à Syracuse. Lorsqu'il fut près de la ville, la partie des habitants qui lui était contraire barrait les portes et lui en défendait l'entrée; d'autres les combattaient pour les forcer à les ouvrir. Pendant ce temps, Nyptius fit une sortie, tuant tout ce qu'il rencontrait, et mettant le feu à la ville. L'incendie termina la discorde; tous les citoyens réunis ouvrent les portes. Dion marche contre les ennemis; des cris de joie et de fureur l'accompagnent; tout ce qui peut porter les armes se joint à lui; les soldats de Nyptius sont taillés en pièces; la ville est délivrée; Héraclide et Théodote, chefs des factieux, se livrent eux-mêmes à la discrétion du vainqueur. On lui conseillait de les

abandonner à la vengeance des soldats : « J'ai appris à « l'académie, dit-il, l'art de dompter ma colère. Il ne suf- « fit pas d'être humain pour les gens de bien ; il faut être « clément à l'égard de ses ennemis. La plus belle victoire « est celle qu'on remporte sur ses propres passions. Si « Héraclide a été méchant et envieux, ce n'est pas une « raison pour que Dion souille sa vertu par une lâche « vengeance. »

On le nomma généralissime. Le premier usage qu'il fit de son pouvoir fut de rendre le commandement de la flotte à Héraclide. Il pressa ensuite le siége de la citadelle, et ordonna prudemment qu'on laissât la mer libre. La garnison, comme il l'avait prévu, profitant de cette liberté, s'embarqua et s'éloigna de Syracuse. Les princesses, devenues libres, sortent de la citadelle ; Arète, femme de Dion, que le tyran avait forcée de passer dans les bras de Timocrate, s'avançait triste, tremblante, les yeux baissés, attendant en silence un arrêt sévère. Elle se prosterne ; Dion la relève, l'embrasse, remet son fils dans ses bras, et lui ordonne de venir comme autrefois habiter sa maison. Ce fut alors que Platon lui écrivit : « La « Grèce entière a les yeux fixés sur vous, et vous regarde « comme l'homme le plus sage et le plus fortuné de la « terre. »

Dion voulait établir à Syracuse le gouvernement aristocratique de Lacédémone ; mais l'ambitieux Héraclide, tant de fois coupable et tant de fois absous par la clémence, se rangea dans le parti populaire. Dion l'appela au conseil ; il répondit audacieusement qu'il ne se rendrait qu'aux assemblées du peuple. Souvent les soldats avaient voulu le tuer. Dion s'était toujours opposé à leur fureur ; mais cette fois, las de tant d'insultes, il leur permit la vengeance, Héraclide périt ; le peuple le pleura, et Dion subit ce supplice intérieur qu'inflige à l'âme un premier crime. Plus il était vertueux, plus il fut tourmenté. Toutes les nuits un fantôme effrayait son imagination. Une

femme colossale, aux yeux hagards, le poursuivait partout, et balayait violemment sa maison. La mort de son fils, qui se tua lui-même, mit le comble à ses chagrins.

Un de ses amis intimes, Callippe l'Athénien, formant le projet de se rendre maître de Syracuse, conspira contre lui. Dion fut informé de ce complot par sa femme et sa sœur, qui l'avaient découvert. Callippe, accusé, vint trouver Dion, protesta de son innocence, versa des larmes et appuya sa justification par le plus redoutable des serments. Celui qui le prêtait portait une torche à la main; on le couvrait du manteau de pourpre de Proserpine, et il se vouait aux plus horribles supplices, dans le cas où il deviendrait parjure.

Cependant les princesses reçurent peu de temps après de nouveaux avertissements. Tous les amis de Dion lui conseillaient de prévenir Callippe; mais, trop repentant d'un premier meurtre, il ne put se résoudre à en permettre un second, et il préféra le péril aux remords. Callippe le fit assassiner par des soldats, et jeta les princesses au fond d'une prison. La veuve de Dion y accoucha d'un fils qui y mourut.

Le lâche meurtrier du héros gouverna, ou plutôt opprima Syracuse. Le peuple, consterné, se plaignait de la patience des dieux; mais, quelque temps après, le nouveau tyran étant parti pour s'emparer de Catane, son absence rendit le courage et l'espérance aux Syracusains, et ils reprirent leur liberté. Callippe vint assiéger Messine; il échoua et perdit la plupart de ses soldats. Toutes les villes de Sicile lui fermèrent leurs portes. Repoussé partout, il se cacha quelque temps dans la ville de Rhège; mais enfin Leptine l'y découvrit, et l'immola avec le même poignard qui avait tranché les jours de Dion.

Dans ce même temps, Icétas, prince de Léontium, tira de prison les princesses Aristomaque et Arète; mais ensuite, gagné par la faction populaire, il les embarqua

pour le Péloponèse, et les fit noyer en route. Timoléon dans la suite les vengea.

Après la mort de Callippe, les amis de Dion écrivirent à Platon pour le consulter sur la forme de gouvernement qu'ils devaient choisir. Il leur conseilla de nommer deux rois comme à Sparte, un sénat pour faire des lois, et trente-cinq magistrats pour en assurer le maintien. Tandis qu'on délibérait sur sa proposition, Hyparinus, frère de Denys, aborda à Syracuse avec une flotte chargée de troupes, et s'empara de l'autorité ; il l'exerça deux ans. Un Syracusain, nommé Nypséa, lui succéda ; mais Denys le Jeune, à la tête d'une armée étrangère, débarqua en Sicile, le chassa, et s'empara de nouveau du trône.

Le tyran, pour remercier les dieux de sa restauration, envoya à Olympie et à Delphes des statues d'or. Les Athéniens les interceptèrent, et, malgré ses reproches, s'en servirent pour payer la solde de leurs troupes.

Les malheurs aigrissent quand ils n'éclairent pas : ceux de Denys l'avaient rendu féroce ; il remplissait la ville de sang, dépouillait, tuait et bannissait les meilleurs citoyens. Ces bannis s'étaient réfugiés en grand nombre chez Icétas. Profitant de ces troubles, les Carthaginois firent de grands progrès en Sicile.

Accablés de tant de maux, les exilés de Syracuse envoyèrent une ambassade à Corinthe, pour demander des secours contre leurs ennemis et contre leur tyran. Icétas, paraissant favoriser leurs projets, les trompait et traitait sous main avec les Carthaginois, dans l'espoir de se rendre, par leur appui, maître de Syracuse.

Corinthe, touchée du sort de son antique colonie, accueillit favorablement l'ambassade des exilés, résolut de leur rendre la liberté, déclara la guerre à Denys, et donna le commandement de ses tronpes à Timoléon. Cet homme, devenu depuis si célèbre, était le chef d'une des plus grandes familles de Corinthe. Soldat intrépide, capitaine expérimenté, homme d'État habile, constant ami de

la liberté, ses mœurs étaient douces, ses vertus bienveillantes; jamais il ne montra de passion que contre la tyrannie.

Dans sa jeunesse, il avait eu un frère aîné, nommé Timophane, qu'il chérissait tendrement, mais moins que la liberté. Il lui sauva la vie dans un combat, en le couvrant de son corps. Ce frère, aussi ambitieux que Timoléon était philosophe, se forma un parti dans Corinthe, et s'empara de l'autorité. Timoléon fit de vains efforts pour l'engager à abdiquer; après avoir employé tour à tour les arguments les plus forts, les caresses les plus tendres, les prières les plus ardentes et les plus effrayantes menaces, il entra dans une conspiration contre lui, et le fit assassiner en sa présence par deux de ses amis.

Il est affligeant pour l'humanité de penser que les principaux citoyens de Corinthe, les philosophes les plus célèbres, et le sage Plutarque lui-même, ont donné des éloges à ce crime; mais un grand nombre d'hommes vertueux couvrirent de blâme ce fratricide; sa mère le maudit, lui interdit sa maison; et son propre cœur, plus implacable que les juges les plus sévères, fut blessé profondément par le poignard du remords. Détestant son forfait et la vie, il refusait tous les aliments, et voulait se laisser mourir. Les efforts de ses amis le firent renoncer à ce nouveau crime. Il se voua à la solitude, traîna sa mélancolie dans des lieux déserts, et y vécut, ou plutôt y languit vingt années. Enfin, les vœux de sa patrie le rappelèrent sur la scène du monde, et le forcèrent d'accepter le commandement de l'armée.

Icétas, tyran de Léontium, voulant empêcher cette expédition, écrivit à Corinthe que les Carthaginois, qui se trouvaient en force en Sicile, n'y laisseraient pas débarquer de troupes grecques, et qu'il serait lui-même forcé d'agir avec eux. Ce nouvel obstacle, loin de refroidir les Corinthiens, redoubla leur ardeur.

Timoléon s'embarqua avec dix galères, et arriva sur la

côte d'Italie. Là, il apprit qu'Icétas, ayant battu Denys, occupait une partie de Syracuse, et tenait le tyran assiégé dans la citadelle ; il sut de plus que les Carthaginois occupaient la mer pour empêcher les Corinthiens d'approcher. Lorsque sa flotte arriva à Rhège, elle y trouva vingt galères carthaginoises qui l'y bloquèrent. Les ambassadeurs d'Icétas déclarèrent formellement à Timoléon qu'il pouvait venir à Syracuse s'il le voulait, mais sans troupes.

Timoléon, s'étant décidé alors à opposer la ruse à la force, demanda une conférence aux habitants de la ville, aux ambassadeurs et aux officiers de l'escadre ennemie. Les magistrats de Rhège s'entendaient avec lui. Dès que l'assemblée fut complète, ils fermèrent les portes de la ville, afin de dérober aux officiers africains la connaissance de ce qui devait se passer dans le port.

Timoléon prolongea la conférence pour gagner du temps. Pendant cette discussion, neuf galères corinthiennes mirent à la voile et s'échappèrent. On vint secrètement en informer Timoléon ; et, tandis que l'assemblée s'occupait vivement de l'objet de ses délibérations, il sortit sans bruit de la salle, s'élança sur la dixième galère qui l'attendait, et rejoignit les autres.

Les Carthaginois furent étrangement surpris de se voir vaincus en artifice. Icétas, averti de l'approche de Timoléon, avait à lui opposer cent cinquante vaisseaux, cinquante mille hommes et trois cents chariots. Timoléon, qui ne commandait que mille soldats, évita son escadre et débarqua dans la petite ville de Tauroménium. Le faible nombre de ses troupes inspirait peu de confiance aux Siciliens, et les Syracusains sans espoir, se voyaient pressés entre Carthage, Icétas et Denys.

Timoléon, qu'aucun obstacle ne décourageait, marcha vers Adrane. Icétas s'avança au-devant de lui avec un corps de cinq mille hommes. Timoléon le défit, prit son camp, son bagage, et s'empara d'Adrane, située au pied de l'Etna.

Cependant Denys le Jeune négociait secrètement avec le héros corinthien, qu'il craignait moins qu'Icétas. Privé de vivres, n'ayant plus que le choix du vainqueur, il se rendit à Timoléon, qui fit passer quatre cents soldats par petits pelotons dans la citadelle. Denys leur donna ses armes, ses meubles, le peu de provisions qui lui restaient, et deux mille hommes d'une valeur éprouvée. Chargé lui-même de ses trésors, il s'embarqua la nuit, passa au milieu des bâtiments carthaginois sans être aperçu, et se rendit au camp de Timoléon, qui l'envoya à Corinthe, où il consuma honteusement ses jours dans des lieux de débauche avec des musiciens et des comédiennes. Ne pouvant plus tyranniser des hommes, il se fit maître d'école, peut-être, dit Cicéron, pour tyranniser encore des enfants.

Icétas assiégeait toujours la citadelle de Syracuse; mais, s'en étant éloigné avec Magon pour attaquer Timoléon dans Catane, Léon le Corinthien, qui depuis le départ de Denys commandait dans le fort, fit une sortie, trouva les assiégeants en désordre, les tailla en pièces, s'empara du quartier de l'Achradine, le fortifia et le joignit à la citadelle.

Sur ces entrefaites, un renfort de Corinthiens étant arrivé en Sicile, Timoléon, à la tête de quatre mille hommes, se saisit de Messine et marcha contre Syracuse. Ses émissaires, répandus dans le camp d'Icétas, engagèrent les Grecs à se joindre à lui. Magon, craignant d'être trahi, embarqua ses troupes et retourna en Afrique. Timoléon, trop habile pour ne pas profiter de cette défection, attaqua brusquement Syracuse et la prit d'assaut.

Après cette victoire, il exhorta tous les citoyens à raser la citadelle, à démolir les palais des tyrans, et à détruire leurs tombeaux. La tyrannie avait siégé dans la forteresse; Timoléon y établit la justice en y plaçant des tribunaux.

La plupart des habitants étaient morts victimes de Denys ou de Carthage. Timoléon écrivit à Corinthe pour l'enga-

ger à fonder une seconde fois Syracuse. Les Corinthiens envoyèrent des hérauts dans toute la Grèce, et promirent de conduire à leurs frais tous ceux qui voudraient se rendre en Sicile. Soixante mille hommes y accoururent de toutes parts. On fit le procès à la mémoire et aux statues des tyrans : elles furent toutes renversées, hors celle de Gélon. Rollin, à ce propos, dit naïvement : « Si « on faisait subir une pareille enquête à toutes les statues, « je ne sais s'il y en aurait beaucoup qui restassent sur « pied. »

Timoléon ayant rétabli la tranquillité et la liberté dans Syracuse marcha contre les autres villes de Sicile. Il força Icétas à rompre avec Carthage, à raser ses forteresses et à vivre à Léontium en simple citoyen. Leptine, tyran d'Apollonie, osa le combattre, fut défait, pris et envoyé à Corinthe. Cependant Magon, mal acccueilli à Carthage, s'était tué de désespoir. Asdrubal et Amilcar reçurent l'ordre de conduire à Lilybée soixante-dix mille hommes, et de chasser les Grecs de Sicile. Timoléon, qui ne put rassembler que sept mille soldats, attaqua les Carthaginois près du fleuve Crimez et remporta sur eux une victoire complète. Les tyrans de Sicile, ne fondant l'espoir de leur conservation, comme tous les princes ennemis de leurs sujets, que sur le secours des étrangers, se révoltèrent et se liguèrent contre Timoléon en faveur de Carthage. Il les vainquit tous. On conduisit à Syracuse Icétas, son fils, sa femme et sa fille. Le peuple les massacra pour venger l'assassinat de Dion, d'Arète et d'Aristomaque.

Dans ce même temps, deux citoyens de Syracuse accusèrent Timoléon de malversations ; ils le mirent en jugement. Le peuple s'indignait de cette audace ; Timoléon voulut être jugé, s'écriant que ses vœux étaient comblés, puisque les Syracusains jouissaient d'une entière liberté. Il fut absous, et ce procès ne fit que répandre plus d'éclat sur sa sagesse et sur sa vertu.

Lorsque Timoléon eut vaincu les tyrans, chassé les

ennemis, relevé les villes ruinées et donné au peuple de bonnes lois, il se démit de son autorité et vécut dans une maison de campagne avec sa famille, jouissant tranquillement dans sa retraite de sa gloire et du bonheur de Syracuse.

Dans sa vieillesse, il devint aveugle ; on le consultait de temps en temps comme un oracle. Quand le peuple se trouvait dans quelque crise importante, Timoléon, rappelé de sa retraite, traversait la ville sur un char, au bruit des acclamations publiques. Il donnait son avis, qu'on suivait religieusement, et retournait dans sa solitude, accompagné des bénédictions du peuple. Un deuil général et des larmes sincères honorèrent la tombe de ce grand homme. Il n'avait commis qu'un crime, expié par de longs remords et par une longue vie pleine de gloire et de vertus.

L'anniversaire de son trépas était célébré par des jeux gymniques ; enfin pour honorer complétement sa mémoire le peuple ordonna que toutes les fois que les Siciliens seraient en guerre avec les étrangers, ils donneraient le commandement de leurs armées à un général corinthien. Plutarque, trop indulgent d'ailleurs pour la seule action coupable de sa vie, le place avec raison au-dessus d'Épaminondas, de Thémistocle, d'Agésilas et des autres héros de la Grèce.

CHAPITRE III.

(An du monde 3666. — Avant Jésus-Christ 338.)

Gouvernement tyrannique de Sosistrate. — Son exil. — Prétentions d'Agathocle au pouvoir. — Sa cruauté. — Son gouvernement. — Sa guerre avec les Carthaginois. — Sa victoire. — Désastre de son armée. — Massacre à Syracuse. — Mort d'Agathocle. — Règne de Hiéron. — Règne de Hiéronyme. — Sa mort. — Siége, blocur et prise de Syracuse par Marcellus. — Réduction de la Sicile en province romaine.

Si les lois de Timoléon semblaient propres à établir une sage liberté, la population qu'il attira dans Syracuse n'était pas faite pour y maintenir longtemps la concorde ;

car des hommes de tant de nations différentes y portaient chacun l'esprit, les coutumes et les préjugés de leur patrie. Syracuse ne jouit pas vingt ans de la liberté ; et encore ce temps fut agité par beaucoup de dissensions qu'excitaient le penchant des militaires pour la tyrannie, la turbulence des amis de la démocratie et l'orgueil des partisans de l'oligarchie.

Les Carthaginois, ne perdant pas de vue le dessein de s'emparer de la Sicile, fomentaient tous ces partis et alimentaient les troubles. Enfin, Sosistrate, l'un des généraux syracusains, parvint, avec l'appui de l'armée, à s'emparer d'un pouvoir presque absolu, et, comme tous les tyrans, chassa des emplois, bannit et dépouilla tous les citoyens qui voulaient défendre la liberté. Un d'eux, nommé Démas, puissant par ses richesses, et qui s'était distingué à la guerre, traversa longtemps ses projets. Démas avait pris en amitié un jeune homme nommé Agathocle, remarquable par sa force prodigieuse et par une rare beauté ; il était fils d'un potier.

Démas, élu chef par les Agrigentins, donna mille hommes à commander à Agathocle. A la tête de cette troupe, il déploya une intelligence, montra une audace et fit des exploits qui lui acquirent beaucoup de renommée. Démas mourut ; sa veuve, éprise d'Agathocle, l'épousa et lui apporta une immense fortune.

La richesse d'Agathocle, son crédit sur le peuple, sa vaillance et son ambition le rendirent suspect à Sosistrate, et le tyran voulut le faire assassiner. Il se déroba à ses coups, et, suivi de quelques partisans, chercha fortune en Italie. Son caractère trop violent le fit chasser de deux villes de cette contrée. Sosistrate l'y poursuivait toujours. Agathocle, ayant rassemblé quelques aventuriers et des bannis, attaqua et battit les troupes de son persécuteur.

Sosistrate, plus ambitieux qu'habile, se trompa sur ses forces ; il tenta de détruire dans Syracuse toute forme de

gouvernement démocratique. Le peuple se révolta et le bannit. Chassé de la ville avec sept cents des principaux partisans de l'oligarchie, il demanda des secours aux Carthaginois et voulut, avec leur appui, rétablir la tyrannie. Les Syracusains lui opposèrent Agathocle, qu'ils chargèrent du commandement de leurs troupes.

Le nouveau général, par sa valeur, justifia leur choix, défit complétement les ennemis, et reçut sept blessures en combattant. De retour dans la ville, son impétuosité trahit sa politique; il laissa percer le désir d'arriver au pouvoir suprême : le peuple s'irrita; les amis de la liberté formèrent le projet de le faire périr. Averti de ce complot et voulant s'assurer de sa réalité, il revêtit un esclave de ses vêtements et lui ordonna de se rendre le soir dans l'endroit où les conjurés devaient exécuter leur dessein. Cet homme fut massacré. Agathocle, déguisé, se déroba par la fuite aux poignards de ses ennemis. Tandis que les Syracusains croyaient s'être délivrés de cet ambitieux, et se réjouissaient de sa mort, il reparut tout à coup aux portes de la ville, à la tête d'une armée d'étrangers qu'il avait levée en Sicile. La surprise augmenta la crainte; on négocia au lieu de combattre, et le peuple permit à Agathocle de rentrer dans Syracuse. On exigea de lui le serment de renvoyer ses troupes et de ne rien entreprendre contre la démocratie. Il se prêta à tout ce qu'on voulut, et congédia ses soldats, mais en leur indiquant un lieu de réunion et les moyens de se rejoindre au premier signal.

Peu de temps après, sous prétexte d'une expédition projetée par les Syracusains contre la ville d'Erbite, il rassembla son armée, la fortifia d'un grand nombre d'hommes tirés de la lie du peuple, et leur dit : « Avant « de combattre les ennemis étrangers, délivrez-vous d'en« nemis plus dangereux. Syracuse renferme un sénat « composé de six cents tyrans plus oppresseurs que les « Carthaginois; jamais nous ne goûterons de repos tant

« qu'eux et leurs partisans resteront en vie. Avant de « verser votre sang pour la patrie, assurez votre exis-« tence et la liberté ; détruisez toutes les sangsues du « peuple, et saisissez-vous de leurs biens. » A ces mots, il donne le signal du carnage ; les soldats furieux égorgent tous les citoyens dont la fortune ou le rang excitaient leur haine. Ils n'épargnèrent ni l'âge ni le sexe : le massacre et le pillage durèrent deux jours ; plus de quatre mille personnes périrent. Enfin Agathocle fit cesser cette boucherie. Rassemblant ensuite les citoyens consternés qui avaient survécu au massacre, il leur dit : « Vos maux étaient grands ; ils exigeaient un remède vio-« lent. Je vous ai affranchis de vos tyrans ; j'ai consolidé « la démocratie par leur mort ; à présent je me voue à la « retraite et au repos. »

Tous les complices de ses crimes avaient besoin de son appui pour que leurs violences restassent impunies. Ils le conjurèrent de garder la puissance souveraine, et parurent le forcer à monter sur le trône, objet constant de son ambition.

Son premier acte fut d'abolir les dettes et de partager également les terres entre tous les citoyens. Le peuple, recevant de sa main les dépouilles des grands, s'unit à lui par l'intérêt, le plus fort des liens.

Agathocle, croyant alors son pouvoir bien affermi, se montra plus humain. Il fit des lois assez sages ; pour occuper l'armée, il se mit en campagne et s'empara de toutes les villes de Sicile qui n'appartenaient pas à Carthage. Malgré ce ménagement, les Carthaginois envoyèrent contre lui Amilcar avec une armée. Les mécontents s'y joignirent ; Agathocle perdit une grande bataille et se vit forcé de se renfermer dans Syracuse. Assiégé par les Carthaginois, il se crut perdu sans ressource. Dans cet instant critique, son génie lui suggère le projet le plus audacieux. Il arme les esclaves, prend avec lui la plus grande partie de ses troupes, et ne laisse dans la ville qu'une gar-

nison suffisante pour défendre les remparts. Sous prétexte de faire une expédition sur les côtes de Sicile, il monte sur sa flotte, met à la voile et débarque en Afrique près de Carthage. Pour comble de témérité, craignant d'affaiblir ses forces s'il en laissait une partie sur ses vaisseaux, il dit à ses soldats : « J'ai juré à Proserpine et à Cérès de « leur offrir notre flotte en sacrifice si elles favorisaient « notre entreprise : accomplissez mes serments pour que « les dieux nous donnent la victoire. » A ces mots il saisit une torche ; ses soldats entraînés le suivent, et tous les vaisseaux sont consumés par la flamme. L'armée, forcée par cette résolution extrême de vaincre ou de périr, marcha contre les ennemis, qui étaient sortis de leurs murs sous les ordres de Bomilcar et d'Hannon.

Agathocle, avant de commencer le combat, se servit d'un étrange artifice pour ranimer le courage de ses troupes. Il lâcha tout à coup un grand nombre de hiboux qu'il avait fait ramasser. Ces oiseaux, ne pouvant voler bien loin en plein jour, allèrent se percher sur les boucliers des soldats, qui regardèrent cet événement comme un signe évident de la protection de Minerve. Leur ardeur s'en accrut ; ils remportèrent une victoire complète. Hannon périt dans le combat ; Bomilcar se retira sans perte, mais non sans être soupçonné de trahison. De retour à Carthage, il tenta une révolution, dans le dessein de s'emparer du pouvoir suprême. Son projet échoua ; le peuple s'arma contre lui et le fit mourir.

Agathocle profitant de ses succès, ravagea les campagnes, s'empara de plusieurs forts, et prit une des plus puissantes cités de l'Afrique, qu'on appelait la grande ville. Cependant les Carthaginois, effrayés de ses progrès, avaient envoyé en Sicile à Amilcar l'ordre de quitter cette île pour venir au secours de sa patrie. Ce général, avant d'obéir, essaya d'effrayer et de tromper les Syracusains. Il fit passer dans la ville des débris de vaisseaux siciliens, dans l'intention de faire croire aux habitants que le roi

et son armée avaient péri. Déjà le peuple consterné parlait de capituler et de rendre la ville; mais au même instant on vit arriver dans le port un petit esquif envoyé par Agathocle, qui apprenait sa victoire et qui portait la tête d'Hannon : on la jeta dans le camp des Carthaginois. Cet horrible présent répandit la terreur dans leur armée.

Agathocle, en Afrique, avait engagé dans son alliance Ophellas, roi des Cyrénéens, en lui promettant le trône de Carthage. Ophellas arrive dans son camp; Agathocle, aussi fourbe que cruel, l'assassine et se rend maître de son armée. Pendant ce temps, beaucoup des villes de Sicile, profitant de l'absence du tyran, s'étaient liguées pour secouer son joug. Informé de ces nouvelles, il s'embarque et laisse en Afrique Archagatus son fils.

La renommée d'Agathocle, devenue plus éclatante par le succès de son invasion, lui donna beaucoup de facilités pour lever des troupes, et en peu de temps il rétablit ses affaires en Sicile. Mais à peine il s'en était rendu maître, qu'un courrier lui arrive et lui apprend que trois corps d'armée carthaginois, ayant marché contre son fils, l'ont défait complétement. Il retourne promptement en Afrique; et quoique ses affaires y fussent presque dans une situation désespérée, son étoile lui donna encore la possibilité d'échapper aux Carthaginois. Six mille Grecs de son armée désertaient une nuit pour passer à l'ennemi; dans cet instant un incendie éclata avec violence dans le camp des Carthaginois. Ceux-ci, effrayés par les flammes, voyant un gros corps d'ennemis arriver, se crurent perdus, prirent la fuite et coururent jusqu'à Carthage, persuadés qu'Agathocle y entrerait pêle-mêle avec eux. Les six mille Grecs, à la vue de ce désordre, s'imaginant qu'un corps de leur armée battait les ennemis, retournèrent sur leurs pas. Leur arrivée répandit dans le camp d'Agathocle la même terreur que leur approche avait excitée dans le camp carthaginois: officiers, soldats, tout prend la fuite. Les esclaves, restés

sans maîtres, se livrent au pillage, s'enivrent et mettent le feu au camp, qui en peu d'heures disparut dans les flammes.

Agathocle, sans vivres, sans équipages, sans espoir, avait formé le dessein d'abandonner l'armée. Ses soldats et son fils même, pénétrant son projet, l'arrêtèrent et l'enchaînèrent. Bientôt le désordre suivit l'indiscipline : la discorde des chefs, la licence du soldat, l'incendie du camp, la crainte des Carthaginois, excitèrent une sédition. Dans la nuit, à la faveur du tumulte, Agathocle se sauva, s'embarqua et retourna en Sicile. L'armée, furieuse de son évasion, massacra ses fils, et nomma des généraux qui conclurent avec Carthage un traité par lequel les Carthaginois s'obligèrent à les transporter dans leur île et à leur céder la ville de Sélinonte.

Agathocle, arrivé en Sicile, leva de nouvelles troupes, prit d'assaut la ville d'Égeste, et en passa les habitants au fil de l'épée. Dès qu'il apprit la mort de ses fils et la capitulation de son armée, son caractère cruel devint féroce. Il ordonna à son frère Antander de faire périr tous les Syracusains qui tenaient par le sang ou par l'amitié aux officiers ou aux soldats de l'armée d'Afrique.

Jamais on ne vit un tel massacre : les rues étaient remplies de cadavres : les murailles de la ville et les eaux de la mer furent teintes de sang. Cet excès d'atrocité produisit la révolte. Un banni, nommé Dinocrate, se mit à la tête des citoyens armés, et battit si complétement le tyran, que celui-ci demanda la paix et offrit de lui céder le trône, à condition qu'on lui laisserait deux forteresses. On rejeta ces propositions. Le désespoir lui rendit sa force ; il marcha contre les rebelles, les mit en déroute et les tailla en pièces. Un corps nombreux, retranché sur une montagne, capitula. On avait promis la vie aux soldats qui le composaient ; ils rendirent leurs armes, et aussitôt Agathocle les fit tous tuer, et n'accorda de grâce qu'à leur chef Dinocrate. Ses vices le rendaient digne de lui ; il le prit pour

compagnon et pour ami. Agathocle, détesté universellement, avait atteint ce terme où la cruauté révolte et n'effraie plus. Des complots fréquents lui faisaient craindre le séjour de son palais. De tyran il se fit corsaire, ravagea les côtes d'Italie, attaqua les îles de Lipari, dont jamais jusque-là on n'avait troublé la paix, leur imposa de lourds tributs, emporta leurs trésors et pilla leurs temples.

Une mort digne de sa vie suivit promptement ces derniers et honteux succès. Un Syracusain, Ménon, qu'il avait outragé, empoisonna la plume dont il se servait pour nettoyer ses dents. Ce venin était si actif, qu'après avoir brûlé sa bouche il se répandit rapidement dans tout son corps, qui ne devint bientôt qu'une seule plaie. Respirant encore au milieu des plus affreux tourments, on le porta sur un bûcher, dont la flamme termina ses crimes et son existence.

Un corps de soldats messéniens qui servait dans la garde d'Agathocle, qu'on appelait Mamertins, s'empara de Messine. Ces guerriers féroces tuèrent tous les habitants de la ville et épousèrent leurs femmes. Syracuse, presque aussi malheureuse, se vit la proie d'une sanglante anarchie : Ménon, qui s'empara du pouvoir, fut chassé par Héractus ; celui-ci ne prit que le titre de préteur. Timon et Sosistrate, chacun à la tête d'une faction, lui disputèrent l'autorité. Les Carthaginois les attaquèrent ; dans ce danger, ils appelèrent à leur secours Pyrrhus, roi d'Épire, qui se trouvait alors en Italie (av. J.-C. 284). Ce prince, las de la résistance des Romains, saisit avec empressement cette occasion de quitter un pays où ses armes faisaient peu de progrès. D'ailleurs, ayant épousé une fille d'Agathocle, il se croyait des droits au trône de Sicile.

Timon et Sosistrate lui livrèrent les troupes, le trésor et l'autorité ; le peuple le reçut comme un libérateur. Il satisfit la vanité des Syracusains en remettant sous leur joug les villes qui s'y étaient soustraites. Son affabilité lui avait d'abord gagné tous les cœurs, mais, au lieu de chas-

ser les Carthaginois de Lilybée, comme on le désirait, il voulut faire la conquête de l'Afrique. Ses levées d'hommes et d'argent aliénèrent les esprits; toutes les villes partagèrent le mécontentement de Syracuse. Sa rigueur exaspéra les citoyens : on passa de l'amour à la haine, et de la flatterie aux menaces. Rappelé alors en Italie, il abandonna la Sicile, prévoyant qu'elle serait bientôt le champ de bataille où la fortune de Carthage lutterait contre celle de Rome.

Après son départ, les troupes s'emparèrent de l'autorité, et choisirent pour chef Hiéron. Son père était de bonne famille, et sa mère esclave. Il avait combattu avec éclat sous Pyrrhus : sa bravoure, son esprit, et surtout la modération de son caractère, lui concilièrent tous les suffrages. On le déclara roi. Son règne fut long et marqué par des actes de justice. On ne lui reproche qu'une action que les circonstances pouvaient seules rendre excusable. Il existait dans l'armée un corps de soldats indisciplinés, habitués au crime et à la révolte; intimement unis, ils ne souffraient pas qu'on punît un seul d'entre eux. Hiéron, dans un combat contre les féroces conquérants de Messine, les mit en avant, les abandonna dès qu'ils furent engagés, et les laissa tous massacrer par ces cruels ennemis.

Les Carthaginois et les Romains, ainsi que l'avait prédit Pyrrhus, ne tardèrent pas à se faire la guerre et à se disputer la possession de la Sicile. Hiéron favorisa d'abord Carthage; mais ensuite il se lia avec les Romains, et leur demeura fidèle.

La douceur de son règne ramena la prospérité dans Syracuse : il protégea le labourage, le commerce, les lettres, et composa un livre sur l'agriculture. Par ses soins, l'État devint si riche que, dans une disette qui désolait l'Italie, il put lui fournir gratuitement d'immenses approvisionnements de grains. Rhodes venait d'être bouleversée par un grand tremblement de terre; Hiéron, pour la ré-

tablir, lui envoya beaucoup d'argent, de meubles et d'étoffes. Les présents qu'il fit au roi d'Égypte, Ptolémée Philadelphe, passaient en magnificence ceux des plus grands souverains de l'Orient. Mais le plus étonnant des prodiges de son règne fut l'alliance de la monarchie et de la liberté, dans un pays où l'on ne connaissait que la licence ou la tyrannie.

Sans répandre le sang, il bannit la discorde de Syracuse ; et, sans exercer de rigueurs, il rendit docile le peuple le plus remuant de la terre. Il régna cinquante-quatre ans, et mourut presque centenaire, pleuré par ses sujets et regretté par les étrangers.

Avant de mourir il voulait abolir la royauté, parce que la jeunesse de son petit-fils Hiéronyme lui faisait craindre des troubles pendant sa minorité. L'ambition de sa fille Démarate, femme d'Andronodore, le détourna de ce sage dessein. Une autre de ses filles, Héradée, femme de Zoïppe, moins ambitieuse, s'opposa vainement aux intrigues de sa sœur.

Après la mort du roi, le parti royaliste proclama Hiéronyme ; le parti républicain ne remua pas, et se contenta de ne pas donner son consentement. Le roi avait nommé dans son testament quinze tuteurs, choisis parmi les personnages les plus distingués de Syracuse. Andronodore les expulsa. Le jeune Hiéronyme se livra à la débauche et se fit mépriser : on conspira contre lui. Un seul conjuré découvert, nommé Théodore, mis à la torture, garda le secret de ses complices ; il n'accusa que des amis du roi, et entre autres, Thrason, zélé partisan de l'alliance romaine. Le roi fit mourir sans examen tous ceux que Théodore avait accusés faussement. Dans ce même temps, les Romains voulurent renouveler leur alliance avec le roi de Sicile ; mais Thrason étant mort, ils trouvèrent peu de partisans à la cour. Hiéronyme, qui était informé des victoires d'Annibal, refusa de traiter avec Rome, et accompagna son refus de railleries sanglantes sur ses revers.

Cependant les conjurés, dont Théodore avait voilé les secrets, exécutèrent leur plan. Le roi, passant dans une rue étroite, fut assassiné.

Il inspirait si peu d'intérêt, que son corps resta longtemps sur le pavé sans que personne songeât à l'enlever.

Andronodore, instruit de la mort d'Hiéronyme, rassembla ses amis et s'empara d'un quartier de la ville. Le peuple était incertain; mais les conjurés ayant tiré Théodore de prison, les troupes et les citoyens se déclarèrent pour lui.

Andronodore capitula, malgré les instances de sa femme, qui lui répétait ce mot de Denys : « Il ne faut point descen« dre du trône, mais s'en laisser arracher. »

Le peuple, pour récompenser Andronodore de sa soumission, l'élut magistrat avec Thémiste, mari d'Harmonie, sœur du feu roi.

Les agents carthaginois, Hypocrate et Épicyde, vus de mauvais œil par le parti dominant, demandèrent une escorte pour se retirer. On la leur accorda; mais on eut l'imprudence de ne point fixer l'époque de leur départ. Ils restèrent et favorisèrent les intrigues de l'ambitieuse Démarate, qui pressait sans cesse Andronodore de se mettre à la tête des soldats, d'exterminer le parti républicain, et de s'emparer du trône. Le faible Andronodore y consentit, et confia son projet à Thémiste, son collègue. Celui-ci en parla imprudemment à un comédien nommé Ariston, qui découvrit tout au sénat. L'arrêt contre les coupables fut prononcé sur-le-champ, et, dès qu'Andronodore et Thémiste parurent dans l'assemblée, on les mit à mort. Un sénateur alors, s'élançant à la tribune, dit à ses collègues : « Vous avez tué le roi Hié« ronyme; ce n'était pas cet enfant, c'étaient ses tuteurs « que vous deviez punir. Vous leur avez confié les premiè« res magistratures, et ils vous ont trahis. Ce sont leurs « femmes qui, par leur ambition effrénée, les ont portés « à conspirer; ces furies sont les véritables causes de tous « nos malheurs. Leur mort seule peut expier leurs forfaits

« et assurer notre tranquillité. » Alors un cri général exprime la volonté d'exterminer la race des tyrans. Les préteurs, loin de contenir le peuple, excitent sa furie. Démarate et Harmonie furent massacrées. Héradée, femme de Zoïppe, n'avait point conspiré. Son mari, attaché au parti républicain, s'était fait nommer ambassadeur en Égypte. Héradée vivait dans la retraite avec ses deux filles. Les assassins entrent dans sa maison ; la beauté des princesses, leur innocence, leurs prières, leurs larmes, ne peuvent fléchir ces barbares. Ils poignardent la mère, couvrent ses filles de son sang, et les égorgent ensuite. Le crime était consommé lorsque l'ordre d'épargner ces malheureuses victimes arriva.

Malgré ces dissensions sanglantes, Syracuse, en restant neutre entre Rome et Carthage, pouvait conserver son indépendance ; mais le peuple, aveuglé par ses passions, se livra aux Carthaginois, et élut même pour magistrats Hypocrate et Épicyde.

Marcellus, consul romain, après avoir tenté vainement de persuader aux Syracusains de chasser ces magistrats étrangers, assiégea Syracuse par terre et par mer. Appius, à la tête de l'armée, dirigeait l'attaque du côté de l'Exapile ; et Marcellus, avec soixante galères, du côté de l'Achradine. La force et la vaillance de l'armée romaine auraient promptement triomphé de Syracuse, si cette ville n'avait pas été défendue par le génie d'Archimède, le plus grand géomètre de l'antiquité. Son habileté en mécanique fit durer ce siége huit mois. Il inventa des machines qui soulevaient et lançaient des pierres d'un poids énorme ; d'autres faisaient tomber sur les galères des poutres qui les perçaient ; la plus extraordinaire de toutes faisait partir des remparts une main de fer qui accrochait la proue d'un vaisseau, l'enlevait en l'air, et le fracassait en le laissant tomber de tout son poids. On raconte aussi qu'il avait imaginé un miroir ardent d'une telle force, qu'il embrasait les galères exposées à ses rayons. Au bout de huit mois,

Marcellus, rebuté par l'inutilité de ses efforts, changea le siége en blocus ; et, laissant Appius devant la place, il parcourut pendant deux années la Sicile, dont il soumit presque toutes les villes. Revenu près de Syracuse, il trouva cette place approvisionnée par différents convois que la flotte de Carthage était parvenue à y faire entrer. Perdant l'espoir de s'en rendre maître, il songeait à se retirer, lorsqu'un soldat romain découvrit près du port de Trogille un endroit de mur plus bas que les autres, et qu'on pouvait escalader avec des échelles ordinaires. Le consul, profitant de cet avis, choisit pour l'attaque une nuit où les Syracusains célébraient une fête en l'honneur de Diane. Ses troupes enfoncèrent les portes, franchirent le mur, et s'emparèrent de l'Épipole. Le bruit de cet assaut fit croire aux habitants que l'ennemi était maître de la ville ; mais le quartier de l'Achradine résistait encore. Épicyde, qui s'y était enfermé, le défendit avec opiniâtreté. Marcellus invita les assiégés à capituler et à sauver d'une ruine totale leur illustre cité. Ils refusèrent ses propositions.

Un funeste secours, un horrible fléau, la peste, étendant alors ses ravages dans la ville et dans le camp romain, ralentit les efforts de Marcellus, et prolongea la durée du siége. Son succès semblait encore incertain, lorsqu'une grande flotte carthaginoise, commandée par Bomilcar, s'approcha de Syracuse. Épicyde sortit de la ville, et pressa l'amiral de tenter la fortune d'un combat ; mais Marcellus se présenta devant lui en si bon ordre, que les Carthaginois, effrayés, se retirèrent.

Cette défection découragea Épicyde. Au lieu de rentrer dans la ville, il fit voile vers Agrigente. Les Syracusains consternés demandent à capituler ; au même moment, les transfuges et les soldats étrangers, craignant qu'on ne les livrât aux Romains, égorgent les magistrats, et font dans la ville un horrible carnage. Au milieu de ce tumulte, un officier sicilien livre une des portes de l'Achradine à Marcellus. Il y entre ; et, quoique les députés eussent obtenu

de lui récemment la promesse d'épargner la ville, il l'abandonne au pillage pour la punir d'une résistance de trois ans : étrange injustice, qui fait blâmer dans un ennemi la vertu qu'on devrait le plus honorer. Marcellus oubliait que c'est le courage du vaincu qui rehausse la gloire du vainqueur.

Le consul désirait vivement voir Archimède, dont le génie avait si longtemps triomphé des forces romaines. Par ses ordres on le cherche de tous côtés ; un soldat le trouve enfin occupé à tracer des lignes et à faire des calculs, sans être distrait de sa profonde méditation par le tumulte d'une ville prise d'assaut. Le soldat lui ordonne de le suivre pour paraître devant le consul. Archimède, sans se déranger et sans tourner même ses regards sur lui, dit froidement : « Attends que j'aie trouvé la solution de « mon problème. » Le soldat prend cette réponse pour une insulte, et lui plonge son épée dans le corps. Marcellus, désolé de ce malheur, rendit de grands honneurs à cet homme célèbre, assista à ses funérailles, et lui fit ériger un monument. Il traita avec distinction sa famille, et lui accorda de grands priviléges. Quarante ans après, Cicéron, nommé gouverneur de Sicile, chercha et retrouva son tombeau. Il le reconnut en voyant une colonne sur laquelle était gravée la figure d'une sphère et d'un cylindre, avec une inscription qui marquait leur rapport, découvert par Archimède.

Depuis la prise de Syracuse, la Sicile, d'abord partagée entre les Romains et les Carthaginois, fut, peu de temps après, réduite tout entière en province romaine.

FIN DE L'HISTOIRE DE LA SICILE.

HISTOIRE DE CARTHAGE.

CHAPITRE PREMIER.

Fondation de Carthage. — Histoire de Didon. — Gouvernement républicain de Carthage. — Dévouement des frères Philènes. — Division de l'Espagne. — Conquête de Carthage. —Religion. — Force du gouvernement. — Commerce. — Sciences et arts.

Carthage, colonie de Tyr, surpassa la gloire de sa métropole. Cette république serait devenue la maîtresse du monde par sa richesse ; mais le fer et la pauvreté de Rome triomphèrent de son opulence : victoire funeste, qui porta la corruption dans Rome et prépara sa décadence.

L'époque de la fondation de Carthage est incertaine ; les auteurs varient à cet égard. Mais sa destruction eut lieu cent quarante-cinq ans avant Jésus-Christ ; et comme on s'accorde à lui donner un peu plus de sept cents ans d'existence, il est probable qu'elle fut bâtie vers l'an du monde 3158, huit cent quarante-six ans avant Jésus-Christ, époque antérieure à la fondation de Rome, et correspondante au temps où Joas régnait sur Juda.

Didon, qu'on appelait aussi Élisa, eut pour bisaïeul Ithobal, roi de Tyr, père de Gésabel. Le mari de Didon se nommait Acerbas, Sicherbas ou Sichée ; c'était un prince considéré par ses vertus et par ses richesses. Le frère de Didon, Pygmalion, roi de Tyr, lâche et cruel tyran, assassina Sichée afin de s'emparer de ses biens. Didon trompa son avarice, s'embarqua avec les trésors de son époux et un grand nombre de Tyriens qui lui étaient dévoués. Elle descendit en Afrique, près d'Utique, ancienne colonie des Phéniciens, dans un endroit situé à six lieues de Tunis. Elle y acheta un terrain où les habitants d'Utique l'aidèrent à bâtir une ville qu'elle nomma *Carthada* (ville neuve). Des relations fabuleuses disent qu'on lui céda autant de terres qu'on pourrait renfermer la peau d'un bœuf ; et

qu'ayant divisé cette peau en lanières extrêmement minces, elle parvint par ce moyen à entourer l'espace de terre très-étendu où elle bâtit la citadelle, qu'on nomma pour cette raison *Byrsa* (cuir de bœuf). On raconte aussi qu'en creusant les fondements de cette forteresse on y trouva une tête de cheval, ce qui fut regardé comme un présage de la gloire militaire réservée à ce nouveau peuple.

Didon avait fait vœu de ne jamais se remarier. Un prince voisin, Iarbe, roi de Gétulie, la menaça de la guerre si elle ne consentait à l'épouser. La reine, ne voulant ni violer sa foi ni exposer son peuple, demanda du temps pour répondre, offrit un sacrifice aux mânes de Sichée, monta sur un bûcher, se poignarda et périt dans les flammes.

L'histoire d'Énée et de Didon, racontée par Virgile, n'est qu'une fable imaginée par ce poëte pour flatter la vanité romaine. Le prince troyen ne pouvait connaître cette reine, puisque Carthage fut bâtie trois cents ans après la prise de Troie.

Il paraît que Carthage, fidèle à la mémoire de Didon, ne voulut point d'autre souverain, comme elle-même n'avait point accepté d'autre époux que Sichée, et qu'on y adopta dès ce moment le gouvernement républicain.

La nouvelle république prit d'abord les armes pour se délivrer du tribut qu'elle payait aux princes ses voisins. Elle attaqua ensuite les Maures et les Numides, et devint maîtresse d'une grande partie de l'Afrique. Il s'éleva une dispute de limites entre elle et Cyrène, colonie lacédémonienne établie sur le bord de la mer près de la grande Syrte. On convint des deux côtés que deux jeunes gens partiraient au même instant de chaque ville, et que le point où ils se rencontreraient fixerait la borne des deux États.

Deux frères carthaginois, nommés Philènes, très-légers à la course, arrivèrent avant les autres à un lieu beaucoup

plus éloigné de Carthage que de Cyrène. Les Cyrénéens, au lieu de se conformer au traité, prétendirent que les Carthaginois étaient partis avant l'heure désignée, et refusèrent de reconnaître la limite fixée, à moins que les deux frères ne s'y fissent enterrer vivants. Ils y consentirent, sacrifièrent leurs jours à leur patrie, et leurs concitoyens élevèrent dans ce lieu deux autels qu'on appela *les autels Philènes*. Ces autels terminaient à l'est les possessions de Carthage : ses bornes à l'occident étaient les colonnes d'Hercule et la Mauritanie ; au sud, la Numidie et les déserts.

La haine des Romains aurait voulu effacer de la terre le nom de Carthage ; et comme elle détruisit les archives de cette république, nous ne connaissons rien de certain sur l'histoire de ses premiers temps. On ne sait pas comment la royauté fut abolie, quel législateur lui donna sa nouvelle forme de gouvernement ; on ignore même dans quel temps les Carthaginois s'emparèrent de la Sardaigne : on dit que les îles Baléares (Majorque et Minorque), célèbres par leurs frondeurs, furent la conquête d'un général de Carthage nommé Magon. Le port Mahon rappelle encore le nom du vainqueur. Diodore prétend qu'il était frère d'Annibal.

La plus riche des conquêtes de Carthage, l'Espagne, se divisait alors en trois parties : la Bétique, qui comprenait Grenade, l'Andalousie, l'Estramadure et Cadix. On y trouvait deux cents villes opulentes. La Lusitanie se formait du Portugal et d'une partie des deux Castilles. La Tarragonaise contenait tout le reste du pays jusqu'aux Pyrénées.

Le commerce des Phéniciens avait fait connaître depuis longtemps la richesse de l'Espagne. Cadix était une colonie de Tyr ; les Espagnols l'attaquèrent. Carthage prit sa défense : les Ibères, divisés en petits peuples, furent vaincus. On ignore l'époque de ces guerres ; nous savons seulement par Polybe et Tite-Live que, dans le temps où brillaient

Amilcar; Annibal, Asdrubal, Carthage avait fait peu de progrès dans la Péninsule. Mais vingt ans après, lorsque Annibal envahit l'Italie, les Carthaginois s'étaient rendus maîtres de toute la côte occidentale et d'une grande partie de la méridionale, sur laquelle ils bâtirent Carthagène ; dans l'intérieur, l'Èbre leur servait de limites. Voilà tout ce qu'une obscure tradition nous a fait connaître de relatif à Carthage avant son invasion en Sicile et ses guerres avec les Romains.

Les Carthaginois avaient conservé la langue phénicienne ou chananéenne. Presque tous leurs noms étaient significatifs. Hannon veut dire *bienfaisant;* Didon, *aimable;* Sophonisbe, *discrète*; Annibal, *protégé par le Seigneur.* Le mot *pœni,* d'où l'on a tiré le nom de *punique,* vient évidemment des Phéniciens.

Carthage conserva toujours des liaisons intimes avec sa métropole. Elle lui payait une redevance annuelle. Tyr, veillant à sa conservation, empêcha Cambyse de l'attaquer. Lorsque Alexandre le Grand renversa la capitale de la Phénicie, les femmes et les enfants des Tyriens échappés aux massacres trouvèrent à Carthage une seconde patrie.

Les deux pays avaient les mêmes dieux. Carthage adorait principalement Saturne, Hercule, Junon, un démon qu'elle appelait son génie, et une divinité nommée Céleste. Polybe nous a conservé un traité conclu entre Philippe, roi de Macédoine, et les Carthaginois. Il commence ainsi : « Ce traité a été conclu en présence de Jupiter, d'Hercule, « de Junon, d'Apollon, du démon de Carthage, de Mars, « d'Iolaüs, de Triton, de Neptune, etc. »

Céleste, ou Uranie, était la lune. Dans les plus grandes calamités, on sacrifiait des victimes humaines à Saturne. Plutarque, en parlant avec horreur de cette affreuse coutume, trouve l'athéisme moins odieux que cette infâme superstition. « Il est moins injurieux, dit-il, pour la Divinité « de la méconnaître que de l'outrager et de lui offrir en

« sacrifice le sang des hommes. » Cette coutume barbare fut adoptée par presque tous les peuples jusqu'à l'établissement du christianisme. Son abolition est un des bienfaits de cette religion morale. Heureuse révolution, si elle avait pu empêcher beaucoup de tyrans et de fanatiques d'imiter Saturne et d'exiger les mêmes sacrifices.

Il fallait que le gouvernement de Carthage fût bien constitué, puisque, pendant cinq cents ans, il préserva cette république des chaînes de la tyrannie et des désordres de l'anarchie. Partout ailleurs on vit toujours en guerre les grands et le peuple; mais à Carthage, comme à Sparte et dans l'île de Crète, le pouvoir des riches et celui du peuple étaient balancés par un troisième pouvoir. Il résidait dans les mains de deux magistrats suprêmes, appelés *suffètes*, et auxquels plusieurs auteurs donnent le titre de roi. Le nom *suffète* vient du mot hébreu *shophétim* (juge). Les suffètes faisaient exécuter les lois, et commandaient presque toutes les armées.

Le pouvoir législatif était confié à un sénat composé de cinq cents membres, choisis parmi les plus riches citoyens. Il établissait les impôts, rédigeait les lois, décidait de la paix et de la guerre, recevait les ambassadeurs. La correspondance des généraux, les plaintes des provinces lui étaient adressées; il prononçait souverainement sur tout, lorsque les voix ne se divisaient pas; mais quand il y avait partage d'opinions, celle de la majorité se portait devant le peuple, qui décidait définitivement.

On tirait du sénat un conseil de cent personnes, appelé le *conseil des anciens*. Leurs charges étaient perpétuelles; ils faisaient l'office des éphores à Sparte, des censeurs à Rome. Les juges, les généraux leur rendaient compte de leur conduite.

On choisissait dans le conseil des anciens cinq personnes revêtues d'un grand pouvoir, et qui faisaient leur rapport au sénat sur les lois proposées et sur les affaires les plus importantes.

Les suffètes n'exerçaient leur pouvoir que pendant une année. Lorsqu'ils sortaient de place, on les nommait préteurs; ce qui leur conférait le droit de présider les tribunaux, le droit de surveiller le recouvrement des impôts et de proposer de nouvelles lois.

Aristote, en donnant des éloges à ce gouvernement, lui fait des reproches qui paraissent mal fondés. Le premier porte sur la cumulation des emplois. Il est certain que cette coutume forma de grands hommes dans la Grèce, à Carthage et à Rome, en obligeant les citoyens à étudier également l'art de la guerre, la science de l'administration et celle des lois, parties différentes, mais qui se touchent plus qu'on ne pense. Leur séparation dans les temps modernes a fait naître de dangereux esprits de corps et de funestes rivalités. Elle s'oppose à l'union des citoyens: par elle on trouve beaucoup de guerriers, de financiers, de magistrats, de jurisconsultes, mais peu d'hommes d'État.

L'autre défaut qu'Aristote blâmait dans la constitution de Carthage porte sur la loi qui exigeait des citoyens un certain revenu pour être aptes aux emplois : il regarde cette règle comme une source de corruption et d'avarice. Il est cependant certain que sans une loi pareille la tranquillité ne peut subsister. La propriété donne seule un intérêt direct au maintien de l'ordre. Le mérite et le talent ne peuvent se plaindre de cette règle; car, si la condition de la propriété exigée n'est pas trop forte, ils acquièrent presque toujours assez d'aisance pour parvenir aux places.

La position de Carthage la rendit commerçante; sa marine fit sa force et fonda sa fortune. Elle tirait d'Égypte le lin, le papyrus, le blé, les voiles et les cordages. Elle se fournissait sur la mer Rouge d'épiceries, d'aromates, de parfums, d'or et de perles. La Phénicie lui envoyait sa pourpre et ses riches étoffes. Les Carthaginois y portaient en échange le fer, l'étain, le plomb, le cuivre de l'Occident : ils étaient les facteurs de tous les peuples. Carthage devint

par sa navigation le lien de tous les États et le centre de leur commerce.

On l'accuse d'avidité pour les richesses ; ce reproche est plus applicable à sa situation qu'à sa constitution. Elle jouit des avantages et souffrit des inconvénients attachés à tout État commerçant, qui doit nécessairement, après avoir acquis une grande puissance et une grande fortune, voir ses mœurs se corrompre, et sa force se détruire par les progrès du luxe et par l'excès même de sa prospérité.

Puissante par son commerce, Carthage trouva une seconde source d'opulence, d'accroissement et de décadence dans les mines d'or et d'argent qu'elle exploita en Espagne.

La population de cette république fut d'abord aussi guerrière qu'industrieuse ; mais, en s'enrichissant, les Carthaginois s'amollirent, et s'accoutumèrent, au lieu de combattre eux-mêmes, à payer des troupes mercenaires.

Carthage tirait de ses alliés et des peuples tributaires une grande quantité de soldats. Les Numides formèrent sa cavalerie ; les Espagnols, son infanterie ; les Baléares lui donnèrent des frondeurs ; les Crétois, des archers ; les Gaulois, des troupes légères : de sorte qu'avec ses trésors elle levait d'immenses armées sans fatiguer sa population, faisait des conquêtes sans répandre son sang, et transformait les autres peuples en instruments de son ambition.

Elle sentit trop tard, mais cruellement, le danger de ce système. Ses armées mercenaires, n'étant unies par aucun lien, ne pouvant être animées d'aucun amour pour la patrie, ne se montrèrent redoutables que dans les temps de prospérité. Au moment des revers, cette force peu solide ne put résister à l'attaque d'un peuple dont les légions, composées de citoyens, ne connaissaient ni découragement ni désertion, et combattaient avec la constance et l'ardeur que donne seul l'amour de la gloire nationale.

Dès que les soldats mercenaires voyaient l'événement incertain ou la solde retardée, ils passaient souvent du côté de l'ennemi. Aussi Carthage, après ses défaites, demanda toujours humblement la paix, tandis que Rome, au milieu des revers, redoublait de fierté, de courage et d'audace. La fausseté est inséparable de la faiblesse. Carthage, vaincue, eut souvent recours à l'artifice, et on douta tellement de sa fidélité, que l'expression de *foi punique* devint une injure.

On reproche aux Carthaginois d'avoir négligé les sciences et les arts; cependant Massinissa, élevé à Carthage, se distingua par son instruction; Annibal prouva souvent son amour pour les belles-lettres; Magon écrivit vingt-huit volumes sur l'agriculture. On a conservé un ouvrage fait par Hannon, et relatif à l'établissement des colonies en Afrique. Clitomaque illustra la secte académique, et brilla dans Athènes. Cicéron vantait ses *Consolations*, adressées aux Carthaginois sur la ruine de leur ville. Enfin Térence naquit dans Carthage, et ce fut à sa rivale que Rome dut son plus grand poëte comique.

Malgré ces exceptions, il paraît cependant que l'esprit mercantile éloignait les Carthaginois de la philosophie et des lettres. On cite même une de leurs lois qui défendait aux citoyens d'apprendre la langue grecque.

Au reste, tout ce que nous savons des Carthaginois nous vient des Romains, source bien suspecte de partialité. La haine implacable des vainqueurs survécut à la ruine des vaincus; elle effaça leurs lois, comme elle fit oublier leur langage; elle raya leur nom de la liste des peuples, comme elle rasa leurs murs; elle brûla leurs archives, leurs titres, et n'aurait peut-être jamais parlé de Carthage, si elle n'eût été pressée de raconter sa ruine et la gloire de Rome.

On ne doit pas juger d'un peuple sur le témoignage de ses ennemis, et il est impossible de refuser son estime et même son admiration à une république qui, pendant sept

cents ans, jouissant par la sagesse de ses lois du calme intérieur, sut acquérir par ses armes et par son industrie tant de renommée, de fortune et de puissance.

CHAPITRE II.

GUERRE CONTRE LA SICILE.

Descente des Carthaginois en Sicile, sous les ordres d'Amilcar. — Leur défaite. — Mort d'Amilcar. — Sacrifice des victimes humaines aboli. — Exploits d'Annibal.— Peste dans son armée. — Prise d'Agrigente. — Guerre entre Denys et Carthage.— Révolte et armement en Afrique. — Victoire de Timoléon sur les Carthaginois.— Complot d'Hannon. — Son supplice. — Règne d'Agathocle. — Ses exploits — Sa mort.

(An du monde 3524. — Avant Jésus-Christ 480.)

Lorsque Xerxès forma le projet de subjuguer la Grèce, il engagea les Carthaginois à porter la guerre en Sicile. Ils y possédaient déjà quelques villes, où ils avaient établi des colonies. Vingt-huit ans avant cette époque, et dans l'année où Tarquin fut chassé de Rome, la république romaine et celle de Carthage conclurent un traité dans lequel on parla de l'Afrique et de la Sardaigne comme appartenant aux Carthaginois. Il y est aussi fait mention de quelques parties de la Sicile occupées par eux. Ce même traité défendait aux Romains de naviguer au delà du *beau promontoire,* situé près de Carthage; ce qui prouve la faiblesse de Rome et la puissance de sa rivale dans ces premiers temps.

Carthage, conformément aux conventions faites avec Xerxès, envoya, sous les ordres d'Amilcar, en Sicile, trois cent mille hommes et cinq mille bâtiments. L'armée débarqua dans le port de Palerme, et forma le siége d'Hymère. Gélon, alors tyran de Syracuse, marcha contre les Carthaginois, s'empara par ruse d'un de leurs camps, força l'autre et mit le feu aux vaisseaux. Amilcar périt; cent cinquante mille hommes furent tués; le reste tomba dans l'esclavage.

Carthage, qu'on a toujours accusée de manquer de fermeté dans les revers, crut voir l'ennemi à ses portes, et demanda la paix. Gélon l'accorda, à condition que les Carthaginois ne sacrifieraient plus de victimes humaines à Saturne, qu'ils payeraient les frais de la guerre, et qu'ils bâtiraient deux temples pour y déposer le traité.

Une armée athénienne, ayant voulu s'emparer de Syracuse, échoua et périt (an du monde 3592 ; — av. J.-C. 412). Les Ségestains, qui avaient pris le parti d'Athènes, craignaient la vengeance des Syracusains. Ils implorèrent la protection de Carthage, qui la leur accorda. Annibal, petit-fils de cet Amilcar vaincu par Gélon, conduisit une armée en Sicile, et débarqua dans le lieu où l'on bâtit depuis Lilybée, Il s'empara de Sélinonte, se rendit maître d'Hymère, et ternit ses succès par de grandes cruautés. Cependant, à son retour dans sa patrie, tout le peuple vint au-devant de lui, et son entrée fut un triomphe.

Trois ans après, il retourna en Sicile, ayant pour lieutenant Imilcon, fils de Hannon. L'historien Timée portait le nombre de ses troupes à cent vingt mille hommes.

Tandis qu'il assiégeait Agrigente, la peste fit d'affreux ravages dans son armée, et il en devint lui-même la victime. Les Carthaginois, pour apaiser les dieux, se rendirent parjures ; et, violant le traité qu'ils avaient fait avec Gélon, ils immolèrent un enfant à Saturne, et jetèrent à la mer des holocaustes en l'honneur de ce dieu.

Cependant Imilcon pressait toujours le siége d'Agrigente. Une partie des habitants évacua la ville ; le reste fut massacré par les assiégeants, qui détruisirent cette opulente cité et y firent un butin immense. Imilcon s'empara ensuite de Géla, et conclut enfin un traité avec Denys le Tyran. Ce traité ajoutait aux anciennes possessions de Carthage, Sélinonte, Hymère, Agrigente, Géla et Camarine. Il garantissait aux Léontins et aux Messéniens leur indépendance, et à Denys le trône de Syracuse.

Ce prince ne signa cette paix que pour consolider son

usurpation; mais, l'an du monde 3600 (av J.-C. 404), ayant fait d'immenses préparatifs pour réparer ses pertes, il déclara la guerre à Carthage et prit la ville de Moria. Imilcon, nommé suffète, rentra l'année suivante dans cette ville, appuya les mécontents contre le tyran, et poursuivit rapidement ses succès avec le secours de Magon, qui commandait sa flotte.

Ils vinrent tous deux assiéger Syracuse. Une maladie contagieuse détruisit une grande partie de leurs troupes; et lorsqu'ils se voyaient déjà vaincus par ce fléau, Denys les attaqua et les battit. Imilcon, forcé d'abandonner ses alliés, obtint avec peine la permission de ramener en Afrique le peu de soldats qui lui restaient. Arrivé à Carthage, il ne put supporter les reproches et surtout les larmes de ses concitoyens, et se donna la mort.

La nouvelle de son désastre consterna l'Afrique. Les peuples tributaires et alliés, apprenant qu'on avait abandonné leurs soldats aux vengeances et aux chaînes de Denys, s'indignent de cette trahison, courent aux armes, se rassemblent au nombre de deux cent mille, s'emparent de Tunis et marchent contre Carthage, qui se croit perdue.

Dans ce péril, cette nation superstitieuse compte plus sur ses sacrifices que sur son courage; elle attribue ses revers à la colère de Proserpine et de Cérès, qui jusque-là n'avaient point d'autel à Carthage. On leur éleva deux temples; mais leur secours était peu nécessaire. Cette multitude d'Africains, inondant les campagnes voisines, sans discipline, sans machines de guerre, sans chefs et sans magasins, se débanda dès qu'elle eut épuisé les campagnes par ses ravages, et une prompte dispersion délivra Carthage de ses terreurs.

L'année suivante Magon, suffète et général, perdit une grande bataille en Sicile et périt. On exigeait l'évacuation totale de l'île; mais, tandis qu'on négociait, le fils de Magon, arrivant avec de nombreuses troupes, défit les Syracusains, et dicta une paix honorable qui assurait à Car-

thage ses possessions, et obligeait Syracuse à payer les frais de la guerre.

Quelque temps après, Carthage se vit de nouveau attaquée par la peste et menacée par une rébellion des Africains. Le temps mit fin à la maladie, et les armes à la révolte.

Lorsque les Siciliens chassèrent Denys le Jeune du trône de Syracuse, ces troubles rendirent aux Carthaginois l'espérance de s'emparer de toute la contrée (av. J.-C. 348); malgré leurs efforts et ceux d'Icétas, tyran des Léontins, le célèbre Timoléon de Corinthe parvint à rétablir l'ordre et la liberté dans Syracuse. La désertion se mit dans les troupes étrangères commandées par Magon, et ce général effrayé s'embarqua pour l'Afrique. Le sénat de Carthage le mit en jugement; pour échapper à son arrêt, il se poignarda. Son corps, privé de vie, n'évita pas le supplice; il fut attaché à une potence.

La richesse inépuisable de Carthage recréait sans cesse de nouvelles armées. Soixante-dix mille hommes, sous la conduite d'Amilcar et d'Asdrubal, débarquèrent à Lilybée. Timoléon marcha à leur rencontre, les défit complétement, s'empara de leur camp, prit leurs trésors et leur tua dix mille hommes.

La mort de trois mille Carthaginois, dans cette affaire, consterna Carthage, accoutumée à ne verser que du sang étranger. Elle demanda la paix, et conclut un traité qui lui donna pour limites en Sicile le fleuve Halycus.

Dans ce même temps, un des principaux citoyens, Hannon, considérable par ses richesses, par ses talents, par son audace, forma le projet de se rendre maître de la république. Le jour des noces de sa fille était fixé pour l'exécution de ce dessein. Il devait inviter à un grand festin les sénateurs, et les empoisonner. On découvrit le complot; mais la crainte força la colère à la dissimulation. Les complices étaient nombreux, le coupable puissant: au lieu de le mettre en jugement, le sénat timide se con-

tenta de faire une loi pour supprimer le luxe des noces.

Hannon, n'espérant plus triompher par des embûches secrètes, voulut tenter la force. Prodiguant ses trésors, il soudoie des hommes sans aveu, arme les esclaves, cherche à soulever le peuple et les troupes ; mais, voyant contre lui la masse imposante des citoyens décidée à défendre la liberté, il se retire dans un château avec vingt mille esclaves armés, et sollicite vainement l'appui du roi des Maures. Attaqué dans sa forteresse et bientôt abandonné par ses lâches satellites, son désespoir ne put trouver la mort ; on le prit vivant et on le conduisit à Carthage. La vengeance fut aussi atroce que le crime. On le battit de verges, on lui arracha les yeux ; ses membres furent brûlés, son corps attaché à une potence, et le sénat fit périr tous ses parents pour qu'aucun n'imitât ses forfaits et ne vengeât sa mort.

L'opulence et la fertilité de la Sicile excitaient constamment l'ambition des Carthaginois. Croyant trouver un associé utile à leurs desseins, ils favorisèrent les complots d'un jeune et vaillant aventurier nommé Agathocle. Fort de leur appui, il parvint à usurper le trône et à détruire la liberté dans Syracuse (av. J.-C. 319).

Cet homme, fameux par son génie et par sa férocité, fit bientôt repentir ses alliés de leur aveugle confiance. Devenu roi, il voulut étendre sa puissance et chasser les étrangers de Sicile. Amilcar, qui commandait l'armée de Carthage, le battit d'abord complétement et l'enferma dans Syracuse ; mais, tandis qu'on le croyait perdu, cet homme extraordinaire, armant les esclaves, qu'il joignit à seize cents soldats, s'embarqua de nuit avec ses deux fils et arriva audacieusement en Afrique. Là, après avoir brûlé sa flotte pour ne pas diviser ses forces et pour ôter à son armée tout espoir de fuite, il prit une place qu'on appelait la grande ville, s'empara de Tunis et s'approcha de Carthage.

Malgré la surprise et l'effroi que causait une invasion

si imprévue, Hannon et Bomilcar, à la tête de quarante mille hommes, sortirent des murs et lui livrèrent bataille. Ils furent battus et mis en déroute ; Hannon périt dans le combat. Bomilcar voulut profiter du désordre qui régnait dans la ville, pour s'emparer à son tour du pouvoir suprême ; mais il fut vaincu et tué par ses concitoyens.

Agathocle, qui s'était emparé du camp des Carthaginois, y trouva vingt mille chaînes qu'on avait destinées pour lui et ses soldats. Il se vengea de cette vaine injure par d'affreux ravages. Son invasion causa la ruine de Tyr, qui ne put recevoir les secours qu'elle attendait de Carthage contre Alexandre le Grand. Les Carthaginois, menacés eux-mêmes des plus grands périls, ne purent donner à leur métropole que de stériles consolations, et que recueillir les victimes échappées au vainqueur.

Jamais Carthage ne s'était vue si près de sa ruine. Au lieu d'attribuer ses malheurs aux fautes de ses généraux et à l'habileté de l'ennemi, elle crut s'être attiré le courroux des dieux. Depuis longtemps on avait cessé d'immoler à Saturne, suivant l'antique usage, les enfants des meilleures maisons ; on achetait pour ces sacrifices des pauvres ou des esclaves : le peuple vit dans cette impiété la cause de tous ses revers. Pour l'expier, on immola deux cents enfants des plus nobles maisons ; et le fanatisme fut tel, que plus de trois cents personnes qui se croyaient coupables d'avoir précédemment soustrait à Saturne leurs enfants s'offrirent elles-mêmes en sacrifice, et furent immolées.

Cependant le sénat pensant que, pour se défendre, il fallait d'autres moyens que ces cruels holocaustes, rappela Amilcar en Afrique. Celui-ci, après avoir envoyé cinq mille hommes à Carthage, tenta de s'emparer par artifice de Syracuse. Mais les Syracusains, jetant alors dans le camp ennemi la tête du Carthaginois Hannon, qu'Agathocle leur avait envoyée, y répandirent la crainte. Cependant Amilcar donna l'assaut, et périt dans le combat.

Le roi de Syracuse avait épuisé les faveurs de la fortune. Inconstante pour le crime comme pour la vertu, elle aveugla son génie et abandonna ses drapeaux. Après s'être attiré la haine des princes africains en assassinant le roi de Cyrène, Ophellas, son allié, il courut apaiser des troubles en Sicile, et laissa son armée à son fils Archagatus, jeune homme sans expérience. Les Cyrénéens l'abandonnèrent; les Carthaginois reprirent courage, firent sortir de leurs murs trois fortes armées, défirent le prince de Syracuse et reprirent toutes les places qu'ils avaient perdues.

Agathocle, rappelé en Afrique par les événements, ne put y ramener la victoire. Son armée fut mise en déroute; il l'abandonna, se fit corsaire et périt misérablement. Ses soldats, trahis, égorgèrent ses enfants et se rendirent aux Carthaginois, qui se virent ainsi délivrés du plus grand péril qu'ils eussent encore couru. Mais un des funestes résultats de cette invasion se fit sentir dans la suite; car l'entreprise d'Agathocle inspira depuis à Scipion, comme il le dit lui-même, l'idée de descendre en Afrique pour forcer Annibal à quitter l'Italie.

Dans ce temps, le bruit des conquêtes d'Alexandre faisait craindre à Carthage qu'après avoir pris possession de l'Égypte, il ne voulût s'emparer de toute l'Afrique. Elle chargea un homme adroit, nommé Amilcar, de pénétrer ses desseins secrets. Cet émissaire partit, se fit passer pour exilé, obtint la confiance du roi, et instruisit ses compatriotes de tout ce qu'il avait cru découvrir.

Son succès et son crédit auprès d'Alexandre le rendirent suspect à ses concitoyens. Ils le regardèrent comme un espion du roi, et, après la mort de ce monarque, son ingrate patrie le condamna à perdre la vie.

Un autre conquérant réveilla de nouveau les alarmes des Carthaginois. Pyrrhus envahit l'Italie (av. J.-C. 277). Son ambition, pareille à celle d'Alexandre, menaçait le monde entier. Gendre d'Agathocle, ce titre le rendait un

ennemi dangereux pour Carthage. La crainte de ses armes décida les Carthaginois à s'unir aux Romains. Magon leur offrit cent vingt vaisseaux; mais le sénat de Rome refusa fièrement ce secours.

Pyrrhus, après des succès balancés en Italie, descendit en Sicile, et la conquit si rapidement qu'en peu de temps Carthage n'y posséda que la ville de Lilybée. Ce prince inconstant, qui avait plus de génie pour combattre que pour gouverner, voyant que les Syracusains lui refusaient les moyens de passer en Afrique, quitta la Sicile. Hiéron, devenu roi de Syracuse, empêcha par sa sagesse les Carthaginois de renverser son trône et de s'emparer de cette île. Sous son règne, la lutte de Rome et de Carthage commença, et Hiéron embrassa le parti des Romains. Après sa mort, le parti carthaginois l'emporta dans Syracuse et attira contre cette ville les armes romaines, qui lui ravirent pour toujours son indépendance.

CHAPITRE III.

PREMIÈRE GUERRE PUNIQUE.

(An du monde 3741. — Avant Jésus-Christ 263. — De Carthage 583. — De Rome 485.)

Cause de cette guerre. — Déclaration du sénat romain. — Victoire des Romains. — Construction d'une flotte romaine. — Invention du *corbeau*. — Combat naval à Mycale. — Victoire des Romains. — Exploits de Régulus et de Manlius. — Commandement de Xantippe. — Bataille entre Régulus et Xantippe. — Fuite de Régulus pris et conduit à Carthage. — Son ambassade à Rome. — Son supplice à Carthage. — Défaite d'Asdrubal. — Victoire d'Adherbal. — Victoire de Lutatius sur les Carthaginois. — Traité de paix.

La désertion d'une seule légion romaine fut la première cause de cette guerre sanglante, qui changea la face du monde, fit tomber Carthage, et donna l'empire de la terre aux Romains. Ces déserteurs, s'étant emparés de Rhège, contractèrent une alliance avec les soldats étrangers nommés Mamertins, devenus maîtres et oppresseurs de Messine. Ces deux villes, peuplées de brigands, exerçaient

d'affreux ravages dans tous les pays voisins. Leurs pirates parcouraient les mers, et pillaient de préférence les possessions de Rome et de Carthage.

Lorsque les Romains se virent débarrassés de Pyrrhus et de ses alliés en Italie, ils portèrent leurs armes contre Rhège, l'assiégèrent, la prirent, passèrent les habitants au fil de l'épée, et n'en gardèrent que trois cents qui furent conduits à Rome et condamnés au dernier supplice. La destruction de Rhège porta l'épouvante à Messine. Les Mamertins, affaiblis par la perte de leurs alliés et craignant d'éprouver le même sort, ne purent s'entendre, ni pour se soumettre, ni pour résister. Il se divisèrent : les uns livrèrent leur citadelle aux Carthaginois, les autres appelèrent Rome à leur secours.

Cet événement devint le sujet d'une assez grande incertitude et d'une discussion très-vive dans le sénat romain. D'un côté, la jalousie qu'inspirait Carthage, déjà maîtresse de la Corse, de la Sardaigne et de presque toutes les îles de la Méditerranée, la crainte de la voir dominer en Sicile et acquérir par ce moyen tant de facilité pour descendre en Italie, inspiraient à une partie des sénateurs un vif désir d'accueillir les Messéniens et de les défendre ; mais, d'un autre côté, on ne pouvait se dissimuler combien il était honteux d'entreprendre une guerre si injuste, de soutenir des brigands semblables à ceux de Rhège, et de se rendre en quelque sorte complice de tous leurs crimes. Arrêté par ces dernières considérations, le sénat n'eut pas l'audace de se déclarer pour les Mamertins ; mais le peuple, plus violent dans sa haine contre Carthage, se prononça ouvertement pour la guerre, et força les sénateurs à la déclarer.

Le consul Appius Claudius, chargé du commandement de l'armée, trompa la vigilance carthaginoise, débarqua en Sicile, entra dans Messine et s'en empara. Carthage, qui se vengeait toujours de ses revers par des cruautés, fit pendre son général, et envoya de nouvelles troupes qui

assiégèrent les Romains dans Messine. Claudius les battit et les contraignit de lever le siége.

L'année suivante, la Sicile fut le théâtre de divers combats entre les deux peuples. La principale place d'armes des Carthaginois était Agrigente. Les Romains portèrent leurs efforts sur ce point, gagnèrent une bataille contre leurs ennemis, et, après six mois de siége, s'emparèrent de la ville. Tous ces succès, honorables pour Rome, ne pouvaient avoir de résultat décisif tant que Carthage restait maîtresse de la mer, et réparait ses pertes par de nouvelles armées que son trésor créait facilement et que ses vaisseaux portaient avec rapidité.

Les Romains, alors sans marine, ne possédaient pas une galère, et se voyaient forcés d'emprunter des vaisseaux pour transporter leurs troupes en Sicile. Mais l'amour de la patrie connaît-il des obstacles? partout où il existe, il opère des prodiges. Le peuple romain voulut avoir une flotte; tous les bras obéirent à l'esprit public; en deux mois, cent vingt galères furent construites et les soldats exercés à la rame. Duillius commandait cette première armée navale. Les galères étaient lourdes et grossières; mais, pour remédier à ce défaut de construction, les Romains inventèrent une machine qu'ils nommèrent *corbeau*, sorte de pont en bois, armé de crochets en fer, qu'on abaissait sur le vaisseau ennemi pour l'attacher et pour faciliter l'abordage. La flotte de Carthage se composait de cent trente vaisseaux. L'amiral qui la dirigeait, nommé Annibal, montait une galère à cinq rangs de rames, conquise sur Pyrrhus. Les deux armées se rencontrèrent sur la côte de Mycale. Annibal, méprisant l'ignoranee des marins de Rome et la pesanteur de leurs bâtiments, s'avançait avec confiance, et croyait s'emparer sans peine de ces vaisseaux qui ne pouvaient point manœuvrer; mais l'étonnement des Carthaginois fut extrême lorsque les corbeaux des Romains, s'abaissant tous à la fois, accrochèrent leurs bâtiments, lièrent les deux flottes par des ponts, et changè-

rent, pour ainsi dire, ce combat naval en combat de terre, où l'on pouvait se joindre, se mêler et se battre de pied ferme. Les voiles, les manœuvres devenaient inutiles ; le courage seul fixait la fortune. Les Romains furent vainqueurs ; ils prirent quatre-vingts vaisseaux, et même celui de l'amiral, qui se sauva dans une chaloupe.

Ce premier triomphe naval remplit les Romains de joie et les Carthaginois de douleur. On érigea à Duillius une colonne nommée *rostrale*, parce que les proues des vaisseaux détruits lui servaient d'ornement. Cette colonne a vaincu le temps et subsiste encore.

Animée par ce succès, Rome, pendant deux ans, livra plusieurs combats qui exercèrent sa marine et lui valurent de nouveaux avantages. Mais comme l'opulence de Carthage lui fournissait sans cesse des forces nouvelles, les Romains, dans le dessein de terminer la guerre, se décidèrent à passer en Afrique. Le consul Régulus et Manlius y conduisirent une flotte de trois cent trente vaisseaux qui portaient cent trente mille hommes. L'armée navale de Carthage comptait vingt vaisseaux de plus. Hannon et Amilcar la commandaient. Une bataille eut lieu sur la côte de Sicile, près d'Ecnome ; la victoire, longtemps douteuse, se décida enfin pour les Romains. Ils s'emparèrent de soixante vaisseaux et en détruisirent trente ; vingt-quatre des leurs périrent dans le combat. Maîtres alors de la mer, ils abordèrent en Afrique, dans le port de Clypéa, dont ils se rendirent possesseurs ; de là ils se répandirent dans le pays, le ravagèrent et firent vingt mille prisonniers.

L'histoire nous donne souvent lieu de remarquer qu'on fait plus de fautes après les succès qu'après les revers (av. J.-C. 255). Le malheur éclaire, et la fortune aveugle. Les Romains, au lieu de redoubler d'efforts pour empêcher leurs ennemis de se relever, rappelèrent Manlius avec une grande partie de son armée, et ne laissèrent à Régulus, en Afrique, que quarante vaisseaux, vingt-cinq mille hommes et cinq cents chevaux.

Régulus, loin d'être découragé par cette diminution de forces, continua ses progrès : les Carthaginois marchèrent contre lui. Leurs généraux, malhabiles, se postèrent dans un pays coupé qui rendait inutiles leurs éléphants et leur nombreuse cavalerie. Régulus, profitant de cette faute, les défit complétement, pilla leur camp, prit Tunis, et s'approcha de Carthage.

Les Numides, toujours alliés des vainqueurs, ravageaient la campagne. Les Romains s'emparèrent de deux cents villes; Carthage, effrayée, demanda la paix. Régulus pouvait alors terminer la guerre avec gloire : sa hauteur fit rompre la négociation. Il refusa les propositions qui lui étaient faites, dicta de dures conditions, et dit avec rudesse aux députés de Carthage « qu'il fallait savoir vaincre ou se soumettre aux « vainqueurs. »

Les Carthaginois, indignés, répondirent qu'ils aimaient mieux périr que de signer une paix honteuse. Dans cet instant critique, et au moment où ils croyaient leur ruine inévitable, Xantippe, habile général lacédémonien, leur amène un corps de troupes grecques, relève leur courage abattu, et leur démontre qu'ils n'ont été vaincus que par l'ignorance de leurs généraux. Exerçant ses troupes devant eux, il leur prouve que jusque-là ils n'avaient pas su les éléments de l'art de la guerre : sa renommée, ses discours, son audace, lui attirent la confiance publique; Carthage remet son sort entre ses mains, et lui donne le commandement d'une armée de douze mille hommes, de quatre mille chevaux et de cent éléphants. Celle des Romains ne comptait que quinze mille hommes et cinq cents chevaux.

Xantippe sort des murs, place ses éléphants en première ligne, range derrière eux sa phalange et l'infanterie de Carthage, la cavalerie aux ailes, les étrangers et les troupes légères dans les intervalles de cette cavalerie. Régulus opposait aux éléphants ses troupes légères, et, derrière elles, ses cohortes en colonnes; sa cavalerie était placée

sur les ailes. Polybe remarque avec raison que, par ces dispositions, il pouvait repousser l'attaque des éléphants, mais qu'il s'exposait à être débordé et pris en flanc par la cavalerie nombreuse de l'ennemi. Le signal donné, les deux armées se précipitèrent avec fureur l'une sur l'autre. L'infanterie de la gauche de Régulus renversa d'abord tout ce qui lui était opposé; ses archers et ses cohortes repoussèrent les éléphants: mais la cavalerie carthaginoise, attaquant en flanc celle des Romains, la renversa, tomba ensuite sur les cohortes, et les mit en désordre. En même temps, la phalange grecque les enfonça; la déroute devint complète. Presque toute l'armée romaine périt ou tomba dans les fers. Il ne s'en sauva que deux mille hommes, qui se retirèrent à Clypéa.

Régulus, fuyant avec cinq cents hommes, fut pris et conduit à Carthage; et Xantippe, redoutant l'envie, le seul ennemi qu'il pût craindre après une si grande victoire, laissa modestement les Carthaginois s'enorgueillir d'un triomphe qu'ils lui devaient, et retourna dans sa patrie. Quelques historiens prétendent que les généraux de Carthage, jaloux de sa gloire, le précipitèrent dans la mer.

Carthage se croyait délivrée d'un danger extrême; mais elle avait beaucoup de pertes à réparer avant de pouvoir méditer d'importantes entreprises. Rome, réveillée de ses illusions par la destruction de son armée, sentait qu'il fallait plus de temps et d'efforts pour terrasser sa rivale, et la guerre continua des deux côtés sans résultat bien marquant.

Après l'avoir tenu dans une longue captivité, Carthage envoya Régulus à Rome (av. J.-C. 249). Il devait proposer l'échange des prisonniers, et s'engageait à revenir dans sa prison si l'échange était refusé. Ce fier Romain, plus grand dans le malheur que dans la fortune, loin de vouloir faire réussir une négociation dont le succès lui aurait donné la liberté, déclara au sénat qu'il regarderait comme

un funeste exemple la faiblesse qu'on montrerait, si l'on tirait de captivité des citoyens assez lâches pour s'être rendus à l'ennemi. Le sénat partagea son avis, et refusa l'échange.

La famille de Régulus, désolée, le peuple, attendri sur son sort, le conjuraient en vain de rester et de se dérober aux chaînes et aux supplices qui l'attendaient chez un ennemi barbare. Vainqueur de lui-même, inflexible dans ses principes et fidèle à sa parole, il se rendit à Carthage. On le jeta dans un cachot; on l'exposa ensuite au soleil, après lui avoir coupé les paupières; enfin on l'enferma dans un coffre hérissé intérieurement de pointes de fer. Il y périt dans des tourments affreux. Son courage indomptable et cette atroce barbarie éternisèrent sa gloire et la honte de Carthage.

La guerre s'anima de plus en plus : les Romains, avec trois cent soixante vaisseaux, livrèrent bataille à une flotte ennemie de deux cents voiles, à la vue de la Sicile. L'armée romaine, victorieuse, prit cent quatorze bâtiments, et courut ensuite délivrer à Clypéa les deux mille soldats de Régulus qui s'y étaient retirés. Mais cette armée triomphante, retournant en Italie, fut presque entièrement détruite par une tempête.

Asdrubal attaqua peu de temps après, en Sicile, l'armée de terre des Romains; sa défaite fut complète, et on lui tua cent quarante éléphants. Cette perte affaiblit Carthage et fortifia les espérances de Rome. Ses légions attaquèrent en Sicile Lilybée, la plus forte possession de ses ennemis. Imilcon y commandait avec dix mille hommes. Annibal, fils d'Amilcar, lui amena des secours d'Afrique. Après plusieurs tentatives inutiles, les machines des Romains furent brûlées, et le siége se changea en blocus.

Le peuple de Rome, opiniâtre dans sa haine, s'enrôlait avec ardeur pour l'armée de Sicile. Le consul Claudius Pulcher voulut attaquer pendant la nuit la flotte ennemie près de Drépane (av. J.-C. 246). Adherbal le prévint, ne

lui laissa pas le temps de se ranger en bataille, le défit et lui prit quatre-vingt-treize vaisseaux. Le consul n'en sauva que trente de ce désastre. Son collègue Junius, encore plus malheureux, vit détruire toute sa flotte; débarqué ensuite en Sicile avec quelques troupes, il prit la ville d'Érix, et y resta deux ans bloqué par l'ennemi.

Pendant l'espace de cinq années, les succès furent balancés de part et d'autre; enfin Rome tenta un effort extraordinaire, et mit en mer deux cents vaisseaux sous les ordres du consul Lutatius. La flotte carthaginoise se tenait sur la côte d'Afrique; Lutatius fit des progrès en Sicile, et resserra Lilybée. Hannon conduisit la flotte africaine près de Drépane. Les deux armées navales se rencontrèrent sur les côtes d'une petite île nommée Éguse. Les Romains s'étaient fort exercés dans l'espoir de se venger de leurs défaites; Carthage, maîtresse des mers depuis cinq ans, s'étant endormie dans une fausse sécurité, avait négligé sa marine. Des hommes de nouvelle levée, étrangers mercenaires, sans courage et sans instruction, composaient ses équipages. Ils ne résistèrent pas au premier choc des Romains; cinquante de leurs vaisseaux périrent; cinquante furent pris; Lutatius fit dix mille prisonniers, et joignit ses troupes à celles qui assiégeaient Lilybée. Carthage, épuisée par cette défaite, ordonna à Barca, qui commandait en Sicile, de faire des propositions pour terminer la guerre.

Lutatius n'imita pas l'imprudente fierté de Régulus : il accueillit favorablement les propositions de l'ennemi. On approuva sa conduite à Rome, dont les citoyens étaient presque aussi fatigués que leurs rivaux, et ils firent la paix aux conditions suivantes, dictées par le consul : « Il y « aura, si le peuple romain l'approuve, amitié entre Rome « et Carthage, aux conditions qui suivent : Les Carthagi- « nois évacueront la Sicile; ils ne feront point la guerre « à Hiéron, et ne porteront point les armes contre les « Syracusains ni contre leurs alliés. Ils rendront aux

« Romains, sans rançon, tous les prisonniers qu'ils ont « faits sur eux; ils leur payeront, dans l'espace de vingt « ans, deux mille deux cents talents euboïques d'ar-« gent. »

Rome, en approuvant le fond du traité, réduisit les termes du payement à dix années, ajouta mille talents au tribut, et exigea que les Carthaginois évacuassent toutes les îles situées entre la Sicile et l'Italie (av. J.-C. 241).

CHAPITRE IV.

SECONDE GUERRE PUNIQUE.

(An du monde 3763. — Avant Jésus-Christ 241.)

Cause de cette guerre. — Expédition d'Amilcar-Barca en Espagne. — Carthagène bâtie par Asdrubal. — Traité entre Asdrubal et Rome. — Mort d'Asdrubal. — État oligarchique de Carthage. — Premiers exploits d'Annibal. — Siége et prise de Sagonte. — Ambassade de Fabius à Carthage. — Grande expédition d'Annibal. — Son arrivée en Italie. — Bataille entre Annibal et Scipion. — Victoire d'Annibal. — Ses déguisements. — Bataille entre Annibal et Flamminius. — Défaite et mort de Flaminius. — Tactique de Fabius. — Rappel de Fabius à Rome. — Son retour à l'armée. — Victoire de Cnéius Scipion. — Bataille de Cannes. — Victoire d'Annibal. — Anneaux romains envoyés en Afrique. — Séjour d'Annibal à Capoue. — Défaite d'Asdrubal. — Siége et reddition de Capoue. — Guerre en Espagne. — Mort des deux Scipion. — Marche d'Asdrubal pour rejoindre Annibal. — Mort d'Asdrubal. — Exploits de Scipion l'Africain. — Traité de paix entre Scipion et Carthage. — Rupture de ce traité. — Entrevue de Scipion et d'Annibal. — Bataille entre ces deux généraux. — Défaite d'Annibal. — Ambassade de Carthage. — La paix est conclue.

Dans la première guerre punique, Rome et Carthage s'étaient étudiées réciproquement; elles avaient essayé leurs forces. Dans la seconde, elles se connaissaient parfaitement, et se détestaient davantage. La jalousie causa la première, et la haine la seconde. On avait d'abord pris les armes pour se disputer la palme de la gloire, la liberté des mers, et quelques possessions; on se battit ensuite pour se détruire. Les vainqueurs ignorent toujours la nécessité de la modération; ils oublient que toute paix humiliante est un affront dont on veut se venger, une trêve trompeuse qu'on cherche à rompre, et que le déses-

poir d'un ennemi opprimé prépare souvent les plus grands périls à celui qui l'a injustement abaissé.

Carthage regrettait la Sicile ; ses soldats mercenaires, désertant ses drapeaux, passèrent en Italie, engagèrent les Romains à s'emparer de la Sardaigne, et leur en facilitèrent les moyens. Les Carthaginois, épuisés, ne purent se venger de ce nouvel affront. Ils se virent contraints de consentir à cette dernière spoliation. Pour compenser tant de pertes, en attendant le moment de la vengeance, ils portèrent leurs armes et dirigèrent leur ambition vers l'Ibérie.

Amilcar-Barca, après avoir apaisé les troubles d'Afrique et soumis les Numides révoltés, conduisit une armée en Espagne, et combattit avec succès. Cet homme, fameux en Afrique par ses exploits, ferme dans le commandement, doué d'un grand courage et d'une prudence consommée, terrible dans les combats, doux après la victoire, conciliant dans les conseils, adroit en politique, réunissait toutes les qualités d'un grand général et d'un habile homme d'État. Implacable ennemi des Romains, il obligea son fils Annibal, âgé de neuf ans, de jurer au pied des autels une haine éternelle à Rome ; et jamais homme ne tint mieux son serment.

Ce grand capitaine, formant son fils par ses leçons et par ses exemples, conquit en peu de temps par la force des armes toute la partie de l'Espagne située entre la mer et l'Èbre, et la soumit totalement à son pays par la douceur de son administration. Après de longs succès, il trouva une mort digne de sa vie, et périt glorieusement dans une bataille qui le couronna pour la dernière fois des palmes de la victoire.

Asdrubal, son gendre, lui succéda ; et, pour assurer ses conquêtes, il bâtit sur la côte méridionale la nouvelle Carthage, appelée aujourd'hui Carthagène, qui devint, par sa position et par son commerce, une des plus importantes villes de l'Europe.

Rome voyait ses progrès d'un œil jaloux : elle aurait pris les armes pour enlever la péninsule à sa rivale, mais la crainte des Gaulois qui la menaçaient l'arrêta. Elle négocia au lieu de combattre, se contenta de limiter les conquêtes qu'elle n'osait ravir, et conclut avec Asdrubal un traité qui défendait aux Carthaginois de s'avancer au delà de l'Èbre.

Asdrubal, poursuivant ses succès, subjugua tous les peuples qui se trouvaient entre la mer et le fleuve. Après huit ans de victoires, il périt assassiné par un Gaulois (av J.-C. 220). Trois ans avant sa mort, il avait demandé qu'on lui envoyât son beau-frère Annibal, alors âgé de vingt-deux ans.

Dans ce temps l'oligarchie dominait à Carthage ; les familles d'Hannon, d'Imilcon, de Magon, de Bomilcar, d'Adherbal, d'Amilcar, d'Asdrubal, y jouissaient du plus grand crédit. Cette oligarchie se divisait en deux factions : celle d'Amilcar et d'Annibal se nommait la faction Barcine ; l'autre avait pour chef Hannon. La première était ambitieuse, la seconde pacifique. Les exploits d'Amilcar et d'Asdrubal donnaient beaucoup d'éclat à leur parti, qui projetait sans cesse de nouvelles conquêtes. Celui d'Hannon voulait consolider la puissance de Carthage par la paix et l'étendre par le commerce, et il s'opposa au départ d'Annibal pour l'Espagne. Hannon représenta vivement au sénat le danger de confier l'armée à un jeune homme impétueux comme Pyrrhus, impérieux comme son père, et qui avait juré, au sein de la paix, une guerre éternelle à Rome. Il regardait ce génie bouillant comme une étincelle ardente, qui devait bientôt causer un vaste incendie.

Malgré ces remontrances, la faction Barcine l'emporta; Annibal partit pour l'Espagne. Les soldats charmés crurent revoir le grand Amilcar ; ils retrouvèrent en lui les mêmes traits, la même vigueur, la même intrépidité, la même présence d'esprit, un génie plus vaste, un talent fécond et souple, énergique et artificieux, propre à triompher également par l'audace et par la ruse.

Il fit avec distinction trois campagnes sous Asdrubal; après la mort de ce général, le peuple et l'armée, malgré l'opposition de ses rivaux, lui déférèrent le commandement. Cornélius Nepos assure même que, sans considérer sa jeunesse, on le nomma suffète ou roi.

Parvenu à ce poste, l'Italie fut constamment le but de ses pensées secrètes. Il conquit plusieurs villes en Espagne; son ambition excita la crainte de tous les peuples de cette contrée. Ils se liguèrent contre lui, et opposèrent à sa valeur une armée de cent mille hommes. Malgré l'infériorité du nombre de ses troupes, il défit les ennemis en bataille rangée, et mit tous ses soins, après la victoire, à se concilier par des faveurs et de grandes largesses les citoyens, les alliés et les peuples conquis, voulant assurer par cette sage politique l'exécution tranquille de ses grands desseins.

Le traité conclu avec Rome ne pouvait arrêter ce génie ambitieux, qui ne cherchait que l'occasion de le rompre. Il forma audacieusement le siége de Sagonte, place située au delà de l'Èbre. Les Sagontins invoquèrent la protection de Rome. Elle envoya sur-le-champ des députés pour s'opposer à cette infraction de la paix. Annibal refusa de les entendre; ils ne furent pas mieux accueillis à Carthage, malgré les remontrances d'Hannon, qui s'efforça vainement de faire sentir l'injustice et le danger d'une pareille agression. Sagonte, réduite à l'extrémité, capitula; mais Annibal proposa des conditions si humiliantes, que les sénateurs préférèrent la mort à la honte de les accepter. Ne consultant que leur désespoir, ils dressèrent un bûcher sur la place publique, y jetèrent leurs richesses, le trésor de l'État, et se précipitèrent dans les flammes, qui se communiquèrent rapidement à toute la ville. Au même instant une tour, battue par les béliers d'Annibal, s'écroule; les Carthaginois entrent par la brèche, s'emparent de la ville, égorgent tous ceux qui portaient les armes, et dérobent à l'incendie un immense butin.

Annibal ne s'en réserva rien, mais il s'en servit habile-

ment pour animer l'ardeur du soldat et pour augmenter la force de sa faction dans Carthage.

La nouvelle de ce désastre répandit la consternation à Rome. L'indignation d'une attaque si audacieuse, au mépris des traités, la honte d'avoir laissé périr sans secours des alliés fidèles, la crainte du génie et des projets d'Annibal, réveillent avec fureur l'antique haine. Le peuple s'émeut, accourt sur la place; le sénat s'assemble; les harangues les plus violentes se font entendre, et l'on décide unanimement le prompt départ d'ambassadeurs chargés de demander formellement à Carthage si la ruine de Sagonte a été ordonnée par elle, et d'exiger pour réparation qu'on livre Annibal aux Romains.

Le sénat de Carthage voulait, suivant sa coutume, prendre des délais, répondre vaguement à des plaintes positives, et opposer la ruse punique à la fierté romaine. Fabius, ambassadeur de Rome, montrant alors un pan de sa robe qu'il tenait plié dans ses mains : « Je porte ici, dit-il, la « paix ou la guerre, choisissez. — Choisissez vous-même, « lui répondit-on. — Je vous déclare donc la guerre, re- « prit-il en secouant sa toge, et elle sera terrible. — Nous « l'acceptons de bon cœur, et la ferons de même! » s'écrièrent tous les sénateurs.

C'est ainsi que fut rompue la paix, l'an du monde 3785, avant Jésus-Christ 192, l'an de Rome 529, et de Carthage 627. Elle avait duré vingt-quatre ans. Annibal avait alors vingt-six ans.

Avant de suivre le vaste projet dont ce grand capitaine méditait le plan depuis sa plus tendre jeunesse, il fit passer en Afrique les soldats espagnols qui se trouvaient dans son armée, et appela en Espagne ceux d'Afrique, espérant que, loin de leur patrie, ils seraient plus soumis. Par ses ordres, quarante mille hommes gardèrent l'Afrique; quinze mille, les provinces d'Espagne; soixante vaisseaux protégèrent les côtes. Il offrit à Cadix un sacrifice à Hercule, et ensuite marcha pour mettre fin à l'entreprise la plus au-

dacieuse qu'un mortel eût jamais conçue, celle de traverser l'Espagne, les Gaules, et de franchir les Alpes pour envahir l'Italie.

Il partit de Carthagène, éloignée de l'Èbre de cent dix lieues. Son armée se composait de cent mille hommes d'infanterie, de douze mille de cavalerie et de quarante éléphants. Il battit tous les peuples et conquit tous les pays au delà de l'Èbre jusqu'à Emporium, petite ville maritime près des Pyrénées, qui séparent l'Espagne des Gaules et se trouvent distantes de l'Èbre de quatre-vingts lieues. Il laissa Hannon avec onze mille hommes dans cette partie de l'Espagne qu'il venait de soumettre ; franchissant ensuite les Pyrénées, il s'avança sur le Rhône avec cinquante mille hommes de pied, neuf mille chevaux et seize éléphants.

Les Gaulois, postés sur l'autre rive du fleuve, lui en disputaient le passage. Annibal, informé de leurs desseins, avait envoyé, deux jours auparavant, Hannon, fils de Bomilcar, avec un corps de troupes chargé de traverser le Rhône un peu plus haut et dans un endroit moins gardé. Son ordre fut exécuté. Alors il se présenta sur la rive du fleuve. Les uns le passaient sur des barques, les autres à la nage, l'infanterie sur des radeaux ou dans quelques troncs d'arbre creusés ; plusieurs grands bateaux, rangés et liés, rompaient le courant. Les Gaulois, placés sur l'autre rive, poussaient de grands cris, frappaient leurs boucliers, lançaient des traits et s'animaient mutuellement au combat. Mais tout à coup ils aperçoivent sur le haut des montagnes un corps ennemi, celui d'Hannon, qui brûle leur camp et marche sur eux. Attaqués en tête et en queue, ils se troublent, se découragent et prennent la fuite. Délivrée de tout obstacle, l'armée d'Annibal passe tranquillement le fleuve; les éléphants le traversent ensuite sur de grands radeaux qu'on avait couverts de terre, pour que ces animaux ne s'aperçussent pas qu'ils quittaient le rivage.

Pendant ce temps, les deux consuls Scipion et Sempronius étaient partis avec deux armées destinées l'une pour l'Espagne et l'autre pour la Sicile. Sempronius devait s'embarquer à Lilybée et attaquer l'Afrique ; Scipion comptait prendre des vaisseaux à Marseille pour conduire ses troupes en Espagne, où il espérait trouver encore Annibal. Il apprit avec surprise que l'ennemi, prévenant ses desseins par une marche rapide, s'approchait du Rhône, et il envoya trois cents cavaliers pour le reconnaître.

Annibal détacha cinq cents Numides au-devant d'eux : ces deux troupes se livrèrent un combat opiniâtre et sanglant. Les Romains perdirent la moitié des leurs, mais forcèrent les Numides à fuir. Cette action regardée comme un présage de l'issue de la guerre, annonçait, suivant les augures, qu'elle serait favorable aux Romains après avoir coûté beaucoup de sang.

Sur ces entrefaites, Annibal reçut une ambassade des Gaulois établis sur la rive du Pô. Ils lui promettaient des vivres et des secours contre les Romains. Ce grand capitaine, voulant suivre sans obstacle ses desseins, s'éleva un peu vers le nord, et, s'éloignant de la mer afin d'éviter la rencontre de Scipion, traversa la Gaule jusqu'aux Alpes.

Scipion n'arriva sur le Rhône que trois jours après le passage des Carthaginois. Désespérant alors d'atteindre l'ennemi, il retourna à Marseille, envoya son frère avec la plus grande partie de ses troupes en Espagne, et partit lui-même pour Gênes, dans le dessein d'opposer l'armée romaine, qui se trouvait sur les rives du Pô, à celle d'Annibal lorsqu'elle descendrait les Alpes. Celui-ci traversa le pays des Allobroges, où l'on voit aujourd'hui Genève, Vienne et Grenoble ; il y trouva les peuples divisés, les pacifia, leur donna des vivres pour s'assurer leur amitié, et s'avança au pied des Alpes. Là son génie eut à triompher de nouveaux obstacles.

Ces monts escarpés ne lui offraient aucune route. Forcé

de suivre des sentiers étroits et glissants, bordés de précipices, il voyait sans cesse des abîmes sous ses pieds, et sur les hauteurs, de belliqueux montagnards qui s'opposaient à son passage. L'intrépide Annibal dompte à la fois la nature et l'ennemi; après avoir perdu un grand nombre d'hommes et de chevaux, écrasés par les rochers qu'on roulait sur eux, ou tombés dans les précipices, il s'empare d'une forteresse où il trouve des provisions qui rendent le courage et l'espoir à ses troupes exténuées de fatigue.

Continuant sa marche, et trompé par la perfidie de ses guides, il se voit attaqué dans un défilé étroit, et se tire de ce nouveau péril par des prodiges de valeur. Enfin après neuf jours d'efforts surnaturels et de combats sans cesse renouvelés, il atteint le sommet des Alpes, et s'y repose deux jours. Une neige abondante, tombant alors sur les montagnes, porte dans l'esprit des soldats le découragement et l'effroi : Annibal les ranime en montrant à leurs yeux les plaines de la riche Italie, et en flattant leur avidité par l'espoir du pillage de Rome.

Le soldat rassuré reprend ses armes; la soif de l'or lui fait oublier tous les périls. Mais la glace rendait les sentiers presque impraticables; la neige, couvrant les précipices, engloutissait sous sa surface trompeuse les hommes et les animaux; d'immenses éboulements de terre écrasaient des cohortes entières. Annibal, que rien ne pouvait décourager, creuse avec le fer et le feu des chemins dans le rocher. Quelques historiens ajoutent fabuleusement qu'après avoir fait rougir le roc, il y jetait du vinaigre pour le fondre. Les actions de ce grand homme n'avaient pas besoin d'exagération pour être regardées comme des prodiges.

L'armée descendit enfin dans une plaine fertile, qui consola bientôt le soldat de ses travaux et de ses dangers.

Malgré ses premiers succès, Annibal dut prévoir alors toutes les difficultés que présentait une invasion dont son ambition ne lui avait montré d'abord que la gloire. Sorti

de l'Espagne avec près de soixante mille combattants, il ne lui restait plus que douze mille Africains, huit mille Espagnols, et six mille chevaux (ainsi qu'il l'inscrivit lui-même sur une colone), et cependant il n'avait pas encore combattu les Romains. Tel est le danger de toute guerre portée dans les pays lointains : plus on avance, plus on s'affaiblit, et chaque succès n'est souvent qu'un pas de plus vers une ruine totale.

La marche des Carthaginois durait depuis six mois; ils avaient employé quinze jours à franchir les Alpes; le mois de septembre était arrivé. Annibal croyait trouver des alliés à Turin; ces peuples refusèrent de s'associer à ses projets. Pour les punir de ce refus, il s'empara de leur ville, passa les habitants au fil de l'épée, et s'avança sur le Tésin. La rapidité de sa marche étonna Rome, vaincue pour la première fois en audace et en ambition. Sempronius reçut l'ordre de quitter la Sicile; Scipion, après avoir passé le Pô, vint camper près du Tésin. Le général carthaginois, voulant raffermir le courage de ses soldats, fit combattre en leur présence les Gaulois, qu'il paya pour donner ce spectacle sanglant, et dit à ses troupes « qu'el-« les seraient bien lâches, si elles ne combattaient pas « vaillamment dans le dessein d'assurer la gloire de leur « patrie, lorsqu'elles voyaient des paysans obscurs s'entre-« tuer pour un mince salaire. » Employant ensuite une éloquence qui lui fut souvent aussi utile que sa valeur, il rappela aux soldats leurs exploits, et rabaissa avec adresse à leurs yeux la puissance romaine.

Cependant Scipion passe le Tésin; Annibal, à la tête de son armée, offre un sacrifice à Jupiter, fend la tête d'un agneau avec une pierre tranchante, et se voue au même sort s'il ne parvient pas à faire jouir ses soldats des biens qu'il leur a promis. Le signal est donné; les deux armées, animées par une vieille haine, fondent en furie l'une sur l'autre. L'infanterie romaine résiste d'abord avec succès aux archers et à la cavalerie pesante de Carthage; mais

les Numides, ayant enfoncé la cavalerie ennemie, tombent sur les légions, qui, se trouvant attaquées de tous les côtés, se retirent au delà du Tésin, passent le Pô et rompent les ponts.

Le consul Scipion, blessé dans le combat et entouré, fut délivré par la vaillance de son fils, âgé alors de dix-sept ans, et qui mérita dans la suite, en terminant glorieusement cette guerre, le surnom d'Africain.

La victoire donne toujours des alliés. Tous les Gaulois établis en Italie embrassèrent la cause d'Annibal. Sempronius, revenu de Sicile avec ses troupes, marcha vers la Trébie, petite rivière qui se jette dans le Pô, près de Plaisance, et s'y joignit à l'armée de Scipion. Celle d'Annibal ne tarda pas à s'approcher.

Scipion voulait qu'on évitât le combat, afin d'exercer les nouvelles levées et de fatiguer l'inconstance des Gaulois; mais Sempronius, plus présomptueux qu'habile, accusa cette prudence de timidité, et voulut en venir aux mains : c'était ce que désirait Annibal; il disait souvent que, dans les entreprises extraordinaires et les guerres d'invasion, il faut toujours soutenir le courage des troupes et l'espoir des alliés par de nouveaux exploits.

Après avoir placé Magon et deux mille hommes en embuscade dans une prairie couverte d'arbres, sur les bords d'un petit ruisseau, il fit passer la Trébie à un corps de Numides, afin d'attirer l'ennemi. Sempronius envoya sa cavalerie contre eux. Les Numides se retirent précipitamment; le téméraire consul les suit avec toute l'armée, qui n'avait encore pris aucune nourriture. Le combat s'engage; la cavalerie carthaginoise enfonce les Romains : les troupes embusquées de Magon paraissent derrière eux, les attaquent, les mettent en déroute complète.

Dix mille hommes seuls se font jour à travers l'ennemi; tout le reste périt (av. J.-C. 218). Annibal regretta dans cette victoire tous ses éléphants, que le froid fit mourir. La saison étant avancée, il prit des quartiers d'hiver, fit

reposer ses troupes, et s'assura des alliés en Italie, en rendant sans rançon la liberté aux soldats italiens qu'il avait pris.

L'année suivante, la fortune devint plus favorable aux Romains. Leurs armes furent victorieuses en Espagne; Scipion y battit Hannon, le fit prisonnier, et conquit tout le pays jusqu'à l'Èbre.

Annibal prit la route de la Toscane ; mais, arrivé sur les Apennins, une tempête affreuse l'empêcha de continuer sa marche, et lui enleva une grande partie de ses soldats. De retour à Plaisance, il livra à Sempronius un combat dont le succès douteux ne produisit aucun résultat.

L'année d'après, Flaminius et Servilius, nouveaux consuls, rassemblèrent leurs armées à Arétium en Toscane. Annibal marcha contre eux, et, pour les joindre plus promptement, il traversa un pays marécageux, dont l'air infect fit périr beaucoup de soldats; il y perdit lui-même un œil.

Rome, dans sa haine, peu scrupuleuse sur les moyens de vengeance, envoya plus d'une fois dans le camp carthaginois des émissaires chargés de trancher les jours de ce redoutable adversaire. Loin de sa patrie, entouré d'ennemis et d'assassins, il s'était fait faire de faux cheveux, des costumes de tout âge et de toute profession, et changeait si fréquemment de déguisement, que ses amis mêmes pouvaient à peine le reconnaître. Ainsi ce capitaine ambitieux, qui voulait remplir l'univers de son nom, se voyait forcé, par la crainte de la mort, à se cacher dans son propre camp : tant les hommes se trompent sur le bonheur qu'ils croient attaché à la puissance et à la gloire !

Arrivé près d'Arétium, il étudia le caractère de Flaminius avant de se mesurer avec lui. Ayant bientôt reconnu qu'il était téméraire et avide de succès, il pilla le plat pays, afin de lui faire quitter une forte position qu'il occupait.

Ses premières tentatives ne réussissant point, il feignit de s'avancer vers Rome, ayant Crotone à sa gauche et le lac Trasimène à sa droite. Bientôt on lui apprit que le consul le suivait (av. J.-C. 217) : alors, après avoir traversé un vallon étroit, et posté des embuscades à l'entrée et sur les côtés de ce défilé, il se campa lui-même à l'autre extrémité, sur une haute colline.

L'ardent Flaminius entra témérairement dans ce vallon, sans envoyer d'éclaireurs pour le fouiller. Les Africains fondent de tous côtés sur les Romains ; Flaminius s'efforce en vain de rétablir l'ordre. Son intrépidité se communique à ses soldats ; ils combattent avec courage, mais avec confusion. Malgré leur désavantage, ils résistèrent longtemps ; enfin, Flaminius tombant sous les coups d'un Gaulois, les Romains prennent la fuite, et trouvent la sortie du défilé gardée par l'ennemi. Dix mille hommes, renversant cet obstacle, se sauvèrent à Rome ; six mille furent pris et quinze mille tués. Dans cette victoire, qu'Annibal dut à son habileté, il ne perdit que quinze cents soldats. Carthage triompha dans cette journée, et Rome tomba dans la consternation, lorsque le préteur, du haut de la tribune, prononça tristement ces paroles : « Citoyens, nous venons « de perdre une grande bataille. » Le sénat eut alors recours au moyen extrême que la république prenait dans les grandes calamités ; il nomma Fabius dictateur, et Minutius général de la cavalerie.

Annibal ne crut pas qu'il fût encore temps de s'approcher de Rome. Il ravagea les campagnes de l'Ombrie, et jusqu'à la Pouille, tuant tout ce qui portait les armes, et répandant partout l'épouvante, afin d'empêcher les Romains de conserver des amis et de trouver des auxiliaires.

Fabius, éclairé par les fautes de ses prédécesseurs, et plus habile qu'eux, suivait les mouvements de l'ennemi sans se compromettre, et le harcelait continuellement sans risquer de combat décisif. Lorsque Annibal, tour-

menté par ses manœuvres, voulait l'attaquer, il trouvait toujours Fabius retranché dans une forte position, et le provoquait en vain. Ce sage Romain savait que, dans les guerres d'invasion, le pays attaqué gagne tout quand il peut gagner du temps.

Annibal se moquait hautement de sa pusillanimité; mais il admirait en secret cette habile temporisation, et sentait qu'il avait trouvé un rival digne de lui.

Fabius, prévoyant qu'Annibal, à son retour de Campanie, passerait par le vallon de Casilin, qui séparait le territoire de Falerne de celui de Capoue, y embusqua quatre mille hommes qui gardaient le seul défilé par où l'ennemi pouvait sortir. Il se porta ensuite avec l'armée, suivant son usage, sur les hauteurs. Annibal tomba dans le piége, et se trouva enveloppé de toutes parts.

Privé de vivres, environné d'ennemis inattaquables, n'apercevant aucun moyen de retraite, sa ruine semblait inévitable; un artifice le sauva. Il rassembla deux mille bœufs, attacha à leurs cornes des faisceaux de sarment, y mit le feu, et les poussa à grands coups, pendant la nuit, vers le sommet des montagnes. Ces animaux furieux, se dispersant de tous côtés, et répandant partout la flamme, firent croire aux quatre mille homme qui gardaient le défilé que l'armée romaine était attaquée sur les hauteurs. Ils quittèrent leur poste, et volèrent au secours des légions. Annibal, alors, trouvant le passage libre, hâta sa marche, et sortit sans perte de cette position qui devait être son tombeau. Il reprit ensuite le chemin de la Pouille, toujours harcelé et poursuivi par les Romains.

Peu de temps après, Fabius, rappelé à Rome par le sénat, recommanda à Minutius de ne point hasarder de combat pendant son absence. Celui-ci n'obéit pas: ayant appris que la cavalerie carthaginoise se trouvait dispersée pour rassembler des vivres et des fourrages, il l'attaqua vivement, la battit et fit beaucoup de prisonniers. Cet avantage enfla son orgueil et lui valut la faveur du peuple romain, avide

d'événements, affamé de combats et fatigué des lenteurs de Fabius.

Quand le dictateur revint à l'armée, Minutius, fort du vœu du peuple, exigea avec hauteur que le commandement fût partagé entre eux et par jour. Fabius aima mieux partager les troupes, et lui en confia la moitié.

Annibal, informé du peu de concorde qui existait entre les généraux et du partage de leurs forces, tendit un piége à la témérité de Minutius : il l'attira par ses manœuvres près d'une colline, derrière laquelle il avait placé une forte infanterie. Lorsqu'il le vit assez engagé, il l'attaqua en tête et en flanc, et se vit au moment de l'exterminer ; mais Fabius, apercevant les premiers fuyards, dit à sa légion : « Sauvons l'imprudent Minutius ; arrachons à l'ennemi la victoire et à Rome l'aveu de sa faute. » Il fondit sur Annibal, et le força de se retirer. Celui-ci dit alors : « Je savais bien que cette sombre nuée, qui se tenait depuis si longtemps sur les montagnes, crèverait enfin et nous amènerait un grand orage. »

Cette même année, Cnéius Scipion défit la flotte d'Amilcar et lui prit vingt-cinq vaisseaux. Il se joignit ensuite à son frère en Espagne, passa l'Èbre, se rendit maître de Sagonte par trahison, et en tira les enfants des familles les plus distinguées d'Espagne, qu'Annibal y faisait garder en otage pour s'assurer la soumission des peuples de cette contrée.

L'année suivante, Rome élut pour consuls Térentius Varron et Paul Émile. Jamais on n'avait levé que quatre légions ; dans ce danger extrême, les Romains en formèrent huit, de cinq mille hommes chacune, ce qui, joint avec les alliés, composa la plus forte armée qu'eût encore mise sur pied la république.

Varron, fier de ses forces et rempli de présomption, avait déclaré hautement que la guerre ne finirait pas tant qu'on placerait des hommes timides comme Fabius à la tête des armées, mais que pour lui il combattrait sans hésiter l'en-

nemi dès qu'il le verrait. Cette ardeur plaisait au peuple, et lui attira sa faveur. Son début sembla réaliser ses promesses; dans un premier combat, il tua quinze cents Carthaginois.

Annibal, qui manquait alors de vivres, avait besoin d'une victoire : les Espagnols parlaient déjà de l'abandonner ; tout délai lui aurait été funeste. Il regarda comme un gain la perte qu'il venait d'éprouver, prévoyant qu'elle redoublerait l'aveugle confiance du consul, et le déciderait à lui livrer promptement bataille. Les deux armées se trouvèrent bientôt en présence près de Cannes, sur les bords du fleuve Aufide (av. J.-C. 216). Annibal occupait une plaine vaste et propre au déploiement de sa nombreuse cavalerie. Émilius voulait attirer l'ennemi dans un terrain plus favorable à l'infanterie : Varron, présomptueux comme sont tous les malhabiles, n'adopta point son avis, et, dès que le jour où il devait commander fut arrivé, il donna le signal du combat.

Annibal harangua ses troupes : « Enfin, dit-il, j'ai ré-
« duit les Romains à combattre. Compagnons, souvenez-
« vous de vos exploits ! Trois victoires vous ont soumis les
« plaines d'Italie ; celle-ci va vous rendre maîtres de ses
« villes, de ses trésors, des richesses et de la puissance
« de Rome. C'est assez parler, il faut agir. Les dieux
« m'annoncent que toutes mes promesses vont être ac-
« complies. »

L'armée romaine comptait quatre-vingt-six mille combattants, et les Carthaginois cinquante mille. Émilius commandait la droite, Varron la gauche, Servilius le centre. Annibal s'était placé de manière que le vent soufflait contre les Romains, et les aveuglait de poussière. La rivière appuyait son aile gauche, l'infanterie espagnole et gauloise formait son centre; les cohortes africaines se partageaient sur les ailes, et soutenaient la cavalerie qui s'y trouvait.

Annibal commença l'attaque avec les Espagnols et les

Gaulois, étendant en avant ses ailes, et tenant en arrière ses Africains, de sorte que son armée formait un demi-cercle. Les légions romaines, voyant leur centre attaqué, se resserrèrent pour opposer une masse à l'ennemi. Annibal, cédant peu à peu, se retira et fut vivement poursuivi par les légions. Lorsqu'il vit l'armée romaine suffisamment engagée, il la fit attaquer en flanc par ses deux ailes et par ses Africains. Les Romains, obligés de faire face de tous côtés, ne purent reprendre leur ordre de bataille. Chargés de toutes parts et enfoncés, ils furent taillés en pièces.

Émilius, couvert de blessures, périt dans la mêlée; deux questeurs, vingt-un tribuns militaires, Servilius, Minutius et quatre-vingts sénateurs, furent tués; plus de soixante-dix mille hommes restèrent sur le champ de bataille; enfin Annibal, rassasié de carnage, cria d'épargner les vaincus.

Dix mille hommes qui occupaient le camp romain se rendirent prisonniers. Le consul Varron se sauva à Vénouse avec soixante-dix cavaliers. Quatre mille Romains échappèrent seuls à la mort par la fuite. La perte d'Annibal ne monta pas à plus de six mille hommes.

Maherbal, l'un de ses généraux, voulait qu'il marchât droit à Rome, et, ne pouvant l'y déterminer, il lui dit : « Annibal, vous savez vaincre, mais vous ne savez pas « profiter de la victoire. »

Tous les historiens, excepté Polybe, lui reprochent cette faute. C'est juger légèrement un grand homme, et le silence de l'historien grec à cet égard paraît plus sage. Il ne restait pas à Annibal trente mille combattants; Rome était forte et peuplée de héros; et, pendant un long siége, les légions d'Espagne pouvaient revenir et accabler les assiégeants. Annibal devait attendre et espérer des renforts de Carthage. Cependant, à l'époque de ses revers, il regretta lui-même de n'avoir pas suivi le conseil hasardeux de Maherbal, estimant peut-être alors qu'il eût été plus glorieux

pour lui de périr devant les remparts de Rome que d'être vaincu sous les murs de Carthage.

Après sa victoire, il envoya en Afrique son frère Magon, qui répandit au milieu du sénat un boisseau d'anneaux d'or enlevés aux chevaliers romains tués à Cannes. Aucune phrase éloquente n'aurait pu donner une idée aussi grande et aussi complète de son triomphe.

Imiclon, partisan zélé de la faction Barcine, profita de ce grand succès pour se permettre des railleries amères contre Hannon et ses amis, qui s'étaient constamment opposés à la guerre. Hannon, sans se déconcerter, répondit: « Je préférerai toujours une paix solide à une gloire ruineuse. Annibal se vante d'avoir taillé les Romains en « pièces, et pourtant nous devons lever une nouvelle armée pour les combattre. Il livre au pillage les villes « d'Italie, et nous demande des blés et de l'argent : que « ferait-il donc s'il était vaincu? » Il conclut par refuser tout secours.

Malgré lui, on ordonna la levée de trente mille hommes. Les intrigues de la faction firent différer l'exécution de ce décret. Dès lors on dut prévoir la ruine de Carthage. Avant de commencer la guerre, les sages peuvent s'y opposer; mais dès qu'elle est déclarée, qu'on la trouve juste ou injuste, il ne doit plus exister qu'une volonté. Chaque citoyen se doit tout entier à sa patrie. C'est ainsi qu'on pensait à Rome : elle fut sauvée, et la désunion perdit Carthage.

Les peuples de la Grande Grèce, les villes de Tarente, de Capoue, suivirent la fortune et prirent le parti d'Annibal. Il passa l'hiver dans cette dernière ville, qui, selon Marcellus, « devint aussi funeste aux Carthaginois par « ses délices que les plaines de Cannes l'avaient été aux « Romains par ses funérailles. » Ils y perdirent, dit-on, dans la mollesse, leur discipline, leur gloire et leurs vertus. Cependant ils occupèrent encore quatorze ans l'Italie; et s'il est vrai que leurs mœurs se corrompirent à Ca-

poue, on peut en accuser autant le relâchement qui suit la victoire que les délices du pays. La fortune est la vraie Capoue qui enivre et qui perd la plupart des conquérants.

Au reste, la cause la plus évidente de la chute d'Annibal fut le manque de tout secours de sa patrie; et le sort, comme il arrive souvent, se joua de sa prévoyance et de son habileté.

Carthage, malgré les progrès des Romains en Espagne, donna l'ordre à Asdrubal de joindre en Italie, avec une armée, son frère Annibal. Mais les deux Scipion le poursuivirent dans sa marche, le forcèrent à combattre, le défirent et le mirent hors d'état d'exécuter son projet.

Les armes africaines n'eurent pas plus de succès en Sicile; et la victoire demeura, dans cette contrée, fidèle aux aigles romaines.

Annibal, dont les forces diminuaient chaque jour, ne pouvait plus faire aucune action d'éclat. En vain son génie actif cherchait une occasion favorable pour ranimer la confiance des siens par de nouveaux exploits. Le consul Marcellus, adoptant le sage système de Fabius, surnommé *le temporiseur*, observait et harcelait constamment l'ennemi sans hasarder de bataille. L'armée romaine, renforcée de nouvelles levées, forma le siége de Capoue, et fortifia si bien son camp, qu'Annibal ne put jamais la contraindre ni à combattre, ni à lever le siége.

Alors, ce grand homme, tentant un dernier moyen pour tirer l'ennemi de cette position et pour dégager Capoue, marche brusquement vers Rome. A son approche, tous les citoyens courent aux armes et sortent des murs. Annibal et les consuls en présence se virent plusieurs fois au moment de décider cette lutte sanglante par un dernier combat : mais, dès qu'on en donnait le signal, une tempête horrible éclatait et empêchait les deux partis d'en venir aux mains.

Annibal crut voir dans ce phénomène répété un arrêt des dieux ; et ce qui le déconcerta le plus, ce fut la confiance des Romains. En sa présence, ils firent sortir des recrues pour l'armée d'Espagne, on vendit à l'encan le champ sur lequel il campait, et ce champ ne perdit rien de sa valeur. Annibal, découragé, se retira, et Capoue se rendit aux Romains.

Cependant la face des affaires changeait en Espagne (av. J.-C. 214). Carthage y envoya trois armées sous la conduite de Magon, d'Asdrubal, fils de Giscon, et d'un autre Asdrubal, fils de Giscar. Les deux Scipion commirent alors une grande faute, ils divisèrent leurs forces. Publius Scipion, attaqué le premier, fut battu et tué. Massinissa, qui venait d'enlever le trône de Numidie à Syphax, eut la plus grande part à cette défaite (av. J.-C. 212).

Les trois armées victorieuses tombèrent sur Cnéius Scipion, qui, à leur arrivée, pressentit le malheur et la mort de son frère. Il éprouva le même sort, vit son armée en déroute, et périt dans le combat. Mais, quelque temps après, le jeune Scipion, réservé par le ciel à de plus heureuses destinées, arriva en Espagne avec de nouvelles troupes, vengea son père et son oncle, et rétablit l'autorité romaine dans la Péninsule.

Claudius Néron étant consul avec Marcus Livius, Carthage se décida tardivement à secourir Annibal (av. J.-C. 208). Une armée partit sous le commandement de son frère Asdrubal, avec l'ordre de suivre la même route que ce grand homme avait parcourue. Tout parut d'abord favoriser ce dessein. Il trouva tous les peuples disposés en sa faveur, traversa l'Espagne, les Gaules, et franchit les Alpes sans obstacle. Descendu en Italie, il expédia un courrier à son frère pour le prévenir qu'il le joindrait dans l'Ombrie. Néron intercepta ses lettres ; et, quoique la Gaule cisalpine fût le département de son collègue, sentant toute l'importance d'une jonction si fatale, il partit pour

la prévenir, quitta le camp de Capoue, n'emmena que sept mille hommes avec lui, et en laissa trente-cinq mille pour contenir Annibal.

Il marcha jour et nuit, et se joignit à Livius, qu'il pressa de ne point différer l'attaque. Asdrubal, craignant de compromettre par une action le sort de cette grande lutte entre les deux peuples, voulut prudemment éviter le combat, et se retira. Ses guides l'abandonnèrent ; il s'égara. Les Romains l'atteignirent sur les bords du fleuve Métaure. Asdrubal prit un poste avantageux, disposa bien ses troupes, et soutint sa gloire passée par un courage intrépide : mais, voyant que la victoire se déclarait pour les Romains, il se jeta au milieu d'une cohorte ennemie, et y trouva une mort digne du frère d'Annibal.

C'est ainsi que Livius et Néron décidèrent par leur habileté du sort de cette guerre, et méritèrent une gloire que le hasard et l'histoire attribuèrent depuis au seul Scipion, parce qu'il sut habilement dans la suite profiter de leurs succès. Carthage perdit dans cette affaire cinquante-cinq mille hommes, six mille furent tués. On avertit Livius qu'on découvrait encore une troupe ennemie facile à détruire : « Laissez-en vivre quelques-uns, dit-il, pour qu'ils « portent à Carthage la nouvelle de leur défaite. »

Néron courut en Ombrie retrouver son armée, et jeta dans le camp carthaginois la tête d'Asdrubal. Annibal, en la voyant, s'écria : « C'en est fait, Carthage ne recevra « plus de moi de glorieux trophées. En perdant Asdrubal, « je perds ma fortune et mon espoir. »

Il se retira dans le pays des Brutiens, et s'y soutint avec peine, privé de tout secours de sa patrie.

Cependant le jeune Scipion, unissant à l'ardeur de son âge la prudence des plus vieux capitaines, conquit l'Espagne, et la soumit tout entière aux Romains (av. J.-C. 205). Pour comble de fortune, Massinissa, puissant en Afrique par l'étendue de ses possessions et par le nombre de ses sujets, embrassa la cause de Rome, tandis que Sy-

phax, à la tête d'une faible faction, passait du côté de Carthage.

Scipion revint à Rome ; le peuple, comptant ses exploits et non ses années, le nomma consul (av. J.-C. 204). Son habileté dans les conseils, sa valeur dans les combats, la prise brillante de Carthagène, son mérite personnel et les faveurs de la fortune, lui attiraient la confiance générale. On lui assigna la Sicile pour département, avec la permission de passer en Afrique, s'il le jugeait convenable.

Cette grande entreprise était l'objet de tous ses vœux. Carthage ne lui opposa point d'obstacles, aucune armée navale n'arrêta sa marche. Débarqué sur le continent, il défit les armées de Syphax et d'un autre Asdrubal, brûla leur camp, et fit Syphax prisonnier.

Carthage, consternée de ses revers, demanda la paix. Trente sénateurs, prosternés aux pieds de Scipion, rejetèrent les torts de la guerre et les malheurs de l'Italie sur l'ambition d'Annibal, et promirent, au nom de leur république, une obéissance entière au peuple romain.

Scipion leur répondit : « Je suis venu pour vous vaincre, « et non pour signer la paix ; cependant, je l'accorderai « si vous voulez rendre tous les prisonniers, évacuer l'Ita- « lie, les Gaules, l'Espagne, les îles, livrer tous vos vais- « seaux, excepté vingt, et payer un tribut de quinze « millions et huit cent mille boisseaux de grains. A ces « conditions, vous pourrez envoyer une ambassade à « Rome. »

Ils s'y soumirent ; les députés partirent ; la trêve fut conclue, et Annibal reçut l'ordre de retourner en Afrique (av. J.-C. 202).

En lisant cet arrêt fatal, il frémit de douleur et d'indignation, accusa les hommes et les dieux, et se reprocha de n'avoir pas cherché la victoire ou la mort sous les murs de Rome, après la bataille de Cannes. Cependant, il céda au destin, et obéit.

Le sénat romain, fier et irrité, ne trouva pas d'abord

les conditions de la paix assez dures pour Carthage, assez avantageuses pour Rome, et pourtant il renvoya le tout à la décision de Scipion.

Sur ces entrefaites, Octavius, conduisant en Afrique deux cents vaisseaux de charge, vit sa flotte dispersée par une tempête près de Carthage. Le peuple, impétueux et avide, voulut se saisir de cette riche proie. Le sénat, au mépris de la trêve, eut la faiblesse d'y consentir : par ses ordres, Asdrubal s'empara de tous ces bâtiments.

Scipion envoya des officiers pour se plaindre vivement de cette agression. Le peuple insulta ses députés ; le sénat refusa de les entendre. L'approche d'Annibal et de son armée réveillait la haine, les espérances et la fierté des Carthaginois.

Les ambassadeurs de Carthage revenaient alors de Rome. Scipion, plus généreux que ses ennemis, les reçut avec honneur, et les laissa passer tranquillement ; mais il leur déclara que la trêve était rompue.

Annibal, débarqué en Afrique, fit camper son armée près de Zama, à cinq lieues de Carthage. Il envoya des espions pour reconnaître le camp romain ; Scipion les découvrit, et, au lieu de les punir, il leur fit voir en détail la force et le bel ordre de son armée.

Tout le peuple à Carthage ne respirait que la guerre ; Annibal seul conseillait la paix, dont il sentait la triste nécessité. Il demanda une entrevue à Scipion, qui la lui accorda. Ces deux grands hommes, en s'approchant, saisis d'admiration l'un pour l'autre, gardèrent quelque temps un profond silence (av. J.-C. 201).

Annibal le rompit le premier. Après avoir loué adroitement son rival sur ses exploits, il lui représenta tous les malheurs qu'entraîne la guerre, l'incertitude des événements, et se cita lui-même comme un exemple frappant des vicissitudes de la fortune : « Vous êtes à présent, lui « dit-il, ce que je fus à Trasimène et à Cannes. Profitez « mieux que moi de votre prospérité ; faites la paix au

« moment où vous pouvez en régler les conditions. Nous « consentons à vous céder la Sicile, la Sardaigne, l'Es- « pagne et toutes les îles, et nous nous renfermons en « Afrique, tandis que vous dominerez dans l'univers. »

Scipion répondit par des reproches sur la perfidie de Carthage et sur l'infraction de la trêve. Il témoigna sa haute estime pour Annibal, le remercia de ses conseils, mais l'avertit en même temps de se préparer au combat s'il ne voulait pas consentir au désarmement des vaisseaux, au tribut demandé et à quelques indemnités pour la rupture de la trêve.

Annibal ne put se résoudre à signer un traité si honteux pour lui, et si contraire aux vœux de ses concitoyens et à l'intérêt de son pays.

De part et d'autre on courut aux armes. Les deux généraux haranguèrent leurs soldats, leur rappelèrent une longue suite de triomphes, et leur présentèrent, pour les animer au combat, les motifs les plus puissants sur les cœurs des hommes ; car, dans ce jour fatal, la destinée des deux peuples dépendait d'un succès ou d'un revers.

On déploya de chaque côté la même habileté dans la disposition des troupes, la même présence d'esprit dans l'action ; mais le courage des Romains triompha de tous les obstacles que leur opposait le génie d'Annibal. Les Carthaginois prirent la fuite, laissant vingt mille des leurs sur le champ de bataille, et vingt mille prisonniers.

Annibal, rentré dans Carthage, déclara qu'il n'existait plus d'espoir, que toute résistance devenait impossible, et qu'on devait se soumettre aux conditions du vainqueur.

Scipion, profitant de sa victoire, s'approcha de Carthage avec sa flotte et son armée. Comme il s'avançait, il vit arriver à sa rencontre un vaisseau couvert de branches d'olivier, et portant des ambassadeurs qui venaient implorer sa clémence. Il leur dit d'aller l'attendre à Tunis. Là il se vit pressé par tous les officiers, qui voulaient prendre et raser Carthage : soit que son caractère humain

et généreux lui fit repousser l'idée de détruire une ville si antique et si florissante, soit qu'il craignît la force que donne souvent le désespoir, soit enfin que son ambition ne voulût pas laisser à un successeur l'honneur de faire ce siége difficile et de terminer la guerre, il accorda la paix, en ajoutant aux conditions déjà proposées « de ne garder « que dix vaisseaux, de livrer les éléphants, de restituer « à Massinissa ce qu'on lui avait pris, de ne point entre- « prendre de guerre, même en Afrique, sans la permission « de Rome, et de solder l'armée romaine jusqu'à la rati- « fication du traité. »

Lorsque Annibal lut ces articles devant le sénat de Carthage, Giscon déclama violemment contre cette humiliante convention. Annibal, indigné d'une opposition si intempestive, le saisit au corps et le jeta en bas de son siége. Comme une telle violence excitait de grands murmures dans le sénat, il dit avec fermeté : « Sorti de vos murs à « neuf ans, j'ai pendant trente-six années appris la guerre « et oublié vos coutumes ; ce que je connais parfaitement « c'est votre position. Elle est sans ressource : vos alliés « vous ont trahis ; vos provinces sont sous la puissance « de l'ennemi ; votre flotte est détruite ; vos armées sont « vaincues et exterminées ; votre trésor est vide : il ne « vous reste à opposer aux Romains que des vieillards, « des enfants, des femmes et des blessés. Au lieu de vous « plaindre des conditions de la paix, remerciez les dieux « qui vous l'accordent, et signez votre salut en l'acceptant.» On le crut et on signa.

Les ambassadeurs envoyés à Rome étaient tous choisis dans le parti d'Hannon. Ils éclatèrent devant le sénat en reproches sur l'ambition d'Annibal, qui, disaient-ils, avait seul conseillé et prolongé la guerre. Ils flattèrent l'orgueil du vainqueur par de basses soumissions, et prodiguèrent les plus grands éloges à la générosité du peuple romain, si accoutumé à vaincre qu'il trouvait plus de gloire à augmenter son empire par la clémence que par la victoire.

Le sénat et le peuple ratifièrent la paix, ordonnèrent à Scipion de ramener l'armée romaine. Avant de partir, à la vue de Carthage, il brûla cinq cents vaisseaux, et fit pendre les transfuges romains qu'on lui avait rendus.

Le sénat de Carthage éprouvait de grandes difficultés pour lever les taxes et payer le tribut convenu. Annibal, les voyant dans cet embarras, sourit amèrement. On lui reprochait d'insulter ainsi à la douleur publique. « Vous « lisez mal dans mon cœur, répondit-il ; ce rire qui vous « offense est un rire d'indignation et de pitié. Vous ne « sentez le malheur général que lorsqu'il vous frappe « personnellement : c'était lorsqu'on nous enlevait nos « armes, quand on brûlait nos vaisseaux, et lorsqu'en nous « défendant la guerre on nous isolait sans défense au mi- « lieu de l'Afrique, que vous deviez pleurer, et non pas « au moment où l'on vous demande quelques millions. « Pleurez votre indépendance, pleurez votre patrie, et « supportez courageusement la perte de votre fortune. « Je vous le prédis : ce qui cause aujourd'hui vos larmes « vous paraîtra dans peu le plus léger de vos malheurs. »

Tandis que Carthage consternée gémissait ainsi d'une ruine et d'une humiliation que rendait plus sensible le souvenir de sa grandeur passée, Rome, dans la joie, recevait avec les plus grands honneurs Scipion chargé des dépouilles de sa rivale. On lui décerna le triomphe, et il reçut du peuple le glorieux surnom d'Africain, pour avoir terminé cette seconde guerre punique, qui durait depuis dix-sept ans.

CHAPITRE V.

(An du monde 3804. — Avant Jésus-Christ 200. — De Carthage 646. — De Rome 548.)

État démocratique de Carthage. — Annibal nommé préteur. — Fuite de ce guerrier. — Guerre d'Antiochus. — Mort d'Annibal. — Amour de Massinissa pour Sophonisbe. — Guerre entre Massinissa et Carthage. — Victoire de Massinissa.

Carthage, déchue de sa gloire, s'avançait à grands pas vers sa perte par la décadence de ses mœurs. Le peuple,

ne respectant plus le sénat, s'était emparé de l'autorité; tout se conduisait par cabale et par intrigue; l'égoïsme, le plus mortel poison des États, éteignait l'amour de la patrie.

Nous venons de voir comment les factions, semant la discorde et corrompant l'esprit public, étaient parvenues à ralentir la marche des secours qu'Annibal demandait et qui auraient soutenu ses forces en Italie. Ces mêmes factions entraînèrent le sénat à rompre la trêve conclue avec Scipion; elles firent tomber la république dans l'humiliation, et continuèrent, après la paix, à lui ravir tous les moyens de se relever. Ce qui le prouve, c'est que, pendant l'intervalle de près de cinquante ans qui sépara la seconde guerre punique de la troisième, Carthage ne put régénérer ses vertus ni renouveler ses forces.

Cependant, dans les premiers temps, Annibal jouit de la considération due à ses anciens exploits. Appelé plusieurs fois au gouvernement de l'État, il commanda avec succès quelques expéditions contre les Numides; mais la haine des Romains poursuivait ce grand homme au sein de sa patrie. Secondés par les factions, ils obligèrent le sénat à lui faire déposer les armes. On le nomma préteur. Dans ce nouvel emploi, il montra pour la justice la même ardeur et la même sévérité qui avaient maintenu si longtemps la discipline dans l'armée et fixé la victoire. Il réforma les abus, dévoila les fraudes, punit les concussionnaires, et fit rendre gorge aux dilapidateurs.

Sa fermeté lui donna le peuple pour ami et les grands pour ennemis. Ceux-ci l'accusèrent à Rome, lui reprochant d'entretenir des intelligences avec Antiochus, roi de Syrie, dans le dessein de renouveler la guerre. Scipion, son rival, plaida vainement sa cause. Cette générosité du héros de Rome accrut sa gloire, mais n'empêchait point les violentes résolutions que dictait la haine. Le souvenir de Trasimène et de Cannes, toujours présent à l'es-

prit du sénat romain, lui faisait croire que, tant qu'Annibal vivrait, la puissance de Carthage pouvait renaître. Il chargea trois commissaires d'exiger du gouvernement carthaginois qu'il livrât entre leurs mains ce redoutable ennemi.

Annibal, informé de ce message, et connaissant la haine des riches contre lui, ainsi que la versatilité du peuple, se sauva la nuit sur un vaisseau, déplorant la honte de sa patrie plus que son infortune (av. J.-C. 189).

Il aborda à Tyr, y reçut tous les honneurs qu'on devait à sa gloire; de là il partit pour Éphèse, et obtint un favorable accueil d'Antiochus, qu'il détermina sans peine à faire la guerre aux Romains.

Il avait conseillé à ce prince d'envoyer une flotte en Afrique pour favoriser l'armement des Carthaginois, et de conduire en Grèce une forte armée, afin d'être prêt à passer en Italie; Antiochus goûta cet avis. Annibal en informa promptement ses amis restés à Carthage; mais la lâcheté des sénateurs les porta à découvrir à Rome le plan de cette entreprise. Les Romains alarmés envoyèrent une ambassade à Antiochus dans le dessein de le détourner de son projet.

Quelques historiens prétendent que Scipion fut au nombre de ces ambassadeurs, et que, dans un entretien qu'il eut avec Annibal, lui ayant demandé « quel était celui qu'il « regardait comme le plus grand des capitaines, » il répondit « que c'était Alexandre le Grand, qui, avec trente mille « hommes, avait battu des armées innombrables, et con- « quis l'Égypte et l'Asie. — Et quel général placeriez-vous « au second rang? dit Scipion. — Pyrrhus, reprit Annibal; « nul ne sut mieux que lui disposer ses troupes, profiter du « terrain, et se faire des alliés. — Et à qui donneriez-vous « le troisième rang? — A moi-même, répliqua fièrement « l'Africain. — Que feriez-vous donc, dit Scipion en sou- « riant, si vous m'aviez vaincu? — Je me croirais, reprit « Annibal, au-dessus d'Alexandre et de tous les généraux « du monde. »

Les ambassadeurs romains trouvèrent ou achetèrent des partisans dans la cour de Syrie. Antiochus, trompé par eux, se refroidit pour Annibal : celui-ci s'en aperçut, et lui dit : « Dès mon enfance, j'ai juré haine aux Romains. « Cette haine m'a conduit chez vous. Déclarez-moi vos « sentiments ; si, par quelque motif que ce soit, vous pen- « chez pour la paix, prenez d'autres conseils que les miens ; « j'irai par toute la terre chercher et soulever d'autres en- « nemis de Rome. »

Cette franchise réchauffa quelque temps l'amitié du roi ; il lui donna le commandement de sa flotte ; mais, dans les cours, les flatteurs qui caressent les passions du prince l'emportent presque toujours sur l'homme de génie qui les combat. Annibal conseillait à Antiochus de rechercher l'alliance de Philippe, roi de Macédoine. Le roi de Syrie, orgueilleux et jaloux, voulait vaincre seul. Il débarqua en Grèce : après quelques succès, s'étant endormi dans le sein des plaisirs et d'une fausse sécurité, il se fit battre et chasser par les Romains. Annibal lui prédit alors que les légions romaines paraîtraient bientôt en Asie.

Chargé de combattre Eumène, roi de Pergame, il obtint la victoire, suivant Justin, par une ruse qui semble fabuleuse (av. J.-C. 184). Il remplit de serpents de grands pots de terre, et les lança sur les vaisseaux ennemis, dont les équipages effrayés se laissèrent vaincre facilement. Cette action eut lieu lorsqu'il était déjà arrivé chez Prusias, roi de Bithynie, après avoir quitté Antiochus, qui lui paraissait disposé à le livrer à ses ennemis.

Quintius Flaminius le poursuivit encore dans cette nouvelle retraite. Chargé des pouvoirs de Rome, il effraya le faible Prusias par ses menaces, et obtint qu'il lui livrerait Annibal.

Ce monarque perfide prit les mesures nécessaires pour enlever tout moyen de fuite et de salut à son illustre victime. Dans cette crise fatale, Annibal, tenant dans ses mains un poison qu'il portait toujours sur lui, s'écria :

« Délivrons le peuple romain de ses craintes, puisqu'il ne « peut attendre la fin d'un vieillard. Oh! combien ce peuple « est dégénéré! Autrefois, il avertissait Pyrrhus d'un com- « plot tramé contre ses jours; à présent il charge un gé- « néral, un consul, de corrompre, de séduire un roi, de « l'engager à assassiner son ami, et à violer les droits de « l'hospitalité. » Après ces mots, il prit le poison, et mourut à l'âge de soixante-dix ans (av. J.-C. 182).

Ainsi périt un des plus célèbres généraux de l'antiquité: il put se croire vaincu plutôt par les fautes de ses concitoyens que par l'habileté de ses ennemis. Annibal eut, comme presque tous les conquérants, plus de génie que de vertu. Artificieux et cruel, il inspira au peuple, qu'il avait presque entièrement conquis, ces profonds ressentiments qui doublent les forces et créent des prodiges. Sa haine contre Rome fut une passion funeste qui l'empêcha dans ses triomphes d'accueillir aucune idée pacifique. Il causa la ruine de Carthage, en voulant non pas seulement vaincre, mais exterminer sa rivale. L'homme d'État voit clairement ses véritables intérêts lorsqu'il suit des sentiments généreux; il est aveuglé lorsqu'il se laisse entraîner par une passion. Ce grand capitaine égalait et surpassait peut-être Scipion en talents militaires; mais celui-ci lui fut supérieur en prudence et en humanité. On admire en frémissant le général carthaginois; l'admiration qu'inspire le héros romain est mêlée d'estime et d'affection : l'un frappe l'imagination comme un torrent furieux qui ne laisse que des ruines sur son passage; l'autre, semblable à un fleuve majestueux et bienfaisant, embellit et féconde tout dans sa noble course.

L'histoire de Carthage, jusqu'à l'époque de la troisième guerre punique, ne nous a conservé que le souvenir de quelques combats peu marquants entre elle et ses tributaires, Syphax et Massinissa, qui furent alternativement ses alliés et ses ennemis.

Syphax avait épousé Sophonisbe, Carthaginoise, et fille

d'Asdrubal. Massinissa, l'ayant défait, s'empara de Cirtha, capitale de la Numidie; mais, au moment de son triomphe, vaincu lui-même par la beauté de Sophonisbe, ce fier Africain, ardent comme le soleil de sa contrée, brava les lois, rompit les traités, enleva la reine à ses premiers liens, l'épousa, et, pour lui plaire, embrassa le parti de Carthage. Assiégé bientôt par les Romains, qui voulaient punir sa défection et rendre à Syphax sa femme et son trône, il n'écouta plus que sa fureur jalouse, et força la malheureuse Sophonisbe à s'empoisonner, pour qu'elle ne retombât pas dans les bras de son rival. Se croyant par là dégagé des nœuds qui l'attachaient à Carthage, il se rapprocha des Romains, qui, le trouvant utile à leurs projets, lui rendirent leur confiance. Scipion le mit en possession de tous les États de Syphax, et obligea, comme on l'a vu, Carthage à lui restituer tout ce qu'elle lui avait pris.

Ce prince ambitieux, fort de l'appui de Rome, donna une injuste extension aux clauses du traité, et voulut s'emparer de la ville de Leptine, qui appartenait aux Carthaginois. Sur le refus qu'on fit de la lui céder, il prit les armes et se rendit maître de plusieurs places. Carthage se plaignit à Rome de cette infraction de la paix, et le sénat envoya des commissaires en Afrique pour régler ce différend.

Le célèbre Caton, membre de cette commission, détestait autant les Carthaginois qu'Annibal haïssait les Romains. Saisi de jalousie à la vue des restes de l'opulence que Carthage conservait encore, sa haine s'en accrut; et, dès qu'il fut de retour à Rome, il ne cessa de proposer au sénat la destruction de sa rivale.

Cependant la discorde, qui suit toujours les revers, animait de plus en plus les factions dans Carthage. Le parti populaire, esclave dès qu'il est faible, tyran dès qu'il domine, exila quarante sénateurs qui se retirèrent chez Massinissa. Celui-ci envoya ses fils à Carthage pour

solliciter le rappel des bannis. Ces princes se virent insultés par le peuple ; Amilcar les poursuivit assez loin de la ville. Le roi de Numidie, irrité de cet affront, déclara la guerre.

Les deux armées se livrèrent bataille. Le jeune Scipion Émilien, envoyé par Rome à la cour de Numidie, fut témoin de cette action. Il vit avec admiration Massinissa, âgé de quatre-vingts ans, maîtriser un cheval fougueux, faire briller dans l'action l'ardeur d'un jeune soldat, se porter rapidement sur tous les points, rallier ses troupes ébranlées, ranimer les courages abattus et remporter par sa bouillante valeur une victoire complète. Après ce triomphe, il dicta la paix, et força ses ennemis à lui payer un tribut.

De cinquante-huit mille Carthaginois, très-peu échappèrent au fer des Numides, une peste terrible consuma le reste.

CHAPITRE VI.

TROISIÈME GUERRE PUNIQUE.

(An du monde 3855. — Avant Jésus-Christ 149. — De Carthage 697. — De Rome 599.)

Députation de Carthage à Rome. — Déclaration du sénat. — Départ des otages. — Désarmement de Carthage. — Ses préparatifs de guerre. — Mort de Massinissa. — Victoires de Scipion. — Capitulation de Carthage. — Lâcheté d'Asdrubal. — Mort courageuse de sa femme. — Pillage et destruction de Carthage. — Reconstruction de cette ville après trente ans.

Carthage, inquiète de la partialité de Rome pour Massinissa, et des reproches qu'on lui faisait d'avoir, au mépris du traité, fait la guerre sans permission, envoya des députés pour connaître les intentions de ces maîtres altiers.

Caton, renouvelant alors ses violentes déclamations dans le sénat, répéta qu'il avait trouvé à Carthage, non une ville ruinée, mais une forte population, un commerce opulent,

une nombreuse et ardente jeunesse, de grands trésors, et une immense quantité d'armes. « Voyez ces fruits, dit-il en « jetant des figues d'Afrique au milieu de l'assemblée ; ad- « mirez leur fraicheur : on les a cueillies il y a trois jours. « Telle est la courte distance qui nous sépare de notre « implacable ennemi. Au lieu de le détruire, attendrez- « vous qu'il vienne de nouveau en Italie ravager vos cam- « pagnes, piller vos villes, moissonner vos légions et me- « nacer vos murs ? »

Scipion Nasica combattit en vain, avec une sagesse prévoyante, cet orateur austère et violent ; il sentait la nécessité de l'existence de Carthage pour contenir l'inso- lence du peuple, et pour retarder la décadence de Rome.

Le sénat, qui partageait la haine de Caton, conclut à la guerre, sous prétexte que Carthage avait rompu la paix en armant plus de vaisseaux que le traité ne le permet- tait, en insultant les fils de Massinissa, et en faisant la guerre à un prince allié qui avait à sa cour un ambassa- deur romain.

Les Carthaginois, dans cette circonstance critique, vi- rent encore leurs forces affaiblies et leurs malheurs ag- gravés par une défection funeste. Utique, la seconde ville de l'Afrique, les abandonna et se livra aux Romains.

Manilius et Martius Censorinus, nommés consuls, reçu- rent du sénat l'ordre de partir avec quatre-vingt mille hommes, et l'instruction secrète de ne terminer la guerre que par la ruine totale de Carthage.

Les députés de cette ville arrivèrent à Rome au moment où la guerre venait d'être déclarée ; ils soumirent hum- blement le sort de leur patrie à la décision du sénat, et demandèrent quelles réparations on voulait, quels sacrifi- ces on exigeait.

Le sénat, sans s'expliquer positivement, répondit qu'ils devaient envoyer en otage trois cents jeunes gens des pre- mières familles, et obéir à tous les ordres que donneraient les consuls.

Malgré la dureté de cette vague réponse, Carthage, sans armée, sans alliés, et qui n'avait pu résister aux seules forces de Massinissa, résolut d'envoyer les otages demandés et de se soumettre.

La ville retentissait de cris et de gémissements; les mères infortunées s'arrachaient les cheveux et fondaient en larmes. Elles accompagnèrent leurs enfants jusqu'au port, et leur dirent un éternel adieu. Ils arrivèrent en Sicile. Les consuls, qui s'y trouvaient, firent partir les otages pour Rome, et commandèrent aux députés d'aller les attendre à Utique. (An du monde 3856. — Av. J.-C. 148.)

L'armée romaine débarqua bientôt près de cette ville. Les consuls ordonnèrent à Carthage de livrer toutes ses armes; elle représenta vainement qu'on l'exposait par là aux vengeances d'Asdrubal, qui campait alors près de la ville, à la tête de vingt mille bannis. On n'écouta pas ses remontrances; il fallut obéir.

Une longue file de chariots, chargés de deux cent mille armures et de vingt mille machines de guerre, arriva quelques jours après à Utique. Elle était précédée par les sénateurs et par les pontifes, qui venaient dans l'intention d'exciter la pitié et d'implorer la clémence des Romains.

Censorinus les reçut avec une froide hauteur, et leur dit: « Je vous loue de votre prompte obéissance; mais le « sénat et le peuple romain veulent que Carthage soit « détruite: abandonnez-la donc, et transportez-vous où « vous voudrez, pourvu que ce soit à quatre-vingts stades « de la mer. »

L'indignation enleva aux Carthaginois la force de répondre; mais à la consternation et aux larmes succédèrent bientôt les reproches, la fureur et les imprécations. Les députés retournèrent à Carthage et rendirent compte de l'ordre barbare qu'ils avaient reçu. Le désespoir, se communiquant dans la ville avec la rapidité d'un incendie, fit passer la colère et la rage dans toutes les âmes. Hommes,

femmes, vieillards, enfants, tous jurèrent de mourir et de s'ensevelir sous les débris de leur patrie, plutôt que de l'abandonner.

Les consuls, qui croyaient n'avoir rien à craindre d'un peuple désarmé, négligèrent de hâter leur marche. Profitant de ce délai, les Carthaginois réparèrent leurs fortifications, rappelèrent les bannis, nommèrent pour général leur chef Asdrubal, et fabriquèrent jour et nuit des armes.

Dès cet instant, chaque homme devint un ouvrier, chaque maison un atelier. On manquait de cordes : les femmes coupèrent leurs cheveux et en fournirent abondamment. En peu de temps le courage répara toutes les pertes, et Carthage renaissante parut comme Minerve lorsqu'elle sortit tout armée du cerveau de Jupiter.

Les Romains, en arrivant, croyaient ne rencontrer que des esclaves soumis ; à leur grande surprise, ils trouvèrent une nation en armes, ils éprouvèrent une résistance qu'ils n'attendaient pas. En vain, pour réparer leur lenteur, ils redoublèrent leurs efforts et multiplièrent leurs attaques ; ils se voyaient eux-mêmes assaillis par les assiégés, qui faisaient de fréquentes sorties, repoussaient leurs cohortes, comblaient leurs fossés, exterminaient leurs fourrageurs, et brûlaient leurs machines de guerre.

Les consuls, déconcertés par cette opiniâtre défense, ne commirent plus que des fautes. Les opérations mal combinées échouèrent, et leur témérité malhabile les exposa plusieurs fois au danger d'une défaite totale, dont ils furent préservés par un jeune guerrier, Scipion Émilien, qui servait alors sous leurs ordres comme tribun. Sa vigilance, sa bravoure et sa prudence lui acquirent dès ce moment une gloire éclatante.

Dans ce temps, Massinissa mourut (av. J.-C. 147). Les Romains perdirent en lui un allié utile et puissant. Enfin le désespoir courageux des Carthaginois l'emporta sur le nombre et sur la force de leurs ennemis, dont tous les efforts furent infructueux.

L'année suivante, les nouveaux consuls n'eurent pas plus de succès. Les Carthaginois les battirent souvent, augmentèrent leurs troupes, et demandèrent des secours au roi de Macédoine.

L'inquiétude se répandait dans Rome ; le jeune Scipion y parut alors pour solliciter une place d'édile (av. J.-C. 146). Sa renommée le précédait ; le peuple, frappé de sa ressemblance avec le premier Scipion, oublia les lois en sa faveur, l'élut consul malgré sa jeunesse, et lui donna l'Afrique pour département.

Son arrivée sauva Mancinus, qui s'était laissé envelopper, et qui se voyait au moment d'être taillé en pièces.

Scipion ne trouva dans l'armée ni ordre ni discipline ; il s'appliqua d'abord à réformer les abus, à réparer les pertes, à former des magasins, à remettre en vigueur les règlements militaires. Il s'approcha ensuite de Carthage, et, reconnaissant un côté de la ville, nommé Mégare, moins fortifié que les autres, il l'escalada de nuit et y pénétra. Maître de l'isthme, il brûla le camp des ennemis, qu'il enferma par un retranchement.

La famine désolait Carthage ; mais elle attendait des vivres par mer. Scipion, imitant l'audace et l'activité d'Alexandre, construisit une levée pour fermer le port. Les Carthaginois, aussi infatigables dans leurs travaux, s'ouvrirent une autre issue par laquelle leur flotte sortit.

Une grande bataille navale eut lieu. Les Romains, après de longs efforts, remportèrent la victoire, et détruisirent, prirent ou dispersèrent les vaisseaux ennemis.

Pendant l'hiver, Scipion, informé que Carthage rassemblait, sous les murs d'une ville nommée Néphéris, une forte armée sur laquelle se fondaient toutes ses espérances, y marcha, battit complétement les Africains, leur tua soixante-dix mille hommes, et s'empara de la forteresse.

Le printemps suivant, il resserra Carthage, l'attaqua sur tous les points, se rendit maître d'un port nommé

Cothon, et, franchissant les murailles, arriva sur la grande place d'où l'on montait à la citadelle par trois grandes rues (av. J.-C. 145).

L'extrême péril des assiégés redoublait leur fureur, et leur désespoir semblait accroître leur courage : leurs boucliers étaient devenus leurs seuls remparts. A chaque pas les Romains avaient un combat à soutenir ; chaque maison exigeait un siége. Les rues étaient pleines de cadavres et de blessés qu'on jetait avec des crocs dans les fossés. On se battit avec le même acharnement six jours et six nuits, sans accorder à la lassitude et au besoin un instant de repos. Enfin, le septième jour, la garnison de la citadelle capitula, et proposa de l'évacuer à condition d'avoir la vie sauve.

Scipion accepta cette proposition, exceptant seulement de la capitulation les transfuges. Cinquante mille hommes sortirent de la citadelle, et furent conduits désarmés dans la campagne. Neuf cents transfuges, ayant à leur tête Asdrubal, sa femme et ses enfants, se retranchèrent dans le temple d'Esculape, situé sur un rocher où l'on montait par soixante degrés. Ils étaient tous décidés à périr plutôt que de se rendre. Asdrubal seul, perdant tout à coup son ancien courage, et entraîné par le lâche désir de sauver sa vie, descendit précipitamment, tenant à la main une branche d'olivier, et se prosterna aux pieds de Scipion. Les transfuges, furieux, l'accablèrent d'imprécations et mirent le feu au temple.

La femme d'Asdrubal, se plaçant avec ses enfants sur la pointe du rocher, à la vue de Scipion, s'écria : « Je ne te « maudis point, Romain ; tu uses des droits de la guerre : « mais puisses-tu, de concert avec les dieux de Carthage, « punir, comme il le mérite, ce perfide qui trahit sa fa- « mille et sa patrie ! Traître, dit-elle ensuite à Asdrubal, « ce feu va nous consumer ; pour toi, lâche guerrier, orne « le triomphe du vainqueur, et subis après la peine due à « ton infamie. » A ces mots, elle poignarde ses enfants, les

jette dans les flammes, et s'y précipite elle-même. Tous les transfuges l'imitèrent.

Le fier Scipion, voyant la ruine d'une si puissante cité, ne put lui refuser des larmes ; et, prévoyant peut-être le sort futur de Rome, il prononça tristement ces deux vers d'Homère :

« Il viendra un jour où la ville sacrée de Troie et le vaillant Priam et « son peuple périront.

Carthage fut livrée pendant plusieurs jours au pillage : on mit à part les trésors trouvés dans les temples. (An du m. 3858. — Av. J.-C. 145.) Les habitants de la Sicile reçurent l'ordre de venir reprendre leurs tableaux et leurs statues. On rendit à Agrigente le fameux taureau de Phalaris ; dix commissaires romains firent démolir et raser tous les bâtiments de Carthage. On défendit à tout homme d'y habiter ; on ajouta d'horribles imprécations contre ceux qui enfreindraient cette défense. Utique obtint la propriété de tout le territoire situé entre Carthage et Hippone ; le reste du pays fut réduit en province romaine sous l'administration d'un préteur.

Cependant, trente ans après, l'un des Gracques, pour plaire au peuple, rebâtit Carthage, et y conduisit six mille Romains. On doit remarquer que ce fut la première colonie romaine envoyée hors de l'Italie.

Marius vint se consoler de ses malheurs sur les débris de cette grande ville. Appien rapporte que César rendit à Carthage et à Corinthe leur ancien éclat. Sous les empereurs, Carthage était regardée comme la capitale de l'Afrique. Au septième siècle, elle existait encore ; mais les Sarrasins détruisirent sa population, et effacèrent ses vestiges.

FIN DE L'HISTOIRE DE CARTHAGE.

HISTOIRE DES JUIFS.

CHAPITRE PREMIER.

Création du monde, d'Adam et d'Ève. — Mort d'Abel. — Le déluge. — L'arche de Noé.

« Il serait honteux à tout honnête homme, disait Bos-
« suet, d'ignorer le genre humain et les changements mé-
« morables que la suite des temps a faits dans le monde.
« Apprenons donc à la jeunesse à les connaître ; prépa-
« rons-la, par un précis de l'histoire universelle, à l'étude
« de l'histoire particulière de chaque peuple.

« Nous lui proposerons un grand spectacle : elle y verra
« tous les siècles précédents se développer, pour ainsi dire,
« en peu d'heures devant elle. Elle trouvera dans la nais-
« sance, dans l'élévation, dans la chute des empires, d'é-
« ternels monuments de la puissance de Dieu et des fai-
« blesses des hommes. Elle y apprendra, non par des
« maximes abstraites, mais par des exemples convain-
« cants, à respecter la religion qui fonde et conserve la
« morale ; à chérir la vertu et la justice, sans lesquelles
« il n'existe ni gloire, ni puissance durables ; et à détes-
« ter les vices, les lâchetés et les crimes qui entraînent
« la décadence des nations, et tous les malheurs dont
« l'homme se plaint, et dont il est à la fois lui-même
« cause et victime. »

L'antiquité nous cache sous un voile épais l'origine et l'enfance de presque tous les peuples de la terre. En voulant percer la nuit des temps, chaque philosophe s'est fait un système, chaque peuple s'est créé des fables. On ne trouve à cet égard, dans les auteurs les plus anciens, que des romans dépourvus de liaison et de vraisemblance.

Moïse est le seul qui nous ait donné une histoire suivie.

Ainsi, c'est en apprenant l'histoire de notre religion que nous apprenons celle des premiers temps du monde. Une source si sacrée nous commande le respect, et nous fait un devoir de présenter sans discussion les lumières qu'on y puise.

Il serait imprudent de vouloir sonder les mystères et la profondeur des livres saints, et de prétendre en expliquer les obscurités. Ces livres, au reste, nous ont transmis peu de détails sur les événements qui ont précédé le déluge. On ne peut donc que rappeler comme eux, en peu de mots, que Dieu, par sa parole, créa le ciel et la terre en six jours, et qu'il fit l'homme à son image. (An du m. 1. — Av. J.-C. 4003.) Le dernier jour la femme fut tirée de l'homme pour être son éternelle compagne. Placés tous deux dans le paradis terreste, ils devaient y jouir d'une parfaite et constante félicité. Le démon, sous la forme d'un serpent, les tenta ; l'orgueil les séduisit. Ils voulurent connaître le bien et le mal, et manger le fruit défendu : ils succombèrent. Leur chute fut punie par l'exil. Leurs corps célestes devinrent sujets à la douleur et à la mort. Ils sortirent du lieu de délices qui les avait vus naître, sans espoir d'y retourner jamais; et leur âme, privée de l'appui divin, fut depuis exposée aux séductions des sens, à l'entraînement des passions. Tous les peuples, en regrettant l'âge d'or, semblent conserver quelque antique image de la perfection primitive de l'homme, de la félicité qu'il a perdue, et du jardin dont il s'est vu banni.

Bientôt la terre se peupla, et les premiers enfants d'Adam l'ensanglantèrent par le premier crime. L'innocent Abel, le féroce Caïn, donnèrent le premier exemple des vertus et des vices qui ont partagé l'empire du monde. Le ciel reçut les offrandes d'Abel, et rejeta celles de Caïn. Caïn, n'écoutant que sa fureur, tua son frère. Ce premier homicide fut puni par une réprobation éternelle. (An du m. 128. — Av. J.-C. 3876.)

Caïn, poursuivi par la vengeance divine et par les tourments de sa conscience, chercha vainement, en errant d'asile en asile, à calmer son effroi et à fuir la haine du genre humain. Partout il trouvait la colère céleste; partout l'image de son frère le poursuivait. Ses enfants, objets, ainsi que lui, du courroux divin, se laissèrent entraîner par les passions et les vices. Ils fondèrent des États, inventèrent les arts, et introduisirent le luxe sur la terre. Seth et sa nombreuse famille échappèrent à cette dépravation : ils demeurèrent fidèles à Dieu et à la vertu. Hénoch se distingua tellement par la pureté de ses mœurs et la sainteté de sa vie, qu'excepté de la loi commune, Dieu l'enleva, dit-on, dans le ciel sans lui faire subir la mort.

Le mélange des enfants du ciel et des enfants des hommes, c'est-à-dire des bons et des méchants, répandit la corruption dans le monde. La vertu fut immolée aux passions, la vérité à l'erreur ; on oublia l'Être suprême; l'idolâtrie et le crime régnèrent, et la perversité devint telle, que Dieu résolut de détruire le genre humain. La terre fut submergée : tout périt sous les eaux. Noé seul et sa famille, dont les vertus avaient trouvé grâce devant l'Éternel, se sauvèrent dans l'arche que le patriarche avait construite par l'ordre céleste. (An du m. 1657. — Av. J.-C. 2347.)

Voilà tout ce que nous ont appris les auteurs sacrés de l'histoire des mille six cent cinquante-six années qui se sont écoulées depuis la création jusqu'au déluge. Les différents peuples de la terre ont presque tous conservé la tradition de ce grand désastre, et néanmoins leurs fables historiques ne sont pas toujours d'accord entre elles. Cependant elles attestent toutes que, dans l'enfance du monde, l'homme était plus heureux, que sa félicité était le fruit de ses vertus et de sa piété, et que les criminels déréglements du genre humain devinrent la cause de sa perte.

CHAPITRE II.

La tour de Babel. — Fondation de Ninive par Nembrod. — Vocation d'Abraham.

Les trois enfants de Noé, Sem, Cham et Japhet, ou Japet, repeuplèrent le monde. Le souvenir de Japet s'est conservé dans l'Occident, comme celui de Cham en Égypte et celui de Sem chez les Hébreux.

La civilisation, la culture, l'industrie firent des progrès; mais la corruption s'étendit comme elles. Les descendants de Noé, dans leur orgueil, voulurent s'approcher du ciel, et bâtirent la tour de Babel. Dieu confondit leur folle présomption. Il leur donna des langages différents : ils ne s'entendirent plus, se séparèrent, et prirent pour rois et pour chefs les chasseurs les plus forts et les plus adroits d'entre eux. (An du m. 1757. — Av. J.-C. 2247.)

La vie de l'homme s'abrégea. Les héros, d'abord célèbres par leurs combats contre les animaux féroces, cherchèrent bientôt une gloire moins utile, en combattant des hommes. Le fer qui, dans ces premiers temps, avait couvert la terre de moissons, l'inonda de sang. Nembrod fut le premier conquérant; il fonda Ninive. Les Chaldéens étudièrent les astres. Les Égyptiens fondèrent quatre royaumes. Comme on rapporte à cette époque le commencement de la législation égyptienne et la construction des pyramides, on peut juger de la rapidité des progrès de la population et des lumières. Mais ces lumières, en éclairant la terre, inspirèrent à ses habitants un orgueil qui les aveugla et leur fit perdre de vue la première et la plus importante des vérités. Ils oublièrent la Divinité, quittèrent le culte spirituel pour le culte matériel, et adorèrent les idoles qu'ils avaient créées. Cet aveuglement fut cause de la vocation d'Abraham.

Dieu choisit ce pieux descendant de Sem pour conserver son culte chez un peuple qu'il destinait à le répandre un jour sur le monde entier. La vocation d'Abraham eut

lieu l'an 2083 du monde, mille neuf cent vingt et un ans avant Jésus-Christ.

CHAPITRE III.

ABRAHAM. — Sa généalogie. — Son départ. — Enlèvement de Sara par Pharaon. — Victoire d'Abraham. — Naissance d'Ismaël. — Circoncision. — Incendie de Sodome et de Gomorrhe. — Fuite de Loth avec sa famille. — Naissance d'Isaac. — Jalousie de Sara. — Exil d'Agar et de son fils. — Sacrifice d'Abraham. — Mort de Sara. — Mariage d'Isaac et de Rébecca. — Mariage d'Abraham et de Cétura. — Mort d'Abraham.

ABRAHAM.

On nous donne la généalogie d'Abraham dans l'ordre suivant : Sem, Asphaxad, Salé, Hébert, Phaleg, Reü, Sarug, Nachor, Tharé et Abraham.

Tharé prit avec lui Abraham son fils, Sara sa belle-fille, et Loth son petit fils. Ils sortirent d'Ur, en Chaldée, pour aller dans le pays de Chanaan. Ils arrivèrent jusqu'à Haran, où ils habitèrent. Tharé y mourut à l'âge de deux cent trente-cinq ans.

Dieu apparut à Abraham. Il lui ordonna de quitter sa famille, son pays, et de venir dans le lieu où il le conduirait. Il lui promit qu'un grand peuple sortirait de lui, que son nom serait célèbre, qu'il le bénirait et maudirait ses ennemis, et que tous les peuples de la terre seraient bénis en lui. Abraham avait alors soixante-quinze ans. Il marcha jusqu'à Sichem, qu'occupaient alors les Chananéens. Dieu lui promit de donner ce pays à sa postérité. Abraham établit ses tentes sur une montagne près de Béthel, et continua ensuite sa marche vers le midi : mais le pays qu'il occupait étant désolé par la famine, il se retira en Égypte, où, craignant que la beauté de sa femme ne lui attirât des persécuteurs, il la fit passer pour sa sœur. Le roi d'Égypte en devint amoureux, et l'enleva. Ce fut en vain qu'il voulut réparer ce crime par de grandes largesses : le Seigneur frappa de plaies le monarque et sa

maison. Pharaon rendit Sara à Abraham, en lui reprochant sa dissimulation, et le renvoya d'Égypte avec tout ce qui lui appartenait. Abraham revint à Béthel, où il s'établit. Mais il possédait, ainsi que Loth, tant de richesses, que la terre qu'ils habitaient devint insuffisante pour eux deux. Ils se séparèrent, et Loth s'établit sur les rives du Jourdain, près de Ségor, dans un pays alors très-fertile et très-agréable.

Avant que Dieu eût détruit Sodome et Gomorrhe, huit ou dix rois, qui se partageaient cette contrée, se firent la guerre et se battirent dans la vallée des Bois, qui depuis est devenue la mer Salée. Loth, qui habitait ces États, fut emmené prisonnier par les vainqueurs, qui s'emparèrent de ses biens. A cette nouvelle, Abraham rassemble les plus braves de ses serviteurs, bat les ennemis en plusieurs rencontres, les poursuit jusqu'à Damas, leur reprend leur butin et délivre son neveu. Le roi de Sodome sortit au-devant de lui pour le recevoir ; et Melchisédech, à la fois pontife et roi de Salem, le bénit au nom de Dieu. Abraham, pour prix de sa bénédiction, lui donna la dîme du butin qu'il avait fait, et ne voulut recevoir aucun des présents que lui offrait le roi de Sodome.

Dieu renouvela ses promesses à Abraham, et lui annonça qu'il aurait un fils. La prédiction fut d'abord accomplie par la naissance d'Ismaël, qu'il eut d'Agar, sa servante. L'exil punit l'orgueil d'Agar. Avertie par un ange, elle alla s'humilier devant Sara. C'est à son fils Ismaël que les Arabes attribuent leur origine, et par là ils semblent justifier cette prophétie faite à Agar : « Votre « fils sera un homme fier et sauvage. Il lèvera la main « contre tous, et tous lèveront la main contre lui ; et il « dressera ses pavillons contre tous ses frères. » (An du m. 2107. — Av. J.-C. 1897.)

Abraham reçut l'ordre de faire circoncire son fils et tous les esclaves nés dans sa maison. Les anges vinrent de nouveau annoncer à Sara, qui ne pouvait le croire,

qu'*elle aurait un fils*. Ces anges, revêtus d'une forme humaine, s'étant rendus à Sodome, furent reçus par Loth, qui employa les plus grands efforts pour les mettre à l'abri des outrages dont ils étaient menacés par les infâmes habitants de cette ville impie. Dieu, pour punir cette cité corrompue, fit descendre du ciel sur Sodome et sur Gomorrhe, aussi perverse qu'elle, une pluie de feu. (An du m. 2107. — Av. J.-C. 1897.)

Loth, s'étant retiré dans Ségor, eut peur d'y périr, et chercha un asile sur une montagne. Les anges avaient défendu à sa femme et à lui de porter leurs regards sur les villes proscrites qu'ils venaient de quitter. La femme de Loth désobéit, elle se retourna pour voir les flammes qui brûlaient Sodome. Dieu, pour la punir de sa curiosité, la transforma en statue de sel. Loth, arrivé sur la montagne, entra dans une caverne avec ses filles. Celles-ci, voyant la terre dépeuplée comme les villes qu'elles avaient vues réduites en cendres, commirent un crime énorme. Elles enivrèrent leur père, et furent incestueuses dans l'espoir de devenir mères. Leurs fils s'appelèrent Moab et Ammon : les Ammonites et les Moabites leur doivent leur origine.

Abraham, quelque temps après, fit encore un voyage, et se rendit à Gérara. Craignant que dans ce pays on n'eût peu de religion, il pensa que les habitants pourraient le tuer pour s'emparer de sa femme : il employa donc le même stratagème qui lui avait si mal réussi en Égypte, et qui n'eut pas cette fois un meilleur succès ; car Abimélech, croyant que Sara n'était que la sœur d'Abraham, l'enleva ; mais, averti par un songe de l'outrage qu'il faisait au saint patriarche, il lui reprocha son artifice, et combla les deux époux de présents.

Touché par ses prières, Dieu guérit Abimélech, ainsi que sa femme et sa servante, que, dans sa colère, il avait frappées de stérilité. Sara vit enfin s'accomplir la parole divine. Elle conçut et enfanta, dans sa vieillesse, ce fils

prédit par les anges. Il fut appelé Isaac. (An du m. 2108. — Av. J.-C. 1896.)

Abraham, alors âgé de cent ans, reçut de Dieu l'ordre de faire circoncire Isaac; et, depuis, les Hébreux conservèrent cet usage.

Sara supportait impatiemment la présence d'Agar et de son fils Ismaël : elle exigea qu'Abraham les bannît tous deux. Abraham résistait ; mais Dieu, qui destinait Isaac à être le chef de son peuple, voulut qu'Abraham cédât au désir de Sara, et lui promit en même temps qu'il ferait naître d'Ismaël une grande nation. Abraham envoya Agar et son fils dans le désert. Tous deux étaient près de succomber à la faim, à la soif et à la fatigue; mais la douleur d'Agar, ses prières, sa confiance en Dieu, fléchirent le Créateur, qui pourvut à leur nourriture. Ismaël devint en peu de temps un chasseur adroit, et célèbre par son habileté à tirer de l'arc. Il habitait dans le désert de Pharan; et sa mère, depuis, lui fit épouser une femme égyptienne.

Les serviteurs d'Abimélech et ceux d'Abraham eurent, dans ce temps, quelques démêlés ensemble. Abraham les termina par un traité d'alliance dont Abimélech et lui jurèrent l'observation dans un lieu nommé Bethsabée. Abraham y creusa un puits, et y planta un bois pour conserver la mémoire de ce traité, le premier dont les détails aient été consacrés dans les annales du monde. A l'occasion de cette solennité, les deux chefs se firent réciproquement des présents; et Abraham, tranquille d'après la foi jurée, demeura longtemps dans le pays des Philistins.

Sa piété avait été jusque-là récompensée par un bonheur sans mélange; mais Dieu, voulant mettre sa foi à l'épreuve, lui ordonna de partir avec son fils, et de le lui offrir en sacrifice sur une des montagnes qu'il lui indiqua. Arrivés dans ce lieu, ils dressèrent un autel, et le couvrirent de bois. (An du m. J.-C. 2333. — Av. 1871.) «Quelle

sera la victime ? » demanda Isaac, ignorant l'ordre du Seigneur. « Dieu lui-même l'a désignée, » répondit Abraham, et, sans hésiter, attachant Isaac sur l'autel, il étendit la main et prit le couteau pour immoler son fils. Mais à l'instant un ange, arrêtant son bras, lui cria : « Ne fai-« tes aucun mal à cet enfant ; car Dieu voit maintenant « à quel point vous le craignez, puisque, pour lui obéir, « vous n'avez pas épargné votre fils unique. » A ces mots, Abraham, entendant du bruit, tourna la tête, et vit un bélier qui s'était embarrassé avec ses cornes dans un buisson ; l'ayant pris, il l'offrit en sacrifice à la place de son fils. L'ange du Seigneur renouvela au patriarche toutes les promesses que Dieu lui avait faites, et lui dit : « Tou-« tes les nations de la terre seront bénies dans celui qui « sortira de vous. »

Bientôt Abraham eut la douleur de perdre Sara, qui mourut à l'âge de cent vingt-sept ans, à Hébron, dans le pays de Chanaan. (An du m. 2145. — Av. J.-C. 1859.) Les larmes d'Abraham coulèrent pour la première fois. Il porta le deuil de Sara, et demanda aux Chananéens de lui céder un sépulcre pour enterrer la compagne fidèle qu'il avait perdue. Éphron, un des enfants de Heth, voulut lui faire présent d'un champ et d'une caverne qu'il possédait ; mais Abraham n'y consentit pas, et les acheta quatre cents sicles d'argent. Il déposa Sara dans la caverne double du champ qui regarde Membré, près de la ville d'Hébron, au pays de Chanaan, dont les habitants de Heth lui garantirent la possession.

Abraham, se voyant avancé en âge, voulut marier son fils, et fit jurer à l'intendant qui gouvernait sa maison de ne jamais laisser épouser à Isaac une Chanaéenne, et d'aller lui chercher une femme dans le pays qu'habitait encore sa famille. Il lui défendit pareillement de ramener son fils dans ce pays, d'où il était sorti par la volonté de Dieu. L'intendant suivit les ordres de son maître, et partit pour la Mésopotamie. (An du m. 2148. — Av. J.-C. 1856.)

Arrivé près de la ville de Nachor, il pria le Seigneur d'ordonner que la fille destinée par la Providence à devenir la femme d'Isaac arrivât la première dans le lieu où il s'était arrêté, et lui donnât le moyen de la reconnaître au bon accueil qu'elle lui ferait. Sa prière fut exaucée ; bientôt après il vit paraître Rébecca, fille de Bathuel et nièce d'Abraham.

C'était une vierge parfaitement belle. Comme elle allait puiser de l'eau à une fontaine située dans cet endroit, l'intendant lui en demanda : elle lui donna à boire, et lui offrit de tirer de l'eau pour tous ses chameaux. L'intendant, pour lui marquer sa reconnaissance, lui donna des pendants d'oreilles et des bracelets d'or. Rébecca courut informer sa mère de cette rencontre et de ces offres. Laban, frère de Rébecca, vint au-devant de l'intendant, et le conduisit avec tout son bagage dans la maison de Bathuel. Avant de profiter de l'hospitalité qu'on lui offrait, l'intendant s'acquitta des ordres d'Abraham, et demanda à Bathuel d'accorder pour épouse à Isaac sa fille Rébecca. Bathuel reconnut la volonté divine dans cette rencontre, et Rébecca partit avec l'intendant pour le pays de Chanaan, où elle épousa Isaac.

Abraham, quoique vieux, se maria avec une femme nommée Cétura. Sentant ses forces s'affaiblir, il déclara Isaac son héritier, fit des présents aux fils de ses autres femmes, et les envoya s'établir dans l'Orient. Il avait conservé, dans sa vieillesse, son bonheur et sa santé. Agé de cent soixante-quinze ans, étant parvenu, comme le dit l'Écriture, « à la plénitude de ses jours, » il mourut et fut réuni à son peuple. (An du m. 2183. — Av. J.-C. 1821.)

Isaac et Ismaël, ses enfants, le portèrent dans la caverne d'Éphron, où ils l'enterrèrent près de Sara. Abraham florissait l'an 2148 du monde, 1856 ans avant Jésus-Christ, dans le temps où Inachus fondait en Grèce le royaume d'Argos.

Nous ne nous permettrons aucune réflexion sur ce qui

peut paraître étrange et même inexplicable dans l'histoire d'Abraham ; la philosophie doit respecter les traditions sacrées ; elle serait imprudente si elle portait sa critique sur les livres saints. Ainsi, nous nous bornerons à faire quelques observations morales sur la vie de ce grand homme, choisi pour être la tige et le père de tous les croyants. Au milieu des peuples corrompus, il conserva les mœurs antiques ; entouré de la magnificence des rois, il mena toujours une vie simple et pastorale. L'existence humaine était encore d'une très-longue durée ; selon l'Écriture, Noé achevait sa vie lorsque Abraham commençait la sienne, et Sem vivait encore.

Malgré les souvenirs que devaient conserver des générations si rapprochées, les lois divines étaient oubliées sur la terre : tous les peuples se livraient à l'idolâtrie ; et pour conserver le dépôt du culte spirituel, Dieu choisit celui qui résistait à la contagion générale.

Abraham fut toujours célèbre dans l'Orient. Les Iduméens, ainsi que les Hébreux, le regardent comme leur père. Son dévouement fut sans bornes comme sa piété. Il sacrifia à Dieu ce qu'il avait de plus cher, les lieux de sa naissance et son fils. Abraham était compté par les Chaldéens, ses compatriotes, comme un de leurs plus savants astronomes. Quoique pasteur, il sut faire la guerre ; il défendit son indépendance, et vengea ses alliés. Respecté par ses vertus, il traitait d'égal à égal avec les rois.

Nous ne pouvons avoir qu'une imparfaite connaissance des événements de ces siècles reculés ; mais ce qui est certain, c'est que le nom d'Abraham a traversé les temps, toujours en vénération parmi les hommes.

CHAPITRE IV.

Naissance d'Ésaü et de Jacob. — Voyages d'Isaac. — Départ et songe de Jacob. — Son mariage. — Naissance de Joseph et de ses frères. — Ruse de Jacob envers Laban, son beau-père. — Lutte nocturne de Jacob. — Réconciliation d'Ésaü et de Jacob. — Massacre des Sichémites. — Mort de Rachel. — Naissance de Benjamin,

— Causes des malheurs de Joseph. — Son esclavage. — Son emprisonnement. — Songes de deux officiers de Pharaon expliqués par Joseph. —Songes de Pharaon expliqués par Joseph.— Gouvernement de Joseph. — Disette en Égypte. — Arrivée des frères de Joseph. — Leur retour en Chanaan. — Leur départ avec Benjamin. — Leur réception en Égypte. — Reconnaissance de Joseph et de ses frères. — Retour de ces derniers en Chanaan. — Départ de Jacob et de sa famille. — Leur séjour à Jessen. — Mort de Jacob. — Honneurs funèbres rendus à Jacob par Joseph. — Mort de Joseph.

ISAAC, JACOB ET JOSEPH.

Rébecca, femme d'Isaac, étant grosse d'Ésaü et de Jacob, on lui prédit que les deux enfants qui s'agitaient dans son sein deviendraient pères de deux peuples dont les divisions seraient longues et cruelles, et que la race de l'aîné serait assujettie à celle du plus jeune. Ésaü et Jacob naquirent jumeaux ; le premier fut chasseur, le second mena la vie pastorale. Ésaü, pressé par la fatigue et par la faim, vendit un jour à Jacob son droit d'aînesse pour un plat de lentilles, et commença ainsi à vérifier la prédiction faite à leur mère. (An du m. 2168. — Av. J.-C. 1836.)

Isaac fit des voyages, comme son père, pour échapper à la famine. Il habita quelque temps les États d'Abimélech, roi des Philistins. Dominé par la même crainte qu'avait ressentie Abraham, il fit passer Rébecca pour sa sœur ; ce stratagème eut la même conséquence. Les richesses d'Isaac s'étant considérablement augmentées, les Philistins en devinrent jaloux ; il fut obligé de s'éloigner. Bientôt après, cette querelle finit par un traité qu'il conclut avec Abimélech. Dans le même temps, Dieu lui renouvela les promesses qu'il avait faites à son père.

Ésaü se maria, à Bethsabée, contre la volonté de ses parents, avec Judith et Basemath.

Isaac, étant fort vieux, devint aveugle. Prévoyant une fin prochaine, il voulut bénir ses enfants, et leur ordonna de préparer un festin. Jacob, par le conseil de Rébecca sa mère, revêtit les habits d'Ésaü, et couvrit ses mains de peau de chèvre, parce que son frère était velu. Cette su-

percherie lui réussit; il reçut le premier la bénédiction de son père, qui le prit pour Ésaü. Son frère se plaignit amèrement de cette tromperie ; mais Isaac, reconnaissant, dans ce qui s'était fait, la volonté divine, lui ordonna de s'y soumettre, puisqu'il avait, en présence du ciel, assujetti tous ses frères à la domination de Jacob. Ensuite, pour le consoler, il le bénit aussi, et lui annonça qu'il vivrait de l'épée, qu'il servirait son frère, mais que par la suite des temps il serait délivré de son joug. Ésaü, dans sa colère, méditait le crime de Caïn ; mais Jacob, d'après les conseils de Rébecca, partit pour la Mésopotamie, et alla chercher un asile chez Laban, son oncle. Ce fut dans ce voyage qu'il vit en sônge une échelle dont le pied était appuyé sur la terre, et dont le haut touchait le ciel. Une grande quantité d'anges montaient cette échelle et en descendaient.

En levant les yeux, il vit le Seigneur et entendit sa voix qui dit : « Je suis le Dieu d'Abraham et le Dieu d'I-« saac. Je vous donnerai à vous et à votre race la terre « où vous dormez. Votre postérité sera nombreuse comme « la poussière ; vous vous étendrez dans toutes les par-« ties du monde, et les nations seront bénies en vous « dans tout ce qui sortira de vous. Je vous protégerai « partout ; je vous ramèrerai dans ce pays ; je ne vous « quitterai que lorsque ma promessse sera accomplie. »

Jacob, à son réveil, dressa dans ce lieu un monument avec la pierre sur laquelle il s'était reposé ; et pour conserver le souvenir de cette vision, il donna le nom de Béthel, c'est-à-dire *maison de Dieu,* à la ville de Lura, près de laquelle il se trouvait alors.

Jacob, se conformant aux ordres de sa mère, arriva dans le pays de Haran. Ayant rencontré Rachel, fille de son oncle, il conçut de l'affection pour elle, et la demanda en mariage à Laban, qui la lui promit, à condition qu'il le servirait sept ans. Mais ce temps accompli et les noces célébrées, Laban fit entrer le soir, dans la chambre de

Jacob, Lia, sa fille aînée, à la place de Rachel. Jacob s'étant plaint de cette tromperie, Laban lui promit de nouveau de lui donner Rachel, à condition qu'il le servirait encore sept ans.

Lia mit successivement au monde Ruben, Siméon, Lévi et Juda. Rachel, se voyant stérile, fit épouser à Jacob sa servante Bala, qui donna naissance à Dan et à Nephtali ; et Lia, s'apercevant qu'elle avait cessé d'avoir des enfants, voulut que son mari vécût avec Zelpha, sa servante. Il en eut deux fils, nommés Gad et Azer. Ayant obtenu de sa sœur Rachel, en lui donnant des mandragores, qu'elle lui permît d'habiter avec son mari, Lia redevint féconde, et mit encore au monde deux fils appelés Issachar et Zabulon, et une fille nommée Dina.

Le Seigneur, touché des pleurs de Rachel, l'exauça, lui ôta sa stérilité, et elle eut un fils appelé Joseph. (An du m. 2258. — Av. J.-C. 1746.)

Jacob, voulant retourner dans son pays, fit un traité avec Laban, et lui demanda, pour récompense de ses longs services, les agneaux et les brebis qui naîtraient avec des taches et des couleurs variées. Alors ayant pris des branches vertes de peuplier, et les ayant dépouillées de leur écorce en divers endroits, il plaça ces branches dans les abreuvoirs, de sorte que les brebis, frappées par la vue de ces rameaux bigarrés, conçurent toutes des agneaux tachetés et de diverses couleurs. Par cette ruse, la part de Jacob fut immense, et ses richesses s'accrurent considérablement. Laban se plaignit, mais Jacob lui rappela le peu de bonne foi dont il avait usé envers lui. Il partit ensuite avec ses femmes, ses enfants, ses troupeaux, et tout ce qu'il avait acquis en Mésopotamie. Laban, furieux de son départ auquel il n'avait pas consenti, se mit à sa poursuite avec ses serviteurs ; mais Dieu lui apparut et lui interdit tout projet de vengeance. Ainsi, ayant atteint Jacob, il se contenta de lui reprocher la promptitude de son départ, l'enlèvement de ses filles, et

l'accusa de lui avoir volé ses idoles. Jacob nia ce dernier fait, ignorant que Rachel les avait emportées et cachées. Il apaisa son beau-père, lui rappela la longueur de ses services, si tardivement payés, et lui promit de rendre ses filles heureuses, et de ne point prendre d'autres femmes. Pour consolider cette réconciliation, ils firent tous deux un traité d'alliance, et placèrent sur la montagne de Galaad un monument de pierre, afin d'en consacrer le souvenir.

Jacob continuant son voyage était inquiet de l'accueil que lui ferait son frère Ésaü. Ceux qu'il avait envoyés pour le prévenir de son arrivée lui apprirent qu'Ésaü marchait avec rapidité contre lui à la tête de quatre cents hommes. Effrayé par cette nouvelle, il supplia le Seigneur de toucher le cœur de son frère ; et, cherchant les moyens de le fléchir, il lui envoya des présents et la plus grande partie de ses troupeaux en trois détachements. Ayant passé le gué de Jaboé, il s'arrêta dans ce lieu, pendant que sa troupe continuait sa route.

Étant seul, il fut attaqué par un homme qui lutta contre lui toute la nuit. Son adversaire, ne pouvant pas le terrasser, toucha le nerf de sa cuisse, qui se sécha aussitôt. Cet homme le pria ensuite de cesser leur combat et de le laisser partir. Jacob y consentit, à condition qu'il le bénirait. L'autre, lui ayant demandé son nom, et ayant appris qu'il s'appelait Jacob, lui dit : « Vous vous nom« merez dorénavant Israël, c'est-à-dire fort contre Dieu ; « et si vous avez été fort contre Dieu, combien le serez« vous davantage contre les hommes ! » Jacob lui demanda vainement son nom ; il ne put le savoir : il reçut sa bénédiction, et appela ce lieu *Phanuel*, pour perpétuer chez ses descendants l'idée qu'il avait vu Dieu face à face. Depuis cet événement Jacob fut toujours boiteux.

Ésaü, arrivé avec ses troupes à peu de distance de celles de Jacob, courut au-devant de son frère, l'embrassa, s'informa de l'état de sa famille, refusa ses présents, et lui

jura une éternelle amitié. Après l'avoir accompagné quelque temps, ils se séparèrent en bonne intelligence. Ésaü retourna à Séir, et Jacob à Salem, dans le pays de Chanaan.

Jacob, dont le bonheur avait été jusque-là troublé par tant de travaux et de peines, éprouva bientôt un malheur qui l'affligea profondément. Sichem, fils du prince d'Hémor, devint amoureux de Dina, fille de Lia. Il usa de violence envers elle, l'enleva, et voulut, après cette action criminelle, que Jacob consentît à son mariage. Jacob et ses enfants dissimulèrent leur courroux ; ils répondirent à Sichem que la religion leur défendait de faire alliance avec des incirconcis ; mais que si tous les sujets du prince de Sichem voulaient se soumettre à la circoncision, Jacob accéderait à sa demande, et donnerait même une dot considérable à sa fille. Les Sichémites acceptèrent cette offre. Tous se firent circoncire : mais trois jours après, comme ils étaient malades de cette opération, les enfants de Jacob prirent les armes, entrèrent dans la ville, enlevèrent leur sœur ; et pour venger son outrage, après avoir tout ravagé, ils tuèrent les habitants.

Jacob fit de violents reproches à Siméon et à Lévi sur ce massacre, qui le rendait odieux à tout le pays. Il fut obligé de partir : il alla à Béthel, et força ses serviteurs à briser les idoles qu'il avait trouvées chez eux. Le Seigneur, touché de sa piété, reçut dans ce lieu son encens, et lui réitéra ses promesses.

Jacob, ayant quitté Béthel, prit le chemin d'Éphrata. Rachel mourut en cet endroit, en donnant naissance à Benjamin. On l'enterra dans un lieu nommé depuis Bethléem. Jacob, pour consacrer la douleur que lui causait la perte d'une épouse si chère, dressa sur son sépulcre un monument de pierre que l'on voyait encore du temps d'Esdras.

Une autre affliction blessa le cœur de Jacob dans le même temps, ce fut le crime de Ruben, qu'il surprit en commerce incestueux avec Bala, une de ses femmes.

Contraint de quitter le tombeau de Rachel pour rendre les derniers devoirs à Isaac, qui termina sa carrière à l'âge de cent quatre-vingts ans, Jacob se rendit à Hébron. Aidé de son frère Ésaü, il descendit son père dans le sépulcre.

La vie de Jacob ne fut plus qu'une longue épreuve, qu'un perpétuel combat de la vertu contre le malheur. Joseph, l'un de ses fils, lui découvrit un crime qu'avaient commis ses frères; et la naïve franchise de cet enfant, qu'il préférait à tous les autres, le rendit l'objet de leur aversion. Joseph l'augmenta encore en leur racontant un de ses songes. Il lui semblait, dans ce rêve, qu'ils liaient tous ensemble des gerbes dans un champ; que sa gerbe s'étant levée, celles de ses frères rendaient hommage à la sienne. Jacob lui reprocha son indiscrétion, et ses frères irrités méditèrent une cruelle vengeance. L'occasion qu'ils attendaient pour satisfaire leur courroux ne tarda pas à se présenter. Ils faisaient paître leurs troupeaux près de Dothaïm; Joseph, sans défiance, vint les y trouver. Dès qu'ils l'aperçurent, ils résolurent de le tuer. Ruben, qui voulait le sauver et le rendre à son père, les détourna de ce crime, en leur représentant qu'ils pouvaient se délivrer de lui par d'autres moyens, et sans souiller leurs mains du sang fraternel. Ils suivirent son conseil, et dès qu'il se fut approché d'eux, ils le dépouillèrent de sa robe, et le jetèrent au fond d'une vieille citerne qui était sans eau. Au même instant, ils virent passer des Israélites qui se rendaient en Égypte, sur leurs chameaux, pour y faire le commerce des parfums. Juda dit à ses frères qu'au lieu de laisser périr Joseph dans la citerne, il fallait le vendre à ces marchands. Ruben s'opposa vainement à ce projet; Joseph fut vendu et livré pour vingt pièces d'argent, et ses nouveaux maîtres le menèrent avec eux en Égypte, où Putiphar, eunuque de Pharaon et général de ses troupes, l'acheta et le prit à son service. (An du m. 2276. — Av. J.-C. 1728.)

Ses coupables frères, voulant cacher leur crime, prirent sa robe, la déchirèrent, la trempèrent dans le sang d'un chevreau, et l'envoyèrent à Jacob. Ce malheureux père crut qu'une bête féroce avait dévoré son fils bien-aimé. Il pleura longtemps cette perte cruelle. En vain ses autres enfants, rassemblés autour de lui, voulurent le consoler, il leur dit : « Mes larmes ne tariront point, jus-« qu'au moment où je descendrai dans la terre pour re-« joindre mon fils. » L'infortuné vieillard ne put même jouir de la tranquillité qu'il cherchait dans la solitude, et son repos fut troublé par les désordres de sa famille. Les crimes de Judas son fils, de Thamar sa belle-fille, ceux de Her et d'Onan ses petits-fils, remplirent de douleur son âme vertueuse.

Pendant ce temps, Joseph, protégé par le Seigneur, gagna l'affection de son maître Putiphar, qui lui donna toute autorité dans sa maison, et lui laissa ses biens à régir. Par son intelligence, et avec le secours de la protection divine, tout lui prospéra tellement, que la fortune de Putiphar s'accrut d'une manière rapide. L'épouse de son maître, charmée de son esprit et séduite par sa beauté, brûla pour lui d'un amour criminel. En vain elle le pressa de partager sa tendresse ; en vain, par ses remontrances, Joseph tâcha de calmer sa passion. Un jour, voyant qu'elle perdait toute idée de ses devoirs et toute retenue, il s'échappa malgré ses efforts, lui laissant dans les mains son manteau, qu'elle avait saisi pour le retenir. Sa fuite et ses mépris changèrent en fureur la passion de cette femme. Elle alla trouver son mari, et accusa Joseph d'avoir voulu l'outrager. Le manteau, témoin de la vertu de cet esclave fidèle, fut regardé par Putiphar comme une preuve évidente du crime qu'on lui reprochait ; et sans vouloir entendre sa justification, n'écoutant que sa colère, il envoya Joseph dans la prison où les criminels que le roi faisait arrêter étaient détenus. Dieu ne l'abandonna pas dans ce nouveau malheur. Il inspira

pour lui une si forte estime au gouverneur de la prison, que celui-ci lui donna la surveillance de tous ceux qui s'y trouvaient renfermés, et que rien ne s'y faisait plus que par ses ordres.

Quelque temps après, Pharaon, étant irrité contre son grand échanson et son grand panetier, les fit mettre dans la prison de Joseph. Le gouverneur remit ces officiers entre les mains de celui-ci, qui fut pour eux plein d'attentions et d'égards. Ces deux prisonniers ayant fait des songes inquiétants les racontèrent à Joseph, qui les leur expliqua. Le grand échanson avait vu en rêve un cep de vigne, dont trois provins poussaient des bourgeons, ensuite des fleurs et des raisins mûrs. Joseph lui annonça que dans trois jours Pharaon, se ressouvenant de ses services, le rétablirait dans son rang et dans ses fonctions. Il le pria, quand il serait en faveur, de se souvenir de lui et de demander sa liberté au roi. Le grand panetier avait rêvé qu'il portait sur sa tête trois corbeilles de farine, et que les oiseaux venaient la manger. Joseph lui dit que ce songe annonçait un grand malheur pour lui, qu'au bout de trois jours Pharaon lui ferait trancher la tête, et qu'il servirait de pâture aux vautours. Ces prédictions ne tardèrent pas à s'accomplir. Le grand panetier périt; le grand échanson revint en faveur et oublia Joseph, dont la captivité dura encore deux ans.

Dans ce temps, Pharaon vit en songe sortir du Nil sept vaches grasses, et ensuite sept vaches maigres, qui dévorèrent les premières. Il vit de même sept épis très-gros sortant de la même tige, et qui furent dévorés par sept épis desséchés. Effrayé par ce rêve, il fit consulter les sages et les devins : nul ne put expliquer ce songe. Le grand échanson se souvint alors du jeune Hébreu; il raconta au roi la manière dont il avait interprété son rêve et celui du grand panetier. Pharaon ordonna qu'on le mît en liberté et qu'on l'amenât devant lui. Lorsqu'il parut, le roi lui demanda l'explication de ses songes. Joseph lui répondit

que ce serait Dieu, et non pas lui, qui les interpréterait, et qu'ainsi sa parole ne serait que l'expression de la volonté divine. Il annonça à Pharaon que, conformément à son premier songe, une fertilité extraordinaire régnerait pendant sept ans en Égypte, et que pendant les sept années suivantes, le pays serait désolé par une grande stérilité. Il ajouta que le second songe signifiait la même chose que le premier, et ne faisait qu'en confirmer la vérité. Il conseilla ensuite au roi de confier à un homme habile l'administration générale des vivres de toute l'Égypte, afin qu'il pût nommer des officiers et établir des magasins pour amasser, pendant les années fertiles, le grain nécessaire aux habitants dans les années de stérilité. Pharaon, admirant la sagesse du jeune Hébreu, et persuadé qu'il était rempli de l'esprit divin, le fit revêtir d'habits superbes, lui donna son anneau, et le nomma gouverneur de l'Égypte. L'ayant fait monter sur un de ses chars, il fit ordonner par un héraut que tout le monde fléchît le genou devant lui et lui obéît. Joseph épousa, par son ordre, Azaneth, fille de Putipharès, prêtre d'Héliopolis, dont il eut deux fils, Manassès et Éphraïm. (An du m. 2286. — Av. J.-C. 1718.)

Les prédictions de Joseph s'accomplirent. Après sept années fertiles, toute la terre fut désolée par une grande disette. L'Égypte seule avait conservé du blé, par la prévoyance de son administrateur; et de tout l'Orient on arrivait dans ce royaume pour chercher quelque soulagement contre les rigueurs de cette famine.

Jacob, ayant entendu dire alors qu'on ne trouvait de ressource et de blé qu'en Égypte, y envoya les dix frères de Joseph, ne gardant auprès de lui que le jeune Benjamin. Lorsqu'ils furent en présence du gouverneur, Joseph les reconnut, leur fit un accueil sévère, et feignit de les prendre pour des espions. Ils lui assurèrent qu'ils venaient de Chanaan pour acheter des vivres; qu'ils étaient douze frères, fils d'un même père; que l'un d'eux avait péri, et

que le dernier était resté près de Jacob, leur père. Joseph parut douter de la vérité de leur récit; il les fit mettre trois jours en prison. Au bout de ce terme il leur rendit la liberté, et leur dit : « Retournez dans le pays de Chanaan, et portez-y le blé que vous avez acheté. Je « garde Siméon pour otage. Je veux que vous m'ameniez « le dernier de vos frères. Si vous le faites, je croirai à « votre sincérité. » Les frères de Joseph partirent, et lorsqu'ils délièrent leurs sacs de blé, ils furent surpris d'y trouver l'argent qu'ils avaient payé pour en faire l'achat. Ils ne pouvaient s'expliquer ce mélange incroyable de rigueur et de générosité.

Lorsque Jacob eut entendu le récit de leur voyage, il leur dit : « Joseph n'est plus au monde, Siméon est en « prison, et vous voulez encore m'enlever Benjamin ! « Toutes vos fautes sont retombées sur moi. Je ne consen« tirai jamais à confier à votre imprudence le plus jeune, « le plus chéri de mes enfants. » Jacob, ayant persisté dans son refus, supporta avec sa famille la plus affreuse disette. Leurs ressources étant totalement épuisées, le saint patriarche se vit obligé de céder aux instances de ses enfants. Après leur avoir renouvelé ses avertissements et ses reproches, il leur dit de retourner en Égypte pour y acheter du blé. Il leur permit d'emmener Benjamin, et leur ordonna d'emporter, indépendamment de l'argent nécessaire à leur achat, celui qu'ils avaient trouvé dans leurs sacs, craignant qu'il n'y eût été mis par surprise, et qu'il ne les fît soupçonner de vol et d'infidélité. Ils partirent laissant leur père seul et dans l'affliction.

Lorsque Joseph les vit, et Benjamin avec eux, il ordonna à son intendant de les retenir dans son palais, d'y faire entrer tous leurs bagage et de préparer un festin. Ses frères furent saisis de frayeur, croyant qu'on voulait les arrêter et s'emparer de ce qu'ils possédaient, sous prétexte qu'ils avaient emporté de l'argent d'Égypte. L'intendant les rassura, en leur disant que cet argent leur avait été

volontairement donné, et acheva de dissiper leurs craintes en leur rendant Siméon.

Joseph, revenu dans son palais, s'informa de la santé de Jacob, reçut les présents et les hommages de ses frères, les admit tous à sa table, et fit donner au jeune Benjamin une portion cinq fois plus forte que celle de ses frères. Ne voulant pas encore se faire reconnaître, et pouvant à peine contenir son émotion, il sortit de la salle du festin, et ordonna qu'après avoir remis l'argent de ses frères dans leurs sacs, on cachât sa coupe d'argent dans celui de Benjamin.

Le lendemain les frères de Joseph partirent; mais l'intendant, suivant les ordres de son maître, envoya courir après eux des gens qui les arrêtèrent. On les ramena dans la ville, malgré leurs plaintes et leurs protestations; et, lorsqu'on eut ouvert leurs sacs et trouvé la coupe d'argent dans celui de Benjamin, Joseph leur adressa de vifs reproches, et déclara qu'ils pouvaient partir, mais qu'il voulait retenir Benjamin comme esclave près de lui. Ses frères déchirèrent leurs vêtements, se prosternèrent à ses pieds et le supplièrent de permettre qu'ils partageassent l'esclavage de Benjamin. Joseph leur répondit que Dieu, lui ayant donné la science des choses cachées, ne lui permettait pas d'agir avec injustice, qu'il ne punirait que celui d'entre eux qui avait pris sa coupe. Juda, s'approchant alors de lui, s'écria : « Ne soyez point insensible à nos « prières, seigneur ! Notre père est accablé de vieillesse, « il regrette sans cesse un de ses fils qu'il a perdu. Sa « seule consolation était d'avoir auprès de lui cet autre « fils de Rachel, ce Benjamin dont vous voulez le priver « aujourd'hui. Lorsque, d'après vos ordres, nous voulûmes l'emmener, Jacob nous résista longtemps. Il nous « reprocha notre imprudence qui avait rendu son fils Joseph la proie des animaux sauvages ; il nous avertit que « s'il arrivait par notre faute un semblable malheur à « Benjamin, nous accablerions sa vieillesse d'une affliction

« qui le mènerait au tombeau. Si le dernier de vos frères, « nous dit-il, ne revient pas avec vous, ne me revoyez ja- « mais. Ah ! seigneur, révoquez cet ordre cruel ! Retenir « Benjamin, c'est ordonner la mort de Jacob, c'est nous « rendre les meurtriers de notre père. Permettez donc que « ce soit moi qui sois votre esclave, puisque je me suis « rendu caution de cet enfant, et que j'en ai répondu à « mon père. Au reste, quelle que soit votre décision, je « resterai près de Benjamin. Je ne puis retourner sans lui « vers mon père : il me serait impossible de supporter sa « douleur et son courroux. » A ces mots, Joseph, ne pouvant plus contenir les sentiments qui l'oppressaient, ordonna à ses officiers de sortir ; et, élevant la voix, il dit aux enfants de Jacob : « Je suis Joseph. » Et, touché de leur saisissement et de leur silence, il leur parla d'un ton plus doux, et leur dit : « Approchez-vous de moi. Je suis « Joseph, votre frère, que vous avez vendu à des mar- « chands. Dissipez vos craintes, consolez-vous de m'avoir « vendu pour être conduit en Égypte, puisque Dieu m'y « a envoyé pour votre salut. Vous n'avez été que l'instru- « ment de sa volonté qui m'a rendu, pour ainsi dire, le « père de Pharaon, le grand maître de sa maison, le « prince de l'Égypte. Hâtez-vous d'aller trouver mon père. « Dites-lui : Voilà ce que vous mande votre fils Joseph. « Dieu m'a donné l'autorité sur toute l'Égypte. Venez me « trouver ; ne différez pas. Vous demeurerez dans la terre « de Jessen avec vos enfants, vos serviteurs, vos trou- « peaux, et je vous nourrirai tous. Allez, partez, annon- « cez à mon père la gloire dont je suis comblé, ce que « vous avez vu, et hâtez-vous de me l'amener. » Il serra ensuite tous ses frères dans ses bras, et ils se livrèrent à de douces émotions qui leur firent oublier leurs malheurs passés.

Bientôt les frères de Joseph partirent pour le pays de Chanaan, chargés de grains, d'habits, d'argent et de présents magnifiques.

Jacob, apprenant que Joseph était vivant et commandait dans toute l'Égypte, sortit de sa longue affliction comme on se réveille d'un profond sommeil; et, après s'être fait répéter tous les détails nécessaires pour lui faire ajouter foi à une nouvelle si étrange et si inattendue, il remercia le Seigneur, et dit : « Je n'ai plus rien à souhaiter, « puisque mon fils Joseph vit encore, et que je le verrai « avant de mourir. »

Israël partit donc après avoir immolé des victimes au Seigneur, qui lui apparut et lui renouvela ses promesses. Il transporta en Égypte tout ce qu'il possédait au pays de Chanaan, et y arriva avec ses fils, ses filles, ses petits-fils et tout ce qui était né de lui ; ce qui faisait en tout soixante-dix personnes. (An du m. 2298.—Av. J.-C. 1706.)

Joseph vint au-devant de Jacob, et se jeta à ses genoux qu'il arrosa de larmes de tendresse. Il lui conseilla de dire à Pharaon qu'il avait toujours été pasteur, ainsi que ses pères, afin de ne pas être retenu à la cour, et d'avoir la permission de demeurer dans la terre de Jessen, permission qu'ils obtiendraient facilement à cause de l'aversion des Égyptiens pour la vie pastorale. Jacob suivit les conseils de son fils, et fut bien reçu de Pharaon, qui lui donna la terre de Jessen pour l'habiter avec sa famille.

Joseph ayant amassé pour le roi une quantité immense d'argent par le commerce des blés, Pharaon devint propriétaire de tout l'or et de tous les troupeaux de l'Égypte ; mais, d'après les avis de son sage ministre, ce monarque rendit à tous ses sujets leurs propriétés, se contentant de recevoir comme tribut la cinquième partie de leur revenu. Depuis ce temps on a toujours payé au roi d'Égypte cet impôt, dont les seules terres des prêtres étaient exemptes.

Jacob, qu'on nommait Israël, vécut dix-sept ans dans la terre de Jessen, dont il jouit comme de son bien propre, et où sa famille s'accrut et se multiplia extraordinairement.

Voyant sa fin approcher, il demanda à Joseph de n'être

point enterré en Égypte, et d'être transporté dans la sépulture de ses ancêtres. Joseph le lui jura. Israël, ayant reçu son serment, adora Dieu et termina sa vie à l'âge de cent quarante-sept ans. (An du m. 2316.— Av. J.-C. 1688.) Il avait adopté, avant de mourir, les deux premiers fils de Joseph, Éphraïm et Manassès. Les autres enfants de Jacob éprouvèrent, dans ses derniers moments, de justes reproches sur leurs fautes, et entendirent d'effrayantes prédictions sur la durée de leurs races, qu'on appela par la suite *tribus.* Ainsi Ruben fut averti de la décadence de sa maison, Siméon et Lévi de leur dispersion; mais il prédit à Juda que le sceptre ne lui serait point ôté, « jus-« qu'au moment où celui qui doit être envoyé serait venu « remplir l'attente des nations. » Zabulon, Issachar, Dan, Azer, Gad et Nephtali reçurent par lui l'espérance, les uns de la gloire militaire, les autres d'une opulence commerciale ou d'une richesse laborieuse. Joseph fut prévenu que sa race serait toujours un objet d'envie, et Benjamin que sa tribu s'enrichirait des dépouilles de ses ennemis.

Joseph, ayant embaumé le corps de son père, fit porter son deuil en Égypte pendant l'espace de soixante-dix jours; ensuite il prit les ordres de Pharaon, partit accompagné des premiers officiers et des grands de la cour du roi, porta Israël dans le pays de Chanaan, et l'enterra dans la caverne qu'Abraham avait achetée d'Éphron.

Depuis ce temps, Joseph demeura avec toute sa famille en Égypte : il y vécut cent dix ans, et vit la troisième génération de ses petits-fils. Il prédit à ses frères que Dieu les visiterait après sa mort, et les conduirait dans la terre qu'il avait juré de donner à Abraham, Isaac et Jacob. Il leur ordonna d'embaumer son corps, de le placer dans un cercueil, et de le conserver au milieu d'eux. Après avoir reçu leurs promesses il expira. (An du m. 2369. — Av. J.-C. 1635.)

La vie de Jacob paraît tout entière représentée par sa lutte contre un ange; il eut continuellement à combattre

contre la corruption qui l'entourait et le malheur qui le poursuivait. Sa piété fortifia son âme; sa vertu triompha de l'adversité. Simple pasteur, il reçut les hommages qu'on rendait aux rois; et le nom de ce patriarche a traversé les siècles avec un éclat aussi vif et plus pur que celui des plus fameux conquérants.

Joseph nous offre d'autres leçons. Il se garantit de l'ivresse de la prospérité, comme son père s'était préservé de l'abattement dans le malheur. Envié, trahi par ses frères, vendu par eux comme esclave, sa fidélité pour son maître, son esprit et sa sagesse l'élevèrent de la servitude au faîte des grandeurs. Il ne se servit de son pouvoir que pour rendre sa nouvelle patrie heureuse; il fit bénir par ses sujets le monarque qui l'avait honoré de sa confiance. Oubliant ses propres injures, non-seulement il pardonna à ses frères après s'être assuré de leur repentir, mais il les combla de biens. Fils tendre et respectueux, il répandit le bonheur sur les derniers jours de Jacob; et la récompense de ses vertus fut le spectacle de la prospérité de sa famille, qui devint bientôt un peuple nombreux.

CHAPITRE V.

Esclavage des Hébreux. — Mort des enfants mâles. — Naissance de Moïse. — Sa fuite d'Égypte. — Son retour. — Les plaies d'Égypte. — Départ des Israélites. — Marche de Pharaon contre les Israélites. — Passage de la mer Rouge. — La manne dans le désert. — L'eau du rocher d'Horeb. — Bataille entre les Amalécites et les Hébreux. — Apparition du Seigneur au mont Sinaï. — Commandements de Dieu. — Le veau d'or. — Punition de l'idolâtrie des Israélites. — Législation de Moïse. — Dénombrement des Israélites. — Révolte parmi le peuple d'Israël. — Le serpent d'airain. — L'ânesse de Balaam. — Victoire de Moïse sur les Madianites. — Mort de Moïse.

MOISE.

(An du monde 2433. — Avant Jésus-Christ 1571.)

Les Hébreux s'étant excessivement multipliés en peu d'années, les Égyptiens en devinrent jaloux, et craignirent à la fois et leur force et leur fuite. Un nouveau monarque

était monté sur le trône d'Égypte ; il n'avait point pour les Israélites les mêmes sentiments que son prédécesseur. Prévoyant qu'une nouvelle nation, formée dans ses États, pourrait y dominer; ne voulant pas non plus, en la bannissant, se priver de cet accroissement de population et d'industrie, il conçut le barbare et chimérique projet de les empêcher de se multiplier davantage. Il les traita en esclaves, les condamna aux plus rudes travaux, les força à bâtir deux villes, et les employa à la construction de ces prodigieux monuments qui attestent la puissance des rois d'Égypte et la servitude de leurs sujets.

Le roi, trompé dans ses espérances, vit la population des Hébreux s'accroître encore, malgré le poids de la fatigue et du malheur ; il se décida à prendre les moyens les plus cruels pour parvenir à son but.

Pharaon (c'était le nom qu'on donnait à tous les rois d'Égypte) ordonna aux sages-femmes des Israélites de faire périr les enfants mâles qui naîtraient d'elles ; cet ordre ne fut pas exécuté. Les sages-femes aimèrent mieux obéir à la nature et à Dieu qu'à la tyrannie. Le roi, irrité, ordonna que tous les enfants hébreux mâles seraient jetés dans le Nil. Cette volonté cruelle eut un plein effet. Toute cette génération naissante périt.

Une seule femme, de la race de Lévi, hésita longtemps à sacrifier son fils ; elle le cacha et le conserva trois mois. Enfin, dénoncée, menacée, effrayée, elle se décida à exposer cet enfant sur le bord du Nil, dans un panier de jonc; et, par son ordre, sa sœur se tint sur la rive du fleuve pour voir quel serait le sort de cette malheureuse victime.

Dieu, qui préparait une grande destinée à cet enfant, voulut qu'au même moment la fille de Pharaon arrivât dans ce lieu pour se baigner. Voyant une corbeille flotter sur les eaux, elle se la fit apporter. Touchée de la beauté de cette innocente créature, la princesse résolut de la sauver ; elle ordonna à ses femmes de lui chercher une nourrice israélite. La mère, avertie, accourut promptement,

et reçut ainsi l'ordre de nourrir son propre enfant, que la princesse nomma Moïse, c'est-à-dire, *sauvé des eaux*.

Lorsqu'il fut sevré, la fille de Pharaon le prit dans son palais, et le fit élever par des prêtres égyptiens.

Moïse, devenu grand, s'indignait du malheur de ses compatriotes. Un jour qu'il vit un Hébreu maltraité par un Égyptien, il ne put contenir sa fureur; il combattit et tua cet Égyptien. Mais, apprenant que ce meurtre était découvert, il sortit du palais de Pharaon, quitta l'Égypte et chercha un asile dans le pays de Madian. Là, il secourut et vengea les filles de Jéthro, que des Arabes insultaient. Il fut récompensé de cette action généreuse, et devint l'époux de Séphora, l'une d'elles. (An du m. 2473.—Av. J.-C. 1551.)

Toujours occupé du malheur des Hébreux, il apprit par Dieu même qu'il était destiné à terminer leur captivité. Le Seigneur lui apparut au milieu d'un buisson ardent, et lui ordonna de retourner en Égypte, d'annoncer à ses frères leur délivrance, et de leur dire qu'il les conduirait dans la terre de Chanaan, dont la possession avait été promise à Abraham, Isaac et Jacob. Lui et les enfants d'Israël devaient, selon l'ordre de Dieu, déclarer à Pharaon que le Seigneur ordonnait au peuple hébreu de se rendre à trois journées de chemin dans le désert, pour lui faire un sacrifice sur la montagne d'Horeb. (An du m. 2513.—Av. J.-C. 1491.)

Moïse, effrayé de la vue de Dieu, et se croyant peu propre à remplir une si grande mission, se défendit quelque temps de l'accepter, alléguant son incapacité et l'impossibilité de prouver à Pharaon qu'il parlait au nom du Seigneur. Dieu le rassura, en lui rappelant que c'était de lui que venaient *toute lumière, toute parole et toute sagesse*. Il lui dit que si Pharaon était incrédule, il le frapperait par des prodiges, et épouvanterait l'Égypte par les plaies qu'il répandrait sur elle. Pour prouver à Moïse qu'il lui accordait effectivement le don des miracles, il lui fit chan-

ger en serpent la verge qu'il tenait dans sa main, et cette même main fut couverte de lèpre et guérie à l'instant. Enfin, pour le délivrer de toute inquiétude, Dieu lui adjoignit son frère Aaron. Moïse exécuta promptement les ordres de Dieu, et retourna en Égypte accompagné de sa famille.

Étant parti de Madian avec les siens et Aaron, son frère, venu au-devant de lui, ainsi que Dieu le lui avait prédit, il fut au moment, pendant son voyage, de perdre son fils aîné. Le Seigneur voulait le lui enlever, pour avoir négligé de le faire circoncire, suivant l'usage prescrit aux Israélites ; mais Séphora circoncit son enfant, et le sauva par cet acte d'obéissance.

Lorsque Moïse fut arrivé en Égypte, il rassembla les anciens du peuple d'Israël, et leur dit : « Dieu m'a fait con« naître sa volonté en ces termes : *Je suis celui qui est, le « Seigneur, le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob.* J'ai « résolu de délivrer mon peuple et de le conduire dans la « terre de Chanaan, que je lui ai promise. Il possédera « cette terre, où ses pères n'ont habité qu'en voyageurs. « Le peuple d'Israël demandera aux Égyptiens des vases, « des joyaux, des habits, de l'or et de l'argent. Les Égyp« tiens le laisseront aller, et il emportera ainsi les dé« pouilles de l'Égypte. Vous irez avec Aaron trouver le « roi Pharaon : vous lui direz que je veux que mon peu« ple vienne à trois journées dans le désert pour me faire « un sacrifice. Pharaon ne le permettra pas : son cœur « s'endurcira ; mais je frapperai le roi et les Égyptiens « par des prodiges et par des plaies, et Pharaon sera forcé « de laisser partir mon peuple d'Égypte. »

Ce que le prophète annonçait ne tarda pas à s'accomplir. Loin de consentir à la demande du peuple d'Israël, Pharaon l'accabla de nouvelles rigueurs ; il exigea de lui les mêmes travaux et la même célérité, et défendit en même temps qu'on lui fournît les matériaux nécessaires. Le désespoir s'empara du peuple d'Israël : Moïse lui-même se

sentit découragé. Dieu lui apparut de nouveau; et, d'après ses ordres, Moïse et Aaron se rendirent près du roi, et lui renouvelèrent leur demande au nom du Dieu d'Israël. Le monarque incrédule ne voulut ni reconnaître l'existence du Seigneur, ni croire aux menaces de Moïse. Aaron ayant changé en sa présence sa verge en serpent, les magiciens de Pharaon imitèrent ce prodige. Moïse ayant ensuite transformé en sang toutes les eaux des fleuves et des ruisseaux d'Égypte, le même miracle fut encore opéré par les magiciens du roi, qui persista dans ses refus et son incrédulité.

Alors Moïse frappa successivement l'Égypte de différentes plaies. Cette contrée fut d'abord couverte de grenouilles, ensuite de moucherons et de mouches, qui répandaient l'infection partout. Peu après, il fit périr tous les troupeaux des Égyptiens. Leurs arbres et leurs moissons furent détruits par une grêle épouvantable. Tous les habitants et les animaux se virent remplis d'ulcères. Les champs furent ravagés par des nuées de sauterelles, et d'épaisses ténèbres couvrirent toute la contrée. Les lieux habités par les Israélites étaient seuls à l'abri de ces différents fléaux.

Chacune de ces plaies frappait de terreur le monarque, qui demandait grâce à Moïse et le priait de la faire cesser, en lui promettant la liberté d'Israël. Mais il retombait bientôt dans son endurcissement, rétractait ses promesses, et ne voulait consentir à laisser sortir d'Égypte qu'une partie des Hébreux.

Enfin le Seigneur manifesta son courroux et sa puissance en frappant l'Égypte d'une dernière plaie, la plus terrible de toutes. Interprète de la volonté divine, Moïse dit aux Israélites : « Le Seigneur va frapper de mort les « premiers-nés de tous les Égyptiens. Cette époque sera « celle de votre délivrance, et ce mois-ci deviendra doré- « navant le premier de l'année pour vous. Demandez aux « Égyptiens des habits, des bijoux : ils vous les donneront.

« Chacun de vous doit tuer, le dixième jour de ce mois, un « agneau sans tache, d'un an, ou un chevreau du même « âge, pour sa famille et pour sa maison. Il doit arroser « du sang de cet animal le haut des portes et des poteaux « de son logis. Vous préparerez tous aussi du pain sans « levain. Le soir du quatorzième jour, vous mangerez en « entier ces pains et ces agneaux, étant debout, les reins « ceints, et un bâton à la main. Dans l'avenir, à la même « époque, cette solennité aura lieu tous les ans pour con- « sacrer le souvenir des bienfaits du Seigneur, de votre « délivrance et de votre sortie d'Égypte. Cette même nuit, « le Seigneur passera dans le pays ; il épargnera toutes « les maisons arrosées du sang de l'agneau, et frappera « toutes celles qui ne porteront pas de signe de sa pro- « tection. »

Les Israélites se conformèrent aux ordres de Moïse ; et, la nuit du quatorzième jour, tous les premiers-nés des Égyptiens, depuis le fils du roi jusqu'à celui du pauvre pâtre, furent frappés de mort.

Toute l'Égypte jeta un cri de douleur : Pharaon, consterné, appela Moïse et Aaron, les conjura de prier le Seigneur pour lui, et permit au peuple d'Israël d'aller dans le désert. (An du m. 2513. — Av. J.-C. 1491)

Ce fut ainsi que les Israélites, au nombre de six cent mille hommes de pied, sans les enfants, sortirent d'Égypte sous la conduite des deux prophètes, avec leurs serviteurs, leurs biens, leurs troupeaux, et emportant, comme il leur avait été prédit, tous les riches présents obtenus des Égyptiens. Moïse était alors âgé de quatre-vingts ans. Les voyages du peuple hébreu dans le pays de Chanaan et sa captivité avaient duré l'espace de quatre cent trente années.

Moïse, selon les ordres de Dieu, ne conduisit point son peuple directement dans le pays des Philistins, parce qu'il craignait qu'au sortir d'un si long esclavage les guerres sanglantes qu'il aurait à soutenir ne lui fissent perdre le

courage, méconnaître le Seigneur, et regretter l'humiliante tranquillité de la servitude. Il résolut de leur faire traverser le désert et de les y tenir assez longtemps pour les former à l'indépendance, pour les affermir dans le vrai culte, et pour les accoutumer à la législation qu'il voulait leur donner. Il marcha, en conséquence, de Ramsez à Socoth, et de là sur les bords de la mer Rouge, portant avec lui les ossements de Joseph, selon la promesse qui en avait été faite à ce patriarche. L'armée était précédée le jour par une colonne de nuées, et la nuit par une colonne de feu, Dieu voulant ainsi guider les Hébreux, pour dissiper leur frayeur et les rendre dociles aux ordres de son prophète.

Moïse leur ordonna de manger, pendant sept jours, les pains sans levain qu'ils avaient préparés et les agneaux qu'ils avaient tués, sans en rien laisser. Il leur défendit d'admettre à ce repas, nommé depuis la Pâque, aucun étranger, à moins qu'il ne se fît circoncire, et il leur ordonna de consacrer à Dieu tous les premiers-nés des hommes et des animaux, afin de conserver à jamais la mémoire des miracles faits pour terminer leur captivité. Depuis ce temps, cette consécration a toujours eu lieu, et les Hébreux ont toujours été obligés de racheter leurs premiers-nés et ceux des animaux qu'ils voulaient garder.

Après le départ des Israélites, Pharaon se repentit de leur avoir rendu la liberté. Furieux de perdre un si grand nombre d'ouvriers et d'esclaves, il rassembla tous ses soldats et ses chariots de guerre, et poursuivit lui-même les Hébreux à la tête de son armée.

Dès que les Israélites aperçurent ces troupes, ils éclatèrent en plaintes contre Moïse, lui demandant s'il n'y avait pas assez de sépulcres pour eux en Égypte, et pourquoi il les avait emmenés si loin pour les faire tous périr le même jour. Moïse les rassura en leur promettant de nouveaux miracles. La colonne de nuées qui les précédait se plaça derrière eux, entre Israël et Pharaon : elle était

obscure du côté des Égyptiens et lumineuse du côté des Hébreux. Moïse, ayant pris les ordres du Seigneur, étendit sa verge sur la mer Rouge, qui s'ouvrit : les eaux se séparèrent, et tout le peuple d'Israël traversa la mer à pied sec, entre ses eaux, comme entre deux murailles (même année 2513).

Lorsque l'armée israélite fut sur l'autre rive, elle vit l'armée égyptienne qui la suivait par ce même chemin ouvert pour elle au milieu des eaux. Mais Moïse ayant étendu une seconde fois sa verge sur la mer, les vagues se précipitèrent avec furie les unes sur les autres, et l'armée entière des Égyptiens s'engloutit dans les flots avec son monarque.

Moïse célébra cette victoire par un cantique que Marie, sa sœur, et les femmes israélites chantaient en dansant au son des instruments. Quelques phrases suffiront ici pour donner une juste idée de l'esprit de ce temps, et de la poésie de Moïse : « Chantons des hymnes au Seigneur, parce « qu'il a fait éclater sa grandeur et sa gloire, et qu'il a « précipité dans la mer le cheval et le cavalier. Le Sei- « gneur est ma force et le sujet de mes louanges, parce « qu'il est devenu mon sauveur : c'est lui qui est mon « Dieu, et je publierai sa gloire. Il est le Dieu de mon « père, et je révélerai sa grandeur. Le Seigneur a paru « comme un guerrier : son nom est le *Tout-Puissant*. Il a « fait tomber dans la mer les chariots de Pharaon et de « son armée. Les plus grands d'entre ces princes ont été « submergés dans la mer Rouge ; ils ont été ensevelis dans « les abîmes ; ils sont tombés comme une pierre au fond « des eaux. Votre droite, Seigneur, s'est signalée et a fait « éclater sa force ; votre droite, Seigneur, a frappé l'en- « nemi de votre adversaire par la grandeur de votre puis- « sance et de votre gloire ; vous avez envoyé le feu de « votre colère, qui les a dévorés comme la paille. »

Les Israélites entrèrent dans le désert de Sur. Au bout de quelques jours de marche, ils éprouvèrent une grande

disette d'eau, et n'en trouvèrent que dans un lieu nommé *Mara;* mais cette eau, trop amère, n'était point potable. Par un nouveau prodige, Moïse l'adoucit en y jetant des morceaux d'un bois que l'Écriture ne nomme pas.

Quinze jours après, l'armée étant arrivée à Élieu, y trouva douze fontaines et soixante-dix palmiers; mais le pain était épuisé, les vivres manquaient: les murmures commencèrent; le peuple regrettait hautement les viandes et les oignons d'Égypte. Dieu, après leur avoir reproché leur ingratitude, opéra un nouveau prodige en leur faveur. Une multitude innombrable de cailles couvrirent le camp, et le Seigneur fit tomber du ciel une gelée nourrissante, que les Hébreux nommèrent *manne.* Ce présent du ciel leur fut continué pendant quarante ans qu'ils habitèrent le désert. Ils en récoltaient pendant six jours de la semaine; le septième, il n'en tombait pas, parce que ce jour, ainsi que le prescrivit Moïse, devait être consacré au repos et au culte de Dieu; c'est ce qu'on appelle le *jour du sabbat.* Le précepte qui le concerne a été jusqu'à présent religieusement observé par les Juifs.

Les Israélites continuèrent leur marche. Trois mois après leur entrée dans le désert, se trouvant près de Raphiti, ils souffrirent encore d'une nouvelle disette d'eau. Ce peuple incrédule et indocile douta de la protection du Seigneur, de sa puissance, et reprocha avec ingratitude à Moïse de l'avoir tiré d'un pays fertile pour le faire mourir de soif dans le désert. Moïse eut recours au Seigneur, qui lui dit d'approcher de la montagne d'Horeb avec les anciens, et de frapper de sa verge le rocher. Il le fit, et vit jaillir de ce rocher une eau abondante qui désaltéra le peuple.

Ce fut dans ce lieu que les Amalécites, en armes, vinrent attaquer les Hébreux. Moïse, assis sur la montagne pendant le combat, éleva les mains vers Dieu pour implorer son secours. Tant que les bras de Moïse étaient élevés vers le ciel, Israël avait l'avantage; mais, lorsque ses bras

se baissaient, la fortune favorisait les Amalécites. Aaron s'en aperçut, et soutint les bras de Moïse pour qu'ils restassent levés. Par ce moyen, les Hébreux, commandés par Josué, remportèrent une victoire complète sur Amalec, et taillèrent son armée en pièces (même année 2513).

En même temps, Jéthro, beau-père de Moïse, vint le trouver avec sa famille, et le félicita des prodiges qu'il avait opérés par la protection du Seigneur. Avant de le quitter, il lui donna le sage conseil de se vouer exclusivement au sacerdoce et à la législation. Moïse suivit son avis : il nomma des chefs qui commandèrent le peuple, partagé en troupes de mille, de cent, de cinquante et de dix hommes ; il leur confia le soin de juger leurs différends, se réservant l'appel de ces causes et la décision des affaires les plus importantes.

Lorsque les Hébreux furent arrivés près du mont Sinaï, Dieu ordonna à Moïse et à Aaron de leur dire : « Vous « avez vu vous-mêmes ce que j'ai fait aux Égyptiens, et de « quelle manière je vous ai portés comme l'aigle porte ses « aiglons sur ses ailes, et je vous ai pris pour être à moi. « Si donc vous écoutez ma voix, et si vous gardez mon « alliance, vous serez le seul de tous les peuples que je « posséderai comme mon bien propre ; car toute la terre « est à moi. Vous serez mon royaume, et un royaume con« sacré par la prêtrise ; vous serez la nation sainte. »

Moïse leur annonça ensuite que le Seigneur se montrerait à eux dans le sein des nuages, sur le sommet du mont Sinaï. Il leur ordonna de planter des poteaux au pied de la montagne, et les prévint que ceux qui oseraient franchir ces limites seraient frappés de mort.

Au jour prédit, un nuage épais couvrit le mont Sinaï. Au milieu des feux et des éclairs qui brillaient dans le ciel, et dans l'intervalle des éclats du tonnerre qui grondait, on entendit la voix de Dieu appeler Moïse et Aaron du sommet de la montagne. Le peuple d'Israël, qui couvrait toute la plaine, ayant entendu le tonnerre de la voix

de Dieu qui parlait à Moïse, fut saisi de frayeur; et, lorsque le prophète descendit de la montagne vers eux, ils le supplièrent de demander au Seigneur de ne plus faire entendre sa voix formidable, dont ils ne pouvaient soutenir l'éclat.

Moïse et Aaron, étant retournés sur la montagne, rapportèrent au peuple les commandements de Dieu et les lois qu'il prescrivait à Israël (an du m. 2513). Ces commandements, que les Hébreux avaient entendu dicter à Moïse par Dieu même, renferment les principes de toute la morale, et rendraient toutes les autres lois inutiles pour les hommes qui s'y conformeraient avec exactitude, puisqu'ils nous défendent l'idolâtrie, tous les crimes, et nous enseignent tous les devoirs.

Nous ne donnerons qu'une idée sommaire de toutes les autres lois de Moïse, qui forment un code très-complet et très-détaillé, mais nous rappellerons textuellement les premiers commandements, puisqu'ils sont encore restés et considérés parmi nous comme la base sacrée de la législation de tous les peuples chrétiens : « Je suis le Seigneur « votre Dieu, qui vous ai tirés d'Égypte, de la maison de « servitude. Vous n'aurez point de dieux étrangers devant « moi. Vous ne ferez point d'images taillées ni aucune « figure de tout ce qui est en haut dans le ciel, et en bas « sur la terre, ni de tout ce qui est dans les eaux, sous la « terre. Vous ne les adorerez point, et vous ne leur ren- « drez point le souverain culte; car je suis le Seigneur « votre Dieu, le Dieu fort et jaloux, qui venge l'iniquité « des pères sur les enfants jusqu'à la troisième et qua- « trième génération, dans tous ceux qui me haïssent, et « qui fais miséricorde, dans la suite de mille générations, « à ceux qui m'aiment et qui gardent mes préceptes.

« Vous ne prendrez point en vain le nom du Seigneur « votre Dieu; car le Seigneur ne tiendra point pour inno- « cent celui qui aura pris en vain le nom du Seigneur son « Dieu.

« Souvenez-vous de sanctifier le jour du sabbat. Vous « travaillerez durant six jours, et vous ferez tout ce « que vous aurez à faire; mais le septième jour est « le jour du repos, consacré au Seigneur votre Dieu. Vous « ne ferez en ce jour aucun ouvrage; ni vous, ni votre « fils, ni votre fille, ni votre serviteur, ni votre servante, « ni vos bêtes de service, ni l'étranger qui sera dans l'en- « ceinte de vos villes; car le Seigneur a fait en six jours « le ciel, la terre et la mer, et tout ce qui y est renfermé, « et s'est reposé le septième : c'est pourquoi le Seigneur « a béni le jour du sabbat, et l'a sanctifié.

« Honorez votre père et votre mère, afin que vous viviez « longtemps sur la terre que le Seigneur votre Dieu vous « donnera.

« Vous ne tuerez point.

« Vous ne commettrez point de fornication.

« Vous ne déroberez point.

« Vous ne porterez point de faux témoignage contre « votre prochain.

« Vous ne désirerez point la maison de votre prochain; « vous ne désirerez point sa femme, ni son serviteur, ni sa « servante, ni son bœuf, ni son âne, ni aucune de toutes « les choses qui lui appartiennent. »

Moïse, ayant reçu les commandements, les écrivit, les lut au peuple, qui jura de s'y conformer. Israël construisit deux autels de pierre au pied du mont Sinaï, et sacrifia des victimes au Seigneur. Ce fut ainsi que Moïse solennisa cette mémorable alliance de Dieu avec son peuple.

Étant de nouveau appelé par le Seigneur, Moïse laissa à Hur et à Aaron le commandement des Hébreux. Il retourna sur la montagne, pénétra dans l'obscurité qui la couvrait, s'approcha de la flamme qu'on en voyait jaillir, et après être resté quarante jours en présence du Seigneur, il rapporta, gravées sur des tables de pierre, toutes les lois qui devaient régir désormais le peuple d'Israël.

La longueur de l'absence de Moïse fit croire aux Hé-

breux qu'ils ne le reverraient plus. Ce peuple, indocile et léger, oubliant les bienfaits du Seigneur, se révolta contre sa puissance. Parjure au serment qu'il venait de prêter, il voulut se créer un autre dieu. Comme il avait vu les Égyptiens adorer le bœuf Apis, il força Aaron à leur faire un veau d'or. Les Israélites donnèrent à cet effet tous leurs bijoux, leurs colliers et leurs bracelets. Lorsque cette idole fut fabriquée, ils l'adorèrent, et célébrèrent cette solennité par des danses et des chants (même année 2513).

Moïse, descendant avec Josué de la montagne, crut d'abord, au bruit qu'il entendait, qu'Israël était attaqué par l'ennemi; mais lorsqu'en approchant il vit cette fête impie, saisi d'indignation, il jeta et brisa sur la terre les tables de pierre où Dieu lui-même avait écrit ses lois. Séparant ensuite les enfants de Lévi des autres tribus, parce qu'il les trouvait fidèles, il les anima de sa fureur, les arma, et, s'étant mis à leur tête, il entra dans le camp, brisa l'idole, et passa au fil de l'épée près de vingt mille de ces Israélites idolâtres.

Les Hébreux, épouvantés, se prosternèrent, et conjurèrent Moïse de les réconcilier avec le Seigneur. Moïse, touché de leur repentir, fléchit la colère de Dieu, qui d'abord voulait détruire tous les Hébreux et se créer un autre peuple. Il confirma donc les premières promesses faites à Jacob, et renouvela son alliance. La tribu de Lévi fut exclusivement consacrée à son culte et au sacerdoce, et Moïse rapporta au peuple de nouvelles tables où ses lois étaient gravées.

La législation de Moïse est le monument le plus remarquable que l'antiquité nous ait conservé. Elle nous offre l'étonnant tableau d'un peuple isolé des autres peuples, enfoncé dans un désert, se soumettant à un gouvernement purement théocratique, conduit, éclairé, régi, non par des rois représentants de Dieu, mais par Dieu lui-même; ne recevant des lois ni par tradition, ni par fragments, mais en code complet, fait d'un seul jet, et contenant, avec le

plus grand détail, toutes les lois religieuses, politiques, civiles, rurales, pénales, et jusqu'aux règlements de police, d'administration et de discipline.

Cet inconcevable ouvrage porta la morale au milieu de la corruption, la lumière dans un siècle d'ignorance, la civilisation au fond des déserts.

La loi des Juifs attache la peine de mort à l'homicide; les animaux mêmes qui ont tué y sont soumis. Elle punit également par la perte de la vie l'idolâtrie, la sorcellerie, le rapt, le sacrilége, les offenses faites à la nature en frappant un père ou une mère, la vente d'un homme libre. La peine du talion est appliquée à tous les autres crimes. Le vol simple est puni par la restitution double, triple ou quintuple de la chose volée. L'hospitalité envers les étrangers est impérieusement prescrite aux Juifs, en leur rappelant qu'ils furent longtemps eux-mêmes errants et étrangers dans les lieux qu'ils habitaient. Une loi rigoureuse leur ordonne la destruction des peuples du pays de Chanaan, qui doit être leur conquête, et leur défend tout mélange et toute alliance avec eux. La loi défend l'usure aux Israélites entre eux seulement. Elle veut qu'un esclave soit libre au bout de sept ans : elle ordonne également que, la septième année, les propriétés aliénées retournent à leurs maîtres, si elles n'ont pas été rachetées, et que toutes les productions et les fruits de la terre, pendant cette septième année, soit la propriété exclusive des pauvres. Enfin elle soumet à des peines graves le faux témoignage et la prévarication des juges. Tout ce qui est relatif à la violation des limites et aux dégâts causés dans les champs par les hommes et les animaux est réglé avec des indemnités bien graduées. Une disposition de ce code, digne de son auteur, veut qu'on secoure et qu'on oblige même son ennemi.

La loi religieuse est d'une étendue beaucoup plus grande; dans un gouvernement théocratique, elle devait être la base principale de la législation. Ce code religieux pres-

crit non-seulement la célébration de la Pâque, du sabbat et de toutes les fêtes et cérémonies qu'on devait observer, mais encore les devoirs des prêtres, leur manière de vivre, les heures des prières, le choix des victimes, le genre de purification pour tous les états d'impureté, celui des expiations pour tous les genres de délits; enfin il sépare soigneusement les animaux purs des animaux impurs, ceux dont on doit s'abstenir, et ceux qui peuvent servir à la nourriture et aux sacrifices. Comme Dieu avait annoncé que les tables de la loi devaient être enfermées dans une arche et dans un tabernacle qui seraient placés à la tête du camp, que lui-même, caché dans un nuage, il couvrirait cette arche et ce tabernacle, et servirait ainsi de guide à son peuple, une grande partie du code fut consacrée à régler dans le plus grand détail la forme de cette arche et ses ornements, ainsi que tous les matériaux qui devaient servir à sa construction.

Lorsque ce code fut achevé, Dieu renouvela son alliance avec son peuple, et en ordonna le dénombrement. L'armée des enfants d'Israël, distingués en diverses bandes, selon leur maison et leur famille, se trouva composée de six cent trois mille cinq cent cinquante hommes, sans compter les lévites, qui montaient au nombre de vingt-deux mille.

Après le renouvellement de l'alliance et le dénombrement, les tables de la loi furent placées dans l'arche, que Moïse confia à la garde des lévites; et Dieu lui-même, enveloppé dans un nuage, se plaça au-dessus de l'arche, comme il l'avait promis.

Malgré la présence de l'Éternel, la publication de ses lois et le renouvellement de ses promesses, les murmures des Israélites recommencèrent : une disette les occasionna. Un nouveau miracle leur donna une grande abondance de cailles et de manne; mais Marie la prophétesse, sœur de Moïse, fut affligée de la lèpre, pour la punir d'avoir mêlé sa voix aux murmures des Hébreux. Moïse ayant envoyé

quelques Israélites à la découverte dans le pays de Chanaan, ces émissaires revinrent portant des fruits qui attestaient la fertilité du pays. En même temps ils firent un tableau alarmant de la force des Hétéens, des Amorrhéens, des Chananéens, des Phérazéens, des Hévéens et des Jébuséens, nations belliqueuses qui habitaient la terre promise. Tout le peuple d'Israël, effrayé des obstacles qu'il aurait à vaincre, regretta la servitude et la paix d'Égypte, se révolta, et ne voulut plus continuer sa marche.

Dieu résolut de l'exterminer; mais Moïse ayant apaisé son courroux, il révoqua l'arrêt de mort, et les condamna seulement à errer pendant quarante ans dans le désert, leur annonçant qu'aucun d'eux, excepté Caleb et Josué, n'entrerait dans la terre promise, qu'ils avaient devant les yeux, et qui ne serait accordée qu'à leurs enfants. Le même jour, les Amalécites et les Chananéens, étant descendus des montagnes, attaquèrent les Hébreux, les taillèrent en pièces, les poursuivirent jusqu'à Horma, vérifiant ainsi ces paroles de Moïse : « Vous tomberez sous l'épée « de vos ennemis, parce que vous avez désobéi à Dieu, et « que le Seigneur, s'étant retiré de l'arche, ne sera pas « avec vous. »

Bientôt une nouvelle révolte contre Moïse fut punie par la mort de Coré, Dathan et Abiron, qui en étaient les chefs, et qui se virent engloutis vivants dans la terre. A la même époque, les princes des tribus, jaloux d'Aaron, lui disputèrent le privilége du sacerdoce. Ayant pris le Seigneur pour juge, ils placèrent tous dans le tabernacle leurs verges avec leurs noms gravés; celle d'Aaron fleurit seule, et le sacerdoce fut dévolu à Aaron et à sa famille pour toujours. Peu après, les Israélites, manquant tout à fait d'eau, éclatèrent en plaintes contre Moïse et Aaron, qui firent entendre alors comme eux leurs doutes incrédules et leurs murmures. Le Seigneur ordonna à Moïse de frapper deux fois le roc avec sa verge, et il en sortit une eau très-abondante pour désaltérer le peuple et les animaux. Mais le

Seigneur, irrité contre ses prophètes, leur annonça une mort prochaine. Aaron expira peu de jours après sur la montagne de Hor : Éléazar, son fils, lui succéda.

Une nouvelle défaite des Hébreux par le roi d'Arad les punit de leur révolte récente. Leur repentir fut récompensé ensuite par une victoire complète sur les Chananéens. (An du m. 2552. — Av. J.-C. 1452.) S'étant révoltés de nouveau, le Seigneur envoya contre eux une foule de serpents qui causèrent de grands ravages. Cependant, touché de leurs prières, il leur fit construire un serpent d'airain comme signe de cet événement ; et, en le regardant, ils guérirent tous de leurs blessures.

Les Amorrhéens, ayant refusé passage aux Israélites, ceux-ci les taillèrent en pièces, et s'emparèrent de leur royaume. Balac, roi des Moabites, voulant éviter un sort pareil, envoya chercher un saint prophète nommé Balaam, pour l'engager à répandre ses malédictions sur Israël. (An du m. 2553. — Av. J.-C. 1451.) Le prophète, après plusieurs refus, s'était décidé à monter sur son ânesse et à venir trouver le roi. Mais l'ânesse, effrayée par la vue d'un ange, s'arrêta en chemin, malgré les coups dont Balaam la pressait ; elle reçut même le don de la parole, et se plaignit de sa cruauté. L'ange apparut ensuite au prophète, et lui transmit les ordres de Dieu. Balaam, cachant au roi sa mission, se rendit sur les hauteurs de Baal ; et là, au lieu de maudire les Israélites, selon les ordres du roi, il les bénit, prédit leurs triomphes sur les peuples de Chanaan, et annonça même la venue du Messie.

Quelque temps après, les peuples d'Israël, se laissant séduire par les femmes moabites, adorèrent Baal. Dieu, dans sa colère, fit périr vingt-quatre mille de ces parjures, et promit le sacerdoce à Phinée, fils d'Éléazar, en faveur de son zèle.

Les Madianites s'étant ensuite mis en armes contre Israël, Moïse fit marcher mille hommes de chaque tribu contre eux, les battit, tua cinq de leurs rois, ainsi que le

prophète Balaam, il livra au pillage leurs villes, leurs villages et leurs châteaux. Il ordonna aux siens de tuer tous les habitants et leurs femmes, en épargnant toutes les filles, qui se trouvèrent au nombre de trente-deux mille. Le butin s'éleva à plus de six cent soixante mille brebis, soixante-douze mille bœufs, soixante et un mille ânes : on donna la moitié de ce butin au peuple, et l'autre aux lévites.

Après cette victoire, la tribu de Ruben et celle de Gad demandèrent à s'établir, ainsi que la moitié de la tribu de Manassès, dans les pays situés à l'orient du Jourdain. Moïse le leur accorda, à condition qu'elles y laisseraient les femmes et les enfants, et qu'elles marcheraient avec les autres tribus pour les aider à conquérir le pays de Chanaan, dont les limites étaient au midi le désert de Sin, à l'orient la mer Morte, à l'occident la Grande mer, et au nord la même mer jusqu'au Liban.

Ce pays fut partagé d'avance entre les dix tribus qui devaient habiter au delà du Jourdain. On décida que les lévites auraient dans chaque lot des villes qui leur seraient exclusivement données : Moïse leur en réserva ainsi quarante-huit, dont six furent destinées à servir de refuge aux meurtriers et aux criminels, pour échapper aux vengeances privées, jusqu'au moment où la loi les aurait condamnés ou absous.

Ces dispositions se prirent lorsque le peuple d'Israël, ayant quitté le mont Horeb, arriva dans une plaine du désert, près du Jourdain, et vis-à-vis de Jéricho.

Les quarante années que les Israélites devaient passer dans le désert expiraient. Moïse monta sur la montagne de Phasya, d'où ses yeux découvrirent au delà du Jourdain la terre promise, dans laquelle Dieu ne lui avait pas permis d'entrer. Il rappela aux Israélites les lois du Seigneur, ses promesses et ses menaces ; il leur rappela qu'ils devaient exterminer tous les peuples de Chanaan, et ne point contracter d'alliance avec eux ; il leur pre-

scrivit d'effacer de la terre promise tous les vestiges de l'idolâtrie, et de n'offrir de sacrifices à Dieu que dans les lieux désignés par lui. Il leur donna ensuite de nouveaux règlements relatifs à leurs fêtes, à leur nourriture, à leurs habillements, aux mariages, à la répudiation, aux sacrifices, à la dîme destinée aux lévites et aux parts qui devaient leur revenir dans les holocaustes. Les Hébreux reçurent aussi de leur législateur des ordonnances militaires qui réglaient le choix des combattants, et le cas où l'on pourrait être exempt de la milice. Ces ordonnances défendent de dévaster les champs, d'abattre les arbres fruitiers; elles veulent que les Hébreux, impitoyables pour les habitants du pays où ils doivent s'établir, fassent la guerre humainement contre les autres peuples, proposent toujours la paix avant de commencer les hostilités, et ne se permettent aucun désordre dans les villes qui auraient capitulé.

Après avoir complété ce code de police, d'administration et de législation, Moïse rassembla le peuple, et lui dit: « J'ai cent vingt ans, et je ne puis plus vous conduire. « Dieu m'a défendu de passer le Jourdain. Le Seigneur « marchera devant vous. Ce sera lui-même qui guidera « Josué. Je le place, par son ordre, à votre tête. » Ensuite il adressa ces paroles à Josué : « Soyez ferme et coura- « geux ; car c'est vous qui ferez entrer ce peuple dans la « terre que le Seigneur a juré à ses pères de lui donner, « et c'est vous aussi qui la partagerez au sort entre les « tribus. Ne vous laissez point intimider : le Seigneur « traitera ces nations comme il a traité les rois des Amor- « rhéens, et il les exterminera. »

Les prêtres lurent alors la loi devant les Israélites, qui en jurèrent de nouveau l'observation. Moïse enfin chanta devant Israël son dernier cantique, dont la prophétique éloquence, applaudie dans le désert, étonne encore les siècles éclairés : « Cieux, écoutez ce que je vais dire ! Que « la terre entende les paroles de ma bouche ! que les vé-

« rités que j'enseigne soient comme la pluie qui s'épais-
« sit dans les nues ! Que mes paroles se répandent comme
« la rosée, comme les gouttes de l'eau du ciel qui tom-
« bent sur l'herbe naissante ; car je vais célébrer le nom
« du Seigneur. Rendez l'honneur qui est dû à la grandeur
« de notre Dieu. Ses œuvres sont parfaites : ses voies sont
« pleines d'équité. Dieu est fidèle dans ses promesses : il
« est ennemi de toute injustice. »

Après avoir adressé ses dernières prières au Seigneur, fait entendre au peuple ses dernières prophéties, et donné à Josué ses dernières instructions, Moïse, dont la vue n'était point affaiblie, dont les dents n'étaient point ébranlées, dont la santé était dans toute sa vigueur, résigné aux ordres de Dieu, se sépara d'Israël, monta sur la montagne et mourut. (An du m. 2553. — Av. J.-C. 1451.) Nul homme n'a connu jusqu'à présent le lieu de sa sépulture. C'est ainsi que l'Écriture rapporte la vie, les actions, les lois, les prédictions et la fin de Moïse, le plus ancien et le plus célèbre des législateurs.

Tout semble étonnant, tout paraît inconcevable dans l'histoire de cet homme et de ce peuple. La foi seule peut faire croire à tant de prodiges, et faire respecter ce mélange inouï d'ignorance et de lumières, de luxe et de simplicité, de vertus et d'inhumanité, d'obéissance et de révolte, de religion et d'impiété.

Mais ce que tout homme, étranger même à notre culte, ne peut s'empêcher d'admirer, c'est l'étendue des connaissances de Moïse, l'audace de son entreprise, la constance de son caractère, la fermeté de son courage, l'habileté avec laquelle il sut relever des esclaves dégradés, aguerrir un peuple asservi, discipliner des tribus sauvages, proportionner les lois aux temps et aux mœurs, ressusciter le courage par des promesses, apaiser la révolte par des châtiments, former et civiliser une nation dans un désert, partager d'avance un pays qu'il n'avait pas conquis, et lier tellement les lois aux mœurs, et la terre au ciel,

que l'homme, surveillé depuis le berceau jusqu'à la tombe, dans toutes ses actions, dans tous ses usages, dans toutes ses volontés, par des préceptes qui règlent tout, n'avait presque plus de choix à faire, de décisions à prendre, de conseils à demander, puisque tout était d'avance réglé pour lui, depuis les devoirs les plus élevés de son âme, jusqu'aux soins les plus minutieux de sa conduite, de sa famille, des ses propriétés, de son commerce, de sa nourriture et de son vêtement.

Aussi les lois de Moïse, devenues pour les Hébreux religion, sentiment, mœurs et habitudes, se sont tellement gravées dans l'âme, dans le cœur, dans l'imagination, et l'on peut presque dire dans la chair de ce peuple, que la prospérité, le malheur, la dispersion, les outrages, les violences, et trente siècles n'ont pu en détruire ni même en affaiblir l'impression.

CHAPITRE VI.

Ordre de Dieu à Josué. — Passage du Jourdain. — La circoncision de l'armée. — Prise et destruction de Jéricho. — Vol et punition d'Acham.— Nouvelles victoires de Josué, qui arrête le soleil. — Mort de Josué. — Commandement de Juda. — Dispersion et corruption des Israélites. — Commandement des juges. — La prophétesse Débora. — Victoire de Gédéon — Mort de Gédéon. — Règne d'Abimélech. — Mort de ce roi. — Esclavage des Israélites. — Victoire de Jephté sur les Ammonites. — Son sacrifice accompli par la mort de sa fille. — Mort de Jephté. — Naissance de Samson. — Son énigme. — Sa vengeance envers les Philistins. — Perfidie de Dalila envers Samson. — Mort de Samson. — Anarchie des Israélites. — Histoire de Ruth..

JOSUÉ ET LES JUGES.

Après la mort de Moïse, Dieu dit à Josué : « Levez-vous « et passez le fleuve du Jourdain avec tout le peuple d'Is- « raël, pour entrer dans la terre que je lui ai promise. « Vos limites seront le désert au midi, le Liban au nord, « l'Euphrate à l'orient, et le pays des Gétéens au cou- « chant. Nul ne pourra vous résister, à vous et à mon peu- « ple, tant que vous vivrez. Méditez jour et nuit le livre

« de la loi, et observez tout ce qui y est écrit. Punissez « de mort celui qui vous contredira et vous désobéira. »

Josué envoya des émissaires pour reconnaître la ville de Jéricho; le roi du pays en fut averti et voulut les faire pendre. La courtisane Raab, chez laquelle ils logeaient, les fit sauver, après qu'ils eurent promis que sa maison serait épargnée lorsqu'on pillerait la ville.

Les émissaires de Josué lui ayant rendu compte de la consternation des habitants de Jéricho, il fit prendre les armes aux Israélites, et ils traversèrent à pied sec le fleuve du Jourdain, en suivant l'arche du Seigneur. (An du m. 2553. — Av. J.-C. 1451.) Lorsque les prêtres qui la portaient mirent le pied dans le fleuve, les eaux d'en bas s'écoulèrent et laissèrent la rivière à sec, et celles qui venaient d'en haut s'arrêtèrent et demeurèrent suspendues. Pour conserver la mémoire de ce miracle, chacune des douze tribus prit une pierre au milieu du lit du fleuve, et l'emporta, après l'avoir remplacée par une autre pierre du rivage; et, lorsqu'ils arrivèrent à Galgala, leur premier camp au delà du Jourdain, ils firent un monument de ces douze pierres pour rappeler à la postérité qu'Israël avait traversé le fleuve à pied sec.

Avant de commencer les hostilités, Josué, pour obéir aux ordres divins, fit circoncire toute l'armée, qui ne l'avait pas été dans le désert. La Pâque fut célébrée avec solennité. La manne, n'étant plus nécessaire dans un pays fertile, cessa de tomber.

Les Israélites restèrent quelque temps à Galgala, qu'ils nommèrent ainsi en mémoire de leur circoncision.

Josué étant venu camper sur le territoire de Jéricho, un ange lui apparut, et lui annonça que le Seigneur livrerait entre ses mains la ville, le roi et tous ses guerriers. Il lui prescrivit de faire pendant six jours le tour de la ville avec son armée, précédé par l'arche, et au son de sept trompettes. Il lui prédit que, le septième jour, lorsqu'il ferait sonner les mêmes trompettes, et que tout le peuple

jetterait un grand cri, les murailles de la ville tomberaient jusqu'aux fondements, et que chaque soldat entrerait sans obstacle par l'endroit qui se trouverait devant lui. Cet ordre fut exécuté, et la prédiction s'accomplit. Les Hébreux entrèrent dans Jéricho. Ils passèrent au fil de l'épée tout ce qui s'y rencontra, hommes, femmes, vieillards, enfants; la courtisane Raab et sa famille furent les seules sauvées. Ils tuèrent également les bœufs, les brebis et les ânes : ils brûlèrent ensuite la ville et tout ce qui était dedans, à la réserve de l'or, de l'argent et des vases d'airain, qui furent portés au trésor et consacrés au Seigneur (même année 2553).

Un Hébreu seul, nommé Acham, de la tribu de Juda, transgressa cet ordre, et déroba une partie du butin. Il attira par cette désobéissance la colère de Dieu sur l'armée. Les habitants de Haï devinrent les instruments du courroux céleste; ils battirent complétement et mirent en déroute trois mille Israélites, envoyés par Josué contre eux. Le crime d'Acham fut découvert et expié; on le lapida, et on brûla le lingot d'or, l'argent et le manteau d'écarlate qu'il avait dérobés.

Josué, réconcilié avec le Seigneur, attira les habitants de Haï dans une embuscade, les défit, prit leur ville, la brûla, et fit pendre leur roi.

Tous les rois du pays de Chanaan, informés de ces nouvelles et de ces sanglantes exécutions, formèrent une ligue et se réunirent pour combattre les Israélites. Les Gabaonites seuls voulurent tromper Josué et s'allier avec lui; mais il découvrit leur ruse, et, au lieu de les recevoir comme alliés, il les condamna à la servitude. Adonibézech, roi de Jérusalem, avec quatre autres rois, assiégèrent Gabaon, pour la punir de sa défection. Josué marcha contre eux, mit leur armée en déroute, la tailla en pièces, et comme la nuit approchait et laissait peu de temps aux Israélites pour compléter leur victoire et la défaite de leurs ennemis, Josué commanda au soleil et à la lune de s'arrêter, et ils s'arrêtè-

rent. Le Seigneur, ainsi que le dit l'Écriture, obéit à la voix d'un homme. Jamais, avant ni depuis, on ne vit un jour d'une telle longueur (même année 2553).

Josué poursuivit les cinq rois, qui se cachèrent dans une caverne près de Macéda. Ils y furent découverts, pris et pendus. Il s'empara ensuite de Macéda, de Lebna et de Lachis, dont le roi subit aussi la mort. Celui de Gazer, qui avait voulu secourir Lachis, et ceux d'Ébron et d'Abit furent aussi tués : on ravagea le pays et on extermina les habitants. Les rois du septentrion et des montagnes, commandés par le roi d'Azor, après de longs combats, perdirent leur royaume et la vie. La race des géants, qui habitait les montagnes, fut détruite. On n'épargna que les villes de Gaza, de Geth et d'Asoth. A l'orient du Jourdain, la résistance des Chananéens n'eut pas plus de succès. On détruisit tous ces peuples, parce que leurs cœurs s'étant endurcis, ils avaient oublié le culte du vrai Dieu et combattu son peuple.

Moïse avait donné aux tribus de Ruben et de Gad, et à la demi-tribu de Manassès, le pays qui se trouvait entre le Jourdain et le désert. Josué partagea aux autres tribus le reste de la terre de Chanaan. Les lévites n'y eurent d'autre part que quarante-huit villes et leurs faubourgs, pour y habiter et pour nourrir leurs troupeaux. Caleb reçut en propriété la montagne d'Ébron, qu'on lui promit autrefois dans le désert, lorsque, seul, il s'opposa à la révolte des Israélites.

Josué consacra sa vie à la conquête de la terre promise. Lorsqu'elle fut achevée, et qu'il en eut réglé le partage, il apaisa le différend élevé entre les tribus au sujet d'un autel que les enfants de Ruben, de Gad et de Manassès venaient d'élever sur les rives du Jourdain. Les autres tribus, qui avaient leur autel à Silo, se réunirent et voulurent les combattre; mais elles déclarèrent que leur dessein était de purifier leur pays, et non d'élever autel contre autel. Phinée, fils du grand prêtre Éléazar, reçut leur déclaration et parvint à conclure la paix.

Josué ayant rassemblé le peuple de Sichem, lui rappela tout ce que Dieu avait fait pour les Israélites, leur prédit la plus grande prospérité s'ils suivaient la loi de Dieu, et les menaça des plus grands malheurs s'ils lui devenaient infidèles. Il reçut le serment d'Israël, renouvela son alliance avec le Seigneur, enterra les os de Joseph dans le tombeau d'Abraham et de Jacob, écrivit ensuite dans le livre de la loi toute l'histoire du peuple hébreu pendant le temps qu'il l'avait gouverné, et mourut âgé de cent dix ans. (An du m. 1570. — Av. J.-C. 1434.) Israël, à cette même époque, perdit aussi le grand prêtre Éléazar, digne fils et successeur d'Aaron.

Après la mort de Josué, le Seigneur ordonna que Juda commanderait Israël. Les tribus de Siméon et de Juda vainquirent les Chananéens, en tuèrent vingt mille à Bérée, et s'emparèrent de la ville de Salem, ancienne patrie de Melchisédech, et qu'on appela depuis Jérusalem. Adonibézech, roi de ce pays, fut pris, et les Hébreux lui coupèrent les pieds et les mains ; cruelle expiation de son inhumanité contre soixante-dix rois que, dans le temps de sa puissance, il avait fait mutiler, et qu'il contraignait à se coucher à ses pieds pour manger les miettes qui tombaient de sa table.

Les deux tribus firent encore d'autres conquêtes ; elles s'emparèrent de Galaa, d'Ascalon et de Horma. Les enfants de Jéthro et de Juda s'établirent au midi d'Arad. Caleb donna sa fille Aza à Othoniel. La tribu de Joseph s'empara de Béthel. Celles de Benjamin, d'Éphraïm et de Manassès ne suivirent plus les commandements de Moïse ; elles épargnèrent les Chananéens et les gardèrent au milieu d'elles. La guerre se prolongea et changea de face ; les peuples vaincus dans les plaines se retirèrent sur les montagnes, d'où ils faisaient de fréquentes incursions contre les Israélites.

Au bout de quelques années, les Hébreux qui avaient servi sous Moïse et sous Josué, derniers témoins des mer-

veilles du Seigneur, ayant terminé leur carrière, les générations qui leur succédèrent ne gardèrent plus la même foi ni le même respect pour la loi de Dieu. Les Israélites se laissèrent corrompre par l'exemple des infidèles et par la séduction des femmes chananéennes. Beaucoup d'Hébreux quittèrent le culte du Seigneur pour adorer Astaroth et Baal. Dieu les punit et les abandonna quelque temps ; les Sidoniens, les Philistins les battirent, les dispersèrent et les firent captifs.

Le Seigneur, voulant les délivrer, les soumit au commandement de juges choisis parmi les plus fidèles d'Israël. Redevenus obéissants aux lois divines, la victoire se déclarait pour eux ; mais, après la mort de leurs juges, ils retombaient dans leurs égarements, dans leur idolâtrie, et les malheurs de ce peuple indocile et léger recommençaient avec ses crimes.

Dieu résolut, pour éprouver la foi des Hébreux, de ne point exterminer encore les peuples de Chanaan ; il laissa donc subsister les Sidoniens, les Hévéens et les Philistins. Les tribus furent vaincues par Chusan, roi de Mésopotamie, qui les tint huit ans dans la captivité.

Othoniel, suscité par le Seigneur, devint le juge et le vengeur d'Israël, le délivra des mains de Chusan, et les tribus jouirent pendant quarante ans de la paix et de la liberté. Au bout de ce temps, redevenus infidèles, les Juifs furent vaincus par Églon, roi de Moab, qui resta leur maître pendant dix-huit années. Enfin Aod, destiné à sauver le peuple hébreu, poignarda le roi Églon, sonna de la trompette sur la montagne d'Éphraïm, rassembla, souleva les tribus, combattit les Moabites, en tua dix mille, et fit jouir Israël d'une paix de quatre-vingts ans.

Samgar, son fils, lui succéda, défit les Philistins et en tua six cents de sa main avec un soc de charrue. Samgar étant mort, les enfants d'Israël retombèrent dans leur égarement, et Dieu les livra aux mains de Jabain, roi de Cha-

naan et d'Azor, dont Sisara commandait l'armée. Leur oppression dura vingt années.

Le peuple alors était jugé par une prophétesse nommée Débora. (An du m. 2719. — Av. J.-C. 1285.) Elle fit venir Barac, de la tribu de Nephtali, et lui ordonna, au nom de Dieu, de rassembler dix mille combattants sur le mont Thabor. Elle lui dit qu'elle lui livrerait l'armée de Jabain; mais elle lui annonça en même temps que Sisara ne tomberait pas sous ses coups, et qu'il devait périr de la main d'une femme. Barac exécuta les ordres de la prophétesse. Les troupes de Jabain furent défaites, on les passa au fil de l'épée; on brisa leurs chariots. Sisara s'enfuit à pied; mais, comme il était entré chez un homme nommé Haber pour s'y reposer, Jaël, femme de Haber, tandis qu'il dormait, prit un des grands clous de sa tente, avec un marteau, et perça le cerveau de Sisara avec ce clou, l'enfonçant jusque dans la terre. Sisara passa ainsi, dit l'Écriture, du sommeil naturel au sommeil de la mort. Barac et Débora chantèrent un cantique pour célébrer cette victoire, et pour rappeler aux Hébreux qu'ils ne la devaient qu'à la protection du Seigneur.

Bientôt de nouvelles impiétés attirèrent de nouveaux malheurs sur Israël; les Madianites les asservirent. Gédéon, inspiré par un ange, les délivra. (An du m. 2759. — Av. J.-C. 1245.) Il renversa d'abord l'autel de Baal, que desservait son père. Il fit un sacrifice, et le ciel reçut ses offrandes. Pour dissiper ses doutes sur sa mission, le Seigneur ne fit tomber la rosée que sur une toison qu'il avait étendue devant sa tente; toute la terre qui l'environnait demeura sèche; le second jour, toute la terre fut trempée de rosée, et la toison seule n'en reçut pas une goutte.

Gédéon, ayant armé le peuple, marcha contre les Madianites; mais le Seigneur, pour manifester sa puissance, ne voulut pas que toute cette multitude combattît. De trente mille hommes armés, Gédéon n'en garda que trois cents. Un songe vint confirmer son espoir, en lui montrant

une tente de Madianites renversée par la chute d'un pain d'orge qui tombait du haut d'une montagne. S'étant donc avancé avec ses trois cents hommes qui portaient des trompettes et des lampes, il surprit la nuit le camp des Madianites, et y répandit, par le bruit des trompettes et la clarté des feux, une telle épouvante, qu'ils tournèrent leurs armes les uns contre les autres, et qu'ils s'entre-tuèrent (même année 2759). Ceux qui prirent la fuite furent poursuivis ; leurs princes tombèrent entre les mains de Gédéon, et ils perdirent dans cette défaite cent vingt mille hommes armés.

Les Israélites voulurent donner le titre de prince à Gédéon, qui le refusa ; mais il employa les pendants d'oreilles pris aux ennemis, et qui pesaient dix-sept cents sicles d'or, et les vêtements d'écarlate du roi de Madian à se faire un éphod précieux, trophée d'orgueil qui devint un objet d'idolâtrie pour les Hébreux, et causa, par la suite la ruine de Gédéon et de sa famille.

La victoire sur les Madianites fut suivie d'une paix de quarante années. Gédéon mourut, laissant soixante et dix enfants de ses différentes femmes et un fils d'une concubine, nommé Abimélech. Les enfants de Gédéon se livrèrent au culte de Baal, et s'allièrent avec les idolâtres. Abimélech, dévoré d'ambition, représenta aux habitants de Sichem et aux parents de sa mère qu'ils seraient plus tranquilles et mieux gouvernés par un prince que par soixante et dix chefs. Les Sichémites se rangèrent de son parti. Il marcha contre ses soixante et dix frères, les immola tous, à l'exception de Jonathan, le plus jeune, qui se sauva. Il fut ensuite reconnu solennellement comme roi par le peuple de Sichem, et proclamé près d'un grand chêne qui décorait cette ville. Il régna sur Israël pendant trois ans.

Excitée par Jonathan, une partie des Hébreux et même des Sichémites voulut venger la famille de Gédéon. La guerre dura longtemps ; Abimélech eut d'abord l'avantage.

Il s'empara de plusieurs villes ; mais ayant enfin attaqué une tour de la ville de Tébez, une femme qui était sur la muraille fit tomber sur lui un morceau d'une meule de moulin qui lui fracassa la tête. Ce prince, craignant que l'on ne sût qu'il avait été tué par une femme, se fit achever par son écuyer. (An du m. 2768. — Av. J.-C. 1236.)

Tola, son oncle, frère de Gédéon, lui succéda comme juge, et gouverna tranquillement Israël pendant vingt-trois ans. Après lui, Jaïr de Galaad remplit vingt-deux ans sa place, et laissa trois fils, princes de trente villes.

Les Israélites retombèrent encore dans l'idolâtrie ; et le Seigneur, irrité, les condamna à la servitude sous la domination des Philistins et des Ammonites. Cet esclavage dura dix-huit ans. Enfin le peuple, affligé et repentant, implora la clémence de Dieu, qui se laissa toucher par sa misère.

Les princes de Galaad ayant déclaré qu'ils se soumettraient au commandement de l'homme qui combattrait le premier les Ammonites ou les Philistins, il se trouva que Jephté, fils naturel de Galaad, qui avait été chassé par sa famille, s'était mis à la tête d'une bande d'hommes armés qui exerçaient partout leurs brigandages. Les Hébreux le pressèrent de combattre Ammon. Il y consentit, pourvu qu'on se soumît à lui ; et les Israélites le reconnurent pour leur prince. Jephté tenta vainement de négocier avec les Ammonites, marcha contre eux, et promit au Seigneur de lui offrir en holocauste la première personne qui sortirait de sa maison, et qui viendrait au-devant de lui lorsqu'il retournerait victorieux du pays des enfants d'Ammon. Il combattit les ennemis, les défit complétement, en tua un grand nombre, prit et saccagea vingt de leurs villes, et revint dans ses foyers. (An du m. 2817. — Av. J.-C. 1187.)

En approchant de Masphath, sa ville natale, il rencontra sa fille unique, qui venait au-devant de lui en dansant au son du tambour. A sa vue Jephté déchira ses vêtements,

et lui apprit en pleurant le vœu qu'il avait fait. Sa fille, résignée, lui répondit qu'il devait le remplir, et que sa mort était un léger sacrifice pour une aussi grande victoire. Elle le pria seulement de lui permettre d'aller deux mois sur la montagne pleurer sa virginité avec ses compagnes. Au bout de ce temps, elle revint trouver son père, qui accomplit son vœu. Depuis ce fatal événement, toutes les filles d'Israël s'assemblèrent une fois l'année pour pleurer pendant quatre jours la fille de Jephté de Galaad.

Bientôt après, la tribu d'Éphraïm s'étant révoltée contre Jephté, il la subjugua. Elle perdit dans cette défaite quarante-deux mille hommes, qui essayèrent en vain par la fuite d'échapper au carnage. Les habitants de Galaad qui les rencontraient leur ordonnaient de dire le mot *shibboleth* (épis) ; et comme les enfants d'Éphraïm prononçaient *sibboleth*, ce défaut de prononciation les faisait reconnaître et massacrer.

Jephté gouverna six ans, et mourut dans la ville de Galaad. Après lui Israël eut successivement pour juges Absan, pendant sept ans, Ahialon, pendant dix ans, et Abdon, qui gouverna pendant huit années. Israël éprouva de nouveaux malheurs, et les Philistins le réduisirent quarante ans en servitude.

Il existait dans la tribu de Dan un homme nommé Manué, dont la femme était stérile. Un ange lui apparut deux fois, et lui défendit de rien manger d'impur ni de s'enivrer, parce qu'elle devait accoucher d'un fils qui serait Nazaréen, et consacré à Dieu depuis son enfance jusqu'à sa mort. C'est ainsi que la naissance de Samson fut annoncée. (An du m. 2848. — Av. J.-C. 1156.)

Cet enfant, protégé par le ciel, crût rapidement, et devint d'une force prodigieuse. Une femme philistine lui inspira de l'amour, et il surmonta la répugnance de ses parents contre ce mariage. Étant allé chercher cette femme, il rencontra un jeune lion, le déchira et le tua. En revenant chez

lui, il trouva un essain d'abeilles dans la gueule du lion mort. Arrivé dans sa patrie, il promit à trente jeunes gens qui assistaient à ses noces de leur donner trente robes et trente tuniques s'ils devinaient l'énigme suivante : « La « nourriture est sortie de celui qui mangeait, et la dou- « ceur est sortie du fort. » Il exigea d'eux, en revanche, de lui donner trente robes et trente tuniques s'ils ne pouvaient la deviner. La femme de Samson, tourmentée par la curiosité, obtint de son mari, par ses larmes et par ses importunités, le mot de l'énigme. Elle fut indiscrète, et les jeunes gens revinrent le même jour dire à Samson : « Qu'y a-t-il de plus doux que le miel, et de plus fort que « le lion? » Samson, irrité de la trahison de sa femme, courut à Ascalon, y tua trente hommes, dont il prit les vêtements pour les donner à ceux qui avaient expliqué son énigme. Son épouse infidèle le quitta et épousa un de ces jeunes gens.

Cette injure irrita Samson contre les Philistins. Il prit trois cents renards qu'il lia l'un à l'autre par la queue, y attacha des flambeaux, et, les ayant allumés, il chassa les renards, qui coururent au travers des blés des Philistins, les brûlèrent et les détruisirent. Les Philistins, apprenant que le courroux de Samson avait été excité par la perfidie de sa femme, jetèrent dans les flammes cette épouse parjure avec Thamnath, son père. Samson ne fut point satisfait de cette vengeance. Il combattit seul les Philistins, en fit un grand carnage, et se cacha ensuite dans la caverne d'Étam.

La tribu de Juda, menacée par les Philistins, ordonna d'arrêter Samson, lui reprochant de vouloir aggraver leur servitude. On le lia avec de grosses cordes, et on le conduisit aux ennemis pour le leur livrer. Mais, à l'aspect des Philistins, Samson brisa les cordes dont il était lié, aussi facilement que le feu consume le lin. Ayant trouvé dans cet endroit une mâchoire d'âne qui était à terre, il la prit; et, avec cette seule arme, il mit en déroute les Philistins,

et leur tua mille hommes. Ce lieu s'appela depuis *la Mâchoire.* Pressé d'une grande soif après le combat, il invoqua Dieu, qui fit sortir d'une des grosses dents de cette mâchoire assez d'eau pour le désaltérer. (An du m. 2867. — Av. J.-C. 1137.)

Israël, frappé de ces miracles, et délivré par Samson, le prit pour juge; les Juifs furent gouvernés par lui pendant vingt ans. La terreur inspirée aux Philistins par Samson les forçait non-seulement à rester en paix, mais encore à respecter sa personne. Ils l'avaient voulu surprendre une fois dans la ville de Gaza; mais Samson, entouré par tous les soldats qui cernaient la ville, se fit jour au travers de cette multitude, arracha les portes de Gaza, les chargea sur ses épaules et les porta sur le haut de la montagne où il se retira. (An du m. 2880. — Av. J.-C. 1124.)

Les Philistins, quelque temps après, ayant appris qu'il était venu dans leur ville capitale, et qu'une courtisane nommée Dalila lui inspirait de l'amour, firent de grands présents à cette femme pour l'engager à découvrir le secret de la force de Samson. Il résista d'abord aux demandes, aux prières de Dalila; et feignant ensuite de se laisser toucher, il lui dit que si on le liait avec sept grosses cordes mouillées, il deviendrait faible comme les autres hommes. Les princes des Philistins, instruits de sa réponse, engagèrent Dalila à le lier comme il l'avait dit. Cet ordre fut exécuté; mais quand les Philistins parurent, Samson rompit ses cordes comme un fil, et s'échappa. Il trompa encore deux fois Dalila par des ruses semblables; mais enfin, comme elle l'importunait sans cesse, et employait contre lui tous les genres de séduction, la fermeté de son âme s'affaiblit; il céda et lui dit : « Le rasoir n'a jamais passé « sur ma tête, parce que je suis Nazaréen, c'est-à-dire « consacré à Dieu; si l'on me rase, toute ma force m'a- « bandonnera. » Dalila rendit compte aux Philistins de sa découverte; et comme Samson dormait un jour chez elle, ayant sa tête sur ses genoux, elle fit couper ses cheveux

par un barbier. Les Philistins parurent; Samson, réveillé, voulut en vain les combattre : sa force l'avait abandonné; le Seigneur s'était éloigné de lui. Ses ennemis le saisirent, lui arrachèrent les yeux, le menèrent à Gaza, chargé de chaînes, et l'enfermèrent dans une prison où ils lui firent tourner la meule d'un moulin. (An du m. 2885. — Av. J.-C. 1119.)

Quelques mois après, lorsque ses cheveux commençaient à revenir, les princes, les grands et les officiers du pays se rassemblèrent dans un temple pour immoler des victimes à leur dieu Dagon, et pour y faire des festins en réjouissance de leur triomphe. Ayant ordonné qu'on leur amenât Samson pour jouer de la harpe devant eux, son guide le plaça entre deux colonnes qui soutenaient l'édifice. Demandant alors à Dieu de lui rendre sa force pour se venger de ses ennemis, il ébranla fortement les deux colonnes, et dit : « Que je meure avec les Philistins ! » Aussitôt le temple s'écroula. Tout ce qui s'y trouvait de grands et de peuple y fut écrasé, et Samson immola beaucoup plus de Philistins en mourant qu'il n'en avait tué dans sa vie (même année 2885).

Pendant quelque temps, les tribus d'Israël existèrent sans juges, sans princes, et dans la plus complète anarchie. Un homme d'Éphraïm, appelé Michas, s'était fait une riche idole. Un lévite corrompu consentit à en être le prêtre. Les peuples de la tribu de Dan, mécontents de leur partage, voulurent augmenter leurs possessions. Six cents hommes de cette tribu, persuadés que l'idole de Michas les protégerait, la lui dérobèrent, s'emparèrent de la ville de Laïs, qui appartenait aux Sidoniens, la détruisirent, et en rebâtirent une autre qu'ils appelèrent Dan. Ils y établirent l'image de leurs faux dieux, dont Jonathan, petit-fils de Moïse, fut le pontife. Ainsi, tandis que l'arche sainte était à Silo, une partie infidèle des Hébreux dressait des autels aux dieux étrangers.

D'autres désordres attirèrent de grandes calamités sur

ce peuple. Un lévite d'Éphraïm s'était marié à une femme de Bethléem. Sa femme le quitta et revint dans sa ville natale, où elle passa quatorze mois chez son père. Bientôt le lévite accourut pour se réconcilier avec elle. Il y parvint; et, ayant consenti à rester trois jours avec son beau-père, il emmena sa femme, traversa Jérusalem, où il ne voulut pas s'arrêter, parce que les Jébuséens qui l'habitaient étaient étrangers. Il continua sa marche jusqu'à Gabaa, de la tribu de Benjamin, où il n'arriva qu'à l'approche de la nuit, Non-seulement les habitants lui refusèrent l'hospitalité, mais ils voulurent l'insulter et s'emparer de sa femme, qu'ils outragèrent : elle vint expirer à la porte d'un vieillard chez lequel son mari avait été forcé de se réfugier. Le lévite, furieux, emporta dans son pays le corps de cette malheureuse victime, et le coupa en douze morceaux qu'il envoya aux douze tribus pour les exciter à la vengeance (même année 2885).

Les tribus, s'étant rassemblées, se liguèrent contre cette ville coupable. Les enfants de Benjamin, au nombre de vingt-cinq mille, prirent le parti de Gabaa, et remportèrent deux victoires contre la ligue des autres tribus.

Phinée, petit-fils d'Aaron, consulté par les Israélites, leur parla au nom du Seigneur, et leur promit son appui. Les Benjamites et les habitants de Gabaa tombèrent dans une embuscade, furent battus et passés au fil de l'épée. On brûla la ville de Gabaa, et il ne resta que six cents hommes de la tribu de Benjamin.

Tout le peuple d'Israël se rassembla ensuite à Silo, pour rendre grâce au Seigneur. Les tribus y jurèrent de ne point donner leurs filles aux six cents Benjamites qui restaient. Se repentant ensuite d'un vœu qui prononçait la destruction totale d'une tribu, ils éludèrent leurs serments, et laissèrent les Benjamites enlever leurs filles au milieu d'une fête pour en faire leurs épouses.

Les Israélites continuèrent encore à vivre sans juges, sans princes et sans gouvernement régulier.

C'est dans cet endroit que l'Écriture rapporte l'histoire de Ruth, dans le dessein de faire connaître d'avance la famille et l'origine de David, que Dieu destinait à régner avec éclat sur son peuple, et dont la race devait donner naissance à la mère du Sauveur du monde.

Lorsque les juges gouvernaient encore Israël, il arriva dans le pays une famine, pendant laquelle un homme de la tribu de Juda, nommé Élimélech, se réfugia dans le royaume des Moabites avec sa femme Noémi, dont le nom attestait la beauté : il y mourut. Ses fils épousèrent deux filles moabites ; l'une se nomma Orpha, l'autre Ruth ; elles devinrent veuves, de sorte que Noémi, restée seule avec ses belles-filles, résolut de retourner au pays de Juda. Noémi proposa à ses belles-filles de demeurer dans leur patrie. Orpha y consentit ; mais Ruth, ne voulant pas quitter sa belle-mère, qui était vieille, malheureuse et isolée, s'attacha à son sort, et la suivit à Bethléem, adoptant ainsi la patrie de Noémi pour la sienne, et quittant ses idoles pour le culte du Seigneur. Les habitants se ressouvinrent de sa beauté, et accoururent en foule pour la voir ; mais elle leur dit : « Ne me nommez plus Noémi ; « appelez-moi plutôt *Mara*, car le Seigneur m'a remplie « d'amertume. » (An du m. 2808. — Av. J.-C. 1196.)

Un des parents de la famille d'Élimélech, nommé Booz, vivait alors à Bethléem : c'était un homme riche, puissant et bienfaisant. Ruth, avec la permission de sa belle-mère, allait un jour glaner dans les champs. Elle se trouva par hasard sur les terres de Booz. Celui-ci, touché de sa grâce et de sa modestie, lui permit d'y revenir, et ordonna à ses moissonneurs de laisser pour elle, derrière eux, une grande quantité d'épis. Après lui avoir exprimé sa reconnaissance, Ruth courut en rendre compte à sa belle-mère.

La loi voulait alors qu'une jeune veuve fût épousée par un de ses parents. Noémi conseilla à Ruth de retourner dans le champ de Booz, de chercher à entrer dans sa tente sans être vue, de l'attendre le soir, en se couchant au pied

de son lit, et de lui proposer sans détour de la prendre pour sa femme. Elle suivit ponctuellement ce conseil. Booz, surpris, en rentrant le soir chez lui, d'y trouver cette jeune femme, se sentit attendri par sa candeur et son innocence; et, comme il était informé de sa piété filiale pour la vertueuse Noémi et de sa conversion au culte du Seigneur, il consentit à sa demande. Ayant engagé ses parents à lui céder leurs droits sur elle, il l'épousa : un enfant naquit de ce mariage; on le nomma Obed. Le fils d'Obed s'appela Isaïe, et Isaïe fut le père de David.

CHAPITRE VII.

Naissance de Samuel. — Victoire des Philistins sur les Israélites. — Prise de l'arche sainte. — Renvoi de l'arche. — Victoire des Israélites sur les Philistins. — Gouvernement de Samuel. — Demande d'un roi par les Israélites. — Entrevue de Samuel et de Saül. — Sacre de Saül. — Son avénement. — Sa victoire sur les Ammonites. — Nouvelles victoires sur les Philistins et les Amalécites. — Colère de Samuel contre Saül. — Sacre de David. — Nouvelle guerre entre les Philistins et Israël. — Défi du géant Goliath. — Combat de David et de Goliath. — Mort de Goliath. — Jalousie de Saül envers David. — Fuite de David. — Sa victoire sur les Philistins. — Mort de Samuel. — Magnanimité de David. — Apparition de l'ombre de Samuel à Saül. — Mort de Saül.

SAMUEL, DERNIER JUGE.

SAUL, PREMIER ROI.

Un homme de la ville de Romatha, nommé Elcanna, s'était établi dans la tribu d'Éphraïm. Il avait deux femmes, Anne et Phénenna. La dernière eut des enfants; Anne fut stérile. Dans ce temps la stérilité était un malheur humiliant. C'est peut-être à ce sentiment, à cette opinion, qu'on peut attribuer en partie le prompt accroissement et l'excessive population des anciennes nations.

Les larmes et les prières d'Anne touchèrent le Seigneur. Elle fit vœu, si elle avait un enfant, de le consacrer à Dieu, et promit que jamais rasoir ne passerait sur sa tête. Sa stérilité cessa, elle mit au monde un fils qu'on appela Samuel. (An du m. 2848. — Av. J.-C. 1156.) Lorsqu'on l'eut

sevré, elle prit avec elle des offrandes, et amena son fils à Silo, où était l'arche du Seigneur. Samuel fut consacré au culte de Dieu, et le servit avec les deux enfants du grand prêtre Héli. Les fils du pontife, loin d'être vertueux comme leur père, méprisaient la loi divine, exigeaient des présents du peuple, dérobaient une partie des offrandes, et séduisaient les femmes des Israélites.

L'enfant Samuel remplissait avec zèle tous les devoirs de la religion; il mérita ainsi la protection du ciel et l'amitié du grand prêtre, qui bénit ses parents.

L'âge avait affaibli le caractère du grand prêtre Héli; il blâmait la conduite de ses enfants, sans avoir la force de les punir. Un prophète vint lui reprocher sa faiblesse, lui prédit que ses fils Ophni et Phinée mourraient tous deux en un même jour; que sa race serait ruinée, réduite à la mendicité; et que le Seigneur, se choisissant un pontife fidèle, ferait passer le sacerdoce dans une autre famille. Accablé de douleur et d'années, Héli devint aveugle. Une nuit, il était couché dans le temple, près de l'arche de Dieu; le jeune Samuel dormait près de lui. Le Seigneur appela Samuel. Comme les visions et les prophéties étaient devenues rares dans ce temps, Samuel crut que Héli l'appelait. La même voix s'étant fait entendre deux fois encore, Héli reconnut la parole divine, et dit à Samuel : « Si vous entendez de nouveau le commandement, répon« dez ainsi : Parlez, Seigneur; votre serviteur vous « écoute. » Samuel s'étant endormi, Dieu l'appela de nouveau. Samuel répondit comme le grand prêtre l'avait ordonné. Le Seigneur alors lui dit : « Je vais frapper d'é« tonnement tout Israël. J'exécuterai mes arrêts contre les « enfants d'Héli : aucune victime n'expiera leurs iniqui« tés. » Samuel n'osait apprendre cette funeste prédiction à Héli; mais celui-ci lui arracha son secret, et se résigna humblement à son malheur. (An du m. 2861.— Av. J.-C. 1143.)

Samuel devint de jour en jour plus agréable à Dieu,

dont l'esprit était avec lui. Tout Israël le reconnut pour le prophète du Seigneur.

Les éternels ennemis des Hébreux, les Philistins, ayant rassemblé toutes leurs forces, marchèrent contre Israël. Le peuple, effrayé, implora l'assistance divine, et demanda qu'on fît venir de Silo l'arche d'alliance, pour la placer à la tête de l'armée. Ophni et Phinée la conduisirent dans le camp des Hébreux. La bataille eut lieu : les Philistins remportèrent une victoire complète; les Israélites y perdirent trente mille hommes. Les ennemis prirent l'arche de Dieu; Ophni et Phinée furent tués. Le grand prêtre Héli, apprenant la prise de l'arche et la mort de ses enfants, tomba de son siége à la renverse, se brisa la tête et mourut. (An du m. 2878. — Av. J.-C. 1126.) Il était presque centenaire, et avait jugé Israël pendant quarante ans.

Les Philistins, ayant pris l'arche, l'emmenèrent de *la Pierre du Secours*, où la bataille s'était donnée, à Azoth, et la placèrent dans un temple, auprès de la statue de Dagon, leur dieu. Mais le jour suivant, ils trouvèrent l'idole de Dagon couchée à terre devant l'arche, sa tête et ses deux mains coupées, placées sur le seuil de la porte. (Même ann. 2878. — Av. J.-C. 1126.)

Au même moment tout le peuple philistin fut frappé d'une horrible plaie et d'ulcères qui le dévoraient. Désolés par cette calamité, ils envoyèrent l'arche dans d'autres villes; mais voyant au bout de sept mois que le fléau ne cessait point, et qu'une multitude innombrable de rats ravageaient leurs champs, ils consultèrent leurs prêtres; ceux-ci leur conseillèrent de placer sur un chariot cinq rats d'or et cinq autres offrandes en or qui rappelaient la vengeance du Seigneur. Ils mirent aussi sur ce chariot l'arche sainte (même année 2878), y attelèrent des bœufs, et la laissèrent partir sans guides, pour que la route qu'elle suivrait fît connaître clairement la volonté de Dieu.

L'arche, ainsi livrée aux animaux qui la conduisaient,

sortit du pays des Philistins, entra sans se détourner dans celui d'Israël, et s'arrêta à Bethsabée, dans le champ d'un homme nommé Josué. Les Philistins retournèrent alors à Ascalon.

Les Bethsamites sacrifièrent en holocauste les animaux qui l'avaient conduite; mais, s'étant approchés avec trop peu de respect de cette arche, et ayant osé la regarder, le Seigneur, pour les punir, fit périr soixante-dix des principaux de la ville, et cinquante mille hommes du petit peuple. On conduisit l'arche ensuite à Gabaa, dans la maison d'Abinadab, au pays de Cariathiarim : Éléazar, son fils, fut consacré et commis à sa garde. L'arche était depuis vingt ans dans cet endroit lorsque Samuel persuada à tout le peuple d'Israël d'expier ses fautes par un repentir sincère, et de quitter le culte des dieux étrangers pour revenir à celui du Seigneur.

Les enfants d'Israël renversèrent les idoles de Baal et d'Astaroth; ils se rassemblèrent ensuite à Masphath, où ils jeûnèrent et présentèrent leurs offrandes à Dieu. Les Philistins troublèrent cette assemblée par une attaque imprévue. Les Hébreux demandèrent à Samuel de sacrifier un agneau, et d'adresser ses prières au Seigneur pendant qu'ils combattraient. Le combat commença; les vœux du prophète furent exaucés. Le Seigneur lança son tonnerre avec un bruit épouvantable sur les Philistins; les Israélites les taillèrent en pièces et les poursuivirent jusqu'à Béthéhar. Les Philistins se virent obligés de faire la paix, et de rendre à Israël toutes les villes et les terres qu'ils lui avaient prises depuis Acaron jusqu'à Geth. Samuël s'établit ensuite à Ramatha; il y bâtit un autel, jugea le peuple et le gouverna.

Samuel, devenu vieux, chargea ses fils Joël et Abia d'exercer les fonctions de juges dans Bethsabée; mais ils ne marchèrent pas dans ses voies. Ils se laissèrent corrompre par l'avarice, et tombèrent dans l'iniquité. (An du m. 2909. — Av. J.-C. 1095.)

Cette instabilité dans le gouvernement des juges, les malheurs d'une longue anarchie, l'affaiblissement du respect qu'on devait aux lois de Moïse, portèrent les anciens d'Israël à renoncer à cette forme de gouvernement, à la fois théocratique et républicaine, qui les avait régis jusqu'alors.

Ils s'assemblèrent et dirent à Samuel : « Vous voilà de-« venu vieux, vos enfants ne suivent ni vos leçons ni vos « exemples ; établissez donc sur nous un roi comme en « ont toutes les nations, afin qu'il nous juge et qu'il nous « gouverne. »

Samuel, surpris et irrité de cette proposition, consulta Dieu, qui lui répondit : « Écoutez la voix de ce peuple ; « car ce n'est point vous, mais c'est moi qu'il rejette. De-« puis que je l'ai tiré de l'Égypte, il a toujours été indo-« cile. Il m'a abandonné pour des dieux étrangers ; il « vous traite de même. Protestez en mon nom contre son « vœu, mais accomplissez-le, et déclarez-lui quels sont les « droits du roi qui doit régner sur lui. »

Samuel exécuta les ordres du Seigneur, et prévint le peuple que, « s'il avait un roi, celui-ci prendrait à son « gré les enfants d'Israël pour labourer ses champs, con-« struire et conduire ses chariots, et pour le servir ; qu'il « les emploierait selon ses volontés à la guerre ; qu'il « prendrait la meilleure partie de leurs récoltes, et la dîme « de leurs revenus pour payer sa dépense et celle de sa « maison ; qu'enfin ils dépendraient absolument de lui, et « que, s'ils adressaient leurs plaintes au Seigneur, ces « plaintes ne seraient point écoutées, puisqu'ils avaient « voulu quitter le gouvernement de Dieu pour celui d'un « homme. »

Les anciens persistaient dans leurs volontés, en disant : « Nous voulons être comme les autres peuples, et avoir « un roi qui nous juge et combatte à notre tête dans « toutes nos guerres. » Le Seigneur, informé de cette réponse, dit à Samuël : « Faites ce qu'ils demandent, et don-« nez-leur un roi. »

Il existait alors dans la tribu de Benjamin un homme puissant nommé Cis. Son fils, qu'on appelait Saül, était le plus grand et le plus beau des enfants d'Israël. Les ânesses de Cis s'étant perdues, Saül courut tout le pays de Salim et de Jemini sans pouvoir les rencontrer. Il voulait retourner chez lui, mais son serviteur lui dit : « Nous sommes près de la demeure d'un *voyant* (c'est ainsi qu'on « nommait les prophètes) ; portons-lui ce quart de sicle « d'argent que j'ai sur moi, et il vous donnera des nou- « velles de ce que vous avez perdu. » En approchant de la maison de Samuel, Saül le rencontra, et lui ayant demandé où était le *voyant*, Samuel répondit : « C'est moi « qui le suis. Venez sur les hauts lieux, et je vous dirai « tout ce que vous pensez. Ne soyez point inquiet de votre « troupeau ; il est retrouvé. A qui appartiendrait ce qu'il « y a de mieux dans Israël, si ce n'est à vous et à votre « père? » Saül, surpris, lui demanda pourquoi il adressait de telles paroles à l'homme le plus obscur de la plus petite tribu des Hébreux. Le prophète ne répondit rien; il l'emmena sur les hauts lieux où il avait ordonné un grand festin. Saül y fut assis à la place d'honneur, et les mets les plus distingués lui furent servis. Le même jour il coucha dans la maison de Samuel, et le lendemain ils sortirent ensemble de la ville (même année 2909).

Le prophète ordonna à Saül d'éloigner son serviteur. Demeurés seuls, Samuel répandit sur sa tête une petite fiole d'huile, l'embrassa, et lui dit : « Le Seigneur, par « cette onction, vous sacre comme prince de son héritage, « et vous délivrerez son peuple des ennemis qui l'envi- « ronnent. Voici les preuves de la vérité de ce que je vous « annonce. Vous allez me quitter; vous trouverez près du « sépulcre de Rachel deux hommes qui vous apprendront « que votre troupeau est retrouvé. Au chêne du Thabor, « vous en verrez trois autres qui vous offriront des pré- « sents. Vous rencontrerez ensuite à la Colline de Dieu, « qui est occupée par des Philistins, une troupe de pro-

« phètes avec lesquels vous prophétiserez ; l'esprit du « Seigneur se saisira de vous, et vous serez changé en un « autre homme. Vous m'attendrez ensuite sept jours à « Galgala ; je vous y rejoindrai, et nous offrirons ensemble « des victimes pacifiques au Seigneur. » Tout ce qu'avait prédit Samuel s'accomplit, et toute la contrée fut saisie d'étonnement en voyant Saül animé de l'esprit des prophètes.

Samuel fit ensuite assembler le peuple à Masphat, et, après lui avoir renouvelé ses représentations et ses reproches, il ordonna aux enfants d'Israël de se présenter devant l'autel, chacun dans le rang de sa tribu et de sa famille. On procéda au choix du roi. Le sort, jeté sur toutes les tribus, tomba sur celle de Benjamin ; ensuite, dans cette tribu, sur la famille de Métoi, et enfin sur la personne de Saül, fils de Cis. Il était absent : on l'amena devant le peuple ; il fut proclamé ; et, après avoir dissous l'assemblée, il retourna chez lui à Gabaa, accompagné seulement de la partie fidèle de l'armée ; car les idolâtres, dont Dieu n'avait pas touché le cœur, ne reconnurent pas le nouveau roi, et le méprisèrent.

Peu de temps après cet événement, les Ammonites attaquèrent le pays de Galaad. Saül coupa deux bœufs en morceaux, qu'il envoya dans toutes les terres d'Israël, en annonçant que les troupeaux de ceux qui ne prendraient pas les armes seraient ainsi taillés en pièces. Le peuple s'arma, et Saül se trouva à Berech à la tête de trois cent mille hommes. Il marcha ensuite contre les Ammonites, les défit, et les mit en pleine déroute. Le peuple, enthousiasmé, voulait que Saül fît mourir tous ceux qui n'avaient pas voulu le reconnaître ; mais le roi leur pardonna. Il revint à Galgala. Son élection y fut renouvelée ; on y célébra ses victoires par de grands sacrifices et de grandes réjouissances. Samuel, avant que le peuple se séparât de lui, demanda s'il avait quelque chose à lui reprocher pendant qu'il l'avait gouverné. Personne n'ayant élevé la voix

contre lui, il rappela aux Hébreux les bienfaits de Dieu et leur ingratitude; il leur annonça que, s'ils persévéraient dans le mal, ils périraient tous, ainsi que leur roi. Pour leur prouver qu'il parlait au nom du Seigneur, il opéra un prodige, en faisant éclater le tonnerre et tomber une grande pluie.

La guerre se renouvela bientôt entre Israël et les Philistins. Le roi, ayant attendu vainement sept jours, le prophète fit tout seul un sacrifice à Dieu. Samuël arriva, lui reprocha cette faute, et lui annonça la fin prochaine de son règne.

L'armée des Hébreux s'approcha de celle des Philistins. Jonathas, fils de Saül, rempli d'une ardeur héroïque et soutenu par sa confiance dans le Seigneur, entra seul, avec son écuyer, dans le camp des Philistins, en tua un grand nombre, et y répandit une telle frayeur qu'ils s'entretuaient. Saül, informé de ce tumulte, dont il ignorait la cause, et qui n'avait pu réunir encore que dix mille hommes, marcha contre les ennemis, dévouant à la colère céleste et maudissant celui qui mangerait avant le soir, et jusqu'à ce qu'il se fût vengé des Philistins.

La victoire se décida pour Israël, les ennemis furent poursuivis jusqu'à Ailon, et le butin fut immense. Le peuple, se jetant sur les bœufs qu'il avait pris, les mangea. Jonathas, seul, n'avait goûté qu'un peu de miel. Saül, voulant poursuivre les Philistins, consulta le Seigneur. N'ayant pu obtenir de réponse, il jugea qu'on avait enfreint sa défense, et jura que le coupable mourrait, quand même ce serait Jonathas, son fils. Ce jeune prince avoua qu'il avait pris au bout d'une baguette un peu de miel : Saül ordonna sa mort; mais le peuple s'y opposa et le délivra.

Après cette guerre, Saül affermi sur le trône combattit contre les rois de Moab, d'Ammon, d'Édon et de Saba; partout il fut victorieux. Abner commandait ses armées sous lui, et il s'entourait des plus vaillants hommes d'Israël.

Samuel, d'après les ordres du Seigneur, dit à Saül d'attaquer les Amalécites, et d'exterminer tout ce peuple sans excepter les femmes, les vieillards, les enfants, ni les troupeaux. La victoire suivit les armes de Saül; les Amalécites furent battus et égorgés; mais Saül épargna Agag, roi d'Amalec, et se réserva tout ce qu'il y avait de meilleur dans ses troupeaux. Organe de la colère du Seigneur, le prophète irrité dit au roi : « Vous avez désobéi à Dieu, « qui vous a tiré du peuple pour vous élever sur le trône; « votre désobéissance est un crime égal à l'idolâtrie. Le « Seigneur vous rejette, et ne veut plus que vous soyez « roi. » Saül tenta en vain de fléchir Dieu et son prophète. Samuel se fit amener le roi Agag à Galgala, le coupa en morceaux auprès de l'autel, et se sépara de Saül, qu'il ne revit plus. Il pleurait cependant son malheur, dit l'Écriture, mais sans espoir de le réconcilier avec Dieu. (An du m. 2934. — Av. J.-C. 1070.)

Samuel reçut de nouveaux ordres du Seigneur. Il appela Isaïe au festin du sacrifice, et, Dieu ayant désigné le plus jeune de ses enfants, nommé David, le prophète le sacra avec l'huile sainte, en présence de ses frères. Depuis ce moment, Saül se sentit agité du malin esprit, et la protection du Seigneur fut toujours avec David. Les officiers du roi, pour calmer ses accès de mélancolie et de fureur, lui conseillèrent de faire venir quelqu'un qui jouât de la harpe dans les moments où l'esprit malin l'agitait. On lui indiqua le fils d'Isaïe, qu'on lui représenta comme un jeune homme distingué, d'une figure agréable, sage dans ses paroles, fait pour la guerre, et qu'on disait favorisé du Seigneur. Saül le fit venir, en fut content, le garda près de sa personne, et le nomma son écuyer.

Toutes les fois que le roi tombait dans sa mélancolie, David prenait sa harpe, en jouait; l'esprit malin se retirait, et Saül était soulagé.

Une nouvelle guerre éclata bientôt entre les Philistins et Israël. Les ennemis s'emparèrent d'une montagne de

la tribu de Juda, près d'Arem. Saül campa près d'eux, dans la vallée de Térébinthe. (An du m. 2934. — Av. J.-C. 1070.)

Il existait parmi les Philistins un homme de Geth, nommé Goliath. Il avait six coudées et un palme de haut. Le géant, couvert d'un casque d'airain, revêtu d'une cuirasse qui pesait cinq mille sicles d'airain, armé d'une lance dont le fer en pesait six cents, se présenta devant les bataillons d'Israël, et les défia en criant : « Qu'un seul d'entre « vous vienne combattre contre moi. S'il m'ôte la vie, « nous serons esclaves ; si je le tue, vous nous serez « assujettis. »

Saül et toute son armée demeuraient saisis de frayeur à l'aspect de Goliath. Il se présenta pendant quarante jours, tous les matins, sur le champ de bataille, sans qu'aucun adversaire osât se montrer devant lui. Sur ces entrefaites, le jeune David, envoyé par son père, arriva dans le camp des Hébreux pour savoir des nouvelles de ses frères. Il entendit les insultes de Goliath, et demanda quelle récompense aurait celui qui tuerait ce formidable ennemi. On lui répondit que le roi lui donnerait sa fille en mariage. David alors offrit à Saül de combattre le géant. Le roi ayant pitié de sa jeunesse, chercha à l'en détourner. David lui dit qu'il avait déjà tué un lion et un ours qui attaquaient les troupeaux de son père, et lui promit de vaincre ce Philistin incirconcis, qui osait maudire l'armée du Dieu vivant.

David voulut se couvrir d'un casque et d'une cuirasse, mais comme le poids des armes, auquel il n'était pas accoutumé, le gênait, il marcha contre Goliath armé seulement d'un bâton et d'une fronde. Goliath, méprisant sa faiblesse, l'accabla d'insultes ; mais David lui annonça qu'il combattait au nom du Seigneur, qu'il lui trancherait la tête, et livrerait les cadavres des Philistins aux oiseaux de proie, pour prouver à toute la terre la force du Dieu d'Israël.

Après toutes ces provocations, le combat commença. Une pierre lancée par David s'enfonça dans le front du géant, qui tomba à la renverse; David se saisit de son épée, lui coupa la tête, et les Philistins, frappés de terreur, prirent la fuite. Les Israélites les poursuivirent et en firent un grand carnage. (An du m. 2942. — Av. J.-C. 1062.)

David ayant présenté la tête de Goliath au roi, celui-ci ne voulut plus qu'il le quittât; et Jonathas, fils de Saül, s'attacha à David par les liens d'une étroite amitié, l'habillant de ses propres habits et le couvrant de ses armes.

David était aussi modeste que brave, mais il ne put empêcher l'enthousiasme du peuple d'éclater. Les femmes d'Israël répétaient une chanson dont le refrain disait : « Saül a tué mille Philistins, et David dix mille. » Ces paroles excitèrent la jalousie du roi, qui, depuis ce jour, ne le regarda plus de bon œil. Dans un de ses accès même il voulut le tuer. David, s'étant sauvé, fut chargé par lui d'une expédition périlleuse, dont il se tira avec gloire.

Le roi lui avait promis sa fille Mérob en mariage; il lui manqua de parole, et la donna à l'un de ses officiers nommé Hadriel. Pour le consoler de cette disgrâce, il jura de lui donner sa seconde fille, Michol, à condition qu'il tuerait cent Philistins. David en tua deux cents, en rapporta les dépouilles, et après cette victoire il épousa la fille du roi.

David remporta de nouveaux avantages. Saül en devint jaloux, et donna ordre de le tuer; mais Jonathas parla avec tant de chaleur de son innocence et de son dévouement, qu'il le réconcilia avec le roi.

Cette réconciliation dura peu. Un jour que David jouait de la harpe pour calmer la mélancolie de Saül, celui-ci voulut le percer avec sa lance; il s'échappa. Le roi envoya ses gardes pour lui arracher la vie, mais Michol, sa femme,

le descendit par une fenêtre et le sauva. On le poursuivit; une troupe de prophêtes s'opposèrent au projet de ceux qui cherchaient à l'atteindre.

David s'étant caché, Jonathas, qui avait promis de l'informer s'il pouvait reparaître à la cour, au festin du premier jour du mois, pour y remplir les devoirs de sa charge, lança des flèches au delà du lieu où il s'était réfugié, et l'avertit par ce moyen que sa mort était résolue, et qu'il devait s'éloigner.

David se retira d'abord près du grand prêtre Achimélec. Il prit l'épée de Goliath dans le tabernacle, se réfugia chez le roi de Geth, qui refusa de le garder, et de là chez le roi de Moab. Il en sortit bientôt, et alla se cacher dans la forêt de Hareth. Saül, furieux, fit tuer Achimélec et quatre-vingt-cinq prêtres pour avoir dérobé David à ses coups. Sur ces entrefaites, les Philistins ayant attaqué les Juifs, David sortit de sa retraite, rassembla ses troupes, battit les ennemis, et délivra la ville de Céila.

Le roi, loin de récompenser ce service, voulut prendre David dans cette ville; celui-ci se sauva dans le désert, où Jonathas, son ami, le rejoignit. Le roi l'y poursuivit, et, pendant sa marche, étant entré par hasard dans une caverne, les gens de David cherchèrent à le tuer. Mais David le défendit contre leur violence, et lui prouva son respect et son dévouement. Saül, touché de cette générosité, lui dit : « Mon fils David, vous êtes plus juste que moi. « Le Seigneur m'avait livré entre vos mains, et vous m'a« vez conservé la vie; que Dieu vous en récompense ! « Vous régnerez certainement; vous posséderez le royaume « d'Israël : jurez-moi que vous ne détruirez pas ma race ? » David le jura, et ils se séparèrent.

Ce fut dans ce temps que Samuel mourut. Tout Israël le pleura, et il fut enterré à Ramatra. (An du m. 2947. — Av. J.-C. 1047.)

David, dans le désert de Maon, demanda à un homme riche, nommé Nabal, quelques vivres pour lui et sa troupe.

Nabal les refusa durement. David voulut se venger; mais Abigaïl, femme de Nabal, l'apaisa par ses présents. Nabal mourut quelque temps après, David épousa sa veuve.

La haine de Saül contre David s'étant rallumée, il lui enleva sa femme Michol, et la maria à Phalté. A la tête de trois mille hommes, il marcha contre David, et campa près du désert sur la colline d'Achilla. David, ayant reconnu sa position, se fit accompagner d'Abisaï, se glissa dans le camp de Saül, pénétra dans la tente où il était couché; mais au lieu de tuer le roi, comme il le pouvait, il se contenta de prendre et d'emporter sa lance et sa coupe, qui étaient à son chevet. Sorti du camp, il appela à haute voix le général Abner, lui montra ses trophées, et lui reprocha d'avoir si mal gardé son roi. Saül avait reconnu la voix de David; il l'appela. Celui-ci se plaignit de ses injustes persécutions. Le roi, désarmé par sa douceur, s'éloigna et le laissa en liberté.

David se retira de nouveau chez le roi de Geth, qui lui donna une ville d'où il sortit plus d'une fois avec ses troupes pour combattre et vaincre les Amalécites.

Les Philistins ayant déclaré de nouveau la guerre à Saül, le roi, privé des conseils de Samuel, voulut consulter à Endor une pythonisse célèbre. Il se déguisa, vint chez elle, et lui demanda d'évoquer l'ombre de Samuel. Cette ombre parut. Saül la salua avec respect. L'ombre lui dit : « Pourquoi avez-vous troublé mon repos? » Le roi répondit : « Les Philistins me font la guerre. Dieu « s'est retiré de moi. Je voudrais apprendre de vous ce « que je dois faire. » Samuel alors lui parla en ces termes : « Pourquoi vous adressez-vous à moi, puisque le « Seigneur vous a abandonné et protége votre rival? « Vous avez désobéi à Dieu : il déchirera votre royaume, « l'arrachera de vos mains, et le donnera à David votre « gendre. Demain, le Seigneur livrera Israël et vous aux « Philistins; demain, vous et vos fils serez avec moi. »

L'ombre disparut, et Saül tomba sur la terre privé de sentiment.

David, attaché au roi de Geth, s'était vu forcé de le suivre dans le camp des Philistins; mais, comme il devenait suspect au chef de cette nation, il obtint la permission de quitter l'armée. Bientôt il apprit que les Amalécites s'étaient emparés de sa ville, et avaient emmené sa femme captive. Il marcha sur eux, les surprit dans la débauche, les tailla en pièces, et recouvra tout ce qu'il avait perdu. Pendant ce temps la bataille se donna entre Saül et les Philistins. Les Israélites furent mis en fuite, Jonathas et deux autres fils de Saül périrent. Le roi, entouré et blessé dangereusement, se jeta sur son épée et expira. (An du m. 2949. — Av. J.-C. 1055.)

Un Amalécite, soldat de Saül, courut porter cette nouvelle à David, et lui présenta le diadème et les bracelets du roi, en se vantant de lui avoir ôté la vie. David, loin de lui donner la récompense qu'il espérait, le fit tuer, pleura son ami Jonathas et même Saül, et composa, pour célébrer la gloire de ces deux princes, une complainte éloquente qui s'est conservée jusqu'à nos jours.

CHAPITRE VIII.

Sacre de David à Hébron. — Règne d'Isboseth, fils de Saül. — Guerre entre David et Isboseth. — Translation de l'arche sainte. — Oza meurt pour l'avoir touchée. — Victoires de David. — Son amour criminel pour Bethsabée. — Naissance de Salomon. — Révolte d'Absalon. — David obligé de fuir de Jérusalem. — Mort d'Absalon. — Dénombrement du peuple d'Israël. — Peste de trois jours. — Sacre de Salomon. — Mort de David.

DAVID.

Après la mort de Saül, David, ayant consulté le Seigneur, se rendit à Hébron. Il y fut sacré de nouveau, et reconnu pour roi par la tribu de Juda.

Dans le même temps Abner, général de Saül, prit avec lui Isboseth, fils de ce monarque, lui soumit les autres tribus,

l'établit à Galaad, et le fit régner sur tout Israël. L'armée de David, commandée par Joab, et celle d'Isboseth, commandée par Abner, se trouvèrent bientôt en présence, et se livrèrent bataille. Abner fut battu. Poursuivi par Azaël, fils de Joab, il voulut vainement engager ce jeune homme à se retirer; Azaël s'obstina à sa poursuite : Abner le tua. Ce combat, au reste, ne fut pas décisif : la guerre dura longtemps entre cette maison et celle de David. Isboseth eut l'imprudence de se brouiller avec Abner, et de vouloir lui enlever une concubine de Saül, nommée Respha, dont ce général était épris. Abner, irrité, abandonna son roi, passa dans le parti de David, auquel il ramena sa femme Michol. Mais les traîtres sont toujours suspects au nouveau pouvoir qu'ils servent. Joab, qui désirait venger son fils Azaël, voulut inspirer des soupçons à David sur la sincérité d'Abner; et, n'ayant pu y parvenir complétement, il l'attira dans une conférence, et le poignarda. David désavoua et désapprouva hautement le meurtre d'un si grand homme; il pleura la mort d'Abner, et lui fit faire des obsèques magnifiques.

Isboseth, privé d'Abner, perdit toute sa force, tout son courage et toute son espérance. Il se confia imprudemment à deux scélérats, nommés Baana et Réchab, qui le surprirent pendant son sommeil, le tuèrent et portèrent sa tête à David : le roi les récompensa comme ils le méritaient; il les fit pendre près de la piscine d'Hébron. Par cet acte de justice, exercé contre un crime qui lui donnait un trône, il mérita l'estime et l'amour du peuple; et toutes les tribus d'Israël se soumirent à sa domination. Il s'empara de Jérusalem, la fortifia, l'embellit et en fit la capitale de son royaume. (An du m. 2954 — Av. J.-C. 1050.)

Il battit deux fois complétement les Philistins; et, dès que la paix lui en donna le loisir, il commanda d'amener de Gabaa à Jérusalem l'arche sainte. Cette installation eut lieu avec la plus grande solennité. Trente mille hommes

accompagnaient l'arche ; des chœurs de musique la précédaient. Il arriva pendant sa marche un événement funeste. Un Israélite nommé Oza, portant la main sur l'arche pour la soutenir, fut frappé de mort à l'instant. Lorsque les lévites entrèrent avec elle dans la ville, David se mit à la tête du cortége, dansant et jouant de la harpe devant l'arche. Michol, sa femme, lui reprocha de s'être ainsi abaissé. David lui répondit que rien de ce que l'on faisait pour la gloire de Dieu ne pouvait humilier ; et l'Écriture rapporte que l'orgueil de Michol fut puni par une perpétuelle stérilité. (An du m. 2959. — Av. J.-C. 1045.)

David, honteux de loger dans un palais de cèdre lorsque l'arche n'était encore que sous une tente, forma le projet de bâtir un temple. Mais le prophète Nathan vint, au nom de Dieu, l'avertir que cette gloire serait réservée à son fils Salomon.

David combattit encore les Philistins, et affranchit Israël des tributs qu'il leur payait. Il défit les Moabites et les rendit tributaires. Vainqueur du roi de Saba, il lui prit dix-sept cents chevaux et vingt mille hommes. Les Syriens attaquèrent David : ils perdirent vingt-deux mille hommes dans une bataille. Le roi assujettit la Syrie et s'empara de Damas. Joab commandait ses troupes ; Josaphat était à la tête de son administration ; Sadoc exerçait les fonctions de grand prêtre, et David se rendait célèbre par sa justice et par sa sagesse autant que par ses exploits.

Au faîte de la gloire, il n'oublia pas l'amitié que Jonathas, fils de Saül, lui avait témoignée. Ayant appris qu'il existait encore un enfant de ce prince, nommé Miphiboseth, pauvre et infirme, il lui donna des terres, le combla de biens, l'admit à sa table, et le logea dans son palais.

Le roi des Ammonites insulta les ambassadeurs que David lui avait envoyés. Le roi résolut d'en tirer vengeance. Une ligue formidable se déclara contre lui. Les Syriens se joignirent aux Ammonites. David leur livra bataille, détrui-

sit sept cents chariots, quarante mille chevaux, et tua de sa main Sobach, général des ennemis. (An du m. 2967. — Av. J.-C. 1037.)

L'année suivante, tandis que Joab, à la tête des troupes d'Israël, poursuivait les Ammonites et assiégeait Rabba, David, qui demeurait à Jérusalem, devint amoureux d'une femme nommée Bethsabée, épouse d'un officier appelé Urie, et la séduisit. Cette femme étant devenue enceinte pendant l'absence d'Urie, le roi le fit venir pour couvrir son crime. Mais celui-ci, ayant fait vœu de ne point entrer dans sa maison tant qu'Israël serait sous la tente, après avoir pris les ordres du roi, repartit pour l'armée sans avoir vu sa femme. David écrivit à Joab de charger Urie d'une commission périlleuse, et de l'abandonner sans secours pendant le combat. Cet ordre ne fut que trop bien exécuté; Urie périt, et après le temps du deuil, le roi épousa sa veuve, dont il eut un fils. Ce crime attira sur David la colère de Dieu. Le prophète Nathan enveloppa d'abord ses reproches sous la forme d'un apologue : il lui raconta qu'un homme riche avait dérobé la brebis d'un pauvre; et le roi, qui ne s'y reconnut pas, jugea que cet homme méritait la mort. Nathan lui dit alors : « C'est « vous-même qui êtes cet homme. Vous avez méconnu la « parole de Dieu qui vous a sacré. Le Seigneur vous pu- « nira. Vous ne mourrez pas; mais l'enfant de l'adultère « périra, et les désordres de vos enfants vous puniront des « vôtres. »

Le fils de Bethsabée mourut. Le roi expia ses fautes par sa résignation, par ses larmes et par son repentir. (An du m. 2970. — Av. J.-C. 1034.) Bethsabée redevint mère d'un fils qu'on nomma Salomon. David, honteux de sa faiblesse, et renonçant au repos et à la mollesse, reprit le commandement de son armée, et s'empara de Rabach.

Les prédictions de Nathan ne tardèrent pas à s'accomplir. Amnon, l'un des fils de David, conçut une passion criminelle pour sa sœur Thamar, et l'outragea. Absalon, leur frère, la

vengea, fit assassiner Amnon dans un festin, et se retira ensuite auprès du roi de Gessur, afin d'éviter la colère de David. (An du m. 2972. — Av. J.-C. 1032.)

Le malheureux père pleura longtemps son fils, et persista à vouloir punir le meurtrier. Mais enfin, obsédé par les prières de Joab, il se réconcilia avec Absalon, qui, loin d'être touché par une clémence si peu méritée, se forma un parti dans le peuple, et leva l'étendard de la révolte contre son père. David se vit obligé de fuir de Jérusalem avec quelques troupes fidèles. Le grand prêtre lui amena l'arche du Seigneur; mais il la renvoya. Il souffrit sans les punir les injures que l'inconstance du peuple prodigue au pouvoir déchu; il ordonna même qu'on obéît à Absalon, qui s'emparait de ses richesses et abusait de ses femmes. Les malheurs qu'il éprouvait étant un effet de la volonté de Dieu, il les regardait comme une punition de ses crimes, et s'y soumettait sans résistance.

Un conseiller perfide, nommé Achitophel, avait persuadé à Absalon de surprendre, d'attaquer et de faire périr son père. Chuzaï, ministre plus fidèle, informa David de ce projet, et en fit suspendre l'exécution. David traversa le Jourdain, et prit une position où il courait moins de dangers. Absalon le poursuivit et l'attaqua, mais son armée fut taillée en pièces et mise en déroute par celle du roi. Absalon, dans sa fuite, passa sous un grand arbre fort touffu. Sa chevelure s'accrocha dans les branches, et il y demeura suspendu. Joab, qui le poursuivait, lui lança trois dards qui lui percèrent le cœur. David apprit cette nouvelle et pleura sa victoire et son fils. Joab parvint difficilement à apaiser sa douleur. (An du m. 2981. — Av. J.-C. 1023.)

La tribu de Juda continua à prouver son zèle pour David. Les autres tribus, jalouses de son séjour à Jérusalem, persistèrent dans leur révolte sous les ordres du rebelle Séba. Mais, Joab l'ayant vaincu et tué, tout le peuple d'Israël se soumit au roi (même année).

Pendant ces troubles, Miphiboseth, calomnié, était devenu suspect à David, qui reconnut son innocence et lui rendit ses biens et son amitié. Plus cruel pour les autres enfants de Saül, il les abandonna à la fureur des Gabaonites, qui les crucifièrent sur une montagne.

David eut quatre guerres à soutenir contre les Philistins, commandés par quatre géants. Ces géants furent tués, et leurs armées détruites. Le roi rendit à Dieu de solennelles actions de grâces pour ses victoires, et composa un cantique pour les célébrer. Il ordonna à ses officiers de faire le dénombrement du peuple. Israël compta huit cent mille hommes propres à porter les armes, et Juda cinq cent mille. Ce dénombrement déplut au Seigneur, comme un acte d'orgueil. Gad, son prophète, vint dire au roi qu'il fuirait durant trois mois devant ses ennemis, que la famine désolerait le pays d'Israël pendant trois ans, ou que la peste exercerait ses ravages sur ses États pendant trois jours. Il ajouta que Dieu lui laissait la liberté de choisir l'un de ces trois fléaux. David se soumit au troisième, qui pouvait l'atteindre comme le dernier de ses sujets ; et la contagion, dans l'espace de trois jours, enleva soixante et dix mille personnes. Le roi s'humilia devant le Seigneur, lui offrit des sacrifices et l'apaisa. (An du m. 2988. — Av. J.-C. 1016.)

La vieillesse de David et le désir de lui succéder excitèrent l'ambition d'un de ses fils. Adonias flatta le peuple, donna un festin aux princes et aux grands, et voulut se déclarer roi. Mais David, informé de cette entreprise par Nathan et par Bethsabée, désigna Salomon son fils pour son successeur, et le fit sacrer par le grand prêtre. (An du m. 2989. — Av. J.-C. 1015.) Il lui recommanda de suivre les commandements et les lois de Dieu, et lui conseilla de punir Joab qui avait tué Abner, Absalon et Amasa, et dont il avait jusque-là épargné la vie en faveur de ses anciens services. Il lui désigna enfin d'autres personnes dont la conduite méritait un châtiment,

et plusieurs que leur fidélité rendait dignes de récompense.

David s'endormit avec ses pères, et fut enterré à Jérusalem à l'âge de soixante et dix ans, après avoir régné sept années sur Juda seulement, et trente-trois sur tout Israël (même année).

Saül avait été le fondateur de la monarchie d'Israël; mais David fut le plus grand des rois de ce pays. Soldat intrépide, habile général, sage administrateur, monarque imposant et magnifique, prophète respecté, poëte éloquent, il se montra courageux dans le malheur et modeste dans la prospérité. Les étrangers redoutaient ses armes, ses sujets adoraient sa douceur, ses ennemis même admiraient sa clémence. Une passion lui fit commettre des crimes qui furent expiés par un long repentir. Il avait subjugué tous les peuples ennemis du sien; il devint tranquille possesseur de tout le pays qui s'étend du Liban jusqu'aux frontières d'Égypte, et de la mer jusqu'au désert de l'Arabie. Par quarante ans de victoires, il assura quarante années de paix à son fils. Les livres sacrés ont fait de son règne un règne miraculeux; mais, sans tous ces prodigues, sa vie serait encore une vie héroïque.

CHAPITRE IX.

Avénement de Salomon. — Prospérité du royaume d'Israël. — Le Seigneur apparaît à Salomon. — Le roi manifeste sa sagesse par le jugement qu'il prononce entre deux femmes. — Construction du temple de Jérusalem. — Translation de l'arche sainte. — Égarement de Salomon. — Sa punition. — Révolte de Jéroboam. — Mort de Salomon.

SALOMON.

Salomon prit possession du royaume de David, et, pour assurer sa tranquillité, il suivit les conseils de son père. Il commença son règne par des actes de sévérité. La conjuration d'Adonias, qui avait voulu se faire roi avec le secours

du grand prêtre Abiathar et de Joab, général de l'armée, fut le motif et l'excuse de ses rigueurs. (An du m. 2989. — Av. J.-C. 1015.)

Le sacre et l'installation de Salomon avaient surpris et troublé Adonias, sans cependant le faire renoncer à ses projets. Il conçut l'idée de se donner un droit nouveau à la succession de David en se mariant avec la jeune Abisag de Sunam, que le roi avait épousée peu de temps avant sa mort. Il employa, pour l'obtenir, le crédit de Bethsabée, lui persuadant que cet hymen le rendrait heureux et tranquille, et lui ferait oublier la perte du trône que son droit d'aînesse aurait dû lui assurer. Bethsabée, touchée par sa prière et trompée par sa feinte résignation, voulut engager son fils Salomon à lui accorder la main d'Abisag ; mais le roi, apercevant le piége qu'on lui tendait, et informé des intrigues des conjurés, ordonna à un de ses officiers de tuer Adonias. Joab, condamné au même sort, voulut en vain se réfugier près de l'autel : il y fut immolé, comme chef véritable de la conspiration. Salomon épargna la vie du grand prêtre, parce qu'il avait porté l'arche sainte ; mais il ne lui conserva que les honneurs de sa charge, et Sadoch en remplit les fonctions. Séméi, cet Israélite qui avait autrefois maudit David et soulevé le peuple contre lui, éprouva aussi la vengeance de Salomon. Il ne le condamna d'abord qu'à rester dans Jérusalem sans pouvoir en sortir ; mais ce rebelle ayant enfreint sa défense, il ordonna sa mort. Après ces exemples de sévérité qui firent craindre la fermeté d'un roi dont la jeunesse aurait pu difficilement, par d'autres moyens, contenir l'esprit indocile et turbulent des Israélites, ce prince fit de grands présents et décerna de grandes récompenses à tous ceux qui avaient servi son père avec zèle et fidélité, et il donna le commandement de son armée à Bonaïas, fils de Joïada.

Le royaume jouissait d'une paix profonde. Tous les peuples voisins d'Israël étaient soumis. Le célèbre Hiram,

roi de Tyr, ami de David, conserva les mêmes sentiments pour son fils. Le trésor public se remplissait de richesses conquises sur les nations vaincues, et son opulence grossissait encore par le commerce considérable que les flottes israélites faisaient dans la mer Méditerranée, dans la mer Rouge, sur les côtes de l'Inde et de l'Afrique. La puissance de Salomon lui attirait déjà une telle considération que Pharaon, roi d'Égypte, lui accorda sa fille en mariage, en lui donnant pour dot la ville de Gazer. Salomon rassembla tout le peuple pour offrir au Seigneur sur les hauts lieux, près de Gabaon, un sacrifice solennel, suivant l'usage antique. Ce fut là que Dieu lui apparut une nuit, et lui permit de demander tout ce qu'il voudrait, promettant d'exaucer son vœu. Le jeune roi ne désira point une longue vie, un pouvoir absolu, de grandes conquêtes, d'immenses richesses ; il demanda la sagesse. Le Seigneur la lui accorda ; et, en récompense d'un vœu qui en prouvait déjà tant, il lui promit tous les biens qu'il n'avait pas demandés ; mais en même temps il lui annonça que, s'il devenait infidèle, il éprouverait les plus grands malheurs. (An du m. 2991. — Av. J.-C. 1013.)

Salomon, revenu dans sa capitale, ne tarda pas à manifester la sagesse dont il venait d'être doué. Deux femmes de mauvaise vie se présentèrent dans son palais. L'une d'elles dit : « Nous habitions toutes deux dans le même « appartement, et nous avions deux enfants, âgés tous « deux de trois jours. Cette femme que vous voyez, Sei-« gneur, ayant étouffé son enfant dans son lit, s'est levée « doucement, et est venue le porter à la place du mien « qu'elle m'a enlevé. A mon réveil je n'ai trouvé au lieu « de mon fils qu'un cadavre, et j'ai bien reconnu que ce « n'était pas mon enfant. J'en demande justice ; ordon-« nez, de grâce, que mon fils me soit rendu. » L'autre femme soutint alors que cette dénonciation était une imposture, que c'était son accusatrice qui avait fait mourir

son propre enfant, et qui voulait lui ravir le sien. Cette affaire, s'étant passée sans témoins, paraissait si obscure qu'on croyait impossible de découvrir la vérité. Le roi commanda qu'on lui apportât un sabre et l'enfant que ces deux femmes se disputaient ; ensuite il ordonna à l'un de ses officiers de couper l'enfant en deux, et d'en donner une moitié à chaque femme. Dès que le glaive fut levé, une d'elles se précipita aux pieds de Salomon, le conjurant d'épargner la vie de cet enfant, et de le donner plutôt à sa rivale ; l'autre femme, au contraire, applaudissait à l'équité de l'arrêt porté contre cette innocente victime. Alors le roi dit : « L'enfant ne mourra pas ; la « nature a parlé. Il appartient à celle qui s'est opposée à « sa mort. » De vives et universelles acclamations exprimèrent l'admiration du peuple et son étonnement d'avoir un jeune roi si sage et si pénétrant. (An du m. 2991. — Av. J.-C. 1015.)

Le brave et victorieux David avait eu toutes les peines de la royauté, et n'en laissait à Salomon que le pouvoir, les honneurs et les plaisirs. Les bases de la félicité publique paraissaient alors si solides, que pendant quarante ans on n'entendit parler dans Israël ni de guerre, ni de sédition, ni de disette, ni d'indigence ; et Salomon put consacrer paisiblement tout son règne à l'embellissement des villes, à l'accroissement du commerce, à l'encouragement des arts. Sa première et sa principale occupation fut la construction de ce temple magnifique qui devait renfermer l'arche sainte. David en avait donné tous les plans, réglé la distribution et préparé les matériaux.

Salomon acheva cet ouvrage en sept ans. Il employa cent cinquante mille ouvriers. Les travaux furent dirigés par un fameux architecte que le roi de Tyr avait envoyé à Salomon, et qui s'appelait Hiram comme son prince. (An du m. 3000. — Av. J.-C. 1004.)

L'ivoire de l'Inde, les cèdres du Liban, les marbres de Paros et l'or d'Ophir ornèrent et enrichirent ce célèbre

monument, qui fut regardé comme une des merveilles du monde. Tous les Israélites s'empressèrent de fournir l'argent et lès bras nécessaires à sa construction, et des rois puissants contribuèrent à augmenter sa richesse par des présents magnifiques.

Le moment de la dédicace de ce temple arrivé, le roi ordonna aux anciens d'Israël, aux princes des tribus, aux chefs des familles, de se rendre à Jérusalem. Ainsi le cortége qui accompagnait l'arche lorsqu'elle descendit de la montagne de Sion était immense. On la conduisit dans le temple au son des instruments, auxquels répondaient les chœurs des Israélites. Chaque fois que l'arche s'arrêtait, on immolait des victimes. On arriva enfin à la porte du temple. Le bruit des trompettes, l'harmonie des instruments, le chant des psaumes et les sacrifices recommencèrent. Le grand prêtre et les lévites, ayant placé l'arche dans le sanctuaire, se disposaient à en sortir, lorsque Dieu tout à coup signala sa présence par un prodige. Une nuée brillante sortit du tabernacle, se répandit dans toutes les parties du temple, et, après avoir causé un moment d'effroi, excita dans tous les cœurs autant d'admiration que de reconnaissance. Salomon, dans cet instant, monta sur une tribune, rappela au peuple les promesses et les bienfaits du Seigneur, et se prosterna, en lui adressant les vœux des Israélites et les siens. Les sacrifices recommencèrent, et par un nouveau prodige, on vit un feu sacré descendre du ciel et consumer les victimes. (An du m. 3001. — Av. J.-C. 1003.)

Les fêtes durèrent sept jours, et l'assemblée du peuple vingt-trois. Le roi ordonna qu'on fournirait aux dépens de son trésor les victimes qui devaient être immolées dans ces jours, suivant la loi de Moïse, comme celles qu'on devait offrir dans les grandes fêtes de l'année. Le peuple se sépara, admirant la générosité du roi et bénissant sa sagesse.

Quelque temps après, Dieu apparut à Salomon, et lui

dit : « J'ai accepté la demeure que vous m'avez bâtie à « Jérusalem. Si, dans ma colère contre mon peuple, je « lui envoie quelques fléaux pour punir ses fautes, je par« donnerai à ceux qui seront animés d'un sincère repentir, « et qui viendront m'invoquer dans mon temple. Pour « vous, que j'ai fait roi, si vous êtes fidèle, la couronne ne « sortira pas de votre maison ; mais si vous violez mes « lois, si vous et mon peuple adorez des idoles, j'enlèverai « à Israël la terre qu'il possède, j'exposerai les Juifs re« belles à la risée de toutes les nations, ils deviendront la « fable de l'univers ; mon temple même sera renversé, « détruit et pillé ; et les nations apprendront par là mes « bienfaits pour mon peuple, son ingratitude et mes ven« geances. »

Après avoir achevé le temple, Salomon bâtit auprès, pour lui-même, un palais magnifique. David en avait construit un sur la montagne de Sion, qu'il appelait sa ville. Salomon ajouta à ces édifices une maison pour la reine, qui communiquait aux deux palais, et qu'on nomma la maison du Liban. Ces bâtiments étaient d'une richesse immense : l'or, l'argent et les pierres précieuses y éclataient de toutes parts. Le trône de Salomon, composé d'ivoire, enrichi d'or, et sur les marches duquel on voyait des lions du même métal, était placé dans une immense galerie. Là, ce prince rendait la justice à ses sujets ; on regardait ses arrêts comme des oracles. Salomon, savant en astronomie, en histoire naturelle, était surtout célèbre comme moraliste. Ses proverbes et ses paraboles sont encore admirés de nos jours. Sa poésie égalait celle de David ; et, de toutes les parties du monde, on accourait pour contempler sa magnificence et pour consulter sa sagesse. Une princesse célèbre dans ce temps, la reine de Saba, vint elle-même rendre hommage à la puissance et aux lumières de Salomon. Quelques auteurs pensent que ce fut elle qui, éclairée par ce voyage, porta le culte du vrai Dieu dans l'Abyssinie. (An du m. 3013. — Av. J.-C. 991.)

Pendant plusieurs années, Salomon avait employé ses immenses richesses à la construction du temple, aux fortifications de Jérusalem, à l'embellissement des villes, enfin à tous les travaux qui pouvaient être utiles au peuple. Mais qui peut résister longtemps au double poison du pouvoir et de l'opulence? Son orgueil effaça bientôt sa vertu, et il commença par surpasser en magnificence toutes les cours de l'Orient. Il entretenait dans ses écuries douze mille chevaux de main, et quarante mille pour ses chariots. On était obligé de lui fournir tous les jours, pour la nourriture de sa maison, des troupeaux entiers, et une quantité immense de poisson, de gibier et de volaille. Il avait créé beaucoup de grandes charges, et comblé de richesses une multitude d'officiers qui faisaient le service dans son palais. La corruption ne tarda pas à suivre le luxe. Bientôt il crut convenable à sa magnificence d'avoir un grand nombre d'épouses et de maîtresses; il en porta le nombre jusqu'à mille, dont sept cents avaient le nom de reines, et trois cents celui de concubines. Au mépris des ordres que le Seigneur avait donnés à Moïse, Salomon s'attacha des femmes moabites, ammonites, iduméennes, sidoniennes, héréennes. L'amour que lui inspirèrent ces idolâtres égara sa raison et corrompit son cœur : ainsi le roi qui le premier bâtit un temple au vrai Dieu finit par brûler un sacrilége encens au pied des autels d'Astarté, de Moloch et de Chamos. (An du m. 3023.—Av. J.-C. 981.)

Chacune des femmes de Salomon adorait son dieu, et Salomon adorait les dieux de toutes ses femmes. Le Seigneur, irrité de sa désobéissance, résolut de le punir : et ce châtiment, qui s'étendit sur ses successeurs et sur ses sujets, divisa d'abord la monarchie et finit par la ruiner entièrement.

Le roi, plongé dans l'ivresse des voluptés, fut réveillé tout à coup par la voix de Dieu, qui lui rappela ses promesses, ses menaces, et lui dit : « Vous avez rompu l'al-
« liance que j'avais faite avec vous, vous avez déshonoré

« mon nom et scandalisé mon peuple. Je diviserai vos « États, j'en ferai tomber la plus grande partie dans les « mains de vos sujets ; vos désordres mériteraient que je « vous rendisse témoin de cette vengeance ; mais, en mé- « moire de David, je la suspends jusqu'à votre mort. Votre « fils payera vos iniquités ; mais il ne perdra pas totale- « ment le trône. Je lui laisserai une tribu et la ville de « Jérusalem. Ce sera désormais le seul partage de la mai- « son de David. »

Le repentir de Salomon n'est pas aussi connu que ses fautes. Il mourut bientôt; mais avant de terminer sa carrière, la révolte d'Adab, prince des Iduméens, qui souleva la Syrie, la rendit indépendante sous les ordres de Rason, et en fit chasser les Israélites, dut annoncer à ce malheureux roi que les arrêts du ciel ne tarderaient pas à s'exécuter. Un autre événement lui montra la foudre prête à tomber. La tribu d'Éphraïm était depuis longtemps mécontente, parce que Salomon avait forcé plusieurs de ses habitants à venir s'établir à Jérusalem pour peupler les nouveaux quartiers qu'il venait de bâtir. Un homme puissant de cette tribu, nommé Jéroboam, que le roi avait chargé de l'administration des finances des trois tribus, profita de la disposition des esprits de ses compatriotes pour préparer une révolution. Il y fut surtout déterminé par le prophète Ahias, qui le rencontra près de Jérusalem. Ce prophète déchira son manteau en douze parties, et lui dit : « Prenez-en dix pour vous ; car voici ce que « prononce le Seigneur : Je diviserai le royaume de Salo- « mon ; je vous donnerai dix tribus pour votre part ; une « seule s'attachera à lui ; c'est ainsi que je punirai son « idolâtrie. »

Le superbe Israélite, enflammé par cet oracle, se rendit dans sa tribu, et se mit à la tête des mécontents, qui adressèrent au roi des remontrances menaçantes. Salomon, accablé par les nouvelles qui lui annonçaient la ruine de sa maison, mourut âgé de soixante-quatre ans, peu de temps

après la révolte et la fuite de Jéroboam. On l'enterra dans la ville de David. (An du m. 3029. — Av. J.-C. 975.)

Ce monarque célèbre, dont on admire encore la sagesse, et dont on blâmera éternellement la folie, donna aux hommes des préceptes qu'ils ont sans cesse répétés, et des exemples qu'ils n'ont que trop suivis. Son élévation et sa chute, sa grandeur et son humiliation, offrent aux rois les leçons les plus utiles que l'on puisse trouver dans l'histoire des peuples. Sa vie leur démontre à la fois la puissance, la gloire que donnent la science et la vertu, et le mépris et les malheurs qui accablent l'homme dégradé par les passions. Salomon, dans sa jeunesse, était sage, juste et pieux : il fut adoré par ses sujets, redouté par ses ennemis, et considéré par tous les rois de l'Orient comme leur maître et leur modèle. Dans sa vieillesse, enivré par le pouvoir, corrompu par la richesse, énervé par les plaisirs, égaré par l'idolâtrie, il vit ses voisins quitter son alliance, la nations vaincues secouer son joug ; la patience de son peuple s'épuisa, ses sujets se révoltèrent, son trône s'ébranla ; enfin, pour dernier malheur, il laissa en mourant, pour gouverner son royaume, un fils perverti par ses exemples, et plus capable de précipiter la ruine d'Israël que d'en retarder la chute.

CHAPITRE X.

Avénement de Roboam. — Révolte de dix tribus. — Règne de Jéroboam. — Son idolâtrie est punie.— Égarement de Roboam. — Prise de Jérusalem par Sézac. — Mort de Roboam. — Règne de son fils Abiam. — Le prophète Ahias. — Victoire du roi Abiam sur Jéroboam

---

ROBOAM, ROI DE JUDA.
JÉROBOAM, ROI D'ISRAEL.

Roboam, fils de Salomon et de Naama, monta sur le trône âgé de quarante et un ans. (An du m. 3029. — Av. J.-C. 975.) Dès que son père eut terminé sa vie, il fut reconnu sans contestation, et proclamé roi par la tribu de

Juda, dans laquelle on avait fondu depuis longtemps celle de Benjamin ; mais les autres tribus que dirigeait celle d'Éphraïm, la plus puissante et la plus séditieuse de toutes, prétendaient ne s'être soumises que conditionnellement à la famille de David. Elles craignaient sa préférence pour Juda où il était né; au moindre mécontentement, elles étaient toujours disposées à la révolte. Salomon les avait accablées d'impôts pour embellir Jérusalem et pour payer son luxe et ses maîtresses. Elles se rassemblèrent à Sichem, résolurent de ne reconnaître Roboam qu'après avoir obtenu de lui des garanties pour leurs droits et pour leur liberté. Leurs députés portèrent au roi leurs plaintes, et le supplièrent d'adoucir leur sort. Les anciens ministres de Salomon conseillèrent au nouveau roi de dissimuler son mécontentement, et d'assurer d'abord son autorité, en cédant momentanément aux demandes de ses sujets ; mais ce prince, nourri dans l'orgueil du trône, n'écouta que les avis inconsidérés des jeunes et présomptueux courtisans qui l'entouraient. Il répondit aux dix tribus qu'il saurait les contenir dans le devoir, qu'il leur apprendrait à ne plus vouloir lui dicter des lois, et qu'il punirait leur audace en doublant les charges qui leur avaient été imposées par son père; enfin, il poussa l'imprudence et la dureté au point de leur dire : « C'est avec des verges que mon père « vous châtiait comme des enfants; moi, je vous ferai battre « comme des esclaves. » A ces paroles, la révolte éclata, et les tribus lui répondirent : « Vous n'êtes pas encore « notre roi, jamais vous ne le serez. La tribu de Juda et « celle de Benjamin peuvent continuer à vous prendre « pour maître ; mais nous, nous voulons un roi qui « gouverne en père : nous le choisirons hors de la famille « de David. Régnez à Jérusalem ; nous retournerons à Sichem, et dans nos tentes, pour délibérer sur l'établisse« ment de notre monarchie. »

Roboam sentit trop tard les fautes qu'il avait commises. Il voulut négocier, et chargea Adhiram, un de ses officiers,

d'adoucir le peuple par des promesses; mais il n'était plus temps. Ce que les rois accordent volontairement à leurs sujets excite leur amour comme preuve de bonté, ce qu'ils sont forcés de leur céder ne prouve que leur faiblesse, et n'inspire que le mépris.

Dès qu'Adhiram parut, les Israélites se jetèrent en tumulte sur lui, et le lapidèrent. Après une telle violence, il n'y avait plus d'accommodement à tenter. Roboam, effrayé, perdit tout espoir; il quitta le lieu de l'assemblée, et monta précipitamment sur son char pour retourner à Jérusalem.

Cette révolution, ouvrage d'un moment, fut consolidée par la haine qui l'avait causée, et la division des deux royaumes dura jusqu'à leur ruine entière.

Les deux tribus, assemblées à Sichem, s'occupèrent du choix d'un prince. Jéroboam, de la tribu d'Éphraïm, autrefois persécuté par Salomon, arrivait alors d'Égypte. Sa puissante tribu entraînait la plus grande partie des suffrages; les autres s'y réunirent. Il fut élu presque unanimement roi d'Israël. Ainsi s'accomplit la prédiction d'Ahias; et de sujet fugitif, Jéroboam devint tout à coup égal à son maître, et plus puissant que lui. (An du m. 3030. — Av. J.-C. 971.)

Le roi de Juda excita le peuple qui lui était resté fidèle à prendre sa défense. Il rassembla cent quatre-vingt mille hommes, et marcha contre son rival; mais Séméhias, prophète envoyé de Dieu, s'avança à la tête du camp, et parla ainsi à toute l'armée, en présence du roi : « Voici « ce qu'a dit le Seigneur à la maison de Juda, à celle « de Benjamin et à leurs princes : Vous n'irez pas com« battre vos frères, les enfants d'Israël; que cette grande « armée se sépare; retournez dans vos foyers, et appre« nez tous que c'est moi, souverain arbitre des royau« mes, qui ai disposé de celui d'Israël en faveur de Jé« roboam. »

Ces paroles prophétiques changèrent l'esprit du peuple

et des troupes. Le roi lui-même se résigna aux ordres de Dieu. Tous revinrent à Jérusalem, et Jéroboam, qui se hâtait de fortifier la montagne d'Éphraïm, et de rassembler les moyens nécessaires contre une si puissante attaque, n'eut plus à s'occuper que de la consolidation de son trône et de l'administration paisible de son peuple.

Jéroboam devait son trône à la Providence; mais la crainte de perdre ses États le rendit bientôt infidèle à sa religion, et une fausse politique l'emporta sur la piété. Il craignit que le temple de Dieu qui était à Jérusalem, les solennités des fêtes, le respect pour l'arche et la coutume, n'attirassent ses sujets dans la capitale du royaume de Juda. Il voulut rompre ce dernier lien qui existait entre les deux nations; il crut que l'opposition entre les cultes affermirait la séparation des peuples. Il fit donc faire deux veaux d'or; il plaça l'un à Béthel et l'autre à Dan, priva du sacerdoce et de ses priviléges les enfants d'Aaron et de la tribu de Lévi, créa des prêtres de son choix, et persuada au peuple d'adorer les idoles, avec une facilité qu'explique suffisamment l'inconstance des Israélites, qui jadis dans le désert, et sous les yeux de Moïse, avaient adoré le veau d'or.

Au moment où ce prince offrait son premier sacrifice aux faux dieux, il parut un prophète qui s'écria : « Autel, « autel, voici ce que dit le Seigneur : Il naîtra dans la « maison de David un fils nommé Josias. Ce prince im« molera sur toi les prêtres successeurs de ceux qui te « chargent aujourd'hui d'un encens profane. Pour preuve « de la vérité de ces paroles, cet autel va se briser à vos « yeux. » Le roi, furieux de cette audace, étendait la main en ordonnant d'arrêter ce téméraire; mais sa main se sécha dans l'instant; l'autel s'écroula, et couvrit la terre de ses débris et de la cendre des holocaustes.

Jéroboam, puni et perclus, parut se repentir, demanda et obtint du prophète sa guérison, et n'en retomba pas moins dans son idolâtrie.

Le prophète lui-même qui avait porté les ordres de Dieu, enfreignant la défense de prendre aucune nourriture avant la fin de sa mission, reçut la mort pour châtiment, et fut étranglé par un lion (an 3030).

Les lévites qui habitaient les États de Jéroboam abandonnèrent ce prince impie et se rallièrent auprès de l'arche, à Jérusalem.

Comme le roi d'Israël persécutait tous ceux qui tenaient au culte du vrai Dieu, un si grand nombre d'Israélites vinrent s'établir dans le royaume de Juda, qu'on vit sa population s'accroître avec une inconcevable rapidité. En peu de temps Roboam fit bâtir plus de quinze villes, et se trouva en état d'entretenir une nombreuse armée.

La richesse et la force de son peuple pouvaient lui faire oublier ses premiers malheurs; mais il s'en attira de nouveaux en imitant la corruption de son père, son luxe, sa débauche et même son idolâtrie. Séduit par ses femmes, et surtout par la reine Maacha, il dressa des autels aux idoles, en présence de l'arche sainte.

Sézac, roi d'Égypte, fut l'instrument des vengeances de Dieu. A la tête d'une forte armée, il se précipita sur le royaume de Juda, que Roboam ne sut pas défendre. Le roi d'Égypte arriva bientôt aux portes de Jérusalem. Le prophète Séméhias annonça au roi Roboam que Dieu l'abandonnait; mais, touché de sa soumission, il fléchit le Seigneur, qui promit d'avoir encore pitié de lui, et, sans consommer sa ruine, de le soumettre seulement pour un temps au roi d'Égypte.

Sézac entra vainqueur à Jérusalem. Il ne permit à ses soldats ni meurtres ni violences; il respecta le temple de Dieu et tout ce qui était destiné aux sacrifices; mais il s'empara du trésor de Salomon, des fameux boucliers d'or que ce monarque avait fait faire, et, chargé de ces richesses, il laissa le trône à Roboam, et retourna triomphant dans son empire.

Le roi de Juda, frappé par cette terrible leçon, parut

converti ; mais, au bout de quelques années, il retomba dans ses égarements. Peu d'événements marquèrent la fin de son règne, qui dura en tout dix-sept ans. Les guerres presque continuelles que se firent Juda et Israël pendant ce temps n'eurent d'autres résultats que la souffrance des deux peuples.

Roboam mourut à cinquante-huit ans, et fut enterré à Jérusalem. Il n'avait ni la gloire ni les talents de son père, et il n'hérita que de ses vices, de ses faiblesses et de ses malheurs. (An du m. 3046. — Av. J.-C. 958.)

On a vu déjà, par l'élévation de Salomon, que le trône était héréditaire dans la famille, mais non dans la ligne aînée, et que les rois se réservaient le droit de se choisir un successeur parmi leurs enfants.

Le choix de Roboam tomba sur Abiam, fils de Maacha, celui de tous ses fils que, indépendamment de son amour pour sa mère, il jugeait le plus digne du trône. Sa prédilection était méritée. Abiam montra toujours autant de courage que de prudence, et l'estime du peuple justifia le choix du roi (même année 3046).

Abiam signala le commencement de son règne par une victoire complète sur Jéroboam. Ce début promettait une vie glorieuse ; mais la mort en interrompit le cours. Il ne régna que trois ans, et, dans ce peu d'années, il aurait pu servir de modèle à ses successeurs, s'il avait résisté totalement à l'exemple de son père, et s'il ne s'était laissé entraîner aussi aux erreurs de l'idolâtrie.

Jéroboam chérissait particulièrement un de ses fils, qui se nommait Abia. Ce jeune prince, âgé de seize ans, tomba dangereusement malade. Le roi, tremblant de le perdre, et n'osant, à cause de son idolâtrie, faire venir le prophète Ahias, chargea la reine sa femme de le consulter sans se faire connaître. Cette malheureuse mère courut à Silo déguisée ; mais elle trouva le prophète qui l'attendait à sa porte, et qui lui dit, sans lui laisser le temps de parler : « Entrez, femme « de Jéroboam. Pourquoi vous cacher ? moi, je ne vous dis-

« simulerai rien. Voici ce que dit le Seigneur ; rapportez fi-
« dèlement ces paroles à votre époux : Je vous ai tiré de la « foule pour vous établir roi d'Israël ; je ferai tomber sur « votre maison les fléaux de ma colère ; je n'épargnerai au- « cun homme de cette famille impie ; j'exterminerai depuis « les vieillards jusqu'aux enfants à la mamelle ; je purgerai « Israël du sang de Jéroboam. Ceux de cette maison qui « mourront dans la ville seront mangés par les chiens, et « ceux qui périront dans la campagne seront la pâture des « oiseaux du ciel. Retournez maintenant, épouse de Jéro- « boam, dans votre palais ; et, pour preuve de la vérité de « mes prédictions, apprenez que votre fils mourra au mo- « ment où vous mettrez le pied dans Sichem. »

Tout ce qu'avait dit le prophète s'accomplit. Jéroboam, quoique accablé de douleur, s'opiniâtra dans son égarement, et brava le courroux céleste. Ce fut alors qu'Abiam, roi de Juda, vint l'attaquer. Jéroboam, à la tête de huit cent mille hommes, marcha au-devant de lui. Les deux rivaux se rencontrèrent aux environs de Semeron, dans la tribu d'Éphraïm.

L'armée d'Israël était deux fois plus nombreuse que celle de Juda. Abiam, s'étant avancé entre les deux camps, reprocha à Jéroboam son infidélité et ses blasphèmes, et lui déclara, pour animer son peuple et pour effrayer ses ennemis, qu'il venait combattre Israël par les ordres et sous la protection du vrai Dieu. Jéroboam, fier de sa force, méprisa ces paroles et commença le combat. Bientôt Juda fut enveloppé : sa perte semblait inévitable ; mais le Seigneur se mit du côté du plus faible. Le roi Abiam et ses officiers jettent de grands cris, et implorent le secours du ciel ; les prêtres font retentir leurs trompettes. Le Très-Haut répand la terreur dans l'âme des Israélites ; ils fuient au lieu de combattre. On en tua cinq cent mille avant la fin du jour, et Abiam s'empara des importantes places de Sézanne, Éphron et Béthel, avec leur territoire.

Jéroboam, vaincu, ne fut ni découragé ni converti. Il recueillit les débris de son armée, et fortifia les villes qui lui restaient. Abiam, amolli par la victoire et séduit par l'amour, lui laissa le temps de respirer. Le roi Jéroboam était devenu vieux; il régnait depuis vingt ans, lorsqu'Aza succéda, dans Jérusalem, à Abiam son père. Jéroboam voulut aussi assurer le trône à son fils Nadab, et prévenir les troubles d'une élection; il l'associa donc à la couronne, et le fit reconnaître par les dix tribus pour seul et légitime héritier du trône. Il mourut un an après, dévoré de chagrins et de remords, laissant au monde une mémoire honteuse et un exemple funeste. (An du m. 3051. — Av. J.-C. 953.)

CHAPITRE XI.

Règne glorieux d'Aza. — Il remporte une grande victoire sur les Éthiopiens. — Combat avec succès contre le roi d'Israël. — Sa mort. — Règnes de Nadab, de Baasa, d'Éla, de Zambri et d'Amri. — Fondation de Samarie.

AZA, ROI DE JUDA.
NADAB, BAASA, ÉLA, ZAMBRI ET AMRI, ROIS D'ISRAEL.

Le règne d'Aza fut long et glorieux. On vit briller en lui les vertus de Salomon sans aucune de ses faiblesses. Ce pieux monarque fit rechercher et renverser toutes les idoles qui étaient dans ses États; il n'épargna pas celle qu'adorait son aïeule Maacha. Il ne vit en elle que la grande prêtresse d'un faux dieu, et, par son ordre, on détruisit l'autel où elle sacrifiait. Le temple de Jérusalem se remplit de nouveau de zélés adorateurs et de riches présents. Le règne d'Aza fut celui de la justice et des lois. Il encouragea l'activité, bannit la mollesse, compléta son armée, y rétablit la discipline, entoura Jérusalem d'épaisses murailles et de tours, et ses frontières furent couvertes par une grande quantité de places fortes.

Zara, roi d'Éthiopie, sortit du désert avec une ar-

mée nombreuse. Le roi de Juda l'attaqua dans la vallée de Séphora. Sa confiance en Dieu l'empêcha d'être effrayé de la multitude de ses ennemis. Le ciel exauça ses prières; l'épouvante se répandit parmi les Éthiopiens, qui prirent la fuite. Aza les poursuivit jusqu'à Gérare, et les extermina. L'Écriture dit que Zara comptait un million d'hommes, et qu'aucun d'eux ne pouvait échapper à la mort.

Aza, loin d'être énorgueilli par cette victoire, ne songea qu'à prouver sa reconnaissance à celui qui la lui avait donnée. Il rassembla tous les Juifs, dont la population s'augmentait sans cesse par une multitude d'Israélites des tribus de Manassès, d'Éphraïm et de Siméon, qu'attiraient la sainteté de l'arche et les vertus du roi de Juda.

Le roi fit de grands sacrifices, et renouvela l'alliance avec le Seigneur; mais, en confirmant ses lois contre l'idolâtrie, il eut quelques égards pour une ancienne coutume des Juifs, et leur permit de continuer de sacrifier sur les hauts lieux, quoique l'usage en eût dû cesser depuis la construction du temple de Salomon. Le prophète Azarias vint dans ce temps trouver le roi de la part du Seigneur. Il lui annonça que les bénédictions de Dieu s'étendraient sur Juda tant que le peuple serait fidèle comme son roi; mais il lui prédit que ses successeurs retomberaient dans l'idolâtrie, et que les Juifs seraient punis de leur égarement par une longue dispersion, pendant laquelle ils n'auraient ni princes, ni temples, ni pontifes.

Tant qu'Aza occupa le trône, il fut continuellement en guerre avec Baasa, roi d'Israël, dont tous les efforts contre Juda échouèrent. Le roi d'Israël, après de longues et vaines tentatives, réussit enfin à s'emparer de Rama, près de Bethléem, et de Jérusalem; et comme cette ville était sur une hauteur, à la tête d'un défilé étroit, il se hâta de la fortifier, dans le dessein de priver Juda de toute commu-

nication et de tout commerce avec les pays voisins. Aza, effrayé de ce projet, envoya de riches présents à Benadad, roi de Syrie, pour lui faire rompre l'alliance qu'il avait contractée avec celui d'Israël. Le roi de Syrie se rendit au vœu d'Aza, et joignit ses troupes aux siennes. Les Israélites, battus, perdirent les villes d'Ahion, de Dan et d'Abelmaïn. (An du m. 3090. — Av. J.-C. 914.) Rama fut abandonnée, et le roi de Juda employa les matériaux qui devaient la bâtir à fortifier Gabaa et Masphath. Le prophète Ananie vint alors reprocher au roi Aza d'avoir sollicité l'alliance des Syriens, et de s'être ainsi défié de la protection de Dieu, qui seul avait suffi pour lui faire vaincre les Éthiopiens. Le roi punit la hardiesse du prophète, et l'envoya en prison. Peu de temps après, il tomba malade, étant dans la trente-neuvième année de son règne; et l'Écriture rapporte qu'il mourut pour s'être plus confié aux médecins qu'au Seigneur. (An du m. 3090. — Av. J.-C. 914.)

Tandis que Juda jouissait de la tranquillité sous la puissance d'un roi vertueux, qui fit quarante ans son bonheur et sa gloire, Israël était le théâtre de tous les désordres et de toutes les scènes sanglantes que produisent toujours l'injustice, la faiblesse et l'aveuglement. Nadab, aussi impie que son père Jéroboam, n'eut aucun de ses talents, et n'hérita que de ses vices. Il ne pouvait gouverner ses sujets, et voulait conquérir ses voisins. Au moment où il assiégeait Cébéthon, ville des Philistins, Baasa, Israélite de la maison d'Issachar, se mit à la tête d'une conjuration et le tua. Monté sur le trône, il fit périr toute la race de Jéroboam, et vérifia ainsi la prédiction du prophète Ahias. (An du m. 3077. — Av. J.-C. 927.)

C'était ce même Baasa dont le roi de Juda battit l'armée, comme nous venons de le dire. Son règne, qui dura vingt-quatre ans, fut celui de l'injustice, de la débauche et de l'idolâtrie. Le prophète Jéhu lui an-

nonça les vengeances du Seigneur, et lui prédit que sa maison serait détruite comme celle de Jéroboam. Le roi fit périr le prophète, et mourut lui-même peu de temps après.

Éla, son fils, lui succéda; aucun événement remarquable ne signala ce nouveau règne, qui ne dura que deux ans. Zambri, l'un de ses généraux, l'assassina au moment où il se livrait à la débauche; et toutes les personnes de sa famille furent égorgées, ainsi que l'avait annoncé Jéhu.

Zambri ne régna que sept jours. Amri, qui commandait l'armée d'Israël, marcha contre lui et vint assiéger Terza, où il s'était renfermé. Zambri, voyant que la ville allait être prise, mit le feu au palais, et expira dans les flammes.

Deux concurrents se disputèrent alors le trône d'Israël. Tebna était le rival d'Amri : mais son parti fut vaincu, il périt, et laissa Amri seul possesseur du trône. Celui-ci fit bâtir Samarie sur une montagne qu'il avait achetée. Ses combats furent sans gloire, ses lois sans justice, ses passions sans frein. Il ne différa de ses prédécesseurs qu'en surpassant leurs crimes. Après douze ans de règne, il mourut à Samarie; son fils Achab lui succéda. (An du m. 3092. — Av. J.-C. 912.)

CHAPITRE XII.

Règne d'Achab. — Prophétie et fuite d'Élie. — Colère de Jézabel contre les prophètes. — Retour d'Élie. — Dieu lui commande de sacrer Azaël et Jéhu. — Vocation d'Élisée. — Achab vainqueur des Syriens. — Élie lui prédit l'extermination de sa famille. — Mort d'Achab. — Son fils Ochozias lui succède. — Règne de Josaphat et de son fils Joram. — Ochozias, fils de Joram. — Athalie. — Joas sauvé par Josabeth. — Enlèvement d'Élie. — Ses miracles. — Conjuration de Jéhu contre Joram. — Mort de Jézabel. — Massacre ordonné par Jéhu.

ACHAB, OCHOZIAS, JORAM, ROIS D'ISRAEL. JOSAPHAT, JORAM, OCHOZIAS, ROIS DE JUDA.

Achab, monté sur le trône d'Israël, épousa Jézabel, fille

d'Ithobal ou Ethbaal, roi des Sidoniens, qui l'entraîna dans toutes sortes de crimes. Il construisit dans Samarie un temple pour Baal, qu'il adora. Pendant son règne, Hiel, riche Israélite, voulut rétablir Jéricho ; ses deux fils moururent en posant ses fondements, comme Josué l'avait prédit.

Le Seigneur, irrité de l'impiété d'Achab, lui envoya le prophète Élie pour lui annoncer une longue sécheresse, qui ne cesserait qu'à la voix du prophète. Achab voulut le punir ; Élie s'enfuit et se cacha près du torrent de Caritz. Des corbeaux lui apportaient la nourriture dont il avait besoin. Tout le pays d'Israël fut affligé par une grande sécheresse qui produisit la famine. Élie se retira chez une pauvre veuve à Sarepta. Elle ne possédait qu'un pot de farine et un vase d'huile ; mais tant qu'Élie demeura chez elle, le pot se remplit toujours de farine, et le vase d'huile ne s'épuisa pas. Le fils de la pauvre veuve mourut ; Élie se coucha sur l'enfant, invoqua le Seigneur, et le ressuscita.

Achab, vaincu par la plaie qui frappait son peuple, fit chercher partout le prophète Élie ; mais la reine Jézabel, plus irritée que repentante, ordonna de tuer tous les prophètes de Dieu. Élie, bravant sa colère, vint trouver le roi, lui dit d'assembler le peuple, et défia les prophètes de Jézabel de prouver la divinité de Baal. Ce défit fut accepté. On tua deux bœufs ; les quatre cent cinquante prophètes de Baal placèrent un de ces bœufs sur des morceaux de bois devant leur autel, mais sans mettre du feu dessous. Élie en fit de même pour l'autre bœuf, au pied d'un autel fait de douze pierres, qu'il avait élevé au Seigneur.

Les prêtres de Baal adressèrent en vain des prières à leur idole ; Baal resta sourd et muet. Élie invoqua le Seigneur : le feu du ciel tomba sur l'holocauste et le consuma. Le peuple, convaincu par ce miracle, suivit les ordres d'Élie, et massacra tous les prophètes de Baal. Élie

invoqua Dieu de nouveau ; la pluie tomba du ciel, et la disette cessa.

Jézabel, furieuse de la mort de ses prophètes, voulut faire périr Élie, qui se sauva dans le désert, et se cacha quarante jours au fond d'une caverne de la montagne d'Horeb. (An du m. 3097. — Av. J.-C. 907.)

Dieu lui ordonna d'en sortir pour aller à Damas, afin d'y sacrer Azaël comme roi de Syrie, Jéhu comme roi d'Israël, et le laboureur Élisée pour le remplacer lui-même comme prophète.

Élie exécuta ces commandements. Après avoir sacré les deux rois, il trouva Élisée qui labourait ses champs, et le couvrit de son manteau. Élisée alors quitta sa famille, ses biens, ses troupeaux, et suivit Élie.

Benadad, roi de Syrie, vint avec une nombreuse armée fondre sur Israël. Achab, n'ayant pu le fléchir par sa soumission, se mit sur la défensive, et, d'après l'avis d'un prophète du Seigneur, ne fit commencer l'attaque que par ses domestiques et par ceux des princes d'Israël. La terreur s'empara des Syriens, qui prirent la fuite. Achab les poursuivit, et il en périt un grand nombre.

Ils revinrent bientôt après avec des forces plus considérables, occupant toutes les plaines et évitant toutes les montagnes, dont ils croyaient que le Seigneur était exclusivement le Dieu ; mais le Très-Haut, pour prouver qu'il était aussi le Dieu des vallées, leur fit perdre une grande bataille où Achab leur tua cent mille hommes.

Après cette victoire, le roi d'Israël s'allia avec le roi de Syrie, au mépris des ordres de Dieu. Un dernier crime mit le comble à ses iniquités. Il voulait acheter une vigne qui se trouvait auprès de son palais. Naboth, qui en était le propriétaire, la lui avait refusée. Jézabel le railla de sa faiblesse, séduisit de faux témoins qui accusèrent Naboth de blasphèmes et de propos séditieux ; Naboth fut condamné et lapidé. Achab s'empara de sa vigne. Le prophète Élie vint le trouver, et lui annonça de la part du Seigneur

que toute sa famille serait exterminée, et que le corps de Jézabel serait mangé par les chiens, comme celui de Naboth. (An du m. 3107. — Av. J.-C. 897.)

Quelque temps après, Achab voulant reprendre sur les Syriens la ville de Ramoth, s'allia avec Josaphat, roi de Juda. Les deux rois marchèrent contre Benadad. Avant de combattre, ils voulurent consulter le prophète Michée, qui leur dit que les Syriens seraient vaincus, mais que le roi Achab périrait dans le combat. Michée fut envoyé en prison pour y attendre l'effet de sa prophétie. Bientôt la bataille se donna. Achab se déguisa ; Josaphat était couvert de ses armes et revêtu de ses ornements royaux, ce qui attira d'abord tous les efforts des Syriens. Mais il arriva qu'un homme ayant tendu son arc et tiré une flèche au hasard, elle atteignit le roi d'Israël, et lui perça la poitrine. Josaphat poursuivit les ennemis. Achab mourut après vingt-deux ans de règne ; Ochozias, son fils, régna à sa place. (An du m. 3108. — Av. J.-C. 896.)

Le règne de Josaphat, roi de Juda, fut rempli de vertus, mais presque vide d'événements. Ce prince suivit les lois de Dieu, fit fleurir la justice, protégea le commerce, conserva la paix avec ses voisins, et rendit son peuple heureux. On ne vit sa tranquillité troublée que par une invasion des Ammonites et des Moabites. Il tailla leurs troupes en pièces, et rentra en triomphe à Jérusalem avec un immense butin. La perte d'une flotte qu'il envoyait à Ophir fut le seul malheur qu'il éprouva. Après avoir régné vingt-six ans, il laissa le sceptre à son fils Joram.

Josaphat, en couronnant son fils aîné, laissait à ses autres fils des apanages et des pensions. Joram, loin de suivre ses intentions, attaqua ses frères, et les fit tous passer au fil de l'épée. Il avait épousé Athalie, fille d'Achab. Cette femme le pervertit ; il devint idolâtre comme elle, et la plus grande partie de son peuple partagea son égarement.

Les Iduméens révoltés furent d'abord battus, et finirent

par secouer son joug. Le prophète Élie lui écrivit alors : « Vous n'avez pas suivi les exemples d'Aza et de Josaphat. « Vous avez imité les rois d'Israël. Vous avez rendu Juda « idolâtre. Vous avez forniqué. Vous avez massacré vos « frères. Dieu va frapper votre famille, et vous-même « vous serez attaqué d'une maladie incurable qui dévo- « rera vos entrailles. »

Bientôt la prédiction s'accomplit. Les Philistins et les Arabes pénétrèrent dans le royaume, pillèrent le palais du roi, emmenèrent ses enfants et ses femmes, et ne lui laissèrent que le plus jeune de ses fils. Une affreuse maladie le couvrit d'ulcères. Après huit ans de règne et deux ans de souffrance, il mourut. Le peuple ne rendit aucun honneur à sa mémoire ; on ne l'enferma point dans le sépulcre des rois. Ochozias, le dernier de ses fils, lui succéda.

Ochozias suivit les conseils de sa mère Athalie et les funestes exemples de son père ; l'idolâtrie continua à régner dans Juda. S'étant allié avec le roi d'Israël, ils marchèrent contre les Syriens. Joram, roi des dix tribus, fut blessé dans une bataille ; Ochozias l'accompagna dans sa capitale, pour le soigner pendant sa maladie. Sur ces entrefaites, Jéhu attaqua Israël, extermina la maison d'Achab. Ochozias, ses fils, ses neveux, se virent enveloppés dans sa ruine. (An du m. 3120. — Av. J.-C. 884.)

Athalie, apprenant la mort de son fils Ochozias et la destruction de la famille d'Achab, fit tuer tout ce qui restait de la maison royale de Joram, fils de Josaphat, et s'empara du trône.

Un enfant, Joas, fils d'Ochozias, échappa seul à ce massacre. Josabeth, femme du grand prêtre Joïada, le déroba au poignard d'Athalie, et le porta dans le temple de Dieu, où les prêtres le cachèrent durant six années du règne d'Athalie.

Il est nécessaire actuellement de parler de ce qui s'était passé dans Israël depuis la mort d'Achab. Ochozias, son fils, étant tombé par une fenêtre de son palais à Samarie,

consulta vainement Béelzébuth, dieu d'Accaron, pour connaître sa destinée (même année). Élie, le prophète, lui adressa de vifs reproches, et lui prédit une mort prochaine. Le roi, furieux, envoya un capitaine et cinquante soldats pour le tuer; mais, à la voix du prophète, le feu du ciel les consuma. Ochozias mourut; et comme il n'avait pas d'enfants, il fut remplacé par son frère, qui se nommait Joram, comme le fils de Josaphat de Juda.

Dans ce temps Élie et Élisée venaient de Galgala. Élie frappa les eaux du Jourdain avec son manteau; les eaux se divisèrent, et les deux prophètes passèrent le fleuve à pied sec. Élie dit ensuite à Élisée: « Demandez-moi ce que « vous voudrez, afin que je l'obtienne pour vous avant « que je vous quitte. » Élisée le pria de l'animer de son double esprit. Ils continuèrent ensuite leur marche. Tout à coup un char et des chevaux de feu les séparèrent l'un de l'autre, et le prophète Élie monta au ciel au milieu d'un tourbillon. Élisée, ayant pris le manteau qu'Élie avait laissé tomber, retourna sur ses pas, frappa avec le manteau les eaux du Jourdain qui se séparèrent encore, et lui laissèrent un libre passage. On reconnut alors que l'esprit d'Élie était en lui. Élisée fit ensuite plusieurs miracles; il rendit douces et saines les eaux de Jéricho, qui étaient très-corrompues. Une foule d'enfants de Béthel l'insultèrent; il les maudit, et deux ours aussitôt se jetèrent sur ces enfants et en dévorèrent quarante-deux.

Le roi d'Israël, Joram, joignit ses troupes à celles de Josaphat pour marcher contre les Moabites, qui furent défaits, ainsi qu'Élisée l'avait annoncé aux deux rois. Élisée, aussi protégé de Dieu que le prophète Élie, ressuscita le fils d'une Sunamite qui l'avait logé, et guérit la lèpre d'un général syrien, nommé Naaman, en le faisant toucher par le roi d'Israël. Élisée fit revenir sur l'eau une cognée de fer qu'un paysan avait laissée tomber dans un fleuve. Il découvrit ensuite au roi d'Israël tous les projets du roi de Syrie.

Benadad, irrité, envoya un assassin pour tuer le prophète; mais Élisée, à qui Dieu révéla ce secret, fit arrêter et périr cet assassin. Les Syriens furent ensuite vaincus par les Israélites. Le prophète prédit enfin la mort de Benadad et le règne d'Azaël en Syrie : l'événement vérifia bientôt la prédiction.

Après la mort de Josaphat et de Joram, rois de Juda, nous avons vu qu'Ochozias était monté sur le trône de Jérusalem, et qu'il fut entraîné dans la ruine d'Israël; il faut dire maintenant avec plus de détails comment cet événement eu lieu. Le prophète Élisée, d'après les ordres du Seigneur, avait sacré Jéhu, et lui avait dit: « Dieu vous donne « le trône d'Israël: vous exterminerez toute la maison « d'Achab; vous vengerez le nom du Seigneur et ses pro« phètes par la mort de Jézabel. »

Jéhu ayant communiqué cet ordre du Seigneur aux officiers de l'armée, ils entrèrent avec lui dans une conjuration contre Joram. Ce prince, comme nous l'avons dit, ayant été blessé par les Syriens, s'était arrêté à Samarie pour se faire panser de ses blessures. Jéhu avec sa troupe vint cerner la ville. Les rois d'Israël et de Juda, Joram et Ochozias, allèrent au-devant de lui pour lui proposer la paix; mais Jéhu banda son arc, et de sa flèche perça le cœur de Joram. Par son ordre, on jeta le corps de ce prince dans le champ de Naboth. Ochozias voulut fuir; mais il fut atteint et massacré. Jéhu entra dans la ville. Jézabel, vêtue superbement et fardée avec art, était à la fenêtre du palais; elle adressa des paroles insultantes à Jéhu, qui la fit précipiter du balcon. La tête de cette reine idolâtre se brisa sur la pierre, et les chiens dévorèrent son corps. Le cruel Jéhu fit ensuite couper la tête aux soixante-dix fils d'Achab, à ses prêtres, à ses partisans, et tua aussi les frères d'Ochozias. (An du m. 3120. — Av. J.-C. 884.)

Jéhu, s'étant emparé du trône, ordonna une fête solennelle en l'honneur de Baal. Tous les adorateurs de ce faux dieu y accoururent; et lorsqu'ils furent rassemblés dans

le temple, il les fit massacrer au pied de leur idole, qu'il brûla.

CHAPITRE XIII.

énement de Joas. — Mort d'Athalie. — Égarement de Joas. — Sa mort. — Règne d'Amazias, fils de Joas. — Prise de Jérusalem par Joas, roi d'Israël. — Mort d'Amazias. — Règne de son fils Osias ou Azarias. — Sa maladie et sa mort. — Règne de Joachas — Règne de son fils Joas. — Mort du prophète Élisée. — Mort de Joas. — Règne de son fils Jéroboam. — Règne de Zacharie, fils de Jéroboam. — Ses successeurs. — Sellum. — Manahé. — Phacéia. — Phacéee. — Oséa. — Joathan. — Achaz. — Règne glorieux d'Ézéchias. — Célébration de la Pâque. — Défaite des Assyriens. — Mort d'Ézéchias. — Règne de Manassé. — Règne d'Ammon.

ATHALIE, JOAS, AMAZIAS, OSIAS, JOATHAN, ACHAZ, ÉZÉCHIAS, MANASSÉ, AMMON, ROIS DE JUDA.

JÉHU, JOACHAS, JOAS, JÉROBOAM II, ZACHARIE, SELLUM, MANAHÉ, PHACÉIA, PHACÉE ET OSÉA, ROIS D'ISRAEL.

Le roi d'Israël avait ainsi détruit dans ses États le culte de Baal, mais on continua d'y adorer les veaux d'or qui étaient à Béthel et à Dan. Cependant le Seigneur, satisfait de la conduite de Jéhu, lui promit que ses enfants seraient assis sur le trône d'Israël, jusqu'à la quatrième génération; son règne dura vingt-huit ans. La fin en fut troublée d'abord par ses égarements, et ensuite par les victoires du roi de Syrie, Azaël, qui ravagea tout le royaume. Jéhu mourut à Samarie, et son fils Joachas le remplaça.

Athalie régnait depuis sept ans sur Juda. Le grand prêtre Joïada, instruit de la haine que sa tyrannie inspirait au peuple, rassembla des soldats dans le temple, arma les lévites, et proclama le roi Joas. (An du m. 3126.— Av. J.-C. 878.) Athalie, informée de cet événement par le tumulte qu'il excitait dans la ville, courut elle-même au temple, croyant n'avoir à apaiser qu'une émeute. Elle entre, voit le roi assis sur son trône, et entouré de prêtres, de grands et de soldats. Elle reconnaît son fils, victime échappée à son poignard. La joie et les cris du peuple lui annoncent son arrêt; elle déchire ses vêtements et s'écrie: « Trahison!

trahison ! » Joïada ordonne qu'on l'entraîne hors du temple; une mort violente termina son règne et ses crimes.

Le peuple se précipite dans le temple de Baal, renverse ses autels, brise ses images, massacre le grand prêtre Mathan sur les débris de son idole, et Joas est porté en triomphe dans son palais. Il avait sept ans lorsque son règne commença. Dirigé par les conseils du grand prêtre Joïada, il gouverna sagement pendant plusieurs années; il fit exécuter les lois, et Juda jouit d'une profonde paix. Mais cette félicité disparut avec le grand prêtre, qui mourut âgé de cent trente ans.

Joas, livré à ses courtisans, leur prodigua les trésors que la piété du peuple avait amassés dans le dessein de réparer et d'enrichir le temple du Seigneur. La flatterie corrompit son cœur; il quitta le culte de Dieu qui s'opposait à ses passions, et se livra à toutes les débauches que lui permettait l'idolâtrie. Le grand prêtre Zacharie, fils de Joïada, voulant l'arrêter dans ses désordres, Joas oublia qu'il devait la vie et le trône à son père, et le fit périr, parce qu'il osait lui présenter la vérité. Son ingratitude fut bientôt punie. Les Syriens entrèrent dans le royaume, massacrèrent les grands, pillèrent Jérusalem, et emportèrent à Damas un riche butin.

Cependant l'armée du roi de Syrie était peu nombreuse. Les forces de Juda, plus considérables, auraient repoussé facilement l'ennemi, si Joas avait su s'en servir. Le peuple irrité se souleva contre lui et le tua. Il avait régné quarante ans.

Amazias, son fils, monta sur le trône. (An du m. 3165. — Av. J.-C. 839.) Il ordonna un dénombrement par lequel on vit que le peuple de Juda pouvait fournir trois cent mille combattants. Amazias remit les lois en vigueur, et rétablit la discipline dans l'armée. Les Iduméens lui déclarèrent la guerre; le roi les battit dans la vallée de Salines, et leur fit dix mille prisonniers, qu'on massacra.

Amazias s'était emparé des idoles des Iduméens. Il quitta

le Dieu des vainqueurs pour les dieux des vaincus, et méprisa les représentations des prophètes qui lui annonçaient la colère et la vengeance du Seigneur. Enorgueilli par sa victoire, il voulut attaquer Joas qui régnait sur Israël. Les deux armées se rencontrèrent à Betzamez; Juda plia devant Israël; Amazias fut fait prisonnier; Joas s'empara de Jérusalem, en abattit les murailles, et emporta à Samarie les trésors du temple et du palais.

Amazias régna encore quelques années à Jérusalem, sans vertus et sans gloire. Une conjuration le fit périr comme son père, et on l'enterra avec ses ancêtres dans la ville de David. (An du m. 3194. — Av. J.-C. 810.)

Osias, son fils, avait dix-sept ans lorsqu'il monta sur le trône. L'Écriture le nomme aussi Azarias. Son activité répara les fautes de ses prédécesseurs. Il fut religieux, juste et brave; il s'occupa de l'agriculture, planta des vignes, multiplia les troupeaux, creusa des citernes dans le désert, y plaça des tours, d'où l'on surveillait les courses des Arabes; il releva les murs de Jérusalem, les mit en état de défense, y rassembla des machines de guerre. Dieu le rendit vainqueur des Philistins et des Ammonites, qu'il assujettit à lui payer des tributs, et la réputation de ses armes s'étendit jusqu'en Égypte. Il entretenait une armée de trois cent sept mille cinq cents hommes; les braves qu'il avait distingués et récompensés montaient à deux mille six cents. Jéhiel, Maazias et Hannanias commandaient ses troupes. A la fin de son règne, il ne fut pas à l'abri de l'ivresse du pouvoir. Il voulut s'emparer des fonctions sacerdotales, et sacrifier lui-même dans le temple. Les prêtres se soulevèrent, le chassèrent de la maison du Seigneur, qui le punit et le frappa de la lèpre; elle dura jusqu'au jour de sa mort; on lui interdit même l'entrée de son palais. On l'enferma dans une maison particulière. (An du m. 3246. — Av. J.-C. 758.) Joathan, son fils, prit le gouvernement de ses États; peu de temps après Osias mourut. Comme il était

lépreux, on ne l'enterra pas dans le tombeau des rois. Son règne avait duré cinquante-deux ans.

Tandis que tous ces événements se passaient dans le royaume de Juda, le trône d'Israël avait été occupé par plusieurs rois. Joachas, fils de Jéhu, régna dix-sept ans. Il se livra au culte des idoles : abandonné par le Seigneur, il fut vaincu par Azaël, roi de Syrie, et par Benadad, son successeur.

Après plusieurs années d'oppression, Dieu exauça la prière des Israélites, et les délivra de la domination des Syriens. Mais leur perte avait été si considérable, que l'armée se trouva réduite à dix mille hommes de pied, cinquante cavaliers, et dix chariots. Joachas, malgré ses malheurs, mourut avec la réputation d'un roi courageux.

Joas, son fils, lui succéda; il hérita de sa vaillance et de son impiété. La défaite d'Amazias, roi de Juda, la prise et le pillage de Jérusalem dont nous avons déjà parlé, furent les événements les plus importants du règne de Joas, le prophète Élisée terminant alors sa carrière. Le roi d'Israël vint le voir dans sa dernière maladie, et lui dit en pleurant : « Je perds en vous le char glorieux qui condui« sait Israël. » Élisée lui répondit : « Apportez-moi un « arc et des flèches. » Lorsque le prophète les eut dans les mains, il les remit dans celles du roi, et lui fit tirer une flèche par la fenêtre qui regardait l'orient; en même temps Élisée prononça ces paroles : « Cette flèche que « vous venez de tirer est la flèche du salut du Seigneur. « C'est une flèche contre la Syrie; elle vous annnonce que « vous serez le vainqueur des Syriens. Frappez à présent « la terre avec vos flèches. » Le roi frappa trois fois, et s'arrêta. L'homme de Dieu, irrité, lui dit : « Si vous aviez « frappé la terre six ou sept fois, vous auriez exterminé « entièrement le roi de Syrie; mais il est décidé à présent « que vous ne le battrez que trois fois. »

Élisée mourut. Quelque temps après sa mort, des voleurs

jetèrent dans son sépulcre un homme qu'ils avaient tué. Le corps de cet homme ayant touché les os du prophète, il ressuscita. (An du m. 3126. — Av. J.-C. 878.)

La prédiction d'Élisée s'accomplit bientôt. Joas battit les Syriens, et leur reprit toutes les villes dont ils s'étaient emparés. Après avoir régné seize ans, il mourut à Samarie. Jéroboam, son fils, prit le sceptre, la quinzième année du règne d'Amazias, roi de Juda. Il laissa subsister le culte des veaux d'or; mais Dieu, qui ne voulait pas la ruine d'Israël, protégea le courage de Jéroboam. Il remporta de grandes et nombreuses victoires, reconquit Damas et Émath. Il régna quarante et un ans, et laissa le trône à son fils Zacharie. Celui-ci ne garda le sceptre que pendant six mois : il ne sut ni respecter Dieu, ni contenir ses sujets. L'un d'eux, nommé Sellum, conspira contre lui, le tua, et régna à sa place : ce qui vérifia la prédiction faite à Jéhu, dont les enfants ne devaient garder le trône d'Israël que jusqu'à la quatrième génération. Sellum jouit un mois de son crime, et fut tué à Samarie par Manahé, qui gouverna dix ans les Israélites. Manahé, impie et cruel, fit égorger tous les habitants de Thapsa, qui avaient refusé de lui ouvrir leurs portes. Phul, roi des Assyriens, reçut de Manahé mille talents d'argent pour l'affermir sur son trône. Ainsi, Israël fut accablé d'impôts, et le peuple se vit taxer pour payer l'étranger qui l'enchaînait sous le pouvoir d'un tyran. Manahé s'endormit avec ses pères, et laissa le trône à son fils Phacéia, dans la cinquantième année du règne d'Azarias, roi de Juda.

Phacéia régna deux ans sans gloire et sans religion. Phacée, général de ses troupes, le tua, usurpa le trône, et gouverna les Israélites pendant vingt ans. Ce fut pendant son règne que Théglatphalazar, roi des Assyriens, s'empara de la Galilée et de tout le pays de Nephtali, et transporta la plus grande partie des Israélites en Assyrie. (An du m. 3265. — Av. J.-C. 739.)

Oséa profita du mécontentement du peuple contre Pha-

cée, le tua, et s'empara de son sceptre usurpé. Ce prince ne régna que neuf ans, dans le même temps où Achas gouvernait Juda. Son règne devint la honte et la ruine d'Israël. Livré à l'idolâtrie, et incapable de défendre son trône, il se soumit à Salmanazar, roi des Assyriens, et se rendit son tributaire. Mais Salmanazar, ayant appris qu'Oséa, aussi perfide que lâche, armait secrètement pour s'affranchir du tribut, marcha contre lui, l'enferma dans Samarie, et s'empara de cette ville après un siége de trois ans. Maître de tout le royaume, il transféra le reste des Israélites au pays des Assyriens, et leur donna pour demeure deux villes dans la Médie, Hala et Abor, près du fleuve de Gozan. Il fit ensuite venir des habitants de Babylone pour peupler le royaume d'Israël, et occuper Samarie et les autres villes.

Telle fut, dit l'Écriture, la punition des tribus d'Israël qui, depuis le règne de Jéroboam, s'étaient séparées de la maison de David. Elles violèrent les commandements de Dieu, méprisèrent les remontrances de ses prophètes, coururent après les vanités et le mensonge, adorèrent des veaux d'airain et d'autres idoles, et se livrèrent à toutes sortes de désordres et d'impiétés, jusqu'au moment où le Seigneur rejeta enfin Israël de devant sa face, comme il l'avait prédit par tous les prophètes, et l'exila en Assyrie, où les dix tribus restèrent en captivité.

Revenons à l'histoire de Juda. Joathan avait vingt-cinq ans lorsqu'il succéda à son père Osias; il gouverna seize ans dans Jérusalem. Héritier des vertus de son père, juste et pieux, ce fut lui qui bâtit la grande porte du temple, et construisit plusieurs forteresses dans le royaume. Les Ammonites l'attaquèrent; il les battit, et leur fit payer de fortes contributions. Son règne fut heureux et glorieux. Il mourut à Jérusalem. Achaz, son fils, lui succéda à l'âge de vingt-cinq ans. (An du m. 3264.— Av. J.-C. 743.) Infidèle au Seigneur, il imita la superstition des nations étrangères, sacrifia sur les hauts lieux, adora les statues de

Baal. Dieu favorisa les armes du roi de Syrie, qui le défit, pilla ses États, et emporta un grand butin à Damas. Phacée, roi d'Israël, profita de ses malheurs, l'attaqua, et lui tua cent vingt mille hommes. Les Israélites emmenèrent prisonniers à Samarie deux cent mille habitants de Juda, et tuèrent Maazias, fils d'Achaz, ainsi que deux grands officiers de sa maison.

Un prophète du Seigneur, nommé Obeb, sortit de Samarie, alla au-devant de l'armée israélite, et lui reprocha son inhumanité contre ses frères de Juda; il lui défendit de prolonger leur captivité et de les faire entrer dans Samarie. Les Israélites, touchés par ses reproches, renvoyèrent à Jérusalem les prisonniers, après leur avoir donné les vêtements et les secours dont ils avaient besoin. (An du m. 3263. — Av. J.-C. 741.)

Dans le même temps, Achaz fut attaqué par les Arabes et par les Philistins, qui ravagèrent ses États. Il implora en vain les secours du roi d'Assyrie. Ce monarque reçut ses présents, méprisa son alliance, pilla son royaume, et ne consentit à se retirer qu'après avoir épuisé ses trésors.

Tous ces malheurs accablèrent de roi de Juda, dit l'Écriture, parce que le Seigneur voulut l'humilier pour avoir méprisé sa loi.

Mais ces châtiments, au lieu de porter Achaz au repentir, augmentèrent sa superstition; et il ajouta à ses idoles toutes celles qu'adoraient les ennemis qui l'avaient vaincu. Après avoir régné seize ans, il mourut, et le peuple ne le trouva pas digne d'être enfermé dans les tombeaux de ses pères.

Ézéchias, son fils, monta sur le trône. Son premier soin fut de rétablir le culte du Seigneur. Il rassembla les lévites, leur ordonna de purifier le temple, et y fit ensuite un sacrifice solennel, auquel il invita tous les habitants d'Israël et de Juda, en les suppliant de ne point endurcir leurs cœurs, à l'exemple de leurs pères, et de revenir au vrai Dieu, dont ils avaient si souvent éprouvé les bien-

faits et la vengeance. (An du m. 3291. — Av. J.-C. 713.)

Un grand concours de peuple, d'après ses ordres, s'assembla à Jérusalem, et pendant sept jours on y célébra la Pâque avec une grande solennité. Cette fête fut même continuée sept autres jours, d'après la demande du peuple, qui, se répandant ensuite dans tout le pays, brisa les idoles, abattit les bois profanes, ruina les hauts lieux et renversa les autels des dieux étangers.

Peu de temps après, Sennachérib, roi d'Assyrie, fit une grande irruption en Judée. Ezéchias se prépara avec sagesse et courage à le repousser. Il répara les forteresses, rassembla des troupes, forma des magasins, ordonna de boucher les puits et les fontaines pour priver d'eau les ennemis, et encouragea le peuple par son activité et son exemple. (An du m. 3291. — Av. J.-C. 713.)

Sennachérib essaya de diviser les Juifs, de les effrayer et de les ramener au culte des idoles, en leur rappelant le peu de secours qu'ils avaient reçu de leur Dieu contre les dieux d'Assyrie. Ézéchias, et le prophète Isaïe, qui l'accompagnait, opposèrent leurs prières à ses blasphèmes. Bientôt, dit l'Écriture, le Seigneur envoya un ange qui tua tout ce qu'il y avait d'hommes forts et portant les armes dans l'armée des Assyriens, et le chef même qui la commandait, de sorte que Sennachérib retourna ignominieusement à Babylone, où il fut assassiné par ses enfants dans le temple de ses faux dieux.

Cette victoire rétablit la tranquillité dans Juda, et répandit même dans les pays voisins une telle crainte du Seigneur, que plusieurs princes étrangers envoyèrent des victimes au temple de Jérusalem et des présents au roi Ézéchias.

Ce prince éprouva un peu d'orgueil de tant de prospérités; il montrait avec complaisance ses trésors aux ambassadeurs étrangers. Isaïe lui reprocha cette vanité, et lui annonça qu'un jour toutes ses richesses seraient portées à Babylone, et que ses propres enfants y vivraient dans l'es-

clavage. Le roi s'humilia, Dieu promit que sa vengeance ne commencerait qu'après son règne.

Ézéchias, attaqué d'une maladie mortelle, invoqua le Seigneur. Le prophète Isaïe, en lui annonçant sa guérison, lui prouva, par un signe miraculeux, qu'il ne la devait qu'au Très-Haut. Le roi dit à Isaïe de reculer l'ombre du soleil de dix degrés : ce qui fut fait à l'instant, ainsi que le rapportent les livres saints. (An du m. 3294. — Av. J.-C. 710.)

Après avoir illustré son règne par ses triomphes, Ézéchias fit le bonheur de ses sujets par ses économies et par sa sagesse. De nouvelles villes furent bâties; la population des anciennes augmenta ; de nombreux magasins mirent le peuple à l'abri de toute disette ; le trésor s'enrichit des épargnes du prince et des tributs de l'étranger, et le roi termina pieusement sa vie glorieuse. Il avait régné vingt-neuf ans à Jérusalem. On le mit dans un tombeau plus élevé que celui des rois ses prédécesseurs. Tous les habitants de Juda célébrèrent ses funérailles, et payèrent à sa mémoire un juste tribut de larmes et de regrets.

Manassé, âgé de douze ans, succéda à son père Ézéchias; son règne dura cinquante-cinq ans. Il détruisit tout ce qu'avait fait son prédécesseur, et rétablit tout ce qu'il avait détruit. Partout on dressa des autels aux idoles, partout on dédaigna la voix de Dieu. Manassé prodigua des richesses à ses flatteurs, et fit couler le sang innocent. Isaïe, respectable par sa vieillesse et sa sainteté, paya de sa tête le courage de dire la vérité à un tyran. Aussi inhabile à combattre qu'à régner, il fut battu par les Assyriens et emmené captif à Babylone.

Ses yeux s'ouvrirent dans la prison, et, lorsque le vainqueur lui permit de revenir dans ses États, il employa tous ses soins à rétablir le vrai culte et l'observation des lois divines. Il consacra la dernière moitié de sa vie à réparer les fautes de la première. On l'enterra à Jérusalem dans son jardin. Il fut remplacé par son fils Ammon, qui commit les

mêmes crimes que lui sans imiter son repentir. Ses serviteurs conspirèrent contre lui et le tuèrent. Le peuple punit ses assassins, et fit monter sur le trône Josias son fils. (An du m. 3361. — Av. J.-C. 643.)

CHAPITRE XIV.

Règne de Josias. — Découverte d'un livre de Moïse. — Défaite et mort de Josias. — Lamentations de Jérémie. — Règne et déposition de Joachas. — Règne de Joachim. — Règne de son fils. — Règne de Sédécias. — Invasion de Nabuchodonosor. — Désastre et massacre dans Jérusalem.

JOSIAS, JOACHAS, JOACHIM, SÉDÉCIAS,

ROIS DE JUDA.

Josias, âgé de huit ans, employa ses premières années à étudier la religion et la loi. Dès qu'il eut atteint l'âge de vingt ans, il fit détruire et brûler les idoles, et donna ordre à Saphan, son secrétaire, et à Maachas, gouverneur de la ville, de réparer le temple du Seigneur, et d'y mettre les soins les plus diligents et la plus grande magnificence. Tous les habitants du pays, et ce qui restait d'Israélites, contribuèrent aux frais de cet ouvrage.

En transportant d'un lieu à un autre le trésor qui était dans le temple, le grand pontife Helcias découvrit un livre de la loi de Dieu écrit par Moïse ; il le donna à Saphan, qui le remit au roi. (An du m. 3363. — Av. J.-C. 641.) Josias, après l'avoir lu, déchira ses vêtements, et ordonna des prières publiques, avertissant le peuple que les prédictions trouvées dans le livre menaçaient Juda et Israël de prochaines vengeances de la colère divine pour les punir de n'avoir pas accompli ce qui était écrit. Olda, prophétesse, vint alors déclarer au nom du Seigneur que sa fureur ne s'apaiserait point, que toutes les malédictions écrites dans le livre s'accompliraient, mais que le roi, ayant trouvé grâce devant Dieu par sa piété, ne verrait point, pendant sa vie, les maux qui devaient tomber sur cette ville et sur

ses habitants. Josias fit lire devant le peuple le livre de Moïse, fit célébrer solennellement la Pâque, et tout le peuple chercha par des prières et par des sacrifices à expier ses crimes et à fléchir le Seigneur. Jamais, dit la Bible, il n'y eut de fête semblable dans Israël, depuis le prophète Samuel.

Tout le règne de Josias fut consacré à la vertu et à la piété. Dans la trente et unième année de ce règne, Néchao, roi d'Égypte, s'avançait sur l'Euphrate. Josias voulut s'opposer à sa marche, et lui livra bataille dans les champs de Mageddo. (An du m. 3394. — Av. J.-C. 610.) Il fut vaincu, blessé et transporté à Jérusalem, où il mourut. Tout le peuple le pleura, et particulièrement le prophète Jérémie, dont les lamentations éloquentes se chantaient encore longtemps après la captivité. Joachas, fils de Josias, prit d'abord possession du trône; mais le roi d'Égypte, poursuivant ses avantages, s'empara en trois mois de la Judée, entra dans Jérusalem, contraignit le pays à lui payer cent talents en argent et en or, déposa le roi, qu'il emmena en Égypte, et donna le sceptre à Éliachim, frère de Joachas, qu'il appela Joachim.

Celui-ci régna onze ans, et gouverna sans sagesse et sans piété : il fut vaincu par Nabuchodonosor, roi de Chaldée, qui l'emmena, chargé de chaînes, à Babylone. (An du m. 3398. — Av. J.-C. 606.)

Joachim, son fils, le remplaça, commit les mêmes fautes et éprouva le même sort. Nabuchodonosor le fit aussi prisonnier, emporta les trésors de Jérusalem, et mit sur le trône Sédécias, oncle de Joachim. (An du m. 3405. — Av. J.-C. 599.)

Sédécias ne profita pas de ces fatales leçons : les onze années de son règne furent signalées par toutes sortes de désordres et d'égarements. Les princes, les grands, les prêtres même, profanèrent la maison du Seigneur, et se livrèrent à toutes les abominations des gentils. L'armée était sans discipline, les finances sans ordre, les lois sans vigueur ; on

méprisait les avertissements des prophètes ; enfin Sédécias, sans prudence comme sans force, se révolta contre Nabuchodonosor, auquel il avait juré fidélité. Le roi des Chaldéens s'empara de nouveau du royaume de Juda. Il livra Jérusalem au pillage, et fit égorger les vieillards, les femmes et les enfants jusque dans le sanctuaire ; toutes les richesses des Hébreux furent transportées à Babylone. Sédécias vit massacrer devant lui ses deux enfants ; on lui arracha les yeux, et, chargé de chaînes, on le traîna en Assyrie. Le peu d'Israélites qui échappèrent à la mort furent condamnés à l'exil et à l'esclavage : on mit le feu au temple du Seigneur, on ruina les murs et les tours de Jérusalem ; on y détruisit tout ce qu'il y avait d'utile et de précieux. (An du m. 3417. — Av. J.-C. 587.) Ainsi s'accomplit la parole divine, prononcée par la bouche de Jérémie : « La terre célé« brera ces jours du sabbat ; car, dit l'Écriture, la terre « fut dans un sabbat continuel tout le temps de sa désola« tion, jusqu'à ce que les soixante-dix ans fussent accom« plis ; » et la captivité des Juifs dura jusqu'au règne de Cyrus.

CHAPITRE XV.

Captivité des Juifs sous Godolias. — Mort de Godolias, tué par Ismaël. — Reconstruction du temple de Jérusalem par un édit de Cyrus. — Gouvernement de Zorobabel. — Arrivée d'Esdras à Jérusalem. — Lecture publique du livre de la loi. — Délivrance des Juifs.

GODOLIAS, ZOROBABEL, ESDRAS.

Nabuchodonosor n'avait laissé en Judée que les plus pauvres des Hébreux, et en nombre seulement nécessaire pour que les terres ne fussent pas sans culture. Il chargea un Juif, nommé Godolias, du commandement du pays. Quelques Israélites, qui habitaient au delà du Jourdain, vinrent le rejoindre à Masphath avec tous leurs serviteurs ; mais ils n'osaient y rester, craignant la mort ou la captivité. Godolias leur assura par serment que, s'ils servaient fidèlement

les Chaldéens, ils pourraient vivre en paix dans le pays. En effet, ils y demeurèrent sept mois tranquilles. Mais l'indocilité des Hébreux n'était pas corrigée par tant de malheurs ; ils ne surent pas, dans l'excès même de leur infortune, conserver l'union, qui seule pouvait sauver leurs débris. Ismaël, de la race royale, devint jaloux de Godolias. Il arma ses serviteurs contre lui, le tua et massacra les Chaldéens qui le défendaient. Quand leur fureur fut satisfaite la frayeur les saisit. Redoutant la vengeance de Nabuchodonosor, ils sortirent tous de la Judée avec leurs officiers et tout ce qui restait du peuple, et s'en allèrent en Égypte.

Les enfants d'Israël et de Juda vécurent trente-sept ans dispersés dans les États du roi de Babylone, exposés à tous les mauvais traitements et à tous les outrages que leur attiraient la haine et le mépris de Nabuchodonosor. Mais, après la mort de ce prince, leurs malheurs commencèrent à s'adoucir ; et Évilmérodac, la première année de son règne, tira de prison le roi Joachim, le logea dans son palais, l'admit à sa table, lui assigna des revenus, et le traita avec plus d'honneurs que les autres rois étrangers qui venaient à sa cour. (An du m. 3442. — Av. J.-C. 562.)

Enfin Cyrus régna. Ce grand monarque éleva son âme jusqu'à l'idée du vrai Dieu. Il voulut protéger le seul peuple qui l'adorait, et ordonna qu'on rebâtît son temple à Jérusalem. Nous allons faire connaître son édit tel que l'Écriture le rapporte : « Voici ce que dit Cyrus, roi de Perse :
« Le Seigneur, le Dieu du ciel, m'a donné tous les royau-
« mes de la terre, et m'a commandé de lui bâtir une mai-
« son dans la ville de Jérusalem, qui est en Judée. Qui
« d'entre vous est de son peuple ? Que son Dieu soit avec
« lui ; qu'il aille à Jérusalem, qui est en Judée, et qu'il
« rebâtisse la maison du Seigneur, le Dieu d'Israël. Ce Dieu,
« qui est à Jérusalem, est le vrai Dieu. Et que tous les au-
« tres, en quelque lieu qu'ils habitent, les assistent du lieu
« où ils sont, soit en argent et en or, soit de tous les autres
« biens et de leurs bestiaux, outre ce qu'ils offriront volon-

« tairement pour le temple de Dieu, qui est à Jérusalem. » (An du m. 3468. — Av. J.-C. 536.)

Conformément à cet édit, les chefs de famille de Juda et de Benjamin et les lévites se préparèrent à retourner à Jérusalem. Ils recueillirent les dons des Hébreux, et Cyrus leur remit tous les vases que Nabuchodonosor avait emportés ; Sassabar, prince de Juda, les reçut en compte, et en fut dépositaire.

Ils revinrent donc en Judée, sous la conduite de Zorobabel, au nombre de quarante-deux mille trois cent soixante personnes, emmenant avec eux sept mille trois cents serviteurs, sept cent trente-six chevaux, deux cent quarante-cinq mulets, quatre cent trente-cinq chameaux et six mille sept cent vingt ânes.

Zorobabel s'empressa de relever l'autel des holocaustes, et de poser les fondements du temple. Ce travail excitait la joie des jeunes Hébreux, tandis que les anciens répandaient des larmes à la vue des ruines du temple de Salomon. L'évidence de l'intérêt commun ne frappe jamais l'aveugle esprit de parti ; la haine de Samarie contre Jérusalem survivait à leur destruction commune. Les Israélites, jaloux de la résurrection de Juda et du rétablissement du temple, employèrent toutes sortes d'intrigues pour en empêcher la réédification. Pendant le règne de Cyrus, ils ne firent que retarder les travaux ; mais lorsque Artaxerce fut sur le trône, ils renouvelèrent contre les Juifs une accusation qu'ils avaient déjà adressée à Cambyse, fils de Cyrus. Ils persuadèrent à ce prince que s'il laissait rebâtir Jérusalem, ses habitants rebelles ne payeraient plus d'impôts et se rendraient indépendants. Artaxerce, trompé par ces dénonciations, défendit de continuer les travaux commencés. Cette suspension dura jusqu'au règne de Darius. Ce prince, plus éclairé, imita l'exmple de Cyrus; il ordonna d'achever le temple, fournit ce qui était nécessaire à sa construction, de sorte que ce grand ouvrage se termina en quatre années. Darius voulut que la religion fût réta-

blie comme le temple ; il envoya à Jérusalem le prêtre Esdras, descendant d'Aaron, que suivirent un grand nombre de Juifs. A son arrivée, Esdras fit de longs reproches aux habitants de Jérusalem sur les mariages contractés avec des femmes idolâtres. Il rassembla le peuple, lut devant lui le livre de la loi, et lui en fit jurer l'observation. Il ordonna ensuite la célébration de la Pâque ; enfin il persuada aux Juifs d'expier leurs fautes par leur repentir, et par le renvoi des femmes idolâtres.

La ville était bâtie, le temple relevé ; Zorobabel et Esdras avaient rendu aux lois quelque vigueur, et réglé les mœurs en rétablissant la sainteté du mariage, mais les murailles de Jérusalem avaient été détruites, et la ville restait ouverte et exposée aux attaques des Arabes et de tous ceux qui auraient voulu l'insulter.

Il existait dans ce temps, à la cour d'Artaxerce, un Juif nommé Néhémias ; cet homme occupait la charge d'échanson du roi. Il profita de sa faveur pour veiller aux intérêts de sa patrie : ayant obtenu les ordres qu'il sollicitait, il vint à Jérusalem, releva ses murs, et rétablit ses fortifications, malgré les efforts des Samaritains, qui obligèrent les Juifs à tenir à la fois la truelle et l'épée. (An du m. 3550. — Av. J.-C 454.)

C'est à cette époque que les auteurs sacrés attachent la fin de la captivité, dont le commencement remontait au règne de Joachim. Depuis ce temps-là, les Juifs, sans être indépendants, jouirent, sous la protection des rois d'Assyrie, de leurs lois et de leur culte ; mais une grande partie d'entre eux resta encore dispersée dans le pays de leur vainqueur.

L'Écriture interrompt ici l'histoire pour raconter la vie pieuse, héroïque, miraculeuse ou prophétique de quelques personnes dont elle a cru l'exemple utile aux progrès de la morale et de la religion. Nous allons en tracer en peu de mots les particularités les plus remarquables.

CHAPITRE XVI.

Histoire de Tobie. — Départ de son fils. — Sa rencontre avec l'ange Raphaël. — Son mariage avec Sara. — Son retour chez son père. — Mort de Tobie.

TOBIE.

(An du monde 3286. — Avant Jésus-Christ 718.)

Tobie était un Juif de la tribu de Nephtali. Sage dès son enfance, il ne tomba point comme ses compatriotes dans l'idolâtrie, et éleva son fils dans la crainte du Seigneur. Ses vertus ne le mirent pas à l'abri des maux qui fondirent sur Israël. Il fut emmené captif, avec sa femme et son fils, par Salmanazar; mais le roi, par égard pour son mérite, lui donna dix talents en argent, avec la liberté de s'établir dans ses États, partout où il le voudrait. Tobie, plus occupé du malheur de ses compatriotes que de sa fortune, prêta l'argent qu'il possédait à un Juif nommé Gabélus. Salmanazar mourut; Sennachérib, son successeur, haïssait les Juifs; Tobie les protégeait. Sa charité lui attira le courroux du roi; il fut obligé de se cacher pour éviter la mort. Dépouillé par la persécution, accablé par le poids de la vieillesse, privé de la vue, il tomba dans l'excès du malheur et de la pauvreté, sans perdre son courage, fondé sur une pieuse résignation. Se croyant près de mourir, il découvrit à son fils le prêt qu'il avait fait autrefois à Gabélus, et lui ordonna d'aller dans la ville de Ragès pour recouvrer cette somme. Le jeune Tobie rencontra dans sa route un ange sous la forme d'un voyageur, qui lui proposa de lui servir de guide, en lui disant qu'il connaissait Gabélus. Arrivés tous deux aux bords du Tigre, un poisson énorme s'offrit à eux. L'ange le tua et dit à Tobie de le faire rôtir pour leur servir de nourriture, mais d'en mettre à part le foie, le cœur et le fiel. Tobie suivit l'instruction de son guide. Il arriva quelque temps après chez l'un de ses parents, nommé Raguel, qui l'accueillit avec

amitié ; mais Tobie, par le conseil de son conducteur, ne voulut point profiter de l'hospitalité qu'il lui offrait, avant d'avoir obtenu de lui sa fille Sara en mariage. Raguel le refusa d'abord, craignant qu'il n'éprouvât le sort des sept maris que Sara avait eus successivement, et qui tous avaient été tués par le démon. Tobie rassuré par son guide, à qui il devait déjà la vie, insista ; Sara lui fut accordée. Il brûla le soir dans sa chambre le foie du poisson qu'il avait gardé. Ce conseil de l'ange eut un plein effet ; le démon s'enfuit, et Raguel, qui croyait apprendre à tout moment la mort de son nouveau gendre, fut surpris de le trouver plein de joie et de santé.

Tandis que le jeune Tobie célébrait ses noces, son conducteur se chargea d'aller redemander à Gabélus l'argent prêté, et il revint bientôt rapportant les dix talents. Le jeune Tobie, toujours sous la conduite de l'ange, quitta son beau-père, et partit avec sa femme pour retourner chez lui.

Le saint homme Tobie, son père, pleurait son absence avec sa mère ; accablés tous deux de tristesse et d'infirmités, ils n'espéraient plus le retour de leur enfant et la fin de leurs maux, lorsque le jeune Tobie parut tout à coup, et leur apporta la richesse, le bonheur et la santé. D'après l'avis de son guide, il frotta les yeux de son père avec le fiel du poisson, et le vieillard aussitôt recouvra la vue. Il voulut donner une partie de son argent au sage conducteur de son fils ; mais Raphaël se découvrit alors. Ils reconnurent l'envoyé du Seigneur, et rendirent hommage à Dieu, qui avait ainsi récompensé leur piété et fait cesser leur infortune.

Tobie termina sa carrière à l'âge de cent deux ans. Avant de mourir, il composa un cantique en action de grâces, dans lequel il prédit la ruine prochaine de Ninive et la gloire future de Jérusalem.

CHAPITRE XVII.

Conquêtes de Nabuchodonosor. — Commandement d'Holopherne. — Défense des Israélites dans Jérusalem. — Siége de Béthulie. — Dévouement de Judith. — Mort d'Holopherne. — Mort de Judith.

JUDITH.

(An du monde 3348. — Avant Jésus-Christ 656.)

Après avoir fini l'histoire de Tobie, l'Écriture raconte ainsi celle de Judith :

Le roi d'Assyrie, que les Juifs appellent Nabuchodonosor, ayant vaincu le roi des Mèdes Arphaxad, et pris sa capitale Ecbatane, acquit une grande puissance, et devint redoutable dans tout l'Orient. Son ambition s'accrut avec sa fortune ; il envoya des ambassadeurs en Judée, en Syrie, pour ordonner à ces peuples de reconnaître sa domination. Leur refus excita sa colère, et il jura d'en tirer une vengeance éclatante. Holopherne, général de ses troupes, se mit à la tête d'une armée de cent trente-deux mille hommes. Il s'empara de Tarsis, de Méloth, parcourut la Mésopotamie, pilla tout le pays de Damas, de Madian, et fit passer au fil de l'épée ceux qui lui résistaient. Tous les peuples se soumirent enfin pour le désarmer. Les Israélites seuls, malgré leur effroi, voulant sauver Jérusalem, leur temple et leur culte, s'emparèrent des défilés des montagnes, fortifièrent leurs villes, y formèrent des magasins, et, par les ordres du grand prêtre Éliachim, s'humilièrent devant Dieu, cherchèrent à le fléchir par le jeûne et par la prière, et couvrirent même d'un cilice l'autel du Seigneur. Holopherne, irrité de leur résistance, voulut savoir quels étaient l'origine, les lois, le culte et la force de ce peuple rebelle. Achior, prince des Ammonites, lui dit que les Juifs venaient de la Chaldée ; qu'ils avaient abandonné les dieux de ce pays pour en adorer un seul qu'ils nommaient le *Dieu du ciel ;* qu'ils avaient été longtemps escla-

ves en Égypte ; que leur Dieu les avait délivrés de cette servitude ; qu'il leur avait soumis tout le pays de Chanaan ; que leur population était nombreuse et guerrière ; qu'ils étaient vainqueurs tant qu'ils demeuraient fidèles à leur Dieu, et vaincus dès qu'ils péchaient contre lui ; qu'ainsi, avant de les attaquer, il fallait s'informer s'ils n'étaient pas coupables de quelque faute, parce que, s'ils n'avaient pas offensé leur Dieu, il prendrait leur défense, et couvrirait les Assyriens de honte aux yeux de toute la terre.

Holopherne, transporté de fureur de ce que le prince ammonite paraissait croire qu'une si petite nation pût braver la puissance du vainqueur de l'Orient, ordonna que ce prince fût envoyé chez les Juifs, dans la ville de Béthulie, en lui jurant qu'il le convaincrait bientôt de la fausseté de ses prédictions, et qu'il périrait sous ses coups avec ces Israélites dont il vantait insolemment la force et la religion.

Holopherne fit le siége de Béthulie. Sa nombreuse armée entoura la ville, et il s'empara de toutes les fontaines et de l'aqueduc qui lui fournissaient de l'eau. Bientôt les citernes de Béthulie furent à sec, et les habitants réduits à une telle extrémité, qu'Osias, qui les commandait, convint avec Holopherne d'une suspension d'armes de cinq jours, au bout desquels il se rendrait s'il ne lui arrivait point de secours.

Il y avait alors dans Béthulie une veuve nommée Judith, estimée généralement par sa vertu, par sa piété, et remarquable par sa beauté. Elle reprocha à ses compatriotes leur peu de confiance en Dieu, et leur déclara qu'inspirée par lui elle méditait un grand projet pour leur délivrance ; elle ne leur demanda que de prier pour elle pendant qu'elle s'occuperait de l'exécution de son dessein.

Judith, après avoir invoqué le Seigneur, se revêtit d'habits magnifiques, répandit sur son corps des parfums, ajouta de riches bijoux à sa parure, et sortit de la ville pour se rendre dans le camp des Assyriens, accompagnée d'une seule fille qui portait pour elle un peu d'huile, de

vin, de farine, et des figues. En arrivant dans le camp ennemi, elle dit aux officiers qui la rencontrèrent qu'elle venait donner au prince Holopherne le moyen de s'emparer de la ville sans perdre un seul homme de son armée. On la conduisit dans la tente du général, aux pieds duquel elle se prosterna. Holopherne, séduit par ses charmes, trompé par ses paroles, s'enflamma pour elle, et crut tout ce qu'elle lui disait. Judith lui persuada que les Juifs seraient abandonnés par le Seigneur, parce qu'ils avaient osé se servir, pour leur usage, de l'huile, du vin et du froment consacrés.

Holopherne lui promit la plus grande fortune, le destin le plus heureux. Elle demeura quatre jours dans son camp ; il ne put la décider à manger à sa table ; mais elle lui promit d'ailleurs de condescendre en tout à ses désirs.

Holopherne s'enivrait d'amour et de joie. Le soir du quatrième jour étant venu, il se coucha accablé de sommeil par l'excès du vin. Judith, seule avec lui dans sa chambre, se tenait au pied du lit, et adressait à Dieu d'ardentes prières. S'armant ensuite de tout son courage, elle saisit un sabre attaché à la colonne du lit, prit Holopherne par les cheveux, lui coupa la tête, l'enferma dans un sac, et sortit du camp avec sa servante.

Les soldats, qui la voyaient passer tous les jours pour aller prier, la laissèrent sortir. Dès qu'elle fut aux portes de la ville, elle appela ceux qui la gardaient, et, montrant la tête d'Holopherne, leur dit : « Dieu a tué cette nuit par « ma main l'ennemi de son peuple ; rendez grâce au Sei- « gneur qui vous a délivrés. Suspendez cette tête aux « créneaux de vos murailles ; dès que le soleil sera levé, « sortez de vos murs pour attirer l'ennemi ; l'aspect de « cette tête les épouvantera ; ils fuiront, et le Seigneur « vous les livrera pour les fouler aux pieds. » On suivit les conseils de Judith ; sa prédiction s'accomplit ; les Israélites taillèrent en pièces les Assyriens, et s'emparèrent de toutes leurs richesses.

Judith fut comblée de louanges et de gloire dans Israël. On répète encore le cantique qu'elle composa pour chanter son triomphe. Elle mourut à Béthulie, à l'âge de cent cinq ans; le peuple la pleura pendant sept jours, et le jour de sa victoire a été depuis ce temps compté par les Hébreux au nombre de leurs fêtes.

CHAPITRE XVIII.

Magnificence d'Assuérus. — Répudiation de la reine Vasthi. — Mariage d'Assuérus et d'Esther. — Orgueil d'Aman. — Sa vengeance. — Courage d'Esther. — Triomphe de Mardochée. — Mort d'Aman.

ESTHER.

(An du monde 3495. — Avant Jésus-Christ 509.)

Une autre femme, aussi célèbre que Judith, illustra encore l'histoire des Juifs. Artaxerce, que l'Écriture nomme Assuérus, régnait en Perse; ses États contenaient cent vingt-sept provinces, et s'étendaient depuis les Indes jusqu'à l'Éthiopie. Suze était la capitale de son empire. La troisième année de son règne, voulant montrer sa grandeur et sa puissance, il rassembla les princes, les grands, et les plus braves de ses officiers, et leur donna un festin magnifique qui dura cent quatre-vingts jours. Ceux qui avaient été invités étaient couchés sur des lits d'or et d'argent, dans de vastes galeries meublées en lin, brillantes d'écarlate, et dont les pavés étaient de porphyre et de marbre; on distribuait des vases et des plats d'or aux convives. Dans d'autres appartements, la reine Vasthi traitait avec la même magnificence les femmes les plus distinguées de l'empire. Le roi, dans la chaleur du vin qu'il avait bu avec excès, s'écartant de l'usage qui défendait aux femmes de se montrer en public, ordonna à des eunuques de faire venir devant lui la reine Vasthi, parée de son diadème, pour faire admirer à tous ses convives son extrême beauté. La reine refusa de s'y rendre. Le roi, irrité de sa résistance,

la répudia d'après le conseil de ses ministres, et envoya dans toutes les provinces l'ordre de faire venir à Suze les plus belles filles de tout l'empire, pour choisir parmi elles une épouse.

Dans ce temps, les Juifs vivaient dispersés sur tout le territoire d'Assyrie. Une jeune fille de cette nation, nommée Esther, nièce de Mardochée, fut au nombre des personnes que leur beauté devait faire présenter à Assuérus, suivant les ordres de ce monarque. Sa grâce modeste et l'éclat de ses charmes la firent préférer à ses rivales. Assuérus l'épousa et l'éleva sur son trône à la place de Vasthi. Fidèle au conseil de son oncle, Esther n'avait pas encore appris au roi sa naissance et son origine. Un heureux hasard augmenta bientôt l'estime et la tendresse de son époux. Mardochée découvrit un complot tramé par deux eunuques pour assassiner le roi ; il le dit à Esther, qui en informa Assuérus. Ce prince fit inscrire ce fait dans ses annales, avec le nom de l'homme qui venait de lui rendre un si grand service. Quelque temps après, Assuérus éleva au-dessus de tous ses ministres un de ses favoris nommé Aman, Amalécite de la race d'Agag. Le superbe Aman jouissait d'un crédit et d'un pouvoir sans bornes ; son orgueil égalait sa puissance, et il voulait que tout le monde fléchît le genou devant lui. Le roi eut la faiblesse de l'ordonner. Mardochée, seul, refusa de rendre à un mortel un hommage qu'il ne devait qu'à Dieu. Aman, transporté de fureur, résolut de se venger, non-seulement de Mardochée, mais de toute la nation juive. Il dit à Assuérus : « Il existe dans vos provinces un peuple dispersé et « indocile, qui méprise nos lois, notre religion et vos « ordres. Cet exemple peut être contagieux : ordonnez « donc que ce peuple périsse. » Le roi consentit à donner cet ordre cruel, et l'on envoya des courriers dans tout l'empire pour commander aux gouverneurs des provinces de faire massacrer, le treizième jour du mois Addar, tous les Juifs, sans distinction d'âge ni de sexe. Mardochée,

ayant appris cette fatale nouvelle, déchira ses vêtements et se couvrit la tête de cendre. Il jetait de grands cris au milieu de la place publique, et faisait éclater la violence de son affliction. La consternation se répandit dans toutes les tribus. Les Juifs, prosternés, adressaient au ciel leurs prières, leurs larmes et les accents de leur désespoir. Esther, informée de ce malheur, fit venir Mardochée, qui lui annonça la ruine de ses frères, et la supplia de parler au roi et de sauver les Juifs. Elle lui répondit que personne, sans risquer sa vie, ne pouvait parler au roi, à moins d'être appelé par lui : « Vous devez, lui dit Mardochée, braver « ce péril. Pouvez-vous croire, pouvez-vous désirer que « votre vie soit seule épargnée, quand votre nation périt ? « Si vous restez dans le silence, Dieu trouvera quelque « autre moyen de délivrer son peuple. Songez que le « Seigneur ne vous a élevée sur le trône que pour vous « faire l'instrument de notre salut. »

Esther se rendit à son avis, et lui demanda seulement d'ordonner à tous les Juifs de jeûner et de l'assister par leurs prières.

La reine, revêtue de ses ornements royaux, s'arrêta à la partie intérieure de l'appartement du roi, vis-à-vis du trône sur lequel il était assis. Assuérus, plus touché de sa beauté que surpris de son audace, étendit vers elle son sceptre d'or ; c'était le signe de sa clémence. Il lui dit : « Que voulez-vous ? Quand vous me demanderiez la moitié « de mon royaume, je vous la donnerais. » Esther lui répondit qu'elle le suppliait de venir à un festin qu'elle lui avait préparé, d'y inviter Aman, et que là elle lui déclarerait ce qu'elle souhaitait de lui. La fierté d'Aman redoubla lorsqu'il sut qu'il devait être admis à la table de ses maîtres ; et, plus irrité encore contre Mardochée, qui refusait toujours de lui rendre hommage, il commanda qu'on dressât une potence pour y pendre ce Juif, tandis qu'il serait au festin du roi.

Cette nuit-là même, Assuérus, ne pouvant dormir, se fit

apporter les annales de son règne : il tomba, par hasard, sur l'endroit où la conspiration découverte par Mardochée était racontée. Le roi demanda à ceux qui l'entouraient quelle récompense avait reçue cet homme pour un si grand service, et apprit avec étonnement qu'on ne lui en avait accordé aucune. Il fit appeler Aman, qui attendait avec impatience un moment favorable pour faire signer l'arrêt de mort de Mardochée. Lorsqu'il parut, Assuérus lui demanda comment on devait traiter l'homme qu'il voudrait combler d'honneurs. Aman, croyant qu'il était question de lui-même, répondit : « Il faut qu'il soit revêtu des habits « royaux, monté sur le cheval du monarque ; qu'il porte « le diadème sur sa tête, et que le premier des princes de « la cour marche à pied devant lui, en criant : *C'est ainsi « qu'on rend hommage à celui qu'il plaît au roi d'honorer.* « — Hâtez-vous donc, répliqua Assuérus ; tout ce que « vous m'avez conseillé, faites-le pour le Juif Mardochée, « et n'oubliez rien de tout ce que vous m'avez dit. »

L'orgueilleux Aman obéit, la rage dans le cœur et la honte sur le front. Ses amis aigrirent sa douleur en lui annonçant qu'il ne pourrait échapper à la vengeance des Juifs.

Le roi se rendit avec Aman au festin de la reine. Après le repas, il la pria de lui dire ce qu'elle désirait. Esther prosternée lui répondit : « Si j'ai trouvé grâce devant vos « yeux, je vous demande ma vie et celle de tout mon peuple. « L'esclavage le plus affreux serait préférable à notre sort. « Nous devons être égorgés, exterminés ; cependant je sup-« porterais cette horrible destinée avec résignation si je ne « savais pas que nous sommes victimes d'un ennemi dont « la cruauté retombe sur le roi lui-même, en lui attirant la « haine de ses peuples. » Assuérus lui demanda : « Quel « est l'homme assez puissant pour faire tant de mal ? » Esther répliqua : « C'est cet Aman que vous voyez ; c'est là « notre ennemi implacable. » Assuérus, irrité, se leva et entra dans un jardin. Pendant son absence, Aman se jeta

aux pieds d'Esther pour la supplier de lui sauver la vie. Mais le roi, étant rentré dans le même moment, crut que cet indigne favori voulait outrager la reine; il ordonna sa mort, et Aman fut pendu à la même potence préparée pour Mardochée. Esther obtint de son époux, non-seulement la révocation de l'ordre qui devait détruire les Juifs, mais encore la permission de se venger de ceux qui les avaient persécutés, et de s'emparer de leurs dépouilles. On leur désigna pour cette vengeance deux jours qui furent depuis célébrés chez les Juifs par des fêtes solennelles. Mardochée devint la seconde personne de l'empire. Esther vécut heureuse; et Assuérus, en suivant leurs conseils, parvint au comble de la puissance et de la gloire.

Cette histoire d'Esther a été traduite de l'hébreu par saint Jérôme.

CHAPITRE XIX.

Histoire de Job. — Son livre. — Son caractère. — Ses malheurs. — Vexation de ses amis. — Sa dernière prospérité.

JOB.

L'histoire de Job succède dans les livres saints à celle d'Esther. On croit cependant que Job vivait dans un temps bien plus reculé, et probablement lorsque les Israélites étaient dans le désert. Plusieurs personnes ont même attribué à Moïse cet ouvrage, où l'on voit en effet briller les idées profondes et morales de ce législateur.

Au reste, nous en dirons ici peu de mots: car pour en faire sentir le mérite, il faudrait le rapporter en entier, puisque son charme principal consiste non dans la grandeur et la variété des événements, mais dans la beauté des discours, l'élévation des pensées et la pureté des sentiments. Job possédait des qualités bien difficiles à réunir, une grande vertu, d'immenses richesses et une humble patience. Pendant un grand nombre d'années, le ciel avait

comblé tous ses vœux. Puissant, riche, considéré, chef d'une famille nombreuse, il n'employait son opulence et son pouvoir qu'à faire du bien. Son argent secourait le pauvre ; son crédit soutenait l'opprimé ; sa charité consolait les malheureux ; son esprit ne lui servait qu'à répandre la vérité et à faire respecter Dieu et sa loi.

Job, partout chéri et révéré, jouit longtemps d'une complète prospérité. L'esprit malin, dit l'Écriture, jaloux d'un si grand bonheur, calomnia ce saint homme devant Dieu, et soutint qu'il ne le servait que pour garder les biens qu'il en avait reçus. Ne pouvant blâmer sa vie, il accusa ses intentions, et assura qu'il changerait de sentiments et de langage si Dieu lui retirait sa protection et ses faveurs.

Le Seigneur, pour convaincre Satan d'imposture, lui permit d'affliger cet homme vertueux et de l'accabler par un grand nombre de maux.

Le démon profita de cette permission, et rendit le malheur de Job aussi grand que l'avait été sa félicité. Il fit piller ses richesses par des voleurs ; le feu du ciel consuma ses troupeaux et ses granges ; tous ses enfants périrent sous les ruines de sa maison. Ces affreuses calamités n'ébranlèrent point la vertu de Job : il bénit Dieu et prononça ces paroles, qui sont devenues si célèbres : « Dieu me l'a donné, « Dieu me l'a ôté. »

Satan ne se découragea point : il frappa cet infortuné d'un ulcère qui lui couvrait tout le corps. Accablé de souffrances, couché sur un fumier, ses plaies étaient rongées par les vers qui s'y formaient. Sa femme, le seul des biens qu'on lui eût laissé, devait être sa consolation ; mais, séduite par l'esprit malin, elle mit le comble à ses tourments. Aigrissant son malheur, au lieu de l'adoucir, elle voulut le révolter contre Dieu et le pousser au blasphème et au désespoir. Job, toujours soumis à la volonté divine et toujours maître de lui-même, se contenta de lui répondre : « Vous « parlez comme une femme insensée. Nous avons reçu « avec reconnaissance tous nos biens de la main de Dieu ;

« il faut recevoir de lui tous nos maux avec résignation. »

Le malheureux Job ne pouvait opposer à tous les coups qui fondaient sur lui que la paix de son âme, le témoignage de sa conscience et l'innocence de sa vie passée.

Trois de ses amis qui venaient, disaient-ils, dans l'intention de lui montrer la part qu'ils prenaient à ses peines, voulurent lui enlever cette tranquillité intérieure, le seul bien dont il pût encore jouir. Cette épreuve, la moins forte en apparence, fut peut-être la plus difficile à soutenir.

Ces faux amis, avec un langage plein d'artifice, voulaient persuader au saint homme qu'il avait mérité ses malheurs ; et, lorsqu'il défendait son innocence devant eux, ils lui reprochaient ses plaintes, les taxaient de révolte, et prétendaient qu'il accusait Dieu d'injustice. C'est précisément ce dialogue qu'il faut lire, puisqu'on ne pourrait en faire sentir les beautés qu'en les copiant.

Job, pendant ce combat, où il était si difficile que la patience et la vertu triomphassent de la douleur aigrie et de l'amour-propre blessé, sut toujours se contenir dans les bornes du devoir, justifiant avec fermeté sa conduite et son innocence, ne portant point ses plaintes hors de la mesure que lui permettait sa piété, et témoignant avec franchise son étonnement de la rigueur des arrêts de Dieu, sans prétendre en sonder la profondeur. Il résista avec douceur aux injustes attaques de ses dangereux amis, et s'efforça de leur prouver que Dieu sait et peut également frapper le méchant pour le punir, et l'homme vertueux pour l'éprouver.

La patience de Job fut enfin couronnée par un triomphe éclatant. Dieu lui rendit la santé, le bonheur, d'immenses richesses, et une famille plus nombreuse que celle qu'il avait perdue. Rien ne troubla plus la félicité de Job ; il vécut cent quarante années, et mourut après avoir vu la quatrième génération de ses enfants.

CHAPITRE XX.

Pouvoir des prophètes. — Isaïe, premier prophète. — Jérémie. — Baruch. — Ézéchiel. — Daniel — Songe de Nabuchodonosor expliqué par Daniel. — Condamnation de Daniel et de ses amis. — Autre songe de Nabuchodonosor expliqué par Daniel. — Prédiction de Daniel à Balthasar sur la main mystérieuse. — Daniel dans la fosse aux lions.

ISAIE, JÉRÉMIE, BARUCH, ÉZÉCHIEL, DANIEL, PROPHÈTES.

La religion des Juifs est inséparablement attachée à leur histoire ; et comme en parlant des autres peuples on doit parler des magistrats, des guerriers, des ministres qui ont paru avec le plus d'éclat, et qui ont servi avec le plus d'utilité, de même on doit faire connaître les prophètes, puisque ces hommes, que l'Écriture dit inspirés par Dieu lui-même, eurent la plus grande influence sur les événements. Les Hébreux, en se soumettant à des rois, avaient conservé la loi de Moïse : ainsi leur gouvernement était théocratique. C'était au nom de Dieu qu'on déclarait la guerre, qu'on décidait la paix, et tout devait se faire par ses ordres, dont les prophètes et les pontifes étaient regardés comme les interprètes.

Isaïe, le premier dans l'ordre des prophètes, et prince de la maison royale, vivait sous les règnes d'Osias, de Jonathan, d'Achaz, d'Ézéchias et de Manassé. Aucun homme de son temps ne le surpassait en vertu, en piété, en éloquence. Dieu lui apparut dans toute sa gloire ; il l'avait vu assis sur un trône élevé, environné de chérubins qui chantaient le fameux cantique que l'Église répète aujourd'hui. Dans son humilité, il ne croyait pas ses lèvres assez pures pour annoncer aux hommes la parole de Dieu. Comme il priait, un ange saisit un charbon ardent sur l'autel, et en toucha sa bouche pour la purifier. Il prédit ce qui devait arriver jusqu'à la fin des temps ; il découvrit

les choses secrètes avant qu'elles arrivassent. C'est de tous les prophètes celui dont les prédictions ont annoncé le plus clairement la naissance et le règne de Jésus-Christ. Il fit des miracles, ajouta plusieurs années à la vie du roi Ézéchias, annonça la ruine de Babylone, celle de Jérusalem, et la conversion des gentils. Il consola ensuite ceux qui pleuraient sur Sion ; il reprocha aux peuples leurs égarements, aux rois leurs fautes ; il fut courageux et persécuté. Manassé le fit périr ; on le scia avec une scie de bois, supplice qui devait rendre sa mort plus horrible. Saint Paul a fait de lui un magnifique éloge. (An du m. 3219.— Av. J.-C. 785.)

Jérémie commença à prophétiser sous le règne de Josias ; sa mission dura quarante-cinq ans, jusqu'à la onzième année du gouvernement de Sédécias.

L'Écriture rapporte que Dieu lui dit : « Je vous ai connu « avant que je vous eusse formé dans les entrailles de « votre mère ; je vous ai sanctifié avant que vous fussiez « sorti de son sein, et je vous ai établi mon prophète « parmi les nations. »

Jérémie, plein de l'affliction que lui causait la dépravation des Israélites, leur annonça la vengeance de Dieu, prévit leur destruction et partagea leurs malheurs. Ses éloquentes lamentations l'ont rendu célèbre, et sont venues jusqu'à nous. Les princes et les prêtres, irrités de ses reproches et de ses menaces, le persécutèrent et voulurent le faire condamner à mort par le peuple ; mais le péril redoubla son courage et son éloquence. Il parla avec tant de fermeté qu'il confondit ses ennemis. Le roi Joachim, qu'il avertit de sa perte prochaine, fit brûler ses prophéties qu'il écrivit ensuite de nouveau, et qu'il publia avec le même zèle pour exécuter les ordres du Seigneur. Sédécias, trompé par les ennemis du prophète, le fit jeter dans une citerne ; mais il ordonna ensuite qu'on le lui amenât en secret, et lui promit de lui sauver la vie s'il voulait lui

dire la vérité et lui conseiller ce qu'il devait faire. Jérémie lui annonça au nom de Dieu qu'il vivrait et que Jérusalem serait sauvée s'il consentait à se rendre au roi de Babylone ; mais que, s'il prétendait résister, la ville serait prise, livrée aux flammes, et que tous les Hébreux retomberaient dans la servitude. Le roi n'osa pas suivre les avis du prophète, et Jérémie demeura en prison jusqu'au jour de la prise de Jérusalem. Nabuchodonosor le mit en liberté. Après avoir pleuré les malheurs de sa patrie, il prédit la ruine des Iduméens et le rétablissement d'Israël. (An du m. 3375. — Av. J.-C. 629.)

Baruch, aussi distingué par ses talents que par sa naissance, fut le disciple de Jérémie, dont il imita le courage et la piété. Il fit des efforts continuels pour ramener les Israélites à Dieu, et pour les empêcher de sacrifier aux idoles des Babyloniens. Il lut publiquement ses prophéties devant Jéchonias, fils de Joachim ; et l'Écriture rapporte que le peuple se montra si touché de cette lecture, qu'il passa plusieurs jours dans le jeûne, les larmes et la prière. (An du m. 3404. — Av. J.-C. 600.)

Ézéchiel prophétisa pendant vingt-deux ans, dont les onze premiers concourent avec les onze derniers de Jérémie. Il était de la race sacerdotale, et fut un des premiers captifs qu'on transporta à Babylone avec Jéconias. Il eut des visions très-mystérieuses qu'on trouva si obscures, qu'il était autrefois défendu à tous les Juifs de les lire avant l'âge de trente ans. On a beaucoup et vainement disserté pour expliquer ce que signifiaient les quatre animaux qu'il avait vus dans le ciel, les roues mystérieuses qui les suivaient, et le firmament de cristal qui soutenait le trône de Dieu. Il reçut du Seigneur un livre qu'il mangea, et qui devint, dit l'Écriture, « doux à sa bouche comme miel. » Ses prophéties sont, comme toutes les autres, remplies de menaces contre les Juifs, auxquels il annonce tous les fléaux qui doivent punir leurs péchés ; il composa plusieurs para-

boles, dans lesquelles il compare Jérusalem et Samarie à des femmes corrompues et à des vases impurs, gâtant tout ce qu'on y renfermait. De toutes les visions du prophète Ézéchiel, une des plus fameuses est celle où l'esprit de Dieu le transporta dans une campagne remplie d'une quantité immense d'os de morts desséchés depuis longtemps. D'après l'ordre du Seigneur, il commanda à tous ces os de rentrer dans leurs places naturelles. Rien ne résista au pouvoir du Très-Haut; l'exécution de son commandement se fit avec un effroyable bruit, tous ces os se réunirent : les nerfs, la chair et la peau les couvrirent ensuite, et formèrent des corps parfaits auxquels il ne manquait plus que la vie. Le prophète, par un nouvel ordre de Dieu, ayant attiré des quatre parties du monde le même esprit qui anima autrefois le premier homme, ces corps se levèrent tout à coup vivants. C'est ainsi que Dieu traça aux regards d'Ézéchiel l'image de la résurrection qui doit un jour avoir lieu. (An du m. 3420. — Av. J.-C. 584.)

DANIEL. Ce prophète était de la race des princes de Juda; emmené très-jeune à Babylone par Nabuchodonosor, il fut attaché au service du roi ainsi qu'Ananie, Misaël et Azarie, trois jeunes Juifs de familles distinguées. Leur piété dans un âge si tendre résista aux séductions des idolâtres, et aucune autorité ne put leur faire rompre les jeûnes prescrits par la loi. (An du m. 3398. — Av. J.-C. 606.)

Nabuchodonosor fit dans ce temps un songe qui l'effraya. Il avait vu une statue colossale, dont la tête était d'or, la poitrine et les bras d'argent, le ventre et les cuisses d'airain, les jambes de fer, et les pieds du même métal mêlé d'argile. Une pierre tombée d'une montagne, sans être poussée par la main d'aucun homme, était venue frapper la statue et l'avait réduite en poudre. Aucun des devins ne pouvant expliquer ce rêve, le roi ordonna leur mort.

Daniel demanda qu'on suspendît l'exécution de cet arrêt; il invoqua Dieu, se présenta au roi, lui raconta mot à mot

son songe, et lui apprit que la tête d'or de la statue représentait son empire qui serait détruit et remplacé par un autre d'argent et moins puissant que le sien ; qu'ensuite il en viendrait un troisième d'airain, et enfin un quatrième qui serait de fer, et qui briserait tout.

Cette prédiction donna un grand crédit à Daniel et à ses jeunes amis ; ils devinrent très-puissants à Babylone. Leur élévation excita l'envie, et leur suscita des ennemis qui résolurent de les prendre.

Nabuchodonosor avait ordonné à tous ses sujets d'adorer sa statue. Daniel et ses compagnons refusèrent de se soumettre à l'édit du roi, et lui déclarèrent qu'ils ne rendraient jamais cet hommage qu'au vrai Dieu. Le monarque, irrité, les fit jeter dans une fournaise ardente. Mais un ange vint à leur secours. Il les environna au milieu des flammes d'une douce rosée ; le feu respecta leur corps et leurs vêtements ; leurs liens furent seuls brûlés. Ils sortirent de la fournaise, rendirent grâce au Seigneur de leur délivrance ; et le roi, frappé par ce miracle, publia un édit pour ordonner à ses sujets d'adorer le Dieu d'Israël. (An du m. 3417. — Av. J.-C. 587.)

Ce prince eut encore un autre songe envoyé du ciel pour lui annoncer le jugement qui le menaçait. Il vit un grand arbre dont la tête s'élevait jusqu'au ciel et couvrait toute la terre. Un ange parut et dit : « Abattez cet arbre, « gardez-en la racine. Il faut qu'elle soit trempée de rosée, « et qu'elle demeure sept ans au milieu des animaux des « forêts. » Daniel, interprétant ce songe, prédit au roi qu'en punition de l'orgueil que lui avaient inspiré ses conquêtes et ses monuments, il serait chassé de la société des hommes, qu'il vivrait avec les bêtes et comme elles, et qu'il serait ainsi pendant sept années exposé aux injures de l'air et à la rosée du ciel. Cette prédiction, dit l'Écriture, s'accomplit ; le roi demeura le temps prescrit au milieu des bêtes farouches. Ses cheveux devinrent grands comme le plumage de l'aigle, et ses ongles comme les griffes des

oiseaux de proie. (An du m. 3434. — Av. J.-C. 570.)

Daniel fit une prédiction encore plus funeste au roi Balthasar, petit-fils de Nabuchodonosor.

Ce prince, étant à un festin magnifique dans son palais, voulut profaner les vases sacrés de Jérusalem en les employant à ses débauches ; mais, au moment où il versait du vin pour ses femmes et ses officiers, il parut tout à coup une main qui écrivit sur la muraille sa comdamnation en trois mots, dont personne ne pouvait déchiffrer le sens. Toute la coür était dans le trouble et dans le saisissement. La reine, se souvenant alors des anciennes prédictions de Daniel, le fit venir et lui offrit des présents ; le prophète les rejeta, et dit au roi, avec une sainte liberté, que n'ayant pas profité de la leçon terrible donnée à son aïeul, Dieu voulait punir son orgueil et son impiété, et avait écrit lui-même ces trois mots : *Manè, thecel, pharès ;* le premier marquait que le Seigneur avait compté les jours de son règne, et qu'ils étaient accomplis ; le second signifiait qu'il avait été pesé dans la balance céleste et trouvé trop léger ; enfin le mot *pharès* annonçait la destruction de son royaume par les Mèdes et les Perses, qui le partageraient. (An du m. 3466. — Av. J.-C. 538.)

Le roi, loin de punir son courage, le récompensa. Cyrus, à la tête de son armée, parut bientôt devant les murs de Babylone, et surprit la ville. Balthasar périt et la prédiction du prophète s'accomplit entièrement.

Sous le règne de Darius Médus, la piété de Daniel fut encore mise à une forte épreuve. On avait ordonné, sous peine de mort, à tout le peuple d'adorer les images du roi. Le prophète refusa cet hommage impie, et Darius, oubliant l'estime qu'il lui portait autrefois, céda au désir de ses ennemis, et le fit descendre dans la fosse aux lions, pour y être dévoré par ces animaux. Se repentant de sa cruauté, ce prince espérait un miracle. Il arriva : car le lendemain, on trouva Daniel plein de vie. Darius, surpris de cette merveille, délivra le prophète, et fit jeter à sa place ses accu-

sateurs, qui furent aussitôt dévorés. (An du m. 3466. — Av. J.-C. 538.)

L'Écriture rapporte qu'on jeta une seconde fois ce saint homme dans la même fosse ; que les lions respectèrent toujours sa vie, et que le prophète Habacuc, qui était en Judée, fut transporté à Babylone par un ange qui le tenait par les cheveux, et le descendit dans la fosse, où il apporta à Daniel des aliments dont il était privé depuis plusieurs jours.

Tant de merveilles lui attirèrent enfin une confiance et une vénération universelles, et, pour compléter son triomphe, il démasqua la fourberie des prêtres de Bel, et découvrit au roi comment ces imposteurs enlevaient secrètement, la nuit, du temple, les victimes qu'on croyait consommées par l'idole.

Dès l'âge de douze ans, Daniel annonça la sagesse qui devait un jour éclater en lui.

CHAPITRE XXI.

Histoire de la chaste Suzanne sauvée par Daniel. — Les douze petits prophètes. — Histoire de Jonas.

SUZANNE, JONAS.

Il existait à Babylone une femme d'une beauté merveilleuse, nommée Suzanne ; ses vertus égalaient ses charmes. Deux vieillards, amis de son époux Joachim, conçurent pour elle une passion criminelle, et se découvrirent l'un à l'autre leur pensée secrète. Ils formèrent le détestable projet de surprendre Suzanne lorsqu'elle se baignait seule dans son jardin. Cachés tous deux dans ce lieu, ils profitèrent de l'éloignement de ses servantes, coururent près d'elle, et lui déclarèrent leur coupable amour, en la menaçant, si elle résistait, de déposer publiquement qu'ils avaient trouvé chez elle un jeune homme enfermé. Suzanne, ne pouvant par ses prières les ramener à la jus-

tice et à la vertu, leur dit : « Je sais dans quel péril je me « précipite en vous refusant ; mais j'aime mieux tomber « innocente entre vos mains que de commettre un péché « devant Dieu qui me voit. » Les vieillards, furieux, jetèrent de grands cris, ouvrirent les portes, et dirent à tous ceux qui arrivaient qu'ils avaient trouvé Suzanne en adultère, et que, malgré leurs efforts, le coupable s'était sauvé. Suzanne fut conduite le lendemain au tribunal ; sa famille fondait en larmes. Sa réputation plaidait inutilement pour elle : le témoignage de deux vieillards respectés était acablant. Les juges la crurent coupable, et la condamnèrent à être lapidée. On la menait au supplice, lorsque Dieu inspira le jeune Daniel, âgé seulement de douze ans, qui s'écria au milieu du peuple : « Je ne suis point « coupable du sang innocent qu'on va verser. » Cette audace émut les assistants ; l'affaire fut examinée de nouveau ; la vieillesse corrompue des accusateurs n'osa soutenir ses calomnies devant l'enfant prophète ; leur trouble découvrit leur crime ; et ils subirent la peine qu'ils avaient voulu faire souffrir à la vertu.

La vie de Daniel est remplie de visions et de miracles ; il convertit les idolâtres, consola les Hébreux, et prédit la fin de la captivité, ainsi que la naissance du Rédempteur.

L'Écriture cite encore douze autres envoyés de Dieu, qu'elle nomme les petits prophètes : Osée et Joël sous le règne de Jéroboam ; Amos et Abdias, du temps d'Osias ; Jonas, à l'époque où Israël était gouverné par Joas ; Michée, pendant le règne de Joathan ; Nahum, pendant celui d'Achaz ; Habacuc et Sophonie, contemporains de Jérémie et de Daniel ; Aggée et Zacharie, lorsqu'on rebâtissait le temple. Malachie leur succéda, et fut le dernier des prophètes jusqu'à saint Jean-Baptiste.

On retrouve dans leurs ouvrages les mêmes reproches contre les péchés des hommes, les mêmes menaces des vengeances de Dieu, et la même certitude de l'arrivée du Sauveur qu'ils annonçaient.

Nous dirons seulement quelques mots de Jonas, dont la Bible rapporte plus particulièrement les aventures. Ce prophète reçut de Dieu l'ordre d'aller prêcher à Ninive. Il voulut désobéir, et s'embarqua pour Tarse. Dieu, irrité, excita une violente tempête; le vaisseau allait périr; Jonas déclara aux marins consternés qu'il était seul la cause de leur malheur; on le jeta à la mer; la tempête s'apaisa aussitôt. Jonas, englouti par une baleine, resta trois jours dans son corps, et y composa un cantique pour exprimer son repentir qui fléchit la colère céleste. (An du m. 3197. — Av. J.-C. 807.) Il prédit ensuite la destruction de Ninive. Il fut le premier prophète qui prêcha la parole de Dieu à des païens.

Il avait annoncé aux Ninivites que leur capitale périrait dans quarante jours. Le peuple, effrayé, jeûna, pria, se convertit; et Dieu, touché de sa soumission, révoqua son arrêt. Jonas en conçut un vif ressentiment, craignant de passer pour un faux prophète. Un jour, étant assis près de la ville, à l'ardeur du soleil, Dieu fit croître à l'instant un grand lierre qui le couvrit de son ombrage; mais, le lendemain, le Seigneur fit piquer par un ver la racine de cet arbre, qui sécha; et Jonas, brûlé par le soleil, souhaita de mourir. Dieu lui dit alors : « Vous vous affligez de ce « que ce lierre est mort, quoique vous n'ayez point con- « tribué à sa naissance; et moi, comment n'aurai-je pas « été touché de la destruction de Ninive et des prières de « cent vingt mille de mes créatures qui habitent cette « ville et ne savent pas encore discerner le bien du mal? »

CHAPITRE XXII.

Gouvernement théocratique des Juifs. — Jalousie entre Samarie et Jérusalem. — Fratricide et mort du pontife Jean. — Gouvernement de Sanaboleth. — Respect d'Alexandre pour Jérusalem. — État de la Judée après la mort d'Alexandre. — Gouvernement d'Onias. — Trahison de Simon. — Violation du temple de Jérusalem par Héliodore. — Sa punition. — Usurpation de Jason. — Sa déposition. — Pou-

tificat de son frère Ménélaüs. — Mort du pontife Onias. — Mort du pontife Lysimaque. — Guerre entre Jason et Ménélaüs. — Défaite et mort de Jason. — Prise de Jérusalem par Antiochus. — Pillage du temple — Idolâtrie des Juifs.

RÉPUBLIQUE JUIVE, GOUVERNEMENT DES PONTIFES.

Les Juifs, revenus de leur captivité, reprirent le gouvernement théocratique, sous lequel ils avaient vécu du temps de Moïse, et avant que Samuël, cédant à leurs prières, leur eût donné un roi. Ils n'étaient point indépendants, puisqu'ils reconnaissaient l'autorité des rois de Perse, successeurs des rois d'Assyrie, qui les avaient conquis. Ils payaient des tributs, fournissaient des troupes à leurs vainqueurs, et ne pouvaient faire d'alliance sans leur consentement; mais on les laissait libres dans leur administration intérieure sous la conduite de leurs anciens, qui formaient une espèce de sénat. Ils suivaient sans empêchement leur culte dans le temple qu'on leur avait permis de rebâtir; leurs grands prêtres étaient les chefs de cette république, et l'on voit par plusieurs lettres parvenues jusqu'à nous que c'était à ces pontifes que les rois étrangers s'adressaient dans leurs relations avec la Judée.

Presque tous les Israélites des douze tribus, fidèles à leur religion, se trouvaient réunis à Juda et à Benjamin, dans le pays de Jérusalem.

Samarie avait été peuplée par des Mèdes, des Perses, des Assyriens, et par les Hébreux tombés dans l'idolâtrie. Il résultait de cet état de choses une grande jalousie, une haine constante entre Samarie et Jérusalem; et Josèphe reprochait aux Samaritains de prétendre toujours qu'ils étaient Israélites lorsque la république des Juifs prospérait, et de le nier lorsque les rois d'Égypte ou de Perse l'opprimaient.

Nous avons déjà dit combien d'efforts les Samaritains firent du temps de Cambyse pour empêcher ou retarder la reconstruction du temple de Salomon; et depuis on vit

continuellement ces deux parties du royaume de David se livrer à des querelles souvent suivies d'hostilités.

Malgré ces dissensions intérieures, la république des Juifs se peupla, s'accrut, s'enrichit et jouit d'une prospérité assez éclatante jusqu'à la mort d'Alexandre le Grand ; mais elle devint ensuite le théâtre des combats que se livrèrent les successeurs de ce conquérant, et finit par être la victime de leurs sanglants démêlés.

Les temps où les peuples sont heureux et paisibles sont ceux qui laissent le moins de souvenir à la postérité. Ce sont les jours d'orages qui brillent dans la nuit des temps : à une si grande distance, nous ne distinguons ce qui se passait dans ces contrées antiques qu'à la lueur de la foudre qui les ravageait. Aussi l'histoire ne nous a conservé presque aucun détail certain de la longue époque où les Juifs ont vécu tranquilles, depuis Cyrus et ses deux premiers successeurs jusqu'au partage de l'empire d'Alexandre.

Le calme dont jouissait Jérusalem fut d'abord interrompu sous le pontificat de Jean, fils de Juda et petit-fils d'Éliazib. Jean imita le crime de Caïn ; excité par l'envie et la haine, il massacra Jésus son frère dans le temple. Ce meurtre et ce sacrilége indignèrent les étrangers contre les Juifs. Artaxerce envoya des troupes à Jérusalem, fit périr le prêtre coupable dans le temple qu'il avait profané, et imposa sur la Judée de nouveaux tributs. Jaddus remplaça Jean son frère dans le sacerdoce usurpé par celui-ci sur Jésus. Dans le même temps Sanaboleth, Cutéen de nation, et nommé gouverneur de Samarie par Darius, roi de Perse, donna pour époux à sa fille un des prêtres de Jérusalem nommé Manassé, espérant que ce mariage lui concilierait l'affection des Juifs ; mais cette alliance d'un lévite et d'une idolâtre produisit une très-grande fermentation dans la ville sainte ; et cette infraction aux lois de Moïse excita le courroux du grand prêtre Jaddus, qui ordonna à Manassé de répudier sa femme. Manassé, n'y voulant pas consentir, se retira à Samarie, où son beau-père lui fit

espérer que Darius le protégerait et lui permettrait de bâtir sur la montagne de Garizim un temple rival de celui de Salomon, et dont il serait le grand sacrificateur.

Darius ne put réaliser cette espérance ; il fut vaincu par Alexandre et périt. Ce dernier, après avoir conquis la Perse, attaqua les Tyriens et demanda des troupes aux Juifs. Jaddus, lié par le serment prêté à la famille de Darius, refusa fièrement les secours qu'exigeait ce conquérant. Sanaboleth et Manassé, profitant de cette circonstance, lui amenèrent huit mille Samaritains. Pour prix de ce service, Manassé obtint le sacerdoce, dressa un autel à Garizim, et commença la construction d'un temple.

Malgré cette querelle, l'Écriture rapporte, et tous les historiens s'accordent à dire qu'Alexandre, loin de persécuter les Juifs, les protégea, et montra une grande vénération pour le Dieu qu'ils adoraient. Josèphe va plus loin : il prétend que ce prince vint lui-même à Jérusalem, et rendit hommage au Dieu d'Israël. Nous allons faire connaître cette anecdote, comme curieuse, et non comme un fait avéré.

L'auteur juif assure qu'Alexandre s'étant approché de Jérusalem à la tête de son armée, le grand prêtre Jaddus, au lieu de lui opposer quelque résistance, fit joncher de fleurs les rues et les chemins. Revêtu de ses ornements sacerdotaux, il sortit en pompe de la ville, à la tête des prêtres et des lévites, et marcha ainsi à la rencontre du vainqueur de l'Orient. Alexandre, saisi de respect à la vue de ce cortége auguste et religieux, s'inclina profondément devant le pontife. Parménion lui en ayant marqué sa surprise, le roi lui répondit : « Ce n'est point le prêtre, c'est « son Dieu que je salue. Ce Dieu m'est apparu lorsque « j'étais en Macédoine ; il m'a encouragé dans mon entre-« prise, en m'annonçant la victoire et me promettant la « conquête de la Perse. » Josèphe dit qu'Alexandre, entré pacifiquement à Jérusalem, sacrifia lui-même dans le temple du Seigneur, et que Jaddus lui montra la célèbre pro-

phétie par laquelle Daniel annonçait ses triomphes et l'établissement de son empire. Il ajouta que le héros accorda aux Juifs beaucoup de faveurs, de privilèges et de liberté.

Jaddus termina sa carrière, et fut remplacé par son fils Onias.

Après la mort d'Alexandre à Babylone, les chefs de son armée partagèrent son empire et l'ensanglantèrent par des guerres longues et cruelles. La Judée devint souvent le théâtre de ces combats ; mais pendant les trente années qui s'écoulèrent depuis cette époque jusqu'au règne d'Antiochus Épiphane, la république, tantôt favorisée, tantôt maltraitée par les vainqueurs, conserva son indépendance. Nous n'avons point de guides certains pour nous conduire au milieu de cette multitude d'événements. Josèphe est le seul historien qui les rapporte avec détail, et sa partialité a souvent fait douter de la vérité de ses récits.

Nous dirons seulement que Ptolémée Soter traita les Juifs avec rigueur : il en envoya cent vingt mille en Égypte.

Ptolémée Philadelphe, son successeur, protégea la république, lui rendit ses bannis ; et, comme il s'occupait avec soin d'enrichir la bibliothèque d'Alexandrie de tous les manuscrits curieux, il demanda au grand prêtre Éléazar de lui envoyer soixante-douze Hébreux pour traduire la loi de Moïse.

On lut publiquement cette traduction, et le roi d'Égypte fit de riches présents au temple de Jérusalem. Il survint entre l'Égypte et la Syrie de longues guerres qui désolèrent la Judée. Le grand prêtre Onias, neveu d'Éléazar, mécontenta les Égyptiens par son avarice, leur refusa le tribut ordinaire, et attira de grandes calamités sur son pays.

La Judée fut conquise par Antiochus le Grand, qui protégea les Juifs, leur témoigna une grande confiance, se servit de leurs troupes avec succès, et leur accorda le droit de bourgeoisie à Antioche et dans plusieurs villes de l'Asie.

Ptolémée Épiphane reprit la Judée sur Antiochus, qui

s'en empara de nouveau, et la céda ensuite pour faire partie de la dot de Cléopâtre sa fille, qui devint la femme de Ptolémée et le gage de la paix.

Ptolémée Évergètes, ne pouvant obtenir d'Onias l'argent qu'il demandait, menaça Jérusalem d'une destruction totale. Un riche Hébreu, nommé Joseph, fils de Tobie, apaisa son courroux par de magnifiques présents, et acquit un grand crédit en Égypte et en Judée, malgré la rigueur avec laquelle il leva les impôts pour satisfaire le roi.

Hyrcan, fils de Joseph, rendit de grands services à sa patrie, et lui conserva la faveur de Ptolémée; mais sa puissance et ses richesses excitèrent la haine de ses frères, qui voulurent l'assasssiner. Il leur résista, en tua deux, sortit de Jérusalem, et se retira au delà du Jourdain, près de Hessédon, où il construisit une forteresse, d'où il sortait souvent pour faire la guerre aux Arabes. Il conserva sept ans son indépendance; mais lorsque Antiochus Épiphane conquit la Judée, craignant le courroux de ce prince, il se tua.

Les Romains ayant déclaré la guerre à Antiochus le Grand, ce prince perdit contre eux une bataille dans laquelle il fut fait prisonnier. On l'obligea à payer un tribut énorme; et de trois fils qu'il avait, le premier et le dernier restèrent à Rome pour y être élevés, et pour y répondre de la fidélité de leur père.

Antiochus, obligé d'accabler la Syrie d'exactions pour acquitter son tribut, périt de la main de ses sujets. Séleucus Épiphane, le second de ses fils, lui succéda et laissa régner en son nom la reine Laodice, sa mère.

Dans ce temps la république des Juifs était gouvernée par le grand prêtre Onias, troisième pontife de ce nom. Onias, par sa piété, sa justice et son inflexible fermeté, maintenait l'ordre dans la république, et la faisait respecter au dehors; sous son administration, la Judée vivait heureuse et florissante.

Un lâche factieux troubla cette tranquillité. Ce misérable, nommé Simon, de la tribu de Benjamin, n'était ni lévite ni prêtre; mais, chargé de la police extérieure du temple, son emploi lui donnait quelque crédit. Il voulut s'en servir pour favoriser des Juifs corrompus, et pour introduire quelque relâchement dans l'exécution des lois; la rigueur d'Onias fit avorter ses projets. Simon, irrité, vint trouver Apollonius, gouverneur de Phénicie, et lui dit secrètement que le temple de Jérusalem renfermait d'immenses trésors qui n'étaient point employés au service public. Séleucus, informé de cette nouvelle, résolut d'en profiter. Il chargea Héliodore, intendant de ses finances, d'aller à Jérusalem, et de s'emparer de ce trésor.

En vain le grand prêtre Onias s'efforça de persuader à l'envoyé que Simon l'avait méchamment trompé; Héliodore voulut s'en assurer par ses yeux, et déclara qu'il entrerait lui-même dans le temple, au mépris des lois divines qui défendaient à tout profane l'accès de ce lieu sacré.

A cette nouvelle, toute la ville est remplie de consternation. Ses habitants jettent des cris, versent des larmes; les prêtres sont prosternés au pied de l'autel; toutes les mains sont levées vers le ciel; toutes les voix adressent au Seigneur d'ardentes prières. Héliodore, à la tête de ses gardes, se prépare à forcer la porte du temple. Tout à coup paraît un cavalier d'un aspect formidable, couvert d'une armure d'or; son coursier frappe Héliodore des deux pieds de devant et le renverse. Deux jeunes hommes, pleins de majesté, et richement vêtus, le frappent sans relâche à coups de fouet; l'impie est jeté à demi mort hors de l'enceinte du temple, et Jérusalem passe subitement du désespoir à la joie. (An du m. 3828. — Av. J.-C. 176.)

Héliodore, saisi de la crainte de Dieu, le remercia d'avoir épargné sa vie. Il revint près de Séleucus, le détrompa, et fut depuis aussi zélé pour servir les Juifs qu'il s'était montré d'abord ardent pous les persécuter.

Simon ne fut point découragé par le mauvais succès de son entreprise. Appuyé par le crédit d'Apollonius, il se mit à la tête de tout ce qu'il y avait de Juifs infidèles et d'hommes perdus dans Jérusalem. Par ce moyen, il excita tant de troubles, que le grand prêtre Onias, ne trouvant plus d'autre remède contre ces désordres, sortit de Judée, et courut implorer le secours et l'autorité du roi Séleucus. Il fut reçu à sa cour avec la vénération qu'inspirait sa vertu. Mais les dispositions favorables de Séleucus restèrent sans effet. Ce monarque mourut, et ne put assurer le trône à son fils Démétrius. Les Romains, suivant les maximes de leur politique artificieuse et dominatrice, envoyèrent en Syrie le frère aîné du feu roi, Antiochus Épiphane, qui avait été élevé à Rome, et que Dieu destinait à être le fléau de la Judée.

Jason, indigne frère du grand prêtre Onias, profita de son absence pour usurper le pouvoir. Il se lia avec Simon et avec tous les hommes adonnés à la débauche et à l'idolâtrie ; enfin, pour consommer sa perfidie, il vint trouver Antiochus, lui donna trois cent soixante talents d'argent pour obtenir le sacerdoce, et lui en promit deux cents autres si le roi lui permettait d'établir à Jérusalem les usages des Grecs, des lieux publics d'exercice, et des académies pour la jeunesse. Antiochus, qui avait besoin d'argent pour combattre le parti de son neveu Démétrius, accorda à Jason tout ce qu'il lui demandait.

Dès que celui-ci se vit revêtu du souverain sacerdoce, appuyé d'une troupe d'apostats et de gens débauchés, il persuada au peuple que tous ses malheurs venaient de la loi de Moïse, dont la rigueur isolait les Juifs des autres nations, en leur défendant toute alliance avec elles, et tout rapport de culte et de mœurs.

Bientôt Jérusalem fut rempli de jeux, de fêtes païennes, de profanations, et le grand prêtre lui-même envoya de l'argent à Tyr pour y faire un sacrifice à Hercule.

Antiochus, après une assez longue guerre interrompue

par une paix et par un partage de peu de durée, triompha de son neveu Démétrius, l'envoya en otage à Rome, devint le seul maître de la Syrie, et, enivré de ses succès, entreprit la conquête de l'Égypte, que gouvernait alors Ptolémée Philométor, dont le père, Philopator, avait eu tant de guerres à soutenir contre le grand Antiochus. Son ambition l'aveuglait au point de lui faire oublier que Rome s'était toujours opposée à la réunion des empires d'Égypte et d'Asie.

Antiochus remporta de grandes victoires en Égypte; mais la résistance de cette nation et la politique romaine le forcèrent de renoncer à cette conquête. Il se contenta de faire une paix glorieuse, et tourna ses vues du côté de la Judée, dont il médita dès lors la ruine. L'accueil qu'il reçut à Jérusalem, et les présents que lui fit la république, ne changèrent point ses projets; ils en retardèrent seulement l'exécution.

Le pontife Jason jouissait tranquillement du fruit de ses crimes, mais une perfidie semblable à la sienne le punit bientôt de sa trahison. Il avait chargé son frère Ménélaüs de porter le tribut des Juifs à Antiochus. Ce frère perfide capta la faveur du roi par des louanges, des présents et des promesses. Jason fut déposé, et Ménélaüs le remplaça. Fier de son succès, il crut pouvoir éluder les engagements pris avec le roi; il ne paya point le tribut aux époques prescrites. Le roi le destitua, et donna sa place à son frère Lysimaque.

Peu de temps après, les villes de Tarse et de Mallo en Cilicie se soulevèrent contre Antiochus, parce que le roi les avait cédées à une de ses concubines. Ménélaüs, furieux de sa déposition, voulut profiter de ce soulèvement; il vendit des vases d'or volés par lui dans le temple, et porta le prix de ce sacrilége à Andronic, gouverneur d'Antioche, pour l'aider à apaiser la révolte de la Cilicie. L'ancien grand prêtre, le vertueux Onias, apprenant dans le fond de sa retraite cette profanation des vases sacrés, éclata en repro-

ches contre son frère Ménélaüs. Celui-ci, craignant que la voix d'Onias ne réveillât l'indignation des Juifs, engagea Andronic à se défaire d'un censeur si austère et si dangereux. Andronic, déguisant son barbare dessein, invita Onias à une conférence, et lui enfonça un poignard dans le cœur. Malgré la dépravation qui existait alors à Jérusalem, la mort de ce vieillard révéré répandit parmi les Juifs une extrême désolation; les païens mêmes partageaient leur douleur; et tous, malgré la diversité de leurs intérêts et de leurs cultes, adressèrent à Antiochus de violentes plaintes contre l'auteur de cet attentat. Antiochus, informé de cet événement, donna des regrets à la mémoire d'Onias, et le vengea en ordonnant la mort d'Andronic.

Cependant le pontife Lysimaque continuait à Jérusalem ses pillages et ses sacriléges, lorsque tout à coup le bruit se répandit dans la ville qu'il avait enlevé et caché les trésors du temple. La multitude s'enflamma de colère, et se souleva contre lui. Il voulut en vain résister à la tête de trois mille hommes qui lui étaient dévoués; sa troupe fut dispersée, et on le massacra lui-même à la porte du temple. L'anarchie suivit cette sédition. On s'adressa au roi pour la faire cesser; mais, à la grande surprise des gens de bien qui réclamaient son autorité, il rendit le sacerdoce à Ménélaüs, l'auteur et l'instigateur de tous les crimes commis depuis plusieurs années. Dès ce moment, le vice triompha; la vertu fut proscrite; on supposa des crimes à la richesse. Ménélaüs protégea tous les brigands, extermina tous les hommes de courage et de mérite; et Jérusalem, sans défense et sans protection, devint le théâtre des vengeances et des cruautés de ce tyran féroce.

Cependant, tous ces malheurs qui accablaient Jérusalem n'étaient encore qu'un faible présage des calamités qui devaient bientôt fondre sur la Judée.

« Dieu, dit l'Écriture, voulut encore porter son peuple au « repentir, et l'avertir par des prodiges de sa prochaine « destruction. (An du m. 3834.—Av. J.-C. 170.) On entendit

« un bruit affreux dans le ciel ; on vit dans les airs une « multitude d'hommes armés de casques et d'épées, des « cavaliers qui se livraient des combats et se lançaient des « dards. Mais ces sinistres augures ne touchèrent point le « cœur de l'impie Ménélaüs et de ses partisans. » Dans ce temps, Antiochus Épiphane, ayant accru ses forces, ses richesses et sa puissance, revint à ses premiers projets contre l'Égypte, et entra dans ce royaume à la tête d'une très-forte armée, espérant que la faiblesse de Ptolémée Philométor lui opposerait peu de résistance. Mais la prédiction faite autrefois par Daniel s'accomplit. Les Romains unirent leurs forces à celles des Égyptiens, et le roi de Syrie, vaincu par eux, fut obligé de renoncer à son entreprise. Pendant son expédition, le bruit de sa mort courut dans la Judée ; et Jason, l'ancien grand prêtre, qui n'ignorait pas combien les cruautés de son frère Ménélaüs excitaient de haine contre lui, crut le moment favorable pour entrer dans Jérusalem, et pour s'emparer de nouveau du sacerdoce. Son projet réussit : Ménélaüs, enfermé dans Jérusalem, se trouva contraint de se retirer dans la citadelle. Jason aurait pu jouir longtemps de sa victoire, s'il en eût usé avec modération ; mais il se comporta en vainqueur irrité, et se livra à la vengeance. Cette conduite révolta les habitants de Jérusalem, assez malheureux pour n'avoir que le choix des tyrans. Ils préférèrent Ménélaüs, fort de la protection du roi. Jason, vaincu, s'enfuit précipitamment dans son ancienne retraite. Arétas, roi des Arabes, le fit arrêter et mettre en prison. Jason s'échappa et chercha un asile en Égypte. Odieux à tous les partis, il ne put y rester ; mais enfin il se réfugia chez les Lacédémoniens, qui se croyaient descendants d'Ésaü, et fraternisaient avec les Israélites. Il mourut bientôt de misère dans ce pays, où il était si méprisé qu'on lui refusa la sépulture.

Antiochus revenant d'Égypte apprit les nouveaux troubles que Jason avait excités en Judée. Il crut qu'un peuple si remuant ne pourrait jamais être constamment soumis. En-

nemi du culte des Juifs, redoutant leur bravoure et leur esprit d'indépendance, méprisant la perfidie de leurs chefs et leur basse ambition, il résolut, dans sa colère, de réduire la Judée en servitude, d'anéantir la loi de Moïse, de livrer aux faux dieux le temple de Salomon, d'obliger tous les Juifs à n'avoir que le même culte et les mêmes lois, et de faire périr tous ceux qui résisteraient à ses volontés. Pour exécuter ce barbare projet, il marcha rapidement sur Jérusalem. Les habitants de cette ville ne purent lui opposer qu'une faible résistance. Ménélaüs et son parti lui en ouvrirent les portes ; ce vainqueur féroce livra cette grande cité au pillage, et y fit périr quatre-vingt mille personnes de tout âge et de tout sexe : quarante mille furent mises aux fers, et quarante mille vendues. Le roi entra dans le temple, et profana le sanctuaire. Conduit par le sacrilége Ménélaüs, il fit enlever l'autel d'or, le chandelier, les lampes, la table de proposition, les bassins, les vases, les encensoirs d'or, les voiles, la draperie dorée qui couvrait la face du temple ; s'empara de tous les trésors amassés dans ce saint lieu, et emporta dans ses États ce honteux et sacrilége butin, plus fier de sa barbarie qu'Alexandre de sa générosité. Loin de laisser respirer les Juifs après tant de massacres, il confia le soin de les opprimer à Philippe, Phrygien, qu'il chargea du commandement de Jérusalem, et il envoya à Samarie Andronic et Ménélaüs.

Jamais peuple n'éprouva une plus terrible désolation, et cependant les malheurs des Juifs n'étaient pas encore à leur comble.

Bientôt après, Antiochus publia un édit qui abolissait le culte du vrai Dieu, et ordonnait à tous ses sujets de se soumettre aux lois et au culte des Grecs. Il consacra le temple de Garizim à Jupiter Hospitalier, et le temple de Jérusalem à Jupiter Olympien. Apollonius, aussi cruel que son maître, fut chargé de l'exécution de cet édit.

Pour mieux assurer la vengeance du roi, Apollonius déguisa d'abord sa fureur sous une feinte modération ; il at-

tendit, pour assouvir sa colère, le jour de la célébration du sabbat. Presque tous les Juifs qui avaient conservé dans leur cœur le culte de leurs pères se réunirent autour des autels du Seigneur. Apollonius les fit tous passer au fil de l'épée, livra la ville aux flammes, au pillage, et fit raser ses murailles. Au milieu des débris de la cité sainte, Apollonius fit fortifier un quartier appelé *Ville de David*, et y rassembla tout ce qui voulut s'y rendre d'hommes perdus ou de Juifs apostats, qu'il joignit à ses soldats idolâtres. Ce fut là qu'il renferma toutes les richesses dont il s'était emparé ; et cette cidadelle, dit l'Écriture, devint ainsi le siége du démon et de la tyrannie. Tous ceux qui échappèrent au fer des assassins abandonnèrent la ville sainte ; elle ne fut plus peuplée que d'étrangers.

Apollonius vint rendre compte à Antiochus de l'horrible succès de sa mission ; mais le roi, qui voulait étendre partout les malheurs tombés sur Jérusalem, fit publier dans toutes les villes et les bourgs de la Judée la défense de célébrer le sabbat, de circoncire les enfants, et d'offrir des holocaustes au Dieu d'Israël. On y ajouta l'ordre de manger des viandes immondes, d'élever des autels aux faux dieux, et de sacrifier des pourceaux.

Les Juifs jusque-là restés fidèles furent tellement effrayés par la ruine de Jérusalem et par la rigueur des supplices qu'attirait toute résistance, qu'on les vit presque universellement céder partout à la contagion, abjurer leur Dieu et sacrifier aux idoles.

CHAPITRE XXIII.

Fermeté et mort d'Éléazar. — Supplice et mort des Machabées. — Fuite de Mathathias avec ses fils. — Son entreprise courageuse. — Sa victoire sur les Syriens. — Sa mort. — Exploits de Judas Machabée. — Arrivée de Judas à Jérusalem. — Ses pieux travaux. — Ses constructions. — Nouvelles victoires des Juifs. — Défaite de deux généraux juifs. — Maladie et mort d'Antiochus. — Traité de paix. — Nouvelle guerre. — Mort de Ménélaüs. — Nouvelles victoires de Judas. — Mort héroïque d'Éléazar. — Trahison d'Alcime. — Nouvelle guerre. — Victoire de Judas. — Son traité avec les Romains. — Bataille en Judée. — Mort de Judas. — Gouvernement de Jonathas. — Mort d'Alcime. — Alliance de Jonathas et d'Alexandre Bala. — Bataille

entre eux et Démétrius Soter. — Victoire de Jonathas et de Simon. — Mort de Jonathas. — Gouvernement de Simon. — Victoire sur les Syriens. — Mort de Simon. — Jérusalem sauvée par Hyrcan.

ÉLÉAZAR, LES MACHABÉES, JUDAS MACHABÉE ET SES FRÈRES.

Au milieu de cet abattement général, on vit briller des traits de courage qui durent faire pressentir au roi la révolte que fait toujours naître l'excès de l'injustice, et lui apprendre qu'il est plus facile de tuer les hommes que de changer leurs opinions et leur culte.

Un vieillard âgé de cent ans, Éléazar, fut un des premiers à donner le signal d'une sainte résistance. (An du m. 3837. — Av. J.-C. 167.) On employa tour à tour la force et l'adresse pour lui faire manger des viandes immondes ; mais il préféra une mort glorieuse à une vie infâme : « Je demande moi-même le supplice, dit-il ; j'aime mieux périr « que dissimuler. J'échapperais à la main des hommes, « mais non pas à celle de Dieu. Je ne veux pas ternir le peu « de jours qui me restent à vivre ; j'espère en mourant « laisser aux jeunes gens un exemple de fermeté qui leur « apprendra à préférer la loi de Dieu à leur propre vie. » Sa vertu irrita ses bourreaux, qui le firent périr sous leurs coups. Le dévouement et la piété d'Éléazar eurent bientôt des imitateurs.

On exposa à des épreuves plus cruelles sept frères, que leur martyre rendit fameux, et que l'Écriture nomme Machabées. Ils étaient jeunes et de famille distinguée : on louait généralement leur ardente piété. Antiochus crut que leur jeunesse céderait à sa puissance, qu'il les forcerait à sacrifier aux idoles, et que leur exemple porterait le peu de Juifs restés fidèles à les imiter. Il les fit venir en sa présence, mais, les trouvant insensibles à ses séductions et à ses menaces, il espéra que la douleur affaiblirait leur courage, les livra tour à tour aux plus affreux tourments, et rendit leur mère témoin de leur supplice. On leur coupa les mains et

les pieds, et, lorsqu'ils n'étaient plus qu'un tronc informe, ils furent jetés dans une chaudière pour y trouver la fin de leur existence. Aucun d'eux ne céda au tyran ; tous lui parlèrent avec une fière liberté ; ils attribuèrent leurs malheurs aux péchés du peuple, et prédirent au roi qu'il serait puni et terrassé par ce Dieu qu'il osait combattre (même année, 3837).

Antiochus, pensant que sa cruauté lui serait plus nuisible qu'utile si aucun d'eux ne cédait à son autorité, parut s'attendrir un moment en faveur du plus jeune des Machabées. Il employa pour le séduire les caresses et les promesses, lui fit envisager le sort le plus brillant s'il voulait lui obéir, et engagea sa mère à sauver le seul fils qui lui restât. Mais cette femme courageuse ne parla à son fils que pour l'affermir contre toute crainte, et pour l'empêcher de renoncer à la gloire de ses frères par une lâcheté. Le jeune enfant demeura fidèle, et le roi, furieux, le fit périr ainsi que sa mère.

Tandis que toutes les villes de la Judée et des pays circonvoisins voyaient leurs habitants consternés livrés au fer des bourreaux ou à la honte de l'apostasie, Mathathias, prêtre de la famille d'Aaron, révéré dans sa patrie par sa naissance et ses vertus, s'échappa de Jérusalem avec ses fils, non pour fuir le martyre, mais dans l'espoir de défendre l'indépendance de sa nation, son culte, ses lois, et de la venger de tant d'injures et de cruautés.

Il se réfugia sur une montagne déserte, près de la ville de Modin. Ses enfants s'appelaient Jean, surnommé Gaddès ; Simon, surnommé Thaci ; Judas, appelé Machabée ; Éléazar, nommé Abbaron, et Jonathas, surnommé Appus. Jamais, dans aucun pays, on ne vit d'hommes dont les noms fussent plus dignes d'être conservés dans la mémoire de leurs compatriotes.

La Judée était esclave ; on avait exterminé ses guerriers, pillé ses richesses, renversé ses autels et ses lois. L'empire d'Asie pesait tout entier sur elle ; les troupes

d'Antiochus occupaient toutes ses forteresses. Le peuple, fatigué de massacres et de persécutions, n'avait plus, de sa ruine totale, d'autre bien à conserver que la vie ; et pour la racheter, tout obéissait au vainqueur.

Dans un tel état d'abaissement et de consternation, il paraît prodigieux qu'un seul homme, sans autre secours que son courage et sa famille, ait pu former le projet d'affranchir sa nation, de chasser l'étranger, de rétablir la république des Juifs, et de relever un temple dont toutes les nations avaient conspiré et consommé la ruine. C'est cependant ce projet glorieux que conçut Mathathias, et qu'accomplirent ses héroïques enfants.

Il commença d'abord par un de ces coups hardis qui seuls peuvent électriser des âmes abattues, en les étonnant par une grande audace et en les enflammant par un grand exemple.

Il entra dans la ville de Modin, parla au peuple, lui rappela sa gloire passée et son humiliation présente, mais chercha vainement à lui faire préférer une mort glorieuse au sacrilége et à l'apostasie. Les officiers d'Antiochus se présentèrent, ordonnèrent de sacrifier aux idoles ; tous gardaient un honteux silence. Un Juif, plus corrompu ou plus effrayé que les autres, s'avance au pied de l'autel pour faire son sacrifice ; Mathathias, indigné, lui plonge une épée dans le sein, tue l'officier syrien qui le protégeait, et renverse aux yeux de sa troupe et l'autel et l'idole. (An du m. 3837.—Av. J.-C. 167.) Il représente ensuite aux habitants qu'après une telle action il n'y a plus de salut à espérer pour la ville qui en a été le théâtre, et qu'il ne reste plus qu'à vaincre ou à mourir. La foule, faible et indécise, se disperse ; les hommes courageux entourent Mathathias et se retirent avec lui sur la montagne déserte qu'il habitait. Son parti s'y grossit peu à peu de tous ceux qui conservaient quelque religion et quelque vaillance. Les troupes d'Antiochus vinrent l'attaquer ; mais, animés par le désespoir, les Juifs battirent leurs ennemis et les mirent en fuite.

Ce premier succès augmenta les partisans du vengeur d'Israël, qui fut bientôt en état de s'étendre hors de sa retraite, de remporter de nouveaux avantages et d'affranchir plusieurs villes du joug honteux des Syriens.

Mathathias, fort avancé en âge, termina bientôt sa glorieuse carrière : il chargea, en mourant, son fils aîné, Simon, de l'administration, et Judas de la guerre.

Judas, comme on l'a vu plus haut, portait le nom de Machabée, heureux présage de ses victoires. Cet illustre guerrier devint la gloire d'Israël, qui lui dut sa délivrance. Une valeur indomptable, une piété sans bornes, une justice inflexible, une célérité inconcevable dans ses entreprises, formaient les principaux traits du caractère de ce héros, qui défit et ruina, à la tête de six mille hommes, les innombrables armées de la Syrie, conquérant d'autant plus fortuné que son pays fut sa seule conquête, et que la justice conduisit toujours ses armes. « Il se revêtit, « dit l'Écriture, de ses armes comme un géant, et son « épée mettait à couvert toutes ses troupes. Il parut dans « les combats comme un lion qui court à sa proie, et ré- « pandit de toutes parts la terreur de son nom. »

Apollonius fut le premier des généraux d'Antiochus dont il triompha. (An du m. 3838. — Av. J.-C. 166.) Dès le commencement de la bataille, il se précipita sur le général ennemi, le tua et s'empara de son épée. Cette prompte victoire de Judas jeta la consternation et l'épouvante dans l'armée syrienne; privée de son chef, elle prit la fuite, et laissa aux Juifs un immense butin. Judas comptait plus sur le courage que sur le nombre de ses soldats. Il ne voulait en avoir près de lui que de dévoués, renvoyait ceux qui montraient quelque crainte, et punissait avec la dernière rigueur tous les Juifs qui violaient la loi de Moïse.

On appelait *assydéens* les Juifs dispersés dans les pays étrangers; ils avaient une synagogue séparée de celle de Jérusalem, et on y observait avec plus de zèle et de régularité la loi de Dieu. Dès que les assydéens furent informés

des succès de Judas, ils se rallièrent à lui, mais leurs secours ne faisaient que réparer les pertes occasionnées par la guerre : de sorte que ses troupes, dans une lutte si terrible contre des armées de vingt, de quarante et de cent mille hommes, ne devinrent jamais assez fortes pour qu'il pût montrer en campagne plus de sept ou huit mille guerriers.

Séron, général des troupes de Syrie, marcha contre Judas pour venger Apollonius; mais il ne fit qu'augmenter la gloire des Juifs par sa défaite (même année, 3838). Antiochus, apprenant ces deux victoires, tenta les plus grands efforts pour se venger. Ptolémée, Nicanor et Gorgias, les trois plus renommés de ses généraux, marchèrent en Judée, à la tête d'une armée de quarante-sept mille hommes choisis. Judas se prépara à soutenir cette attaque. Quoique Jérusalem l'eût reçu sans résistance, il ne jugea pas convenable, dans l'état où était le temple, d'y sacrifier encore. Il réunit les lévites à Masphath, et, après y avoir invoqué le Seigneur, il renvoya dans leurs foyers les hommes mariés et tous ceux que leurs propriétés, leurs affaires ou leur timidité rendaient plus faibles et plus inquiets des événements. Ensuite il dit à la petite troupe qui lui restait : « Fortifiez votre courage; demain nous combattrons ces « nations rassemblées pour nous perdre et pour renverser « notre religion. Songez tous qu'il vaut mieux mourir « dans le combat que d'être témoin des malheurs de sa « patrie et de la destruction de son culte. » Gorgias, à la tête d'un gros détachement, avait fait une marche rapide pour surprendre Judas dans son camp d'Emmaüs, et toute la grande armée de Syrie croyait que cette entreprise allait terminer la guerre. Machabée, informé de ce projet, quitta ses retranchements, et, par une autre route courut, à la tête de trois mille hommes, surprendre et attaquer l'armée syrienne, pendant que Gorgias trouvait le camp juif vide et désert.

Les Syriens, surpris de cette attaque imprévue et des prodiges de valeur que faisaient trois mille hommes sans

boucliers, sans épées, et armés seulement de massues, prirent la fuite, malgré les efforts de Ptolémée et de Nicanor. Les Juifs se saisirent des armes des vaincus, les poursuivirent, et leur inspirèrent une telle terreur, qu'ils évacuèrent entièrement la Judée.

Gorgias, revenant alors et voyant la déroute de la grande armée, n'opposa aucune résistance à Judas, et prit aussi la fuite avec sa troupe. Les Juifs, délivrés de leurs ennemis, trouvèrent dans le camp syrien une grande quantité d'or, d'argent, d'étoffes de pourpre et d'autres richesses.

Dans ce temps, Antiochus, quittant sa capitale pour faire la guerre en Perse, avait laissé la régence de Syrie à Lysias. Celui-ci n'eut pas plus tôt appris la nouvelle victoire de Machabée, qu'il résolut, pour éviter le courroux du roi, de venger promptement un si sanglant outrage. Il se mit lui-même à la tête d'une armée de soixante mille hommes, et, se croyant certain du succès, emmena avec lui des marchands de Tyr, auxquels il promit de vendre pour esclaves tous les Juifs qu'il comptait prendre. Il marcha sur Béthoron, et Judas vint au-devant de lui avec dix mille hommes. Lysias fut battu, on tailla en pièces cinq mille de ses soldats. Le régent ne pouvant rallier son armée courut à Antioche pour y faire de nouvelles levées.

Machabée, profitant du repos que lui laissaient tant de triomphes, conduisit l'armée à Jérusalem, et alla avec elle sur la montagne de Sion. Là ils virent les lieux saints déserts, l'autel profané, les portes brûlées, le parvis rempli d'épines et d'arbrisseaux. Les Juifs déchirèrent leurs vêtements, firent un grand deuil, et se couvrirent la tête de cendres. Ils se prosternèrent le visage contre terre, et les airs retentirent du son de leurs trompettes et du bruit de leurs gémissements. Judas, ayant placé une partie de ses gens autour de la citadelle pour y contenir les Syriens et les apostats qui y étaient demeurés, employa tout le reste des Juifs à purifier le temple, à le rebâtir ainsi que le sanctuaire, à relever l'autel du Seigneur, à replacer dans

le lieu saint de nouveaux vases, de nouveaux voiles et de nouveaux ornements. Tous ces travaux terminés, on célébra solennellement la dédicace du temple, on immola des holocaustes, et Machabée offrit un sacrifice en actions de grâces pour la délivrance d'Israël.

Lorsqu'il eut rempli ce pieux devoir, il fortifia la montagne de Sion, environna la ville de murs et de tours, et fit construire des forteresses dans le pays.

Les Iduméens, les Ammonites et les Galiléens voyaient d'un œil jaloux Jérusalem se relever de ses ruines. Ils rassemblèrent une grande armée sous les ordres de Timothée. Simon et Judas son frère livrèrent plusieurs combats à ces peuples, les battirent, prirent d'assaut plusieurs villes, et firent beaucoup de butin et d'esclaves.

Les Arabes grossirent encore le nombre des ennemis et des victoires des Juifs. Un seul échec troubla le cours de tant de prospérités. Tandis que Judas, Jonathas et Simon poursuivaient leurs succès, deux généraux juifs, Joseph et Azarias, voulant aussi leur part de gloire, attaquèrent imprudemment à Jamnia les Syriens commandés par Gorgias. Il battit les Juifs, leur tua deux mille braves, les mit en déroute, et les força de fuir et de retourner en Judée.

Cependant Antiochus Épiphane, après avoir attaqué sans succès Élymaïde et Persépolis dont les richesses avait tenté son avarice, retournait tristement à Babylone, lorsqu'il reçut la nouvelle de la défaite de ses armées en Judée. Furieux de voir que Jérusalem reprenait son indépendance, et que l'autel du Dieu d'Israël s'était relevé sur les débris de l'idole de Jupiter, il jura qu'il irait lui-même dans cette ville, et qu'il en ferait le tombeau de tous les Juifs; mais, pour le punir, dit l'Écriture, « le Seigneur « frappa ce prince d'une plaie incurable qui déchirait ses « entrailles. » Loin d'être détourné de son dessein par cette maladie, et ne respirant que vengeance, il voulut qu'on accélérât sa marche; mais, lorsque ses chevaux couraient

avec impétuosité, il tomba de son char, et tous ses membres furent meurtris par cette chute. (An du m. 3841. — Av. J.-C. 163.)

Bientôt sa maladie empira; toute sa chair se pourrissait, et il sortait des vers de son corps. Accablé de douleurs, humilié et ne conservant plus d'espérance, Antiochus se repentit de ses fureurs. Les livres saints assurent qu'il dit ces paroles : « Il est juste que l'homme soit soumis à Dieu « et que celui qui est mortel ne s'égale pas au Dieu sou« verain. »

Ce monarque expirant nomma pour son successeur Antiochus Eupator, en lui recommandant de se conduire avec modération et justice; il écrivit ensuite une lettre aux Juifs pour les engager à être fidèles à son successeur, et pour les assurer qu'ils seraient traités avec douceur. Après avoir fait ces dispositions, reconnu la puissance de Dieu et témoigné un tardif repentir, Antiochus mourut. Lysias, parent du jeune roi, fut chargé de l'administration du royaume.

Le nouveau monarque de Syrie écrivit à Lysias qu'il savait que les Juifs n'avaient jamais voulu consentir à changer de coutumes et de religion, que c'était là le seul objet de leur révolte, et que, voulant que ce peuple jouît de la paix comme les autres, il ordonnait que leur temple leur fût rendu et qu'on leur permît de suivre les lois de leurs ancêtres. Il chargeait Lysias d'envoyer des députés à Jérusalem, afin d'y conclure un traité. Il joignit à cet ordre une lettre pour les Juifs, qui contenait les mêmes dispositions,

Judas, aussi habile politique que brave guerrier, crut nécessaire de se donner une garantie de la solidité de cette paix, et il implora à cet effet la protection des Romains. Quintus Memmius et Titus Manlius, envoyés du sénat, qui se rendaient à Antioche, écrivirent au peuple juif, et lui confirmèrent les promesses de Lysias et du roi.

La méfiance de Machabée n'était que trop fondée. Antiochus, trompé par des Juifs apostats, et par l'avidité de

ses courtisans, qui renonçaient avec regret à leur domination et à leurs pillages dans la Judée, déclara de nouveau la guerre aux Juifs, dont il voyait avec jalousie les victoires récentes sur les Arabes et les Galiléens.

L'auteur de tous les maux de Jérusalem, le perfide Ménélaüs, excitait de tous ses efforts la vengeance des Syriens; mais il se vit enfin victime de sa trahison. Lysias apprit au roi que les cruautés et les débauches de cet homme avaient donné naissance aux troubles de la Judée et à tous les malheurs qui en étaient résultés; il fut condamné à mort et précipité du haut d'une tour.

Bientôt le roi vint attaquer Judas avec son armée que commandait Nicanor : elle était composée de cent dix mille hommes de pied, cinq mille chevaux, vingt-deux éléphants, et trois cents chariots armés de faux.

Machabée, plein de confiance dans la protection du Seigneur, après avoir ordonné des prières générales, marcha sans crainte au-devant du roi, et donna pour mot d'ordre *la victoire de Dieu*. Ayant pris avec lui les plus braves de ses jeunes guerriers, il attaqua, la nuit, le quartier d'Antiochus, passa au fil de l'épée quatre mille hommes, tua le plus grand nombre des éléphants, et répandit l'effroi dans le camp.

Quelque temps après, il remporta une autre victoire sur l'armée royale; ce fut dans cette seconde bataille qu'un Juif nommé Éléazar, et que quelques versions disent être un des frères de Judas, fit l'action la plus héroïque avec la certitude d'y perdre la vie. Ayant aperçu de loin un superbe éléphant que la richesse de son harnais fit reconnaître pour l'éléphant du roi, il s'élança, s'ouvrit un passage au travers des ennemis, se jeta entre les jambes de cet animal, et mourut écrasé sous son poids (même année 3841). Le roi ne montait point cet éléphant, mais l'éclat d'un coup si hardi augmenta le courage des Juifs et la crainte des Syriens. Cependant Judas, ne pouvant exterminer un si grand nombre d'ennemis, se vit obligé de s'en-

fermer, les uns disent à Bethsura, les autres à Jérusalem, où le roi vint l'assiéger. Sa perte paraissait assurée, lorsque sur ces entrefaites le roi apprit que Philippe, auquel il avait confié le gouvernement de la Syrie, venait de se révolter, probablement à l'instigation des Romains, qui voulaient favoriser le jeune Démétrius, fils de Séleuçus, et le placer sur le trône. Ces nouvelles forcèrent Antiochus à renoncer à ses projets. Il se réconcilia avec Machabée, l'embrassa, le déclara prince de la Judée, enrichit le temple saint de ses présents, et y offrit un sacrifice.

Les craintes d'Antiochus ne tardèrent pas à se vérifier. Démétrius Soter s'empara de la plus grande partie de la Syrie, après avoir vaincu Antiochus et Lysias.

Sous ce nouveau règne, la paix dont les Juifs jouissaient depuis si peu de temps fut troublée par la trahison d'un habitant de Jérusalem, nommé Alcime, qui avait usurpé autrefois la grande prêtrise, et qui était souillé d'idolâtrie. Cet homme vint trouver Démétrius, lui fit de riches présents, et le trompa sur l'état de la Judée, en lui disant que Machabée et les assydéens opprimaient le peuple par leurs rigueurs, et le portaient sans cesse aux séditions et à la guerre. Démétrius, persuadé, d'après les faux avis de ce traître, que la tranquillité publique était inconciliable avec l'autorité de Judas, ordonna à Nicanor d'entrer à la tête d'une armée en Judée, de se saisir de Machabée, et d'investir Alcime du sacerdoce. Nicanor obéit à regret; il estimait Judas, et, l'ayant trouvé en bon état de défense, il persuada au roi de renoncer à sa vengeance, et conclut un nouveau traité avec les Juifs.

Le libérateur de Jérusalem, parvenu à une paix qu'il croyait durable, se maria, et jouit quelque temps du repos de sa gloire. Mais Alcime parvint de nouveau à aigrir le monarque syrien, en lui faisant croire que Nicanor le trahissait. Le général reçut de nouveaux ordres ; il ne lui fut plus possible d'en différer l'exécution, et la guerre recommença.

Judas, suivant sa coutume, étant venu au-devant de l'ennemi, déclara à son armée que l'ombre d'Onias lui était apparue, et lui avait promis la victoire en lui donnant une épée d'or. Les Juifs, rassurés par ce prodige et affermis par leurs prières, ne comptèrent plus leurs ennemis; ils se précipitèrent sur eux, les mirent en déroute, et leur tuèrent trente-cinq mille hommes. Nicanor périt dans cette bataille. Judas célébra sa victoire par un sacrifice solennel, et ordonna qu'elle serait toujours fêtée dans la suite des temps. Les Juifs, irrités, suspendirent la tête de Nicanor aux murs de la forteresse, et sa main à la porte du temple. A cette époque Démétrius était devenu le maître de toute la Syrie par la mort d'Antiochus et de Lysias. Judas, instruit de la grande puissance des Romains, envoya à Rome deux ambassadeurs, nommés Eupolime et Jason. Ils conclurent avec le sénat un traité d'alliance, dont les principales dispositions furent que les Juifs ne donneraient aucun secours aux ennemis des Romains; mais qu'au contraire ils fourniraient des troupes aux armées de la république sans recevoir ni solde ni munitions. Le sénat promettait de son côté que, s'il survenait une guerre au peuple Juif, il l'assisterait de bonne foi, selon que le temps le lui permettrait. En conséquence, le sénat écrivit à Démétrius pour le menacer de ses armes s'il ne cessait de persécuter les Juifs. Malheureusement cette lettre arriva trop tard en Asie. Démétrius, irrité de la défaite de Nicanor, chargea de sa vengeance Bacchide et Alcime. Ces deux généraux entrèrent en Judée, s'emparèrent de Masaloth, et attaquèrent à l'improviste Judas, qui s'était campé à Laïse, et qui n'avait avec lui que trois mille hommes choisis. Machabée, sans espoir de vaincre, mais incapable de crainte, résista aux conseils de ceux qui l'engageaient à fuir. Il chargea l'ennemi, enfonça l'aile droite que commandait Bacchide; mais l'aile gauche des Syriens l'ayant tourné, les efforts de sa vaillance devinrent inutiles. Le combat avait duré depuis le matin jusqu'au soir. Judas, après avoir résisté longtemps à la foule

qui l'entourait, tomba percé de coups. Il expira, et peu de ses braves guerriers échappèrent à la mort par la fuite. (An du m. 3843. — Av. J.-C. 161.)

Jonathas et Simon emportèrent le corps de Judas à Modin, et l'enterrèrent dans le sépulcre de leurs pères. Tout Israël pleura sa mort, en s'écriant : « Nous avons perdu « l'homme invincible qui seul avait sauvé le peuple de « Dieu. »

Bacchide, vainqueur, exerça de grandes vengeances sur les Juifs, et donna le gouvernement du pays aux plus impies. Israël fut accablé d'une si grande affliction, qu'on n'en avait pas vu de pareille depuis la captivité.

Les amis de Judas, indignés et persécutés, se rassemblèrent et prirent Jonathas, frère de Machabée, pour leur chef. Jonathas, à la tête d'une troupe intrépide, marcha contre Bacchide, le battit et le força de se retirer. L'impie Alcime s'était emparé du sacerdoce ; mais, au moment où il voulait profaner le temple, Dieu, dit l'Écriture, le frappa de paralysie, et termina ainsi sa coupable vie. Jonathas, délivré de ses deux ennemis, gouverna deux ans Israël en paix. La guerre recommença de nouveau ; mais Bacchide ayant encore été vaincu par les Juifs que commandait Simon, frère de Jonathas, le général syrien conclut la paix, et ne revint plus depuis en Judée. Ainsi la guerre cessa. Jonathas établit sa résidence à Machmas, ramena la justice en Judée, et en bannit toute impiété.

Après de si longues guerres, il aurait été difficile aux Juifs de se relever si les dissensions de leurs ennemis ne fussent venues à leur secours. Alexandre Bala, fils d'Antiochus Épiphane, voulut s'emparer du trône de Syrie. Démétrius Soter rassembla toutes ses forces contre lui, et, dans le dessein d'être secondé par les Juifs, rechercha l'amitié de Jonathas, lui permit de rebâtir Jérusalem et de lever des troupes. Toutes les forteresses élevées par Bacchide furent évacuées par les Syriens. Jonathas profita rapidement d'une circonstance si heureuse et si imprévue ; il

vint à Jérusalem, en répara les fortifications, rétablit l'ordre dans l'État, et rassembla des troupes.

Alexandre Bala, qui connaissait la vaillance des Juifs et les maux que leur avait faits Démétrius, espérait qu'il viendrait facilement à bout de les engager à faire cause commune avec lui. (An du m. 3852.—Av. J.-C. 152.) Il donna le grand sacerdoce à Jonathas, lui envoya une robe magnifique et une couronne d'or, en lui promettant de s'allier à lui. Démétrius fit de vains efforts pour traverser cette négociation : il affranchit la Judée d'impôts, remit la forteresse de Jérusalem entre les mains de Jonathas, lui céda la ville de Ptolémaïde, et offrit de prendre à sa solde trente mille Juifs pour leur confier la garde de ses forteresses. Jonathas et tout le peuple ne pouvait oublier tout ce qu'ils avaient souffert sous la domination de ce roi : ils se déterminèrent à embrasser le parti d'Alexandre, et leur armée joignit la sienne.

Les deux rois se livrèrent une grande bataille qui dura tout un jour. Démétrius y périt; la victoire d'Alexandre fut complète.

Devenu maître du royaume, il s'empressa de rechercher l'alliance de Ptolémée Philométor, roi d'Égypte, et lui demanda pour épouse sa fille Cléopâtre. Le mariage et le traité furent conclus par les deux rois à Ptolémaïde; ils invitèrent Jonathas à y venir. Il y parut avec un grand éclat, et confondit les calomnies que les Juifs apostats avaient répandues pour le perdre dans l'esprit d'Alexandre. Ce monarque, reconnaissant, le revêtit de pourpre, le fit asseoir près de lui, et le reconnut comme chef et prince de la Judée.

Alexandre ne jouit pas longtemps de son triomphe. Démétrius Nicanor, fils de Soter, rassembla le parti de son père, et réunit bientôt assez de forces pour l'attaquer, et pour envoyer une armée en Judée sous les ordres d'Apollonius.

Jonathas et Simon battirent ce général, mirent son ar-

mée en déroute, en poursuivirent les débris à Azoth, et brûlèrent le temple de Dagon. Alexandre, ayant appris ces brillants succès, combla Jonathas d'honneurs, et lui envoya l'agrafe d'or que portaient les princes du sang royal.

Le roi d'Égypte, informé des troubles de Syrie, conçut le projet de s'en emparer. Il accusa son gendre Alexandre Bala d'avoir voulu attenter à sa vie; et s'étant rendu maître par surprise d'une partie des villes de ce royaume, il fit alliance avec Démétrius Nicanor, et lui donna pour femme Cléopâtre, sa fille, qu'il venait d'enlever à Alexandre. Jonathas ne prit point de parti dans cette guerre, et sut adroitement apaiser Ptolémée, qu'il vit à Joppé, et qu'on avait cherché à irriter contre lui. Alexandre, apprenant l'invasion des Égyptiens, marcha contre eux; mais vaincu dans une bataille, il s'enfuit en Arabie. Zabdiel, prince des Arabes, lui fit couper la tête, et l'envoya à Ptolémée, qui prit le titre de roi d'Égypte et d'Asie; cependant il paraît que ce prince se contenta de ce titre, et qu'il laissa le gouvernement de l'Asie à Démétrius. Celui-ci fut bientôt attaqué par Tryphon, l'un des généraux du dernier roi Alexandre. Une partie des troupes de Démétrius, soulevées, mettaient la vie de ce prince en danger. Il fut sauvé par des Juifs que lui envoya Jonathas. Ils exterminèrent ses ennemis et lui rendirent la liberté.

Démétrius oublia bientôt ce grand service, et fit la guerre au frère de Machabée; mais cette ingratitude ne tarda pas à être punie. Tryphon reprit les armes contre lui, le mit en fuite, et plaça sur son trône le jeune Antiochus Théos. Jonathas et Simon profitèrent de cet événement pour exterminer tous les Syriens qui se trouvaient en Judée, et pour reprendre toutes les places dont ils s'étaient emparés.

Ce fut à peu près dans ce temps que Jonathas renouvela l'alliance des Juifs avec les Romains et les Lacédémoniens. Jusque-là son gouvernement n'avait été qu'une suite de triomphes et de prospérités, mais un grand malheur l'attendait à la fin de sa carrière. Apprenant que Tryphon

voulait détrôner Antiochus et se faire roi d'Asie, il marcha contre lui à la tête d'une armée de quarante mille hommes. Tryphon, n'espérant pas vaincre par la force, employa l'artifice, et trompa Jonathas par ses promesses et ses négociations. Jonathas, sans méfiance, et croyant la paix faite, congédia son armée, ne garda avec lui que trois mille hommes, et se rendit, sur la foi jurée, à Ptolémaïde, pour y conférer avec Tryphon ; mais, dès qu'il y fut entré, on ferma les portes, on le tua, et on passa au fil de l'épée tous ceux qui l'accompagnaient. (An du m. 3861.—Av. J.-C. 143.)

A la nouvelle de sa mort, tous les anciens ennemis de la Judée joignirent leurs efforts à ceux de Tryphon pour détruire Israël ; mais Simon, héritier des talents et des vertus de son frère, ne perdit pas courage dans une circonstance si critique. Les Juifs l'élurent pour prince : il fortifia promptement les places menacées, fit de grandes levées de troupes, et s'allia avec Démétrius Nicanor, qui lui donna le sacerdoce. Tous ses efforts furent couronnés de succès ; il chassa définitivement de la forteresse de Jérusalem les étrangers et les impies qui s'en étaient emparés de nouveau. Hyrcan, son fils, auquel il avait donné le commandement de l'armée, défit ses ennemis en plusieurs rencontres, et s'empara de Gaza et de Joppé.

Simon renouvela les alliances contractées par ses frères ; et sous son administration, la république jouit enfin d'une assez longue paix.

La Syrie, moins heureuse, se voyait toujours déchirée par des guerres civiles. Démétrius continuait à se battre contre Tryphon ; mais il fut vaincu et fait prisonnier. Antiochus Sydètes, son fils, le vengea, et vainquit Tryphon par le moyen des secours que Simon lui envoya. Affermi sur le trône, Antiochus ne songea qu'à rétablir l'antique domination de ses pères en Judée, et y envoya une grande armée sous les ordres de Cendebée. Simon, averti de la marche de ce général, dit à ses enfants : « Nous avons, mes

« frères et moi, délivré trois fois notre patrie, et l'orgueil « de tous nos ennemis s'est humilié devant nous. Je suis « vieux : c'est vous maintenant qui devez combattre, dé- « fendre votre culte, vos lois, et sauver votre pays. Mar- « chez. » Hyrcan et Judas obéirent promptement à leur père, et réalisèrent complétement toutes ses espérances. Ils marchèrent contre les Syriens, et livrèrent bataille à Cendebée. Judas fut blessé dans cette action : Jean Hyrcan, son frère, le vengea, mit l'ennemi en fuite, le poursuivit et lui tua dix mille hommes : c'est ainsi que la paix fut rétablie en Judée.

Quelque temps après, Simon, accompagné de deux de ses fils, Mathathias et Judas, parcourut tout le pays pour établir universellement l'exécution des lois, des règlements, et pour réformer les abus. Arrivé à Jéricho, une abominable trahison y termina sa glorieuse vie. Ptolémée, son gendre et fils d'Abobus, était gouverneur de cette contrée. L'ambition avait corrompu son cœur : il aspirait au grand sacerdoce, et crut l'acquérir par un grand crime. Au milieu d'un festin, il poignarda Simon, ses deux fils et leurs serviteurs, et demanda au roi de Syrie sa protection et son secours. Il envoya en même temps des assassins pour se défaire de Jean Hyrcan ; mais celui-ci, heureusement instruit de ce complot, fit arrêter et tuer ceux qui en voulaient à ses jours. (An du m. 3869. — Av. J.-C. 135.) Il marcha ensuite promptement contre Ptolémée, qui lui échappa en fuyant, et se retira dans le château de Dagon, où il tenait renfermés la mère et les frères d'Hyrcan. Lorsque celui-ci voulut prendre d'assaut la forteresse, le cruel Ptolémée lui montra, sur le haut des murs, sa mère et ses frères, qu'il faisait frapper de verges, et qu'on se préparait à précipiter si l'attaque continuait. La courageuse veuve fit dire à son fils de ne point songer à la sauver, et de ne penser qu'à la vengeance qu'il devait aux mânes de son père et de Judas. Hyrcan ne put supporter l'idée de voir périr sa mère : il changea le siége en blocus, et dès

que la septième année, qui était celle du repos pour les Juifs, fut arrivée, il se retira.

Ptolémée, hors de péril, ne devint pas plus généreux: il massacra la famille d'Hyrcan, et courut chercher un asile près de Zénon Cotylas, prince de Philadelphie.

Antiochus, irrité des victoires de Simon, crut pouvoir profiter de ces troubles ; il entra en Judée, et vint assiéger Jérusalem. Le grand sacrificateur Hyrcan, pour se délivrer d'un tel danger, fit ouvrir le sépulcre de David, d'où il tira plus de trois mille talents. Il en donna trois cents à Antiochus, qu'une révolte appelait dans la Médie. Après avoir sauvé ainsi sa capitale, il employa le reste de son trésor à solder des troupes étrangères qu'il joignit à son armée. Ce fut la première fois que les Juifs permirent à leurs chefs ce moyen si utile pour l'autorité du prince, et si dangereux pour la liberté du pays.

Hyrcan sut habilement profiter de la guerre qu'Antiochus avait à soutenir contre la Médie. Il entra en Syrie, et s'y empara de plusieurs places. Pendant ce temps, Aristobule et Antigone, ses fils, assiégèrent Samarie, en chassèrent les Syriens, et contraignirent tous les étrangers à évacuer la Judée.

Hyrcan jouit en paix, le reste de ses jours, du sacerdoce et de la principauté. Il gouverna pendant trente-trois ans son pays, y maintint l'ordre et la discipline, et laissa une mémoire glorieuse et sans reproche.

Les Juifs croyaient qu'il avait le don de prophétie : il prédit que les deux plus âgés de ses cinq fils ne régneraient pas longtemps. Cette prédiction s'accomplit. (An du m. 3897.—Av. J.-C. 107.) Aristobule lui succéda, et, du consentement du peuple, prit le titre de roi.

Ainsi finit la république juive, qui avait duré quatre cent soixante-onze ans et trois mois depuis le retour de la captivité.

CHAPITRE XXIV.

Tyrannie du roi Aristobule. — Sa mort. — Tyrannie du roi Alexandre. — Sa mort. — Règne d'Alexandra. — Règne d'Hyrcan. — Guerre entre lui et son frère Aristobule. — Expédition de Pompée en Judée. — Siége et prise de Jérusalem par Pompée. — Politique habile d'Antipater. — Sa mort.

ARISTOBULE, ALEXANDRE, ALEXANDRA, HYRCAN, ARISTOBULE, ROIS.

Le nouveau roi signala le commencement de son règne par des actes d'ambition et de cruauté. Il envoya sa mère en prison, parce que Hyrcan l'avait déclarée régente, et qu'elle lui disputait le gouvernement. Il eut même la barbarie de l'y laisser mourir de faim. Trois de ses frères furent aussi enfermés par ses ordres. Le seul Antigone, qu'il aimait, fut d'abord bien traité et associé au trône; mais la reine, jalouse de son crédit, fit croire à Aristobule qu'il conspirait contre lui; et, lorsqu'elle le vit troublé par la crainte, elle fit dire à Antigone que son frère voulait voir une riche armure qu'il possédait. Le malheureux Antigone, trompé par cet avis perfide, se couvrit de ses armes, et se rendit chez le roi. Son frère alors, persuadé qu'il arrivait avec de mauvais desseins, le fit massacrer. Les remords suivirent bientôt le crime, et Aristobule mourut après un an de règne. Sa veuve rendit la liberté aux jeunes princes, et plaça sur le trône Alexandre. Celui-ci fit mourir un de ses frères qui prétendait à la couronne, et conserva la vie à l'autre, qui ne montrait aucune ambition. (An du m. 3898. — Av. J.-C. 106.)

Alexandre combattit avec succès Ptolémée Latyre, roi d'Égypte, et Zénon, prince de Philadelphie. Il suivit l'exemple de son père, et eut toujours des troupes étrangères à sa solde. Ses armes furent moins heureuses contre Obodas, roi des Arabes : vaincu par lui, il se sauva avec peine à Jérusalem. Son règne fut troublé par des révoltes continuelles qu'excitait sa tyrannie: il fit périr plus de cinquante mille Juifs pendant l'espace de six ans. Il voulut, trop tard,

faire succéder la douceur à la sévérité : ce changement parut faiblesse et encouragea la haine. Une partie du peuple se révolta et appela à son secours le roi Démétrius Euchères.

Les deux rois se livrèrent bataille. Alexandre fut vaincu ; mais les Juifs, satisfaits de s'être vengés, et craignant que Démétrius ne profitât de cette victoire pour les assujettir, abandonnèrent ce prince, et se soumirent de nouveau à Alexandre, qui devint à son tour vainqueur de Démétrius, et le força d'évacuer la Judée.

Le roi d'Israël, plus cruel encore dans la prospérité que dans le malheur, couvrit son royaume de prisons et d'échafauds ; et, pendant un festin qu'il donnait à ses concubines, il les fit jouir du barbare spectacle de la mort de huit cents prisonniers qu'il avait ordonné de crucifier à leurs yeux, après les avoir rendus témoins du supplice de leurs femmes et de leurs enfants.

Antiochus, successeur de Démétrius et le dernier des Séleucides, se joignit aux Arabes pour entreprendre une nouvelle guerre contre les Juifs. Alexandre triompha de tous ses ennemis, et sa gloire parut affaiblir dans l'esprit du peuple le souvenir de sa cruauté.

Épuisé par la fatigue et le travail, il mourut après avoir régné vingt-sept ans. (An du m. 3925. — Av. J.-C. 79.) Avant d'expirer, voulant calmer la crainte qu'inspirait à la reine la haine du peuple, il lui dit : « Si vous suivez « mon conseil, vous conserverez tranquillement le trône. « Cachez d'abord ma mort aux soldats. Quand vous serez « retournée à Jérusalem, gagnez l'affection des pharisiens ; « confiez-leur quelque autorité : ils ont tout pouvoir sur « l'esprit du peuple et disposent de sa haine et de son « amour. Feignez de me blâmer pour qu'ils chantent vos « louanges : remettez mon corps entre leurs mains ; dites « que vous leur permettez de se venger du mal que je leur « ai fait, en me privant de la sépulture ; enfin promettez « que vous ne ferez rien sans leur conseil, et je vous

« assure que, si vous flattez ainsi leur orgueil, au lieu de « déshonorer ma mémoire, ils me feront de magnifiques « funérailles, et vous laisseront gouverner avec une en-« tière autorité. »

Alexandra suivit ce conseil, qui réussit comme le roi l'avait prévu. La reine avait deux fils : elle donna le sacerdoce à l'aîné, nommé Hyrcan, dont le caractère pacifique ne lui causait aucune inquiétude ; Aristobule, plus ardent, fut obligé par elle de vivre comme un simple particulier.

Les pharisiens profitèrent de l'autorité qu'on leur laissait pour faire périr Diogène, principal ministre des cruautés du feu roi. Ils voulaient imiter ses rigueurs et condamner tous leurs ennemis au supplice ; Aristobule obtint qu'ils ne seraient qu'exilés. Cette démarche lui forma dès lors un grand parti dans l'État.

Le règne d'Alexandra dura neuf ans. Elle se fit aimer de ses sujets par sa piété et par sa douceur, et respecter de ses voisins, entretenant sans cesse une puissante armée. Tigrane, roi d'Arménie, la menaça d'une invasion ; mais elle fut délivrée de ce danger par les Romains que commandait Lucullus ; et Tigrane, obligé de combattre contre eux, renonça à son entreprise.

La reine, en mourant, avait donné le trône à Hyrcan ; Aristobule, son frère, le lui disputa. Cette rivalité fit bientôt perdre aux Juifs leur liberté. Le sort de toute nation divisée est de devenir la proie de l'étranger : la Judée en offre plus d'un exemple, et Rome ne dut sa grandeur qu'aux querelles des princes et aux discordes des peuples.

Hyrcan, d'abord battu par son frère, suivit les conseils d'un riche Iduméen, nommé Antipater, et se réfugia près d'Arétas, roi des Arabes, qui le ramena en Judée avec une armée de cinquante mille hommes. Aristobule, vaincu à son tour, se renferma dans Jérusalem, où il fut assiégé. Le grand Pompée faisait alors la guerre en Arménie, et avait envoyé en Syrie une armée sous les ordres de Scaurus. Informé de la guerre civile qui déchirait la Judée, il réso-

lut d'en profiter pour soumettre ce pays à la domination de la république romaine. Métellus et Lollius s'étaient emparés de Damas, les Romains entrèrent en Judée ; Aristobule et Hyrcan cherchèrent à gagner Scaurus par des présents. Ceux d'Aristobule, plus riches, firent pencher la balance romaine, et Scaurus ordonna à Hyrcan et aux Arabes de lever le siége de Jérusalem, et de se retirer en Arabie. (An du m. 3941. — Av. J.-C. 63.)

Aristobule ne se contenta pas de ce succès ; il poursuivit ses ennemis, et leur tua sept mille hommes, parmi lesquels était Céphale, frère d'Antipater.

Hyrcan, craignant sa ruine totale, courut aux pieds de Pompée pour implorer son secours. Aristobule soumit aussi, quoique à regret, sa dignité à cette humiliation politique, qui lui semblait insupportable. Il se rendit auprès de Pompée avec un grand cortége, mais, indigné de la hauteur du général romain, il rompit la négociation et se retira dans une forteresse. Cerné par les Romains, il céda quelque temps à la force, et donna aux gouverneurs de ses places les ordres que lui dictait Pompée. Cette condescendance lui procura une liberté dont il profita promptement pour se retirer à Jérusalem et se préparer à la guerre. Pompée le poursuivit et l'assiégea dans cette ville ; le parti d'Hyrcan ouvrit les portes de la ville aux Romains ; celui d'Aristobule défendit le temple avec tant de vigueur, que le siége dura trois mois. Enfin, Pompée, qui avait profité du jour du sabbat pour accélérer ses travaux et avancer ses tours, ordonna l'assaut. Le fils de Sylla, Cornélius Faustus, franchit le premier la muraille ; les Romains prirent la forteresse, y tuèrent douze mille Juifs, égorgèrent les sacrificateurs, qui continuaient leurs fonctions malgré l'appareil des armes et les cris des combattants.

Pompée entra avec respect dans le temple, le sauva du pillage, gagna la faveur du peuple par ses égards pour son culte, pour ses coutumes, et rétablit Hyrcan dans la sa-

cerdoce. Mais, s'il rendit à la Judée une liberté apparente, il détruisit réellement sa puissance, en rétablissant les Samaritains dans leur indépendance, et en restituant aux Syriens les pays conquis par les Juifs.

Pompée apprit à Jérusalem la mort de Mithridate : il laissa la Judée isolée, ruinée, tributaire, et partit pour Rome, emmenant prisonniers Aristobule, ses deux fils et ses deux filles. L'un de ses captifs, Alexandre, fils aîné d'Aristobule, se sauva en chemin, revint dans son pays, se mit à la tête d'un parti, et fut vaincu par Gabinius, qui conserva dans la Judée le gouvernement républicain. Aristobule trouva aussi le moyen de s'échapper de Rome. Mais, encore plus malheureux que son fils, il fut battu, pris et envoyé à Rome par Gabinius, qui remporta de nouveaux succès contre Alexandre.

Crassus succéda à Gabinius, vint dans la Judée, la ravagea, pilla le temple de Jérusalem, et emmena trente mille prisonniers, après avoir fait périr, par le conseil d'Antipater, les plus grands partisans d'Aristobule. (An du m. 3950. — Av. J.-C. 54.)

Antipater devint, avec raison, fameux dans l'histoire des Juifs. Né dans la classe des particuliers, il acquit et conserva un crédit constant au milieu de tous les orages. Son habileté résista aux vicissitudes de la fortune, et il sut diriger à son gré l'esprit des rois et des généraux romains les plus opposés entre eux par leur caractère et leurs intérêts. Ayant épousé une femme d'une des plus illustres maisons de l'Arabie, il en eut quatre fils, Phasaël, Hérode, Joseph et Phéraras, et une fille nommée Salomé. Pour dernière faveur de la fortune, sa famille renversa la dynastie des Asmonéens, qui régnait depuis cent vingt-six ans en Judée ; et Hérode, le second de ses fils, s'empara de leur trône, ainsi que nous le dirons bientôt.

Dans ce temps, César ayant vaincu Pompée, était devenu le maître de Rome. Il envoya Aristobule avec deux légions en Syrie ; le parti de Pompée l'y fit empoisonner, et son

fils eut la tête tranchée. Antipater, prévoyant la fortune de César, lui avait rendu de grands services. Le dictateur lui accorda le titre et les priviléges de citoyen romain, le nomma gouverneur de Judée, confia le gouvernement de Jérusalem à Phasaël, son fils aîné, et celui de Galilée à Hérode, son second fils; enfin il confirma en sa faveur Hyrcan dans le sacerdoce.

Hérode se distingua bientôt dans son gouvernement par la destruction des brigands qui désolaient la Galilée; il en fit arrêter et périr un grand nombre. Hyrcan prétendit qu'il empiétait sur son autorité, et lui ordonna de comparaître à son tribunal; mais la soumission d'Hérode l'apaisa, et il fut absous.

Bientôt on apprit en Judée la mort de César, qui fit naître une nouvelle guerre civile. Antipater, avec son habileté accoutumée, se concilia l'affection de Cassius, en lui donnant les secours d'argent qui lui étaient nécessaires : ce fut là le dernier de ses succès. Matichus, animé par ses ennemis, oublia qu'il lui avait précédemment sauvé la vie, et l'assassina. Hérode, qui s'était emparé de l'esprit de Cassius, vengea son père, et fit tuer Matichus par les Romains.

Cependant Antigone, fils d'Aristobule, à la tête des partisans de son père, attaqua Jérusalem. Il fut battu; mais, ayant imploré le secours des Parthes, il recommença la guerre ; et, comptant plus sur l'artifice que sur la victoire, il engagea Phasaël et Hyrcan à entrer en conférence avec lui. Lorsqu'ils s'y furent rendus, le barbare fit mutiler Hyrcan; Phasaël se tua lui-même. (An du m. 3964. — Av. J.-C. 40.)

Hérode évita le même piége; il se sauva avec sa famille et ses richesses, qu'il renferma dans une forteressse d'Idumée. De là il se rendit en Égypte, où Cléopâtre l'accueillit favorablement; et il partit pour Rome, dans l'intention de réclamer la protection du sénat.

Antoine, qui s'intéressait à lui, plaida sa cause; et le

sénat, irrité du secours qu'Antigone avait demandé aux Parthes, ses ennemis, nomma Hérode roi de Judée.

CHAPITRE XXV.

Siége et prise de Jérusalem par Hérode. — Mariage d'Hérode et de Mariamne.— Conduite d'Hérode envers Hyrcan. — Perfidie d'Hérode envers Aristobule. — Sa justification devant Antoine. — Arrivée de Cléopâtre à Jérusalem. — Victoire d'Hérode sur les Arabes. — Son départ pour Rome. — Mort de la reine Mariamne. — Mort d'Alexandra. — Nouveaux crimes d'Hérode. — Fléaux en Judée. — Constructions d'Hérode. — Édit d'Auguste en faveur des Juifs. — Sacrilége d'Hérode au sépulcre de David. — Mort des enfants d'Hérode et de trois cents officiers. — Mort d'Antipater — Maladie d'Hérode. — Massacre dans l'Hippodrome. — Mort d'Hérode. — La Judée réduite en province romaine.

HÉRODE.

Le nouveau roi réunit une armée nombreuse; et, secouru par les Romains que commandait Ventidius, il échoua d'abord contre Jérusalem, et perdit son frère Joseph dans un combat. Mais bientôt la victoire couronna ses armes; il battit Antigone, et mit le siége devant la ville sainte.

Pendant ce siége, il rendit ses droits et sa puissance plus solides en épousant, à Samarie, Mariamne, fille d'Alexandra, petite-fille du roi Aristobule, et nièce du grand prêtre Hyrcan. Après ce mariage, Hérode, assisté par les Romains, entra dans Jérusalem et y fit un grand carnage. Antigone, aimé du peuple, s'était retiré dans une tour; mais son courage l'abandonna, et il ne sut pas faire respecter son malheur par sa fermeté. Il vint se jeter aux pieds de Sosius, général romain, qui lui prouva son mépris en l'appelant Antigona. On l'envoya ensuite prisonnier à Antoine. Hérode, craignant que ce captif ne s'échappât encore, et ne vînt soutenir ses prétentions et ébranler son trône, envoya de grands présents à Antoine, qui se laissa corrompre et le fit périr. (An du m. 3967. — Av. J.-C. 37.)

L'histoire donne à Hérode le nom de grand, parce qu'il fut habile, brave, heureux et puissant, et que les hommes

ont toujours accordé à l'éclat de la fortune ce titre qui devrait être réservé aux grandes vertus.

Ce monarque, en s'unissant par les liens du mariage à la famille d'Aristobule, n'abjura point sa haine contre elle. La crainte de la voir remonter sur le trône fut pour lui une source continuelle de tourments, et le porta à tous les crimes qu'il commit, et qui rendent sa mémoire exécrable.

Le grand sacrificateur Hyrcan s'était retiré chez les Parthes; Hérode, craignant la légitimité de ses prétentions, désirait l'avoir en sa puissance. Pour y parvenir, il le trompa par des promesses et par les apparences les plus fortes d'amitié et de reconnaissance. Les amis d'Hyrcan l'avertirent en vain du sort qui l'attendait : il crut que, malgré l'opprobre de sa mutilation, Hérode lui rendrait le grand sacerdoce, et partagerait son pouvoir avec lui; il partit pour Jérusalem. Le roi le reçut avec magnificence, et lui témoigna, même publiquement, beaucoup de respect, dans la crainte du peuple, qui révérait sa race; mais il ne lui laissa aucune autorité, le fit exactement surveiller, et donna le sacerdoce à un Juif d'une famille obscure, nommé Anaël. Ce choix déplut aux Juifs; il était contraire à leurs coutumes, parce qu'Anaël se trouvait un de ceux qui étaient restés au delà de l'Euphrate depuis le retour de la captivité.

Mariamne, femme d'Hérode, Alexandra, mère du jeune Aristobule, et Hyrcan, virent dans ces actes le mépris de leurs droits et le présage de leur ruine. Alexandra même envoya des députés à Cléopâtre, reine d'Égypte, pour implorer sa protection. Salomé, sœur d'Hérode, ennemie de Mariamne et de toute la famille d'Aristobule, informa le roi de ses démarches, et l'excita à la vengeance. Alexandra, craignant son courroux, voulut se sauver en Égypte avec son fils; mais elle fut arrêtée et ramenée à Jérusalem.

Tout le peuple Juif marquait le plus vif intérêt pour la

famille de ses anciens rois. Hérode, obligé de dissimuler et de céder, accorda le sacerdoce à Aristobule.

Lorque le jeune prince offrit son premier sacrifice, la gloire de son nom et sa rare beauté émurent le peuple; l'air retentit de ses acclamations. Hérode, furieux, jura dès lors la perte du prince; mais une feinte amitié voila ses cruels projets. Quelque temps après, il emmena sa famille et Aristobule à Jéricho, et donna de grandes fêtes en l'honneur de celui qu'il voulait assassiner.

Au sortir d'un festin, il conduisit ses convives au bord d'un vivier. Aristobule, invité par des jeunes gens à se baigner avec eux, entra dans l'eau; ils se mirent à jouer et à lutter ensemble, et dans cette lutte les agents d'Hérode le firent plonger assez longtemps pour qu'il expirât.

Le roi témoigna une grande douleur de cet événement, et honora par de magnifiques funérailles sa malheureuse victime. La cour connut le crime, mais la feinte douleur du tyran trompa le peuple.

Cependant, on avait porté à Antoine de telles plaintes contre ce forfait, qu'Hérode fut obligé de se rendre près de lui pour se justifier; il confia en partant son autorité à Joseph, mari de sa sœur Salomé.

Tous les sentiments de ce monarque étaient des fureurs : il détestait la famille d'Aristobule, et cependant il adorait la reine Mariamne avec une jalousie si violente qu'il chargea Joseph, dans le cas où il serait condamné par Antoine, de tuer la reine, afin que personne ne pût la posséder après lui.

Son adresse et ses présents le justifièrent pleinement dans l'esprit d'Antoine. Il revint en Judée; et, malgré les efforts de Salomé pour aigrir sa jalousie contre Mariamne, son amour l'emportait, lorsque cette malheureuse reine eut l'imprudence de se plaindre de l'ordre barbare qu'il avait donné en partant. Croyant alors que Joseph, son beau-frère, l'avait trahi par amour, il n'écouta plus que sa haine et Salomé; il fit tuer Joseph, mit Alexandra en

prison, et tint suspendu sur la tête de sa femme infortunée un glaive qu'elle ne devait pas longtemps éviter.

Sur ces entrefaites, la reine d'Égypte, Cléopâtre, vint à Jérusalem. Cette princesse, aussi ambitieuse et aussi cruelle qu'Hérode, voulut inutilement inspirer de l'amour à ce prince; il la connaissait et la détestait. Elle s'était déjà fait céder une partie de son royaume, et il forma, dit-on, le projet de la tuer; mais la crainte que lui inspirait Antoine le retint. Il lui paya le tribut qu'il lui devait, et l'accompagna en Égypte.

Il offrit ensuite à Antoine ses secours contre Auguste; mais Antoine le chargea de combattre les Arabes. Comme il était près de leur livrer bataille, il survint un affreux tremblement de terre qui jeta l'épouvante dans l'armée des Juifs. Les Arabes profitèrent de leur terreur et les battirent. Hérode, aussi adroit que courageux, trouva bientôt le moyen de ranimer ses troupes. Il marcha de nouveau contre les Arabes, les défit complétement, et les assujettit à lui payer un tribut.

Dans ce temps, la bataille d'Actium décida la destinée du monde. Antoine fut vaincu; Octave, depuis Auguste, devint le maître de l'empire. La position d'Hérode, ami d'Antoine, était critique. Octave pouvait le perdre et donner son trône à la famille d'Hyrcan et d'Aristobule. Le roi, dans cette conjoncture difficile, prit le parti d'aller à Rome. Avant son départ, ayant surpris une intelligence entre Hyrcan et les Arabes, il fit périr ce vieillard vénérable, autrefois son maître et son bienfaiteur, fit enfermer dans une forteresse Mariamne et Alexandra, et renouvela à son frère Phéraras l'ordre inhumain de tuer la reine s'il ne réussissait pas dans sa démarche auprès du vainqueur.

L'esprit et l'éloquence de ce roi barbare eurent encore un plein succès; sa magnificence, ses exploits, son adresse lui concilièrent l'amitié du nouvel empereur, et il revint triomphant à Jérusalem.

Son amour pour Mariamne résistait toujours aux intri-

gues de Salomé; mais la reine, ulcérée contre lui, répondit avec froideur à sa passion, et fit renaître ses premiers soupçons. Le grand échanson, gagné par Salomé, accusa la reine d'avoir voulu le porter à empoisonner son époux. Hérode, aigri par les refus de cette infortunée, la fit juger et condamner. Alexandra, sa mère, craignant le même sort, donna un horrible exemple de lâcheté en se joignant aux accusateurs de sa fille. Le roi hésitait encore à ordonner l'exécution du fatal arrêt; mais Salomé, ayant excité une émeute dans le peuple, vint dire à Hérode que les Juifs voulaient donner le trône à Mariamne; il le crut, et envoya au supplice cette reine, aussi fameuse par ses malheurs que par ses vertus et par sa beauté.

L'amour et le remords la vengèrent bientôt. Hérode tomba malade : on désespérait de sa vie. Alexandra, informée de son état, fit une tentative pour s'emparer des forteresses. Le roi l'apprit et la fit mourir.

Hérode, échappé à la mort contre son attente, répandit sa colère et son désespoir sur son peuple, et fit périr sur l'échafaud ses parents, ses amis et une foule d'innocentes victimes. Il viola la loi de Moïse, en établissant à Jérusalem des jeux, des théâtres et des fêtes en l'honneur d'Auguste. Le peuple indigné se révolta et brisa les images qu'on voulait lui faire honorer. Hérode punit les auteurs de la sédition; mais ceux qui les avaient dénoncés, s'étant depuis fait connaître, furent hachés en pièces par les Juifs.

Agité de mille craintes, le roi se crut obligé de fortifier son palais et d'en faire une citadelle.

Peu de temps après, la Judée fut désolée par la peste et par la famine. L'activité d'Hérode pour arrêter la contagion et pour nourrir le peuple apaisa sa haine. Voulant ensuite chasser de sa mémoire l'image de Mariamne et le souvenir de son crime, il épousa la fille d'un lévite, nommé Simon, qui était célèbre par sa beauté; et, afin d'illustrer son obscur beau-père, il lui donna le grand sacerdoce.

Hérode savait que l'éclat des actions des rois et la grandeur de leurs monuments éblouissent le peuple et l'aveuglent sur leurs injustices. Il reconstruisit et embellit le temple du Seigneur; il se fit élever un palais magnifique, et, toujours soigneux de s'attirer l'amitié d'Auguste, il bâtit en son honneur la ville de Césarée, et lui envoya deux de ses fils, Alexandre et Aristobule, pour qu'ils fussent élevés à Rome sous ses yeux.

Son règne affermi fut tranquille pendant quelques années. Il fit encore un voyage à Rome, et en ramena ses enfants. Depuis son retour, les querelles et les malheurs de sa famille recommencèrent avec plus de violence que jamais.

Salomé craignait la vengeance des fils de Mariamne : elle persuada au roi que ses enfants voulaient l'assassiner. Archélaüs, roi de Cappadoce, qui avait donné sa fille Glaphyra en mariage à Alexandre, réconcilia le père avec ses enfants.

Le troisième fils d'Hérode, Antipater, excité par Salomé, se joignit à elle pour perdre ses frères, et donna tant de vraisemblance à ses délations, que le roi vint les accuser lui-même devant Auguste, qui obtint de lui leur pardon.

Ce fut dans ce temps que cet empereur publia un édit très-honorable pour les Juifs, où il vantait leur courage, leur fidélité, et leur confirmait la permission de se gouverner eux-mêmes et de conserver leurs coutumes et leurs rois.

Hérode entreprit encore et poursuivit avec succès une nouvelle guerre contre les Arabes. Épuisé d'argent par les dépenses qu'il avait faites pour embellir Jérusalem et pour conserver l'amitié des Romains, il fit ouvrir secrètement le sépulcre de David, espérant y trouver de grandes richesses. Il voulut même faire déplacer le cercueil de ce roi; mais Josèphe assure qu'il sortit alors du tombeau des flammes qui consumèrent deux ouvriers, et forcèrent le roi à renoncer à cette entreprise sacrilége.

Sylléus, Romain chéri de Salomé, brouilla Auguste avec Hérode; mais l'empereur, reconnaissant qu'il avait été trompé, fit périr Sylléus: et, cédant enfin aux plaintes continuelles qu'Hérode faisait contre ses fils, il ordonna de former une grande assemblée à Bérith pour y juger cette affaire. Hérode s'y rendit: ce père furieux accusa ses propres enfants. Antipater et Salomé avaient séduit les grands officiers du roi, qui déposèrent contre eux. On condamna ces malheureux princes, et ils furent étranglés, par l'ordre d'Hérode, à Sébasti. Le roi fit ensuite massacrer par le peuple trois cents officiers qu'il lui dénonça comme conspirateurs.

Antipater, délivré par la mort de ses frères de tout obstacle pour arriver au trône, voulut se hâter de s'en emparer: il forma un complot pour empoisonner son père. Hérode le fit juger devant Varus, il subit la peine méritée par tant de crimes.

Hérode, accablé de chagrins, de fatigues et de remords, fut enfin attaqué par une maladie cruelle qui le couvrit d'ulcères, lui déchira les entrailles, et fit sortir des vers de tout son corps. Ses souffrances augmentèrent encore sa cruauté: il ordonna à Salomé, sa sœur, pour célébrer ses funérailles, de faire entourer l'Hippodrome de soldats, et d'y faire massacrer les principaux d'entre les Juifs qui s'y trouveraient.

Une nouvelle émeute troubla la fin de sa vie. Le grand prêtre Mathathias et Judas, à la tête d'une troupe de Juifs zélés pour leur religion, arrachèrent un aigle d'or qu'Hérode avait consacré à la porte du temple. Un prompt supplice punit cette action courageuse.

Hérode désigna d'abord un de ses fils, Antipas, pour son successeur; mais il changea son testament et donna le trône à un autre, nommé Archélaüs, qu'il avait eu d'une Samaritaine, et qui était devenu l'époux de Glaphyra, veuve d'Alexandre. Il légua mille talents à l'empereur Auguste et cinq cents à l'impératrice Livie, et termina sa carrière

cinq jours après la mort de son fils Antipater. (An du m. 4003. Av. J.-C. 1.)

Auguste confirma les dernières volontés d'Hérode, mais, bientôt après, sur les plaintes nombreuses que les Juifs formaient contre Archélaüs, il exila ce prince à Vienne, dans les Gaules, et réunit la Judée à la Syrie. Ainsi finit le royaume des Juifs, qui, depuis ce moment, devint province romaine.

CHAPITRE XXVI.

Histoire du monde divisée en trois époques. — Prédiction de l'ange Gabriel à Zacharie. — Sa prédiction à Marie. — Conception de Marie. — Dénombrement suivant l'édit d'Auguste. — Départ de Joseph et de Marie. — Naissance de Jésus-Christ. — Adoration des Mages. — La purification. — Massacre des enfants ordonné par Hérode. — Fuite de Joseph et de Marie. — Baptême sur les bords du Jourdain, par saint Jean-Baptiste. — Les noces de Cana. — Mort de saint Jean-Baptiste. — Fuite de Jésus-Christ en Galilée. — Ses premiers miracles. — Choix des douze apôtres. — Sermon de Jésus-Christ sur la montagne. — Nouveaux miracles de Jésus-Christ. — La transfiguration. — La femme adultère. — Morale de Jésus-Christ. — Autres miracles de Jésus-Christ. — Départ de Jésus-Christ pour Jérusalem. — Cérémonie de la cène. — Trahison de Judas. — Prière de Jésus-Christ au jardin des Oliviers. — Il est arrêté. — Son jugement. — Renonciation de saint Pierre. — Renvoi de Jésus-Christ, devant Hérode et Pilate. — Outrages faits à Jésus-Christ. — Sa condamnation et sa mort. — Les ténèbres et les miracles. — Ensevelissement de Jésus-Christ. — Sa résurrection. — Son apparition à Marie. — Son apparition à deux disciples d'Emmaüs — Son apparition aux apôtres. — Incrédulité de Thomas. — Ascension de Jésus-Christ. — Prédication de saint Pierre. — Conversion de trois mille personnes. — Arrestation de saint Pierre et de saint Jean. — Persécution contre les fidèles. — Conversion de Saul, nommé ensuite Paul.

JÉSUS-CHRIST.

(An du monde 4004.)

Ce fut la dernière année de la vie d'Hérode que naquit Jésus-Christ. Ainsi le règne de ce monarque peut être considéré comme la troisième et la plus grande époque de l'histoire du monde. La première était la création, la seconde le déluge, la dernière fut l'apparition de Dieu sur la terre, la destruction de l'idolâtrie et le salut de tous les peuples, régénérés par le sang du Christ, et appelés par sa mort et par sa résurrection à la connaissance du vrai Dieu.

Jusque-là un seul peuple avait professé le culte spirituel; mais ce peuple devait méconnaître la vérité qui sortit de son sein pour se répandre dans l'univers; et il était prédit que sa destruction, suite de sa dépravation et de son incrédulité, précéderait le salut des autres nations.

Nous ne parlons point ici en simple historien; et puisque nous sommes arrivés au moment d'où date l'ère chrétienne, à cette époque où il ne nous est pas permis de retracer ces grands événements sous le simple rapport de la morale et de la politique, et de séparer l'histoire des Juifs de l'histoire de notre religion, nous ne prendrons en traitant un pareil sujet d'autre langage que celui des auteurs sacrés.

Comme le premier devoir de tous nos lecteurs a été d'étudier l'Évangile, nous ne donnerons ici qu'un extrait court et rapide de ce livre saint, qu'on ne doit toucher qu'avec respect, et seulement dans l'intention de lier les événements entre eux, et de placer, comme elles doivent l'être, la naissance, la vie, la mort de Jésus-Christ, et le commencement de la fondation du Christianisme, dans l'histoire des Juifs, que nous voulons conduire jusqu'à leur destruction.

Nous dirons donc qu'à la fin du règne d'Hérode, signalé par tant de gloire et tant de crimes, tant de puissance et tant de dépravations, les oracles des prophètes se trouvant accomplis, les dix semaines de Daniel terminées, et le temps que Dieu avait marqué pour donner un Sauveur au monde étant arrivé, le Seigneur envoya l'ange Gabriel, d'abord à Zacharie, dans le temple où il sacrifiait, pour lui annoncer qu'il aurait un fils qui s'appellerait Jean, dont la naissance serait la joie et la bénédiction de tout Israël. Six mois après, Dieu envoya le même ange dans le pays de Nazarèth vers une vierge nommée Marie. Elle était mariée à Joseph, descendant de David. Ces deux époux avaient fait vœu de n'être jamais unis que par l'esprit, et Dieu honora ce mariage angélique du fruit le plus divin qui ait jamais paru sur la terre.

Gabriel apprit à Marie qu'elle aurait un fils qu'elle devait appeler Jésus, et qui régnerait dans la maison de Jacob; qu'il serait assis sur le trône de David son père, et que son règne n'aurait point de fin. Pour satisfaire sa curiosité, il ajouta que le Saint-Esprit formerait dans son sein l'enfant dont elle serait la mère. Elle apprit en même temps par Gabriel qu'Élisabeth, qui avait toujours passé pour stérile, était déjà grosse de six mois, par un effet de la vertu toute-puissante de Dieu, à qui rien n'était impossible.

Marie, pénétrée d'admiration et de reconnaissance, alla trouver sa cousine Élisabeth, et ces deux saintes femmes se félicitèrent mutuellement des grâces que Dieu leur avait accordées. La prédiction de Gabriel s'accomplit : Marie devint grosse. Joseph, son époux, forma des soupçons contre sa vertu, et voulut se séparer d'elle ; mais un ange lui apparut, dissipa sa méfiance, lui découvrit le secret de cet enfant divin, et lui ordonna de l'appeler Jésus.

Dans ce temps on exécuta l'édit de l'empereur Auguste qui avait ordonné un dénombrement de toutes les familles de son empire. Marie alors sortit de Nazareth, et se rendit avec son mari à Bethléem pour s'y réunir aux autres personnes de la famille de David. Ainsi se réalisa la prophétie qui avait annoncé que le Sauveur naîtrait à Bethléem. Les maisons et les hôtelleries de cette ville étant pleines, Marie fut obligée de rester dans une étable, où elle accoucha de son divin fils. La nuit même de sa naissance, un ange apprit à des bergers, qui gardaient leurs troupeaux près de là, que le Messie, attendu depuis tant de temps, venait de naître. Les bergers, écoutant sa parole, et le chœur d'une troupe innombrable d'autres anges qui chantaient la gloire de Dieu, coururent vers l'étable où l'enfant était couché dans la crèche, et ils l'adorèrent. Huit jours après sa naissance, Jésus-Christ fut circoncis; car ses parents suivaient religieusement la loi de Moïse. Mais, pour annoncer qu'il arrivait, non-seulement pour les Juifs, mais pour tous les peuples, Dieu donna l'ordre à des rois d'O-

rient de venir rendre leurs hommages et offrir leurs présents au nouveau roi des Juifs, et il fit luire une étoile qui les conduisit jusqu'à Bethléem pour obéir à cet ordre divin. Quarante jours après la naissance de son fils, Marie, pour accomplir une autre loi, vint au temple se purifier, et offrit à Dieu son premier-né. Un saint vieillard, nommé Siméon, conduit et éclairé par l'esprit du Seigneur, arrivait au même moment dans le temple. Aussitôt que sa foi lui eut découvert ce Dieu caché sous la faiblesse d'un enfant, il le prit entre ses bras, rendit grâces au Très-Haut, et s'écria qu'il mourrait en paix, puisque ses yeux avaient vu le Sauveur du monde, et cette lumière qui devait se répandre sur toutes les nations de la terre.

Cependant, le roi Hérode, ayant appris que le bruit de la naissance d'un nouveau roi des Juifs se répandait dans le peuple, et que des rois d'Orient venaient lui rendre hommage, avait engagé ces rois à lui donner quelques détails sur la naissance et la famille de cet enfant, et sur le lieu où il se trouvait. Mais Dieu avait ordonné à ces princes de retourner dans leur pays, sans satisfaire les désirs du roi. Hérode, irrité de leur départ, redoubla de colère lorsqu'on lui raconta les merveilles qui s'étaient passées dans le temple quand on y avait présenté Jésus. Déterminé à tuer cet enfant, il donna l'ordre barbare de massacrer tous les enfants au-dessous de deux ans, à Bethléem et dans les lieux voisins, afin d'envelopper dans ce carnage celui dont il croyait que la vie menaçait son trône; mais Joseph et Marie furent avertis la nuit même de ce projet inhumain. Ils partirent promptement avec leur enfant, et se réfugièrent en Égypte, d'où ils ne revinrent qu'après la mort d'Hérode.

L'Évangile garde le silence sur la vie de Jésus-Christ jusqu'à son baptême, et ne raconte qu'une seule action qu'il fit à l'âge de douze ans. A cette époque, Joseph et Marie étant venus avec Jésus à Jérusalem, selon leur coutume, pour y célébrer la fête de Pâques, partirent pour re-

tourner à Nazareth, après l'octave de la fête. Ils croyaient que leur fils les précédait; mais, au bout d'une journée de chemin, ne le voyant pas parmi leurs parents et les personnes qui les accompagnaient, ils revinrent à Jérusalem pour l'y chercher. L'inutilité de leurs informations les accablait de douleur; enfin, le troisième jour, étant allés au temple, ils le trouvèrent au milieu des docteurs de la loi, les interrogeant, leur répondant, les instruisant plus qu'il n'apprenait d'eux, et les remplissant d'admiration par sa science et par sa modestie. Marie lui reprocha le chagrin qu'il lui avait causé en la quittant. Jésus lui répondit: « Pourquoi me cherchiez-vous? Ne saviez-vous pas qu'il « faut que je me trouve partout où les intérêts de mon « père m'appellent? »

Lorsque Jésus-Christ eut trente-deux ans, Dieu tira du désert saint Jean-Baptiste, qu'il avait destiné à être son précurseur. Il sortit donc de sa solitude, et parut sur les bords du Jourdain, où il prêcha la pénitence, et baptisa tous ceux qui venaient à lui. L'éclat de sa vertu lui attira beaucoup de disciples; et comme tous les habitants de Jérusalem accouraient pour écouter ce saint homme et se faire baptiser, Jésus y vint lui-même, et se cacha humblement dans la foule. Lorsqu'il s'approcha de saint Jean, celui-ci, frappé d'un profond respect, osait à peine verser de l'eau sur le Sauveur. Ce prophète, qui parlait avec tant de fierté aux docteurs de la loi, tremblant devant Jésus-Christ, lui dit: « C'est vous-même qui devez me baptiser, « et vous me couvrez de confusion, en daignant recevoir « le baptême de moi. » Jésus lui répondit qu'il fallait qu'il s'humiliât jusque-là; qu'en l'état où il était, il devait accomplir tous ses devoirs. » Aussitôt qu'il fut baptisé, le ciel s'ouvrit, Dieu fit descendre le Saint-Esprit sous la forme d'une colombe qui se reposa sur la tête du Sauveur; en même temps on entendit du ciel une voix qui dit: « C'est là mon fils bien-aimé, en qui je trouve toutes mes « délices. » Jésus-Christ se retira aussitôt, et Jean-Baptiste

continua de déclarer à tous ceux qui l'écoutaient que Jésus-Christ était le Messie tant promis et tant désiré. Dès que Jésus-Christ fut baptisé, il se retira dans le désert, où il jeûna quarante jours et quarante nuits. Le démon vint l'y tenter, et lui proposa de faire plusieurs miracles. Jésus lui répondit par des passages de l'Écriture, et lui rappela qu'il ne devait point tenter le Seigneur son Dieu. Satan, irrité, voulut qu'il l'adorât lui-même, et lui promit tous les royaumes du monde, dont il lui fit voir l'éclat et la gloire. Jésus lui répondit : « Retire-toi, Satan, car il est écrit : « Vous adorerez le Seigneur votre Dieu, et vous le servi- « rez lui seul. » Cette réponse mit le démon en fuite.

Jésus-Christ sortit du désert, et revint trouver saint Jean, qui s'écria que c'était lui qui était l'agneau de Dieu, qui rachetait le péché du monde. Deux de ses disciples, André et Simon, vinrent trouver Jésus, et s'attachèrent à lui comme au Messie. Jésus prédit à Simon qu'il serait appelé Pierre, et que sur lui il fonderait son Église.

Peu à peu le nombre de ceux qui l'écoutaient s'augmenta, et sa renommée commença à croître avant qu'il eût fait encore aucun miracle.

Quelque temps après, se trouvant à Cana en Galilée, à des noces où était la sainte Vierge, Marie représenta à son fils que le vin manquait à cette fête. Jésus, après avoir répondu à sa mère d'une manière assez dure en apparence, dit la Bible, céda à ses désirs, et changea en vin toute l'eau qui se trouvait dans la maison. Ce premier miracle du Seigneur, suivi de beaucoup d'autres, répandit le bruit de son nom dans le peuple et chez les grands. Un des principaux docteurs, Nicodème, vint le trouver de nuit pour conférer avec lui. Jésus développa devant ce prince de la loi les principes de la foi, de la simplicité et de l'humilité chrétienne ; il lui expliqua comment les hommes devaient être régénérés pour entrer dans son royaume, et lui parla avec tant de force et de clarté de la puissance merveilleuse du Saint-Esprit, de la folie de notre raison qui ne peut

rien croire que ce qu'elle voit, de l'amour de Dieu pour les hommes, qui sacrifiait son fils, dans le dessein de les rendre heureux ; enfin, il lui fit si bien voir que ces mêmes hommes fuient la vérité, parce qu'elle les condamne, et qu'ils ne peuvent guérir de leur aveuglement qu'en recevant la lumière divine, que ce prince des Juifs demeura convaincu de la mission de Jésus-Christ, qu'il soutint par la suite son innocence dans le conseil, et qu'il déclara après sa mort n'avoir pris aucune part à cet horrible crime.

Pendant que Jésus-Christ voyait augmenter en Judée le nombre de ses disciples, saint Jean-Baptiste, appelé à la cour d'Hérode le tétrarque, qui le révérait, parlait avec une noble liberté à ce prince pour lui faire abjurer son amour coupable et incestueux. Son courage lui attira la haine d'Hérodiade. Cette femme, vindicative et cruelle, abusa de la faiblesse d'Hérode, au point d'exiger la mort de Jean. Ce prince satisfit sa passion, et lui envoya la tête du saint prophète.

Les pharisiens, qui commençaient à devenir jaloux de Jésus-Christ, avaient conseillé à Hérode de le faire arrêter. Pour se soustraire à leur vengeance, il se retira en Galilée. Dans son chemin, il rencontra une femme samaritaine, à laquelle il demanda de l'eau pour soulager la soif qui l'accablait. Cette femme lui montra sa surprise de voir un Juif surmonter la répugnance qu'on avait en Judée pour les Samaritains. Jésus l'éclaira par sa réponse ; il lui apprit qu'il pouvait lui donner une eau vive qui durerait jusqu'à la vie éternelle, et qu'il était le Messie. Elle le crut, se convertit, et en répandit la nouvelle dans Samarie, d'où les habitants sortirent pour inviter Jésus à venir dans leur ville. Après y avoir séjourné deux jours, il arriva en Galilée, où il prêcha publiquement, exhortant les hommes à la pénitence, parce que le royaume de Dieu était proche. Il joignit les actions aux paroles, et ses miracles rendirent chaque jour de nouveaux témoignages à la vérité qu'il annonçait.

Il guérit la belle-mère de saint Pierre ; s'embarquant ensuite, il apaisa une tempête qui jetait la frayeur parmi ses disciples ; on le vit chasser du corps d'un possédé un démon qui lui dit s'appeler Légion ; il plaça au nombre de ses disciples un publicain nommé Mathieu, qui devint ensuite un des apôtres. Les pharisiens, orgueilleux, se scandalisèrent de voir Jésus se lier avec des hommes dont ils méprisaient la profession fiscale, et dont l'avarice était connue ; mais le Seigneur les confondit en répondant qu'il était le médecin des hommes, et que c'étaient les pécheurs et les malades qu'il devait guérir. Dans la ville de Capharnaüm, il rendit le mouvement à un paralytique qui crut en lui.

Jésus, voulant choisir douze personnes pour être après lui les premiers fondements de son Église, prit ceux dont la foi était la plus vive et la plus propre à répandre la lumière. Il les sépara des autres disciples : ce sont eux qu'on nomma depuis les apôtres. Après ce choix, il vécut inséparablement avec eux ; ils logeaient ensemble, célébraient ensemble la Pâque ; ils étaient témoins, non-seulement de ses actions publiques, mais de sa vie privée, et il leur expliquait en particulier ce qu'il n'apprenait aux autres qu'en paraboles.

Après avoir ainsi choisi ses ministres, le Sauveur les mena sur une montagne où il fut suivi d'une grande foule de peuple. Là, il fit ce célèbre sermon qui contient tout l'Évangile et toutes les règles de conduite nécessaires aux fidèles comme aux pasteurs qui les dirigent. Il y compare les défauts de l'ancienne loi aux perfections de la nouvelle, et démontre la nécessité de mépriser les biens de la terre pour en amasser dans le ciel. Ce discours, contenant toute la morale chrétienne, nous n'en extrairons rien, puisque tout doit en être retenu, et que rien ne doit en être omis. Il est du devoir de tout chrétien de le lire et de l'apprendre.

Jésus-Christ, descendu de la montagne, continua ses actions miraculeuses ; il fit disparaître la lèpre dont un

homme était couvert. Un centenier de Capharnaüm, affligé de voir son serviteur malade, n'osait faire entrer Jésus dans sa maison, se croyant indigne de le recevoir. Jésus-Christ récompensa sa foi en guérissant son serviteur, et consacra son humilité comme le modèle des vertus chrétiennes. Il ressuscita une jeune fille âgée de douze ans, dont le père, Jaïrus, était un des princes de la synagogue. Il rencontra près de la ville de Naïm un mort qu'on portait en terre. Jésus, attendri par la douleur de sa mère qui suivait son fils au tombeau, toucha le cercueil, et le jeune homme qui y était enfermé ressuscita.

Une célèbre pécheresse, nommée Madeleine, vint trouver Jésus chez Simon le pharisien, et pleura ses péchés à ses pieds, qu'elle arrosa de parfums. Simon s'étonna que Jésus, s'il était prophète, ne connût pas le dérèglement de cette femme, ou qu'il la souffrît près de lui s'il la connaissait; mais le Sauveur confondit l'orgueil du docteur de la loi, en lui prouvant que le repentir d'un pécheur était préférable, aux yeux de Dieu, à la tiédeur de ceux dont la vie avait été plus régulière.

La plupart des miracles de Jésus-Christ s'étant opérés publiquement, une foule immense le suivait partout, et l'accompagna même dans une retraite qu'il fit assez loin des villes. Après trois jours de marche, cette foule, fatiguée, se plaignit de manquer de vivres. Le lieu était désert, et les disciples n'avaient avec eux que cinq pains d'orge et quelques petits poissons. Jésus leva les yeux au ciel, bénit les pains, qui se multiplièrent entre ses mains, et les disciples les distribuèrent à cinq mille hommes, qui les mangèrent et furent rassasiés. Pour montrer sa toute-puissance à ses disciples, il marcha sur la mer devant eux, et s'y fit suivre par saint Pierre, dont la foi ne fut troublée par aucune frayeur.

Une femme païenne de Chanaan, dont la fille était tourmentée par le démon, supplia le Sauveur de la guérir. Après avoir éprouvé sa foi par des refus, il fit le miracle qu'elle

souhaitait, pour prouver que sa bonté s'étendait sur tous les peuples.

Dans une autre occasion, il se manifesta encore à ses apôtres avec plus d'évidence. Leur ayant demandé ce qu'on disait de lui, ils lui répondirent que les uns croyaient qu'il était Jean-Baptiste, les autres Élie, d'autres Jérémie: « Et vous, leur demanda Jésus-Christ, que pensez-vous? » Saint Pierre sans hésiter lui répondit : « Vous êtes le Christ, fils « de Dieu. » Jésus lui dit : « Vous êtes heureux de ce « que mon père vous a révélé cette vérité; vous êtes « Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les « portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle. »

Huit jours après, il mena avec lui sur la montagne de Thabor saint Pierre, saint Jacques et saint Jean, les plus favorisés de ses disciples. Là, pendant sa prière, il fut tout d'un coup transfiguré : son visage devint éclatant comme le soleil, son habit plus blanc que la neige; en même temps Moïse et Élie apparurent, et s'entretinrent avec lui de ce qui devait lui arriver bientôt à Jérusalem. Les disciples voulaient dresser trois tentes en ce lieu. Tout à coup une nuée éclatante les enveloppa; il en sortit une voix qui dit: « C'est mon fils bien-aimé, écoutez-le. » Les disciples tombèrent aussitôt par terre, saisis de respect et de crainte. Jésus les rassura, et lorsqu'ils se levèrent, ils ne virent plus que lui, qui descendit de la montagne avec eux.

Les pharisiens, docteurs de la loi, qui sans cesse tendaient des piéges au Sauveur, vinrent le trouver, et lui demandèrent si l'on faisait bien de payer le tribut à César. Jésus, s'étant fait apporter une pièce de monnaie, dit, en leur montrant l'effigie de l'empereur : « Rendez à César « ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. » Précepte divin qui apprend aux ministres de l'Église et aux chrétiens le respect et l'obéissance qu'ils doivent aux puissances que Dieu a établies sur la terre.

Il demeura quelques jours en Galilée pendant la fête des Tabernacles. Retournant ensuite en Judée, il rencon-

tra à Samarie dix lépreux, auxquels il ordonna d'aller se présenter à leurs prêtres. En y arrivant, ils se trouvèrent tous guéris. Un seul vint rendre grâce à Jésus, qui lui promit l'entrée du royaume des cieux.

Le Sauveur n'arriva à Jérusalem qu'après l'octave des Tabernacles. On y fut scandalisé de son absence pendant ces jours sacrés, et les pharisiens, profitant de cette faute apparente, envoyèrent des archers pour l'arrêter. Ils le trouvèrent dans le temple, enseignant le peuple avec une sagesse divine. Les hommes chargés de l'arrêter n'exécutèrent point leur ordre, et augmentèrent le nombre de ses admirateurs et de ses partisans. Les pharisiens lui tendirent alors un nouveau piége, en lui présentant une femme qui avait été surprise en adultère, espérant que, s'il la condamnait à mort, il serait décrié par le peuple comme un homme dur et haïssable, et que, s'il ne la condamnait pas, on pourrait l'accuser d'avoir violé la loi de Dieu. Comme on lui demandait son avis, il se leva, connaissant leur malice, et leur dit : « Que celui d'entre vous qui est « sans péchés jette la première pierre à cette femme. » Confondus par cette réponse, ils se retirèrent avec le peuple ; et Jésus, resté seul près de la femme coupable, lui pardonna en lui défendant de retomber dans le même crime.

Le Sauveur continua de prêcher dans le temple, et d'enseigner au peuple les vérités les plus importantes. Les paraboles de *la Semence*, du *Samaritain*, de *la Folie des richesses*, de *la Robe nuptiale*, des *Talents*, des *Vierges*, de *l'Enfant prodigue*, du *Mauvais riche*, du *Pharisien*, du *Publicain*, contiennent, sous les images les plus vives, les préceptes d'une morale à la fois sublime et douce qui prescrit la justice, qui commande l'indulgence, ordonne de rendre le bien pour le mal, et conduit à la vertu par l'amour. Cette morale sainte rabaisse l'orgueil, relève l'humilité, fait mépriser les biens terrestres et désirer les trésors divins. Aimer Dieu et le prochain, voilà toute la

loi du Sauveur. La charité est le doux lien avec lequel elle unit tout les hommes. Les rois et les bergers, les maîtres et les serviteurs trouvent dans la loi du Très-Haut tous leurs devoirs tracés; si elle impose des sacrifices au corps, c'est pour assurer un bonheur éternel à l'âme; et si les hommes, plus dociles et plus éclairés, pratiquaient les vertus que Jésus-Christ voulait leur inspirer, la paix dont ils jouiraient sur la terre serait une faible et douce image de la félicité qu'il leur a promise dans le ciel.

Le Messie, après avoir appris à ses apôtres qu'ils devaient répandre la foi dans le monde, et que tout ce qu'ils délieraient sur la terre serait délié dans le ciel, ayant recommandé à ses disciples et à tous les fidèles d'observer la justice, de pratiquer la charité, de garder indissolublement la foi du mariage, et de se confesser les uns aux autres leurs fautes, leur annonça la résurrection future du genre humain, et leur déclara qu'en ce jour terrible il viendrait dans toute sa majesté, accompagné de ses anges, pour juger les hommes, séparer les bons des méchants, conduire les uns dans le ciel, et précipiter les autres dans le séjour des tourments éternels.

La fin de la mission divine de Jésus approchait, et il continua de la signaler par de grands miracles. Un aveugle-né crut en lui, et vit la lumière. Marthe et Marie lui avaient prouvé leur zèle, l'une par ses soins, l'autre par son empressement à écouter sa parole; il ressuscita leur frère Lazare, dont la mort les avait privées. Il fit parler des muets et marcher des estropiés.

Enfin, voyant que le moment était venu où il devait accomplir les prophéties, consommer son sacrifice, mourir pour le salut des hommes, fermer l'enfer et rouvrir le ciel, le Sauveur du monde se rendit à Jérusalem, accompagné de ses disciples, ainsi que de tous ceux qui croyaient à sa parole. Il était monté sur une ânesse, pour marquer l'humilité de sa vie temporelle. Une foule de personnes qui venaient à Jérusalem pour la Pâque, apprenant qu'il entrait

dans cette ville, prirent des branches de palmier et précédèrent sa marche ; plusieurs jetaient sur son chemin des tapis et des fleurs, en criant : « Salut et gloire au fils de « David ! béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! »

Cette entrée triomphale, ces acclamations du peuple redoublèrent l'animosité de ses ennemis et les affermirent dans le dessein de le faire mourir.

Le Rédempteur, étant entré dans le temple, en chassa tous ceux qui vendaient et qui achetaient ; il renversa les tables des changeurs et les siéges de ceux qui vendaient des colombes, et il leur dit : « Il est écrit : Ma maison sera « appelée la maison de la prière, et, vous autres, vous en « avez fait une caverne de voleurs. » Alors les aveugles et les boiteux vinrent à lui dans le temple, et il les guérit.

Après avoir prêché plusieurs jours à Jérusalem, Jésus-Christ dit à Judas de préparer ce qui était nécessaire pour qu'il fît la cène avec ses disciples ; et, quoique le perfide Judas fût déjà décidé à trahir son maître et à le livrer aux prêtres pour de l'argent, il exécuta les ordres du Seigneur.

Lorsque Jésus eut mangé l'agneau pascal avec ses apôtres conformément à la loi, il s'abaissa devant eux, et leur lava humblement les pieds, en leur recommandant de suivre, à l'égard les uns les autres, cet exemple de charité. Il leur dit ensuite qu'un d'eux le trahirait : comme ils étaient tous indignés de cette lâcheté, Judas eut l'impudence de demander à Jésus, comme les autres, si ce serait lui qui commettrait ce crime. Enfin, sans être désarmé par la bonté du Christ, il le quitta pour aller conclure son vil marché et consommer son infâme trahison. Ce fut pendant ce repas religieux que Jésus-Christ, ayant rompu son pain, et l'ayant distribué aux apôtres, leur dit ces paroles mémorables : « Ceci est mon corps, » par lesquelles il institua le sacrement le plus miraculeux et le plus mystérieux de tous ceux que révère l'Église chrétienne.

Jésus, après avoir appris à ses apôtres que cette nourriture serait désormais celle de leurs âmes, avertit saint Pierre qu'il le renoncerait trois fois avant que le coq chantât. Celui-ci, trop sûr de sa foi, ne voulut pas le croire ; mais cette prédiction ne tarda pas à s'accomplir.

Lorsque Jésus-Christ eut développé à ses disciples les vérités contenues dans son dernier sermon, il leur recommanda de prendre leurs épées, et passa avec eux le torrent de Cédron, pour se rendre, selon sa coutume, sur la montagne des Oliviers. Arrivé à un lieu nommé Gethsémanie, il les y laissa, et se retira dans un jardin pour y prier, n'ayant avec lui que Pierre, Jacques et Jean. Il dit à ses disciples favorisés qu'il était dans une tristesse mortelle, et il les exhortait à veiller avec lui pendant qu'il prierait ; il vint aussi trouver trois fois ses autres disciples, en leur disant : « Veillez et priez ; car l'esprit est prompt et la « chair est faible. »

Enfin Judas parut dans le jardin avec une troupe de gens armés ; il les avait avertis que celui qu'il embrasserait était Jésus, et qu'ils devaient se saisir promptement de lui, de peur qu'il ne leur échappât.

Le traître s'étant donc approché de Jésus, le baisa, et le Sauveur lui dit : « Mon ami, qu'êtes-vous venu faire? « Trahissez-vous le fils de l'homme par un baiser? » Aussitôt les gardes accoururent pour le prendre. Jésus leur demanda qui ils cherchaient, mais d'une voix si forte qu'elle les renversa tous par terre. Après leur avoir ainsi montré qu'il ne se livrait point par faiblesse, mais par sa seule volonté, il s'abandonna à ces méchants, et respecta en eux l'autorité que son père leur avait donnée.

Saint Pierre fit quelques efforts pour le défendre ; il tira l'épée et coupa l'oreille à Malchus, l'un des serviteurs du grand prêtre ; mais Jésus-Christ, loin de vouloir offenser ses ennemis, guérit en un moment cette blessure, et reprit saint Pierre de son emportement en lui disant que, s'il n'avait été décidé à boire le calice que son Père lui présen-

tait, les anges auraient bien su le défendre de l'injustice des hommes. Il se laissa donc lier, et représenta seulement aux archers qu'ils étaient venus sans raison le prendre comme un voleur et comme un scélérat, quoiqu'il fût tous les jours avec eux dans le temple, où ils pouvaient le faire arrêter.

On le conduisit d'abord devant le beau-père de Caïphe, qui s'appelait Anne. Celui-ci l'interrogea sur sa doctrine; et Jésus lui ayant répondu qu'elle était connue de tout le monde, puisqu'il l'avait prêchée publiquement, un officier choqué de sa hardiesse lui donna un soufflet. Anne l'envoya ensuite au grand prêtre Caïphe, chez lequel les princes des prêtres s'étaient rassemblés pour entendre les dépositions des témoins qu'ils avaient appelés. L'un d'eux l'ayant accusé d'avoir dit qu'il pourrait détruire le temple de Dieu et le rebâtir en trois jours, le grand prêtre lui demanda ce qu'il avait à répondre. Jésus garda le même silence qu'il avait opposé aux autres accusations; enfin, Caïphe lui ayant commandé, au nom de Dieu, de déclarer s'il était le Christ, Jésus répondit : « Oui, je le suis; mais vous « ne me croirez point, et vous ne me laisserez point aller; « vous verrez cependant bientôt le fils de l'homme paraî- « tre dans les nuées assis à la droite de Dieu. »

Le grand prêtre, entendant ces paroles, déchira ses vêtements et s'écria : « Il a blasphémé! nous n'avons plus « besoin de témoins. Vous avez vous-mêmes entendu ses « blasphèmes, que vous en semble-t-il? » Tous répondirent qu'il méritait la mort. Alors les soldats commencèrent à l'outrager : les uns lui crachèrent au visage; d'autres le voilèrent par dérision, et, en le frappant, voulaient qu'il prophétisât et devinât ceux qui l'avaient frappé.

Le jour étant venu, on le conduisit au tribunal de Ponce Pilate, gouverneur de la ville, pour qu'il ordonnât son supplice. Saint Pierre l'avait suivi; mais, effrayé par tous ces outrages, sa fermeté l'abandonna, et trois fois il répondit à ceux qui lui demandaient s'il était un des

disciples de Jésus, qu'il ne connaissait pas cet homme. Le coq chanta : saint Pierre se ressouvint de la prédiction de Jésus, et se repentit amèrement d'avoir renié son divin maître.

Pilate, ayant demandé les motifs de l'arrestation de Jésus, et n'entendant que des accusations vagues, voulut le mettre entre les mains des Juifs pour qu'ils le jugeassent eux-mêmes selon leurs lois. Mais ses accusateurs ne parlèrent plus de religion, et lui dirent que cet homme était un séditieux, qu'il soulevait le peuple, qu'il défendait de payer le tribut à César, et qu'enfin il se disait roi. Pilate interrogea Jésus-Christ qui lui déclara « que son royaume n'é« tait point de ce monde, et qu'il n'était venu sur la terre « que pour rendre témoignage à la vérité. » Pilate ne partageait pas la haine des Juifs; il leur déclara donc qu'il ne trouvait pas Jésus coupable. Mais alors, des cris s'élevant de tous côtés, le gouverneur romain l'interrogea de nouveau, et ne put lui faire rompre le silence. Pilate ayant appris que Jésus était de Galilée, le renvoya à Hérode, tétrarque de cette province, et qui était alors à Jérusalem. Hérode l'interrogea, ne reçut aucune réponse, le méprisa, le fit revêtir d'une robe blanche, et le renvoya à Pilate. Le gouverneur déclara encore aux Juifs qu'il ne croyait pas Jésus coupable, et qu'Hérode même n'avait trouvé aucun crime en lui.

Le tumulte redoublant alors avec violence, Pilate ordonna de flageller Jésus, espérant apaiser par là le ressentiment de ses ennemis. Les soldats l'accablèrent de coups de fouet, et, pour se moquer de sa royauté, le revêtirent d'un habit de pourpre, lui mirent une couronne d'épines sur la tête, un roseau à la main, et lui donnèrent des soufflets, en s'écriant : « Salut au roi des Juifs! » Ces tourments ne calmèrent pas la rage du peuple : lorsque le gouverneur lui présenta Jésus-Christ, en disant : *Voilà l'homme,* de toutes parts on demanda sa mort à grands cris. On avait coutume, dans Jérusalem, de donner tous

les ans la liberté à un prisonnier pour la fête de Pâques. Pilate voulait en profiter pour délivrer Jésus : sa femme lui conseilla de ne point tremper dans l'affaire de ce juste, et elle lui raconta à ce sujet un songe qui l'avait effrayée. Cependant les Juifs trouvèrent bientôt le moyen de surprendre la faiblesse du gouverneur, en lui faisant craindre le courroux de l'empereur, s'il protégeait un homme qui avait pris le titre de roi. Pilate sacrifia la justice à la fortune : il demanda au peuple lequel il devait délivrer de Jésus ou d'un voleur nommé Barrabas. Le peuple demanda la liberté de Barrabas. Alors Pilate, après s'être lavé les mains devant le peuple, en disant qu'il n'était pas coupable du sang de cet homme, prononça l'arrêt de mort contre Jésus-Christ, et le livra aux mains des Juifs.

Ceux-ci ne différèrent pas à exécuter l'arrêt qu'ils avaient eu tant de peine à obtenir. Il chargèrent Jésus de porter la croix à laquelle il devait être attaché. Ils le firent sortir ainsi de la ville de Jérusalem pour aller au mont Calvaire, lieu destiné aux supplices ; et comme ils virent que Jésus-Christ, abattu par tant de travaux, succombait sous le fardeau de la croix, ils engagèrent un homme, nommé Simon, à la porter. Le Seigneur continua sa marche, au milieu des insultes de tout le peuple qui le suivait.

Arrivé au Calvaire, on redoubla d'outrages : le peuple lui criait de se sauver lui-même, s'il était le fils de Dieu. Lorsqu'il fut sur la croix, les soldats lui présentèrent du vinaigre à boire. Deux larrons étaient crucifiés à côté de lui : l'un d'eux l'insultait ; mais l'autre, converti tout à coup, reconnut le Seigneur, et le pria de se ressouvenir de lui dans son royaume. Jésus lui promit de l'y faire entrer dès le jour même. Ayant aperçu la sainte Vierge au pied de sa croix avec saint Jean, il lui dit : « Femme, voilà votre fils. » Puis il jeta un grand cri, en disant : « Mon Père, pourquoi m'avez-vous abandonné ? » Enfin, ayant accompli tout ce qui avait été dit de lui par les prophètes, il demanda un

peu de vinaigre, recommanda son âme à son Père, baissa la tête et expira.

Au moment de sa mort, les ténèbres couvrirent tout à coup la terre; cette obscurité dura trois heures. Le voile du temple se déchira, la terre trembla, les pierres se fendirent, les sépulcres s'ouvrirent; les morts ressuscitèrent, sortirent de leurs tombeaux, vinrent à Jérusalem, et apparurent à plusieurs personnes. A la vue de tant de signes extraordinaires, le centenier qui commandait les soldats reconnut que cet homme crucifié était vraiment le fils de Dieu; les gardes, effrayés, tinrent le même langage; et la foule du peuple, qui avait assisté au supplice, épouvantée par ce terrible spectacle, changea ses insultes en soupirs, et se dispersa en se frappant la poitrine et en versant des larmes.

Cependant les Juifs, toujours scrupuleux, même au milieu de leurs plus grands crimes, ne voulurent pas permettre que les corps des condamnés demeurassent attachés à la croix pendant le jour de Pâques. Pilate, d'après leurs prières, fit rompre les cuisses des deux voleurs crucifiés; ils furent détachés de la croix. Un des soldats, trouvant Jésus-Christ déjà mort, lui perça de sa lance le côté, d'où il sortit du sang mêlé d'eau. Un disciple secret de Jésus, nommé Joseph d'Arimathie, vint le soir trouver Pilate pour lui demander le corps du divin Rédempteur; le gouverneur le lui ayant accordé, Joseph et Nicodème embaumèrent ce corps, l'enveloppèrent d'un linceul blanc, et l'enfermèrent dans un sépulcre nouvellement fait, et où l'on n'avait encore mis personne.

Les Juifs, craignant qu'on ne publiât qu'il était ressuscité, comme on l'avait prédit, obtinrent de Pilate qu'on scellât le sépulcre avec une pierre, et qu'on y plaçât des gardes. Cette vaine précaution ne rendit que plus éclatant le miracle annoncé. Il se fit tout à coup un grand tremblement de terre; un ange descendit du ciel, ôta la pierre qui fermait le tombeau, et s'assit dessus; ses yeux brillaient

comme un éclair, et ses vêtements éclataient comme la neige. Les gardes du sépulcre furent frappés de terreur et renversés : ils allèrent ensuite à Jérusalem rendre compte aux prêtres de ce qui était arrivé. Ceux-ci ne trouvèrent d'autre remède à ce malheur que de corrompre les gardes pour leur faire déclarer que, tandis qu'ils dormaient, les disciples étaient venus enlever le corps de Jésus.

Marie-Madeleine et d'autres saintes femmes, étant arrivées de grand matin au sépulcre, le trouvèrent avec surprise, ouvert et vide : elles coururent aussitôt en avertir les apôtres. Marie-Madeleine demeura seule et entra dans le tombeau. Deux anges, vêtus de blanc, lui apparurent, et lui demandèrent pourquoi elle pleurait. Elle répondit qu'on avait enlevé son maître. Se retournant alors, elle vit Jésus-Christ sous la forme d'un jardinier, qui lui fit la même question. Après sa réponse, Jésus ne lui dit que ce mot : *Marie*, alors elle reconnut le Sauveur, et voulut se jeter à ses pieds ; mais il l'en empêcha, et lui dit d'aller rapporter aux disciples ce qu'elle avait vu. Telle fut, selon l'Évangile, la première apparition du Seigneur après sa résurrection.

Lorsque Jésus se fut fait voir à Madeleine, il apparut encore aux autres saintes femmes, et leur recommanda d'apprendre sa résurrection aux apôtres ; mais ceux-ci prirent leur récit pour un rêve.

Peu de temps après, deux disciples d'Emmaüs marchant et s'entretenant ensemble de la vie et de la mort du Sauveur, Jésus s'approcha d'eux sous la forme d'un voyageur, et leur demanda ce qui les occupait : ils lui racontèrent sa propre histoire, et la terminèrent en lui disant qu'il n'était pas ressuscité le troisième jour comme il l'avait promis, quoique plusieurs femmes en eussent répandu le bruit, et qu'eux-mêmes n'eussent plus trouvé personne dans le tombeau qu'ils étaient venus visiter. Le Sauveur, étonné de leur incrédulité après tant de faits qui pouvaient leur ouvrir les yeux, leur reprocha leur peu de foi, et leur ex-

pliqua comment tout ce qui avait été prédit par les prophètes depuis Moïse devait s'exécuter et avait été accompli. Il entra ensuite avec eux dans une hôtellerie, et, lorsqu'il fut à table, il prit du pain, le bénit, et le leur donna. Leurs yeux s'ouvrirent dans ce moment : ils reconnurent le Sauveur, qui disparut. Aussitôt les deux disciples, saisis d'étonnement, coururent faire part aux onzes apôtres de ce qui leur était arrivé.

Les apôtres étant réunis et dînant ensemble, Jésus parut tout à coup au milieu d'eux, et leur dit : « La paix soit « avec vous ; c'est moi, n'ayez point de peur. » Mais les apôtres, troublés par leur frayeur, s'imaginaient voir un fantôme ; il les rassura en leur faisant voir et toucher ses mains et ses pieds ; et, comme l'excès de leur joie les faisait douter encore de ce qu'ils voyaient, il leur demanda à manger, goûta du poisson et du miel, et leur partagea ce qui restait, en leur rappelant que tout ce qui leur avait été prédit était ponctuellement arrivé. En même temps il leur ouvrit l'esprit pour qu'ils entendissent l'Écriture ; il leur recommanda de prêcher l'Évangile à tous les peuples, leur accorda le don des langues et des miracles, et le pouvoir de chasser les démons en son nom, et déclara que celui qui croirait et recevrait le baptême serait sauvé, et que celui qui ne croirait pas serait condamné.

Thomas Didyme, l'un des apôtres, n'était pas avec eux lorsque Jésus les visita, il douta de la vérité de leur récit ; et les assura qu'il n'y croirait pas s'il ne voyait lui-même les blessures que les clous lui avaient faites. Mais huit jours après, comme ils se trouvaient tous dans le même lieu, Jésus leur apparut de nouveau, et dit à Thomas : « Portez « votre doigt dans les trous que les clous de la croix ont « faits à mes pieds et à mes mains ; touchez aussi la bles- « sure de mon côté, et ne soyez point incrédule, mais fi- « dèle. » Thomas reconnut son Seigneur et son Dieu, et Jésus lui dit : « Vous avez cru, Thomas, parce que vous « avez vu ; heureux ceux qui ont cru sans avoir vu ! »

Le fils de Dieu apparut encore différentes fois à ses disciples, et fit devant eux plusieurs miracles; il déclara par trois fois à Pierre qu'il le chargerait du soin de *paître ses agneaux et ses brebis;* enfin, ayant conduit ses apôtres et ses disciples sur une montagne près de Béthanie, il leur renouvela ses ordres, ses dons et ses promesses, leva les mains au ciel, les bénit tous, et, en les bénissant, il se sépara d'eux, et fut enlevé à leurs yeux vers le trône de son Père. Les disciples l'adorèrent, retournèrent comblés de joie à Jérusalem, où on les voyait sans cesse dans le temple, louant et bénissant Dieu.

Après l'ascension de Jésus, les apôtres voulurent choisir un disciple pour remplacer Judas, et le sort fit tomber leur choix sur Mathias. Quand les jours de la Pentecôte furent accomplis, les disciples étant tous assemblés dans un même lieu, on entendit tout à coup un grand bruit, comme celui d'un vent impétueux qui venait du ciel, et qui ébranla toute la maison; en même temps ils virent paraître comme des langues de feu qui se partagèrent et s'arrêtèrent sur chacun d'eux. Aussitôt ils furent tous remplis du Saint-Esprit, et commencèrent à parler diverses langues, et à prononcer les paroles que leur dictait l'Esprit-Saint.

Le bruit de ce miracle se répandit bientôt dans la ville. Or, il y avait alors dans Jérusalem des Juifs religieux, craignant Dieu, et qui étaient venus de tous les pays *qui sont sous le ciel.* Ces Juifs étrangers se rassemblèrent en grand nombre; Parthes, Mèdes, Élamites, Asiatiques, Syriens, Arabes, Égyptiens, Crétois, Romains, tous furent saisis d'étonnement d'entendre ces apôtres galiléens parler leurs langues diverses. Quelques-uns attribuaient cette merveille à l'ivresse; mais Pierre alors, à la tête des apôtres, éleva la voix, et leur rappela que ce miracle, qui les étonnait, avait été prédit par le prophète Joël. Il profita de cette circonstance pour leur retracer les merveilles de la mission, de la naissance, de la vie, de la mort et de la résurrection de Jésus-Christ. Enfin, il leur rappela tous les

miracles dont ils avaient été témoins, et leur apprit que Dieu avait répandu sur eux le Saint-Esprit, et que c'était sa parole qu'ils entendaient, afin que toute la maison d'Israël sût que Jésus, crucifié par les Juifs, était le Christ promis par Dieu et annoncé par les prophètes.

Après cette première prédication qui convertit environ trois mille personnes, et les réunit par le baptême aux disciples de Jésus-Christ, les apôtres réglèrent la conduite qu'ils devaient tous tenir, ainsi que les disciples. Tous ceux qui croyaient étaient unis ensemble; tout ce qu'ils possédaient était commun entre eux. Ils vendaient leurs terres et leurs biens pour les partager et les distribuer, selon le besoin de chaque famille; ils suivaient tous la doctrine des apôtres dans la communion, dans la fraction du pain et dans les prières; ils fréquentaient assidûment le temple, et se faisaient aimer du peuple par la pureté de leur culte et la simplicité de leurs mœurs.

Les apôtres faisaient chaque jour de nouveaux prodiges, et le Seigneur augmentait sans cesse *le nombre de ceux qui devaient être sauvés dans l'unité d'un même corps.*

Les princes des prêtres étaient irrités du succès des apôtres. Anne et Caïphe firent arrêter saint Pierre et saint Jean; mais le conseil n'osa les envoyer au supplice, malgré la hardiesse avec laquelle ils soutinrent devant lui la divinité de Jésus-Christ, sa doctrine et sa résurrection. Il se contenta, en les mettant en liberté, de leur défendre de prêcher à l'avenir.

Les apôtres n'en continuèrent pas moins à répandre la parole de Dieu. Ils furent de nouveau jetés dans une prison, d'où un ange les délivra. Ils commencèrent peu de temps après, pour établir la hiérarchie dans l'Église, à choisir parmi les disciples sept diacres qui devaient les aider dans leur mission. Étienne, le premier qu'ils élurent, prêcha avec ferveur dans Jérusalem. La hardiesse de son langage et la vivacité de ses reproches excitèrent la colère des Juifs infidèles, qui se jetèrent sur lui et le lapidèrent.

Depuis ce moment, il s'éleva une grande persécution contre les fidèles, qui furent, à l'exception des apôtres, dispersés en divers endroits de la Judée et de Samarie. Le plus ardent de leurs persécuteurs était un Juif nommé Saul, citoyen romain, qui ne pensait pas alors être destiné à devenir une des principales colonnes de l'Église chrétienne. Cette conversion ne tarda pas à arriver. (An 3 de J.-C.) Comme il approchait de Damas, chargé des ordres menaçants du grand prêtre pour les synagogues de cette ville, il fut tout d'un coup environné et frappé par une lumière du ciel. Renversé par terre, il entendit une voix qui lui disait : « Saul! Saul! pourquoi me persécutez-vous ? » Il répondit : « Qui êtes-vous, Seigneur ? » et le Seigneur lui dit : « Je suis Jésus, que vous persécutez ; il vous « est dur de regimber contre l'aiguillon. » Alors, tout tremblant, il demanda à Dieu ce qu'il devait faire ; le Seigneur lui répondit : « Levez-vous, entrez dans la ville, et « on vous le dira. » Saul se leva ; mais il était privé de la vue ; on le conduisit à Damas. Un disciple nommé Ananie vint le trouver, lui rendit la lumière, et le baptisa. Saul alors prit le nom de Paul, et commença à prêcher Jésus dans toutes les synagogues.

L'histoire des prédications des apôtres et des disciples, en Judée, à Rome, en Grèce, en Asie, leurs épîtres, leurs miracles, leurs martyres ne tiennent plus à l'histoire des Juifs, ils font partie de celle de l'établissement du christianisme, que nous trouverons dans chaque nation, en suivant le cours de cette histoire générale : il suffira de dire ici que le premier concile des chrétiens, présidé par les apôtres, se tint peu de temps après à Jérusalem ; que saint Paul, accusé par les prêtres, se justifia devant le roi Agrippa, mais qu'il fut renvoyé à Rome, parce qu'il en avait appelé à César.

Nous allons à présent reprendre le cours des événements qui se sont passés en Judée depuis la mort d'Hérode le Grand, sous lequel Jésus-Christ était né, jusqu'à la prise



de Jérusalem et à la destruction du temple, prédite par le Seigneur.

CHAPITRE XXVII.

État de la Judée sous les Romains. — Division des Juifs en trois sectes. — Création d'une quatrième secte. — Révolte parmi les Juifs. — Renvoi des drapeaux romains. — Nouvelle révolte parmi les Juifs. — Défaite d'Hérode le tétrarque. — Tétrarchie d'Agrippa, petit-fils d'Hérode. — Son gouvernement. — Combat et mort de quatorze cents criminels dans un cirque. — Mort d'Agrippa. — Mort de vingt mille Juifs dans une fuite. — Nouveaux gouverneurs en Judée. — Guerre avec les Romains. — Mort courageuse de soixante Juifs dans une caverne. — Siége, prise et destruction de Jérusalem par Titus. — Incendie du temple par un soldat. — Édit de l'empereur Adrien. — Dispersion des Juifs.

ARCHÉLAUS, AGRIPPA, HÉRODE LE TÉTRARQUE, AGRIPPA II, SIMON, JEAN, JOSÈPHE.

Avant de commencer l'histoire du Sauveur, nous avons vu comment, sur les plaintes des Juifs, l'empereur Auguste avait exilé dans les Gaules Archélaüs, fils et successeur d'Hérode le Grand. Depuis cette époque, les princes de sa famille, que Rome honorait du titre de tétrarque ou de roi, ne pouvaient être regardés comme souverains ; c'était tout au plus des gouverneurs secondaires, soumis au gouverneur général nommé par l'empereur, et leur obéissance plus ou moins sincère réglait le degré et la durée de leur faveur.

La politique romaine crut d'abord que la Judée pouvait être tranquille sous sa dépendance, comme les autres royaumes, qui tous successivement furent divisés, protégés et conquis par les généraux de la dominatrice du monde. Rome avait laissé aux Juifs, comme aux autres peuples, leurs coutumes, leurs lois et le libre exercice de leur culte, et ne se mêlait de leur administration intérieure que pour apaiser les troubles, recevoir des tributs et exiger des secours en hommes et en vaisseaux pour la guerre. Mais la religion et les opinions des Israélites étaient incompatibles avec cette dépendance, et les sentiments gravés par la loi

de Moïse leur rendaient odieux tout mélange avec l'étranger. Un tel peuple, voulant toujours être gouverné par son Dieu, par ses prêtres et par ses anciens, ne pouvait qu'être esclave, et non sujet s'il était conquis; et, en connaissant bien ses mœurs, on aurait pu prévoir facilement qu'il ferait de constants efforts pour secouer son joug, et qu'étant trop faible pour lutter avec succès contre l'empire romain, sa résistance continuelle et ses turbulentes secousses devaient amener sa destruction. Nous avons vu dans les livres sacrés que cette destruction avait été prédite aux Juifs, comme un châtiment inévitable de leurs vices et de leur impiété. Comme historien, nous devons seulement examiner ici les causes secondaires de l'accomplissement exact de ces prophéties.

La force des Juifs était depuis longtemps affaiblie par la division qui existait entre les peuples de Samarie et de Jérusalem. A l'époque de la naissance de Jésus-Christ, cette division s'était accrue par la formation de trois sectes, les pharisiens, les esséniens et les saducéens. La première et la plus puissante, plus attachée à la lettre qu'à l'esprit de la loi de Moïse, observant strictement les anciennes formes, était assidue aux heures de la prière, ne souffrait aucun changement dans les cérémonies, conservait un grand respect pour la vieillesse, et exerçait beaucoup d'autorité sur le peuple. Les pharisiens croyaient l'âme immortelle, mais leur doctrine était mêlée de fatalisme, et même d'une sorte de métempsycose, car ils pensaient que les âmes des justes revenaient habiter ce monde. Jésus-Christ leur reprocha souvent leur orgueil et leur hypocrisie.

Les saducéens étaient peu nombreux, mais composés des hommes les plus distingués par leurs richesses et leur naissance. Ils croyaient que l'âme mourait avec le corps, et n'ordonnaient l'observation de la loi que pour le maintien de l'ordre public.

Les esséniens, vertueux et austères, convaincus de l'immortalité de l'âme et résignés à tous les ordres de la Pro-

vidence, employaient toute leur vie à étudier et à pratiquer la justice. Ils se contentaient d'envoyer leurs offrandes au temple, sans y venir faire des sacrifices. L'agriculture était leur seule profession. Tout était commun entre eux, ils n'avaient point de serviteurs, croyant qu'assujettir les hommes c'était offenser la nature, qui les rend tous égaux. Des prêtres, choisis par eux, recevaient tout le fruit de leur travail et les nourrissaient tous. Cette secte, peu nombreuse et séparée du reste de la nation, pouvait être regardée comme une communauté religieuse, et n'avait aucune influence dans les affaires publiques.

Un homme appelé Judas fonda une quatrième secte, dont l'ardeur et l'activité entraînèrent une grande partie du peuple. Semblables en tout autre point aux pharisiens, ils soutenaient qu'on ne doit reconnaître pour seigneur et pour roi que Dieu seul; et leur fanatisme républicain leur aurait fait souffrir toutes sortes de tourments et de supplices, plutôt que d'accorder à quelque homme que ce fût le nom de seigneur ou de maître. L'esprit turbulent de ces derniers sectaires fut, comme on le verra bientôt, une des principales causes de la ruine de leur patrie.

L'empereur Auguste avait nommé Syrhénéus gouverneur de Syrie, avec ordre d'y faire le dénombrement des biens de tous les particuliers. Cette mesure excitait le mécontentement des Juifs. Le grand prêtre Joasar voulut vainement leur persuader de s'y soumettre. Ce même Judas, dont nous venons de parler, de concert avec un pharisien nommé Sadoch, excita le peuple à la révolte, en lui disant que ce dénombrement était une preuve évidente du projet formé par l'empereur de ruiner les Juifs et de les réduire en servitude. Il leur rappela tous les miracles de Dieu en leur faveur, et l'obligation sacrée de défendre leurs lois et leur indépendance. Enfin, il leur promit, au nom du Seigneur, les plus grands succès s'ils se dévouaient pour servir sa cause. Aussitôt le feu de la révolte se répandit partout; ce ne fut, de tous côtés, que meurtres et bri-

gandages; on pillait amis et ennemis, sous prétexte de défendre la liberté publique; on accusait les riches et les grands de trahison pour les tuer et s'emparer de leurs biens. La rage des séditieux fut portée à un tel degré de fureur, qu'une grande famine qui survint n'arrêta pas le cours de leurs cruautés, et qu'on vit même le feu de cette guerre civile porter l'embrasement jusque dans le temple de Dieu.

Syrhénéus, après avoir répandu beaucoup de sang, apaisa cette première révolte, et acheva le dénombrement, qui eut lieu trente-sept ans après la bataille d'Actium. Le gouverneur confisqua les biens d'Archélaüs, et maintint Hérode et Philippe dans les tétrarchies qu'Hérode le Grand, leur père, leur avait laissées par testament. Salomé, sœur de ce monarque, mourut dans ce temps, et laissa à sa fille Julie sa toparchie, dont les Romains lui confirmèrent la possession.

Syrhénéus, pour calmer l'esprit des révoltés, déposa le grand prêtre Joasar, leur ennemi, et donna sa charge à Ananus.

Peu après, l'empereur Auguste mourut, et Tibère lui succéda. (An 19 de J.-C.) Ce prince donna le commandement de la Judée à Valérius Gratus. Plusieurs grands prêtres furent successivement déposés par le gouverneur : le dernier qu'il nomma fut Caïphe; et Gratus lui-même, après onze ans de gouvernement, se vit remplacé par Ponce-Pilate. Hérode le tétrarque se concilia l'amitié de Tibère, et bâtit en son honneur une ville qu'il nomma Tibériade. Ce fut sous leur administration que périt le Sauveur du monde, arrêté par Caïphe, méprisé par Hérode, et livré aux Juifs par Pilate.

Le gouverneur romain envoya de Césarée à Jérusalem des troupes dont les drapeaux portaient l'effigie de l'empereur. Ces images, révérées à Rome, exigeaient des honneurs contraires à la loi des Juifs.

Ils vinrent en foule supplier Pilate de faire porter ailleurs ses drapeaux. Il refusa d'y consentir, disant que ce

serait offenser l'empereur. Leurs instances redoublèrent; Pilate monta sur son tribunal, et fit prendre les armes à ses troupes, qui enveloppèrent les Juifs, en les menaçant de les tuer s'ils ne se soumettaient. Tous alors découvrirent leurs poitrines, et s'écrièrent que le maintien de la loi leur était plus cher que la vie. Pilate, vaincu par ce zèle ardent, fit reporter les drapeaux à Césarée.

Quelque temps après le gouverneur, projetant de faire construire des aqueducs, crut nécessaire de tirer de l'argent des trésors du temple. Le peuple se souleva encore : mais Pilate réprima cette sédition, après avoir fait mourir un grand nombre de révoltés. Il voulut ensuite soumettre les Samaritains, qui avaient pris les armes pour s'emparer de la montagne de Garizim, croyant qu'ils trouveraient dans le sein de cette montagne un trésor et des vases sacrés qu'on disait y avoir été cachés par Moïse. Les rigueurs que le gouverneur exerça dans cette expédition déterminèrent les Samaritains à l'accuser près de Vitellius, gouverneur de Syrie. Celui-ci commanda à Pilate d'aller à Rome pour se justifier. Il vint lui-même à Jérusalem pour la fête de Pâques; on l'y reçut avec de grands honneurs. Il affranchit les habitants d'un tribut qu'on percevait sur les fruits; il permit aux sacrificateurs de garder l'éphod et les ornements sacerdotaux que la jalousie d'Hérode le Grand avait fait renfermer dans la forteresse Antonia; enfin il déposa Caïphe, et donna le sacerdoce à Jonathas, fils de l'ancien grand prêtre Ananus.

Il paraît qu'Hérode le tétrarque jouissait alors, sous la protection de Tibère, d'une autorité presque royale : car on voit qu'il fit la guerre à Aréthas, son beau-père, roi des Arabes, dont il voulait répudier la fille pour épouser sa sœur Hérodiade. Ses armes furent malheureuses : Aréthas le battit, et le peuple juif regarda ce mauvais succès comme un châtiment que Dieu infligeait à Hérode pour le punir de la mort de Jean-Baptiste, dont on révérait partout la sainteté.

Tibère mourut à peu près à cette époque : l'avénement au trône de son successeur, Caïus Caligula, changea totalement la fortune d'un petit-fils d'Hérode, nommé Agrippa. Maltraité par sa famille, privé de biens et d'apanages, il était venu à Rome pour implorer la protection de l'empereur. Accueilli par Antonia, mère de Caligula, il avait indiscrètement montré le désir de voir ce prince arriver à l'empire. Tibère, informé par un délateur de ses vœux imprudents, l'avait fait enchaîner dans un cachot. Caligula, monté sur le trône, se souvint de son ami, le combla de présents, lui accorda de grands biens et une tétrarchie en Judée, avec le titre de roi, et lui donna une chaîne d'or du même poids que la chaîne de fer qu'il avait portée dans sa prison.

Hérodiade, jalouse de la fortune d'Agrippa, son frère, prétendait aussi avoir un diadème ; mais l'empereur, mécontent de sa conduite et de ses intrigues, l'envoya en exil avec son mari, Hérode le tétrarque, à Lyon, dans les Gaules.

Les Juifs d'Alexandrie ne voulant pas rendre hommage aux autels élevés en l'honneur de Caligula, Pétrone, gouverneur de Syrie, marcha contre eux. Le roi Agrippa intercéda en leur faveur et obtint leur grâce. Ils furent moins heureux à Babylone : leurs richesses les avaient rendus si puissants qu'ils donnèrent de la jalousie aux Grecs et aux Syriens, qui en égorgèrent cinquante mille.

L'empereur Claudius succéda à Caligula, confirma les faveurs accordées à Agrippa, et ajouta même à sa tétrarchie la Judée tout entière et le pays de Samarie. Il donna le royaume de Chalcide à Hérode, frère d'Agrippa, et publia des édits très-favorables aux Juifs. Le roi Agrippa, étant arrivé à Jérusalem, consacra dans le temple la chaîne d'or que lui avait donnée Caligula. Il fit des sacrifices solennels, rétablit l'ordre et la discipline dans l'État, et prouva aux habitants de Jérusalem sa reconnaissance de leur affection, en les affranchissant de l'impôt que devait lui payer chaque maison. Il déposa le grand prêtre Théo-

phile, et donna le sacerdoce à Simon, dont la famille était alliée à celle d'Hérode ; enfin, après avoir levé des troupes et réorganisé son armée, il en donna le commandement à Silas, qui ne l'avait jamais abandonné. Ce monarque embellit Jérusalem, releva ses murs, et voulut la fortifiier de manière à la rendre presque imprenable ; mais un ordre de Marsus, gouverneur de Syrie, l'obligéa de suspendre ses grands travaux. Ce prince établit des théâtres et des jeux dans la cité sainte, et il donna au peuple, dans un cirque, le cruel plaisir de voir quatorze cents criminels, condamnés à mort, combattre et s'entre-tuer. Ce combat fut si opiniâtre qu'il n'en resta pas un seul vivant. La troisième année de son règne, il célébra la naissance de l'empereur par des jeux solennels. Le peuple voyait avec peine ces fêtes, mais tous les grands y assistèrent. Agrippa mourut quelque temps après d'une maladie aiguë. La douceur et l'éclat de son règne le firent universellement regretter.

Agrippa, son fils, étant trop jeune pour gouverner, Claude donna le commandement de la Judée à Caspius Phædus, et il accorda à Hérode, oncle du jeune roi, l'administration du temple et du trésor, et le droit de nommer les grands prêtres.

Tibérius Alexandre succéda bientôt à Phædus, et fut ensuite remplacé par Cumanus. Ce nouveau gouverneur, voulant prévenir les troubles qu'occasionnait souvent, pendant les fêtes de Pâques, la multitude immense de gens qui y accouraient de toutes les parties du royaume, avait placé une cohorte à la porte du temple. Un soldat de cette troupe s'étant indécemment déshabillé à la vue d'un lieu si saint, cette imprudence souleva le peuple, qui accusait Cumanus d'avoir ordonné ce sacrilége. Celui-ci s'efforça de les apaiser ; n'y réussissant pas, il commanda à ses troupes d'avancer. Les Juifs alors prirent la fuite, et ils se pressèrent de telle sorte qu'il y en eut plus de vingt mille d'étouffés.

Après treize ans de règne, Claude mourut : Néron lui succéda. Le nouvel empereur donna la petite Arménie à Aristobule, fils d'Hérode, et augmenta le royaume d'Agrippa.

Félix, frère de l'affranchi Pallas, avait été nommé récemment gouverneur de Judée. Son administration fut loin d'être paisible. Il détruisit une bande de voleurs si forte, si hardie, qu'elle avait tué le grand sacrificateur Jonathas dans l'enceinte du temple. Il extermina aussi un grand nombre de fanatiques qui soulevaient le peuple, et tua un faux prophète qui s'était mis à la tête de trente mille hommes pour chasser les Romains de Jérusalem.

Les Syriens renouvelèrent dans ce temps leurs anciennes prétentions à la souveraineté de la ville sainte. Cette querelle fut renvoyée au jugement de Néron. Festus, nommé par cet empereur au gouvernement de Judée, continua la guerre contre les brigands ; mais ses deux successeurs, Albinus et surtout Florus, prirent le parti de ces voleurs, et se joignirent à eux pour piller les riches et pour opprimer le peuple.

Sur ces entrefaites, les Grecs osèrent profaner une synagogue à Césarée : les Juifs se défendirent, mais ils furent battus. Florus, sous prétexte d'apaiser ces troubles, voulut tirer dix-sept talents du trésor du temple. Cette violation du lieu saint excita une nouvelle révolte ; les troupes du gouverneur massacrèrent une grande quantité de peuple, malgré l'intercession de Bérénice, sœur du roi Agrippa, qui courut elle-même risque de la vie.

Florus, décidé à piller le trésor et à humilier les Juifs, ordonna aux habitants de Jérusalem d'aller au-devant des troupes romaines qui venaient de Césarée. Les infortunés obéirent ; mais, au moment où ils saluaient les drapeaux de l'empereur, les soldats les chargèrent et en firent un grand massacre. Cette cruauté porta le peuple au désespoir. De tous côtés on se rassembla, on courut aux armes, on délivra le temple, on chassa les Romains ; et Florus,

obligé de se réfugier à Césarée, instruisit Cestius, gouverneur de Syrie, de cette révolte, devenue une véritable révolution.

Cestius envoya des officiers à Jérusalem pour y prendre des informations sur ces grands événements. Le roi Agrippa, prévoyant les malheurs de son pays, rassembla le peuple, et, par un discours éloquent, chercha vainement à le ramener à la soumission. Il lui rappela qu'autrefois la Judée avait été tour à tour la proie des Égyptiens et des Assyriens, peuples beaucoup moins redoutables que les Romains; il les fit souvenir de la prise de Jérusalem par Pompée; il leur représenta, d'un côté, la Judée, pauvre, faible, divisée, déchirée par des factions, désolée par des brigands, privée de places fortes, d'armées régulières; et, de l'autre, l'empereur de Rome, maître du monde entier, les enveloppant de toutes parts avec des armées innombrables et victorieuses, auxquelles nulle puissance ne pouvait résister. Enfin il les conjura de déposer des armes inutiles, et d'obtenir, par des prières, une justice que son père n'avait jamais sollicitée en vain, et une protection réelle au lieu d'une indépendance chimérique.

Le peuple, irrité, méprisa ses paroles. Les cris de religion et de liberté étouffèrent la voix du roi; on le poursuivit à coups de pierres, et on brûla son palais et celui de sa sœur. Il était resté une faible garnison romaine dans la forteresse. Le grand prêtre et les personnes les plus distinguées de la ville voulurent encore apaiser le peuple; mais les séditieux, commandés par Éléazar, massacrèrent la garnison romaine, et contraignirent les sacrificateurs à refuser la victime offerte au nom de l'empereur. Les principaux de Jérusalem demandèrent en vain des secours contre les factieux; Florus les refusa. Le roi Agrippa envoya des troupes, mais elles furent battues.

Manaem, fils de Judas, le fondateur de la nouvelle secte, souleva tout le peuple, en lui faisant jurer de secouer le joug des étrangers et de n'obéir qu'à Dieu. Il s'empara de

la forteresse de Massada ; mais, enivré de ce triomphe, il entra dans le temple avec les habits royaux, et son propre parti l'envoya au supplice.

Le général romain Mitillius, qui commandait dans un fort, capitula et se retira à Césarée. De ce moment, la vengeance des Romains commença à éclater d'une manière terrible : on égorgea vingt mille Juifs à Césarée, treize mille à Scythopolis, cinquante mille à Alexandrie. Ces massacres furent vengés en Judée par de cruelles représailles. Cestius Gallus entra dans le royaume avec une grande armée romaine ; Agrippa se joignit à lui ; mais le fanatisme, cette fois, l'emporta sur la discipline, et les Romains, battus à Bethoron, furent contraints de se retirer. Cestius, ayant rassemblé de nouvelles forces, revint à la charge et s'empara de Jérusalem ; mais ayant échoué dans un assaut contre le temple, il se découragea, fit sa retraite en désordre, et perdit plus de quatre mille hommes. Les habitants de Damas vengèrent sa défaite en égorgeant dix mille Juifs.

Les révoltés chargèrent alors plusieurs généraux du soin de conduire la guerre : ce furent Éléazar, Silas, Jean, et Josèphe l'historien. Ces chefs fortifièrent les places, levèrent cent mille hommes, les organisèrent et les soumirent à une sévère discipline.

Dans ce même temps Simon, fils de Joras, rassembla une foule de brigands et de gens sans aveu qui ne demandaient que le pillage des riches. Néron, irrité de ces révoltes, destitua Cestius, et donna le gouvernement de la Syrie, ainsi que le commandement de l'armée, à Vespasien. Dès que ce général fut arrivé en Syrie, il envoya son fils Titus à Alexandrie, et fit avec diligence tous les préparatifs nécessaires pour tirer une prompte vengeance de l'affront que les armes romaines avaient reçu.

Les Juifs, enorgueillis par leur victoire, attaquèrent la ville d'Ascalon. Les Romains leur livrèrent bataille, les mirent en fuite, et leur tuèrent dix-huit mille hommes ;

trois de leurs généraux, Silas, Jean et Éléazar, périrent dans cette affaire.

Vespasien et Titus, profitant de cet avantage, entrèrent en Galilée avec une armée de soixante mille hommes ; la terreur que cette marche répandit parmi les Juifs fut telle, que Josèphe, abandonné par presque toute son armée, se vit obligé de se retirer à Tibériade. Il chercha vainement à prouver à sa nation que, puisqu'elle ne pouvait pas combattre, elle devait traiter ; il ne fut ni écouté ni secouru, et il s'enferma avec le peu de braves qui lui restaient dans la ville de Jotapat.

Vespasien vint l'y assiéger, voulant absolument s'emparer de sa personne, parce qu'il croyait, dit Josèphe lui-même, que le prendre c'était s'emparer de toute la Judée. Au reste, cet historien justifia son orgueil par un grand courage. Le siége fut long et sanglant ; les Juifs firent plusieurs sorties, dans l'une desquelles Vespasien lui-même reçut une blessure, et la ville résista à de fréquents assauts. Tandis que l'opiniâtreté des assiégés occupait le gouverneur romain, Titus s'emparait de Jaffa, et Céréalis de la montagne de Garizim, où il tua onze mille Samaritains.

Vespasien, n'ayant pu triompher ouvertement, parut ralentir ses efforts. La vigilance des Juifs se relâcha ; les Romains en profitèrent. Ils entrèrent, une nuit, par surprise, dans la ville de Jotapat, et passèrent au fil de l'épée tous les habitants ; les femmes et les enfants furent seuls épargnés.

Josèphe s'était enfermé dans une caverne avec soixante de ses compagnons et les principaux de l'armée. Vespasien leur fit dire de se rendre, et leur promit la vie ; mais ces fanatiques, résistant aux prières de Josèphe, résolurent de s'entretuer tous. Le premier sur lequel le sort tombait tendait la gorge au poignard de celui qui était près de lui, le second était tué à son tour par le troisième ; et tous furent ainsi poignardés successivement, suivant l'ordre où ils s'étaient placés. Par une fortune inouïe, Josèphe et un

de ses amis se trouvèrent les derniers, et restèrent ainsi libres de se rendre à Vespasien, qui voulait les envoyer à Néron. Mais Josèphe, qui prétendait avoir le don de prophétie, ayant annoncé au général romain qu'il serait empereur, et que son fils Titus régnerait après lui, cette prédiction le décida à changer de dessein, et à traiter son captif avec bienveillance. Cette amitié de Vespasien pour Josèphe lui attira la haine de ses compatriotes.

Les armées romaines éprouvèrent encore dans plusieurs lieux une forte résistance. Vespasien s'était emparé de la ville de Gamala; le roi Agrippa, qui se trouvait dans son armée, fut blessé pendant le siége. Les Juifs revinrent avec furie, et chassèrent les Romains de Gamala, que reprit ensuite Titus. Celui-ci poursuivit après, dans Giscala, un des plus célèbres chefs des factieux, Jean de Giscala, et l'obligea de se sauver à Jérusalem.

Tel est l'aveuglement de l'esprit de parti, qu'il ne peut être éclairé par le feu de la guerre ni par l'aspect du danger le plus évident. Enveloppés, pressés de tous côtés par les armes du colosse romain, les Juifs réunis auraient pu difficilement se défendre; divisés, leur résistance devenait impossible. On a peine à concevoir qu'une vérité si effrayante, si palpable, n'ouvrit pas leurs yeux; et cependant, resserrés dans Jérusalem, ils se battaient et se déchiraient entre eux. Au milieu de cette ville, dans le moment même où elle était assiégée par Vespasien, la guerre civile exerçait ses fureurs dans les rues, dans les places publiques et dans le temple, en même temps que la guerre étrangère éclatait contre eux au pied de leurs murailles.

Jean de Giscala, agissant de concert avec les zélateurs (c'était le nom qu'on donnait à la secte la plus fanatique), ouvrit la ville aux Iduméens, qui exercèrent d'horribles cruautés, et massacrèrent même le sacrificateur Zacharie. Bientôt Jean, comptant sur ses forces, voulut s'emparer du pouvoir suprême. Son ambition divisa les zélateurs en deux partis. Simon, fils de Joras, combattit Jean, et le vainquit;

mais sa victoire ne fut pas décisive, et les factions de ces deux chefs continuèrent de remplir la cité sainte de massacres et de pillage.

Dans un tel désordre, rien ne semblait pouvoir retarder la prise de Jérusalem ; mais une nouvelle révolution à Rome suspendit la ruine du peuple juif. Vespasien, proclamé empereur par son armée, se disposa à passer en Italie pour combattre Vitellius, son compétiteur. Il chargea Titus, son fils, de continuer la guerre en Judée. Bientôt ce jeune prince resserra de nouveau la ville de Jérusalem, et l'entoura d'une grande muraille garnie de tours pour la priver de vivres et de tous secours. Ce nouveau péril ne fit pas cesser la discorde civile. Éléazar, occupant la partie supérieure du temple, Simon, la ville haute, et Jean de Giscala, la ville basse, combattaient entre eux ; et cependant, au milieu de leurs fureurs, leurs troupes réunies sur les murailles résistaient vaillamment aux Romains, faisaient de fréquentes sorties, détruisaient les travaux des assiégeants; et, après les avoir repoussés, revenaient dans la ville pour se battre de nouveau entre elles.

Jamais aucune autre cité dans l'univers ne fut en proie à plus de malheurs. La haine, la vengeance, l'avarice, l'ambition, le fanatisme et le désespoir, se joignaient aux désordres de la guerre pour déchirer Jérusalem. Le fléau de la famine vint mettre le comble à ces calamités, et les morts y servirent bientôt de pâture aux vivants. On vit une mère égorger son propre enfant pour en faire un affreux repas. Rien ne pouvait calmer ni fléchir ces cœurs barbares. Leur ennemi Titus, plus humain qu'eux, s'attendrit sur leur sort, et leur envoya Josèphe pour les engager à se rendre et à sauver ainsi leur peuple, leur temple, leur culte, leur capitale et leurs lois. On ne lui répondit que par des cris de fureur et par des menaces. Les chrétiens, avertis par les prédictions du Sauveur de la destruction de Jérusalem, avaient tous quitté cette ville avant le siége. Beaucoup de Juifs, distingués par leur fortune et leur sagesse,

s'étaient sauvés de la ville, et étaient venus demander des fers aux Romains, pour échapper au poignard des zélateurs. Tout le reste des habitants, égarés par le fanatisme et le désespoir, ne pensait qu'à donner et à recevoir la mort.

Titus, maître de la première et de la seconde muraille de Jérusalem, assiégea le temple, où les factieux, malgré leurs discordes, se défendirent longtemps. (An 70 de J.-C.) Le prince romain s'empara de la forteresse Antonia; et, après avoir échoué dans un assaut contre la maison du Seigneur, il tenta avec plus de succès un dernier effort, et pénétra enfin dans cette enceinte sacrée. Il fit tout ce qu'un homme pouvait faire pour sauver le temple; mais Dieu en avait résolu la ruine. Un soldat, sans avoir reçu aucun ordre, comme poussé par une inspiration, se fit soulever par un de ses compagnons, et jeta une poutre enflammée au travers de la fenêtre d'or, dans l'intérieur du saint asile. Titus, victorieux, était alors dans le sanctuaire, dont il admirait avec respect la magnificence. Ses ordres et ses efforts pour arrêter le feu furent inutiles; la foule des légions qui se pressaient, la rage du peuple qui voulait les repousser, la fureur des combattants, le bruit des armes, les cris des mourants, portaient au comble le désordre, et ne laissaient entendre aucun commandement. La flamme dévorante, s'étendant avec rapidité, augmenta l'horreur de cette scène de carnage par la chute des murs et des poutres enflammées; de sorte qu'en peu d'heures la destruction de cet illustre et saint monument fut entièrement consommée.

Il périt le même jour du même mois où Nabuchodonosor l'avait autrefois détruit. Les historiens assurent que de grands prodiges précédèrent ce désastre. Une comète effrayante avait paru l'annoncer; on avait vu une vache produire un agneau; les assiégés avaient aperçu dans le ciel une grande quantité de chariots armés: quatre ans avant le siége, un paysan, nommé Jésus, fils d'Ananus, qui se trouvait à la fête des Tabernacles, s'écria: « Voix du côté

« de l'orient, voix du côté de l'occident, voix du côté des « quatre vents, voix contre Jérusalem et contre le temple, « voix contre les nouveaux mariés, voix contre tout le « peuple! » Pendant l'espace de quatre années, cet homme répéta nuit et jour les mêmes paroles. Enfin, pendant le siége, faisant le tour des murailles, il dit: « Malheur sur « la ville! malheur sur le peuple! malheur sur le temple! » à quoi ayant ajouté: « Malheur sur moi! » un pierre, poussée par une machine des assiégeants, le renversa par terre, et il expira en répétant ces mêmes mots.

Titus fut proclamé empereur par son armée sur les ruines du temple; il fit mourir les sacrificateurs, dont la folle résistance avait causé la ruine de ce lieu saint. Les zélateurs, retirés dans la ville haute et dans le palais, tentèrent encore de s'y défendre; mais les Romains, s'étant emparés de leurs tours, les exterminèrent, et livrèrent toute la ville aux flammes et au pillage.

Ce siége coûta la vie à onze cent mille Juifs; quatre-vingt-dix-sept mille furent faits prisonniers. Titus condamna Jean de Giscala à une prison perpétuelle; Simon, qui s'était sauvé comme lui dans un égout, fut pris et réservé pour le triomphe, après lequel on l'exécuta à Rome publiquement.

Les Romains rasèrent les murailles et la plupart des maisons de Jérusalem. L'empereur Vespasien bâtit le temple de la Paix à Rome, et y plaça les chandeliers d'or, la table et d'autres riches dépouilles du temple. Il fit vendre toutes les terres de la Judée, et obligea les Juifs à lui payer la capitation de deux drachmes qu'on percevait précédemment.

Les Juifs, conquis, opprimés, conservaient toujours l'espoir d'une délivrance miraculeuse : ils tentèrent plusieurs fois de se soulever. Enfin, sous le règne d'Adrien, cinquante ans après la destruction du temple, ayant tous pris de nouveau les armes, l'empereur leur fit une guerre cruelle, dans laquelle cinq cent quatre-vingt-six mille Juifs périrent.

Adrien acheva de détruire tout ce que Titus avait épargné dans Jérusalem. Il éleva sur ses ruines une autre ville qu'il nomma Ælia Capitolina; il en défendit l'entrée aux Juifs sous peine de mort, et fit sculpter un pourceau sur la porte qui conduisait à Bethléem. Saint Grégoire de Nazianze dit cependant qu'on permettait aux Israélites d'entrer à Ælia une fois par an pour y pleurer, et saint Jérôme ajoute qu'on leur vendait au poids de l'or la permission de verser des larmes sur les cendres de leur patrie.

Une multitude d'esclaves de l'un et l'autre sexe furent vendus aux foires de Gaza et de Membré; on rasa cinquante forteresses et neuf cent quatre-vingt-cinq bourgades. La dispersion des Juifs date de cette époque. Cependant l'histoire parle encore de quelques mouvements qui eurent lieu dans la Judée, sous les empereurs Antonin, Septime Sévère et Caracalla. Jérusalem était devenue païenne; le culte du vrai Dieu y reparut enfin sous le règne de Constantin et de sa mère, qui renversèrent les idoles élevées sur le saint sépulcre, et consacrèrent les lieux saints par des édifices qu'on voit encore aujourd'hui.

Trente-sept ans après, Julien, ennemi du christianisme, rassembla les Juifs dans Jérusalem pour y rebâtir le temple. (An. 363 de J.-C.) Ils accoururent en foule, et les riches comme les pauvres voulurent tous travailler à sa réédification: mais on raconte que des globes de feu, sortant tout à coup des fondements à demi creusés, frappèrent d'épouvante les ouvriers, et les forcèrent à abandonner cette entreprise.

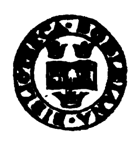
À la mort de Julien, Jérusalem redevint chrétienne, et Justinien éleva son église, en 501, à la dignité patriarcale. Cosroès, roi des Perses, s'empara de cette ville en 613, et vendit aux Hébreux répandus dans la Judée quatre-vingt-dix mille prisonniers chrétiens qu'ils égorgèrent.

Héraclius chassa Cosroès de ce pays en 627. Neuf ans après, le calife Omar, troisième successeur de Mahomet, prit Jérusalem après quatre mois de siége. La Palestine et

l'Égypte passèrent sous le joug du vainqueur, qui fut assassiné dans la ville de David en 643. La chute de la dynastie des Ommiades, et l'élévation de celle des Abassides, les dominations successives des Fatimites, des Seljoucides et des sultans d'Égypte, remplirent la Judée de troubles et de malheurs. Enfin, les Fatimites, vainqueurs de leurs adversaires, régnaient dans la Palestine, lorsque les croisés parurent.

Pendant le cours de toutes ces calamités, très-peu d'Hébreux s'obstinèrent à demeurer pauvres et méprisés au milieu des ruines de leur patrie. On en voit encore un petit nombre pleurer sur les débris de la cité sainte, qui n'offre plus à l'œil du voyageur qu'un vaste et silencieux tombeau, qu'insulte une mosquée victorieuse, et près duquel gémissent quelques couvents chrétiens.

Le peuple juif, répandu parmi toutes les nations, depuis le règne d'Adrien, est errant et dispersé sur la terre ainsi que les prophètes l'avaient prédit, conservant avec constance son nom, ses mœurs, son culte et sa loi, servant de témoin à l'Évangile qu'il combat, et gardant toujours l'espérance d'être délivré par le Messie qu'il attend, et qu'il a méconnu et crucifié.



FIN DU TOME DEUXIÈME.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Coulommiers. — Imprimerie de A. Moussin.

TABLE

ALPHABÉTIQUE ET ANALYTIQUE.

NOTA. *Les chiffres romains indiquent les tomes et les chiffres arabes indiquent les pages de chaque tome.*

A

B

C

D

E

F

G

H

I

J

K

L

M

O

P

R

S

T

U

V

X

Z



IMPRIMÉ CHEZ BONAVENTURE ET DUCESSOIS, 55, QUAI DES AUGUSTINS.

